OLIVIER ISSAURAT

LA PROIE

i-stef.com

Table des matières

Mardi 16 mars 2005 4
Mercredi 17 mars 2005 27
Jeudi 18 mars 2005 46
Vendredi 19 mars 2005 65
Samedi 20 mars 2005 85
Du dimanche 21 mars 2005 au lundi 22 mars 2005 108
Mardi 23 mars 2005 141
Wednesday, the 24th of March 2005 162
Thursday, the 25th of March 2005 183
Friday, the 26th, March 2005 213
Samedi, le 27 mars 2005 244
Dimanche, le 28 mars 2005 265
Lundi, le 29 mars 2005 284
Mardi, le 30 mars 2005 310
Mercredi, le 31 mars 2005 345
Jeudi, le 1er avril 2005 376
Vendredi 2 avril 2005 418
Samedi 3 avril 2005 455
Un mois plus tard 486
Un an plus tard 496

1

Mardi 16 mars 2005

Solange était occupée dans la salle du fond à nettoyer les tables. La veille, la soirée avait été animée, beaucoup de monde au concert des Zéda et Martin's. Un groupe qui sévissait dans le quartier et qui cherchait à se faire connaître. Sur le sol, les détritus en tous genres étaient rassemblés par gros tas. Les chaises avaient été retournées sur les tables et quelques caisses de matos contenant notamment la table de mixage d'occasion, la MG16XU de YAMAHA et les câbles de raccordement. Les pieds de micros avaient été regroupés et alignés soigneusement l'un à côté de l'autre sur l'estrade.

A 6 heures 30 tapantes, le premier client poussa la porte. La serveuse continua d'astiquer la dernière table sans plus se formaliser. A cette heure matinale, ça ne pouvait être qu'une seule personne. Préférant vérifier, Solange allait abandonner son chiffon et sa bouteille de nettoyant multi surfaces lorsqu'elle entendit l'accent de Dimitri.

- Salut la compagnie ! Alors on sert plus les amis de Stalingrad !

- J'arrive, s'écria Solange, je finis de préparer la salle.

- Je me sers un peu d'eau, je crève de soif.

Prenant appui sur le comptoir, Dimitri attrapa un verre sur la paillasse. Il pressa le jet de la pomme de rinçage et se servit à ras bord. Il s'installa sur la chaise haute, fit glisser le journal déposé un peu plus loin, passa en revue les gros titres, fila en dernière page lire la nécro.

- La vieille de la rue Dufour est morte ? questionna-t-il.

- Oui, il y a deux jours, on l'a retrouvée devant sa télévision, un whisky à la main. Enfin ce qu'il en restait… du whisky je veux dire…

- Je ne savais pas qu'elle picolait, mémé.

- Moi non plus, je ne l'ai jamais vue prendre autre chose qu'un chocolat ou un jus de tomate.

- Avec du céleri ! Je crois bien qu'il n'y avait plus qu'elle pour s'infliger cette saloperie.

Solange était passée de l'autre côté du comptoir, sans prendre la commande, elle attrapa un verre, le plaça sous la bouteille de Pastis pour faire descendre une double dose.

- Détrompe-toi, expliqua la serveuse tout en tendant le verre à Dimitri, des buveurs de jus de tomate, il y en a plus que tu ne crois. En tous les cas plus que des buveurs de pastaga sans une goutte d'eau au petit matin. Et si on exclut de l'échantillon la populace polonaise dans ton genre, le pourcentage dégringole à zéro !

Dimitri sourit, descendit cul-sec son pastis, aligna une rangée de pièces jaunes pour régler les quatre euros dix et ajouta cinquante centimes pour le service. Service déjà compris. Pourtant, Dimitri n'avait guère plus dans ses poches, son portefeuille éculé ne contenait qu'une veille photo jaunie et un passeport polonais hors d'âge. Malheureusement pour lui, contrairement au Cognac, les passeports ne se bonifiaient pas avec le temps, ça faisait juste un SDF, qui plus est, sans papier. Il créchait sur un matelas au milieu de cartons tout près du bassin de La Villette, sous le pont qui servait au périphérique à sauter par-dessus le canal. Clochard de longue date, il partageait l'endroit avec cinq autres gars et une fille. Tous passaient la nuit, serrés comme des sardines. La gamine venait d'arriver parmi eux avec son berger allemand. Tout de suite, ils l'avaient adoptée, pas pour le sexe, pour le chien. Au moins, depuis ils avaient la paix, les Roumains ne venaient plus les faire chier. Eux, pourtant, c'était des nantis avec leur cabane en planches et leur tuyau de poêle qui fumait comme

un paquebot. Ils avaient réussi l'impossible, faire tenir leur bicoque dans l'angle que formaient le talus et le pilier du pont, sur un terrain tout en pente. L'endroit, abrité du soleil été comme hiver, était aussi sombre que l'intérieur d'un tunnel. Plus sombre encore que là où créchait la bande de SDF.

- V'là la flicaille qui se pointe, alors je m'en vais ! s'écria Dimitri assez fort pour être entendu de l'homme qui venait de franchir le seuil du bistrot.

- T'as peur que je t'embarque pour détournement de mineur ! lui lança le commissaire Luka.

- Comme ça, je pourrais tenir compagnie à votre ministre qui se remplit les poches avec l'argent public ! s'écria Dimitri, tout en pointant du doigt les gros titres du journal.

- L'enquête ne fait que commencer…

- J'espère qu'ils ne vous ont pas confié l'affaire, s'esclaffa Dimitri, une fois sur le trottoir.

A son tour, le commissaire attrapa le tasseau qui servait à fixer le journal et parcourut la première page rapidement. Il leva le nez quand Solange s'approcha pour le servir.

- Un cognac et un café, commissaire ?

- Oui… vous pouvez remplir ma flasque s'il vous plaît ?

- Je ne sais pas si je peux…

- Si tu peux, comment allez-vous commissaire ?

Serge, un grand type costaud venait d'apparaître par l'escalier en colimaçon. Il avait la gérance de l'établissement depuis déjà une dizaine d'années.

- Tu as dormi là-haut ? questionna Solange.

- Oui, trop nase et un peu trop picolé…

Après s'être un peu intéressé aux affaires scabreuses dans lesquelles était empêtré son ministre, le commissaire passa en dernière page, consulter la nécro.

- Mémé a passé l'arme à gauche ! Mince alors…

- Les deux font la paire, vous et le Dimitri vous avez les mêmes centres d'intérêt ! s'écria la serveuse qui était passée dans l'autre salle.

- Dites donc c'est une impression ou bien le Dimitri a l'air d'aller mieux ? continua le commissaire, en s'adressant de nouveau à Serge.

- Alors seulement depuis la fin de la semaine. Je crois que c'est parce qu'ils ont recruté cette môme avec son clébard, ajouta Serge tout en se servant un grand café.

Dimitri était un personnage de mauvais poil par principe. Un ténébreux qui en voulait à la terre entière. Il était vêtu d'un long manteau épais qu'il portait toute l'année, qu'il fasse un temps de chien ou bien un soleil de plomb. Ce vêtement était un livre d'histoire, l'histoire de Dimitri, à travers lui, il portait son identité en bandoulière. Mieux qu'une carte de visite, qu'un passeport ou bien qu'un curriculum vitae. Une des poches avait été arrachée lors d'une descente de flics pour évacuer le squat de la ruelle de Crimée. Au coude droit, il y avait une pièce de tissu cousue grossièrement pour masquer la déchirure faite par une bande de fachos qui l'avait traîné par les pieds sur plusieurs mètres. Dans le dos, une trace rouge, très atténuée, laissée par un chien qui l'avait attaqué en pleine forêt. Mais on y voyait principalement l'usure du temps qui avait fait de ce manteau de bonne qualité, un habit râpeux au tissu d'une couleur indéfinissable. Les godillots qu'il traînait été comme hiver n'auraient pas déparé dans une reconstitution de la bataille de Stalingrad. Il portait aussi un pantalon en toile épaisse qui n'était pas vraiment un treillis, mais pas non plus autre chose. Roulé assez haut sur la cheville, ça lui donnait un air martial. Un air seulement. Mal rasé, la gueule burinée par le temps, le front haut et le cheveu hirsute, il semblait tout droit sorti d'un roman de Dostoïevski. Ses épais sourcils lui tombaient sur les yeux. De petits yeux noirs, qui brillaient d'intelligence. Dimitri avait fui sa Pologne natale pour une sombre histoire de trafic de patates. A partir de là, tout était allé de mal en pis. A la frontière, il s'était fait

dévaliser et avait terminé en slibard sur l'autoroute, son passeport jeté à ses pieds. A force de crever de froid, il avait été ramassé par la Croix Rouge, à la limite de l'épuisement, effondré contre la rambarde près d'une borne de secours. Sa tenue actuelle venait du centre d'hébergement temporaire installé à l'ancienne barrière de péage, sur l'autoroute A1, juste avant l'arrivée en région parisienne. Cette même tenue qu'il ne devait plus jamais quitter.

- Alors commissaire, quoi de neuf ? questionna Serge tout en s'affairant de l'autre côté du comptoir.

- Une nuit blanche, voilà tout !

Serge n'ajouta rien, il ne fallait pas brusquer le bonhomme, s'il avait envie d'en dire plus, ça viendrait tout seul. Serge et lui étaient amis de longue date. De vrais amis, de ceux à qui on ne demande rien pour rendre service, mais s'il y en avait un qui partait en vrille, l'autre serait là pour lui. Luka avait sa tête des mauvais jours, aux ennuis habituels du boulot se rajoutaient les déboires avec Thalia, sa fille. Une adolescente infernale qui n'avait rien trouvé d'autre que de couper ses cheveux à ras, excepté des mèches qui retombaient devant ses yeux. Mèches bordeaux. Le plus étonnant étant que ça la rendait encore plus jolie. Le commissaire avait abandonné toute tentative d'intervention. Depuis les piercings, il avait jeté l'éponge.

- Une affaire louche, pas très loin d'ici. Une famille entière décimée à l'arme blanche. Chacun des membres, plus ou moins vidé de son sang. Evidemment ça reste entre nous.

Serge avait pris soin d'envoyer Solange en cuisine à la préparation des casse-croûtes pour les éboueurs qui, de toute façon, n'allaient pas tarder à se pointer. Ainsi, chacun d'un côté du comptoir, les deux hommes étaient tranquilles pour discuter. Le commissaire Luka appréciait ce moment d'intimité où il pouvait mettre ses idées au clair. Dans le nombre des affaires résolues, beaucoup d'entre elles l'avaient été dans ce troquet qui dominait la fin du canal de l'Ourcq,

dans sa partie parisienne. A cet endroit, il ne portait pas encore son nom de baptême : Saint-Martin. Le bar dans lequel se rendait immanquablement le commissaire en quittant son appartement de la rue de Thionville, s'appelait le Mamakin. Éponyme à la chanson qu'éructait le groupe punk rock Aerosmith. Mais Luka n'avait pas la moindre idée de cette référence, son truc à lui, c'était plutôt la chanson française des années 50. Il avala d'une traite son cognac avant de déguster le café sans sucre. Serge s'installa sur une caisse à bouteilles, une relique du temps jadis. Il l'avait tirée de sous le comptoir. C'était le moment où il s'octroyait une pause avant l'arrivée des hommes de la ville.

- Drôle d'affaire que ce quadruple meurtre, commença Luka tout en reposant sa tasse. Figure-toi que personne ne s'en est inquiété outre mesure, si ce n'est la justice administrative. Jusqu'à présent, il y avait juste un dépôt de plainte pour *travaux non effectués dans les termes du contrat*.

- Ça veut dire quoi en clair ?

- Ça signifie que Madame la décoratrice d'intérieurs est partie avec la caisse sans payer les entreprises avec lesquelles elle sous-traitait la remise en état d'un appartement chic dans le quartier de la tour Eiffel ! Elle était mandatée par un type prénommé Franck, un pédé de la haute, qui en est de sa poche pour plus de 40 000 euros. S'ajoutent à ça deux entreprises, l'une pour 15 000 euros de fournitures et l'autre pour 5 000 en location de matériel. Tout semblait parti en fumée. Jusque-là, l'affaire était évidente, la famille de madame Colancourt, Jacqueline de son prénom, avait foutu le camp avec l'argent. Simple, banal, on reste dans le cadre des procédures juridiques, avec recherche du fraudeur.

- Et puis ?

- Et puis un appel. Dans le dix-huitième, à cause des odeurs de pourriture venant d'un squat cradingue ! Et là, grosse surprise, tous saignés à blanc dans un appartement en voie de réhabilitation. Quartier Riquet, tu vois où c'est ?

- Vaguement, derrière la gare du Nord…

- Plus la gare de l'Est, mais oui.

- Et l'argent détourné ?

- A sa place sur un compte entreprise. Les non-paiements ne l'étaient pas par malveillance, mais tout simplement parce qu'il n'y avait plus personne pour les effectuer.

Le commissaire resta songeur un moment. Serge en profita pour finir son café en sirotant le restant de sucre stagnant au fond de la tasse. Depuis un moment, Solange sifflotait un air de musique, les deux hommes n'y avaient pas prêté attention. Le silence qui s'était installé entre eux fit qu'ils s'y intéressèrent. Chacun essayait vainement de deviner d'où pouvait bien provenir cet air entêtant. Puis un véhicule de la ville se gara à l'opposé, en serrant bien la barrière en fer forgé pour ne pas trop gêner la circulation. Circulation tranquille à cette heure de la matinée. Ce qui fit réagir le commissaire.

- Voilà les éboueurs, il est temps que j'y aille. Tu mets tout sur ma note, je te règle en fin de semaine comme d'habitude ?

- Pas de souci.

- Et tu n'oublies pas de compter une flasque, celle que Solange m'a remplie…

Serge salua le commissaire, repoussa du pied la caisse en bois, puis il récupéra le sac à pain pour l'emporter en cuisine. Pendant ce temps, Luka gagnait l'autre côté du canal pour attraper le métro et se rendre directement dans le 18e pas très loin de la rue Pajol. Il avait rendez-vous avec un procureur fraîchement nommé. Il n'aimait pas l'incertitude et encore moins les nouveautés. Luka appréciait le train-train, le travail de routine et les bonnes vieilles habitudes. Mais voilà, Savief s'était décidé à partir en retraite, il fallait donc le remplacer. Prendre le téléphone et appeler son ancien ami le démangeaient. Histoire de se faire une idée sur la personne avec laquelle il allait devoir travailler. Estimant que cette bonne idée n'en était pas une, il replaça son Smart phone dans

sa poche intérieure et s'engouffra dans la bouche du métro.

Léna attendait depuis une vingtaine de minutes que le commissaire Luka arrive. Chaussée d'escarpins et habillée d'une robe en lamé fuchsia complétée d'une veste officier noire des plus chics, les manches remontées astucieusement au niveau du coude, elle était un peu mal à l'aise. Revenant de soirée sur les coups de sept heures du matin, elle avait reçu un coup de fil de la greffière. Pouvait-elle remplacer Salomé ? Evidemment qu'elle le pouvait, une amie issue de la même promo, gentille serviable et mariée à un procureur de renom ça se ménage. Légèrement agacée, elle consulta sa montre, puis fixa Philippo, l'adjoint du commissaire, d'un regard noir exaspéré. Le pauvre bafouillait laborieusement des explications, redites de précédentes tentatives pour justifier le retard de son supérieur. Derrière, Lipo, le légiste et ses gars de l'identification judiciaire commençaient eux aussi à trouver le temps long.

- Il ne devrait plus tarder maintenant, il y a une quinzaine de minutes, il était dans le métro, expliqua Philippo tout en regardant sa montre pour se donner une contenance.

Tout le monde scrutait le haut de la rue Pajol par laquelle était censé arriver le commissaire Luka, si bien que personne ne l'aperçut, marchant d'un pas tranquille, remontant ladite rue, mais du côté rond-point. Au dernier moment, Luka avait changé d'avis. A pied par Crimée, il irait aussi vite. En se pointant à hauteur du groupe qui l'attendait, il passa devant la petite dame qui faisait les cent pas. Sans plus prêter attention à elle, il alla saluer Lipo, puis son adjoint qui trépignaient d'impatience tout en observant leurs montres respectives.

- Bah d'où tu viens, s'étonna Lipo, pendant que l'adjoint du commissaire tentait désespérément, par un regard insistant, de signaler la présence de la substitut.

- Avec ce temps agréable, je me suis dit qu'un peu de marche me ferait du bien. Je n'imaginais pas que par Évangile,

c'était si long. Elle n'est pas encore arrivée la nouvelle sous procu ? Mot que Luka prononça soupe au cul avec un sourire amusé qui n'amusait que lui. Il s'en étonna quelque peu avant d'en comprendre la raison.

- Elle est derrière toi, Monsieur le Commissaire ! précisa Lipo en insistant fortement sur un « ô » de monsieur le commissaire qui n'existait pas, façon de mimer une déférence qu'il n'avait pas non plus.

Luka pivota sur lui-même cherchant ce qui pouvait bien ressembler à une substitut de procureur. N'en trouvant pas, il s'arrêta un temps sur la demoiselle qu'il venait de dépasser, la dévisagea, et la parcourut de haut en bas. Lorsqu'elle lui tendit la main pour se présenter, il rougit d'un coup jusqu'aux oreilles.

- Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnue, expliqua-t-il pour tenter de se justifier.

- J'avais remarqué, en même temps comme je suis nouvellement nommée, il y avait peu de chance. Par contre, que je sois plantée là depuis plus d'une demi-heure à vous attendre au milieu de ces messieurs aurait pu vous mettre la puce à l'oreille. A moins que vous m'ayez confondue avec une prostituée qui fait le tapin. En même temps, c'est un peu tôt ! Bon, on n'a pas que ça à faire, vous nous montrez où ça se trouve, dit Léna en se tournant vers les gars de l'identité, ignorant ostensiblement le commissaire.

Il ne leur fallut pas longtemps pour arriver au premier étage du bâtiment délabré qui servait de squat. L'odeur était insoutenable. Lipo avait fait distribution de baume camphré, une préparation personnelle qu'il réalisait dans son labo. Léna se tenait légèrement en retrait, Luka était aux côtés de Lipo attendant qu'il se prononce sur les circonstances de la mort. Philippo était resté à la porte attendant les consignes de son chef. Non pas qu'il fût indisposé par les émanations des corps, au contraire, il faisait partie de ce genre d'êtres venus d'ailleurs que les odeurs n'affectaient pas. Tout simplement, il

attendait. Il avait appris au moins ça avec Luka : la patience est l'amie du policier.

Un coup d'épaule avait suffi pour faire céder ce qui restait de la porte. Le petit groupe déboucha dans une première pièce, assez petite pour avoir pu servir de cuisine ou bien de débarras. En réalité, tout l'appartement, si on pouvait appeler ainsi un tel délabrement, avait fait office, à un moment ou à un autre, de débarras. Un couloir étroit et rectiligne permettait d'accéder aux différentes pièces. Une salle de bain crasseuse contenait une baignoire à peu près en bon état. Ce qui surprenait un peu, vu que le lavabo était en vrac sur un carrelage que les impacts avaient fendu en multiples endroits. Un seul robinet sortait du mur, inutilement puisque l'eau avait été coupée depuis belle lurette.

Les corps étaient dans la chambre, étalés sur des matelas éventrés. Un sang épais avait imprégné le tissu, une autre partie de l'écoulement s'étalait sur le lino. L'absence de fenêtres rendait le lieu encore plus oppressant. L'homme et la femme étaient sur l'avant du couchage, les deux enfants encore appuyés sur le mur se situaient à l'autre extrémité.

- C'est de la « tête de veau » commença Lipo en se tournant vers la substitut qui contenait difficilement son dégoût.

- Il veut dire que… commença Luka tentant de se racheter.

- La putréfaction, je sais, coupa Léna.

Luka se renfrogna, sa tentative de faire amende honorable avait lamentablement échoué.

- Je dirais au moins cinq jours, peut-être plus. La tache verte abdominale qui apparaît normalement au bout d'une journée a envahi tout le corps et pareil pour les autres cadavres, précisa Lipo qui avait soulevé les vêtements avec le bout de son stylo. Ils sont gonflés comme des ballons, observez les paupières. Les yeux sortent des orbites et la mâchoire inférieure est relâchée. Des lésions bulleuses cutanées ont même crevé. Regardez, là on voit apparaître une partie du derme. Il faudra étudier les viscères pour avoir une idée plus

précise.

- Est-ce qu'il y a eu violence ? Parce que, à première vue, ils ne semblent pas s'être débattus, questionna Léna sans avoir bougé de sa place.

- A priori, il n'y a pas eu de lutte. On ne voit pas trace de liens, aucune marque sur les membres laissant supposer des entraves.

- Un suicide collectif ?

- Ce n'est pas à exclure, je vous en dirai plus quand j'aurai analysé le corps des enfants. Je parie pour des barbituriques… Pour qu'ils soient restés ainsi à se vider de leur sang…

Lipo laissa sa phrase un suspens, il n'aimait pas qu'on lui coupe ses effets. Il observait Luka qui s'était avancé vers le matelas. Il avait enfilé un gant de protection, il s'approcha d'une petite boîte qui traînait sur le sol.

- Imovane sept milligrammes cinq.

Lipo se saisit du médicament, il retira l'une des plaquettes, puis la deuxième.

- Il manque quatre comprimés. Nous avons là un fait qui démontre la tentative de suicide.

- Je ne serais pas aussi affirmatif que toi. Pour le moment, nous avons seulement une corrélation, expliqua Luka pour tempérer l'emballement du légiste.

- Madame la Substitut, je suis formel, l'Imovane est suffisamment puissant pour…

- Je sais, un seul suffit pour assommer un adulte, précisa Léna.

Tout le monde la dévisagea.

- Ma mère en prenait, mentit Léna. Je compte sur vous pour m'envoyer vos conclusions. Messieurs, je pense que nous en savons assez. Monsieur Lipo, si vos hypothèses sont justes on devrait pouvoir rapidement conclure cette affaire. Remerciez de ma part les services de l'identité pour leur efficacité qu'on

aimerait retrouver dans tous les services.

Léna quitta l'appartement sous le regard amusé de Philippo. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle le fixa, exaspérée, ce qui lui coupa tout envie de s'amuser plus longtemps.

- Les entailles sont profondes et propres, non ? questionna Luka, ça pourrait être fait avec un couteau à désosser par exemple.

- Ou bien avec n'importe quelle arme au tranchant parfaitement aiguisé.

- Ou avec celui-ci.

Luka était passé de l'autre côté, tout en maintenant sa main sur sa bouche, il se pencha en avant. Repoussa ce qui avait été une couette, sous celle-ci se trouvait un petit couteau de boucher.

- C'est un bel outil, un outil de pro.

- Tu y connais quelque chose en boucherie ? demanda Lipo.

- Non, mais j'ai acheté une panoplie du parfait chevillard pour mon neveu de cinq ans. Comme ça, il s'entraîne à désosser sa mère. Tu essaies de m'envoyer tes conclusions pour demain, la substitut n'a pas l'air commode.

- Ce sont vos affaires, pas les miennes ! Fallait pas la confondre avec une péripatéticienne !

- Philippo, quand tu auras fini de tenir le chambranle de la porte, tu me rejoins en bas et tu me trouves le gars qui nous a alertés et tu me le convoques au 28. A mon avis on n'en tirera pas grand-chose. C'est le proprio ?

- Non, le concierge de l'immeuble d'à côté.

- Qu'est-ce qu'il foutait là ?

- Si j'ai bien compris, il gère les poubelles des deux bâtiments. Une combine de la main à la main.

- Par la même occasion, tu me ramasses tous les traîne-savates qui vivent dans ce merdier. Ils finiront bien par pointer le bout du nez quand ils verront qu'on ne s'intéresse

pas à eux. Au moins pour récupérer quelques bricoles. Tu t'y colles avec Jean-Paul et le grand black, je ne sais jamais son nom à celui-là !

Normal, pensa Philippo puisque le commissaire l'appelait tout le temps « le grand black ». Luka se jeta dans les escaliers, il n'avait qu'une envie, quitter ce taudis nauséabond. Le couloir qui donnait sur l'extérieur restait très sombre, car la lumière de la rue n'arrivait pas jusque-là. Il bouscula malencontreusement la poubelle et poussa un juron. Il tira d'un grand coup la porte du hall qui percuta la butée en ferraille plantée dans le sol et lui revint dessus. Il proféra un nouveau juron avant de sortir.

- Est-ce qu'on rentre à la maison, patron ? hurla Philippo dans le dos du commissaire pour couvrir le bruit du marteau-piqueur qui sévissait dans la rue. Il filait à grandes enjambées pour tenter de rattraper Luka qui avait la fâcheuse habitude de marcher très vite quand il était de mauvais poil. Le bitume luisait encore de la pluie de la veille, mais il faisait un beau soleil. Un petit vent de nord-ouest déposait un manteau de fraîcheur sur la capitale. Luka regarda sa montre, à peine neuf heures.

- Tu fais ce que tu veux, je m'en fous.

Philippo savait ce que ça voulait dire, son patron avait besoin d'un petit remontant. Ces derniers temps, il y allait fort sur la boutanche. Depuis que sa fille avait foutu le camp avec une autre greluche, ça n'allait plus. Elle était partie en claquant la porte et en expliquant à son père qu'il ferait mieux d'aller se faire foutre. Philippo, venu récupérer son patron pour filer sur un braquage qui avait tourné court, avait été témoin de la scène par le plus grand des hasards. La fille de Luka lui serait pratiquement passée dessus s'il n'avait pas eu la présence d'esprit de se coller contre le mur. Les cheveux rouge vif, une tenue de punkette, la poitrine sautillante et un corps magnifique, quoique de petite taille, quelques piercings astucieusement disposés avaient immédiatement fasciné

l'adjoint de Luka. Il lui avait fallu un peu de temps avant de faire le lien. Une fille de commissaire, il n'imaginait pas tout à fait un personnage de ce genre-là.

- Je pousse jusqu'au café de la gare, comme ça, tu sais où me joindre s'il y a du nouveau.

- Y pas de gare ici ?

- Il n'y a pas non plus de gazomètres, ça ne prouve pas qu'il n'y en ait pas eu un jour. Rappelle-moi dans quoi tu travailles ? La police, c'est bien ça ? Eh bien, on n'est pas rendu !

Dans un premier temps, Philippo se demanda ce que pouvait bien être ces gazotrucs dont avait parlé son patron, puis dans un deuxième temps, il réalisa qu'il avait perdu une occasion de se taire. Une nouvelle fois. La voiture de service était garée dans la rue adjacente, il vérifia qu'il avait bien les clefs puis il décampa sans demander son reste. Pendant ce temps, Luka pénétra dans le café restaurant dit *« de la gare »*. Il tomba nez à nez avec la jeune substitut du procureur installée devant un café et un grand verre d'eau. Il s'approcha du comptoir.

- Ça ne vous dérange pas ? demanda-t-il en désignant un haut tabouret, tout en s'installant sans attendre la réponse.

Léna le dévisagea un instant, elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, se ravisa préférant ne rien ajouter. Elle vida son verre d'eau et en commanda un autre.

- Pour moi, ce sera un café calva ! Vous êtes toujours revêche, ou bien, c'est seulement avec moi ?

Léna leva le nez de son café pour observer ce type à l'allure bourrue et au visage pourtant avenant. Les cheveux en bataille avec une barbe de trois jours, il avait l'air d'un alcoolo un lendemain de cuite. Son pantalon en velours à grosses côtes, d'un vert asperge, était un peu grand et faisait des plis à cause de la ceinture. Sous sa gabardine beige, il portait un pull à col roulé noir bien repassé qui par contre lui allait bien. Léna essayait de savoir quelle femme se cachait derrière ce

bonhomme avec lequel elle allait être amenée immanquablement à travailler.

- Je ne suis revêche qu'avec les gens qui n'ont pas le sens de la ponctualité ! lança-t-elle tout en réglant la note.

Le commissaire l'observa lorsqu'elle quitta le café, il la trouva quelconque. De toute façon, il n'aimait pas les filles maigrelettes. Il n'aimait que les prostituées qui tapinaient sur les boulevards des Maréchaux.

- La même chose !

Luka était pensif. Quatre morts façon suicide, une famille bien sous tous rapports, dans ce taudis immonde, ça ne collait pas. Qui plus est, vidés de leur sang par une entaille profonde au désosseur, non, décidément, rien ne collait. Et puis que venaient-ils faire dans un endroit pareil. Un quartier mal fréquenté, où toute la misère du monde côtoyait la délinquance liée au trafic de stupéfiants. Ou alors, ils arrondissaient leurs fins de mois. Mais alors pourquoi aucune trace de versements suspects ? Peut-être sur un compte offshore ? Rien ne lui convenait et le défilé de toutes ces hypothèses sans queue ni tête avait pour effet de rajouter à sa mauvaise humeur.

- Quelle conne cette soupe au cul ! bougonna-t-il pour lui-même tout en jetant sur le comptoir la monnaie qu'il avait sortie de son vieux porte-monnaie en cuir. Un porte-monnaie qui semait son contenu dans les poches de sa gabardine.

La pluie avait repris sa petite musique, le sol luisait toujours autant. Une voiture passa trop vite envoyant une giclée d'éclaboussures. Une grosse dame en boubou agita son parapluie en direction du chauffard tout en l'invectivant d'injures indéchiffrables, dont le sens, pourtant, ne laissait aucun doute.

- Vous êtes le commissaire Luka? Questionna un jeune homme en tenue de serveur. Un appel, je vous le passe au comptoir ?

Luka opina de la tête en guise d'assentiment. Il revint dans le café restaurant, s'installa sur le tabouret près du téléphone et attrapa le combiné.

- C'est moi, Sadjo… le grand black !

- Ah !

- Le type pour qui travaillait Jacqueline Colancourt, la décoratrice, il dit qu'elle s'était occupée d'une certaine Chloé qui logeait dans l'appartement à retaper !

- Parfait, vous me la localisez !

- Ça ne va pas être très simple, c'est une Américaine et on ne connaît que son prénom !

- Faites du mieux que vous pourrez…

Luka avait hésité à faire un saut chez lui, histoire de boire un petit espresso et tester sa nouvelle cafetière. Mais il savait très bien que ce café n'était qu'un prétexte pour retrouver sa bouteille de whisky, la boisson légèrement iodée, aux reflets bleutés, rapportée directement d'Irlande par Savief. Savief qui connaissait très bien les goûts du commissaire en matière d'alcool. Finalement, le commissaire avait opté pour un trajet direct vers le *Quai*. Il était installé devant son bureau, il observait, désespéré, les dossiers qui s'empilaient en petits tas par terre. Une partie avait occupé le rebord de la grande fenêtre que plus personne n'avait l'idée d'ouvrir. Deux ouvriers s'affairaient cependant à la condamner suite une tentative de suicide qui avait eu lieu dans un autre bureau. Un malade mental avait réussi à se faire la belle d'une des salles d'interrogatoire, il s'était réfugié dans un bureau dédié à l'administratif et avait menacé de se défenestrer. Le temps que les pompiers arrivent, le forcené avait ouvert et sauté. Deux jambes fracturées et la bagnole du préfet enfoncée. Qu'est-ce qui avait primé dans la décision d'effectuer les travaux ? La question restait ouverte. A cause de la pose des bloqueurs d'ouverture, tous les dossiers avaient atterri sur le sol ou bien sur des sièges. Luka n'aimait pas qu'on bouleverse son organisation. Il était bien le seul à s'y retrouver grâce son

étonnante mémoire visuelle. Mais que pour les dossiers. Le ciel s'était assombri et la pluie menaçait à nouveau. Il regarda l'heure sur la montre que sa fille lui avait offerte pour ses quarante ans. Cette montre était fixée à son poignet tous les jours sans exception dès la sonnerie du réveil matin, jusqu'au moment où il s'effondrait dans son lit. Rarement, il oubliait de l'enlever pour dormir, il avait bien trop peur de l'endommager. Lorsque Philippo entra, le commissaire jeta machinalement un œil à sa tocante, repoussa sa chaise à roulette et pour détendre son dos, se cambra. Cette façon de se placer indiquait qu'il attendait une information sans trop croire qu'elle puisse mener quelque part.

- Alors ?

Philippo avait mis du temps à comprendre que cette façon systématique de regarder l'heure quand il arrivait, n'était pas une façon de lui faire remarquer qu'il était en retard. Longtemps, du coup, lui aussi avait regardé discrètement sa montre afin de vérifier si c'était le cas. Habitude qu'il avait fini par perdre, récemment. Il prit le temps d'avancer au centre du bureau, se campa sur ses deux jambes en les écartant, à la façon de John Wayne dans la *Chevauchée fantastique*. Il ne lui manquait plus que deux colts à la ceinture et un Stetson sur la tête.

- Alors rien, le gardien arrondit ses fins de mois en vidant les poubelles.

- C'est tout ?

- C'est tout…

Luka se renfrogna, ouvrit son tiroir pour prendre une cigarette même s'il ne fumait plus depuis qu'il avait eu des nodules sur les poumons. Le geste était machinal, connu de tous ses collaborateurs. Luka remarqua le sourire en coin de Philippo, fit semblant de chercher quelque chose et finit par sortir une gomme qu'il jeta dans le pot de crayons.

- Quoi, t'as rien trouvé, pas un début de quelque chose ? bougonna Luka, avant de reprendre sa position habituelle,

installé dans le fauteuil, les jambes allongées. Et sur la raison de la présence de cette famille ?

- Peut-être une piste, mais elle ne vient pas du concierge.

- Dis toujours.

- Un gars du service de réhabilitation à la ville m'a dit que ce quartier allait bénéficier d'un plan de rénovation.

- Et alors ? soupira Luka qui savait que son adjoint aimait prendre des airs de conspirateur quand il tenait une info.

- Et alors, Jacqueline Colancourt est architecte d'intérieur…

- Tu la craches ta Valda !

- Elle s'y connaît en rénovation, il se peut qu'elle et son homme aient décidé d'investir dans le lieu.

- Trouve le proprio et…

- Le proprio, c'est l'adjudication et le lot devait être mis en vente la semaine prochaine. Si l'on s'en tient à la chronologie supposée des faits, eh bien... ça pourrait coller.

- Tu as bien bossé, il faudra suivre cette hypothèse en attendant mieux, mais ça ne correspond toujours pas avec le tableau. Voyant les yeux tout ronds de son adjoint, il ajouta : Bah oui, pourquoi se suicider alors ?

- Chef, un appel pour vous !

A l'autre bout du fil, Luka reconnut la voix du planton du commissariat du quinzième. Il attendit que le flic confirme son identité, il eut un petit sourire de contentement. Rassuré que sa mémoire ne lui joue pas des tours, il était presque de bonne humeur.

« On a eu un appel, la semaine dernière, un type qui prétendait que Lucifer allait y faire la peau. » expliqua la voix nasillarde qui arrivait jusqu'aux oreilles de Philippo.

Un timbré de plus, rien de nouveau, pensa Luka, mais il s'abstint de toute remarque. Son instinct de flic et le fait qu'un planton du quinzième interpelle le *Quai* n'y étaient pas pour rien.

« Vous n'allez pas le croire ! » ajouta l'homme à l'autre bout du fil.

Je pense que si se marmonna Luka.

« Pardon ? »

- Non, non, continuez…

« Eh bien, on a retrouvé un type dans un sale état, avec la peau tailladée et sur son dos, quelqu'un avait gravé le mot Lucifer. »

- Quand l'avez-vous découvert ?

Luka entendit que le planton s'adressait à quelqu'un autre. Il patienta tout en se disant que ça sentait mauvais, cette histoire.

« Le collègue d'astreinte me dit que c'était dans la nuit, un clodo est venu nous prévenir vers vingt-deux heures. On n'a pas noté tout de suite, vu le bonhomme, et avec sa dégaine, on a pensé que c'était une connerie. »

- Et c'en n'était pas une, bon je vous envoie un gars à moi, il part de suite.

Luka reposa le combiné, pensif. Il n'y avait rien de bien terrible, des histoires de ce genre, il en avait à la pelle. La jeune femme dont un taré avait ouvert le ventre pour lui bouffer les entrailles. Vivante. La fille qui faisait une collection de testicules dans des bocaux Bonne Maman. Comme ça, sans aucune raison. Mais cette nouvelle affaire, Luka n'aimait pas. Et puis que ce soit un SDF qui découvre la chose n'allait pas non plus avec le genre de crime qui voulait du grand spectacle. Il était presque sûr que la découverte était le fruit du hasard.

- Jean-Paul ! Où il est Jean-Paul ?

Philippo qui était accroché à son clavier se battait avec la touche retour arrière pour effacer toutes les erreurs de frappe. Il fut bien content d'avoir une bonne raison pour lever le nez.

- Il est parti avec Sadjo faire la planque au bonneteau, c'est leur tour.

Luka soupira, une planque qui ne servait qu'à choper de pauvres bougres qui iraient faire leurs mauvais tours ailleurs. Du temps de perdu, du temps pour faire du chiffre, du temps pour rassurer l'administration.

- Alors tu t'y colles.

- Et le procès-verbal ? questionna Philippo, pour la forme.

- Les deux promeneurs le finiront, tes notes manuscrites sont lisibles ? Fais voir… ça ira.

- Je m'y colle ?... à quoi ? ajouta Philippo voyant que son patron se remettait au travail.

En voyant la tête d'ahuri de son adjoint, il réalisa qu'il n'avait pas écouté la communication. Finalement, Philippo pouvait être vraiment à ce qu'il faisait. Luka dodelina de la tête d'un air dubitatif.

- Excuse, je croyais que tu avais entendu.

Luka résuma brièvement, puis demanda à son adjoint de faire diligence, les gars du quinzième l'attendaient. Sous-entendu, ils sont coincés avec cette connerie et ne peuvent pas faire leur boulot dans le quartier.

- Je t'envoie le légiste, avec un peu de chance, tu vas te farcir Lipo, mais comme vous avez des origines communes ça ira. Les Italiens sont tous des frères, ironisa Luka.

Il interpella son adjoint qui était déjà sur le pas-de-porte.

- Hé ! Tu n'oublies pas d'interroger le clodo, essaye de savoir exactement dans quelles conditions il a découvert le corps et surtout dans quel carton il crèche.

Une fois seul dans son bureau, Luka se leva d'un bond. Il se dirigea vers la chaise près de la fenêtre et souleva la pile du haut, et constata avec satisfaction, que les dossiers recherchés étaient bien là. Grâce à une habile manœuvre de glissement de piles, il récupéra les dossiers d'avancement de chacun de

ses hommes. Depuis plusieurs semaines, Luka avait repoussé cette opération qu'il exécrait. Le grand patron avait haussé le ton, mais rien n'y faisait. La promotion, les demandes de budget, tout cela devait patienter jusqu'à ce que le commissaire bute sur une affaire, c'était sa façon à lui de mettre de l'ordre dans son esprit. Alors, c'était l'heure de l'administratif. Sadjo passa devant le bureau, voyant son chef le nez dans la paperasse, il stoppa Jean-Paul qui suivait. Ils se plantèrent devant la machine à café afin d'intercepter le fâcheux, susceptible d'interférer avec leur promo.

Le nez dans les dossiers, Luka faisait le vide. Il se concentrait sur les petites cases à remplir, les commentaires, les notes et le décompte des blâmes. Dans un deuxième temps, il parcourut les tableaux des affaires résolues, les descentes opérationnelles, celles qui avaient donné quelques menus résultats. A partir de là, il fouilla dans son tiroir pour prendre une cigarette qui n'y était plus. Se ravisa, porta le stylo à sa bouche, leva le nez puis d'un coup remplit tous les items et passa à un autre dossier. Mais, il n'oublia pas d'aller jeter un œil à la fenêtre. De là, on découvrait une cour intérieure grillagée et en face, les autres bureaux, tout aussi grillagés. Les ouvriers avaient pris les mesures nécessaires, ils ne reviendraient que le lendemain et l'ambiance était à la tranquillité. Sadjo et Jean-Paul pouvaient avaler leur café serré sereinement.

Pendant que Luka s'attaquait à un nouveau dossier, Philippo prenait son pied en gérant l'équipe qui devait se rendre auprès du cadavre abandonné derrière un lot de containers dans le quartier du Père-Lachaise, à l'arrière d'une usine de vilebrequins fermée pour raison de travaux. Travaux qui n'avaient sans doute jamais réellement commencé.

- Le clodo, vous l'avez gardé au chaud ?

- Oui, on a eu un peu de mal à le localiser, mais les gars ont bien bossé et de fil en aiguille, on l'a retrouvé pas très loin. Il

roupillait cuité à souhait dans l'enclos des oiseaux. En voyant le regard intrigué du commissaire adjoint, le policier crut bon de préciser : un square, derrière le *Père-Lachaise*.

- Et maintenant, notre homme est où ?

- Il dessaoule. Le mieux ce sera de revenir après. Là, je pense que vous n'en tirerez pas grand-chose.

- Le gars n'a pas fait trop problèmes, parce qu'il est notre témoin principal, faut le ménager.

- C'est un type tranquille pépère, vous verrez… Pour se rendre sur les lieux, le plus simple, c'est à pied. Il faut cinq minutes en prenant par la rue des Pyrénées.

Plongé dans un dossier, Luka concentrait son attention sur l'une des stagiaires. Il ne voyait pas du tout de qui il s'agissait. Le problème était pourtant simple, il suffisait de donner une appréciation, ça n'engageait à rien. Il opta pour une formule consensuelle du genre a fait ses preuves, a su prendre des initiatives et s'est bien intégrée dans l'équipe. Il commença d'écrire, puis s'arrêta, ouvrit son tiroir, saisit le blanc. Il fit rouler la molette et recouvrit ce qu'il avait commencé d'inscrire puis il déposa le dossier ouvert sur un coin du bureau. Philippo était la solution. Dès son retour, il lui demanderait un avis. Une petite stagiaire, elle devait bien avoir attiré son attention.

De son côté, l'adjoint de Luka se faisait conduire à travers les containers par l'un des policiers en tenue pendant que les autres installaient du rubalise pour protéger l'endroit.

- Faites attention à vous, c'est plein de saloperies là-dedans. Personne ne veut s'en occuper, et comme c'est encore une propriété privée, la ville botte en touche !

Philippo revêtit les protège-chaussures que le policier lui tendait.

- Le légiste n'est pas encore arrivé ?

- Il a été retardé, mais il devrait arriver.

Une fois les protège-chaussures enfilés, Philippo se releva, boutonna son blouson pour ne pas être gêné dans ses gestes. Il s'avança en se glissant entre deux containers essayant de ne pas les toucher. Il portait toute son attention sur les parois crasseuses afin de ne pas salir son nouveau pantalon pied de poule, coupe droite, d'un joli gris tirant légèrement sur le bleu. Quand son regard tomba sur le type, complètement nu, jeté là comme un sac, il dut faire un effort considérable pour ne pas vomir. On pouvait voir son anus, d'une taille inhabituelle, car les tissus avaient été déchirés. A nouveau, il eut un haut-le-cœur et lâcha une fusée qui vint frapper l'un des containers. Son pantalon était fichu et probablement ses mocassins italiens de chez Gucci, aussi. S'il avait su, il n'aurait pas pris le quart de rouge avec les encornets sauce gribiche. Lipo venait juste d'arriver, il eut tout le loisir d'assister à la scène.

- Merde, t'es vraiment un con d'Italien ! Tu veux que je fasse quoi maintenant, t'as foutu de la gerbe partout. Allez ! Dégage !

Luka, devant son bureau, les mains dans le dos, contemplait la pile de dossiers comme s'il s'agissait de la Joconde. Sadjo et Jean-Paul s'apprêtaient à reprendre leur place. Le grand patron remontait le couloir pour tenter une dernière fois de convaincre son commissaire principal de bien vouloir s'occuper des promotions. Le planton de garde à l'entrée faisait remplir le registre d'accès à une grande nana venue pour un contrôle judiciaire. La pluie battante avait baissé d'intensité. Pendant ce temps-là, un type en position fœtale montrait son cul à un légiste lequel observait un tatouage grossier, réalisé au poinçon. On pouvait lire, sans trop de difficulté, dans le bas du dos, inscrit dans la chair, le mot Lucifer. La tête de l'homme avait été perforée de part en part, d'une balle de *Lüger*.

2

Mercredi 17 mars 2005

Le temps était maussade et gris. Le printemps tardait à pointer le bout du nez, le froid qui s'abattait sur la capitale arrivait tout droit des îles britanniques. Il portait avec lui une humidité qui transperçait les os rendant les manteaux peu efficaces. Ainsi, le froid venait de l'intérieur. Dimitri avait attendu sagement l'ouverture du bistrot. Pour une fois, il était emmitouflé dans une doudoune offerte par la paroisse Saint-Jacques, de l'autre côté du bassin de La Villette. Solange était un peu à la bourre pour remonter le rideau de fer, mais Dimitri ne lui en fit pas reproche. Il était bien trop content de pouvoir se mettre à l'abri et surtout il appréciait cette serveuse. Pourtant, elle était rarement avenante, on ne savait jamais si on la dérangeait ou bien si elle était mal lunée. Dimitri se glissa derrière elle sans un mot, il ne lui adressa la parole qu'une fois au comptoir. Il aimait sa façon de s'habiller, le côté rasta n'était pas pour lui déplaire. Souvent, elle portait une salopette trop large avec un tee-shirt ample qui découvrait une partie de ses seins quand elle se penchait. Son jeu favori était de deviner la couleur de son soutien-gorge. Aujourd'hui, c'était impossible, car elle portait un pull épais à même la peau. Elle souleva la planche, passa de l'autre côté du comptoir. Sous le regard silencieux de Dimitri, elle fit briller le zinc d'un coup de lavette, puis rangea les quelques verres restés à égoutter.

- Un petit jaune comme d'habitude ?

- Un simple, ma puce.

- T'es malade ?

- Non, faut juste que je ne sois pas trop cassé, j'ai un boulot à faire.

Solange ne le questionna pas, de une, parce qu'elle n'en avait strictement rien à faire et de deux parce qu'il ne lui aurait pas répondu.

- Merde v'là déjà la flicaille, j'y vais. Il avala son pastis d'un coup, se leva, jeta les piécettes sur le comptoir, et une fois à hauteur de Luka, il murmura « J'emmerde les hirondelles quand elles ne font pas le printemps ! » Il remit ça une fois dehors, suffisamment fort pour être entendu à nouveau du policier qui entrait en secouant sa gabardine détrempée par la pluie.

- Peut-être qu'un jour il comprendra que les hirondelles ont été supprimées en 1984 sous Mitterrand et c'est pas ce qu'il a fait de mieux d'ailleurs ! expliqua Luka en direction de Solange.

- Pourquoi, questionna la serveuse qui pour une fois s'intéressait à autre chose que Sly Dumbar et son dernier album imprégné de reggae jamaïcain.

- Puisqu'on y revient… au vélo, c'est idiot de les avoir supprimés. Evidemment, ce sont des cyclo-cross plus modernes.

- Un cognac, comme d'habitude ? coupa Solange que les histoires de bicyclette, n'intéressaient que modérément.

- Non, un café et un grand verre d'eau.

- Vous aussi vous avez un boulot à faire ?

Luka dévisagea Solange sans comprendre de quoi elle parlait.

- Laissez tomber, dit-elle en s'affairant au percolateur.

- Bien serré le café, j'ai pas fermé l'œil de la nuit et il faut que je sois d'attaque. Je sens que la journée va être longue… Il n'est pas là le patron ?

- Il ne devrait plus tarder, il doit rapporter un nouveau four,

l'autre nous a lâchés hier soir.

- Mince, pas de chance.

- On peut pas dire, c'était pour les croques. Et puis il aurait fallu le changer d'une façon ou d'une autre. Et voilà votre verre d'eau.

- Mettez un cognac quand même.

De dos, Luka n'avait pas aperçu Dimitri qui revenait accompagné d'une jeune demoiselle, qui marchait à ses côtés. Solange allait ouvrir la bouche pour demander ce qu'il y avait, mais elle n'en eut pas le temps.

- La dame voulait trouver le Mamakin, elle cherche quelqu'un, annonça Dimitri un grand sourire aux lèvres ce qui n'était pas dans ses habitudes. Surtout en présence de la flicaille.

- A cette heure ? demanda Solange.

- Je viens voir ce monsieur qui a oublié de me filer mon fric !

- Je vois la police arrondit ses fins de mois avec les jolies filles, ironisa Dimitri. Finalement, je vais reprendre un Pastis.

- T'as rien d'autre à foutre que d'emmerder le monde !

- Si justement, c'est pour cette raison que je vais prendre mon temps.

- Salut la comp…

Serge, le patron, les bras encombrés d'un carton, ne finit pas sa phrase en découvrant la fille aux côtés de Dimitri. Avec les cheveux teints en verts, une tenue de punkette, des godillots qui n'auraient pas déparé dans les stocks de l'armée américaine et une collection de piercings à travers la figure, il ne lui fallut pas bien longtemps pour faire le rapprochement. Luka sortit son portefeuille de la poche arrière du pantalon, en extirpa une liasse de billets qu'il tendit à la jeune fille.

- On avait dit cinq cents ! hurla la demoiselle sans se soucier du monde autour d'elle.

- On avait dit cinq cents quand tu payais le loyer, maintenant, c'est cent de moins.

- Avec ma copine, on a convenu que c'est moi qui ferais les courses, alors il me faut plus.

- Moi, je pense que cinq cents pour deux nanas à la fois, c'est correct, jubila Dimitri.

- Toi, ta gueule !

- T'es témoin Solange, comment le commissaire traite le citoyen !

- Bonjour commissaire, c'est votre fille alors ? Mademoiselle, Thalia, c'est bien ça ?

Thalia fit un vague signe de la tête en direction de Serge qui poursuivit son chemin afin de déposer son carton.

- Je vois, connue comme le loup blanc, je ne savais pas que je faisais partie des potins de bistrot. Elle ramassa la poignée de billets de vingt que Luka avait déposés sur le comptoir puis elle fila sans ajouter un mot de plus.

- Je ne pensais pas que vous aviez une fille, lança Dimitri tout en fouillant dans sa poche intérieure pour régler son pastaga. Vous remontez dans mon estime. Vous lui passerez mes amitiés !

- C'est ma tournée coupa Serge, tout en poussant Dimitri dehors, sentant que la tension entre Luka et le clodo montait d'un cran à chaque mot prononcé.

- Faudra lui dire de revenir plus souvent !

- Allez, arrête un peu de l'asticoter ça va mal finir, continua Serge tout en accompagnant Dimitri sur le trottoir.

- Et ma tournée alors ?

- Je te fais la semaine gratos, si tu y vas, là, maintenant !

- Je voudrais bien voir que je me laisserais intimider par la flicaille, gueula le clodo en descendant la rue de la Meurthe pour rejoindre le canal de l'Ourcq. Puis il entonna « j'emmerde la maréchaussée » en imitant ce qu'il pensait

être, Placido Domingo.

- Un double… s'il vous plaît, demanda Luka juste avant de s'envoyer celui qu'on venait de lui servir.

- Vous êtes certain, tenta Solange pour le raisonner, mais tout en s'emparant de la bouteille.

- Tu devrais aller préparer les casse-croûte, les gars de la ville ne devraient plus tarder.

Solange fila dans la partie cuisine en ressortant par où elle était entrée. Il lui fallut enjamber le carton qui obstruait le passage.

- Putain de four ! Y peut pas rester là !

- Je m'en occupe dans cinq minutes répondit Serge tout en approchant une chaise haute pour s'installer à côté de Luka.

- Elle est partie vivre chez sa copine… pour de bon, dit le commissaire d'une voix triste.

- C'est de son âge.

- Je me demande si elle n'a pas viré sa cuti…

- Y a pire…

- On dirait un tableau de bord de bagnole avec toutes ces saloperies incrustées dans la peau. Si sa mère voyait ça !

C'était la première fois que Serge entendait le commissaire parler de sa femme. Il ne posa pas de question, resta tout simplement silencieux. Un des gars qui délivrait les petites annonces du quartier, entra, salua d'un geste de la main et, une fois déposé sa pile de journaux, repartit aussi sec.

- Y a plus de Cantal ! hurla Solange de la cuisine.

Deux minutes après, elle pointa le bout du nez pour répéter moins fort qu'il n'y avait toujours plus de Cantal.

- J'avais entendu.

- Bah dans ce cas-là faut le dire !

- Tu mets de l'Abondance à la place…

- Je sais !

- Elle a ses trucs ta serveuse ? tenta d'ironiser discrètement le commissaire.

- Non, elle n'a pas ses trucs la serveuse et elle n'est pas sourdingue non plus. Elle aime juste qu'on lui réponde quand elle demande quelque chose, c'est pas compliqué continua Solange de la cuisine.

- En tous les cas, elle entend bien…

- Vous en êtes où avec la famille décimée de la rue Riquet ?

- C'est pas la rue Riquet mais la rue Pajol, celle qui fait l'angle avec Riquet. C'est tout près du rond-point, l'ancienne gare, ça te dit quelque chose ?

- Je crois voir… C'est le coin où squattait Dimitri…

Les yeux de Luka s'illuminèrent, il se redressa sur sa chaise, trempa les lèvres dans son cognac pour en avaler une lampée.

- T'es sûr ? Il était plutôt dans le quartier Curial, lui. Un passage qui fait le coin avec un hôtel classe. Qui détone d'ailleurs dans ce quartier délabré.

- Oui, je sais bien, mais y a eu un moment où il est allé crécher ailleurs ! Vous vous rappelez, avec ses colocs comme y dit, ils se sont foutus sur la gueule. Je ne me souviens plus très bien pour quelle raison.

- Je ne savais pas…

- Mais si… Tiens ça m'est revenu, l'histoire avec le grand-père…

- Qu'avait ramené sa famille ! Ça y est, j'y suis…

Le commissaire resta un moment silencieux, vida son verre tout en fouillant dans sa poche pour sortir son vieux portefeuille élimé. Ne le trouvant pas, il passa en revue les poches de sa gabardine.

- Il est sur le comptoir… votre portefeuille…. Quelque chose vous tracasse on dirait ?

- Une idée comme ça…. Dites donc, vous demanderiez quelque chose à Dimitri pour moi ?

- Faut voir, parce que le Dimitri, c'est pas le genre commode.

Luka voyait bien.

- Je voudrais qu'il me rencarde sur le squat… Parce que si ça vient de la flicaille comme il dit, avec les squatters, on n'aura rien. Ils se méfient trop. La plupart risquent l'expulsion ou bien sont en bisbille avec le fisc.

- Je peux toujours demander, mais vous le connaissez, lui et les flics… Excusez-moi, mais vous n'êtes pas toujours délicats avec les SDF.

- Essayez quand même… ce serait sympa…

Luka salua le groupe des éboueurs. Ils entraient pour prendre leur casse-croûte du matin qu'ils accompagnaient d'un verre de blanc ou d'un café pour les musulmans. Dehors, un crachin balayait la rue, Luka remonta le col de son imper. Il n'aimait pas mettre les boutons, il trouvait qu'il avait l'air con et gros. L'imper ouvert, ça lui donnait un style, enfin, c'était l'idée qu'il se faisait. Il hésitait à repasser chez lui et donner un coup de fil à Thalia. Il s'en voulait d'avoir été radin. L'argent ne lui manquait pas, avec la vente du bien immobilier, il pouvait vivre sans crainte du lendemain et le loyer de l'appartement qu'il avait déniché dans le quartier était tout à fait abordable. Il avait trouvé la bonne affaire auprès d'un couple de retraités qui ne voulait pas d'ennuis et qui était trop content d'avoir à traiter avec quelqu'un de la police. De ce fait, ils avaient sérieusement baissé les mensualités. Luka fit quelques pas, se ravisa et prit la direction du métro Crimée en passant au-dessus du canal de l'Ourcq par le pont en ferraille. Il aimait s'arrêter une minute pour observer l'eau qui s'écoulait paisiblement de la Villette vers la Seine… à condition que les éclusiers le permettent !

Lorsque Luka entra dans son bureau, il ne trouva que Philippo affairé discrètement sur son petit jeu électronique. Une vieillerie à cristaux liquides qui datait des années quatre-

vingts et qu'il avait dénichée dans une brocante pour cinq euros. Il s'acharnait à atteindre les deux cents points en game B pour regagner toutes ses vies. Neuf pompiers se jetaient gaiement dans le vide avec l'espoir infondé d'être rattrapés par Philippo. A l'entrée du commissaire, une partie des pompiers se fracassa sur le sol. Philippo se débarrassa discrètement du jeu dans l'un des tiroirs.

- T'es encore avec ces conneries pour mômes !

- J'ai fini le game A et… mais Philippo ne termina pas sa phrase en découvrant le regard inquiet de son chef quant au devenir mental de son adjoint.

- Quelles sont les nouvelles du jour ? questionna Luka.

- Sur l'affaire Lucifer, on n'avance pas vite. L'identité se penche sur le bonhomme, on attend les résultats ADN. Le viol est confirmé, plusieurs fois sodomisé.

- J'imagine sans trace de spermes ?

- Justement si, aucune précaution, le cul rempli de foutre ! De sperme, je voulais dire, rajusta Philippo en voyant la tête du commissaire.

- C'est curieux, un homme qui présente bien, soigné et tout…

- Le tueur est peut-être un amateur de soirées un peu spéciales…

- Un salopard de vicelard, tu veux dire… quel âge le bonhomme ?

- Lipo a dit au moins la quarantaine…

- Tiens quand on parle du loup…

Le médecin légiste poussa la porte du bureau et entra sans prendre la peine de frapper. Il avait sa tête des mauvais jours. La blouse blanche ouverte, chemise épaisse à gros carreaux, dans les tons rouges, la bedaine passant largement par-dessus la ceinture, le pantalon en velours à grosses côtes, sa tenue préférée. L'odeur de baume camphré qu'il fabriquait lui-

même, précéda son entrée pour empester la pièce.

- Luka fais attention à tes pompes et à ton pantalon, Philippo n'est pas loin, la gerbe non plus.

- C'est quoi cette histoire, questionna le commissaire en se tournant vers son adjoint.

- Rien, un petit contretemps…

- Ce gros dégueulasse a pourri toute la scène de crime en dégueulant son casse-croûte sur le mort.

- A côté du…, Philippo se renfrogna comprenant que de toute façon, ça allait être sa fête.

- C'est pas vrai, bredouilla Luka, tu déconnes ! D'habitude les odeurs, tu supportes…

- Il ne s'agit pas des odeurs, ce con ne supporte pas les anus. Il a dû se faire enfiler par maman !

- Je te foutrais bien un blâme, s'écria le commissaire sans en avoir l'intention, mais uniquement dans le but de calmer Lipo qui était furax.

- T'as bien une tête à collaborer avec les faisceaux fascistes de Mussolini… renchérit Lipo, qui n'était pas pressé de faire la paix des braves. Avec le légiste, on ne plaisantait pas sur l'histoire de la seconde guerre mondiale, Philippo l'avait appris à ses dépens pour avoir tenté un jeu de mots vaseux sur le Duce et la famille de Lipo. Un jour qu'il expliquait avoir été pris par le mauvais temps en s'installant dans un camping, Philippo fier de lui « Alors, ta petite famille s'est doutché… douché, Duce, c'est rigolo…». Il avait expliqué longuement sa blague, mais seul, puisque tous ses collègues s'étaient remis scrupuleusement au travail. Lipo, lui était resté un moment toisant Philippo, avant de quitter le bureau en claquant la porte sur un « Connard ! » retentissant.

- J'étais même pas né ! répondit Philippo après un moment de silence embarrassant.

- On peut laisser Mussolini là où il est et parler un peu de

l'enquête !

Lipo fit les cent pas pour se calmer, il fouilla dans ses poches pour sortir un paquet de chewing-gum à la nicotine. Il s'en jeta trois dans la bouche, fixa la vitre sans vraiment chercher à voir ce qui se passait de l'autre côté. Luka rassembla les feuilles étalées sur son bureau puis les enfourna dans une chemise cartonnée. Philippo faisait la tronche derrière sa table de travail. Lipo finit par prendre la parole, sans quitter la fenêtre des yeux.

- Dans l'affaire Colancourt, la piste de l'Imovane ne tient pas. Je ne sais pas ce que fichait cette boîte de médoc sur les lieux du crime, mais aucun des quatre n'en a pris.

- Tu es formel ?

- C'est un traitement qui appartient à la famille des benzodiazépines, très facile à détecter. Pour le couteau à désosser, par contre, aucun doute possible, c'est bien l'arme qui a été utilisée…

- Retour à la case départ, conclut Luka, dépité.

- Pas tout à fait, ajouta Lipo un peu à contrecœur, aucune des empreintes sur le couteau ne correspond à celles des victimes.

- Ce n'est donc pas un suicide, jubila le commissaire. Je ne sais pas pourquoi, mais de toutes les façons, je n'y croyais pas vraiment.

Lipo ravala sa fierté et se contenta de fixer le commissaire qui avait encore une fois réduit à néant ses hypothèses. Lipo était pourtant certain d'avoir mis dans le mille. La boîte sur le sol, le nombre de cachets, tout concordait, même le tube d'aspirine pour fluidifier le sang présent dans le sac de madame. Il se promit pour la prochaine scène de crime, de garder ses remarques pour lui, comme à chaque fois. De son côté, Philippo ne saisissait pas très bien la raison qui faisait que le légiste semblait faire la tête. Peut-être, lui en voulait-il encore d'avoir pollué un lieu de crime. Puis il eut un petit

sourire en se rappelant le tableau, polluer, ce n'est plus de la pollution, c'est du cacatage. Il sourit de plus belle en prononçant le mot à mi-voix.

- Et l'autre blaireau qui rigole comme un crétin. Plus il fait de conneries, plus il est hilare. Je veux plus le voir sur le terrain ! Et je sais, je t'envoie mon rapport au plus vite…

Lipo quitta le bureau du commissaire en claquant la porte. Le bruit résonnait encore quand Luka se tourna vers Philippo.

- Tu pourrais faire un effort, c'est quoi ce sourire imbécile, on dirait que tu cherches à le foutre en pétard ! Tu vas voir si les autres vont trouver ça rigolo, quand ils vont se farcir les promenades sur le terrain, parce que môsieur fait le malin avec le légiste !

- Vous étiez sérieux pour le blâme…

- Au départ non, mais là, je suis en train de changer d'avis ! Tu as eu le temps de voir le clodo qui a découvert le cadavre abandonné dans le container ?

- Oui, mais il ne sait rien, un gars qui fait les poubelles et qui est tombé sur le corps par hasard.

- Par hasard ? Ce gars fait les poubelles régulièrement, je suppose ?

- Peut-être…

- Tu ne lui as pas posé la question, mais à part tes pompes en croco tu penses à quoi, merde !

- Elles sont pas en cro… excusez chef, mais j'étais pas dans mon assiette !

- Tu vas foutre le camp illico, me retrouver ce clodo, tu sais au moins où on peut le trouver j'espère ?

- Oui, il traîne souvent dans un jardin tout près…

- Donc il est du quartier ! Tu rembobines un peu de temps en autre ? S'il est dans le quartier, il fait les poubelles régulièrement… Donc…

- Ce type peut nous indiquer quand notre homme a atterri

dans le container…

- Mais pour ça faut lui poser les bonnes questions. File et rapporte-moi du neuf ! Et dis aux deux autres de rappliquer !

Le téléphone retentit. Luka attrapa le combiné.

« Bonjour, commissaire, le substitut voudrait vous voir afin de faire le point. »

Luka n'eut aucun mal à reconnaître la voix de la greffière, l'espace d'un instant, il eut le sourire aux lèvres. Très vite, il s'effaça lorsque Luka se rappela que son vieil ami le substitut Savief n'était plus de ce monde. Il avait opté pour celui de la pêche à la ligne, depuis qu'il était en retraite.

- C'est pour l'affaire Colancourt, je suppose… Dites-lui que je serai au tribunal dans une heure, ça ira ?

« Parfait, nous vous attendons. »

- Manquait plus que la substitut pour finir de foutre en l'air ma journée, bougonna le commissaire tout en raccrochant le combiné. Philippo ! Va dégoter les deux autres, on fait le point immédiatement, j'aimerais apporter quelques éléments à notre très appréciée substitut.

- Ils sont au garage, pour le procès-verbal, vous savez, la bagnole emboutie, hier.

- J'en ai rien à foutre, tu me les amènes par la peau du cul s'il le faut.

- J'appelle le garage et je…

- Tu n'appelles rien du tout, tu bouges tes fesses…

Philippo attrapa son veston, puis fila. Luka n'aimait pas cette enquête. Il avait un a priori défavorable, trop d'éléments et à la fois pas assez. Dans ces situations, il avait besoin de son équipe autour de lui. Le simple fait qu'ils soient tous là, même silencieux, suffisait à l'aider à y voir plus clair. Et puis cette nouvelle substitut l'agaçait prodigieusement. Reconstruire des habitudes de travail n'allait pas de soi pour Luka.

Léna venait de recevoir un triste sire ayant pour passe-temps principal de tripoter ses filles. Elle était épuisée et n'avait pas aimé cette rencontre avec un type froid sans affect. Non, il ne voyait pas ce qu'il y avait de mal à faire l'éducation de ses enfants. Lui expliquer que la justice n'avait pas le même sens de l'éducation ne fit pas avancer quoi que ce soit. Le gars était buté et ne voulait rien comprendre. Sa femme était introuvable et il vivait seul avec ses enfants. A bout d'arguments, elle lui expliqua que maintenant, il allait vivre en prison et que ses filles seraient placées. 6 ; 9 et 14 ans, toutes objets d'amusement du monsieur. Une seule envie, le baffer, elle dut faire des efforts surhumains pour garder son calme. L'avocat commis d'office aussi. Elle conclut par, « On se revoit au tribunal. » Ce fut le seul instant où son interlocuteur montra quelque émotion : de l'étonnement. Il allait ouvrir la bouche, elle se leva tout en désignant la porte ajoutant un deuxième au revoir, très appuyé. L'avocat qui trouvait aussi que l'entrevue avait assez duré, accompagna son client du plat de la main pour lui indiquer la sortie.

Sur la droite du bureau, enfouie derrière trois piles de dossiers, la greffière finissait de compléter le compte-rendu de l'entretien. Une lumière blanche inondait la pièce. L'absence de fenêtres accentuait encore le rayonnement du néon. Léna se dirigea vers l'arrière du bureau où elle avait installé sa bouilloire.

- Un thé Marie-Christine ?

- Oui, je veux bien, merci… Éprouvant, et pourtant j'en ai déjà vu, mais celui-ci est parmi les plus abjects.

- Qu'avons-nous maintenant ?

- Nous attendons le commissaire Luka.

- Vous aussi vous l'appelez par son prénom ?

- Pas du tout, c'est son nom de famille. Son prénom, c'est Romaric.

- Il est Allemand ?

- Sa famille vivait dans l'ancienne RDA. Ils ont fui le régime communiste, enfin, je crois.

- Vous semblez bien le connaître.

- Pas plus que cela, mais vous savez, à force de voir les gens traverser le Palais de Justice, on finit par savoir quelques petites choses.

- Quels ragots se dit-il sur moi ?

- Vous êtes nouvelle, rien encore. Et je l'espère pour longtemps.

- Merci, si cela devait arriver, je compte sur vous. Tenez votre thé est prêt, je vous le pose sur la petite table.

- Vous ne l'aimez pas beaucoup le commissaire ?

- Il a le don de m'exaspérer et puis je n'aime pas les hommes qui pensent que les jeunes femmes sont des idiotes.

- Alors ça doit être mon âge avancé qui fait que je le supporte.

- Quel âge avez-vous ?

- Ça ne se demande pas…

- Excusez-moi, je ne voulais pas…

- Je vous taquine, j'ai 55 ans, plus que 5 et je peux postuler pour la retraite.

Léna s'installa dans son fauteuil à grand dossier qui basculait légèrement en arrière. D'un beige éculé, cet antique trône de la justice restait particulièrement confortable. Elle se rappela qu'en arrivant dans ce bureau, sa première idée avait été de s'en débarrasser, à quoi la greffière lui avait proposé de l'essayer avant. Immédiatement, elle s'y était sentie à son aise.

Léna regarda la pendule, puis sa montre.

- Il est encore en retard !

- Ce n'est pas dans ses habitudes…

- S'il n'est pas là dans les cinq minutes, je pars, on m'attend au tribunal.

Léna attrapa un dossier qui était posé sur le coin droit de son bureau, elle s'y plongea pour se remettre les éléments principaux en tête afin d'affiner son réquisitoire. Un imbécile de chauffard récidiviste, la catégorie qu'elle ne supportait pas. La catégorie des hommes qui se sentent les maîtres du monde à bord de leur bolide. Un dossier à charge presque trop facile, sauf si elle optait pour l'emprisonnement ferme. Ce fada avait fini sa course dans une supérette blessant une femme et sa fille. Blessures légères, c'était l'élément qu'il allait falloir contourner pour aller vers une peine importante. Elle avait pour elle les nouvelles consignes de fermeté à l'encontre des chauffards récidivistes. Les trois petits coups secs sur la porte l'extirpèrent de sa lecture. Elle lança un « entrez ! » avec sa petite voix fluette qui n'eut pas l'écho souhaité. Elle réitéra une deuxième fois, puis un troisième « entrez ! » suivi d'un « nom d'un chien ! » nettement plus fort et marqué d'une dose d'exaspération.

- Il est sourd en plus, dit-elle en direction de sa greffière.

- Excusez, un problème avec le métro, se justifia le commissaire en entrant dans le bureau. Si j'avais su j'aurais pris une voiture de fonction. Vous n'allez pas le croire, deux crétins qui s'invectivaient pour une histoire d'argent. L'un était dehors et l'autre dans la rame. Moralité, métro bloqué pendant que ces deux imbéciles persistaient à s'engueuler… bref, je suis en retard !

- Je ne vous le fais pas dire. J'espère que vous nous apportez au moins de bonnes nouvelles.

Luka inspecta rapidement le bureau qu'occupait Savief. Cette nouvelle procureure y avait pris ses aises. Au premier coup d'œil, rien n'avait changé et pourtant tout semblait différent. Il remarqua la petite bouilloire qui n'existait pas avant. Et une plante. Il n'arrivait pas à être certain qu'elle n'était pas déjà là du temps de Savief. Tout à coup, il réalisa ce qu'il y avait de vraiment nouveau. Les dossiers. Leur organisation n'était pas du tout la même.

- Des bonnes nouvelles ? Justement pas tant que ça. On parle bien de l'affaire Colancourt?

- Pas seulement, ma collègue m'a repassé le dossier Lucifer, puisque nous sommes amenés à travailler ensemble. Inutile de vous dire que cette idée ne vient pas de moi ! Mais parlons de la première affaire.

Luka intégra la nouvelle information sans broncher. Après un court instant d'hésitation, il prit la parole.

- Peu d'éléments nouveaux, vous avez lu le rapport de Lipo, il est clair qu'il ne s'agit pas d'un suicide.

- D'un crime crapuleux alors ?

- Dans un premier temps, j'irais dans ce sens…

- Et dans un deuxième ? Si on pouvait éviter de jouer aux devinettes, ça m'arrangerait.

- Excusez-moi, je réfléchissais.

- Et bien réfléchissez vite.

- Si l'on se fixe sur la disparition des effets personnels, on peut penser à du vol crapuleux, mais l'enjeu et la mise en scène ne vont pas avec.

- Je suis d'accord avec vous, je dirais que le vol est venu après. Dans un squat, ce n'est pas étonnant. La question, c'est : que venaient-ils faire dans un endroit pareil ?

- Philippo a eu une intuition qui se tient, c'est un quartier en cours de réhabilitation et qui va prendre de la valeur, et elle est architecte.

- D'intérieur, je vous rappelle.

- Oui, mais elle sait trouver des financements et elle connaît les entrepreneurs.

- Bon admettons. Mais cela ne nous fait pas avancer beaucoup.

- C'est pas faux…

- Et les familles ?

- Soudées, du côté de madame, une mère aimante et un père décédé. Du côté de monsieur, une famille aisée qui n'est pas dans le besoin. Madame non plus d'ailleurs. En plus, les deux familles sont arrivées ensemble très solidaires et atterrées, effondrées. Elles ne comprennent pas.

- Explorez quand même cette piste, discrètement ça va de soi, surtout si à priori elle ne mène nulle part. Vérifiez les dettes et caetera… la routine. Autre chose ?

- Oui… une certaine Chloé avec qui elle était amie, semble-t-il. Le seul souci, c'est qu'elle serait américaine et que nous n'avons qu'un prénom. Elle vivait dans l'appartement près de la Tour Eiffel que madame Colancourt remettait en état pour monsieur Franck Delaune.

- Suivez cette piste en attendant mieux, mais pareil, vous y allez mollo.

- On a un autre gars, que fréquentait monsieur Delaune, un type moins clair. Le genre homme entretenu si vous voyez ce que je veux dire.

- Oui à peu près. Et il connaissait cette Chloé ?

- C'est ce que nous allons tenter d'établir.

- Un rapport avec la famille Colancourt?

- A priori aucun.

- Et ce monsieur Delaune pourrait-il avoir un lien avec ce crime ?

- A priori non…

- Ça fait beaucoup d'à priori à éclaircir. Je compte sur vous pour me tenir informée régulièrement de la progression de votre enquête. Et pour l'autre affaire, vous avez une piste ?

- Pour le moment aucune, si ce n'est celle d'un pervers. Viol, certainement avec torture, c'est tout ce qu'on a. Lipo étudie encore notre homme. J'oubliais, on a aussi un clochard qui a trouvé le corps.

- On connaît son nom ?

- Pas vraiment, il se fait appeler Grucho.

- Vous n'avez pas son vrai nom ?

- Pas encore.

- Vous me le cuisinez jusqu'à ce qu'on sache qui c'est.

- Si on remet la main dessus.

- Vous ne l'avez pas laissé partir sans relever son identité quand même ?

Luka fixa la jeune procureure sans esquisser le moindre mouvement. Toute justification ne ferait qu'aggraver la situation scabreuse dans laquelle son adjoint l'avait mis.

- Je le crois pas ! On n'est pas au bout de nos peines ! Je ne vous félicite pas, ni vous, ni votre équipe. Surtout que j'ai eu vent d'un différend avec le légiste sur une scène de crime. A-t-on au moins le nom de la victime ?

- Non, mais l'Identité est dessus. Le bonhomme était nu comme un ver, donc pas de quoi relier à un nom, pour le moment.

- Je compte sur vous pour rattraper la bourde que vos services ont faite, n'est-ce pas ?

Léna s'était levée tout en tendant la main au commissaire par-dessus le bureau. Luka quitta la pièce sans aucun commentaire, il savait ce qui l'attendait et il avait été servi. Il pensa à l'ensemble des tâches administratives qu'il restait à traiter. La constitution des équipes pour le mois à venir, les notes de frais à justifier, la voiture emboutie par un crétin qui n'avait pas entendu la sirène. Juste au bon moment, pour aggraver un état qui n'était pas trop mauvais, pour une fois. Dans le couloir du Palais de Justice, il filait d'un pas rapide.

- Monsieur Luka !

- Il se tourna pour découvrir une donzelle qui lui courait après. Il lui fallut un peu de temps pour reconnaître la nouvelle substitut, l'autre. Il tentait de se rappeler de son nom. Le prénom, il voyait, Salomé, mais le nom lui échappait.

- Oui… que puis-je faire pour vous ?

- Salomé De La Villardière, la substitut, je voulais juste prendre le temps de vous saluer et de vous informer que je venais de passer l'affaire Lucifer à ma collègue.

- On vient justement de faire le point.

- Très bien, j'avais pensé que, comme vous travailliez déjà ensemble, ce serait une facilité pour vous.

Luka acquiesça tout en regrettant l'initiative malheureuse. Cette jeune fille lui semblait bien plus avenante et il se dit que de travailler avec elle, aurait été certainement plus simple. En tous les cas pour les échanges. Mais tout au fond de lui, il avait de l'estime pour Léna, même avec son caractère difficilement supportable. Au moins, on savait à quoi s'en tenir et au final, on gagnait du temps. Et pour ne rien gâcher, elle avait des idées pas si idiotes que ça.

3

Jeudi 18 mars 2005

Luka était installé devant son bureau, il attendait Franck Delaune, propriétaire de l'appartement qu'aurait dû rénover madame Colancourt, si elle n'avait pas fini la gorge tranchée dans un squat minable. Le commissaire n'était pas de très bonne humeur, le Mamakin était fermé pour travaux. Il était passé quand même découvrir la tournure que prenaient les évènements. Il était tombé sur Dimitri qui lui aussi venait observer ce qu'on faisait de son bistrot. Debout dans l'embrasure de la porte, le SDF donnait des conseils, expliquant que quand il avait été peintre en bâtiment, lui, il procédait par sous-couches après avoir fait son enduit à la spatule. Le commissaire montrait une moue dubitative en écoutant les explications du clochard maître d'œuvre ce qui n'avait pas échappé à Dimitri. Ce dernier s'était vexé et lui avait envoyé que quand on levait deux filles à la fois au moins on distribuait les billets sans rechigner. Luka piqué au vif avait tout d'abord tenté d'expliquer que l'une des deux était sa fille et qu'il considérait l'autre comme une sale gosse qui partageait son logement avec elle. Justification inutile, puisque son interlocuteur était encore éméché à cause de ses beuveries au gros rouge de mauvaise qualité. Ils avaient failli en venir aux mains. Heureusement que Solange était arrivée, elle seule avait de l'emprise sur Dimitri quand il était dans cet état. Elle avait fait les gros yeux au commissaire, comme s'il était fautif. La police avait toujours le mauvais rôle aux yeux de la jeune fille. Au moins sur ce terrain, avec Dimitri, elle avait un point commun. Mais c'était bien le seul. Cette capacité de la serveuse à calmer les fous furieux étonnait

beaucoup Luka. Comment une petite nénette épaisse comme un haricot vert faisait tout à coup autorité sur les éméchés de toutes espèces. Il se demanda même si sa place n'aurait pas été meilleure dans les forces de l'ordre. Pour dire vrai, il était un peu jaloux de ce Dimitri que Solange avait attrapé par le cou pour l'accompagner dans la rue et lui susurrer des mots agréables et apaisants à l'oreille. Quand elle était revenue, elle avait jeté un regard chargé de reproches au commissaire.

Luka regarda l'heure à la grande pendule de son bureau, elle marquait 9h30. Il s'intéressa au tableau des affectations, modifia quelques étiquettes roses pour équilibrer les groupes d'intervention. Il prit le téléphone, composa un numéro interne au *Quai*. Il informa l'un des lieutenants des modifications apportées, puis raccrocha. Pas de remarques, il avait eu raison. Puis il se mit à penser à ce Franck Delaune qui allait arriver d'un moment à l'autre. Il rejeta les images et les pensées, il n'aimait pas se préparer, il préférait attendre d'être en présence de celui qu'il allait questionner pour improviser en fonction de ses ressentis. Le point de départ, venait déjà de la façon de se tenir de celui qu'il attendait et qui pénétrait dans le bureau. Hésitait-il ou bien prenait-il possession de lieux ? Avait-il la parole facile ou bien s'emberlificotait-il dans des justifications alambiquées ? Ceux qui l'amusaient le plus, c'étaient les vieux de la vieille, ceux qui avaient l'habitude des bureaux de la police. Ils entraient comme s'ils étaient chez eux, prenaient leurs aises, se calaient sur leur chaise. Contrairement à ses collègues, Luka avait une sorte d'admiration pour ces malfrats.

Lorsque Franck Delaune entra, il le rangea immédiatement dans la catégorie de ces gens avec qui on n'avait qu'une envie, devenir leur ami. Jeune, beau comme un dieu, il avait un charme discret qui devait faire des ravages parmi les femmes. Luka pensa que décidément le monde était mal fait, que ce type apparemment homo jusqu'au bout des ongles était contre nature. Le jeune homme portait un polo blanc de marque avec une sorte d'insigne qui devait faire référence à

un club de golf. Il avait aussi un blazer bleu marine de très bonne qualité qui tombait parfaitement sur un pantalon prince de Galles, des socquettes blanches et une paire de Louboutin très chics. Luka ne put s'empêcher de se lever pour lui indiquer la chaise tout en le saluant. Franck Delaune le salua en retour en le gratifiant d'un monsieur le commissaire des plus respectueux.

- Désolé de prendre un peu de votre temps, s'excusa Luka, je voudrais avoir quelques précisions sur votre relation avec madame Colancourt, relation professionnelle, bien entendu. D'avoir ajouté cette dernière remarque, il se sentit des plus stupides. Franck Delaune ne releva pas cette nuance, habitué à tous les sous-entendus et les malaises qu'il suscitait chez ceux qui savaient son penchant pour les hommes. Il esquissa à peine un sourire avant de répondre au commissaire Luka.

- C'est assez simple, j'avais fait appel à son entreprise de décoration d'intérieur. C'est une société qui a, pardon, qui avait bonne réputation. Un de mes amis a travaillé avec elle et me l'a recommandée.

- J'imagine que pour vous, c'est un coup dur…

- Oui, je comptais emménager rapidement dans cet appartement.

- Et financièrement ?

- Pas plus que ça, les assurances ont réglé cela très rapidement.

- Il est vrai que vous avez l'habitude de ce monde.

- C'est en effet une partie de mon activité. Pour en revenir aux travaux, un autre entrepreneur a repris le chantier, une entreprise choisie par le chargé de mission de l'assureur, cette fois.

- Donc vous ne l'aviez jamais rencontrée avant cette décision de rénovation de votre appartement.

Le jeune homme, assis en face du commissaire, toujours dans la même position très décontractée, opina de la tête en

signe d'acquiescement.

- Je peux vous demander quel est le coût des travaux ?

- 40 000 euros, mon bureau pourra vous fournir le montant exact et tous les devis nécessaires.

- Ce ne sera pas la peine, nos services se mettront en contact avec ceux des litiges.

Luka ouvrit son tiroir pour le refermer. Il devait maintenant aborder une question délicate. Deux ou trois bibelots qui ornaient le bureau furent légèrement déplacés par le commissaire. Il se leva, s'approcha de Philippo et lui demanda d'aller lui chercher un café.

- Voulez-vous quelque chose ?

- Un verre d'eau merci.

- Philippo un verre d'eau ! Prends tout ton temps, ajouta-t-il discrètement.

- Vous en pensez quoi de cette femme ? commença Luka tout en regagnant sa place suffisamment lentement pour laisser le temps à Philippo de quitter la pièce.

- Je ne l'ai vue que très peu, une fois pour définir l'ampleur du chantier, lui donner quelques directives et une autre fois pour modifier une chose ou deux. En dehors de ça, je lui ai laissé les coudées franches.

- Pas de conflits ?

- Non, des échanges très cordiaux, des relations de travail en fait. Elle avait pris les choses en main avec efficacité et un grand professionnalisme. Rien à redire… Enfin, jusqu'à cette fâcheuse histoire qui m'a conduit à penser qu'elle avait détourné les fonds engagés.

- Vous connaissez un certain Stévi, me semble-t-il ? lança le commissaire à brûle-pourpoint.

Franck Delaune se raidit, son visage devint moins avenant, il décroisa sa jambe droite, fixa le commissaire intensément. Il cherchait à savoir ce qu'avait en tête l'homme assis en face de

lui. Il demanda la permission d'allumer une cigarette, permission qui lui fut refusée à cause de l'interdiction qui sévissait dans les lieux publics. Franck Delaune n'insista pas et rangea son paquet sur lequel on pouvait observer un affreux poumon goudronné assorti d'un « FUMER TUE ». Le jeune homme rajusta sa position sur la chaise inconfortable, il observa le commissaire qui impassible, attendait une réponse.

- Que voulez-vous savoir ? Si je fréquentais cette personne ? La réponse est oui, répondit sèchement Franck Delaune

- Etait-ce ce qu'on pourrait considérer votre ami comme une sorte de gigolo ?

- On pourrait.

- Fournissait-il ses services contre rémunération ?

Franck Delaune se figea, il était sur le point de quitter la pièce et d'envoyer paître le commissaire et ses questions désagréables. Luka sentit très bien l'intention de son interlocuteur aussi, ne lui laissa-t-il pas le temps de dire quoi que ce soit.

- Ecoutez monsieur Delaune, je me fiche de savoir si vous avez recours à des prestations tarifées, vous n'êtes soupçonné de rien et votre probité n'est pas en cause, du moins ici. La police des mœurs, c'est l'étage du dessous et ils n'ont que faire de vous. Je vais vous faire une confidence, cette histoire d'assassinat ne me plaît pas du tout et nous pataugeons dans la semoule. Aussi, j'ai besoin d'en savoir un peu plus sur les personnages qui gravitent autour de la famille Colancourt.

Le jeune homme se détendit, retrouva un peu de sa prestance. Il avança légèrement son buste afin d'être plus près du commissaire. Comme si le fait de réduire la distance qui les séparait allait rendre les choses plus claires.

- Je suis un homme dont les qualités sont nombreuses, vous pouvez enquêter auprès de toutes les personnes qui me connaissent…

- … Mais, ajouta Luka pour inviter Franck Delaune à

poursuivre.

- Un seul travers. J'ai un seul vice, si on peut dire, j'aime le sexe avec les jeunes hommes. Et pour cela, je suis prêt à mettre le prix et prendre beaucoup de risques. Pour l'instant, j'ai de la chance. Ce Stévi est arrivé au bon moment, il a satisfait tous mes désirs et il a partagé ma vie…

- Jusqu'à ce que…

- Jusqu'au jour où nous nous sommes lassés l'un de l'autre…

- Vous êtes certain que c'est pour cette raison ?

- Il a aussi commencé à me dérober de l'argent. Enfin, je crois. Je n'en ai pas la preuve, mais à partir de là, ça n'a plus fonctionné entre nous. Je lui ai proposé de rester dans l'appartement le temps que madame Colancourt le remette en état et par la même occasion de jeter un œil sur l'avancement des travaux. Il devait quitter les lieux dès qu'il trouverait un autre endroit. Ce qu'il a fait.

- Savez-vous où on peut rencontrer ce Stévi… comment ?

- Stévi, c'est tout ce que je sais de lui. J'ai encore une adresse pour le courrier à lui faire parvenir. Je ne l'ai pas revu depuis son départ. Attendez, je dois avoir ça dans mon agenda.

Franck Delaune sortit un organiseur de sa poche intérieure, il le mit en fonction, fit défiler les informations jusqu'à ce qu'il trouve l'adresse. Avez-vous un mail pour que je vous transfère les données ?

Luka fit comme s'il n'avait rien entendu et lui tendit un post-it afin qu'il l'écrive dessus.

- Je vous remercie beaucoup monsieur Delaune. Evidemment, je compte sur vous pour ne pas faire part de cet entretien à votre ancien compagnon. Ce serait fort embêtant, n'est-ce pas ? Et il va de sans dire que si vous étiez amené à le rencontrer, il faudrait nous en informer.

Franck Delaune salua le commissaire et quitta le bureau,

retrouvant instantanément une démarche assurée, la tête droite, un léger sourire aux lèvres, une main dans la poche de son blazer à la recherche de son briquet en or massif offert par le gendre du préfet des Hauts de Seine. Luka se leva aussi, raccompagna le jeune homme jusqu'à la porte, puis attrapa le téléphone composa le 24 et attendit que Philippo décroche.

- Allô, c'est Philippo ?... Non laisse tomber le verre d'eau. Oui, il a quitté les locaux… Non pas grand-chose, mais tu vas te rendre au 18 de la rue Jean Cocteau, tu me dégotes un monsieur Sarwe Saba, dit-il en vérifiant son post-it, et tu me ramènes le type que se fait appeler Stévi… Sarwe Saba on s'en fiche, vérifie juste son identité. Fais-toi accompagner par le grand black, vu le quartier, vous ne serez pas trop de deux. A priori, rien de bien méchant, je veux juste lui poser deux ou trois questions… Oui, c'est pour l'affaire Colancourt… Tu peux y aller tout de suite ?… Parfait.

Philippo n'avait pas trop l'habitude de travailler avec Sadjo, car le grand black préférait faire équipe avec Jean-Paul. Dans la voiture, les deux hommes échangèrent à peine quelques mots. Sadjo n'avait qu'une envie, en finir rapidement. Il était concentré sur ses problèmes familiaux, la garde du petit dernier, l'entrée à la maternelle de la plus grande et surtout la renégociation du crédit sur quinze ans. Aussi, quand Philippo tenta d'engager la conversation au sujet du commissaire et de sa fille, il n'eut guère qu'un « tu sais les histoires du chef… ». Il avait tenté ensuite le dernier match de foot, Liverpool FC contre l'Inter de Milan, il n'avait guère obtenu plus. A peine un « ah bon » lorsque Philippo avec expliqué comment Firmino avait réussi à passer Miranda et Santon pour aller marquer un but exceptionnel dans les cages de Padeli. Puis long silence jusqu'à l'arrivée dans la rue Cocteau par Poissonniers. A l'entrée de la rue, Sadjo avait garé la voiture sur le premier emplacement de libre, ce qui avait fait réagir Philippo.

- Tu déconnes !

- On va se la jouer discret, je connais le quartier et je préfère éviter les embrouilles. Avec ta tenue d'Italien classe, on va déjà avoir du mal à passer inaperçus. La prochaine fois, je sais pas, déguise-toi en clown. Ah, mais ce n'est pas la peine, tu l'es déjà ! Attends avant de descendre. Colle-toi un gyrophare sur la tête, ajouta Sadjo tout en sortant l'appareil portatif de la boîte à gants.

Philippo ne releva pas, il descendit de la bagnole et claqua la porte pour marquer son mécontentement. D'un bon pas, il partit en avant pendant que Sadjo remettait le gyrophare à sa place.

- Si tu veux y aller seul, pas de problème, on se retrouve au cimetière ! gueula-t-il par la portière.

Philippo s'arrêta au niveau du stade et attendit que son collègue arrive à sa hauteur. Sur la piste en tartan, un groupe de collégiens s'entraînait au saut de haies avec leur professeur. Un gars faisait des étirements à l'autre bout. Dans la rue, ils croisèrent trois jeunes, les mains dans les poches qui les dévisagèrent avec insistance.

- On est repérés fit remarquer Sadjo discrètement.

Ils pressèrent le pas, plus loin, à l'entrée du stade, une classe d'école primaire repartait. L'enseignant tentait de mettre un peu d'ordre et de faire que le troupeau n'en soit plus un. Un des mômes émit un long sifflement en pointant Philippo du doigt. Le maître lui colla une tape sur l'arrière du crâne. Pour couper par le parvis, les deux hommes se dépêchèrent de gagner l'espace vert planté de quelques arbres. Devant la grille se trouvait une vieille dame qui entrait son code. Ils la suivirent. Elle ne posa pas de questions, bien trop occupée à manœuvrer avec ses sacs à provisions. Sadjo attrapa un des cabas et fit signe à Philippo de faire de même. Une fois la mémé devant sa porte, elle récupéra ses provisions d'un air soupçonneux. Les deux flics s'éclipsèrent, bifurquèrent sur la droite pour gagner l'entrée du 18. Le gardien qui nettoyait l'entrée à grands coups de serpillière

leur ouvrit.

- Police, expliqua Sadjo tout en montrant sa carte.

- On cherche l'appartement de monsieur Sarwe Saba, précisa Philippo sous le regard énervé de son collègue.

- Il est au huitième, porte 4, sur la gauche. Il doit être là, en ce moment, il fait la nuit.

Les deux inspecteurs filèrent jusqu'à la porte métallique et appelèrent l'ascenseur, attendant patiemment qu'il s'ouvre. Les voyants ne marchant pas, il était difficile de savoir ce qu'il en était.

- On monte à pied, proposa Philippo que huit étages n'effrayaient pas.

- Ça va pas la tête… tiens le voilà !

Ils s'écartèrent pour laisser sortir une mama encombrée d'une poussette et de sa marmaille. La montée fut aussi silencieuse que le trajet en voiture.

- Tu me laisses faire, précisa Sadjo en attendant l'ouverture de l'ascenseur.

Lorsqu'ils sortirent, un type quittait un des appartements. Sadjo s'écarta pour le laisser passer, puis il chercha du regard le numéro sur l'une des portes. Philippo légèrement en arrière réalisa plus vite que Sadjo. La personne qu'il venait chercher était justement celle qui arrivait vers lui. Sadjo le comprit à son tour en arrivant devant la porte 4. Philippo n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, il fut projeté violemment en arrière ne pouvant rien faire d'autre que s'affaler sur le sol. Le type en question s'échappa par les escaliers. Sadjo voulut enjamber son collègue, ils se gênèrent mutuellement perdant ainsi de précieuses secondes. Sadjo était déjà dans les escaliers quand Philippo opta pour l'ascenseur toujours à l'étage. Il tambourina sur le bouton RC comme si cela pouvait accélérer le départ de l'appareil. Il eut l'impression que la descente durait une éternité. Lorsqu'il quitta la cabine, ce fut pour voir les talons de l'homme qu'il

tentait d'intercepter. Le concierge voulut bien faire en attrapant son seau et son balai pour libérer le passage. Un pied dans l'eau sale, l'autre glissant sur la serpillière, Philippo réussit à exécuter un mouvement tournant digne de Holiday on Ice. Pour le vol plané, on était plus sur Descente en eaux troubles. Une fois dehors, Sadjo constata que celui qu'ils poursuivaient avait disparu.

Philippo arrivant dehors à son tour, fit le même constat. Ils se séparèrent pour tenter leur chance. Ils se retrouvèrent au bout d'une dizaine de minutes, chou blanc. Ils remontèrent les huit étages à pied. Arrivés devant l'appartement de Sarwe Saba, Sadjo enfonça la sonnette en gardant le doigt appuyé jusqu'à ce qu'on lui réponde. Au bout de longues minutes, un homme d'un certain âge arriva en pyjama, les yeux rougis par le manque de sommeil. En découvrant les deux policiers, il eut un moment d'étonnement. Un instant, il chercha Stévi du regard. On lui expliqua qu'il avait fichu le camp sans demander son reste. Philippo s'enquit de son identité. Après lui avoir montré la carte barrée bleu blanc rouge délivrée par l'administration, Sadjo invita le bonhomme à s'habiller pour le suivre. Sarwe Saba obtempéra sans trop comprendre la raison de cette interpellation. Il expliqua pendant tout le chemin dans un français très approximatif qu'il avait enfin obtenu ses papiers de séjour et qu'il avait un travail en règle.

Quand ils arrivèrent au commissariat, le regard intrigué de Luka, qui venait de découvrir que le jeune homme blanc d'une vingtaine d'années était devenu noir et beaucoup plus vieux ne leur inspira rien de bon. Puis lorsque les yeux du commissaire se portèrent sur Philippo qui avait l'air d'un guignol dans sa tenue d'Italien trempé, l'étonnement se doubla d'une mimique suivie d'un hochement de tête. Ensuite, il s'intéressa au pauvre Sarwe Saba, qui ne comprenait toujours pas ce qu'on lui voulait. Tout ce qu'ils purent obtenir de l'homme, c'était qu'il partageait son logement avec son ami Malouf, lequel était au travail et que Stévi était là provisoirement. Explication qu'il ponctuait à chaque fin de

phrase en exhibant ses papiers afin de prouver qu'il était en règle avec l'état français.

- Ce con nous a filé entre les doigts, expliqua Sadjo une fois que monsieur Sarwe Saba eut quitté les locaux de la police sans demander son reste, bien trop content de n'avoir pas à y passer la nuit. Coutume avec laquelle il était bien heureux de rompre.

- Et l'autre, pourquoi il est trempé comme une soupe ?

- Il a voulu faire le ménage et il s'est pris les pieds dans le seau du gardien.

Le commissaire lança un regard de dépit en direction de son adjoint et lui fit signe de rentrer chez lui se changer.

- C'est de la faute du concierge, s'il n'avait pas bougé aussi ce crétin, protesta Philippo en quittant la pièce.

15 heures, Dimitri remontait le long du canal les mains dans les poches, il n'avait rien à faire d'autre. C'était sa promenade habituelle, filer jusqu'à la Bastille en suivant le canal puis gagner le bassin de l'Arsenal. Là, il avait quelques connaissances qui picolaient côté Quai de la Rapée, sous le pont qui enjambait l'accès au bassin. Sinon, en fin de matinée, toujours du côté de la Bastille sur Richard Lenoir, les jours de marché, il ramassait de quoi bouffer. Mais là, il avait l'idée ferme de se murger au mauvais picrate. Sur le chemin, il allait bien trouver quelques piécettes en faisant la manche. Son truc, c'était la casquette, debout façon pénitent. Il devait avoir la tête de l'emploi, car il recevait deux ou trois euros sans trop forcer. Avant d'entamer sa course au pognon, il s'arrêta un moment devant le square. Une poignée de mômes se couraient après, juste avant la passerelle de la Villette. Dimitri aimait à voir les jeux de ces garnements qui venaient ici sans leurs parents pour faire les quatre cents coups. Il allait décamper quand son regard fut attiré par deux filles sur un banc, planquées derrière un tilleul. C'est la chevelure de l'une d'elle qui avait retenu son attention. Violet au-dessus et rose

sur le pourtour avec une partie rasée au côté droit. Ce visage lui rappelait quelque chose, mais impossible de faire le lien. Dimitri reprit sa marche lente, d'un pas pesant, fit quelques mètres puis brusquement claqua ses mains l'une dans l'autre.

- J'y suis, cria-t-il, la môme du flic !

Un couple enlacé, dérangé dans son bécotage en règle, au point qu'il devenait difficile de savoir quelle langue appartenait à qui, dévisagea ce type tout droit sorti du film « La grande évasion ». Une dame rapprocha sa fille d'elle pour la protéger de cet énergumène potentiellement dangereux. Mais il n'en avait que faire, il cherchait à se rappeler le nom de la fille. Maria, Linda, une chose était certaine pour lui, ça rimait en « a ». Il revint sur ses pas, stoppa à hauteur de la passerelle. Un jeune type fringué grunge s'approcha. Il portait un sac de toile en bandoulière. Dimitri se dit que les filles avaient rencard avec leur Don Juan du jour. Il se demanda laquelle avait dans l'idée de se laisser séduire par le bel Apollon. Dimitri songea au pauvre Luka qui devait se faire un mouron pas possible. Mais la donne changea d'un coup. Il ne s'agissait pas d'un rendez-vous galant, mais d'une transaction. Le gars fouilla dans son sac, puis glissa discrètement un sachet plastifié dans la main de l'une des nanas.

- Thalia, murmura-t-il.

Il eut un petit sourire qui disparut assez vite quand il repéra les deux flics en civil qui planquaient, pas très loin. Il hésita, puis se dit que ce n'était pas ses oignons, les filles de flics au final ne sont pas mieux loties que les autres. Il décampa, les litrons des copains du Quai Henri IV attendaient que ses lèvres se posent sur les goulots providentiels. Et s'il continuait à s'occuper des affaires qui ne le regardaient pas, quand il arriverait, il ne trouverait que bouteilles vides. Tout en marchant, il ne put s'empêcher d'éprouver de la pitié pour ce flic. Et sa fille.

Dimitri longeait le mur marron de l'embarcadère des péniches destinées à charger leur lot de touristes. Il n'aimait

pas ce lieu, trop moderne, trop haut, trop morne qui masquait le canal sur plus de cinquante mètres. Au moment de laisser cette affreuse bâtisse, un des clodos qui vivotaient rue de Tanger dans le passage Landowki l'accosta pour lui demander un clope. C'était une connaissance qui le dépannait de temps à autre, Dimitri fouilla dans l'une des poches de son long manteau pour en extraire un morceau de cigarette.

- Merci l'ami, dis donc tu saurais pas où trouver un clebs ?

- Les gars du 34 peuvent te fournir. Enfin, dernièrement ils avaient de quoi faire.

- Je traite pas avec ces fils de pute !

- Écoute, là j'ai pas d'autre plan…

- Et ta nana ?

- D'abord, c'est pas ma nana et puis, son clébard, on se le garde, si tu vois pas d'inconvénient.

- Je voulais pas dire ça, mais elle aurait peut-être un plan.

- Ce soir, elle n'est pas là, mais demain j'y pose la question, répondit Dimitri sur le point de prendre congé.

- Hé, t'as entendu parler du pauvre type découvert du côté du Père-Lachaise ?

- Le macchabée à poil, le troufion de la taille d'une pièce cinq ronds, ouais, pourquoi ?

- Ben, je pense qu'on n'a pas fini d'en voir…

- Écoute, ces histoires de pédales, moi ça me fout la gerbe et j'en ai rien à foutre. Je décampe.

- Si tu roules jusqu'à la Bastoche, je te file le train, mais moi je m'arrête à Villemin.

- Y a de la place pour moi là où tu vas ? Parce que ça me gonfle d'aller plus loin.

- Mourad a piqué un cubi dans une fête de trouducs, y z'avaient mis un tas de trucs à bouffer dans une impasse qui doit disparaître pour faire un lotissement. Y z'y sont tous les

jours pour occuper les lieux.

- Y picole Mourad ?

- Un peu mon gars, il lève le coude plus souvent qu'à son tour !

- Y m'a cassé les noix avec son coran. Dans le coran, on boit pas d'alcool ?

- Mourad, il a sa version à lui. Bon, on accélère un peu le mouvement, sinon on léchera le fond du carton.

- Dis donc, tu connais le type qui deale dans le jardin près de la passerelle ?

- Lequel ?

- Je ne sais pas justement, sinon je te… Ah ! quel jardin, tu veux dire ! Excuse, j'ai pas les esgourdes en fonction ce matin. C'est celui de la rue de la Moselle.

- C'est un petit con, il embrouille des nanas pour revendre sa merde dans des soirées chicos. Il est là depuis peu, mais il ne va pas faire long feu. La discrétion, c'est pas son fort, ce ballot va se faire serrer sous peu. C'est une affaire de quinze jours.

- De beaucoup moins que ça, tu peux me croire, y a déjà deux poulets qui l'ont localisé. Il deale pour qui ?

- T'es de la police toi maintenant ?

- Laisse tomber, je m'en branle.

- Je déconne, prends pas la mouche… Il travaille pour le black qui fréquente la boîte à Zan, au bout du bassin, juste avant La Villette. Tu vois qui je veux dire ?

- Ouais, c'est pas un tendre et il a les reins solides. Tu crois que les flics feront le rapprochement ?

- Pas si tu fermes ta gueule ! Moi, je m'en tape, c'est pas mes oignons, mais un conseil, je serais toi, je me tiendrais loin de tout ça.

Léna était installée dans la cafétéria, son thé trop chaud attendait sur la petite table ronde. Elle avait rendez-vous avec Salomé pour aller faire les boutiques, une sortie entre filles pour se détendre. Sa montre indiquait 17h30, elle essayait d'estimer le temps nécessaire pour se rendre du côté de Montparnasse où se trouvait la boutique Wildness que Salomé avait repérée dans le quartier Saint-Sulpice. Son sac à main était posé sur la chaise à côté d'elle, à l'intérieur, elle trouva son rouge à lèvres et le poudrier avec miroir incorporé. La journée n'avait pas été trop éprouvante. La routine des contrevenants en tout genre, les dossiers dont il fallait assurer le suivi pour être en conformité avec les procédures juridictionnelles. Une poignée de coups de téléphone pour l'informer du déroulement des enquêtes en cours. Elle était donc de bonne humeur jusqu'à ce que Jean-Philippe pointe le bout du nez, un café à la main. Il la draguait de manière appuyée, c'était un bel homme, à peine plus jeune qu'elle. Pourquoi pas un jour. Mais pour le moment, il l'énervait passablement avec son sourire enjôleur et ses tenues de « moi, je vais régulièrement à Roland Garros et j'ai des places VIP ». Il attrapa une des chaises libres à la table d'à côté et se laissa tomber lourdement.

- Je peux ? demanda-t-il tout en s'emparant d'un sachet de sucre allégé pour le verser dans son café.

- Fais comme chez-toi, lâcha Léna d'un ton déplaisant, ton déplaisant que ne releva pas le jeune homme.

Léna était sur le point de préciser sa pensée sur les envahisseurs d'espace dont on aimerait bien se débarrasser le plus rapidement possible, mais elle se ravisa. Après tout, Salomé était en retard et en retard dans un tribunal d'instance, c'était mauvais signe, ça pouvait se prolonger un bon moment. Elle consulta rapidement son portable, pas de message, un signe de plus qui indiquait un contretemps fâcheux.

- Tu connais le commissaire De Fonzac ? questionna Jean-

Philippe.

- Pas le moins du monde.

- Je sors d'une entrevue avec une fille pas croyable, une tenue impossible. Une petite nénette accompagnée de sa copine, aussi délurée l'une que l'autre. Ces deux connes se sont fait pincer pour trafic de drogue. La plus petite soutient mon regard effrontément et me raconte tout, qu'elle est chargée d'acheter des extas à son revendeur pour fournir ses amis dans une soirée et donc que ce n'est pas du trafic puisqu'elle ne fait aucun bénéfice.

Pour une fois que Jean-Philippe parlait boulot au lieu de la bassiner avec ses soirées de la haute, Léna se détendit un peu. Elle porta son thé à la bouche, trop chaud, elle se brûla légèrement la langue et laissa échapper un « zut ».

- Excuse, je t'embête avec mes histoires de boulot. Tu as raison, entre collègues, si les moments de pause, c'est pour encore se farcir des histoires …

- Non, non, coupa Léna, continue. Et alors quel rapport avec ton flic ?

- C'est sa fille ! Elle me jette ça à la figure pour m'impressionner.

- Ou alors elle flippe parce qu'elle est en train de se rendre compte de l'énormité de sa connerie.

- Bien possible, elle avait l'air un peu speed.

- Et la copine ?

- Elle ne disait rien, de toute façon, heu… attends ça va me revenir, De Fonzac… heu… j'ai gommé son prénom, un truc pas commun. Bref, la fille de flic endosse la totale responsabilité des faits, elle explique que l'autre était là juste pour l'accompagner. Bon, le tralala habituel du je prends tout sur moi.

- Tu lui as sorti la tirade de « vous êtes complice quand même par le simple fait d'être présent lors de la transaction ».

- Exact, et là elle est devenue un peu plus causante, mais à peine. Elles avaient bien rôdé leur prestation.

Jean-Philippe touilla son café, puis le porta à ses lèvres. Il en but une gorgée, reposa le gobelet, le fit tourner entre ses doigts, puis en reprit une nouvelle gorgée. Léna observa son manège, la première fois qu'elle l'avait croisé, au café des deux palais, pour fêter sa promotion, elle avait déjà remarqué cette habitude.

- Je vais être intraitable, je lui colle le maximum…

- Si elle est bien fille de flic…

- Elle l'est, j'en mettrai ma main au feu.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas une intuition. Bref 5 ans et 75 000 €…

Jean-Philippe guettait la réaction de Léna qui n'en eut aucune car elle venait d'apercevoir Salomé.

- De toute façon, c'est en comparution immédiate, premier délit, elle bénéficiera de la clémence du juge, conclut Léna tout en se levant pour accueillir Salomé.

- L'un des trois juges, c'est le juge Robert, monsieur anticorruption. Je vais tout faire pour qu'il suive mon réquisitoire, inutile de te dire qu'avec lui, j'ai toutes mes chances !

Léna n'écoutait déjà plus, elle n'avait plus qu'une idée en tête savoir ce qui avait retenu sa copine. Elles se firent la bise, Salomé avait l'air épuisée, vidée. Elle salua Jean-Philippe, fit un clin d'œil appuyé en direction de Léna qui sourit.

- C'est très gentil de prendre soin de mon amie pendant qu'elle m'attend. Tu viens à la petite sauterie organisée par le Préfet ? Léna tu viens aussi ?

- Je ne sais pas, j'ai pas mal de boulot et ce genre de distraction…

- Donc tu viens et puis vous y serez aussi Jean-Philippe, n'est-ce pas ?

- Je n'avais pas prévu de m'y rendre, mais s'il y a deux belles filles qui insistent, je vais faire un effort.

- Une seule belle fille qui insiste, précisa Léna tout en finissant son thé d'une traite. Bon, on y va, parce que si on veut avoir un peu temps sur place, faut se remuer.

- Je ne sais pas si je vais venir, minauda Salomé en mimant sa copine.

- Ça va, j'ai compris, je viendrai à votre soirée… mais pas longtemps…

- Dommage, parce que c'est le après qui va être intéressant, on ira tous au Six After.

- Je n'étais pas au courant rajouta Jean-Philippe.

- Et bien, tu l'es, coupa Léna tout en attrapant Salomé par le coude.

- A bientôt les filles…

Elles traversèrent la cafétéria en silence, une fois dans le couloir du Palais de Justice, Salomé arrêta Léna en la saisissant par l'épaule. Léna stoppa de mauvaise grâce.

- Quoi encore ?

- Quand est-ce que tu vas sauter le pas, tu as vu comme il te mange des yeux… moi si j'étais libre, je n'hésiterais pas à me laisser déshabiller par ses mains expertes.

- A ta guise, je te laisse la place…

- Arrête un peu ta comédie…

- On verra…

- Ah, tu me fais plaisir, parce que ces temps-ci, tu m'inquiètes un peu. Je me disais que tu avais dans l'idée de faire une retraite au couvent… Avec les sœurs !

Léna lui jeta un regard furax, ce rappel à un passé qu'elle souhaitait oublier l'énervait au plus haut point. A chaque fois, elle regrettait cette confidence faite à sa copine un soir de beuverie où elles avaient fini toutes les deux dans l'une des

chambres d'amis de la grande maison de Jean-Philippe. Bien trop éméchées pour rentrer chez elles, elles s'étaient affalées tout habillées et elles avaient quand même réussi à papoter jusqu'au petit matin. Son seul regret étant de ne pas avoir eu une confession équivalente de la part de Salomé, histoire d'avoir un moyen de pression.

4

Vendredi 19 mars 2005

Dimitri et Serge étaient attablés en terrasse. Serge devant un café serré, car il n'avait pas fermé l'œil de la nuit à cause du petit qui faisait ses dents et Dimitri, fidèle à lui-même devant son pastis. Les travaux d'aménagement du café avaient bien avancé. Gros œuvre, électricité aux normes, isolation phonique avec panneaux simples. L'ensemble, terminé. Il ne restait plus que les finitions avant le coup de peinture, juste une préparation pour que les tagueurs du quartier s'en donnent à cœur joie. Serge était embêté, il tournait et retournait dans sa tête la façon avec laquelle il allait présenter la chose à son vis-à-vis. Luka lui avait demandé un service et il ne pouvait pas renvoyer à plus tard éternellement. Surtout que le commissaire l'avait tiré d'un mauvais pas au moment où il le fallait. Un problème avec l'autorisation pour les tables en terrasse. Le commissaire avait fait jouer ses relations en mairie et l'affaire s'était réglée en deux temps trois mouvements. La terrasse pour le Mamakin était un apport considérable. Quand il faisait beau les occasionnels, au prix d'une boisson, s'y installaient pour grignoter. Les habitués, c'était par tous les temps, à cause des fumeurs. Sans sa terrasse, Serge n'aurait pas pu joindre les deux bouts. Maintenant, c'était à lui de renvoyer l'ascenseur, mais il ne savait pas trop comment. Dimitri n'était pas un type facile, il pouvait se mettre en colère pour un rien. L'idée même de collaborer avec les flics le rendait fou. Perdre ce SDF n'était pas non plus une bonne chose, il rameutait du monde et le plus étrange, c'était qu'avec son allure de grand dégingandé, il arrivait à convaincre le chaland. Jamais Serge n'avait pu le voir

procéder, pourtant, il savait que ça venait de lui. Parce que les consommateurs qui débarquaient annonçaient qu'ils venaient de la part de Dimitri. Une fois qu'ils avaient dit ça, le sourire béat aux lèvres, on aurait dit qu'ils attendaient le messie. Serge faisait tourner nerveusement sa tasse dans sa main et Dimitri restait silencieux à le regarder faire.

- Bon, tu me dis ce que tu as sur le cœur, parce que là, j'ai fini mon pastaga et je vais pas tarder à déguerpir avant que l'autre connard arrive.

Les choses ne se présentaient pas très bien. Serge était de plus en plus nerveux. La cuiller lui échappa des mains pour aller ricocher jusqu'au milieu de la rue. Il n'eut pas le temps de se lever.

- Laisse, je m'en occupe, tu es tellement sur les nerfs que tu réussirais à te faire écrabouiller. Une veuve avec deux gosses et bientôt trois si mes infos sont bonnes pour une petite cuiller, le compte n'y est pas.

Dimitri sauta par-dessus la rambarde, atterrit en souplesse au bord de la chaussée sous le regard étonné de Serge qui n'aurait jamais imaginé une telle prestance de la part d'un SDF soûlard. Dimitri procéda de la même façon pour revenir, se laissa choir sur la chaise puis déposa la petite cuiller sur la table. Au moment où Serge allait s'en saisir, il posa la main dessus.

- Ça suffit, j'ai pas envie de courir après l'argenterie toute la matinée. Alors ?

Serge prit une profonde inspiration, mais avant de se jeter à l'eau, il fila au comptoir, attrapa un verre et se servit une Guinness, la grande version.

- Hé bien mon salaud, tu t'emmerdes pas, à 7 heures du mat !

- Tu peux parler avec ton double Ricard !

- Peut-être bien, mais moi, je joue perso. Si je me souviens bien, tu as une famille qui compte sur toi, pas sûr que

madame apprécie.

- Heu… Écoute…

- J'écoute, je suis tout ouïe, j'esgourde à fond, enfin dès que tu en diras un peu plus.

- Voilà, Luka, tu sais le commissaire, celui du *Quai*, il vient le…

- Tu vas pas me faire toute la biographie du personnage, au cas où tu l'aurais oublié, je croise cette enflure tous les matins.

Dimitri ne pouvait s'empêcher d'en rajouter, il s'amusait de la situation. De voir Serge s'emberlificoter dans des explications vaseuses, il jubilait.

- Eh bien, il m'a demandé de te dire, plus exactement de te demander de lui rendre un service. Evidemment, je lui ai expliqué que tu refuserais parce que, toi et la police, c'est pas le grand amour. Mais tu comprends, comme il m'a rendu un service par le passé, je lui ai promis. Alors voilà, je te le demande quand même.

Satisfait de sa prestation, Serge s'enfila une bonne gorgée de Guinness, puis il s'essuya la bouche d'un revers de main.

- Tu me demandes quoi exactement ? Parce que pour le moment, je ne vois pas ce que tu me veux.

Serge réalisa que, en effet, pour le moment, il n'avait pas donné l'information essentielle. Afin de se donner du courage, il avala une deuxième gorgée de bière irlandaise, rassembla ses esprits et reprit, rassuré que Dimitri ne se mette pas rogne.

- Et bien, comme tu as fréquenté le squat du côté du café de l'ancienne gare, au bout de la rue Pajol… celui que tu as quitté à cause du pépé qu'avait rameuté toute sa clique d'enfants et de petits enfants…

- Comment elle sait ça la flicaille ? Je parie que tu lui as raconté ma vie. Dans le genre commère, tu te poses là ma vieille. Je ne savais pas que t'en pinçais pour la mondaine !

- Excuse-moi, on discutait comme ça au sujet de la famille qui s'est fait zigouiller et alors…

- Te bile pas, je te fais marcher, tu diras à Luka que c'est d'accord. Dans ton bistrot à 15 heures et tu lui dis qu'il n'y aura qu'un seul rendez-vous. Mon agenda est rempli jusqu'en 2025, Noël 2025. Sinon, il peut aller se faire foutre… Bon, je me sauve, j'ai à faire avec les gars qui crèchent au Quai Henri IV. Eh ! Tu le racontes pas à tout le quartier, hurla le SDF en s'éloignant. Et la conso est pour toi ! hurla de plus belle Dimitri qui ne perdait jamais le sens des affaires.

Serge en était encore à se demander ce qui avait bien pu inciter Dimitri à accepter de rencontrer le commissaire. Presque trop facile, il était un peu déçu et désappointé. Il pensait Dimitri plus allergique à l'ordre public, sous n'importe quelle forme, y compris celle d'un tenancier de bistrot, même au bord d'un canal. Sa montre indiquait 8h30, quelques habitués étaient installés en terrasse. Dans la salle côté comptoir, un couple avait pris place pour un café et un lait grenadine, ils étaient là pour un moment. Les deux amoureux avaient cet air triste de ceux qui vont se quitter pour une période plus ou moins longue. Ils se regardaient les yeux dans les yeux en se tenant la main, ça sentait le truc triste. Ou pas. Serge attrapa son torchon et commença à essuyer les verres, le groupe de tagueurs ne serait pas là avant une bonne demi-heure, s'ils avaient réussi à émerger. La radio diffusait le tube d'un groupe connu de musique pop. Ça racontait l'histoire d'un pauvre type qui marchait tout seul dans la rue des rêves brisés. Il faisait le point sur sa santé tout en espérant une autre ombre auprès de lui pour marcher sur le même boulevard. Serge aimait cette chanson, une chanson qu'il avait jouée avec les potes du groupe *Zéda et Martin's* le jour de son mariage. Lui à la guitare et Caroline au chant. A la fin du morceau, son morceau à elle, en larmes dans ses bras, elle l'avait embrassé goulûment et son ventre tout rond avait bougé. Leur premier enfant manifestait sa joie d'être là. Depuis, ce tube était devenu aussi le sien.

- Alors, on est dans ses pensées ? Un café calva et un grand verre d'eau.

- Commissaire, je ne vous avais pas vu entrer, vous êtes en retard.

- Je me suis offert une grasse matinée. J'ai un peu la tête dans le gaz. Mais j'ai le sentiment que ça va être une journée pleine de surprises.

- La bonne étoile en somme. Bougez pas, je reviens de suite, le temps de remettre une poignée de croissants et de voir ce que veulent les amoureux.

- Je parie pour l'addition !

- Quelle est la mise ?

- Le café calva !

- Pari tenu, mais vous avez perdu…

Le commissaire avala un cachet d'aspirine cul-sec. Grasse matinée. Quand avait-il utilisé cette expression chercha-t-il. Une seule image lui vint à l'esprit, celle de Gabrielle De Fonzac, sa femme. Il eut beaucoup de mal à empêcher l'arrivée d'une tristesse qui, en général, le rendait maussade pour le restant de la semaine. Le cachet avait un peu de mal à passer. Le mal de tête était le prix à payer pour cette grasse matinée, dérobée à coup de Temesta, histoire de dormir un peu. Et oublier la fin inhumaine de son épouse. Il vida d'une traite le verre d'eau posé à côté de sa tasse. Il se jura de ne pas recommencer de sitôt. Les somnifères, même légers, le détraquaient pour la journée. Mais cerise sur le gâteau, il se sentait encore plus fatigué que quand il ne fermait pas l'œil de la nuit. Il y avait aussi l'engueulade avec sa fille qui le tracassait, il revoyait sans cesse la poignée de billets de vingt sur le comptoir suivi du regard de Thalia. Un regard de dédain, méchant. Elle lui en voulait toujours pour sa mère, comme s'il était responsable. Responsable de quoi d'ailleurs. De n'avoir pas fait ce qu'il fallait aux yeux de sa fille, d'avoir manqué de cran lorsque Gabrielle lui avait demandé de l'aider

à en finir. Lui avait préféré écouter les médecins. Comment pouvait-il savoir que ce maudit cancer des os se terminerait dans des souffrances atroces. Tellement atroces que Thalia avait opté pour la fuite. Lui était resté, jusqu'au dernier souffle, pour faire quoi ? La voir crever devant ses yeux, la supporter implorant silencieusement d'en finir.

- Voilà, j'suis à vous. Au fait, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

- Je t'écoute.

Le commissaire avait l'habitude de tutoyer Serge alors que ce dernier le vouvoyait. Jamais ils n'avaient abordé la question, c'était ainsi. Aucun des deux ne savait quand ils en étaient arrivés à s'adresser l'un à l'autre de cette façon. Ils auraient été bien en peine de se rappeler leurs premiers échanges. Très vite, Luka avait pris ses habitudes dans ce bistrot après avoir emménagé dans le quartier. Ce n'était pas loin de chez lui et en plus, c'était sur sa route pour gagner le *Quai*, métro Crimée par Opéra, terminus Châtelet.

- Commissaire, vous venez de perdre votre pari, le couple voulait un chocolat chaud pour deux et un croissant chacun, l'amour ça creuse.

- Qu'est-ce que vous prenez ?

- Un café, annonça Serge tout en s'installant à la machine pour préparer les boissons chaudes. Un autre calva ?

- Allez, c'est un jour faste… Au fait, et la bonne nouvelle ?

- Dimitri est d'accord pour vous aider, mais il met des conditions. Cet après-midi, ici, à 15 heures sinon y a pas moyen. Et tel que je connais l'animal, il ne changera pas d'avis.

Le commissaire allait porter à ses lèvres le restant de café calva avec le sucre au fond de la tasse, mais cette nouvelle l'arrêta net dans son mouvement. Il reposa sa tasse.

- J'y crois pas, comment as-tu procédé pour le convaincre ? Consommations gratuites à vie ?

- Moi-même, je ne sais pas, je lui ai posé la question sans même espérer une réponse. Pour tout vous dire, je croyais même ne plus le revoir.

Luka essayait de comprendre ce qui pouvait avoir poussé l'énergumène, ennemi de la police quels que soient les déguisements, à coopérer avec la flicaille comme il aimait à qualifier le commissaire. Il reprit sa tasse et cette fois alla jusqu'au bout de son intention. Pour finir, il abandonna l'idée de se casser le ciboulot à comprendre un personnage aussi énigmatique. Après tout, un coup de main dans cette enquête qui s'enlisait, était le bienvenu.

- Si faut que je revienne cette aprème, j'y vais. Compte-moi quand même un calva de plus et bois-le à ma santé ou refile-le à qui tu veux. Je réglerai le tout à 15 heures.

Luka s'éloigna à grandes enjambées. La température était agréable, les rayons du soleil arrivaient à se frayer un bout de chemin au travers des nuages. Cela lui mit du baume au cœur. Il avait oublié, au moins pour un petit moment, Thalia avec ses idées qui l'insupportaient. Entre les croisillons du pont métallique, on pouvait apercevoir un bateau de plaisance qui manœuvrait. A cette heure matinale, peu de badauds, le passant ne traînait pas dans le coin avant un bon 10 heures. Les mamans tiraient leur marmaille par le bras, le monde du travail n'avait qu'une idée en tête, être à l'heure. Lorsque Luka arriva à hauteur du bureau de tabac, il ralentit le pas, observa la vitrine, puis, le temps d'un regret, il reprit sa marche rapide. La circulation était plutôt calme dans cette partie de la capitale, il fallait attendre d'avoir atteint la rue de Flandre pour découvrir les encombrements. Le commissaire était préoccupé par son rendez-vous de l'après-midi, tellement préoccupé qu'il faillit rater la bouche de métro. Pourquoi Dimitri avait-il accepté de lui parler ? Avait-il eu vent de quelques informations ? Il n'osait pas trop y croire. Plutôt, avait-il trouvé une autre façon de se payer sa tête. Il en était là de ses pensées lorsqu'il entendit un « vieux con » dans son dos. Il se retourna pour voir un jeune black plié en deux pour

aider une femme à descendre sa poussette. Une fois arrivé en bas des escaliers qui menaient au métro, le jeune homme remonta à toutes jambes, laissant la jeune maman avec son bébé faire les gros yeux au commissaire. Il marmonna quelque chose qui devait être des excuses, puis il s'engagea dans le tourniquet. Le billet étant resté coincé dans la fente, il se cogna brutalement dans la barre métallique, lâcha un « saleté de merdier » pendant que la maman tout sourire passait par le portillon. Luka n'eut pas à l'aider pour la suite, une femme compatissante avait déjà pris le relais.

Thalia pensait qu'elle avait déconné. Elle était encore dans le tribunal attendant d'être présentée au substitut du procureur. La tête dans les mains, courbée en avant, elle observait le parquet en chêne, usé jusqu'à la corde par le passage des futurs détenus. Futur détenu, comme elle le serait immanquablement. Voilà ce qu'elle ruminait pendant que sa copine était assise sur le banc d'en face avec un autre flic. De temps à autre, elles se jetaient un regard désespéré. Le flic à côté d'elle, un vieux type d'une cinquantaine d'années, attendait que le temps passe et il ne passait pas vite. Le substitut Jean-Philippe était débordé, trois affaires urgentes venaient de lui tomber sur le dos et pour combler le tout, il était très en retard avec la paperasse. Thalia n'en menait pas large. Pourtant, la veille, elle faisait encore la fanfaronne, autant pour impressionner sa copine que par défi envers le policier qui la recevait derrière son bureau. Un homme d'âge mûr, hautain, gros et gras qui puait la transpiration. Imbu de lui-même, avec une façon d'ignorer l'autre qui faisait son interlocuteur se sentir l'égal d'une merde. Alors elle en avait rajouté. Insultes à la clef. Au moins, celui qui était à ses côtés ne puait pas.

- C'est la première fois que vous atterrissez là ? questionna le flic qui sentait que la petite jeune n'en menait pas large.

- Oui… vous croyez que je vais aller en prison ?

- Ça dépend de la gravité. Si je peux vous donner un conseil, soyez respectueuse envers le représentant de la justice.

Thalia ne put retenir une larme, les sanglots vinrent ensuite. Elle hoquetait, comme l'enfant qu'elle avait été, comme l'enfant qui avait fâché sa maman. Une seule fois, elle avait déçu sa mère et elle avait encore le sentiment de n'avoir jamais pu réparer sa faute. Au lieu d'aller en cours, elle était allée au ciné avec son petit copain du moment. Manque de chance, cette fois-là, sa mère avait eu la bonne idée de lui faire la surprise de venir la chercher en voiture pour l'emmener faire les magasins. Surprise ! Le soir, à table, devant son père, elle s'était enfoncée en racontant des mensonges tous plus gros les uns que les autres. Jusqu'à ce que sa mère lui révèle comment elle savait la vérité. La honte absolue, elle avait dû quitter la table pour finir au lit sans manger, punie par son père. Mais le pire, n'avait pas été cette réprimande, mais la façon dont sa mère l'avait regardée, le lendemain au petit-déjeuner. Ce regard et cette voix atone, sans vie, l'avaient marquée pour toujours. En cet instant, c'était à cette mère qu'elle pensait.

- Faut pas pleurer comme ça, je suis certain que les choses vont s'arranger, tenta le policier pour essayer de la consoler, maladroitement. Il se leva d'un coup, « Bonjour madame la substitut ! »

- Cette jeune demoiselle a l'air bien mal en point, dit Léna à Salomé, après avoir rendu son salut au policier.

Toutes deux se rendaient au tribunal. Son attention fut attirée par la présence de ce policier avec lequel Léna avait sympathisé. Puis elle avait découvert Thalia avec une tenue des plus excentriques. Léna avait peu d'affinité avec la jeunesse grunge punk et leur façon de se vêtir, mais cette belle jeune fille tout en recherchant la provocation et le dégoût avait une étonnante capacité à rendre beau ce qui ne devait pas l'être. Même ses cheveux, d'une couleur exubérante, avec une coupe qui ne l'était pas moins, l'embellissaient. Voilà ce

qui intriguait Léna et lui avait fait stopper sa marche, laissant Salomé légèrement en avant. Celle-ci s'était retournée, attendant de voir s'il fallait qu'elle revienne sur ses pas.

- Mademoiselle est fille de collègue à ce qui paraît, précisa le policier, voyant que Léna semblait prêter quelque attention à ce qu'il considérait comme une gamine affolée.

Thalia leva les yeux pour dévisager la substitut en grande tenue pour plaider. Elle hoqueta une dernière fois, trouva suffisamment d'énergie pour se contenir. « Son père est de la maison à ce qu'il paraît… »

Ses grands yeux bleus et humides exprimaient un profond abattement auquel fut sensible Léna, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Un souvenir était sur le point d'émerger dans la cervelle de la substitut, un souvenir de discussion. Elle chercha un moment, mais ne trouva pas. Pour cela, il aurait fallu qu'elle fasse le lien avec Jean-Philippe, puis qu'elle associe le nom aristocratique De Fonzac avec cette jeune femme qui en était tout l'opposé.

- C'est Keller qui s'occupe d'elle, précisa le policier.

- Ah ! se contenta de dire Léna tout en pensant que cette jeune et belle demoiselle n'était pas sortie de l'auberge.

Léna s'en tint là. Avant de quitter le policier, elle le salua puis elle rejoignit Salomé qui patientait toujours au même endroit. Une fois à sa hauteur, elle s'arrêta.

- Tu savais toi que le commissaire Luka avait une fille ?

- Je crois que je l'ai su, pourquoi ? interrogea Léna toujours sans faire le rapprochement.

- La jeune demoiselle qui attend de passer devant Jean-Philippe, eh bien c'est sa fille.

- Mince ! s'exclama-t-elle, interloquée.

- Toi qui ne l'aimes pas ce commissaire, tu vas pouvoir en profiter et telle que je te connais, le pauvre homme est dans de sales draps.

Léna sourit à Salomé, ce que cette dernière prit pour un acquiescement, qui pourtant n'en était pas un. Il s'agissait d'un sourire de compassion. L'homme venait de remonter dans son estime. Un type qui avait une telle fille ne pouvait pas être totalement mauvais.

Luka avait eu une matinée usante, de ces matinées où on attend qu'il se passe quelque chose, où rien n'arrive. Il tenta de se rabattre sur le travail qui stagnait, mais rien n'allait, il avait la tête ailleurs. En réalité, il était préoccupé, il sentait que la situation lui échappait, ce crime d'une famille entière ne collait avec rien. Même le lieu n'avait aucun sens, un squat minable. La réhabilitation, le projet d'en faire un loft, oui, mais pourquoi toute la famille, là, décimée. S'il s'agissait d'une visite, alors c'était le hasard qui avait fait la rencontre avec un ou plusieurs malfaiteurs, mais quid du mobile. Et puis aucun malfrat ne se risquerait à zigouiller une famille entière dans un lieu si fréquenté. Il y avait neuf chances sur dix qu'en plus ce soit en pleine journée. Restait la vengeance. La piste la plus sérieuse. Après avoir rêvassé sur une série de dossiers urgents, il était allé manger un casse-croûte sur la place Dauphine à deux pas du *Quai*. En face de la librairie de la Cour de cassation, il y avait un petit restau sympa où le commissaire avait ses habitudes. Pour lui, et seulement pour lui, le patron acceptait de préparer un Pan Bagnat niçois. Luka attendait sagement à la terrasse qu'on lui apporte son repas. Puis comme le temps le permettait, il était allé s'installer sur l'un des bancs de la place. Après avoir dévoré son sandwich tout rond débordant de tomate, de salade et de rondelles d'œuf dur, il avait piqué un petit roupillon. L'arrivée des joueurs de boules l'avait réveillé. L'espace d'un instant, il s'était cru transporté dans un ailleurs méditerranéen. Avait-il rêvé pendant son sommeil pour être autant dépaysé, il ne savait le dire, cependant, il était patraque. Il avait regardé sa montre pour découvrir que le petit roupillon n'en n'avait pas été un. A plus de quatorze heures, il réalisait qu'il devait

retourner au Mamakin pour y rencontrer Dimitri. A bonne allure, il avait regagné le commissariat, récupéré un ou deux papiers, puis il avait filé prendre le métro.

Une demi-heure plus tard, il remontait la rue l'Ourcq au pas de course, rue qu'il avait rejointe en sortant de la station de métro portant le même nom. Il s'en voulait, quelle idée idiote d'avoir opté pour ce trajet. Le changement à la Gare de l'Est avait été plus long que prévu. Tout ça pour économiser sur le trajet à pied, plus long par Crimée. Enfin, il apercevait la terrasse du café, pas de Dimitri en vue. Il ralentit sa marche, il transpirait comme un bœuf. Avant de traverser le carrefour qui menait au bistrot, Luka s'appuya sur la barrière en métal. Le regard rivé sur le pavement, il observait les tâches laissées sur le sol, essayant d'en deviner l'origine. Un chewing-gum, de la graisse, un crachat desséché et une dernière qu'il n'arrivait pas à identifier. Puis il se décida à traverser. Une bicyclette lui coupa la route en arrivant à contresens. Luka leva le poing, mais ne prononça pas une parole, le cycliste était déjà loin. Le commissaire reprit sa traversée, cette fois sans regarder à droite, droite d'où arrivait un camion qui pila. Le type sortit le bras par la portière et hurla un tas d'insanités concernant les pierrots lunaires qui rêvassaient au milieu de la chaussée.

- Alors commissaire, on est amoureux !

- Re bonjour, il n'est pas encore là Dimitri ?

- Non, il ne devrait pas tarder, je vous sers quelque chose ?

- Un grand verre d'eau… et un café double… et…, non ce sera tout.

Luka avait envie d'un calva, une envie énorme, mais il voulait réduire sa consommation d'alcool. Il sentait bien qu'il y allait un peu fort et que les bouteilles se vidaient toutes seules un peu trop rapidement à son goût. Une jeune fille sur son ordinateur le salua de la tête lorsqu'il s'assit, puis très vite elle reprit son travail. Le camion qui avait failli le renverser, s'était arrêté un peu plus loin pour décharger sa cargaison de cartons destinée à la supérette du quartier. Les vélos qui

empruntaient la piste cyclable devaient faire un écart pour le contourner, quant aux voitures, elles avaient à peine la place de passer. Ça créait des conflits fugaces, pour le principe. Car chacun savait bien qu'il ne pouvait en être autrement.

Luka regarda sa montre, elle indiquait quinze heures trente. Le temps était doux, un petit air frais se répandait sur la place, ça donnait une allure printanière, il ne manquait plus que les feuilles sur les arbres. Le ciel était d'un bleu laiteux, parsemé de quelques nuages qui s'enfuyaient en direction d'Aubervilliers. Un ou deux piafs s'aventuraient entre les tables pour becqueter les miettes délaissées par le consommateur. Son regard fut attiré par une bestiole toute verte qui se glissait de branche en branche. A force de la suivre du regard, il réussit à la repérer. Il interpella Serge qui passait à sa hauteur, un plateau sur la main à la façon garçon de café pour aller ravitailler en bière le groupe de jeunes sur l'autre côté.

- Il y a une perruche, là-bas, elle a dû s'échapper d'une cage.

- Une grosse cage alors. C'est un container qui a versé, les bestioles ont foutu le camp et depuis elles pullulent, elles bouffent tout et font crever les autres oiseaux.

- Ah…

Le malheureux commissaire qui, pour une fois, s'intéressait à la nature en fut pour ses frais. Il regarda sa montre tout en se demandant si Dimitri ne lui avait pas posé un lapin. Lorsque Serge revint à sa hauteur, à nouveau, il s'adressa à lui.

- T'es certain que c'était à quinze heures aujourd'hui ?

- Un peu, pour une fois que Dimitri est prêt à aider la flic… la police, se reprit Serge.

Le téléphone de Luka se mit à résonner. Un air moderne que lui avait installé sa fille lui servait de sonnerie. Voyant qu'il s'agissait du *Quai*, il décrocha.

- Oui… Ah… C'est pour l'affaire Colancourt?... L'autre avec le tatouage ? Non plus ! Mais elle me veut quoi la substitut ?...

Luka réalisa que la fille qui était assise à côté, lui adressait un regard inquiet. Il ne se rendait pas compte qu'avec son téléphone à l'oreille, il parlait très fort. Et tous ceux qui étaient installés en terrasse ne perdaient rien de la discussion.

- Elle veut me voir sans dire pourquoi. C'est inhabituel de la part d'une substitut, expliqua-t-il à la jeune fille qui le regardait toujours un peu inquiète. Elle ne fut rassurée que lorsque le commissaire rangea son portable. Elle se remit au travail sans prononcer la poindre parole, elle s'était contentée de faire des yeux tout ronds et de les lever au ciel. Ce que ne remarqua pas le commissaire bien trop occupé à essayer de deviner ce que lui voulait la substitut. D'un coup, il se leva, entra dans le café pour rejoindre le côté caisse enregistreuse et régler ce qu'il devait, ce fut à ce moment qu'entra Dimitri.

- Alors on est tellement dans la panade qu'on en est réduit à demander l'aide des traîne-savates… Un double Pastis, sur le compte du commissaire, hein commissaire ?

Luka hocha la tête en signe d'acquiescement en direction de Serge.

- C'était quand l'histoire du squat ? questionna à brûle-pourpoint Dimitri, une fois installé sur une chaise haute.

- Il y a une bonne semaine…

- Bon, je vais voir ce que je peux faire.

Dimitri siffla d'un coup son Ricard pratiquement sans une goutte d'eau, salua la compagnie et quitta les lieux.

- Il se fout de ma gueule, on est d'accord ?

- Ça veut rien dire, avec Dimitri, on ne peut pas trop savoir.

- Un calva, un double…

- C'est offert par la maison, proposa Serge se sentant un peu responsable de l'échec des pourparlers en terrain neutre.

Le téléphone sonna à nouveau, Luka décrocha nerveusement et gueula un « allô » qui fit sursauter la brochette de types accoudés au comptoir et ajouter une faute

de frappe sur un ordinateur.

- Ah, c'est toi ma chérie… Non, rien, une affaire qui n'avance pas… Comment ça, au tribunal ? Qu'un seul appel, qu'est-ce que tu me racontes ?... Oui, j'arrive… Bureau 12-04… Keller, bon d'accord, j'arrive !

Luka laissa un billet de vingt puis s'enfila d'un coup son double calva. Il quitta le comptoir avec un « les emmerdes continuent » adressé à Serge qui, le regard triste, observait le commissaire en train de s'éloigner. Il n'aimait pas voir Luka avec sa tête des mauvais jours.

Il était plus de vingt heures, Léna avait préféré rester au bureau, prétextant qu'elle voulait refaire le tour des enquêtes en cours. Rien de tout cela, elle avait la tête envahie par cette histoire de trafic de drogue, la propre fille du commissaire, dealant des extas pour une fête dans les beaux quartiers. Elle avait demandé à Jean-Philippe de lui céder l'affaire ce qu'il avait fait de bonne grâce en échange d'un dîner en amoureux. C'était Léna qui avait utilisé l'expression, le plus sérieusement du monde. Lui avait rougi jusqu'aux oreilles, bredouillé une sorte de « oui » en forme d'idée de restaurant sur les bords de l'Oise. Puis elle avait éclaté de rire, satisfaite de l'embarras qu'elle venait de créer. Il avait récupéré ses esprits, commencé de se vexer, puis très vite, il s'était calmé en comprenant que c'était du sérieux. Depuis le temps qu'il lui tournait autour, l'occasion tombait à point nommé. Dîner et sauterie, l'espace d'un instant elle avait essayé d'imaginer comment le bellâtre allait s'y prendre pour la conduire jusqu'au lit ou ailleurs s'il avait l'esprit créatif. Les ascenseurs, elle avait testé, ce n'avait pas été une bonne expérience, trop court et surtout mal pratique. Les escaliers, un bleu aux fesses et trop froid, le petit-bois du côté de chez les parents, c'était bon pour quand on avait seize ans. Les hôtels, c'était un peu convenu, mais au final, plus tranquille. En repensant à toutes ses histoires de fesses, elle trouva qu'elle commençait à s'assagir et que les aventures sexuelles abracadabrantes n'étaient plus pour elle.

La dernière fois, aucun souvenir du type, elle était ivre et ne se souvenait que du goût du foutre.

Très vite, ce fut le commissaire qui avait accaparé son intérêt. Son idée première avait été de mettre au pas ce Luka imbu de lui-même. Des années de maison lui avaient donné une assurance construite sur de vagues succès oubliés de tous, elle voulait le ramener à la réalité. Mais dès l'entrée dans son bureau, ce n'était pas l'homme hautain et indifférent qu'elle avait eu en face d'elle, mais une personne fragile, toute penaude, comme s'il s'agissait de lui, comme si le dealer en question c'était lui, Luka. Léna avait découvert un aspect du commissaire qu'elle n'imaginait pas possible : Thalia, sa fille. Une fille qui était tout pour lui, mais dans le même temps une énigme dont il ne savait pas interpréter les signes. Le moindre échange tournait à l'affrontement, car Thalia lui en voulait. De quoi ? Elle ne le savait pas elle-même.

- Monsieur Luka, je voulais vous rencontrer, car votre fille semble s'être fichue dans une sale histoire !

- Est-ce qu'elle va bien ? Je peux la voir, je vous en prie, elle n'a plus que moi, sa mère n'est plus de ce monde…

Encore un peu et il allait s'effondrer dans son bureau. Les yeux humides avaient affolé Léna, elle pouvait supporter tout, mais pas les yeux humides. Les larmes, elle en côtoyait de toutes sortes, des larmes de crocodile des mères faussement éplorées pour tenter de tirer leur progéniture des mains de la justice. Les larmes de rage, quand la sentence était prononcée et que le prévenu réalisait dans quel merdier il s'était foutu. Même les larmes de tristesse, quand la personne apprenait par la substitut que l'heure était grave. Toutes ces larmes, les crises, les humeurs délétères, tout, elle pouvait tout encaisser. Mais la faiblesse et la misère qui s'abat sur l'homme, non. Elle avait des ruses pour y faire face, comme de s'adresser à sa greffière pour vérifier que tout était en ordre, ou bien, se lever pour aller chercher n'importe quel objet inutile. Face à Luka, rien, elle avait dû encaisser le coup.

- Ne vous inquiétez pas, tout va bien et elle va quitter le Palais de Justice, libre, en compagnie de sa copine.

Et voilà, elle avait tout balancé d'un coup, même pas d'effet pour tirer parti de la situation. Encore moins pousser le commissaire sur le chemin de l'inquiétude afin de lui rabaisser son caquet.

- Merci. Vous savez ce n'est pas son genre, je ne sais pas ce qui lui a pris…

Léna savait ce qui lui avait pris, c'était une révoltée en guerre contre la terre entière et elle passait son temps à en faire voir de toutes les couleurs à son père. Mais là, elle avait été trop loin. Le point positif, était que, face à la substitut, elle avait eu réellement peur. Dans ce bureau austère, Thalia avait compris que la loi des hommes avait un sens. Bien avant, lorsque le policier qui l'avait accompagnée, un père de famille, lui avait parlé, l'avait rassurée, déjà à cet instant elle avait pris une claque qui l'avait réveillée, qui l'avait sortie de ses illusions délinquantes.

- Ecoutez, la seule chose que je peux vous assurer, c'est qu'à mon avis elle a eu très peur et qu'elle va se calmer, avait ajouté Léna pour rassurer le commissaire.

Elle avait cru un instant que Luka allait se lever et l'embrasser tellement il rayonnait de bonheur. Pas la moindre allusion à sa carrière, il s'en contrefichait. Par contre une transformation en trois temps, pratiquement simultanés. Premier temps, la détresse, deuxième temps, la reconnaissance, troisième temps, retour à la normale.

- Est-ce que vous souhaitez qu'on fasse le point sur les enquêtes en cours ?

Sidérée, Léna n'en revenait pas. Elle retrouvait d'un coup le commissaire, ce même personnage qu'elle ne supportait pas. Un instant, elle avait pensé qu'il s'était fichu de sa tête. Pas le moins du monde.

- Excusez-moi, je ne sais pas trop faire dans le consensuel,

mais vous ne savez pas à quel point ce que vous avez fait est inestimable.

- Ne soyez pas trop rassuré, c'est une affaire qui pourrait nuire à votre carrière.

Après cette remarque, Léna avait vu un léger sourire apparaître sur le visage de Luka avant qu'il ne s'adresse à elle, puis le sérieux avait été de retour.

- Vous savez, je ne sais pas trop quoi vous dire…

Léna avait attendu ce qui devait inéluctablement advenir, le moment de la négociation pour étouffer l'affaire dans laquelle sa fille s'était emberlificotée.

- … Mais malheureusement nous faisons du surplace. Peut-être une piste avec les SDF, j'ai un gars qui traîne dans ce milieu et il semble prêt à me donner un coup de main… contre toute attente.

Ils s'étaient salués, il avait pris congé, avant elle lui avait dit qu'il ne fallait rien négliger et que cette piste du SDF valait la peine qu'on s'y intéresse. Elle s'était levée, l'avait raccompagné jusqu'à la porte et lui avait serré la main. Une fraction de seconde, morceau de temps qui avait échappé au commissaire, Léna avait avancé le buste pour lui faire la bise. Heureusement, à cet instant, Luka était absorbé par les objets hétéroclites entassés les uns sur les autres qui encombraient l'une des étagères. Tous avaient appartenu à son vieil ami, Savief. Pour la première fois, il n'eut pas la nostalgie du substitut à la retraite qui avait occupé ce même bureau. Léna avait rougi, légèrement confuse, elle avait laissé échapper un « au revoir » à peine articulé puis refermé la porte pratiquement sur le dos du commissaire.

- Excusez-moi madame, je pensais qu'il y avait personne, s'excusa l'homme de ménage avec un accent polonais fortement prononcé qui la ramena instantanément à la réalité.

Léna se releva brusquement. La tête dans les bras, elle s'était assoupie. Elle regarda sa montre, vingt et une heures passées.

- Non, restez. J'allais partir. D'ailleurs, je pars, dit-elle en attrapant son sac à main.

L'homme d'entretien observa Léna qui se sauvait comme une folle qu'on aurait effrayée d'un coup de trompe. Il en était encore à se gratter la tête que Léna arpentait déjà le couloir principal du Palais de Justice où l'on pouvait voir quelques juges finissant une discussion avant de filer rejoindre leur famille. Léna aimait cette ambiance, les allées et venues qui résonnent dans les couloirs immenses, l'odeur du vieux bois usé par le temps, et par-dessus tout cette lumière déversée par les grandes fenêtres et qui venait ricocher sur le dallage du sol que les pas perdus avaient lustré. Elle s'attarda encore un peu pour profiter du calme exceptionnel de ce grand hall aux teintes sombres et vernissées. Elle salua un confrère, un autre la dépassa d'un pas rapide, car il était en retard. Elle s'amusa de la situation en imaginant le rendez-vous important auquel cet homme d'une cinquantaine d'années se rendait. Une soirée avec invités de marque et le monde qui s'impatiente en buvant l'apéritif. Ce fut à cet instant qu'elle se rappela Jean-Philippe qui l'attendait au bar des Deux Palais pour 20 heures. En jetant un œil rapide sur sa montre, elle calcula que son retard avoisinait l'heure et quart. Il devait être parti furax, en train de la maudire. Deux à deux, elle descendit les marches à toute vitesse, sa veste sur le bras, le sac pendant à la main. La sécurité n'eut que le temps d'apercevoir son badge. Une fois de l'autre côté du portail, elle voulut enfouir son badge dans son sac tout en accélérant. Le badge lui échappa des mains, le sac aussi et tout se répandit sur le sol. « Flûte ! » hurla-t-elle. Accroupie au sol, elle ramassa une partie de ses affaires étalées sur le trottoir, pêle-mêle. La veste était tombée aussi, mais elle avait disparu comme par enchantement. « Ma veste, quelqu'un m'a volé ma veste ! » Elle allait crier au secours, car dans la poche intérieure, se trouvait son trousseau de clefs lorsqu'une main secourable se tendit vers elle pour l'aider à se relever.

- Ta veste est là et je pense que tu es très en retard, mais vu

ta façon de gérer tes affaires, ce n'est pas très étonnant finalement.

- Tu n'es pas parti, tu m'as attendue…

- J'ai fait mieux que ça, je suis venu à ta rencontre, lui dit-il tout en lui tendant un sandwich. Je me suis dit qu'il faisait bon et qu'une promenade sur les quais de Seine serait la bienvenue.

On ne lui avait pas encore fait le plan du sandwich pour la draguer. Elle trouva cela mignon alors elle plaça son bras sur celui de Jean-Philippe.

- Va pour une promenade sur les quais.

Son sourire invitait Jean-Philippe à aller plus loin, il avança la tête et l'embrassa. Un des sandwichs s'étala sur le sol.

- Je te préviens, je ne partage pas mon casse-croûte, j'ai trop faim, dit Léna tout en éclatant de rire. Puis elle rendit son baiser à celui qui l'observait, intrigué par ce drôle de bout de femme, tout à fait à son goût.

5

Samedi 20 mars 2005

L'enquête désormais nommée Colancourt était au point mort, tout comme l'enquête du tatoué. Cette dernière appelée ainsi parce que « enquête Lucifer » manquait de sérieux et que Luka avait mis son veto. Le commissaire n'aimait pas les surnoms pour les affaires graves, mais ils savaient que ses adjoints en useraient de toute façon, alors il cautionnait par défaut, sauf s'il mettait un veto. Lorsque le grand Black avait posé la question la première fois « où on en est avec l'affaire Lucifer ? ». Un silence était tombé d'un coup, tous attendaient la réaction de Luka. Elle ne se fit pas attendre, il leva le nez de sa paperasse et avait répondu « Non, les gars, ce ne sera pas possible ». Philippo proposa tout à trac « On a qu'à dire l'affaire de la rondelle » Sadjo lui fit les gros yeux, Jean-Paul pouffa dans la barbe qu'il n'avait pas et Luka frappa du poing sur la table « Non, mais vous avez tous choisi d'être impossibles aujourd'hui. Fichez-moi un peu la paix, j'ai besoin de me concentrer ! » En langage clair, Luka allait s'attaquer aux formulaires de sorties afin de les adresser au service comptable. Et ainsi, tenter de focaliser son esprit sur les impasses des deux enquêtes principales qui le préoccupaient.

Pour l'heure, Luka était encore seul dans son bureau. Une seule chose le souciait, avait-il bien fait de ne pas trop en faire avec sa fille ? La réponse était affirmative, mais il n'en savait rien. Que pouvait-il faire ? La sermonner comme on sermonne une petite fille quand elle a chipé dans le placard à confiture ? Il était en colère, une colère de père, une colère avant tout destinée à la greluche, comme il nommait cette nana qui vivait

avec sa fille. Il en était certain, elle avait une mauvaise influence sur Thalia. Colocataire, la belle affaire ! et puis deux nanas ensemble, pour le commissaire, ce n'était pas normal. Quelque temps avant, il lui avait dégoté un petit appartement dans le 93, la Plaine, un quartier en complète transformation. Non, mademoiselle voulait être indépendante, elle n'avait pas besoin d'une garçonnière. Il s'était étouffé en avalant sa soupe, recraché ce qu'il contenait encore dans sa bouche et toussé pendant une dizaine de minutes. Le seul mot qu'il avait pu sortir avant qu'elle ne quitte la table, ressemblait à un « mêrheuuuutavaaapaaaa » auquel Thalia avait répondu avec un haussement d'épaules. Depuis, il s'était renseigné. Il avait potassé dur en cherchant des « trucs » comme il disait, sur les femmes homosexuelles. Il avait opté, discrètement, pour un magazine de nanas en salle d'attente du médecin. Il se posait des questions. Et si sa fille en était ? Et lorsqu'il avait demandé à Thalia, en un nombre de périphrases considérables, si par hasard elle n'avait pas quelques amitiés particulières, tout d'abord elle n'avait pas compris, puis elle avait éclaté de rire et ensuite embrassé son père sur les deux joues en lui disant merci. Ce n'était pas arrivé depuis la mort de sa femme. En y repensant, il était heureux d'avoir partagé ce moment de tendresse, mais il n'avait toujours pas la réponse à sa question. Et pourtant, s'il avait su un peu lire les réactions de sa Thalia, la réponse n'aurait fait aucun doute.

Puis ses pensées allèrent à Léna. Sa première impression fut confirmée, il sentait que c'était une fille qui avait du répondant et qui savait ce qu'elle voulait. Elle aurait pu en faire des caisses avec cette histoire, mais rien, car elle savait qu'il n'était pas nécessaire d'en dire plus, le commissaire avait compris les enjeux. Mais surtout, elle n'avait pas besoin de tels subterfuges pour faire son boulot correctement et pour Luka, il s'agissait d'un élément fondamental. Ce dimanche, il avait accepté l'invitation de Savief dans sa maison de campagne près de Saint-Valery, il allait pouvoir lui parler de sa remplaçante et en faire l'éloge. Il avait trouvé étonnant que

Savief l'appelle, mais, lorsqu'il avait proposé de se rendre au bord de la mer, Luka avait été ravi. Il avait pensé que finalement, le vieux substitut savait se lier un peu plus que par les relations d'usage entre collègues.

- Vous êtes déjà là ? s'étonna Philippo en pénétrant dans la pièce.

Oui, il était déjà là puisqu'on était samedi et que Luka ne se rendait pas dans son café habituel. Donc, immanquablement, il était à son bureau bien plus tôt et immanquablement Philippo faisait cette remarque idiote à laquelle répondait immanquablement Luka par un « Bah oui puisqu'on est samedi. »

- Quelles sont les nouvelles ?

A cette question non moins rituelle, Luka hochait la tête d'avant en arrière. Ça ne signifiait rien, juste que les deux hommes en avaient fini avec les salutations. Philippo se rendit à son bureau. Il avait une affaire en cours qui avait été résolue et il devait faire un compte-rendu pour clore le dossier. L'adjoint du commissaire n'aimait pas la paperasse, sauf quand il s'agissait de peaufiner une réussite dont il était pour partie responsable. Presque huit heures, Philippo avait une bonne demi-heure devant lui avant de filer rejoindre Sadjo et Keller sur la chasse au bonneteau du côté de la Chapelle. Huit arrestations en moyenne, ça faisait du chiffre, ça ne servait à rien, mais tout le monde était content. Il avait donc le temps nécessaire pour son rapport, mais il ne fallait pas traîner, aussi quand Luka s'adressa à lui, il fit une moue discrète.

- Tu as des nouvelles du gars que vous avez laissé filer ?

- Celui de l'affaire Colancourt ?

- Pourquoi, tu en as laissé filer d'autres depuis ! lança Luka, exaspéré que Philippo la ramène sur cette affaire malheureuse.

- Pas grand-chose, il a juste laissé quelques fringues dans l'appartement de passage et les collègues qui planquent ne

l'ont pas revu depuis. Je pense que le Stévi ne reviendra pas et qu'on peut abandonner la planque.

- Tu as raison, et sinon rien d'autre ?

- Sarwe Saba, le type qui l'hébergeait a juste dit qu'il en avait marre de ce gars, qu'il avait fait ça pour rendre service et qu'il n'avait qu'une hâte, que Stévi décampe. Je peux témoigner que vu l'exiguïté du logement avec une femme et quatre mômes, le Stévi n'était pas vraiment le bienvenu. Surtout, qu'il tenait à avoir sa propre chambre, donc tous les mouflets avaient atterri dans la piaule des parents. Tout ça pour dire que Sarwe Saba n'est pas trop pressé de le revoir.

- Bon, et alors ?

- Alors… heu… Ah, mais oui, j'suis con !

- Je ne te le fais pas dire.

- Merci patron. Stévi avait parlé de partir sur Nice, que là-bas, il avait un plan.

- C'est léger… Préviens les collègues des Alpes-Maritimes, tu leur donnes le signalement, on sait jamais. Ça a l'air d'être le type à se foutre dans les emmerdements très rapidement. Autre chose…

- On a ramassé les gars qui tournent autour du squat, ça n'a rien donné, on a chopé trois lascars, mais ils jurent leurs grands dieux qu'ils n'ont rien vu et rien entendu le jour du quadruple meurtre.

- J'ai peut-être une entrée parmi les squatters, avec ton équipe, vous laissez tomber, ça ne sert à rien d'effrayer l'indic potentiel. Au contraire, vous déguerpissez en le faisant savoir.

- Je préviens les gars du vingtième tout de suite… Comment vous avez dégoté ce plan ?

- Le hasard des bistrots… Avec le couteau à désosser, on en est où ?

- Rien, trop courant. En plus, les supermarchés se sont mis sur le créneau des couteaux spécialisés donc on peut le

trouver n'importe où. Et avant que vous me posiez la question, pour la Chloé qui logeait dans l'appartement en réfection appartenant à…

Philippo jeta un œil rapide sur son téléphone portable.

- … Franck Delaune, on cherche toujours, mais y a vraiment trop peu d'infos pour espérer des renseignements avec les ricains, suite à son passage aux States.

- Tu ajoutes à la description, française ayant fait ses études aux USA, une vingtaine d'années, avec ça, on devrait augmenter nos chances.

- Comment vous savez pour les études ?

- Une idée, comme ça. Une nana de cet âge qui réapparaît en France avec un prénom bien de chez nous, faut tenter le coup.

Philippo se dirigea vers le téléphone afin de rendre leur liberté aux collègues du vingtième, mais à cet instant un appel intérieur sonna. Il décrocha.

- Commissaire, le planton, pour vous !

Philippo attendit que le commissaire prenne la communication avant de récupérer la ligne. Luka se demandait qui pouvait bien avoir besoin de passer par le planton pour s'adresser à lui. Les gars de service à l'entrée savaient qu'on ne dérangeait pas le commissaire pour n'importe quoi.

- Allô… Ah… vous l'accompagnez jusqu'à mon bureau… oui, je me porte garant…

Luka raccrocha puis s'adressa à Philippo.

- Tu décampes, je reçois du monde… tu n'auras qu'à appeler d'un autre bureau… allez oust…

Dimitri était accompagné d'un autre type. Et le comble, ils se pointaient tous les deux, le bec enfariné, directement au *Quai*. Le commissaire n'aimait pas être pris au dépourvu et encore moins qu'on connaisse ses fréquentations, surtout

celles qui n'étaient pas très reluisantes. Luka préférait cloisonner les informations. Les indics, c'était ailleurs qu'au bureau. Les officiels comme les non-officiels. Sans savoir pour quelle raison, il crut bon de faire un peu le ménage. Il entassa les dossiers pour en faire une première pile, puis une deuxième. Derrière la chaise, pensa-t-il, ce serait plus pratique. Voulant faire vite, les dossiers lui échappèrent et se répandirent sur le sol. Quand le planton frappa et entra sans se préoccuper de la réponse, puisqu'il était attendu, il découvrit le derrière du commissaire à quatre pattes en train de rassembler ce qu'il avait renversé sur le sol. Luka se releva d'un coup, une poignée de feuillets à la main.

- Vous ne pouvez pas attendre qu'on dise d'entrer nom d'une pipe ! C'est bon, je prends la suite…

Le planton comprenant que le commissaire était mal luné, quitta les lieux en haussant les épaules. Luka fixa Dimitri dans les yeux, puis observa l'homme qui l'accompagnait. Un type du même genre, légèrement plus vieux, la face ravinée par l'alcool. Le cheveu très court, une partie de ses tatouages apparaissait à la base du cou. Il était vêtu d'une veste qui avait dû être un costume et portait un pantalon en toile épaisse comme les marins bretons. Aux pieds, le bonhomme avait des chaussures de ville toutes neuves qui déparaient avec tout le reste. Le gars se tenait droit comme un « i », les mains dans les poches. Il n'était pas très grand, mais d'une carrure athlétique, il observait le bureau comme s'il était là pour visiter. Ses yeux entraient profondément dans l'orbite ce qui lui donnait un air abruti démenti par l'expression de son regard. Cela ne faisait aucun doute dans l'esprit du commissaire, ce type n'était pas un ahuri.

- Si vous rangez vos paperasses de cette façon, c'est pas étonnant que la flicaille ait besoin d'aide.

- Si t'es venu pour faire le mariole, fallait pas prendre la peine. Posez-vous là ! ajouta le commissaire tout en désignant les sièges. Puis il finit de ramasser les feuilles éparpillées sur

le sol et déposa le tout sur le bureau de Philippo.

- Bonjour ! insista Dimitri.

- Tu ne veux pas qu'on se fasse le bisou pendant qu'on y est !

- Toujours aussi accueillant dans la flicaille. Tu vois quand je te disais que monsieur était un ami, continua Dimitri, en s'adressant à celui qui l'accompagnait, je suis certain que dans cinq minutes, il nous sort les petits fours avec un thé spécial qu'il fait venir de chez le chinois…

- Tu as d'autres conneries du même genre…

- Non, je voulais juste savoir à quoi ressemblait votre turne, c'est coquet. Il manque peut-être une touche féminine, mais c'est mignon tout plein…

- Ton acolyte, qu'est-ce qu'il a à me dire ?

- D'abord, il aurait besoin d'un petit service…

- C'est-à-dire ?

- Le squat va être évacué à cause de la rénovation, alors Mathias, le sieur sis à côté de moi, il voudrait qu'on retarde les travaux d'aménagement afin de pouvoir bénéficier d'un peu de temps pour se retourner.

- Je te dis tout de suite…

- Et puis si y a moyen, il voudrait bien qu'on l'aide dans ses démarches de relogeme

nt.

- Tu veux pas non plus que je vienne avec une fourgonnette, je prends deux trois flics et puis on s'occupe de tout. Faut livrer où ?... Tu crois peut-être que je suis le préfet !

- Mon ami pensait que…

- Ton ami, il a peut-être une langue, il doit savoir s'en servir, je suppose.

- Pour une fois, vous supposez bien commissaire… On vous faisait marcher. Non, ce qu'on veut, c'est un coup de main au

moment de l'évacuation.

- Si l'idée, c'est qu'on n'intervienne pas, je vous arrête tout de suite…

- Au contraire coupa Dimitri, vas-y explique-lui.

Le gars qui était resté silencieux jusqu'à présent, se redressa sur sa chaise. Il fouilla dans sa poche pour sortir un bout de papier plié en quatre. Il prit tout son temps pour le mettre à plat en se servant du bureau du commissaire.

- Voilà, dit-il en tendant le papier à Luka.

- Voilà quoi ?

- C'est l'association qui nous appuie. Ce qu'on veut, c'est le contraire. Une descente avec beaucoup de monde, les sirènes et tout le tintouin ! Et même si vos hommes pouvaient nous malmener un peu ce serait pas de refus.

Luka prit le temps de réfléchir un temps. Ce genre de plan ne l'emballait pas énormément. D'un autre côté, faire du battage autour de cette évacuation, embarrassant ainsi le préfet Bijot qu'il ne supportait pas, n'était pas pour lui déplaire.

- Je vais voir ce que je peux faire. Bon, passons aux choses sérieuses, qu'avez-vous à me raconter ?

Mathias se tourna d'abord vers Dimitri, attendant un signe d'assentiment. Dimitri fit un petit mouvement de la tête qui voulait dire « tu peux y aller en toute tranquillité, je connais mon gars, j'en réponds. » Luka assista à ce manège, éberlué que Dimitri ait confiance en une parole de flic qu'il n'avait même pas donnée.

- Bah, voilà, je rentrais des puces de Saint-Ouen où je donne un coup de main à l'installation du stand d'une bourgeoise qui me refile la pièce. D'habitude, je file chez Henri IV… un pont, près des quais… Constatant que le commissaire avait saisi la nuance, il poursuivit ses explications. C'est là que je vais d'habitude, histoire de partager mon bonheur. Manque de pot, y avait pas un chat. Alors je suis retourné au squat. Il était

quoi, midi, une heure, je ne pourrais pas vraiment dire.

- La date, tu te rappelles ?

- Un peu, c'est la date de naissance de ma mère, le 10 mars 1935. Je m'en souviens bien parce que c'était le jour de la grande lessive comme elle disait. On passait tous au bain les uns derrière les autres. Comme j'étais le plus jeune, j'avais l'eau des autres.

Luka écouta patiemment sans dire quoi que ce soit. Il avait flairé la possibilité d'une bonne information et dans ce genre de cas, il fallait savoir prendre son temps. Sinon, le type pouvait se refermer comme une huître et on ne pourrait plus rien en tirer. Sans aucun moyen de pression, l'hurluberlu pouvait très bien se vexer définitivement. La peur du flic n'avait pas prise sur lui, Luka le sentait avec une certitude absolue. Ce bonhomme avait bourlingué et les galères étaient son lot quotidien. Mais un élément avait immédiatement attiré son attention, la date, car elle correspondait avec les infos du légiste. Il repensa qu'il n'avait toujours pas son rapport.

- Et puis ? dit le commissaire voyant que le type attendait qu'on le relance.

- Ben, j'suis monté à l'étage, ma piaule est tout au bout du couloir. Comme y avait le groupe des métalleux qui roupillaient, y avait pas de place et puis ça puait. Je ne sais pas ce qu'ils bouffent les salauds, mais quand ils se lâchent, si vous voyez ce que je veux dire…

Le commissaire voyait bien, il fit un signe de la tête pour confirmer puis Mathias reprit son histoire.

-… Je me suis dit, y a l'autre piaule, en ce moment, y a personne, c'est un frappadingue qui vit là-dedans, il est fou à lier, alors personne ne s'impose si vous voyez ce que je veux dire… mais comme je vous disais, à ce moment, c'était libre…

A nouveau, le commissaire voyait bien le genre de gus qu'avait décrit le clodo. Un parano, d'une force

impressionnante qui pouvait zigouiller un type sur un coup de tête.

- Je me pointe dans l'entrée et là, y avait une famille avec des mômes. Polis qu'ils étaient et les petits tout mignons, une fille et un garçon, genre sept ans et quatorze ans, peut-être un peu moins. Je sais que le grand s'appelle Hugo parce que sa mère lui a dit de venir quand elle m'a vu. Moi, j'ai fichu le camp sans demander mon reste et je suis redescendu m'en jeter un au café du coin. C'est à ce moment que j'ai croisé l'autre nana. Elle avait l'air complètement stone, j'ai pensé que c'était une greluche du groupe des métalleux. Mais non, elle est partie dans la direction opposée. Voilà, c'est tout.

- Et qu'avez-vous fait après ?

- Rien, j'suis allé m'en jeter un comme je vous ai dit.

- Cette nana, tu pourrais la décrire ?

- Un peu que oui, une petite mignonne avec de belles gambettes, ça ne s'oublie pas. Le plus étonnant, c'est qu'elle m'a croisé sans me voir. Enfin, c'est l'impression que ça donnait.

- Quelle taille ?

- 1m80 facile, taille mannequin quoi.

- Vous venez de dire une petite mignonne !

- Une petite, c'est une nana bien roulée, enfin moi, je dis comme ça, et vous ?

- Revenons à cette fille, après tu verras le gars des portraits-robots. Luka décrocha le combiné, composa le 14. « Philippo, appelle le portraitiste et voit si on peut l'avoir de suite. Après tu viens récupérer les deux gars qui sont dans mon bureau. » Que pouvez-vous me dire d'autre ?

- Sur la nana ?

- Quoi d'autre ?

- Bah le type qui a vu le carnage par exemple.

- C'est-à-dire !

- Un gars qui crèche au squat, mais là, il s'est mis à l'ombre au 117 - 119, quai Valmy.

- Un appartement ?

- Vous déconnez… Pardon, vous rigolez, il n'a pas un radis en poche. Non, il pionce sous un porche quand les bureaux sont fermés.

- Il se nomme comment ton copain ?

- C'est pas mon copain, un connard pareil… Y s'appelle Zeppo, c'est tout ce que j'en sais.

- Chef, le portraitiste est dispo… dit Philippo en passant la tête par l'ouverture de la porte.

- Philippo, après le portraitiste, tu fileras au… au combien déjà ?

- 117-119 quai Valmy…

- Tu notes… et tu me trouves un certain Zeppo qui dort à la belle et tu vois ce qu'il sait sur les meurtres… Vers quelle heure on peut le dégoter ce Zeppo ?

- Aux alentours de vingt-deux heures, pas avant.

- Tu as noté ? Bon, tu sais ce que tu fais ce soir ! Quoi d'autre sur cette nana ?

- Elle n'a pas de nichons. Plate comme une limande, enfin presque et elle se baladait avec un surin à la main.

- Quel genre ?

- Un petit couteau, genre boucherie, un beau canif quoi.

Luka resta un moment silencieux. Il regarda Philippo dans les yeux, puis ouvrit son tiroir. Il observa le fond avec un brin de tristesse et puis le referma. Il se leva, fit quelques pas. Une fois près de la fenêtre, il observa un piaf qui picorait sur le rebord. Au-dessus, se trouvait l'un des bureaux des Stups, un type mangeait son casse-croûte accoudé à la fenêtre du couloir. Au moins, il nourrit les oiseaux pensa le commissaire. Puis il revint à son bureau, ouvrit un dossier, en sortit une photo de l'arme du crime.

- Un couteau comme celui-là ?

- Peut-être bien, mais je peux pas affirmer… Ouais, à la réflexion ça ressemble bien.

Luka se gratta la tête, puis remisa la photo dans le dossier. Il hésita une seconde avant de poser sa question. Une intuition, l'idée que Mathias n'avait pas tout dit et qu'avec un bonhomme pareil, il fallait oser l'évidence.

- Tu ne sais pas comment elle s'appelle par hasard ?

- Chloé…

Les deux flics se regardèrent, un silence pesant tomba dans la pièce. Luka avait terriblement envie d'une cigarette. Une blonde. L'odeur du tabac lui monta dans les narines, il regarda le tiroir de son bureau avec encore plus de tristesse. Il était à deux doigts de demander aux deux clodos s'ils n'avaient pas une cibiche. Il sourit tout seul en pensant que plus personne ne savait ce qu'était une cibiche. Il se leva et s'approcha de Philippo.

- Tu contactes Interpol, la donne vient de changer. La Chloé vient de passer de témoin potentiel à suspect principal. Tu les secoues jusqu'à ce qu'ils se bougent les fesses et qu'ils nous dégotent cette fille… Comment tu sais qu'elle s'appelle Chloé ?

- Elle me l'a raconté, sans que je lui demande rien. Je vous l'ai dit, elle avait un air bizarre, comme défoncée, mais sans vraiment l'être.

- Dis donc, le frappadingue qui crèche dans la piaule ne pourrait pas lui avoir filé un coup de main par hasard ?

- Y a pas de risque, il s'est fait serrer par des copains à vous.

- Emmène notre ami voir le portraitiste et si on a quelque chose de correct, tu le fais parvenir aux ricains. Merci pour votre aide, ajouta Luka tout en raccompagnant les deux acolytes.

Une fois la porte fermée, seul dans son bureau, il décrocha le téléphone. Il se rendit compte qu'il était heureux de pouvoir

fournir une information essentielle à la substitut. Tout comme avant quand il appelait Savief. Il espéra entendre le son de sa voix. La greffière prit l'appel. Il eut un léger regret.

Le grand black accompagné de Jean-Paul rejoignait le quartier Grenelle, en bordure de Necker. Ils n'avaient pas opté pour le métro, une fois n'est pas coutume. La marche est une bonne chose, avait expliqué Sadjo, la gueule rayonnante. Jean-Paul avait un peu forcé sur la prune et il avait mal au crâne. Une partie du repas d'hier était déjà dans les toilettes du commissariat, Sadjo avait trouvé plus prudent de choisir la marche à pied. Depuis cinq minutes, ils remontaient la rue Lakanal après avoir quitté le joli coin autour du métro Commerce. La rue étroite et charmante avait gardé ses pavés. En arrivant sur La Croix Nivert, elle perdait ce charme agréable pour se transformer en une rue parisienne que la rénovation avait rendue quelconque. Ils prirent à droite au coin de la rue.

- Merde, souffla Sadjo, tu t'es gouré, on est du mauvais côté.

- Parle pour toi. C'est toi qui as pris à droite.

Ils firent demi-tour, en passant devant une taverne irlandaise professant la Guinness à flot continu, Sadjo eut un regret et Jean-Paul un haut-le-cœur. Au 75 de la rue, un bel immeuble haussmannien se dressait au milieu de constructions récentes, comme perdu loin des grands boulevards. Les deux flics pénétrèrent dans l'immeuble. La porte était grande ouverte à cause des déménageurs. La concierge les dévisagea, Sadjo montra sa carte professionnelle et demanda l'appartement des Colancourt. La concierge rentra dans sa loge pour en ressortir aussi sec, un trousseau de clefs à la main. Elle le leur tendit tout en indiquant l'ascenseur. Il s'agissait d'un ancien modèle remis péniblement aux normes. La machine des temps modernes trouva la force de les monter jusqu'au 2ème côté rue. L'appartement se situait au milieu du couloir. Protégée par

une serrure trois points d'ancrage et un blindage, il fallut un peu de temps pour gérer les nombreuses clefs et parvenir à ouvrir la porte. L'appartement, sans être d'un grand standing, était agréablement aménagé. Une fois à l'intérieur, ils en firent le tour à la recherche d'un téléphone portable et éventuellement quelques infos auxquelles Luka ne croyait pas vraiment. La seule chose sur laquelle il comptait, c'était le téléphone qui manquait sur les lieux du crime. Soit le meurtrier l'avait emporté avec lui, soit il traînait encore dans l'appartement. Luka avait parié sur cette dernière option.

- Là ! annonça Jean-Paul, le plus doucement possible afin de ménager sa caboche qui résonnait comme le Bourdon de Notre-Dame. Le chef avait raison, y en a même trois.

Sadjo rejoignit son coéquipier, en profita pour observer le contenu d'un des tiroirs de la salle à manger. Puis il fila dans les autres pièces. Tout était parfaitement rangé. Le ménage avait été fait, le courrier attendait sur le buffet dans l'entrée. Beaucoup de plantes rompaient avec l'aspect vieillot.

- Pour une décoratrice d'intérieur, on peut pas dire que ce soit terrible, commenta Jean-Paul tout faisant le tour de la cuisine. De là, il entendit Sadjo qui s'adressait à lui depuis la chambre des parents.

- Je croyais que la fille jouait du violon !

Jean-Paul rappliqua tout en confirmant que c'était bien le cas.

- Pourquoi est-ce qu'ils ont un saxophone alors ?

- Peut-être que la môme en avait ras la casquette de gratter de la corde.

- Frotter…

- De quoi ?

- Au violon, ce sont des cordes frottées à cause de l'archet.

- Ou alors, les parents avaient dans l'idée de monter un quatuor… Attends un peu, y a un post-it dessus… à rapporter

avant le 18… merde !

- Quoi ?

- Tu ne devineras jamais qui a fait le papier…

- Chloé !

- Gagné ! C'est le chef qui va aimer ça. Et mieux, à l'intérieur y a le nom du magasin qui a loué l'engin ! Le Feeling, rue de Rome. Avec un peu de chance, on va avoir des infos sur cette nana.

- Sauf si c'est les Colancourt qui ont fait l'emprunt !

- On verra bien, ne commence pas à prêcher misère. Appelle plutôt Luka et demande-lui si on file au magasin tout de suite…

Après réflexion, Luka avait préféré une convocation en bonne et due forme avec le motif '*on a retrouvé un instrument qui vous appartient*' Court, simple, sans en dire plus afin de ménager le suspense. Le type devait se pointer à 14 heures précises. Luka revenait d'un briefing avec le patron, le nouveau patron, un jeune qui sortait des grandes écoles. Il s'attendait à pire. « Faudra voir », fut la conclusion qu'il offrit à ses collègues. Là-dessus, il se dit qu'il avait bien mérité un petit moment pour lui avant l'arrivée du vendeur de saxophones. Il annonça qu'il partait manger un morceau. Tout le monde savait qu'après une conférence au sommet, il y avait la promenade casse-croûte vers Notre-Dame. Luka attrapa sa gabardine, mais au moment de l'enfiler, il perçut le regard de ses deux adjoints, un regard qui voulait dire : *le commissaire ne changera pas, il fait un temps agréable et il met son imper.* Il se contenta de prendre son vieux portefeuille éculé en cuir marron. Il fouilla dans ses poches pour récupérer un peu de ferraille, terme qu'il était le dernier à utiliser. Un instant, il hésita à prendre sa casquette, mais à nouveau le regard de ses collègues l'en dissuada. Lorsqu'il passa devant le bureau du planton, il s'informa afin de savoir si on l'avait fait demandé.

Une fois rassuré, il quitta le *Quai* pour rejoindre la rue d'Arcole où il avait l'intention de dégoter un vendeur de kebab. Depuis le temps que ça le démangeait d'essayer ce type de casse-croûte qui avait l'air appétissant. Souvent, il prenait le temps d'observer les morceaux de viande d'agneau qui tournaient sur la broche verticale. Puis il concentrait toute son attention sur cette sauce blanche qu'on étalait sur les oignons et les tomates. Le résultat espéré n'était pas pour lui déplaire.

Machinalement, en quittant les locaux de la police, il prit à gauche, l'habitude. Au moment de faire demi-tour, réalisant son erreur, il se frappa la cuisse. Il avait oublié de prévenir Léna. Il se surprit à l'appeler par son petit nom. Il n'osa pas savoir si c'était de bon augure. Immobile, les yeux rivés sur la Seine qu'on devinait à travers les arbres, il se dit qu'un petit crochet par le bureau de la substitut ne coûtait pas plus cher. En remontant le boulevard, que le beau temps embellissait, il se glissa dans le flot des nombreux promeneurs qui baguenaudaient le long des quais, la plupart en direction du marché aux fleurs sur l'Île de la Cité.

Le bureau qu'il cherchait était au bout du long couloir, il ne lui fallut pas longtemps pour arriver devant la vieille porte en chêne. Il avança la main pour frapper, à cet instant le battant s'ouvrit d'un coup, il tomba nez à nez avec Léna qui sortait pour déjeuner.

- On avait rendez-vous ?

- Non, non, je passais pas loin et je me suis dit que… Enfin non, j'avais oublié de vous appeler avant de partir et comme j'étais là… Pas exactement, je m'étais trompé de route…

- Vous êtes toujours comme ça ou bien c'est seulement en ma présence ?

- Excusez-moi, je devais vous informer d'une nouvelle orientation que prenait l'enquête et je ne m'en suis souvenu qu'une fois dehors.

- Ça vous dirait d'aller manger un morceau, coupa Léna après avoir consulté sa montre.

Luka se dit qu'un kebab pour une jolie substitut n'était pas une proposition acceptable, il décida illico de se rabattre sur un endroit plus adapté.

- Vous connaissez la place Dauphine ?

- Non, pas vraiment…à part dans la chanson… La place Dauphine à mauvaise mine, chantonna Léna sous le regard étonné du commissaire.

- Vous avez une belle voix.

- Merci, on me le dit souvent, peut-être aurais-je dû me lancer dans la chansonnette. Alors cette place Dauphine ?

- Il y a un petit restaurant où j'ai mes habitudes, si ça vous dit.

- Si c'est bon pour vous, c'est bon pour moi, mais j'invite, comme ça, on ne pourra pas dire que vous avez acheté mon silence.

Tout en quittant le Palais de Justice, Luka l'informa de la venue du vendeur de saxophones et la possibilité d'en savoir un peu plus sur cette mystérieuse Chloé. Contre toute attente, la substitut du procureur tenait à être présente, ce qui surprit beaucoup Luka. Aussi, il tenta de l'en dissuader en expliquant que pour le moment l'info ne valait pas grand chose. Evidemment, il était convaincu du contraire et quand Léna réitéra sa demande, il n'insista pas. Durant le reste du trajet et pendant tout le repas, Luka chercha comment la remercier pour sa fille. Il ne savait de quelle façon aborder le sujet, ce fut elle qui prit l'initiative. Elle voulait savoir comme allait Thalia. Il lui donna des nouvelles, succinctement, car là n'était pas son but. Mais quand il commença les remerciements par un « je voulais… » il fut coupé dans son élan, Léna lui expliquant déjà qu'elle avait juste fait son métier, aussi bien que possible. A son avis, précisa-t-elle, Thalia n'était pas prête de recommencer. Elle raconta durant une bonne partie du repas les différentes situations similaires auxquelles elle avait eu affaire, ce qui faisait d'elle une experte. Le commissaire ne savait plus comment lui témoigner sa gratitude autrement

qu'en ayant la larme à l'œil. Il expliqua qu'il devait aller au petit coin, expression qui fit sourire Léna. Lorsqu'il revint prendre sa place, deux cafés attendaient et Léna était en train de régler la note. Le patron, en croisant le regard du commissaire crut malin de lui faire un clin d'œil complice.

L'après-midi venait de commencer. Dans le bureau il y avait Sadjo en train de s'empiffrer de sandwiches salade poulet préparés par sa femme pendant que Jean-Paul finissait de sucer un Maalox arrosé à l'Alka Selzer pour tenter de faire passer les nausées et le mal de crâne. Ils furent stoppés net dans leurs actions quand Luka débarqua avec Léna comme s'ils avaient été des vieux amis racontant leurs vacances d'été. Sadjo faillit s'étouffer avec un morceau de poulet et Jean-Paul mit l'emballage du comprimé à fondre dans son verre et jeta le cachet dans la poubelle.

- Notre ami le vendeur de saxophones n'est pas encore arrivé ? questionna Luka tout en proposant une chaise à Léna.

- Bonjour messieurs, je ne vous dérange pas j'espère ? dit Léna tout en déposant ses affaires sur l'un des casiers métalliques près de la fenêtre. Fenêtre au travers de laquelle on devinait le couloir, seulement si on arrivait à regarder entre les affiches de la police nationale, le grand calendrier chinois et le poster de Bruce Lee dans la Fureur du Dragon. Les deux adjoints hochèrent la tête de concert à la suite de quoi, Sadjo remballa son sandwich et le jeta au fond du tiroir de son bureau.

- Non, non, bafouilla Jean-Paul rouge écarlate, justement nous vous attendions, enfin nous attendions Luka, pardon le commissaire Luka.

- Messieurs détendez-vous, tout va bien.

- Sadjo, tu veux bien aller nous chercher un café, vous prendrez bien un autre café ?

- Non merci, c'est gentil à vous, par contre je ne suis pas

opposée à un bon verre d'eau.

Le grand black dévisagea son chef, incrédule que celui-ci se soit rappelé son prénom. La venue d'une jolie fille ne devait pas y être étrangère. Il s'éclipsa, laissant Jean-Paul face aux deux étranges personnages qu'une fée nouvellement nommée au *Quai* avait transformés en les meilleurs amis du monde.

Une vingtaine de minutes plus tard, ils furent informés de l'arrivée du responsable du magasin Feeling situé rue de Rome et spécialisé dans les instruments à vents. Le personnage se présenta par son prénom, un peu comme s'il était encore dans son magasin prêt à faire l'article. Il fut quelque peu étonné de trouver autant de monde pour une simple disparition de saxophone. Les autres se présentèrent à leur tour, Léna restant silencieuse, préférant laisser ce monsieur Ethan imaginer ce qu'il voulait.

- Je ne savais pas que la police mettait autant de moyens pour retrouver les objets volés.

- Puisque vous abordez le sujet. Sadjo, tu veux bien nous apporter l'instrument… Veuillez confirmer qu'il s'agit bien d'un saxophone de chez vous… volé comme nous l'a indiqué votre assistant.

Sadjo toujours pas habitué à ce qu'on l'appelle par son prénom, ne réagit pas tout de suite. Il fallut que Jean-Paul lui file une tape sur l'épaule pour qu'il se bouge. L'instrument était rangé sous le bureau de Philippo qui était absent pour le moment. Il le posa sur l'une des tables qui servait à l'étude des documents et objets dans les enquêtes en cours. Ethan s'approcha, étudia le numéro, confirma qu'il s'agissait bien d'un de ses instruments, puis s'apprêta à refermer la boite.

- Vous ne vérifiez pas son état ?

- Ah si, vous avez raison…

Ethan trouva une anche dans l'un des compartiments, l'humecta en habitué, sortit le saxo fit quelques gammes après avoir placé l'embout, démonta le tout et replaça l'instrument

dans son logement.

- Il est en très bon état, voici le récépissé de la déclaration de vol, ajouta Ethan tout en tendant le document au commissaire.

- Je suppose que vous n'avez aucune idée de qui pourrait bien être à l'origine de cette disparition ? questionna Luka.

- Pas le moins du monde, les références de la personne à qui il a été prêté étaient fausses. Impossible de retrouver l'élève qui nous l'avait loué.

- C'est bien le numéro de l'instrument qui apparaît là ?

- Oui, vous avez raison…

- Et il correspond bien ?

- En effet…

- Mais pas la désignation… enchaîna Luka.

Ethan se pencha pour vérifier, « tiens vous avez raison, je pense qu'il s'agit d'une erreur de mon magasinier. »

- Je pense plutôt qu'il s'agit d'une tentative d'escroquerie à l'assurance. Notre ami, que vous voyez là, s'est chargé de faire une petite vérification sur Internet pour comparer la désignation du récépissé avec un instrument équivalent, il y a une différence notable… en termes de prix. Même d'occasion, celui que nous avons là, vaut aisément une vingtaine de fois moins que le prix facturé ! Ce n'est donc pas le bon montant de l'instrument qui est indiqué sur ce récépissé.

- Ecoutez, il s'agit d'une regrettable méprise, tenta d'expliquer le gérant tout en se décomposant. Il suait sang et eau et n'était pas loin de défaillir. Je voudrais voir avec…

- Monsieur, intervint Léna qui n'avait pas ouvert la bouche pendant la prestation du commissaire, je suis la substitut du procureur et il semble que vous ayez pris là une bien mauvaise habitude. Je vous conseille, à partir de maintenant, d'éviter de nous raconter des histoires et de faire preuve de plus d'honnêteté pour répondre à monsieur le commissaire.

- Votre présence ici est à titre de témoin et non d'inculpé… dans une affaire d'assassinat, ajouta le commissaire en détachant bien les mots et en insistant lourdement sur le dernier. Donc je vous conseille à mon tour d'être des plus précis. Je vais donc vous reposer ma précédente question ? Qui a pu obtenir ce saxo d'une façon ou d'une autre ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, je vous assure, nous prêtons un nombre considérable d'instruments.

- Vous ne nous avez pas bien compris, les risques que vous encourez pour fraude à l'assurance n'ont rien à voir avec ceux qui consistent à faire entrave à la justice…

Ethan demanda s'il pouvait avoir un verre d'eau. Luka fit signe à Sadjo de s'en occuper. Il laissa à son vis-à-vis le temps de peser le pour et le contre. Puis il revint à la charge.

- Alors !

- Et mon verre d'eau ?

- Monsieur Ethan Siffroki, mon temps est précieux et je commence à m'impatienter, coupa Léna qui trouva qu'en procédant ainsi, elle soutenait le commissaire. Elle avait l'intuition à juste de titre, qu'il n'attendait que ça. Un duo qui nécessitait de s'entendre sur l'impro. Il retrouvait ses marques, il était heureux. La nouveauté : contrairement à Savief, Léna n'hésitait pas à venir dans leurs locaux.

- Qui a eu ce maudit instrument, hurla Luka histoire de réveiller le gérant et sa conscience. Ce dernier fit un bond sur sa chaise et ne remarqua même pas l'arrivée du verre d'eau tant attendu que Sadjo venait de déposer discrètement sur un coin du bureau.

- Mais je ne sais pas, voilà !... Ce sont des prêts que je fais à titre gracieux à des personnes célèbres en échange d'une bonne publicité. Ainsi, je peux faire des déclarations de non-retour et truquer les factures… Comprenez-moi, on a fait des placements hasardeux en suivant les conseils de notre banquier et les cours se sont effondrés alors…

- Vous voulez dire que celui ou celle qui a eu l'instrument en main est une célébrité ? Luka se tourna vers Léna, il y a quelque chose qui ne colle pas. De deux choses l'une, ou bien Chloé n'est pas…

- Chloé, je me rappelle, c'est elle, comment ai-je pu oublier une telle chose. D'Arbanville, Chloé d'Arbanville, la saxophoniste qui a fait un tabac dans le monde du jazz et de la techno ! Une Française qui a émigré aux USA où elle s'est fait connaître dans le domaine musical. Je crois même qu'elle possède encore un Label… En découvrant le regard étonné des quatre autres personnes présentes dans le bureau, Ethan comprit qu'il avait affaire à des incultes en jazz. Je peux vous assurer que c'est quelqu'un de très connu dans le jazz, plutôt free jazz, mais aussi et c'est beaucoup plus étonnant dans le milieu de la techno house…

- Eh bien, cette Chloé tenait à vous rendre votre saxophone, expliqua Luka tout en lui tendant la petite note manuscrite. Je crois que nous avons obtenu de précieuses informations, ajouta-t-il en direction de Léna.

- Comme j'ai aidé la justice dans la résolution d'une affaire, je peux peut-être…

- Vous ne perdez pas le nord, mais mon ami, il faudra voir cela avec les tribunaux administratifs, cela ne tombe pas sous notre juridiction. Nous ferons remonter une note d'information qui prendra pas mal de temps avant d'être suivie d'effet. Ça vous laissera à peu près un mois pour trouver un arrangement avec votre assureur qui sera très content d'apprendre que vous allez coopérer pleinement pour l'estimation du dommage. Puis Léna s'adressa au commissaire. « Il faudra prendre contact avec Interpol et voir ce que nous obtenons par leur réseau d'informations. »

Ethan osa une question que le démangeait depuis un moment : Est-ce elle qui est impliquée dans le meurtre ?

- Pour le moment l'enquête est en cours et nous suspectons tout le monde, y compris vous ! coupa Luka pour qu'Ethan

s'occupe de ses affaires. Puis il demanda à Jean-Paul de raccompagner le gérant. Après cela, il quitta son bureau du *Quai* en compagnie de Léna, lui serra la main et lui expliqua qu'il la tiendrait informée de la tournure que prendrait l'enquête. Il allait la suivre dans les escaliers, se ravisa et la salua à nouveau avant de prendre congé définitivement, cette fois.

6

Du dimanche 21 mars 2005 au lundi 22 mars 2005

Le train était à 9 heures 31 arrivée 11 heures 28 à Noyelle-sur-Mer. Tout d'abord, il avait failli le rater à cause de sa fille. « Est-ce que tu peux me dépanner ? » A 8 heures, rendez-vous place des Vosges. Pourquoi place des Vosges ? Impossible de la faire changer d'avis. Elle était arrivée en retard et moralité lui aussi, mais à la gare du Nord, avec son costume, trop étroit, sa petite valise contenant une brosse à dents, un slip, une paire de chaussettes et des chocolats, sur un quai désert. Ce n'était pas le bon, merci Philippo avec ses conseils. Luka consulta le tableau d'affichage. Le train suivant, c'était se pointer le bec enfariné, pour l'heure du digestif et en plus à Abbeville. Savief avait dit, pas Abbeville, je n'aime pas conduire. Luka dut retraverser toute la gare du Nord, mais dans l'autre sens. « Vous verrez, c'est simple, les départs pour la Baie de Somme, c'est à gauche, quai A. Lorsque je vais voir ma belle-sœur à Dieppe, c'est le même quai ! » « Crétin d'adjoint ! » avait pensé Luka en déboulant sur le mauvais quai. Course à pied dans l'autre direction, transpiration, valise chamboulée, chocolats en vrac. Il aurait mieux fait de suivre sa première idée : un Chivas. Mais c'était copier Savief ? Non, il ne pouvait tout de même pas lui offrir le même présent. Il aurait donné l'impression de lui rendre la monnaie de sa pièce. Et ce n'était pas du tout son idée. Heureusement, en accourant sur le quai, il y avait un groupe de mômes qui embarquait, sinon, il aurait regardé le train

partir sans lui. La course en costume étroit avait été de trop. Et après avoir remercié intérieurement le groupe retardateur de convoi, il l'avait conspué tout aussi intérieurement, mais cette fois à cause du raffut. Ce n'est qu'en arrivant dans la Baie de Somme qu'il s'était endormi. Profondément. « Monsieur, terminus, il faut descendre ! » lui avait expliqué gentiment le contrôleur du train. A la troisième tentative, il lui avait hurlé dessus, le faisant sursauter. Hagard, le commissaire avait sauté du train, pour y remonter aussitôt, sous les yeux du contrôleur secouant la tête de droite à gauche. « J'ai oublié ma valise ! ».

Savief l'attendait devant la gare, les mains dans les poches de sa marinière, pantalon en toile, chaussures bateau, un drôle de galurin sur le citron. Encore un peu, Luka serait passé devant lui sans le reconnaître. La tenue du parfait retraité du bord de mer. Il ne lui manquait plus que la pipe au coin de la bouche et un pompon quelque part. Un soleil incroyable et une chaleur tout aussi incroyable. « Vous êtes venu en costume, quelle idée ! » Oui, quelle idée. Voyage en voiture, fenêtre fermée à cause des courants d'air, chaleur encore et encore, transpiration, embouteillage pour passer le rond-point pour rejoindre la D940. « Avec tous les Parisiens qui viennent prendre du bon temps, on n'est pas arrivés ! » Ah ! ces Parisiens, avait répondu Luka oubliant que justement, il en était, de cette tribu. Pendant le trajet, il s'était demandé si sa venue au bord de l'eau était vraiment une bonne idée. En plus, il n'aimait pas la mer, que ce soit pour s'y baigner, ou bien y faire du canotage. Arrivé chez Savief, il découvrit Martyna. Pas de doute, il ne s'agissait pas de la femme de ménage. Petits escarpins de bonne facture, jupe Christian Dior, chemisier Cacharel avec broche en or et coiffure soignée. « Je te présente… on peut se tutoyer maintenant qu'on est hors du cadre judiciaire… » début d'explication que Savief accompagna d'une tape sur l'épaule. « … Je te présente ma compagne, Martyna. » « On se fait la bise, Yakov, m'a beaucoup parlé de vous… » Et hop, deux bises claquées. « Excusez-moi,

je vous ai mis un peu de rouge à lèvres… Je ne voudrais pas que votre femme… » Luka rouge comme une pivoine s'était rabattu sur les chocolats pour sortir de ce moment de confusion. Il avait tendu la boîte tout en replaçant le petit ruban qui avait glissé sur le côté.

Au moment du dessert, avec le café, on ouvrit la boîte toute cabossée. Les chocolats étaient entassés les uns sur les autres, et à moitié fondus. Nouvel état de confusion, le même rouge écarlate. « Ça ne fait rien, ils sont très bons… » « T'aurais dû apporter un Chivas, au moins ça ne craint pas la chaleur ni le chamboulement… » Le moment du repas avait été épuisant. Trouver toujours quelque chose à dire, raconter des anecdotes d'anciens combattants. « Et alors tu te souviens, Machin… mince comment il s'appelait déjà… » A point nommé, était arrivé le pousse-café, un Chivas justement, et un bon, vingt-cinq ans d'âge. Le Savief prenait soin de sa personne. Substitut ça fait une bonne retraite pensa Luka, il estima le prix de la bouteille tout en sirotant son verre, « Pas moins de deux cent cinquante euros » avait dit l'ancien substitut en observant le regard du commissaire. Heureusement, avec le whisky était venue la discussion tant attendue. « Alors ma remplaçante, qu'en penses-tu ? » Les mots vinrent tout seuls, pas de soucis pour développer. Il avait relaté, sans rien omettre, leur première rencontre rue Pajol, et le début de l'enquête. Comment il avait regretté que son ancien substitut ne fût pas de la partie. Puis il avait parlé de l'aide qu'elle lui avait apportée pour sa fille et comment elle aurait pu lui faire la leçon. « Rien ? », s'était étonné Savief. « Elle a su immédiatement s'arrêter là où il fallait. » concluant presque pour lui-même. « Monsieur Luka, faut pas vous en faire, les filles ont toujours un rapport complexe avec leur père. » dit Martyna tout en déposant de délicieux scones britanniques. Un gâteau, une gorgée de Chivas, un silence, à nouveau un scone, puis vider le verre en prenant soin de ne pas en laisser une goutte, un sourire et la discussion était repartie sur Léna. Le commissaire, évoqua son efficacité, sa

façon d'être présente sur les enquêtes. Il n'avait pas remarqué le petit pincement des lèvres de Savief. Ce dernier se garda bien de dire quoi que ce soit mais il venait de comprendre, intimement, qu'il avait été remplacé et que Luka appréciait cette Léna bien plus qu'il n'osait l'avouer. Un silence pesant s'était installé entre les deux hommes, un silence dans lequel chacun faisait un retour sur soi. Un état des lieux sentimental où se mêlaient déception et regret.

Heureusement, Martyna était intervenue « On ne devait pas aller faire un tour en mer ? Parce que c'est la « renverse » dans une heure. Le temps de se préparer, de mettre le bateau à l'eau. Enfin, si vous voulez toujours… » Oui, ils voulaient toujours. Surtout Savief qui n'avait plus qu'une envie, qu'on parle d'autre chose. Ce que sa compagne avait bien compris aussi. Et Luka, qui avait trop picolé, n'avait qu'une envie, prendre l'air du large. L'air seulement. Mais au bout d'une vingtaine de minutes à bord, il avait renvoyé tout le contenu de son estomac pour nourrir les poissons. « Tu veux qu'on revienne ? » avait proposé Savief. Non, de toute façon, c'était trop tard et le costume était fichu, alors vomir pour vomir, autant continuer à rire. « Et puis ça va déjà mieux » avait affirmé fièrement Luka. Le mieux avait duré le temps de le dire, puis il était retourné nourrir les poissons. Si la promenade n'avait pas commencé sous les meilleurs auspices, la suite s'avéra plus agréable. D'abord, Luka ne s'était pas imaginé avoir des affinités avec la pêche. Sept lieus, comme les bottes du même nom. Il avait remonté sept lieus noirs sous les applaudissements de Martyna. Elle sortit les en-cas vers les cinq heures du soir, deux vomis plus tard, ils étaient de retour sur la terre ferme. Quelques bières au bar du Saint Val, des éclats de rire, la photo avec les poissons, une amitié retrouvée en soirée autour d'un bon grog et les mauvais souvenirs étaient évacués. Les aigreurs d'estomac, parties elles aussi, en même temps que la belle Léna qui avait assombri les humeurs de Savief, bien malgré elle. Le pauvre homme n'aurait pas cru un jour être jaloux d'une petite

débutante fraîchement sortie de l'école de la magistrature.

Contre toute attente, Luka avait dormi comme un bébé. Certainement la fatigue de la sortie en mer. Au petit matin, Savief avait dû secouer le commissaire un bon nombre de fois, car il devait repartir très tôt. L'ancien substitut avait insisté quand il avait invité le commissaire. « Tu passeras la nuit à la maison, on a une chambre d'amis qui vient d'être refaite, c'est toi qui l'étrenneras ! » Luka avait protesté, le boulot, il devait être à la brigade en début de matinée. Pas de problème, avait expliqué Savief, il y a un train pour Paris à cinq heures trente-deux, tu seras en gare du Nord à sept heures trente. Savief avait dit que de toutes les façons, il était debout à l'aube, qu'il ne dormait plus comme du temps de sa jeunesse. Convaincu par l'argument, Luka avait ajouté que lui aussi était un lève-tôt. De lève-tôt, heureusement qu'il y avait Martyna, qui avait pris la précaution de mettre le réveil. Petit déjeuner sur le pouce, deux croissants dans les poches, la valise en vrac. Luka n'avait pas pris le temps de se changer, il avait enfilé à la vavite les vêtements de la veille. La brosse à dents, quant à elle, n'avait pas quitté sa coque de protection. Il avait fallu finir au pas de course, car la route était barrée pour cause de travaux, création d'un énième rond-point et d'un nouveau ralentisseur. Heureusement, le même groupe de joyeux drilles rentrait lui aussi sur Paris et pour les mêmes raisons, avait retardé la fermeture des portes. Cela avait donné l'occasion à Luka de tenter le saut au pas de course pour se glisser entre les portes. Lui avait réussi, mais pas la valise qui était restée coincée à l'extérieur. Un arrêt plus tard, il avait récupéré sa valise et son bras. Bras trempé par une pluie battante. S'en était suivi un sévère rappel à l'ordre par l'employé de la SNCF.

Luka était attablé tout seul devant son café calva, au Mamakin, il rêvassait. Savief l'avait étonné et il n'arrivait toujours pas à l'imaginer avec une compagne pour partager sa solitude. Il avait même trouvé que le vieil homme n'avait pas l'air si vieux, il avait meilleure mine et semblait dix ans de

moins avec son bateau à moteur pour aller pêcher au large. Décidément, l'ancien substitut cachait bien son jeu. Ce qui avait le plus étonné Luka, c'était la présence de Martyna dans la même maison que Savief. Elle semblait y être comme chez elle, n'ayant pas besoin de chercher longtemps quand elle officiait dans la cuisine. Même si, fidèle à lui-même, Savief préparait le repas. Avec son tablier et un bonnet sur la tête, un vrai petit chef cuistot. Méconnaissable le Savief. La retraite avait du bon. Lui ne se faisait pas à l'idée. Mais ce qui avait été une échappatoire à l'enfer du bonheur, ce fut l'enquête. Il avait évoqué l'affaire Colancourt, et surtout les incohérences de cette histoire. Savief était d'accord, une famille complète décimée sans raisons apparentes, ça ne pouvait pas coller. Même cette Chloé, tombée de nulle part, n'allait pas avec le paysage. « Une histoire d'argent, ça ne tient pas, les Colancourt ne roulaient pas sur l'or, mais ils n'étaient pas dans le besoin, cinquante mille euros de disponibles immédiatement. Non, l'argent ne pouvait justifier un tel acte. Puis Savief avait ajouté, comme pour lui-même « Quant à l'idée d'une rançon qui aurait tourné court, non, Luka, je ne marche pas, on choisit pas un tel endroit, trop fréquenté. Non, rien ne colle. » Ils étaient aussi tombés d'accord sur le fait que la Chloé dont il ne savait pas grand-chose si ce n'est son passage par les USA, n'allait pas non plus avec le contexte. Trop jeune, seule. A moins de trouver un ou des complices, ou bien des dettes. « Non, je n'y crois pas non plus avait conclu Savief. » Et puis Luka avait lâché le fait qu'elle était célèbre. Savief avait bondi de sa chaise « Non et non, rien ne va dans le contexte ! Ou alors un truc nous échappe, mais lequel… » Et à cet instant, Luka avait retrouvé l'ancien substitut, ses tics, la façon dont il se tenait le menton pour évoquer une hypothèse, le regard perdu au loin et tapotant sur la table de la main gauche. Comme s'il répétait un morceau de piano. « Pas d'autres pistes alors ? »

Luka regarda le fond de sa tasse avec une certaine

mélancolie. Il était sur le point de commander un deuxième café calva, mais il préféra oublier cette idée idiote. Il repensa à ce qu'avait dit Savief au sujet de Stévi qui avait connu cette Chloé. « Un type louche qui fricotait avec le milieu de la drogue. » Savief avait laissé sa phrase suspens tout en tapotant à nouveau sur la table. Puis il avait bu une lampée de rien, car son verre était vide et conclu « C'est plus probable, le profil correspond plus… manque d'argent ? » Luka avait expliqué la situation, hébergé par un autre homo à qui il avait servi de gigolo puis installé dans un quartier pas très sympa devant partager les lieux avec une famille de miséreux en attendant un plan drague plus prometteur. « Je parie qu'il a déguerpi… » Luka avait confirmé d'un hochement de tête, puis ajouté « à Nice ». Les deux hommes avaient repris du Chivas, ils n'étaient pas loin d'avoir atteint la demi-bouteille quand Savief questionna sur l'enquête « Lucifer ». Luka avait levé les yeux, dévisagé son vis-à-vis, décidément, l'ancien substitut avait encore ses entrées au tribunal. Mais ce qui intriguait encore plus le commissaire, c'était comment Savief avait eu vent de cette façon de nommer l'enquête. « Lucifer » Qu'un de ses hommes rencarde l'ancien proc, ne le gênait pas, non ce qui questionnait Luka c'était le qui. Forcément ami, donc. Savief n'était donc pas si seul que ça. Une amie qui était plus qu'une amie et des relations avec quelques gars de la brigade. Au moins un. Luka découvrait tout un pan caché de Savief qu'il n'imaginait pas le moins du monde. « Alors ! » avait questionné à nouveau l'ancien proc. Pour le coup, Luka n'eut pas besoin de se fouiller le citron, à la brigade, ils étaient en plan. Pas d'infos sérieuses, si ce n'était le témoignage de traîne-savates. « Je suis plus inquiet pour cette affaire que pour l'autre, ça sent le caca, pour ne pas faire de mauvais jeux de mots » avait dit très vite Savief. Puis, sentencieux « Il y en aura d'autres… ». Luka n'avait pas moufté, mais c'était une idée qu'il partageait avec Savief.

Luka porta sa tasse à ses lèvres pour faire descendre la

dernière goutte de sucre mélangé au Calva. Sur le point de quitter les lieux, il n'entendit pas arriver Dimitri dans le Mamakin.

« Vous avez dormi dans votre costard ? On dirait moi un lendemain de cuite ! Vous me payez un coup, chef ? »

Luka avait dévisagé Dimitri qui pour une fois n'était pas entré dans le bistrot sur un « tiens v'là la flicaille » suivi d'un « J'emmerde les hirondelles quand elles ne font pas le printemps ! ». Il avait attrapé une chaise à la table d'à côté puis s'était installé à califourchon en face du commissaire.

- Alors, vous me le payez ce coup ?

- Faudrait pas que ça devienne une habitude, qu'est-ce que tu prends ?

- Un double Pernod, sans eau avec des glaçons !

- Tu commences fort…

- Pas de leçon à recevoir de la flicaille qui tourne au café calva dès le matin !

« Flicaille » Finalement, on y vient, pensa Luka tout en appelant Serge de la main. Il regarda sa montre. Pouvait-il prendre le temps de repasser à l'appartement ? Mais en avait-il envie ? Retrouver son logement vide et impersonnel. Un portemanteau sur roulettes en plein milieu du salon. Une table de cuisine dans la salle à manger et des tréteaux dans la cuisine. Un frigo encore branché dans l'entrée, une cuisinière à gaz avec une plaque d'appoint électrique et un four micro-ondes aussi sale à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une chambre avec un matelas jeté à même le sol. Un lit, il en avait un, en kit dans l'autre pièce. Par contre, il avait une superbe armoire normande qui avait appartenu à sa mère. Et un poste de télé, qui lui aussi venait de maman. Le seul souci, il n'y avait qu'une prise antenne et depuis peu, sur les toits parisiens, les râteaux avaient disparu pour laisser la place à la fibre ou aux paraboles. Alors il avait investi dans le lecteur DVD. Lequel attendait sagement qu'on le sorte de son emballage, déposé

aux pieds d'un canapé que les griffures de Minet avaient ravagé. Merci Thalia avec sa période chat. Alors non, il n'avait pas vraiment envie de rentrer, ni de prendre une douche dans une baignoire avec rideau plastifié qui venait se coller sur la peau. Salle de bain avec fenêtre qui donnait sur une cour intérieure de laquelle on pouvait observer le commissaire quand il se débattait avec la toile transparente.

- Voilà !... dit Serge en revenant de la terrasse du café. De vous voir tous les deux à la même table, ça me fait tout bizarre. Qui aurait pu imaginer ça. Hein Solange !

- Quoi encore ?

- Rien, je parlais du commissaire et de Dimitri… Bon laisse… Parfois, je me demande pourquoi je l'ai embauchée !

- Parce qu'elle te coûte rien…

- Écoute Dimitri, je t'aime bien, répondit Serge, mais pour ce qui est du bar et des conditions d'embauche, c'est mes affaires. Et sache qu'elle bénéficie d'un contrat en bonne et due forme !

- Dimitri te fait marcher et toi tu cours, coupa Solange tout en continuant de nettoyer les tables.

- C'est malin. Bon, je file chercher la sono pour le concert de ce soir. Solange, tu gères le bar toute seule jusqu'à mon retour.

- Exploiteur, cria Dimitri à Serge déjà sur le trottoir.

- Crétin !

- Vous aimez bien l'asticoter.

- Je l'aime bien tout court et en plus, c'est un brave type.

Le commissaire et Dimitri restèrent un moment silencieux. Dans le bistrot, il n'y avait personne, c'était tranquille. Solange chercha sur l'ordinateur le lien vers une des radios Reggae qu'elle affectionnait. Elle opta pour une radio de Seattle. Le niveau sonore était faible et ça faisait juste un fond musical. Dehors, il faisait un temps agréable, juste un peu trop de vent par moment. Le bruit de la rue arrivait atténué. Pour une fois,

le trafic était assez dense. La rue qui menait à l'ancienne gare était encombrée par le flot de véhicules qui ne pouvait passer sous le pont Jean Jaurès en travaux. Un quinze tonnes avait sous-estimé la hauteur totale de son convoi, moralité, le tablier du pont en avait pris un coup et toute la cargaison de spaghettis, sur la chaussée ! Plus les embouteillages à gogo.

- Au fait, ça en est où votre copain avec son évacuation de squat ? questionna Luka

- Un léger contretemps. Votre ami le préfet a décidé de surseoir.

- Tant mieux…

- Pour un temps, il préfère nous faire la surprise, comme ça, on risque pas de se préparer.

- Je suis certain que vous avez une idée en tête !

- Si ça vous ennuie pas trop, je préfère la garder pour moi…

Dimitri s'enfila son Pernod d'un trait puis reposa le verre brutalement sur la table. Luka sursauta.

- Je ne vous savais pas si sensible. C'est les coups de feu qui vous mettent dans cet état ?

- Pas tant, vous savez, pour moi, les tirs au pistolet, c'est plutôt dans les stands.

- Me dites pas que vous n'avez jamais tiré sur un gus menaçant !

- Une fois…

- Et alors ?

- Je l'ai raté, mon flingue m'a échappé des doigts et j'ai été la risée de tout le commissariat de Breteuil ! Vous pouvez vous foutre de moi !

- Pas le moins du monde, vous remontez dans mon estime… encore un peu et je vous fais la bise…

- Faut surtout pas vous sentir obligé… Qu'est-ce qu'un type dans votre genre fiche sur des cartons sous un pont ?

- La loi de l'équilibre…

- C'est quoi ces conneries !

- Je ne me fous pas de vous, quand vous ratez votre cible en lâchant votre pétoire, alors je vous prie d'avoir un peu de respect envers les traîne-savates comme vous dites !

- Je ne voulais pas vous vexer… Solange, tu nous remets ça…

- Non pas pour moi, coupa Dimitri.

- Je vous ai vraiment vexé alors ?

- Pas le moins du monde, mais j'ai une affaire importante à régler et il faut que j'aie les idées claires.

- Vous n'allez pas faire de conneries au moins ?

- Si, mais une connerie sans autre conséquence que la perte de trois euros.

- Vous jouez au loto, j'aurais pas cru !

- L'équilibre, voilà tout, je préserve le monde autour de moi…

Luka dévisagea Dimitri essayant de savoir s'il se fichait de sa poire… ou pas. Il s'écarta de la table afin que Solange puisse poser le deuxième café calva et récupérer les consommations terminées. Lorsqu'elle se pencha, Dimitri eut la primeur de la belle poitrine de la serveuse.

- Solange, tu devrais faire attention, on voit ta poitrine !

- T'as pas perdu la vue ! Alors te bile pas. Ça t'a plu au moins ?

- Elle est marrante cette Solange, aimable comme une porte de prison, mais prête à tout pour rendre service… Où on en était commissaire ?

- L'équilibre.

- C'est ma vision des choses. Trouver l'équilibre, suivre les déplacements de chaque élément constitutif et anticiper pour garder une vision claire du monde comme il va.

- Et le loto en fait partie ?

- Ce n'est pas une idée à moi, mais oui… le clan du pont Henri IV, faut savoir ménager les susceptibilités de chacun. D'ailleurs maintenant, vous aussi vous faites partie de l'équilibre, le grand équilibre.

- J'en suis ravi.

- Ne vous fichez pas de moi. Jusqu'à présent, vous n'étiez qu'un fouteur de pagaille dans le monde comme il va.

- Et ce n'est plus le cas ?

- Non.

- Pourquoi ? Parce que je vous rends service ?

- Pas à moi, dans ce monde-ci, je suis juste un passeur de relais. De cette façon, je peux conserver l'équilibre au sein de l'univers qui nous entoure. J'observe, je note et je relie les uns avec les autres. Maintenant vous faites partie du mouvement, que vous le vouliez ou non. Et ainsi vous passez du rang de nuisible à celui d'utile.

- Je vous remercie.

- Il ne faut pas, précisa Dimitri tout en se levant pour prendre congé. Le loto m'attend et les copains aussi, ils m'ont missionné alors j'obtempère ! Vous n'avez pas cinq balles à me prêter ?

- Vous ne manquez pas d'air ! répondit Luka tout en fouillant dans ses poches pour trouver un fond de ferraille.

- Pour service rendu à la nation…

Luka regarda Dimitri s'éloigner tout en rangeant son portefeuille dans son grand manteau. Ce type était vraiment timbré, mais il lui avait rendu un fier service. Il réalisa qu'il avait oublié de régler la note, il chercha tout d'abord son portefeuille dans son sac de voyage, ne le trouvant pas, il se rappela qu'il venait de le mettre dans sa poche intérieure

- Cherchez pas, c'est le patron qui offre !

- C'est gentil à vous Solange, mais avec votre salaire de misère…

- Non, non, vous m'avez mal comprise, c'est vraiment le patron. Moi personnellement je vous ferais payer double, parce qu'à force de picoler, vous allez finir comme mon oncle, un foie gros comme ça et les yeux jaunes ! Le patron, il était tellement content de vous voir tous les deux à causer autour d'une table qu'il a dit de vous offrir les consos…

- Merci…

- C'est pas à moi qu'il faut le dire, je vous dis que, perso, je vous ferais payer le double pour vous apprendre à picoler !

Lorsque Luka quitta le Mamakin, il choisit de faire une partie du trajet à pied. Une fois face à la petite place qui jouxtait le bistrot, il hésita, comme toujours. Redescendre par la rue de la Meurthe et rejoindre le canal, car la promenade était plus agréable, ou bien… Ou bien rien, car il n'avait jamais pu faire autrement que passer par la rue de Thionville. Il traversa. C'est en faisant le premier pas qu'il se sentit vaciller. L'alcool, ou bien la fatigue, ou les deux, il dut se raccrocher à la barrière. Les teintes s'estompèrent pour laisser place à un halo blanc autour d'une tâche noire. Il fallait juste que ça passe. Tenir, ne pas faiblir. Il resserra ses mains sur le métal. Une voiture passa trop vite, un scooter klaxonna suivi d'une volée d'injures. Les sons et les bruits se dissipèrent pour un instant d'accalmie qui ne dura pas. D'autres voitures, d'autres motos, un cycliste sur une antiquité décorée avec des fleurs en plastique. Le gars pédalait, cheveux longs, veste élimée en jean avec un signe peace and love. Une relique au milieu de la modernité. Luka attendit encore un peu avant de faire quelques pas. Un mieux, suivi d'un coup de chaleur, il écarta les pans de sa gabardine, desserra son nœud de cravate, fit le premier pas. Il observa les alentours, comme s'il les découvrait pour la première fois. Enfin, il s'engagea dans la rue de Thionville. Le vert clinquant des buissons celui plus mat des arbres chantaient le printemps qui s'était installé dans la capitale. La rue avait été construite dans une légère pente. Luka était dans la version descendante, il avait besoin

d'un peu d'aide pour continuer sa route. Juste avant la crèche collective, en jetant un œil sur les jardins, il eut un pincement au cœur. Lui ce qu'il voyait, c'était un chantier avec son lot de pelleteuses. On pouvait voir jusqu'au canal. Un quartier entier rasé. Les vieilles baraques délabrées démolies d'un coup. Au milieu du champ de terre, un labour un plein Paris, mais un labour où rien ne pousserait, si ce est du béton et un jardin pour moitié bitumé. Faut bien protéger les petits derrières des bambins. Puis Luka revit ce même cauchemar : une jeune femme culotte baissée au niveau des genoux, collants filés, une chaussure trente mètres plus loin l'autre encore au pied. Une partie du cuir chevelu arraché par le coup de pelle, le visage dans la boue. Des corps, il en avait déjà vu. Dans un bien pire état. Ce qu'il n'avait pas supporté, le visage de ce père, décomposé qui implorait le pardon. Le pauvre type n'y était pour rien, un déséquilibré avait violé sa fille et on l'avait retrouvé errant un peu plus loin, hagard gueulant en pleine nuit. Il avait tout avoué. Mais ce père, qui demandait pardon, restait une incohérence, une irruption de la misère du monde que Luka n'avait jamais pu comprendre. L'homme, avait mis ses beaux habits pour venir au commissariat, il voulait être présentable, une façon d'excuser le dérangement. Maladroit, il ne savait où se mettre, comme un pot de fleurs sans fleurs, juste avec de la terre. On le garde là en attendant. En attendant quoi, de le bazarder à la décharge. Il n'avait pas versé une larme, mais la tristesse était tombée sur son visage et l'avait défiguré d'un coup. Sa femme était morte depuis longtemps, il ne lui restait que cette fille, une fille joyeuse qui avait rencontré un petit gars, mécano. Tout avait été effacé d'un coup de pelle. Le violeur n'avait pas violé, trop saoul, la bandaison n'avait pas pris. De rage, ou bien de dépit, d'un coup de pelle, il avait échangé un viol contre un assassinat. Luka resta encore un moment, en arrêt devant le jardin qui avait pris la place du chantier. Devant un bâtiment moderne, anguleux, qui avait jailli de terre, effaçant d'un trait cette vilenie qui avait souillé le quartier de l'Ourcq. Pour quelle raison, était-il incapable d'effacer le souvenir de cet homme ?

Il ne le savait pas. L'identification de sa propre situation, seul avec sa fille ? Pas vraiment. Non, juste une image qui avait fait irruption dans son cerveau pour s'y inscrire de manière indélébile. Alors il persistait à descendre par la rue de Thionville au lieu de passer de l'autre côté du canal. Un passage connu de lui seul, un passage entre lui et la mort, entre lui et l'innommable qu'il se devait de franchir tout comme Orphée revenant des enfers. Luka avait appris quelques années plus tard, que le père de cette fille, s'était jeté dans le canal. Repêché, il devait la vie à la présence d'un pompier. Une vie de quoi ? Voilà la question qui hantait Luka au cours de ses insomnies. Il essayait d'imaginer l'homme, les lieux où il avait refait sa vie. Peut-être. Lorsqu'il fermait l'œil, enfin, il était réveillé en sursaut, par un pendu, un noyé ou bien une tête explosée. Il se levait, se faisait un café, lisait le journal ou bien faisait les mots croisés jusqu'à tomber de sommeil, au petit matin. Pour Luka, ce passage rue de Thionville était un pèlerinage, un recueillement devant le monument aux morts, morts tombés au champ de l'horreur, de l'humaine déraison. Au bout de la rue, il prenait à droite, le petit bout de la rue de Crimée pour rejoindre le canal. Là, il tombait face au pont levant, ses quatre grandes roues ressemblant à de gigantesques sucettes. La vie revenait vers lui, sans qu'il ne s'en rende compte, il souriait aux anges, un sourire béat. Puis il poursuivait sa route par le quai de la Loire. Ici, pas de cadavres sous le bitume, la paix et la tranquillité jusqu'au métro Louis Blanc. Ligne 7 directe jusqu'à la station du Pont Neuf. Puis le *Quai*. Puis Philippo qui l'attendait avec son éternel « Alors commissaire, on a passé une bonne nuit ? » A quoi il répondait par un simple « Oui, parfait » tout en accrochant sa gabardine à la patère avant de s'installer derrière son bureau pour prendre connaissance du courrier.

Lorsqu'il poussa la porte, en arrivant au troisième étage du *Quai*, il trouva Philippo debout, tout énervé.

- Vous ne devinerez jamais ce qui vient de nous arriver ?

- Lucifer a encore frappé !

- Merde ! Comment vous savez ?

- Comme ça, une idée. Luka ne pouvait pas, ou bien ne voulait pas lui expliquer qu'il avait dîné avec Savief et que l'idée venait de l'ancien substitut. Philippo ne s'étonna même pas que Luka ait employé le terme de « Lucifer ». Puis ce fut au tour de Sadjo de faire son entrée, suivi de près par Jean-Paul, son collègue de la criminelle.

- Bonjour commissaire, vous savez quoi ?

- Les copains de Nice ont logé notre gars.

- Pas le moins du monde, pourquoi, ils vous ont appelé ?

- Non, rien. On ne peut pas gagner à tous les coups.

Luka rejoignit son bureau, Jean-Paul regarda Sadjo en relevant le sourcil, une façon de signifier quelque chose comme « qu'est-ce qu'il a le chef ». Sadjo haussa les épaules en signe de « faut pas chercher à comprendre », puis Jean-Paul se tourna vers Philippo qui restait impassible.

- Bon alors, tu la craches ton info ! rouspéta Luka.

- On a des données sur la fameuse Chloé, vous aviez vu juste !… pour les études aux USA, précisa Sadjo

- Ah, tant mieux. Et quoi d'autre ?

- Elle aurait travaillé dans un lycée en grande banlieue, du côté de… attendez voir...

L'adjoint sortit un petit calepin de sa poche arrière.

- A Orsay, dans l'établissement Chappuis.

- Tu prends contact avec les gars du coin et si tu sens que c'est du sérieux, tu nous réserves une voiture du service et on file sur place. Philippo, en attendant tu retournes au 117, en espérant, que cette fois, tu arrives avant que notre ami ait quitté son carton et tu collectes ses infos sur le meurtre de l'affaire Colancourt.

- Celui qui crèche près du jardin Villemin ?

- Tu en vois un autre de jardin où tu pourrais aller faire une promenade ? Luka regarda sa montre. Les bureaux vont ouvrir dans une heure, il ne va pas tarder à filer, tu as juste le temps d'aller porter les croissants à ton SDF.

- Vous êtes sérieux pour les croissants.

- Il est vraiment con, soupira Jean-Paul.

- Au lieu de proférer des insultes, tu files du côté de l'enclos des oiseaux, le square dans le quartier du Père-Lachaise.

- Rue Charles Renovier, précisa Philippo.

- Pourquoi il n'y va pas, c'est son affaire après tout… Ah ! c'est vrai, j'avais oublié le coup de gerbe sur les pompes à Lipo… C'est bon, je m'y colle !

Une fois débarrassé des frères ennemis, Luka était descendu à la cafétéria, en réalité une salle cradingue avec une machine à café et un distributeur de sandwiches accolé à un autre pour les sucreries. Un des plantons était installé à une table. Luka essaya de se rappeler quand il l'avait vu pour la dernière fois.

- Vous prenez quelque chose ?

- Non, merci, répondit sèchement le planton.

A cet instant, Luka se rappela qu'il s'agissait du gars qui avait accompagné Dimitri et son acolyte. Gars qu'il avait envoyé balader. Les excuses n'étaient pas son genre, le type s'en remettrait bien tout seul. Il remonta à l'étage, s'installa derrière son bureau, posa le café bien trop chaud devant lui. Maintenant, il pouvait passer son coup de fil. Il tomba sur la greffière.

- Bonjour Marie-Christine, je voudrais parler à la substitut, si elle est disponible.

Le commissaire l'appela par son prénom, la greffière tiqua un peu. Elle ne pouvait savoir que Savief et Luka avait eu une longue conversation à son sujet. Luka, qui avait rangé la

greffière dans la catégorie des vieilles filles, avait appris qu'elle ne l'était pas. Au contraire, elle avait une vie. Une vie canadienne du côté de sa fille.

- Non, elle ne l'est pas, répondit sèchement Marie-Christine… Attendez, je consulte son agenda… Dans vingt minutes, elle a un peu de temps.

- Dites-lui que je la retrouve au café du Palais. Passez une agréable journée.

Quand elle eut raccroché, Marie-Christine informa Léna puis resta un moment à se demander quelle mouche avait piqué le commissaire. Avant que la substitut ne quitte le bureau, elle la questionna sur Luka, elle voulait savoir s'il n'avait pas des soucis. Tout en fixant intensément sa greffière, Léna répondit ne pas savoir. Avait-elle deviné au sujet de Thalia ? Ce n'était pas dans les habitudes de Marie-Christine de s'inquiéter de la santé des commissaires qui défilaient dans cette salle. Elle leva le nez en direction de la pendule. Vingt minutes, c'était court, elle aurait dû annuler. L'entretien en première instance qui avait duré plus que prévu, l'avait exténuée. Un avocat fraîchement sorti de l'école, de ceux qui veulent qu'on les remarque, que le spectateur en ait pour son argent. Et la procédure, et le droit, et la jurisprudence. Le prévenu, un habitué qui connaissait les rouages de la justice mieux que la justice elle-même, avait fini par lâcher un soupir. Incroyable, avait-elle bien vu ce qu'elle avait vu, le type qui risquait dix ans avait pratiquement pris son parti à elle, la substitut. Il avait fini par dire « Je crois que c'est bon, là » et le policier d'opiner du chef. Le monde à l'envers. Elle avait bien photographié ce jeune avocat, Jules, comme César, avait-il cru bon d'ajouter. En quittant son bureau, elle tomba nez à nez avec Salomé. Elle portait une nouvelle robe des plus chics, une coupe de cheveux tout aussi nouvelle et des escarpins sortant de la boutique. Seuls le manteau, astucieusement replié sur le bras et le sac à main Coach, qu'elle évalua à plus de trois cents euros, étaient du déjà vu.

- Je passais à tout hasard pour voir si tu avais un peu temps pour papoter.

- Désolée, je suis déjà très en retard.

- Tu as supporté le nouvel avocat ?

- Comment tu sais ça ?

- Je viens de le croiser, il sortait de ton bureau, fier comme Artaban, le César.

- A toi aussi, il t'a fait le coup du Jules.

- J'ai failli lui dire, comme les pots de chambre, mais je me suis retenue. Bon, alors pas le temps de parler, tant pis, tu passeras à la maison un de ces quatre ?

- Oui, si tu veux… mercredi ou jeudi. Tu as des soucis ?

- Sébastien veut un enfant… maintenant !

- Tu devais bien te douter qu'un jour, il aborderait le sujet, surtout avec sa famille catho traditionaliste !

- Je sais bien, mais je ne pensais pas que cela allait arriver si tôt.

- Tu pleures !

- J'ai peur, ma sœur a fait une fausse-couche avec complications… comme maman.

- Je ne savais pas que ta mère avait fait une fausse-couche.

- Déjà, là, elle a failli y rester. Elle est morte pour le suivant.

- La naissance de Charles ?...

Léna n'aimait pas voir son amie dans un tel état. Les pleurs et les larmes, c'était elle d'habitude et celle qui réconfortait, Salomé. Les rôles étaient inversés. Elle prit la main de Salomé, la serra très fort puis l'embrassa sur la joue. Ça avait un petit goût salé.

- Écoute, je connais un très bon obstétricien, chef de service à Cochin, son père était un ami de papa. Fais pas cette tête d'ahurie, même ouvrier, on peut avoir des connaissances. Mon père jouait à la belote bridgée avec le papa de l'accoucheur

dans un petit café du côté du Croisic. Nous, on était en camping et eux, ils avaient une chouette villa.

- Je compte sur toi, pour le copain de ton père et pour jeudi ! Au fait et avec Jean-Philippe ?

- On parlera de ça jeudi, je file…

Elles se quittèrent devant la grande porte du Palais de justice, Léna dévalait déjà les marches. Un instant, elle hésita à sortir son portable pour prévenir Luka qui devait s'impatienter. Elle se ravisa, se disant que ça ne ferait que la retarder, que de toute façon dans moins d'une minute, elle franchirait le seuil du café restaurant. Sans prendre le temps de s'arrêter, elle montra son badge au contrôle, le bip n'eut pas lieu, elle s'arrêta, une femme derrière elle, tout aussi pressée la percuta. Elles s'excusèrent mutuellement, Léna renouvela l'expérience avec la borne de contrôle qui accepta cette fois d'émettre le bip libératoire. C'est au moment de s'élancer au pas course sur le trottoir du boulevard qu'elle faillit entrer en collision avec le commissaire qui arrivait en sens inverse.

- Ah super, je craignais de vous avoir manqué, ça va ?

- Oui, oui, répondit Luka tout en se massant la cuisse, je suis quitte pour un bleu, mais ça va.

- Désolée, mais que faites-vous là, vous n'êtes pas au Palais… enfin le café, je veux dire ?

- Non, je suis en retard, un imbécile qui voulait absolument parler au commissaire à cause d'une contredanse. Le planton a eu le malheur de me saluer et le type s'est littéralement jeté sur moi. Il a fallu dix bonnes minutes pour qu'il comprenne que la circulation n'était pas dans mes attributions. Je vous jure, des fois, on ferait mieux de rester couché !

- Pas mieux, de mon côté, je courais pour essayer de ne pas vous faire trop attendre, je pensais même vous avoir manqué. Un avocat qui se prenait pour Dieu le père en personne. Normalement, ça devait se régler en un rien de temps, mais il

a cru bon de me réciter le code civil ! Si ça ne vous ennuie pas, on pousse quand même jusqu'au café, j'ai besoin de me poser pour boire un petit quelque chose.

- Au contraire, on peut aller à l'Annexe si vous préférez, c'est plus agréable à cette heure.

Ils attendirent une accalmie de la circulation et traversèrent cinquante mètres en amont du passage piéton sous le regard chargé de reproches du flic de faction devant la préfecture. Luka tint la porte et accompagna Léna vers le fond de salle, plus tranquille. Ils optèrent pour un coin banquette. A peine installés, un serveur se pointa.

- Vous prenez quoi questionna Luka.

- Un thé avec… et puis merde, heu pardon, un verre de blanc. Vous avez un Bourgogne Aligoté ?

Luka avait dans l'idée de faire sobre, un Perrier citron et un café en option. Il opta pour un verre de blanc, ce n'était pas dans ses habitudes à cause du mal de crâne.

- Je croyais que vous étiez plutôt calva ?

- Oui, mais le plaisir de partager un alcool avec vous me va mieux.

- Vous me draguez ou quoi ?

- J'ai passé l'âge…

Léna dévisagea le commissaire. Il était vieux et décati, c'était une certitude. Elle tenta de l'imaginer plus jeune. Impossible. Il restait le commissaire Luka. Sa gabardine, son pantalon de velours côtelé, couleur années soixante, le visage rasé de frais, pour une fois, tout cela faisait que pour Léna, ce personnage était intemporel. Il n'avait pas d'âge, ou toujours le même, il traversait le temps sans que sa physionomie ne change. Elle ne le connaissait pas depuis longtemps, mais elle ressentait les choses de cette façon. Un peu comme si elle le côtoyait depuis toujours.

- Je n'ai plus de Bourgogne, mais je peux vous proposer un

Pinot noir que je fais venir du Jura, vous m'en direz des nouvelles.

Léna se tourna vers le commissaire, il fit un petit signe de tête, à peine perceptible, mais qui valait acquiescement.

- Parfait.

Le garçon s'éclipsa pour partir à la recherche de deux verres parmi ceux qui pendaient au-dessus du bar, les pieds en l'air, accrochés dans une sorte de fourchette en bois très longue. De sous le comptoir, il sortit une bouteille entamée, il remplit les verres aux deux tiers et ajouta une petite coupelle avec des rondelles de saucisson. Il retraversa le café, se posta à côté de la table puis il attendit que monsieur goûte le délicieux breuvage.

- Allez-y, ce que femme veut, Dieu le veut dit le commissaire tout en poussant le verre en direction de Léna.

Elle porta le verre à ses lèvres, sous l'œil impassible du garçon, mais qui désapprouvait intérieurement. Les yeux de Léna étincelaient et fixaient Luka. Une mèche de cheveux se glissa le long de sa tempe. Du bout de l'index, elle replaça la mèche et reposa le verre sur la table.

- Il est très bon, vous avez bien fait de nous le conseiller.

Le garçon se redressa, satisfait, il envoya son torchon sur l'épaule, et s'éclipsa tout en s'essuyant les mains sur son tablier. Il regagna le comptoir et s'occupa des quatre gars qui venaient d'entrer et qui s'étaient installés sur les chaises hautes. Au passage, il encaissa une petite dame au chapeau violet appuyée sur sa canne comme s'il en allait de sa survie.

- Vous ne buvez pas ?

- Si, si…

Luka avala une bonne gorgée, observa la jeune femme, puis vida son verre.

- Pour ce qui est de déguster, vous vous posez là.

- Désolé…

- Ne le soyez pas, ça fait plaisir à voir… Alors, vous vouliez me parler, je vous écoute.

- Deux informations…

- Commençons par la première ! proposa Léna, le sourire aux lèvres, sans savoir pourquoi elle aimait ce moment d'intimité avec le commissaire. Au fait, ajouta-t-elle avant qu'il n'ait le temps de continuer, comment se porte votre monstre de fille ?

- Je ne sais pas, je ne l'ai pas revue depuis… Luka laissa sa phrase en suspens pour faire signe au garçon de remplir son verre.

- Et bien moi, si !

Luka se tourna d'un coup vers Léna.

- Aperçue seulement, elle est venue signer sa déposition, un oubli de la substitut, j'espère que vous ne m'en voudrez pas ?

Luka ne risquait pas de lui en vouloir, bien au contraire, puisqu'en faisant ainsi, la procédure pouvait être facilement annulée pour vice de forme.

- Revenons à nos moutons.

- Dans l'affaire Colancourt, la dénommée Chloé…

- Chloé d'Arbanville, l'artiste connue dans le milieu de la musique aux USA… je me suis renseignée depuis. La plus grande saxophoniste du moment. Elle excelle en free-jazz. Une Française qui plus est… Où en êtes-vous alors ?

- On essaye d'avoir des infos par Interpol.

- Elle a fait quelques prestations incroyables en France lors d'une tournée avec son groupe. Allez-y avec des pincettes, j'aimerais bien que cette histoire ne nous éclate pas à la figure.

- Vous pensez qu'il faut lever le pied ?

- Non ! Surtout pas. Bien au contraire. Mais je veux juste que nous soyons sur la même longueur d'onde. Vous avez d'autres infos pour corroborer tout ça ?

- Un SDF qui fréquentait le squat de la rue Pajol, j'ai eu son témoignage grâce à une connaissance…

- Vérifiez et revérifiez vos sources, un SDF et un … ?

- Autre SDF…

- Ce n'est pas le genre de témoignages très solides dans une cour d'assises ! Et notre Stévi, des nouvelles ?

- On essaye de le localiser sur Nice où il aurait fichu le camp.

- Essayez de ne pas le laisser filer une deuxième fois !

Léna s'en voulut de cette remarque stupide. Comme si elle avait besoin d'humilier cet homme de qui elle venait de gagner la confiance.

- Et l'autre information ?

- Moins sympa, un deuxième meurtre dans l'affaire du tatoué…

- Lucifer ?

Luka se dit que finalement, les infos circulaient beaucoup plus rapidement que ce qu'il pensait. Ou alors, elle et Savief se connaissaient plus que ce que ne laissait entendre l'ancien procureur.

- Oui, mes hommes se rendent sur place…

- Qu'attendons nous pour aller les rejoindre, dit Léna, laissez-moi le temps de prévenir Marie-Christine… ma greffière précisa inutilement Léna.

Il ne lui fallut pas longtemps pour expliquer la situation et demander de reporter les rendez-vous à plus tard. Elle rangea son portable, et se leva, suivie par Luka. Tout en enfilant sa veste, elle se dirigea vers la caisse dans l'intention de régler la note. Luka s'avança.

- Non, c'est pour moi, je ne voudrais pas qu'on pense que la police m'achète, tenta Léna.

- Déjà la dernière fois, vous m'avez fait la même remarque, cette fois, c'est à mon tour. Je ne voudrais pas non plus, qu'on

pense que j'obtiens des avantages en nature avec une jolie fille.

Léna rougit jusqu'aux oreilles, ce qui amusa Luka. Pour un peu, il l'aurait embrassée comme il aurait pu le faire avec sa fille. Juste un baiser sur la joue droite. Mais c'était il y a longtemps, du temps où il était encore son père adoré.

Léna avait pris le volant et Luka n'était pas rassuré. Que ce ne soit pas lui qui conduise était déjà un problème, mais que ce soit une femme rendait la chose encore plus insupportable. Il écrasait un frein invisible et cherchait un volant qui l'était tout autant. Régulièrement, Léna jetait un regard amusé sur son passager. Ils arrivèrent par Oberkampf et Luka fut obligé de reconnaître, à contrecœur, que Léna avait eu raison. Traverser le Marais, pour rattraper la rue du Temple avait été une option payante.

- Bravo, rien à dire…

- Aucun mérite !

- Pardon.

- Je n'ai aucun mérite, j'utilise une application qui me donne la route pour aller d'un endroit à un autre en évitant les embouteillages…

Luka avait bien remarqué que Léna regardait régulièrement son portable, mais il n'avait pas fait le rapprochement. Il pensait qu'elle consultait ses nombreux messages puisqu'elle était substitut du procureur.

- Par la rue Sorbier.

Léna ne discuta pas, et obliqua à droite, après être passée au-dessus de l'ancienne ligne de chemin de fer.

- Prenez Gambetta. Ainsi, on contourne le cimetière du Père-Lachaise.

Léna anticipa en suivant le muret qui délimitait le cimetière. Luka pendant ce temps-là, se battait avec son

portable.

- Merde, j'ai encore coupé la communication !

- Ça arrive parfois.

Léna stoppa son véhicule à hauteur des rubalises délimitant la scène de crime. Un agent s'approcha pour faire signe de circuler. Reconnaissant le commissaire, il salua tout en s'écartant. Jean-Paul qui n'avait pas identifié cette voiture non plus ne réalisa qu'en voyant son patron s'extraire péniblement de la petite bagnole. Il tenta d'apercevoir qui était la personne qui tenait le volant. Il fut très étonné de voir Léna sortir côté conducteur. Il se garda bien d'en dire quoi que ce soit.

- Bonjour madame la substitut, c'est par ici. Je vous préviens, ce n'est pas jojo !

Ils marchèrent tous trois silencieusement avec la démarche de condamnés que l'on aurait conduits au poteau d'exécution. L'un derrière l'autre, ils avançaient d'un même pas. Un passant qui n'avait rien d'autre à faire que de passer, s'arrêta un instant pour observer cette déclinaison d'une vieille publicité que l'on trouvait encore sur certains murs jusqu'au milieu du siècle dernier : le frère Ripolin. Il était suffisamment âgé pour que cela ravive sa mémoire et le fasse sourire. Il hocha la tête et reprit sa marche là où il l'avait arrêtée. De son côté, Jean-Paul était encore tout à ses pensées du moment : comment le commissaire avait bien pu atterrir dans la bagnole de la Substitut et se laisser conduire ? Il échafaudait les hypothèses les plus saugrenues. Lui aussi eut un petit sourire en s'effaçant pour laisser passer Léna. Sourire que celle-ci eut du mal à interpréter, vu la situation.

- C'est derrière le conteneur que vous voyez là…

Luka trouva normal de passer devant. Léna s'avança à ses côtés, légèrement en retrait. Deux policiers en tenue finissaient de baliser la zone. Luka tendit à la substitut des protections pour les chaussures.

- J'avais ce qu'il fallait, mais merci quand même.

Puis ils enfilèrent les gants en latex bleu que tous les services de police connaissaient et qui allaient de pair avec les découvertes macabres. Tout d'abord, Léna crut voir un amas de viande. La position étonnante du corps, vrillé sur lui-même, masquait la tête et les membres. Elle mit un peu de temps à réaliser que ce qu'elle avait devant elle était un anus à cause de la dilatation et du sang coagulé. Elle eut un haut-le-cœur, fit un pas en arrière, se tourna sur le côté. Elle eut beaucoup de mal à retenir le contenu de son estomac.

- Ça va ? s'inquiéta Luka.

- Je vous avais prévenue, ajouta Jean-Paul, tout en s'approchant de la jeune femme au cas où.

Léna sortit de son sac à main un paquet de mouchoirs en papier. Elle en prit un pour essuyer sa bouche puis elle chercha la petite boîte plastifiée qui renfermait des Tic-tac blanc et vert. Elle en glissa deux dans sa bouche et tendit la boîte en direction des deux policiers. Luka refusa poliment, seul Jean-Paul accepta de bon cœur. Lipo, qui était accroupi un peu plus loin, se releva et vint à la rencontre de Luka. En découvrant la présence de Léna, il se ravisa et alla directement la saluer.

- Madame la Substitut.

Léna qui avait récupéré de son malaise momentané, lui tendit la main.

- Quelles sont vos conclusions ? questionna-t-elle tout en suçotant les deux bonbons.

- Viols successifs, écoulement de sperme sur les cuisses et autour de la bouche. Homme d'une quarantaine d'années. Il est mort depuis au moins deux jours. Là, vous pouvez voir une tache verte au niveau de l'abdomen dans l'hypocondre droit. La forte odeur nous indique une putréfaction bien avancée. Les paupières sont gonflées, les lèvres aussi, on voit déjà des phlyctènes sur les téguments, ça ne laisse aucun doute, au

moins deux jours.

- La tête de veau, crut bon d'ajouter Jean-Paul. Le regard appuyé du commissaire et celui de Lipo indiquèrent qu'il aurait pu garder cette remarque pour lui au lieu de faire le malin. Léna s'approcha.

- Exécution ? demanda-t-elle.

Lipo retira ses gants, sortit un mouchoir blanc de sa poche et s'épongea le front. Il se baissa ouvrit la valise de service pour en sortir une bouteille de Perrier.

- Ça vous dit, proposa-t-il.

Léna, avait encore le goût des Tic-tac dans la bouche, elle déclina l'offre. Luka fit de même. Seul Jean-Paul tendit la main dans laquelle rien n'arriva.

- Le plus intéressant se trouve au niveau de ce qui fut ses parties génitales. La taille est nette, et les coupures profondes au niveau de la gorge ne laissent guère de doutes, le rasoir. Ou bien un sabre parfaitement aiguisé, mais à priori, je pencherais plutôt pour le rasoir, sinon la coupe serait plus longue et plus franche. Je parie ma chemise que nous allons retrouver ses parties génitales dans la poche stomacale.

- Pas de tatouage, questionna Luka avec un vague espoir que ce soit une réponse négative puisque Lipo n'en avait rien dit.

- Je gardais le meilleur pour la fin, cette fois, le tatouage est sur la fesse gauche. Toujours réalisé de manière grossière, à l'encre bleue. Le marquage est fait à l'aide d'une pointe genre compas, enduite d'encre à la va-vite. Post mortem. C'est presque certain au vu des bords de plaie, ça n'a pas saigné.

Léna s'approcha du cadavre, contourna le conteneur. Elle s'accroupit près du corps. La tête, très en arrière, était pratiquement sous le chariot.

- Je peux avoir une lampe de poche s'il vous plaît.

- Lipo fouilla dans la valise du labo et tendit un bâtonnet

noir à Jean-Paul qui lui-même l'apporta à la substitut.

- J'avais un doute, mais la coupe de cheveux me rappelait quelque chose. Je pense qu'il s'agit d'un DJ connu. Son visage est boursouflé alors je ne peux pas l'affirmer avec certitude, c'est à vérifier. Vous voyez le dessin que forment les cheveux coupés à ras, c'est un sigle, MBD.

- Jean-Paul, tu me notes ça et tu vérifies dès notre retour au quai.

- Je pense que nous n'avons aucune raison de rester plus longtemps, messieurs. Je vous dépose commissaire ? proposa Léna.

- Non, merci, je vais rentrer avec le véhicule de service.

Luka arracha les clefs de la main de son adjoint, s'installa au volant sous le regard intrigué de Léna. Il engagea la clef de contact, ça ne démarra pas.

- Le code patron… sous le volant…

Luka embraya d'un coup, et cala. Il redémarra, engagea une vitesse sans débrayer et cala à nouveau. Léna et Lipo observaient les agissements pour le moins déroutant d'un conducteur débutant qui ne débutait pas.

- Tu le mets ou quoi ! gronda Luka.

A ses côtés, Jean-Paul hésita un instant, affolé par l'injonction soudaine. De quoi pouvait bien parler le patron.

- Le gyro, patron ? proposa-t-il en fixant le commissaire d'un air intrigué.

- Non le sapin de Noël avec les guirlandes. Ah… mais non, parce que c'est pas Noël… Evidemment le gyrophare !

L'adjoint du commissaire, ouvrit la fenêtre, plaça l'engin sur le toit, le brancha sur l'allume-cigare puis il mit sa ceinture de sécurité. Le patron conduisait n'importe comment, c'était notoire dans tout le commissariat. Ce qui restait étonnant pour tous, pas le moindre accident en plus de trente ans de carrière. A croire que les autres conducteurs avaient appris à

l'éviter. Il ne fallut guère plus de dix minutes pour rejoindre le Quai. La rue des Pyrénées, 55 secondes, rue Bagnolet puis Cambronne, 1mn30. Le contournement de la tour Saint-Jacques par le sens interdit, une trentaine de secondes. La raison pour laquelle Luka s'obstinait à enfiler les sens interdits, restait une incompréhension pour tous ceux qui avaient la chance de faire le copilote. Le Pont-Neuf était bien plus simple à passer puisque contrairement à l'autre, on était dans le bon sens. Jean-Paul regarda discrètement sa tocante, il pensa « record battu ».

- Tu as un rendez-vous quelque part ? questionna Luka tout en quittant l'habitacle.

- Non.

- Tant mieux, tu ranges la bagnole et tu me rejoins dans le bureau ? Au passage, tu fais le tour et tu ramènes les autres avec toi.

Luka salua à peine le planton. Jean-Paul qui le suivait de peu expliqua au planton qui lui demandait s'il y avait un problème, que c'était à cause d'une nana qui avait pris le volant. Le planton opina gravement de la tête en signe de compassion. Sadjo était à la machine à café, en découvrant la tronche de son collègue et son allure pressée, il comprit que ça urgeait. Il balança son café dans la poubelle et lui emboîta le pas.

- Il est rentré l'italien ?

- Non, mais il ne devrait pas tarder, je l'ai eu tout à l'heure au téléphone.

Tous les deux entrèrent de concert dans le bureau à la suite du patron. Sadjo se planta au milieu de la pièce, quant à Jean-Paul, il s'effondra dans son siège. Les feux de la rampe n'étaient pas pour lui, chacun son tour.

- Alors, Orsay ça a donné quoi ?

- Assez intéressant ! Chloé d'Arbanville aurait été femme de ménage dans le lycée, pas très longtemps. Sinon, une affaire

pas claire avec une prof d'arts plastiques qui était amie avec elle. Une embrouille autour d'une gamine qui s'est suicidée.

- Suicide ? On en est certain ?

- Oui, mais le truc qui m'a intrigué, vous ne devinerez jamais.

- On jouera aux devinettes tout à l'heure…

Le téléphone sonna.

- Oui… répondit Jean-Paul… C'est Lipo, il veut vous parler…

- Luka… bon… alors, elle avait vu juste la substitut… Comment tu dis ?... Muad'Dib… Olivier Tartan, c'est vraiment son nom ? Bon, on se renseigne, merci…

A peine raccroché, le téléphone sonna à nouveau.

- Décidément… Oui… Léna, pardon Madame la Substitut…

Jean-Paul fit un clin d'œil à Sadjo.

- Merde alors ! C'est pas possible… Olivier Tartan, c'est son vrai nom… Lipo vient d'appeler pour me le confirmer… Oui, à cause d'un nez refait à force de sniffer de la coke… On va croiser toutes ces infos… Merci, à vous aussi…

Luka raccrocha le combiné, resta un moment silencieux. Il ouvrit son tiroir, le regarda tristement et le referma sans même prendre la peine d'en sortir quoi que ce soit.

- Le gars qu'on a retrouvé est connu sous le pseudo de Muad'Dib, Olivier Tartan pour les intimes. Tu en étais où avec Orsay ?

- Au suicide d'une gamine…

- Développe.

- Au rasoir. La môme s'est vidé de son sang et devinez qui était dans le lycée à ce moment ?

Réalisant que les devinettes n'étaient toujours pas l'amusement favori de Luka, Sadjo enchaîna pour donner la réponse.

- Notre Chloé ! C'est pas étonnant comme coïncidence ?

Tous savaient que les coïncidences et Luka, ça n'allait pas ensemble. Pour la deuxième fois, Sadjo, se traita d'idiot. Intérieurement.

- Tu prends contact avec le lycée pour un entretien de visu. Tu nous trouves une période propice, qu'on tombe pas un jour où tout le monde est en promenade ! Et zut, j'avais oublié mardi la visite chez le toubib qui a soigné Jacqueline Colancourt, on remet ça à… on est quel jour, lundi. On peut y aller mercredi.

- Plutôt jeudi, le mercredi, c'est la finale. On risque de ne pas avoir beaucoup de monde.

- Tu as raison, on dit jeudi… T'arrives pile-poil toi, dit Luka en découvrant Philippo. Tu as deux minutes pour nous faire le topo, on a des infos incroyables va falloir mettre la barre très haut.

Les deux autres s'installèrent pour la deuxième partie du spectacle.

- Philippo va nous entretenir au sujet du témoin dans l'affaire Colancourt. On t'écoute, fais nous rêver Mandrake !

Philippo n'aimait pas vraiment qu'on lui mette la pression, en plus, devant ses collègues. Il ne comprenait toujours pas pourquoi le chef persistait à l'appeler Mandrake à chaque fois qu'il était sur la sellette. Tous savaient qu'il s'agissait du magicien d'un comic strip américain créé par Lee Falk dans les années 30. Il avait la particularité de lui ressembler, mais Philippo était le seul à ne pas être au courant.

- Alors ! insista Luka qui commençait à trouver le temps long.

- Bah, j'ai pas collecté grand-chose. Le type croit qu'il est arrivé sur les lieux vers 22 heures, mais en réalité, il n'en sait rien. Sa seule certitude, c'est qu'il faisait nuit. Il est monté pour aller se pieuter dans son squat habituel, juste en dessous. Deux nouveaux étaient en train de s'engueuler pour un sac de couchage, il a décidé de grimper à l'étage et c'est là

qu'il a découvert le carnage. Le type s'appelle…

Fouillant l'intérieur de sa veste accrochée à son dossier de chaise, Philippo sortit un petit carnet.

-… Attendez… merde c'est écrit où !

- Prends ton temps, Mandrake, j'ai rien d'autre à faire !

- … Ça y est, il s'appelle Harpo !

- Harpo comment ironisa Sadjo qui se marrait intérieurement. Mais Philippo ne saisit pas le sous-entendu.

- Harpo… Harpo Zeppo, reprit-il le plus sérieusement du monde.

- Tu as pris l'adresse de son imprésario j'espère ? questionna Sadjo tout en contenant difficilement son envie de pouffer.

Philippo ouvrit des grands yeux et prit l'air éberlué d'un Pierrot lunaire.

- C'est pas un certain Chico ? relança Jean-Paul qui essayait de ne pas éclater de rire.

- Plutôt Groucho il me semble, compléta Sadjo qui souriait de toutes ses dents.

- Arrêtez un peu de vous foutre de ma poire, c'est quoi le problème ?

- Le problème, c'est que ton ami le squatter s'est bien fichu de toi, reprit Luka. Les Marx Brothers, ça devrait te dire quelque chose. En découvrant à nouveau l'air ahuri de son adjoint, Luka ajouta : Les comiques !... Ce sont des comiques célèbres… tu devrais aller plus souvent au cinéma réviser tes classiques ! Si on le retrouve ton SDF, on aura de la chance. C'est la substitut qui va se marrer, merci l'ami. Et qui va passer pour une andouille à ton avis ? Moi ! Qui m'a foutu un Italien aussi con ! hurla tout à coup le commissaire.

Plus personne ne moufta pendant le restant de la journée.

7

Mardi 23 mars 2005

Luka n'avait pas dans l'idée d'aller lui-même rendre visite à ce médecin. Au départ, ce devait être Philippo. Cet imbécile s'était enfoncé le coupe-papier dans la main en décachetant une enveloppe. Direction les urgences. Moralité, Luka devait se taper les basses besognes. Il avait rendez-vous à huit heures, avant les consultations. Appartement cossu dans le quartier Gambetta, pas très loin de la station du même nom. 9 rue du Cher. Luka avait perdu pas mal de temps à localiser cette petite rue toute en dévers qui aurait pu facilement passer pour une impasse. On lui avait dit après le rond-point. Et il était passé devant sans la voir. Après dix minutes de marche, il avait à nouveau demandé son chemin, tout d'abord à une vieille dame. Mauvaise idée, elle lui avait tenu la jambe pendant ce qui lui avait semblé une éternité, tout ça pour arriver à la conclusion qu'elle n'en savait rien. C'est un petit jeune avec son vélo de livraison qui l'avait renseigné, clairement. Luka regarda sa montre, 8h10, il était en retard et il n'aimait pas ça. Surtout en ayant pris soin de tout faire pour être à l'heure. Il n'était même pas passé au Mamakin. Il s'était éclipsé sur la pointe des pieds, sa fille dormait dans le salon. Il n'avait pas très bien compris la raison de son arrivée impromptue, la veille au soir. Une histoire de garçon dans un bar et comme elle était tout près, elle avait trouvé plus simple de passer chez papa. « Papa », elle ne l'avait pas appelé ainsi depuis belle lurette. En y réfléchissant, Luka avait estimé cette dénomination à… avant le décès de sa femme. « Papa, c'est vrai que maman à un cancer des os ? » A partir de là, Thalia lui en avait voulu pour avoir caché la vérité. Luka ne savait

toujours pas si cela avait été une bonne idée. Une idée venant de sa femme qui avait beaucoup de qualités, dont une, les bonnes idées. Il n'avait jamais osé expliquer à sa fille, qu'il n'y était pour rien dans le fait de ne pas dire la vérité. Non, il avait assumé en silence. Même après la gifle. Alors ce « papa », Luka ne savait pas trop quoi en penser. Il avait même peur que quelque chose de grave ne soit arrivé. Il avait juste accepté cette excuse de garçon et de bar. Sans même poser de question. Ce matin, avant de quitter l'appartement, il avait déposé un baiser sur son front. Comme quand elle était petite, puis il était parti, fermement convaincu que Thalia dormait à poings fermés.

« J'ai rendez-vous avec le docteur… Celui qui est au bout du couloir… Oui, je sais, mais il m'attend… Police ! » avait-il fini par hurler dans l'interphone, histoire de convaincre la concierge qu'il fallait lui ouvrir. Son numéro de matricule, il n'en revenait pas, il allait devoir décliner son identité et donner son numéro. Après avoir obtempéré à contrecœur, le déclic salutaire de la porte se fit entendre. En passant devant la loge, il dut encore montrer patte blanche. Voilà ce qu'il en coûtait de n'avoir pas de mémoire. Le nom de ce foutu docteur lui avait échappé. Manque de chance, ils étaient une kyrielle dans le groupe d'immeubles. Il avait donc été obligé de se rabattre sur l'interphone de la concierge. Erreur de débutant !

- Savoye, c'est au bout du couloir à droite, et essuyez vos pieds sur le tapis prévu à cet effet !

Luka dévisagea la concierge puis se décida à filer. Avant qu'il arrive au bout du couloir, le docteur avec qui il avait rendez-vous ouvrit la porte.

- Monsieur le Commissaire !

Il essuya consciencieusement ses souliers sous le regard attentif de la gardienne des lieux. Son buste passait péniblement au travers de la lucarne destinée à accueillir le visiteur. Elle scrutait !

- Excusez-moi, je suis en retard, mais j'ai eu du mal à trouver.

- Ne vous excusez pas, vous n'êtes pas le premier. On a du mal à croire que ce n'est pas une impasse, j'aurais dû vous prévenir. Entrez.

- Vous avez une concierge qui n'est pas commode !

- C'est vrai, mais elle est très très consciencieuse.

- Si jamais elle recherche un nouvel emploi, elle peut venir au *Quai* des Orfèvres. Nous aussi, on a des enquiquineurs qu'il faudrait trier avec la même efficacité !

L'appartement entièrement transformé en cabinet médical était richement décoré. Très haut de plafond, il respectait la tradition des immeubles haussmanniens. Un long couloir dans lequel se trouvait la salle d'attente, menait directement à la partie réservée au médecin. Si le salon avait un aspect moderne, le cabinet du médecin, tout de tentures recouvert, avait un côté vieille France. Le vert bouteille renforçait l'aspect feutré, un rien oppressant pour un homme comme Luka, que le luxe faisait fuir.

- Excusez-moi de prendre sur votre temps personnel, mais il s'agit d'une enquête de routine.

- Qui concerne madame Colancourt si j'ai bien compris votre assistant. Les commissaires se déplacent personnellement pour les enquêtes de routine ?

- Non, mais mon adjoint est indisponible.

- Rien de grave ?

- Non, répondit simplement Luka qui n'avait pas envie de s'étendre sur la maladresse de Philippo quand il utilisait un coupe-papier.

Le commissaire s'installa sur la chaise très confortable qui faisait face à un immense bureau qui devait coûter une fortune. Il était encombré de revues et de brochures sur sa partie droite. La gauche était dédiée à la partie informatique.

Entre le médecin et lui, il y avait une lampe allumée. Une lampe en cuivre, façonnée en torsades entrecroisées. Luka n'avait qu'une idée en tête, ouvrir grand la fenêtre pour avoir un peu d'air frais. Il faisait bien trop chaud à son goût.

- Je vous écoute.

- Eh bien voilà, nous faisons le tour des personnes qui ont connu madame Colancourt, comme vous êtes son médecin de famille, je voulais juste savoir ce que vous pensiez d'elle.

- Ecoutez, je ne l'ai pas vue depuis presque un mois. J'en déduis qu'elle va bien. C'est quelqu'un très soucieux de sa santé et celle de ses enfants.

- Pardon, mais vous n'êtes pas au courant ?

- Au courant de quoi ?

- Elle, son mari et ses deux enfants ont été tués, je croyais qu'on vous avait informé.

- Mais pas le moins du monde, comment est-ce arrivé ?

Luka fit le récit de la macabre découverte dans le squat de la rue Pajol. Il observa avec attention l'expression du visage de son vis-à-vis. Sa mine étonnée ne laissait guère de doute sur sa surprise réelle. Luka réalisa qu'il en arrivait à soupçonner tout le monde et que ça devenait une déformation professionnelle. Il se demanda si les docteurs avaient le même vice.

- Est-ce qu'elle vous paraissait inquiète, elle ou bien un membre de sa famille ?

- Vous pensez qu'il y a eu menace… Pardon, je n'ai rien noté de particulier… La dernière fois que je l'ai vue, c'était pour l'intoxication alimentaire de Hugo, visiblement des huîtres pas très fraîches chez des amis. Mis à part ce petit incident, je ne vois pas.

- Bon et bien je pense avoir assez abusé de votre temps. Désolé, mais il fallait que nous vérifiions.

Le commissaire se leva de sa chaise, regretta de ne pas

avoir ôté sa gabardine. Il était trempé de sueur. Il prit congé du médecin : « Inutile de me raccompagner, je connais le chemin. »

- Non, se ravisa le docteur, je l'ai vue une autre fois, j'avais complètement oublié…

Luka revint sur ses pas, cette fois, il ôta sa gabardine avant de se rasseoir.

- Vous permettez, je meurs de chaud !

- Mettez-vous à l'aise. Je suis quelqu'un de très frileux, alors je pousse le chauffage à fond. J'ai vécu en Afrique étant tout petit, et ce, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Au Mali, à Tombouctou.

- Je vous écoute.

- Ah oui, excusez-moi, je vous raconte ma vie… Ce n'était pas chez elle… Attendez, j'y suis, c'était sur son lieu de travail, un appartement à rénover dans Paris… Je ne sais plus trop où…

Luka sortit son petit calepin de la poche intérieure de la gabardine.

- 25 rue Suffren ?

- C'est bien possible… Oui, oui… Mais je ne venais pas pour elle, il s'agissait d'une jeune femme qui avait fait un malaise.

Luka fouilla à nouveau dans la poche intérieure pour extraire une photo.

- Est-ce cette personne ?

- Attendez, peut-être bien. Cette femme a l'air différente, la coupe de cheveux n'est pas la même et elle semble plus costaud. Mais, oui, oui, c'est bien elle. Une femme qui faisait de l'anémie à cause de règles abondantes. Je lui avais conseillé de consulter rapidement dès son retour aux USA. Savez-vous si elle l'a fait ?

- Pas le moins du monde.

- Comme je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je suis bête de

vous poser cette question. Médecin, je pense en médecin. Je suppose que pour les policiers ce doit être pareil. Est-ce elle qui ?... Je comprends, vous ne pouvez rien me dire, secret de l'enquête ?

- Nous avons tous nos secrets. Est-ce que vous avez remarqué quelque chose de particulier ?

- Non, elles s'entendaient très bien. Je crois même que cette jeune personne a été ensuite invitée chez les Colancourt. Plus tard, j'ai rencontré Paul…

Voyant la tête du commissaire, le docteur précisa :

- Le mari de Jacqueline… Nous nous sommes croisés dans la rue, par hasard et il m'a parlé de cette Chloé pour dire qu'elle était charmante. Qu'il était très content que sa femme ait une amie, que ça lui faisait le plus grand bien. Jacqueline sortait d'une période difficile.

- C'est-à-dire ?

- Puisqu'elle est morte, je pense ne pas trahir quoi que ce soit, mais j'aimerais quand même que ça reste entre nous.

Le commissaire fit un léger signe de tête qui voulait tout dire et ne rien dire, mais cela eut l'effet escompté.

- Des petits soucis côté libido, elle se plaignait de ne pas éprouver de plaisir avec son mari, en tous les cas pas suffisamment. Je lui avais conseillé à l'époque de consulter un ami sexologue, ce qu'elle a fait et ça a été beaucoup mieux par la suite.

- Vous savez quand a eu lieu cette visite médicale pour Chloé ?

- Au moins un mois, je dirais.

- En regardant le listing de vos actes, vous devriez retrouver l'information.

- Non, je n'ai pas fait d'acte… C'était compliqué et puis je devais un service à Jacqueline… Et toute la paperasse avec les USA, ce n'est pas très simple… Vous voyez ce que je veux

dire…

Non justement, il ne voyait pas et Luka n'aimait pas les choses ambiguës, cette histoire l'intriguait.

- Ça vous arrive souvent de faire des actes gratuits, comme ça ? dit-il en prenant bien soin de faire le tour du cabinet d'un regard appuyé.

- Justement, vous regardez où il faut. Cet agencement du cabinet dans un vieil immeuble, c'est son idée. Et vous savez le mieux, elle n'a jamais voulu que je lui règle quoi que ce soit pour le projet. Alors, pour une fois que j'avais l'occasion de lui rendre service, je n'ai pas hésité une seconde.

- Vous la connaissez depuis longtemps ?

- Mon père soignait déjà sa famille à une époque où ses parents n'étaient pas bien riches…

- Autre chose à me dire sur cette Chloé ?

- Rien à part qu'elle ne mangeait pas assez de viande. Je lui ai prescrit un complément en fer.

Luka reprit rapidement congé du docteur. Les éléments se recoupaient de plus en plus. Mais s'ajoutait une énigme complémentaire : pourquoi deux personnes très proches, qui s'entendaient si bien en étaient arrivées là ?

Thalia avait émergé difficilement de son lit vers les onze heures. Non pas qu'elle venait de se réveiller, elle avait tout simplement lézardé. Plus ou moins rendormie aussi. Tôt dans la matinée, son père s'était approché d'elle pour l'embrasser sur le front, elle n'avait pas bougé, gardé les yeux fermés. Faire semblant de dormir l'avait amusée, enfant elle jouait à ce jeu-là, mais il ne prenait qu'avec son père. Maman savait. Pourtant, elle s'appliquait à simuler du mieux qu'elle pouvait. Thalia utilisait tous les stratagèmes possibles, se tourner, ronfler, souffler pesamment, rien n'y faisait « Il est l'heure ma chérie, tu te lèves sinon tu vas encore être en retard. » Et elle se levait, parce que sa mère s'en était allée ne s'inquiétant

même pas du résultat. Papa n'avait jamais su y faire. « Tu dors encore ma puce ? » Question qu'elle avait toujours trouvée idiote. Soit elle dormait et par voie de conséquence ne pouvait pas répondre, soit elle ne dormait pas et la question ne servait à rien.

La douche attendrait, voilà la seule décision qu'elle avait réussi à prendre. Plantée devant son bol de café vide si l'on exceptait le petit reste avec les miettes noyées dedans, elle rêvassait depuis un bon moment. La table attendait patiemment d'être débarrassée, le pain, déjà bien entamé, regardait le sac à pain avec insistance et les couverts, étalés dans les brisures de pain, espéraient en vain un départ imminent pour l'évier. Thalia revoyait l'ancien copain de lycée qu'elle avait croisé par hasard dans un café du côté métro Pasteur. Un fanatique du baby-foot. Il était venu la retrouver à sa table, puis lui avait proposé de faire équipe. Elle s'était lassée assez vite. Les petites balles blanches allaient bien trop vite pour elle et la seule chose qui l'amusait, les roulettes, était interdite. On ne lui disait rien, mais les garçons d'en face faisaient leur regard de chien battu en signe de protestation silencieuse. Lui, n'avait plus qu'une idée en tête, se la faire. Thalia n'avait rien contre, après tout, il était mignon et déjà au lycée, elle aurait bien dit oui si cet imbécile ne sortait avec une métalleuse grosse et moche.

Arrivée chez lui, trop vite il avait été entreprenant. Précipitation ne rimait pas avec plaisir. Rapidement nus comme des vers, il avait voulu la coucher dans son lit. Elle, ce qu'elle préférait, c'était le sol. Carrelage, parquet, moquette encore mieux. Et ça tombait à pic, il avait une moquette soyeuse en longs poils blanc crème. Le top. Il l'avait pénétrée maladroitement, s'était plaint des genoux, l'avait remise sur le lit et joui en elle instantanément. Fier de son exploit, il avait mis de la musique à fond, s'était laissé tomber en arrière dans un fauteuil baquet et avait sifflé comme s'il venait de réussir l'exploit du siècle.

Elle avait prétexté un rendez-vous urgent et avait voulu

passer rapidement dans la salle de bain. Monsieur avait dans l'idée de remettre le couvert sous la douche. Elle l'avait laissé tenter sa chance, il avait failli se vautrer dans la baignoire. A la deuxième tentative, elle avait mis le holà puis viré l'intrus. Soirée merdique, une seule envie, un endroit calme. Sa copine occupait un appartement du côté de Saint-Denis, mais depuis leurs mésaventures avec la justice, quelque chose avait cassé. Les conneries ne la faisaient plus rire, les virées dans des soirées merdiques ne l'amusaient plus. En particulier les plans fumerie plus alcool où l'idée principale consistait à être stone le plus rapidement possible et à finir entassés dans une piaule à écouter de la musique planante. Mais surtout, Rosine avait une autre copine avec laquelle elle passait beaucoup de temps. Elle ne l'avait jamais rencontrée et l'idée de le faire ne l'emballait pas, tout simplement parce qu'elle avait l'intuition que ça n'irait pas. Une copine, ça ne se prête pas.

Elle avait traîné un peu du côté des Halles, une façon d'oublier cette mauvaise partie de jambes en l'air, heureusement plastifiée. Et encore, ce fut à elle de fournir les préservatifs. Puis elle était rentrée. Les magasins lui étaient interdits depuis que son compte en banque présentait un solde négatif. Solde qu'elle n'osait remettre à jour par l'intermédiaire de papa. L'idée de nouvelles fringues la démangeait. Son look ne lui convenait plus depuis sa rencontre avec Léna, la substitut. Le regard qu'elle avait porté sur sa personne l'avait transformée en profondeur. Au point de l'inciter à reprendre contact avec son formateur en école de ferronnerie d'art. Un début d'envie d'en finir avec l'errance et les rencontres pitoyables. Elle hésitait, la ferronnerie avait été une expérience nécessaire afin de renouer avec la confiance. Se savoir capable de produire de la belle ouvrage, même loin d'être parfaite, avait changé sa vision d'elle-même. Elle y avait croisé Rosine, aussi réticente qu'elle à l'autorité. Deux ennemies de la contrainte. Elle comprenait seulement maintenant qu'elle était passée à côté d'une opportunité. Elle tenta de se remémorer les étapes pour préparer l'acier avant

le brasage, le décrassage à la brosse métallique, attraper la bonne température grâce à la couleur de la flamme, puis attaquer la chauffe. Trouver la limite de fonte, ne pas pousser trop la transformation du métal. Puis la régularité du mouvement pour ne pas insérer de paille qui aurait fragilisé la soudure. Tout lui revenait assez facilement. Surtout ce mouvement qui fixait son attention, la lenteur du déplacement consécutif à la température de fusion. Tout son esprit devait se focaliser sur la tâche, elle éprouvait une forme de sérénité, doublée d'un sentiment de puissance. Puis était arrivée Rosine, avec ses plans.

Après la douche, finalement, elle n'avait plus bougé de l'appartement, sauf pour les courses. Son père n'était pas très organisé sur ce plan-là. Ce n'était pas le cas avant. Du temps de maman. Lorsque Thalia ouvrit le frigo, elle ne trouva qu'un vieux morceau de comté tout desséché, une tomate racornie et un bocal rempli de liquide dans lequel baignaient quatre cornichons. Sur le buffet, dans la soupière, elle avait déniché une trentaine d'euros pour aller au ravitaillement. Un bocal de haricots rouges, des poivrons, un paquet de riz, du piment. Son idée était de faire un chili vegan. La seule bonne influence de Rosine, avait été sur le plan alimentaire. Ainsi, elle avait appris à se nourrir sainement. Rosine avait fait la leçon sur les méfaits du capitalisme dans le domaine de l'alimentation. La lutte commençait par la viande. Alors pour ce soir, haricots rouges.

Mais pour l'instant tout était resté étalé sur la table, car son portable avait sonné. Le temps d'un doute, savoir s'il s'agissait de sa conquête de la veille qui aurait bien voulu tenter sa chance une nouvelle fois, mais non. Le groupe des joyeux drilles de l'école de médecine. Un plan soirée tous frais payés au Sixty Five. Avec un peu de chance, un autre plan drague, plus intéressant.

Avant de prendre une seconde douche, elle s'était affalée dans le canapé à regarder une série qu'elle connaissait par cœur. C'était tout ce qu'elle avait trouvé d'intéressant dans

l'un des cartons du déménagement. Ils attendaient tous dans le débarras qu'on s'occupe d'eux. Elle avait cherché désespérément celui des albums photos.

Le commissaire remontait par Meynardier. Pour une fois, une des rares fois de sa carrière, il avait opté pour le bus. La ligne 75, celle qui passait tout près du *Quai*. Le bus descendait la rue au moment, où lui, la remontait. Alors il avait grimpé, inséré son ticket et tant pis pour le mal de crâne. Et la circulation. L'idée était mauvaise, il le savait, mais rentrer de suite à son appartement était trop compliqué. La peur de se retrouver nez à nez avec Thalia, une soirée entière. Ou pire, pas de soirée du tout, seul à la table de la cuisine devant sa tasse de whisky. L'air frais, voilà ce dont il avait besoin après un trajet infernal. Le chauffeur conduisait mal, trop vite, trop brusque. Luka avait été à deux doigts de vomir ses tripes. Debout, accroché à la barre, le malaise avait passé. Une fois descendu, comme il faisait bon, il prit sa gabardine sur le bras et marcha sans se presser. Mauvaise journée. Après sa visite chez le médecin de famille, tout était allé de traviole. L'état des armes de service, pourtant simple puisque référencées sur le grand registre informatisé tournait au casse-tête. Le total était parfait. Sur un nombre de 53 armes, 42 étaient de service donc, 53 moins 42 égal… 12 ! Une arme en plus. En moins, aurait été grave, mais en plus n'avait aucun sens. Deux heures de recherche, avec le patron sur le dos, tout ça parce que Philippo n'avait pas la sienne tout en l'ayant virtuellement. Pas de chance, avec le grand chef sur le dos, le blâme était inévitable, avec retenue sur salaire. Tout ça avait occupé Luka jusqu'à l'heure du repas. L'idée de manger place Dauphine, tranquillement sur son banc avec cette douceur n'était pas pour lui déplaire. Finalement, ce fut un sandwich sous blister composé de deux triangles de pain de mie superposés. Thon, tomate, salade. Le dernier disponible dans le distributeur. Trois types de la brigade d'intervention avaient été pris pour cible dans un braquage. Un gars gravement atteint, une balle

au travers du poumon, une fille frappée à l'épaule et le dernier un œuf sur le sommet du crâne en tapant le pare-brise. Poursuite dans Paris, tout ça pour deux mômes mineurs. Shooter un dépôt de tabac, on se serait cru dans les années quatre-vingts. La course-poursuite s'était terminée dans Aubervilliers, ces deux crétins avaient fini enroulés autour d'un lampadaire. Le conducteur mort sur le coup, le passager s'était fait descendre au bout des sommations d'usage. Et trois passants légèrement blessés. Une journée de merde. Tout ça pour deux crétins. Une montagne de paperasserie, des rapports en veux-tu en voilà, plus les déclarations pour les hospitalisations. Et pour couronner le tout, prévenir les familles. La Courneuve, dans les 4 000, ou ce qu'il en reste. Mère en pleurs, puis mère qui ne comprend pas, appel d'un traducteur, et pleurs. Bruit de fond, le père, engueulade, puis hurlements et convocation.

Voilà pourquoi, Luka remontait la rue Meynardier à vingt et une heures, gabardine sur le bras. En passant devant la boucherie, il opta pour deux tranches d'aloyau et une poignée d'échalotes dans la supérette en bas de la rue. Ce fut une fois dans la rue de Thionville, en passant devant le Franprix, qu'il recompta son argent et arriva à la conclusion inéluctable qu'il s'était fait plumer et qu'il avait payé hors de prix, ce qu'il aurait eu pour un prix raisonnable tout près de son domicile. Machinalement, il chercha son trousseau de clefs dans sa gabardine. Poche intérieure, rien, les autres poches, pas mieux. Qu'avait-il bien pu faire de ces maudites clefs ? Il tenta l'interphone sans grande conviction. Personne. Il fit demi-tour pour se rabattre sur le Mamakin. On était mardi, normalement, il n'y avait pas concert. Voilà une des raisons qui faisait qu'il ne fréquentait pas le bar en soirée. L'autre, c'était le monde et le bruit assourdissant des discussions couvertes par un fond musical qui l'insupportait.

- Tiens, commissaire, c'est inhabituel de vous trouver là à cette heure-ci ? On vous a mis dehors ?

- Je me suis mis dehors tout seul, j'ai oublié mes clefs au

bureau. Où ailleurs, j'en sais trop rien, la journée a été agitée. Course poursuite après deux imbéciles.

- Et votre affaire de meurtre rue Pajol ?

- Elle nous mène aux USA et en province.

Pour Luka, la province commençait au-delà des communes limitrophes du périph. Montrouge, Malakoff, ça passait encore, mais Orsay, Clamart. La province !

- Vous nous apportez le repas ? plaisanta Serge tout en désignant la viande emballée dans son papier marron clair. Vous l'avez achetée où ?

- La boucherie fine en haut de la rue de l'Ourcq.

- Chez Mangin, c'est un voleur, vous avez dû payer ça cuir et poils. Donnez, je vous le mets au frigo, c'est pas le moment de laisser perdre ! Je vous sers quelque chose ?

- Un café et… vous avez bien de la Guinness ?

- Et une Guinness qui court !

Luka s'installa au comptoir, côté terrasse pour échapper au bruit. A force de crier pour se faire entendre, il avait la gorge irritée. Sur sa gauche, près du mur, se trouvait le journal, il s'en empara. Les minutes s'écoulèrent ainsi entre la lecture des nouvelles et siroter sa bière. Il en avait presque oublié son café qu'il dut boire tiédasse. Ses oreilles s'étaient habituées au raffut, il n'y prêtait plus attention. Au milieu de la jeunesse, il était posé là comme un meuble dont on aurait oublié la présence. Une claque sur l'épaule le sortit du Bhoutan en double page juste après la partie France métropolitaine.

- Bah alors commissaire, on fait le pilier de bar ! ironisa Dimitri qui venait d'entrer avec une nana accrochée à son bras. Elle était accompagnée d'un berger allemand, l'oreille dressée, bien planté sur ses pattes, la truffe en l'air, l'œil fixé sur le commissaire.

- C'est votre assurance contre les emmerdes que vous traînez là.

- Eh, si c'est pour me faire insulter par un connard, moi, je me casse ! s'emporta la jeune fille d'une voix de crécelle.

- Ça va, Monsieur le Commissaire est un pince-sans-rire. Commande-toi quelque chose et installe-toi, j'arrive.

- Vous allez vous marier bientôt !

- Monsieur le Commissaire, on ne rigole pas avec ces choses-là. Non, une fois de temps en temps elle me tient chaud, mais ça s'arrête là. Ce genre de gisquette, c'est pas fait pour moi.

- Pourquoi, elle tapine et vous ne voulez pas être son mac !

- Qu'est-ce que vous me chantez-là commissaire, je vais finir par prendre la mouche !

- Gisquette, c'est vous qui avez utilisé le mot.

- Et alors, s'enquit Dimitri qui sentait bien que le commissaire avait envie de lui apprendre le sens des mots.

- Le terme vient de l'époque où le préfet Gisquet a fait distribuer aux prostituées une carte de tapinage.

- Ça doit remonter à la nuit des temps votre histoire.

- Je dirais fin dix-neuvième, au pif.

- Bon, c'est pas que votre compagnie est désagréable, mais j'ai une charmante demoiselle qui compte sur moi pour lui faire la causette. Au fait, qu'est-ce que vous fabriquez à cette heure dans un bistrot, c'est pas trop votre genre ?

- Je suis enfermé dehors.

- Votre greluche veut pas vous laisser rentrer.

- Non, y a personne, j'ai juste oublié les clefs au bureau et j'attends le retour de ma fille. Peut-être…

- Sinon, je vous héberge pour la nuit dans la chambre à l'étage, ce soir elle est libre, cria Serge en arrivant à la hauteur des deux hommes.

- Ce sera pas la peine, répondit Dimitiri.

- Pourquoi, tu lui prêtes ton carton, sous le pont du canal

Saint-Denis.

- D'abord monsieur le tenancier de ce boui-boui, j'ai une tente, prêtée par l'ami Pierre ! Et deuzio, il serait capable de tout me saloper. Non, il peut regagner ses pénates, parce que chez monsieur commissaire, y a de la lumière, expliqua Dimitri tout en désignant du doigt l'immeuble du commissaire. Alors je pense que mademoiselle sa fille est de retour.

Luka se leva, salua la compagnie, laissa un billet dix et s'éclipsa. Dehors, le temps avait fraîchi. Le ciel chargé annonçait la pluie. N'ayant qu'une cinquantaine de mètres à parcourir, il garda son vêtement sur le bras. C'est en rangeant son portefeuille qu'il retrouva ses clefs, tout au fond de sa poche de pantalon. Sa première idée, fut que Dimitri lui avait joué un mauvais tour, il se dépêcha de regagner le 14 au pas de course. Avait-on visité son appartement ? A peine eut-il fait quelques enjambées, qu'essoufflé, il stoppa net. Il se mit à rire tout seul. Une dame qui vint à passer à sa hauteur le regarda, intriguée.

- Si ça continue, je vais finir par soupçonner ma propre mère de tous les crimes, expliqua-t-il en prenant la femme à témoin. Elle haussa les épaules et poursuivit son chemin en se demanda quelle mouche pouvait bien avoir piqué ce bonhomme.

Le commissaire termina sa route à une allure plus sereine. Une fois devant chez lui, il hésita à sonner à l'interphone pour annoncer son arrivée. Il était le proprio des lieux et il n'avait donc aucune raison de prévenir. Il passa le badge devant le détecteur, poussa la porte, fit quelques pas, hésita, revint sur ses pas et sonna à l'interphone.

- C'est m…

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que la porte était ouverte et le combiné raccroché. Il maugréa contre l'insouciance de sa fille qui ne prenait pas le temps de vérifier qui entrait. Dans l'ascenseur, il dut se serrer pour laisser la

place à la jeune femme du premier qui montait avec sa poussette. Arrivé au troisième, il s'apprêta à mettre la clef dans la serrure, lorsque la porte s'ouvrit toute seule.

- Je suis dans la cuisine !

Luka traversa le couloir pour rejoindre sa fille, au passage, il accrocha sa gabardine à la patère.

- Le courrier est sur le meuble dans l'entrée, lui cria Thalia.

En effet, il était empilé entre la soupière et le carton de vaisselle, celle pour les invités. Luka tria rapidement, électricité, publicité pour des pizzas express, une lettre de la hiérarchie pour lui indiquer son changement d'échelon et de la réclame pour un foie gras du Gers 100% naturel. Il reposa le tout au même endroit. D'habitude, il ouvrait son courrier dans la cuisine en se préparant un truc à manger.

- Merde, la viande !

Association d'idées, courrier, repas, boucherie, Mamakin. Sonnerie à l'interphone. Luka revint sur ses pas, décrocha.

- C'est Serge, l'aloyau, vous êtes parti sans, prononça une voix nasillarde que brouillait un crachotement régulier. Je monte.

Quelques instants plus tard, sonnette, petit paquet, coucou à Thalia.

- Je me sauve, Solange est seule en salle.

En entrant dans la cuisine, Luka trouva Thalia assise sur la chaise haute. Elle mangeait un sandwich tomate salade courgettes houmous acheté à la supérette.

- Je nous avais pris de l'aloyau… avec une poignée d'échalotes.

- P'pa, je suis vegan.

- Alors tu veux pas de viande ?

Thalia hocha la tête de droite à gauche. Luka ouvrit le frigo pour y balancer la viande qu'il avait payée cuir et poils.

- T'as fait les courses !

Une sorte de oui mâchouillé sortit péniblement de la bouche de Thalia. Luka sortit deux tranches de jambon sous blister et se fit un sandwich avec ce qui restait de pain aux céréales.

- Si tu m'avais demandé, je t'en aurais fait un façon vegan, proposa Thalia, toujours la bouche pleine, mais en plus audible.

- C'est gentil.

- Au fait, j'ai pris l'argent qui était dans la soupière pour les courses.

- Ah, y avait de l'argent ?

Luka se servit un grand verre de rouge, la bouteille était sur le coin de l'évier. Il fit signe à sa fille, laquelle refusa poliment la proposition. La présence de la canette de coca 0% aurait pu lui faire gagner de temps. Quelque chose gênait le commissaire. Le mettait mal à l'aise. Il abandonna son morceau de pain, et trempa à peine les lèvres dans son verre. Après avoir écarté les rideaux, les seuls de toute la maison, il ouvrit la fenêtre.

- T'es fou, il fait moins quinze !

- Excuse-moi, mais j'ai besoin d'air. Un truc que j'ai bouffé ce midi n'a pas dû passer.

Luka fila dans les toilettes, chercha dans la petite armoire à pharmacie le Nifuroxazide et avala deux comprimés d'un coup. Il revint dans la cuisine, s'enfila une bonne gorgée de vin pour faire descendre les médocs.

- Tu aurais pu prendre de l'eau, gronda Thalia tout en se couvrant avec un châle en laine dégoté dans une des armoires.

Le commissaire n'eut aucun mal à reconnaître celui que portait sa femme quand elle avait commencé à dépérir. Mais les nausées ne lui laissèrent pas le temps de méditer sur les souvenirs. Il approcha sa bouche dans l'entrebâillement de la

fenêtre pour respirer un grand coup.

- C'est moi qui te mets dans cet état ? Ça fait plaisir !

En entendant ces paroles, Luka réalisa que, en effet, c'était bien sa fille qui le rendait nauséeux, plus exactement un parfum qu'elle portait sur elle.

- Je suis désolé ma puce, mais ton parfum me tourne la tête. Tu sais que je suis sensible à certaines odeurs…

- Tout faux, je ne mets plus de parfum depuis que maman est morte.

- Y a une odeur… je sais pas, ou alors c'est dans ma tête.

- Tu veux que je parte…

- Mais non. Dans deux minutes, ce sera passé… Tu ne sens rien toi ?

- Non, ou alors le produit que tu utilises pour laver par terre !

D'un coup d'œil discret, Luka se rendit compte que le sol était particulièrement crasseux. Il eut honte et se promit de faire le ménage. Dès qu'il aurait une minute de libre. Il passa dans le salon, Thalia préféra rester dans la cuisine. Aussi, elle en profita pour refermer la fenêtre.

- Tu n'es pas avec ta copine ?

- Non, elle est absente pour la semaine.

- Vous n'êtes plus ensemble, essaya de savoir Luka tout en ayant l'air de pas vouloir être indiscret.

- Tu crois quand même pas que je suis une goudou.

- Une quoi ? réussit à dire Luka tout en s'étouffant avec une bouchée de pain beurre jambon salade.

Il tentait de reprendre sa respiration. Thalia le rejoignit dans le salon et lui fila une grande claque dans le dos. Le morceau gicla sur le tapis.

- Merde, tu m'as fait une de ces peurs.

- Toi aussi.

- Tu croyais que j'étais lesbienne tout ça parce que je partage un appartement avec une nana. Excuse-moi, mais t'es vraiment con.

- T'es fâchée ?

Le sourire de sa fille, rassura le pauvre commissaire qui ne savait plus quelle attitude adopter.

- Alors le garçon, c'était pas des histoires.

- Un crétin, je croyais qu'il m'appréciait, ce connard voulait juste me sauter. Une fois qu'il m'a tringlée, bye bye.

Luka faillit s'étouffer une deuxième fois. Cette fois-ci, il évita l'asphyxie, avala sa bouchée en force si bien qu'elle mit un bon moment avant d'arriver à destination.

- Bon excuse-moi, mais faut que j'aille me doucher, j'ai rencard au Sixty Five avec des potes.

La tête rouge écarlate de Luka, à cause du repas qui ne passait pas, d'une part et d'autre part à cause du sujet scabreux lié à la discussion avec Thalia, rendait bien compte de son embarras. Il persistait, pourtant, à essayer de récupérer un peu de dignité. Pour clore ce pathétique soliloque, à la poursuite d'une interlocutrice en déplacement, il réussit à émettre une sorte de borborygme qui n'avait aucun sens. De toute manière, Thalia n'y prêta guère attention pour la bonne et simple raison qu'elle était déjà dans la chambre. Elle en ressortit presque aussitôt nue comme ver avec pour seul habit une serviette de toilette et un gant de toilette. Le tout à la main. Luke s'étouffa pour la troisième fois en découvrant que sa fille était une femme très jolie. Pour faire passer la pilule, il se servit un grand verre de whisky dont il ne but que quelques gouttes. Un relent lui remonta de l'estomac pour lui rappeler que la digestion ne se passait pas très bien. Une aigreur ponctua la contraction de la poche alimentaire que les muqueuses s'amusaient à titiller. Ce fut le moment que choisit son portable pour sonner.

- Allô… madame la substitut… Léna, oui… non, non, vous ne

me dérangez pas… Demain, pour les USA, mais… ah… non l'anglais ne sera pas un problème… non allemand, de l'Est, mais ma mère tenait à ce que j'apprenne la langue… très bien… le passeport, aucun problème… et bien bonne nuit à vous aussi…

Luka raccrocha, pensif, il approcha le verre de ses lèvres, à nouveau, il eut des nausées, il reposa le verre et sortit sur le balcon prendre l'air. Il faisait vraiment froid, mais pour le moment, la seule chose qui comptait, c'était le petit vent agréable qui lui passait sur le visage. Il frissonna, mais pour rien au monde, il ne serait retourné à l'intérieur. Lorsque Thalia retraversa le couloir pour regagner la chambre d'amis, cette fois avec la serviette autour de la taille, mais couvrant à peine le bas des fesses, elle hurla en direction de son père « Tu pourrais au moins fermer la fenêtre et mettre des rideaux ! Tu veux que tout le quartier se rince l'œil quand je sors de la salle d'eau. » Luka fut sur le point de faire remarquer qu'il suffisait qu'elle adopte un autre tenue, mais il renonça à ce genre d'explications sachant qu'il allait falloir développer. Il préféra opter pour une contemplation de la vie de ses contemporains à travers la vitre. En soupirant.

Lorsque Luka se tourna pour la énième fois vers le réveil, ce fut pour découvrir qu'il persistait à afficher trois heures du matin. Seule la grande aiguille, celle des minutes comme lui avait patiemment enseigné madame Plancard en classe de cours élémentaire, avait bougé quelque peu. En plein milieu de la nuit, deux images idiotes venaient de prendre forme dans son esprit. Celle des horloges en carton pour apprendre à lire l'heure et celle de la carte perforée pour apprendre à faire les rosettes avec les lacets. Il tenta de lutter encore peu contre ces réminiscences issues d'une rêverie éveillée. De guerre lasse, il se leva et traversa l'appartement. Réalisant qu'il n'était vêtu que d'un slip, et que sa fille s'était installée chez lui. Il fit demi-tour et repartit au petit trot. Combien de temps allait-elle rester, il n'aurait su le dire. Un certain temps.

Il n'arrivait pas à savoir si cet état de fait était pour lui déplaire. Heureusement, elle n'était pas encore rentrée. Pour le principe, il enfila son pantalon et une chemise. Il hésita à passer dans la cuisine à cause de l'odeur. Il s'approcha, huma et conclut qu'elle n'y était plus. Finalement, il s'habilla complètement, sa gabardine sur le bras, il sortit prendre l'air.

Le sol était humide, il avait dû pleuvoir. En passant devant la boucherie, il repensa à la bavette d'aloyau qui dormait dans le frigo. Pour un peu, il aurait fait demi-tour, et sorti la poêle. Un instant d'hésitation, à peine, puis il poursuivit sa route, longea le hangar de l'association judaïque encore ouvert, dépassa l'ancienne entreprise d'emboutissage, délocalisée nulle part, tout bonnement abandonnée et tourna à gauche. Il aurait pu le parier, les collègues étaient de sortie. Il salua celui qui était adossé à la fourgonnette.

- Tapage nocturne, lui confia le flic en reconnaissant le commissaire.

- Le couple avec leur fada au troisième ?

- Gagné.

- La routine quoi.

Luka remonta jusqu'au coin suivant pour entrer dans la rue Léon Giraud, voir la prostituée de faction au deux. Une habituée des lieux qui travaillait à l'ancienne. Il fut déçu de ne pas la trouver. Il aimait bavarder avec elle. En général, il lui glissait un billet dans le corsage, plus rarement il entrait prendre un café et encore plus rarement, il se laissait dévêtir. Elle savait qu'il était flic, lui savait qu'elle tapinait. Luka savait qu'il risquait sa carrière et elle, elle n'en avait rien à faire. Le commissaire n'arrivait pas à se défaire de cette fâcheuse habitude qu'il avait prise depuis la mort de sa femme. En seconde option, il poussait jusque sur les maréchaux. Mais là, il n'en eut pas le courage. Finalement, bavette d'aloyau, ce n'était pas si mal. Avec des échalotes et un verre de rouge. Peut-être même une poignée de patates sautées.

8

Wednesday, the 24th of March 2005

Le Mamakin prenait des couleurs. Les premières fresques étaient apparues. Celle d'un rasta aux couleurs tropicales pointant une bombe de peinture en avant occupait le mur du côté. Sur l'autre, au fond de la salle de concert, une déclinaison futuriste d'un train délirant où les passagers étaient assis sur les wagons. Lorsque Philippo arriva à hauteur du bar, Luka était installé au comptoir, sa valise à ses pieds. Une valise à l'ancienne, que Philippo qualifiait de valise en carton. Le commissaire venait de questionner Serge sur l'absence de Dimitri, qui n'était même pas venu prendre son double Ricard.

- Je ne sais pas, ça lui arrive rarement, mais ça arrive. Peut-être qu'il s'est mis à la colle avec la nana au clebs. Tiens voilà votre chauffeur.

- Parlez pas de malheur, il conduit comme un pied, répondit Luka tout en repoussant le journal.

- Avec les pieds, plaisanta Philippo.

Serge lui demanda pour la forme s'il voulait prendre quelque chose. Comme d'habitude, il refusa. Les bistrots n'étaient pas trop son truc. Serge lui servit un grand verre d'eau pour la forme puis demanda « Alors où en êtes-vous avec Muab machin truc ? » Luka se tourna vers son adjoint, « Bah vas-y, raconte les dernières nouvelles. » Philippo hésita un instant, vérifia que son patron ne plaisantait pas, puis il se lança.

- Sadjo a rencard avec l'imprésario du Muad'Dib cette après-midi. Sinon, notre DJ a deux demi-sœurs. Une, partie en Guyane. Nana dont on n'a plus de nouvelles. La deuxième vit aux States et le voyait un peu. Les autres membres de la famille l'ignoraient avec ostentation, car il ne voulait aider personne. En clair, il ne filait pas de pognon !

Serge, impressionné, fit un mouvement lent de la tête vers le haut. Cela voulait surtout dire qu'il avait repéré trois types en terrasse qui fumaient leur clope. Il disparut pour prendre les commandes. Deux cafés. Ce n'était pas des habitués, ils avaient juste dans l'idée de se poser cinq minutes.

- Des occasionnels, fit Luka en observant Serge jongler avec la machine et les tasses.

- Il faut bien de tout pour faire un monde… Alors, prêt pour le grand voyage ? lança le patron tout en retournant en terrasse.

Ce fut Philippo qui répondit. Comme s'il s'y rendait lui-même. Il vivait les aventures du patron par procuration ! Luka avait obtenu l'accord de la chancellerie pour se rendre à New York, rencontrer ceux qui avaient connu la fameuse Chloé instrumentiste. L'affaire tournait à l'internationale, car la Chloé en question n'était pas vraiment en règle avec l'immigration, et les Américains n'aiment pas. Si elle était bien partie faire des études avec le visa d'étudiante, par la suite elle aurait dû retourner en France. Ce qu'elle n'avait pas fait pour raison de célébrité. Le producteur du moment avait bricolé un arrangement avec les services de l'immigration. Tant que tout allait bien, l'histoire n'aurait pas été bien grave. Mais avec un meurtre, celui d'une famille entière, la chose passait mal.

Luka déposa un billet de dix, Philippo vida son grand verre d'eau d'un trait sous le regard inquiet du commissaire. Il ne comprenait pas cette nouvelle mode de boire de l'eau à tout bout de champ. Dans la capitale, on trouvait un nombre impressionnant de marcheurs, la bouteille d'eau minérale à la main.

- Tu ne devrais pas boire autant de flotte, j'ai lu dans une revue médicale que c'était dangereux !

Philippo, ne sachant pas si le commissaire se fichait de lui ou pas, opta pour un petit mouvement de tête. Pour lui, cela voulait dire ni confirmation ni infirmation. Ça voulait juste dire, on peut passer à autre chose. Le commissaire l'interpréta tout autrement.

- T'es vraiment con alors ? Puisque je te dis que c'est mauvais pour la santé ! Où t'es garé ?

- Dans la rue à droite, le long du Mamakingue…

- Mamakin !... Aerosmith… inculte !

Luka aurait été bien en peine de qualifier avec plus de précisions ce groupe de musique rock. Serge lui avait fait écouter le fameux morceau Mama Kin, il avait opiné de la tête puis fini d'une traite sa Guinness. « Musique de sourdingues ! » avait-il conclu pour lui-même. Luka avait deux catégories pour classifier la musique, Mama Kin faisait partie de la première, la deuxième étant « Chansons » dans laquelle se trouvaient toutes celles fredonnées par sa tendre épouse. Il s'installa au volant et démarra.

Philippo repéra dans le rétro un type qui s'agitait en tous sens avec un drôle de truc à la main.

- Votre valise en carton commissaire, hurla Philippo, elle court derrière nous !

Une fois sorti de la capitale, Luka passa le volant à Philippo qui n'en croyait pas ses oreilles. « Vous êtes sûr patron ? » suivi un peu plus tard d'un « Vous allez bien patron ? » qui ne reçut aucune réponse, pas même un grognement, comme pour la précédente question. Le patron dormait. Le temps passant, il se mit à ronfler. Il ouvrit les yeux à hauteur de l'autoroute A1 le temps de vérifier que la banlieue était bien au rendez-vous et les rouvrit au moment d'entrer sur l'aire de stationnement réservée aux forces de l'ordre. Philippo

présenta son badge et suivit le fonctionnaire jusqu'à un emplacement libre.

- Ça va aller commissaire ? s'enquit l'adjoint tout en extirpant du coffre la petite valise de Luka.

- Tu n'oublies pas de venir me récupérer dans trois jours.

- C'est un peu court non, pour voir tout le monde ?

- On fera au mieux.

Philippo observa son patron qui partait sa valise à la main, rejoindre le point d'embarquement des officiels. Debout à côté de la voiture, il prit le temps de s'asseoir sur l'aile de la 206. Il faisait doux. Les avions quittaient le tarmac à tour de rôle dans une ronde incessante. Un instant, il regretta de ne pas être du voyage. Les Etats Unis, New-York, le quartier du Bronx n'auraient pas été pour lui déplaire. Avec sa copine du moment, ils avaient regardé les catalogues, trop cher.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Philippo se retourna d'un coup, il eut un peu de mal à reconnaître un ancien collègue de la BRI.

- Salut, comment tu vas ?

- Pas trop mal… alors on fait le chauffeur ! Tu viens chercher qui ?

- Personne, j'ai déposé mon patron, il part aux USA.

- Une affaire sérieuse ?

- Oui, on peut dire ça… Bon, je me sauve, j'ai du boulot qui m'attend…

Le travail qui attendait avait la forme de la routine et il n'était pas pressé de s'y mettre. Mais ce qui lui était encore plus insupportable que le travail de routine, c'était les collègues qui fourraient leur nez partout. Philippo avait pas mal de défauts, mais pas celui d'être une pipelette. Il s'installa au volant, alluma la radio. C'était la fin de « Walks this way ».

Sadjo de son côté, était parti plus tard dans la matinée, mais en métro, il avait rendez-vous à Paris dans le 12ième avec le producteur de Muad'Dib de son vrai nom Olivier Tartan. Bâtiment à l'ancienne, mais aménagé moderne. Dans la cour principale, on trouvait les accès à des bureaux au design branché. Un groupe de types habillés m'as-tu vu attendait qu'on s'occupe d'eux. Tous étaient accrochés à leur smartphone écouteurs aux oreilles. Un seul était debout, il observa Sadjo de haut en bas avant de marquer son dégoût profond pour la façon de se vêtir. Il salua le flic d'un vague mouvement de tête avant de se replonger dans son univers virtuel. Un jeune se dandinant comme une dinde approcha.

- Je suppose que vous êtes le policier, phrase qu'il prononça avec une voix efféminée, affichant le même dédain pour la tenue du policier.

Sadjo sortit sa carte.

- C'est bon, j'vous crois, on n'est pas les services secrets, suivez-moi, Luis va vous recevoir.

Sadjo suivit son guide lequel s'arrêta près d'une sorte d'interphone qu'il décrocha.

- Chéri, tu peux me passer Luis ! Oui maintenant, pas à la Saint Glinglin, ajouta-t-il en soupirant. Oui, c'est moi mon chou, il est là le policier… On arrive… C'est au bout du couloir, indiqua-t-il à Sadjo.

Précision inutile puisque le jeune homme accompagna Sadjo en remuant son postérieur avec allant. Ils entrèrent sans frapper dans un bureau immense qui allait bien avec l'ensemble. Tout était sur-coloré. Des disques ornaient les murs, que des noms qui ne disaient rien à Sadjo. Un grand type noir les cheveux frisés façon années 70 attendait affalé dans un fauteuil baquet vintage en simili cuir couleur orange. Il désigna une chaise à Sadjo et fit un geste de la main pour faire déguerpir l'autre type qui sortit du bureau en poussant un soupir bien appuyé.

- Rappelez-moi qui vous êtes et la raison de notre

entretien ?

- Sadjo Da Costa, je viens au sujet de monsieur Olivier Tartan.

- Comment vous dites ?

- Olivier Tar…

- Muad'Dib ! Excusez, je ne me ferais jamais à ce nom à la con !

- Vous savez qu'il est mort dans des circonstances douteuses et…

- On l'a retrouvé le derrière à l'air et la rondelle offerte, je sais et que puis-je pour vous ?

- Comme il s'agit d'un personnage célèbre dont la notoriété a permis d'accumuler un certain standing dont…

- Je vous arrête tout de suite. Célébrité, faut conjuguer ça au passé. Je l'ai récupéré pour ajouter un nom dans ma liste. Mais il ne vaut plus rien dans le métier. Plus personne ne voulait travailler avec lui et pour ce qui est du standing, il est en dette avec tout le monde.

- Il possède un château dans l'Est parisien qui…

- Le manoir est hypothéqué depuis longtemps. Il a fini de se mettre lui-même sur la paille en organisant une presta qui se voulait grandiose. En découvrant la tête d'ahuri du flic, il précisa : « une prestation » en détachant chaque syllabe avec une insistance appuyée.

- J'avais compris, mentit Sadjo.

- Au final, il n'a attiré que quelques malins qui voulaient se montrer. Non, mon pote, je peux te dire que Muad'Dib, ça ne vaut plus rien.

- Et sa famille ?

- Il est fâché avec tout le monde. Il a même réussi à braquer sa demi-sœur. Ou demi-femme si vous préférez.

- Il couchait avec sa demi-sœur ?

- Il couchait avec tout le monde… Autre chose ?

- Est-ce qu'il avait des ennemis ?

- Vous voulez dire en plus de tous ceux à qui il doit du pognon ?

- Vous pensez à quelqu'un en particulier ?

- Vous ne trouverez pas une seule personne ici qui le supporte. Tenez, Adolpho qui vous a accompagné a voulu l'étrangler lors de notre dernière fête. Non sérieusement, plus personne ne pouvait l'encadrer.

- Et pour vous, c'est une perte quand même ?

- Celui qui l'a zigouillé vient de me rendre le plus grand service, j'étais sur le point de me séparer de lui. Ainsi, je garde la main sur le Label et ça ne me coûte pas un radis !

- Donc vous auriez pu le tuer ?

- A chaque fois qu'il est venu dans ce bureau pour me casser les burnes avec ses idées à la con. Mais il est toujours ressorti vivant !

- Pourtant si j'en crois mes infos, il avait fait un tabac dans le monde de la House.

- Il a surtout su s'entourer de personnages à la pointe. Il a commencé à décliner quand il a foutu son DJ à la porte. Un type qui perce maintenant, chez la concurrence !

- A cause de quoi ?

- Une histoire de nana !

- Il partageait la même femme ?

- Musicalement parlant. Une espèce d'ovni avec ses saxos. Elle a révolutionné le son de la House music.

- Vous la connaissez ?

- Un peu que je la connais. Je l'ai même recherchée pour tenter de l'accrocher à notre label. J'ai un paquet de types prêts à bosser pour elle. J'aurais aligné pas mal de flouze pour cette nana. Mais elle a disparu comme elle est venue. Chloé

elle s'appelle, Chloé d'Arbanville.

- Je suppose que vous êtes certain de ce que vous avancez ?

- Un peu que je suis certain. Y a des gus qui m'appellent encore pour savoir si le projet va se faire ! Et si par le plus grand des hasards, vous remettez la main dessus, je vous file, cash, cent billets si vous me donnez l'info en premier, la moitié si vous l'avez déjà refilée !

Luka avait horreur des voyages, qui plus est en avion. Il avait emprunté le long corridor qui menait directement à l'embarquement. Une hôtesse l'attendait, elle l'invita dans un français parfait mais teinté d'accent américain à la suivre. Elle lui désigna une place juste à hauteur des ailes. Une heure d'attente était annoncée à cause des intempéries sur New York. Luka déplia le journal qu'il avait attrapé au passage. Il parcourut la nécro par habitude, puis passa en revue les différents titres. La Syrie côtoyait la Somalie dans la liste des horreurs. Plus loin, une longue explication sur les raisons de la démission du procureur et ses liens ambigus avec le ministre de l'Intérieur. Luka pensa qu'il allait y avoir du grabuge dans la chancellerie. Il n'aimait pas les bouleversements de ce genre, ça signifiait avant tout du retard dans les procédures. Ce fut lorsqu'il replia son canard qu'il tomba presque par hasard sur un article le concernant. Il y était question de l'avancée de l'enquête sur le meurtre d'une famille et des liens possibles avec le milieu de la musique. Pour une fois, la journaliste n'en faisait pas trop et elle était plutôt bien informée. Il se demanda où elle pouvait bien avoir eu ces renseignements. Il termina sa lecture tout en buvant un café offert par la compagnie à cause du retard.

- Ah ben merde alors, cria-t-il.

- Quelque chose ne va pas monsieur, votre café ?

- Non, rien, excusez-moi…

L'hôtesse passa à la rangée suivante pour continuer sa

distribution. Luka n'en revenait pas, une information dans le journal dont lui-même n'avait pas connaissance. Muad'Dib avait travaillé avec Chloé d'Arbanville. Il fouilla dans sa gabardine afin de mettre la main sur son portable qui n'y était pas pour la bonne et simple raison qu'il était dans la valise. Sous les slips et au milieu des chaussettes.

- Merde et remerde hurla le commissaire.

- Un nouveau souci demanda le plus gentiment du monde l'hôtesse revenue sur ses pas.

- J'ai oublié mon téléphone.

- J'ose espérer que vous le retrouverez rapidement et que nous n'aurons pas d'autres désagréments au cours du voyage, souligna-t-elle de manière appuyée, cette fois-ci.

- Quel con !

- Pardon ?

- Il est dans la valise précisa le commissaire tout en se levant, dérangeant les deux autres passagers qui trouvaient le personnage bien envahissant. Il vida sa valise dans le couloir. Les chemises s'entassaient déjà avec le pantalon de rechange, lorsque le commandant de bord annonça un départ immédiat et qu'il fallait boucler sa ceinture.

- Monsieur, je vous prie de refermer cette valise et de regagner votre place.

Le commissaire n'écoutait pas, obnubilé par son téléphone et les slips qu'il déposait de l'autre côté de la valise. D'un coup, il se leva « Je l'ai, je l'ai » criait-il. L'hôtesse qui avait été bousculée par le mouvement brusque de Luka s'était rattrapée comme elle avait pu au chariot à roulettes. Le téléphone à la main, le commissaire prenait tout le monde à témoin de son exploit lorsque le commandant de bord vint à son tour.

- Monsieur, il va falloir vous tenir tranquille et cesser immédiatement d'importuner les passagers ainsi que le personnel de bord.

En découvrant le regard effaré des gens présents dans l'avion et le contenu de sa valise étalé sur le sol, il devint tout rouge, s'excusa, entassa toutes ses fringues rapidement dans la valise, la replaça dans le coffre à bagage pour la ressortir immédiatement afin d'en extraire son téléphone. Il s'installa sur son siège et promit d'être sage tout en composant le numéro de Sadjo.

- C'est quoi cette histoire dans le journal, ils savent avant nous que Muad'Dib a bossé avec Chloé. Comment l'ont-ils appris ?

« Je ne sais pas. Pour ma part, je viens d'avoir l'info, je quitte à l'instant les locaux du producteur… »

- On va passer pour des crétins auprès de la substitut, appelle-la pour la mettre au courant. Est-ce qu'il y a autre chose que je devrais savoir ? »

Sadjo finit son compte-rendu sous le regard agacé du commandant de bord et de l'hôtesse qui trouvaient que la plaisanterie avait suffisamment duré. Il s'excusa tout en présentant sa carte de police, puis s'installa dans son fauteuil, avec la ferme intention de regarder le dernier film Fast & Furious numéro… peu importe. Thalia lui en avait parlé, l'information suffisait pour fixer son choix. Il dut voir le début du générique. Il ronflait comme un sonneur, heureusement sa voisine était dure d'oreille et le monsieur à l'autre bout, écoutait une musique de sauvage qui couvrait largement les ronflements et le reste.

Luka se dit que la prochaine fois qu'il aurait des insomnies, il prendrait l'avion pour se rendre à l'autre bout de la planète. Il avait émergé vaguement pour le repas qu'il avait à peine touché, puis pour le goûter pareil. L'avion amorçait déjà sa descente sur JFK, lorsque le commissaire se dit qu'il pourrait au moins profiter du paysage. Nuages ! La planète était enfumée à perte de vue. L'atterrissage se fit sous un déluge de flotte et un vent latéral qui mit tout le monde en émoi lors de

l'embardée. Freinage brutal, le corps qui part en avant, retour brutal contre l'appuie-tête et stabilisation. Puis promenade sur les pistes, longue promenade avant d'arriver au terminal. Tout le monde était debout entassé dans l'allée centrale, Luka toujours assis terminait sa nuit. Les oreilles bouchées, il n'entendit pas l'appel. Il fallut qu'une charmante hôtesse de l'air se hisse jusqu'à lui.

-Veuillez me suivre monsieur Romaric ! dit l'hôtesse tout en s'emparant de sa valise. C'est à vous n'est-ce pas ?

Oui, c'était bien sa valise en carton façon dessus d'armoire de ma grand-mère. Et surtout, il ne restait plus que celle-ci dans le compartiment. Luka prit son bagage, attrapa sa gabardine qu'il posa sur son bras et se fraya un chemin à travers les gens qui bougonnaient tout en regrettant de ne pas faire partie de la catégorie VIP.

Au pied de l'avion l'attendait un petit véhicule tout plat avec un gros bonhomme au volant. Côté passager, près de la porte ouverte, un autre personnage tout aussi volumineux. Habillé costume cravate chaussures marron brillantes comme si elles sortaient du magasin. Il contourna la voiture par l'arrière et s'approcha du commissaire.

- Je suis Antonio Siméoni, je viens pour vous emporter à notre office, dit-il dans un français étonnant doté d'un fort accent italien. Décidément, se dit Luka intérieurement, les Italiens ne le lâchent plus.

Il lui serra la main puis s'enfourna à l'arrière avec difficulté à cause de l'habitacle surbaissé, qui touchait presque la route. Ils accédèrent à la douane par une porte dérobée. Un policier en tenue s'adressa à Luka en américain.

- Il veut le passeport de vous et votre carte d'enquêteur de France, traduisit Antonio.

Luka les lui tendit et franchit le portique sous le regard des autres personnes qui patientaient devant l'automate pour la lecture des passeports et la reconnaissance faciale. Les deux hommes gagnèrent la sortie et suivirent les longs couloirs de

l'aérogare. Une fois dépassée la grande baie vitrée, ils traversèrent sous la masse énorme de béton pour trouver le parking réservé aux taxis. La pluie continuait de tomber à verse, heureusement, ils étaient abrités par la dalle qui s'avançait bien au-dessus de la chaussée. Luka n'avait pas dit un mot, il se contentait d'observer la foule, les vitrines et les publicités.

- Jet lag ? questionna Antonio, le décalage horaire comme vous dites.

- Non, tout va bien.

Il n'eut pas le temps de développer et de toute façon, il n'en avait pas envie. Parler, pour le moment était encore compliqué. Etait-ce le décalage horaire ? A priori, non. Luka avait l'impression d'arriver dans cette ville seulement après deux heures de transport. Ce qui n'était pas faux si l'on considérait le temps qu'il avait passé à roupiller. Il était parti à 10 heures et quelques et il était à peine midi. Tout concordait. La seule chose qui aurait dû l'alerter, il n'avait pas faim. Les rayons remplis de casse-croûtes, de bagels, les affiches pour des hamburgers gigantesques, n'avaient aucun effet sur lui.

- Nous allons tout de suite au bureau, précisa Antonio, New York City Police Department, il faudra éviter Broadway avenue et contourner Williamsburg à cause des travaux ajouta le flic au chauffeur, en américain, cette fois.

- Je sais, répondit le taxi.

Ils s'installèrent à l'arrière du véhicule. Antonio se présenta, réalisant qu'il ne l'avait pas fait. Puis il précisa qu'il devait rencontrer le police commissionner. Luka était admiratif de cette capacité à passer de la prononciation française à celle anglaise dès que son vis-à-vis citait des mots anglais. Puis ils restèrent silencieux le restant du chemin, Luka bien trop content de pouvoir découvrir la ville qui défilait sous ses yeux. Etonnants quartiers de la banlieue chic où les maisons basses s'enchaînent aux centres commerciaux. De larges boulevards pas si loin de la baie Jamaïca, si proche et pourtant si loin de

l'Atlantique et ses plages sablonneuses de Belle Harbor.

- Tu nous fais la visite touristique ! dit Antonio en s'adressant au chauffeur de taxi.

On ne mettra pas plus et s'il y a des problèmes, on les évitera en arrivant par Dumbo.

- Même avec le passage du pont de Brooklyn ?

- C'est une partie du problème, mais je le compte dans le temps…

- Que dit le navigateur ?

- Faut pas en tenir compte, avec les travaux ça change tout le temps !

- Désolé, mais on en aura pour une bonne heure, dit Antonio, en français, pour Luka.

- Il vient de France ? questionna le chauffeur.

- C'est un collègue, il vient enquêter à New-York.

- Bienvenu avec nous, glissa le chauffeur de taxi.

A nouveau ce fut le silence, d'une part parce qu'Antonio se voyait difficilement mener une discussion sérieuse en français, il manquait de pratique, et d'autre part parce que Luka était absorbé par le défilé des passants. Il remontait Atlantic avenue, à l'ombre de la ligne de chemin de fer aérienne. Ils venaient de passer l'intersection avec Kinston. Le chauffeur de taxi pestait contre les piétons, lesquels le lui rendaient bien. Luka avait l'impression d'être chez lui, comme s'il était là depuis toujours. Rien ne le surprenait. Pas même ces magasins qui ne ressemblaient pas à ceux qu'il avait l'habitude de fréquenter. Même cette ligne aérienne, cinq mètres au-dessus du sol, avait un aspect déroutant. Avec ces piliers métalliques à la façon du métropolitain, assemblés par de gros rivets. Seule l'école maternelle revêtait un aspect déroutant, avec son toboggan et ses cages écureuil. Pas un bambin pendouillant aux barres. Luka n'aurait pas su dire s'ils étaient tous en classe ou bien en vacances.

- Les enfants n'ont pas école ?

Antonio dévisagea le commissaire, comme il n'en savait rien, n'ayant pas d'enfants lui-même, il questionna le chauffeur qui confirma qu'on était bien en période de vacances. Luka fit signe de la main pour dire qu'il avait compris la réponse ce qui évita à Antonio une traduction supplémentaire. Il leur fallut près d'une heure pour arriver à hauteur de Cobble Hill. Ils remontèrent Adam street. Maintenant, ce n'était plus que buildings et immeubles de toutes tailles. Contre toute attente la circulation était fluide, y compris pour traverser le quartier bobo de Dumbo. Ils n'eurent guère plus de difficultés pour passer sur le pont Brooklyn en enjamber l'East River. Il y avait bien plus de piétons que de voitures. Ils eurent un peu plus de mal pour se frayer un chemin jusqu'à la bretelle d'accès au NYPD. Pearl street était totalement saturée. Antonio fit signe au chauffeur de les laisser là, qu'ils allaient finir à pied. Luka commençait à avoir la nausée et surtout, il avait un petit creux. Ils laissèrent le taxi dans la descente de la bretelle avant le grand carrefour.

- On a un peu de temps ? questionna Luka, parce que je mangerais bien un petit quelque chose.

- Nous avons le temps qu'il faudra pour. Aimez-vous le pastrami ?

- Je connais, mais il faut qu'il soit bon !

- Je sais où. Il faut des mètres plus loin pour trouver le marchand qui avance.

Ils bifurquèrent sur la droite, passèrent le long des imposants piliers qui supportaient le pont de Brooklyn. Un peu plus loin se trouvait un marchand ambulant avec son attirail sur roues. Antonio le salua amicalement. On le voyait à peine dans l'encadrement de pancartes listant les sandwichs possibles et leur prix.

- Une boisson vous voulez ?

- De l'eau gazeuse bien fraîche.

Le policier commanda un Perrier et deux pastramis. Pendant que le vendeur préparait les commandes, chacun des deux hommes ouvrit sa bouteille pour se désaltérer. L'air était sec, mais la température n'était pas très élevée. Les passants portaient encore manteaux et chapeaux. Luka enfila sa gabardine plus pour avoir les mains libres que parce qu'il faisait froid.

- Vous avez des enfants ? questionna Antonio, histoire d'entretenir la discussion.

- Une fille, une emmerdeuse !

- Eummardouse ?

- Elle fait des histoires.

- Ecrivain ?

- Non heu…

- Ah emmerdeuse, je sais traduire… les filles sont ainsi. Excusez-moi, je parle pas souvent mon français. Maman venue de France, parler avec moi il y a longtemps… puis école…

Le vendeur interpella les deux hommes afin qu'ils viennent chercher leur sandwich. Antonio régla la note et demanda une fiche. Luka tendit la main vers son portefeuille.

- La maison offre, coupa le policier.

Antonio regarda sa montre tout en expliquant qu'il fallait y aller en mangeant. Une dizaine de minutes étaient nécessaires pour rejoindre l'entrée principale par Pearl Street. Les deux hommes longèrent le petit square puis se présentèrent au contrôle. Antonio salua un collègue dans le grand hall, présenta rapidement Luka, le policier en tenue eut un petit sourire qui pouvait signifier n'importe quoi. L'ascenseur le plus proche était en panne, ils continuèrent jusqu'à l'autre. De longues secondes furent nécessaires avant de grimper dans les étages. Au septième, ils quittèrent

l'ascenseur, traversèrent un ensemble de boxes dans lesquels le personnel administratif œuvrait. Une jeune femme les accueillit, leur proposa un café pour attendre, qu'ils acceptèrent tout en s'installant dans de profonds fauteuils en cuir. Ils n'eurent pas le temps de profiter de leur boisson car O'Neil, le commissionner, les recevait déjà. Il claqua amicalement le dos de Luka et s'adressa à lui en américain. Antonio s'apprêtait à traduire, lorsque Luka répondit dans un anglais approximatif, mais d'assez bonne qualité pour impressionner Antonio. Un anglais avec un léger accent allemand dû à ses origines berlinoises, partie Est.

- Alors, Monsieur le Commissaire » comment allez-vous depuis… attendez, ça fait bien…

- Deux ans Paul, deux ans déjà.

- Voulez-vous boire quelque chose ?

- Non ça ira, et puis tu ne dois pas avoir beaucoup de temps, et de toute façon, je suis fatigué. Il faut que je me repose, demain sera une longue journée.

- Antonio a été briefé, tu pourras voir à peu près toutes les personnes dont nous avons parlé avec ton « adjoint », « cela est ainsi qu'on dit en France, n'est-ce pas ? ». On a fait notre petite enquête, mais j'ai de plus gros poissons à frire… Comment dites-vous, les français, avec les chats ?

- Pas de quoi fouetter un chat…

- Oui, c'est cette merveilleuse expression… Bref, à part une régularisation en peu limite grâce des appuis hauts placés…

- Chloé d'Arbanville avait des relations politiques ?

- Je vois où tu veux en venir, mais rien de tout cela. C'est le Label qui l'a recrutée qui possède des appuis, ils voulaient qu'elle travaille pour eux. Son visa étudiant avait expiré depuis un moment, ils ont tout fait pour être tranquilles…

Luka salua le commissionner, puis fit un signe de tête en direction d'Antonio pour lui signifier qu'il était prêt à le suivre. Luka aimait beaucoup quand le commissionner prenait la

peine de prononcer quelques mots en français avec un accent américain appuyé revendiquant ses origines d'Irlande du Nord. L'entretien était une pure formalité. Une heure plus tard, Luka se retrouvait dans un petit hôtel à la limite de China Town. Le même hôtel recommandé par O'Neil, déjà la fois précédente.

- Tu aurais pu me dire que tu parlais américain ! reprocha Antonio à Luka, lorsqu'ils furent sur le point de prendre congé l'un de l'autre, devant la porte de l'hôtel.

- Désolé, mais je ne parle pas très bien et il me faut un peu de temps pour m'acclimater, mentit Luka.

- Tu es sûr que tu ne veux pas rester à la maison ? Il y a une chambre d'ami avec un sofa.

- C'est très gentil à toi, mais je suis bien ici. On dit demain vers 9 am ?

- Pas plus tôt, la responsable du Label ne sera pas là avant dix heures. Bon je file, bonne nuit « commissaire ». Si tu veux manger, je te recommande le Shanghaï Montana, au coin de la rue !

- Paul m'avait déjà recommandé ce restau, vous avez des accointances ma parole ! plaisanta Luka.

- Pas d'accointances, mais un canard laqué absolument délicieux.

Beaucoup plus tard, Luka était sorti, indécis. Canard laqué, pas canard laqué… Il s'était arrêté à la devanture du fameux restaurant où de magnifiques canards étaient pendus. Finalement, il se laissa tenter. Tout seul à sa table, il s'était empiffré de volaille et de riz cantonais. L'ambiance musicale, de la variété chinoise couvrait difficilement le bruit des conversations, dont beaucoup étaient couleur locale. Le serveur vint proposer des desserts, il fit l'impasse ainsi que sur l'immonde Saké avec femme nue au fond de la tasse. Une seule chose importait, fuir ce raffut assourdissant où chacun tentait de couvrir le fond sonore.

A l'extérieur, il faisait doux, une légère brise rafraîchissait les premiers pas difficiles du printemps. Il préféra garder sa gabardine sur le bras. Il remonta en direction de l'hôtel, s'arrêta devant l'entrée, fouilla dans sa poche intérieure et n'y trouva pas le paquet de cigarettes qu'il cherchait. Une fâcheuse habitude dont il ne parvenait pas à se défaire. Il n'avait pas sommeil et l'idée de passer la soirée en tête-à-tête avec l'écran de la télévision ne l'enchantait guère. Il poursuivit sa route. Au premier carrefour, il bifurqua à droite et remonta l'avenue. Marchait-il au hasard ? Ou bien avait-il une idée en tête ? Il n'aurait pas su le dire, mais ses pas le menèrent à hauteur du petit parc Tribeca dont la forme vaguement triangulaire correspondait aux différentes rues qui se rencontraient. Il longea un gigantesque building en briques au pied duquel une porte non moins gigantesque indiquait l'entrée. Là, il se reconnut. Il n'aurait pas su y aller, mais maintenant qu'il s'y trouvait, il sut immédiatement ce dont il avait besoin. Un café et un whisky. A l'angle de West Broadway et de Lispenard se trouvait le 119, un bar à l'ancienne, façon british. Pas très grand, mais très haut avec une collection de bouteilles impressionnantes, plus de deux cents whiskies. Il poussa la porte en bois épais, d'un mat patiné. Il s'installa au comptoir entre deux malabars qui discutaient chacun de leur côté. Ils se tournèrent de concert, dévisagèrent le commissaire, puis s'écartèrent pour lui faire un peu de place, le tout agrémenté d'un charmant sourire. Luka eut un doute. L'espace d'un instant, il se dit qu'il était tombé dans un bar gay. Rassurée par la nana qui attrapa l'un des types pour se pendre à son cou et lui rouler une galoche passionnée, il finit de s'installer sur le haut tabouret.

- Je vous sers quoi ?

Luka observa l'ensemble de bouteilles, fit signe au serveur de lui laisser un peu de temps pour se décider, qu'en attendant, il prendrait un espresso. Luka passa un temps infini à parcourir les rayons. On trouvait des whiskies irlandais, japonais, écossais et d'autres encore dans une

déclinaison de tonalités blondes allant d'un bleuté jusqu'à un or rutilant. Lorsque le serveur revint, il opta pour son Chivas habituel. Deux Chivas plus tard, il quitta le bar. La nuit était tombée d'un coup. Luka n'avait pas vu passer l'heure. Le temps de bavarder avec le serveur, de raconter à la belle rousse ce qu'il faisait ici, d'être déplacé pour un groupe de nanas aux éclats de rire tonitruants, il avait fini contre la fenêtre avec son verre à la main. Un instant, il avait été tenté par une bonne bière, mais trouva que ce n'était pas raisonnable, trop de travail l'attendait le lendemain.

D'abord, il s'était perdu. Comment avait-il fait pour se retrouver dans Vestry au milieu des entrepôts industriels ? En premier, il s'était trompé en prenant par Lispenard, il avait fait demi-tour, traversé un autre parc dont il ne se rappelait pas le nom, puis, à partir de là, le sentiment de n'être pas seul avait pris le relais. Une sensation idiote d'être suivi par au moins deux personnes, deux femmes. Il en aurait mis sa main au feu, sans savoir d'où lui venait cette certitude. Il accéléra, coupa le carrefour en biais tout en continuant à remonter la rue. Il voulait que ses suiveurs se découvrent. Personne. Très vite, il se trouva au bord de l'Hudson River, sur l'allée verte. Quelques traîne-savates finissaient de se murger, plus loin un groupe d'ados rassemblés autour d'un guitariste chantonnait tout en buvant de la bière. L'un des jeunes le salua et lui proposa une boisson. Contre toute attente, il accepta, le temps d'écouter Let it Be massacré à la gratte. Il jeta un regard circulaire, ne repéra personne et finit par se dire qu'il devenait complètement parano. Rigolant tout seul, il croisa le regard d'un ado. Pensant que le commissaire était de connivence avec lui, le jeune homme trinqua à sa santé. Luka se laissa un peu de temps pour observer la jeunesse dans toute son exubérance, puis profitant d'un moment de tranquillité s'éclipsa discrètement et poursuivit son chemin. Il avança un peu au-dessus de Holland Tunnel, et revint sur ses pas. Il traversa la double voie pour s'engager dans Spring Street. Elles l'attendaient là. Chacune d'un côté du trottoir,

l'une adossée au mur, l'autre assise sur le coffre d'une bagnole. Pourquoi n'avait-il pas fait demi-tour ? Certainement, parce qu'il était persuadé que cela était inutile, mais aussi parce qu'il avait envie de savoir. Une embuscade aussi méticuleuse n'était pas due au hasard. Ces deux filles cherchaient à le coincer. Pour la première fois de sa carrière, il regretta de n'avoir pas sur lui son bon vieux revolver Manurhin resté en France, dans le tiroir de son bureau, celui du dessous, fermé à clef. Le commandant n'avait jamais réussi à le lui faire ramener à l'armurerie. Privilège des anciens. Mais en cet instant, pas de pistolet. Pas de clefs non plus pour se fabriquer un poing américain. Par précaution, il entoura son bras droit avec sa gabardine pour se protéger d'un éventuel coup de surin. La fille placée contre le mur, fut la première sur lui. Il n'eut guère le temps d'anticiper quoi que ce soit. La deuxième, d'une balayette, le fit chuter lourdement sur le sol. Il était sur le dos maintenu fermement au sol, l'avant-bras de la blonde lui écrasant la glotte. L'autre, cheveux rasés, présenta une lame de rasoir à hauteur de sa jugulaire. Aucune chance d'en réchapper, il était cuit. '*Fait comme un rat*'. Il chercha à se rappeler l'expression d'O'Neil avec une histoire de penny. Impossible de s'en souvenir. Ce fut sa dernière pensée avant de perdre connaissance, à cause du manque d'air.

- Bah papy, on s'en sort pas trop mal. C'est le genre de harpies qui ne se contentent pas de vous faire les poches.

Luka voyait les images défiler dans une semi-conscience. Il était incapable du moindre mouvement. Il aurait voulu parler, il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

- T'es un marrant, je file parce que contrairement à elles, moi, c'est tes poches qui m'intéressent. Je te laisse en de bonnes mains, les flics ne vont pas tarder, le connard d'en face est en train d'appeler.

Luka voulait se mettre debout, mais il retomba, épuisé, incapable du moindre mouvement. Ses jambes étaient

lourdes, une bouffée de chaleur lui enflamma les joues. Le bruit de la sirène, les lumières bleues, le secouriste qui lui parlait, le brancard, l'intérieur de l'ambulance. Puis dormir.

9

Thursday, the 25th of March 2005

Luka était assis sur le bord de son lit d'hôpital partageant la salle des urgences avec deux patients, chacun dans un box. Son seul souci était de quitter les lieux le plus rapidement. En chemise et en pantalon, il enfilait ses chaussettes lorsqu'un flic et Antonio accompagné d'un médecin entrèrent dans la salle. Ce dernier prit la parole.

- Dites à votre ami qu'il a eu une chance incroyable, la cicatrisation est très étonnante, trop rapide, ça n'est certainement que superficiel…

- Il parle anglais, y pas de soucis…

Le docteur se tourna vers Luka pour s'adresser à lui tout en prenant soin de bien détacher les syllabes. Il avait du mal à croire que ce Français dans la pure tradition gauloise puisse comprendre quoi que ce soit à l'américain.

- Monsieur, heu, hésita le toubib le temps de consulter sa plaquette, Romaric, je déconseille un départ aussi prompt. Vous me comprenez ?

Luka se contenta d'un signe de tête pour confirmer, que même d'origine allemande et vivant en France, on pouvait parler américain.

- Vous avez été sauvagement agressé et blessé au niveau du cou. La plaie est désinfectée, mais il faudrait attendre encore un peu avant de bouger.

Luka signait déjà la décharge de sortie contre avis médical. Il eut un peu de mal à lacer ses chaussures, la tête lui tournait encore un peu. Antonio se tourna vers le flic qui l'accompagnait.

- Redis un peu toute l'histoire ?

- Le témoin n'a pas vu grand-chose. Un clodo qui lui faisait les poches pour quelques dollars. On a déjà retrouvé le portefeuille, il traînait sur le sol un peu plus loin. Le type en question, on n'a aucune chance de mettre la main dessus. On pense qu'il a menacé votre ami à l'arme blanche, je penche pour une lame de rasoir, puis ça a mal tourné.

- Tu t'es défendu, questionna Antonio.

- Je ne sais plus vraiment, il me semble que non, je n'ai pas eu le temps de bien voir. Mais ça c'était après.

- Après quoi ?

- Deux nanas m'ont pisté, et ce sont elles qui m'ont attaqué. L'autre est arrivé après pour me faire les poches.

- Tu pourrais le décrire ?

- Non, trop sombre et en plus à contre-jour à cause du lampadaire.

Antonio se tourna vers le flic toujours à ses côtés. « Ça correspond ? »

- Oui, même mode opératoire.

- Ça correspond à quoi, demanda Luka tout en se levant pour quitter la salle de soin.

- On a une série d'agressions à l'arme blanche, continua le collègue d'Antonio, deux femmes, genre punkettes, surtout l'une d'entre elle, l'autre serait plus âgée mais habillée de façon excentrique. La différence…

- La différence, poursuivit l'Italien, c'est que les victimes, en général ne s'en remettent pas. Soit juste après l'agression, soit un peu plus tard, pour ces victimes, ça se termine en suicide…

- Suicide dont on est pratiquement certain sauf pour une ou

deux.

Antonio observa ce flic français, intrigué. Ses déductions laissaient présager qu'il en savait bien plus qu'il ne l'avait dit. Il intégra cette information dans une des cases de son cerveau. Celles qui servaient à rendre compte à son chef.

- Est-ce que tu es certain d'être en état, on peut reporter ? dit Antonio en voyant que Luka avait un peu de mal à mettre un pied devant l'autre.

Luka ne prit pas la peine de répondre, il récupéra sa gabardine, l'enfila et quitta l'hôpital sans un mot. Les coïncidences, il n'aimait toujours pas et ce genre de situation incongrue en faisait partie.

- Il faudra tout de même passer à ton hôtel !

Luka dévisagea Antonio sans comprendre.

- La chemise est pleine de sang, interroger les gens ainsi ne serait pas correct.

Les locaux du Label WMs'C étaient spacieux et aménagés avec goût. Le choix du mobilier avait été effectué avec soin et la direction, visiblement, n'avait pas mégoté sur les budgets. Les fauteuils étaient confortables, tout en ne l'étant pas trop. On pouvait s'en extraire sans difficulté au moment opportun. Luka commençait à ressentir la fatigue cumulée du voyage et de ses mésaventures nocturnes. Antonio ne disait rien, mais n'en pensait pas moins. Luka aurait mieux fait de rester se reposer. Les délais, on peut toujours faire avec. Une bonne quinzaine de minutes s'écoula avant le retour de la jeune femme. Jupe en cuir, mi-cuisse, cuissardes noires, un pull léger d'un violet soutenu. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, attachés sur l'arrière. Son visage était fin, type Golfe persique, Luka aurait parié pour libanaise.

- Messieurs, madame Sarah Abitbol va vous recevoir, je vous prie de me suivre.

Luka se leva prestement, surprenant Antonio qui en était

encore à se sortir du fauteuil à cause d'une revue dont il ne savait pas quoi faire. Il se rappela l'avoir prise sur une petite table du couloir, l'y déposer l'obligeait à remonter en sens inverse. Finalement, il la déposa sur le buffet design uniquement orné d'un vase Ming. Il trottina pour revenir à la hauteur de Luka, mais à cause de la présence de la jeune femme, il dut se cantonner à suivre. O'Neil lui avait stipulé d'être l'interlocuteur privilégié dans ce travail de liaison avec la police française, ça partait mal. Lorsqu'ils entrèrent dans le bureau de la productrice et directrice du label, Luka se plaça d'emblée devant la chaise qui faisait face et salua cette très jolie femme, puis présenta Antonio comme un auxiliaire missionné par la direction de la police new-yorkaise afin de l'épauler dans ses démarches. « Bref, mon adjoint » conclut-il, laissant le pauvre Antonio sans voix.

- Que puis-je faire pour vous rendre service ?

- Nous parler de Chloé D'Arbanville qui appartient à votre label, répondit Luka dans un américain qui ne cessait de s'améliorer à une vitesse surprenante. Antonio n'en revenait pas.

- Plus exactement dont certaines prestations appartiennent à WMs'C.

- WMs'C, qui veut dire ?

- World Music de Canarsie… à cause de la baie Jamaïca…

- J'avais cru comprendre que le C était un hommage à Chloé ?

- Au départ oui. C'était une idée de la codirectrice avec qui je partage la gestion de ce label.

- Et un peu plus, si je puis me permettre…

Antonio écoutait cet entretien sans en croire ses oreilles. Luka en savait plus que lui sur la manager du groupe. Il connaissait quelqu'un à qui il allait passer un savon, l'enquêteur chargé de la collecte des informations. Mais il savait qu'en retour, on ne manquerait pas de s'occuper de lui,

puisqu'il avait pour mission le bon déroulement de cette collaboration en en prenant l'initiative.

- Vous êtes bien renseigné pour un Français, je crois ?

Luka opina du chef puis ajouta « originaire d'Allemagne de l'Est ».

- Vous n'avez pas l'air de porter cette Chloé dans votre cœur, continua Luka. Est-ce lié à un problème financier ?

- Vous faites fausse route, tout au contraire, c'est une affaire en or. Et encore, il a fallu que Madge insiste pour l'associer aux bénéfices… pour un coût ridiculement faible compte-tenu de ce qu'elle nous a rapporté.

- Madge est la codirectrice je suppose ?

- Madge Griffin…. Codirectrice est un bien grand mot. Nous n'avons plus de nouvelles depuis plusieurs semaines, dit-elle au bord des larmes.

- Quelle était sa relation avec Chloé ?

Luka tendit un paquet de mouchoirs en papier, non ouvert en direction de la jeune femme qu'elle refusa poliment préférant un mouchoir en tissu.

- Je suis désolé, je ne voulais pas…

- Mais si vous le vouliez !

En effet, Luka voulait ! Il voulait en savoir plus sur les rapports entre ces trois femmes. Et il sentait bien que derrière l'apparente tranquillité de la manager, il y avait de la tension et de l'appréhension. La jeune femme qui les avait introduits, s'approcha de sa patronne et leur proximité laissait deviner qu'il y avait plus entre elles deux qu'une simple relation de travail.

- Avec mon amie Madge, on était sur le point de vivre ensemble… puis est arrivée cette Chloé… Voilà tout… Elle l'a vampirisée…

- Vampirisée ?

- Une façon de parler… Chloé est quelqu'un de bien, je ne

l'aime pas parce qu'elle m'a piqué ma copine, mais c'est tout…

- Je ne savais pas que Chloé était lesbienne…

- Moi non plus… Cette nana est une énigme…

- Excusez-moi de revenir à… madame Griffin…

- Madge…

- Oui, Madge, est-ce normal de ne plus avoir de nouvelles d'une codirectrice ?

- En réalité, elle ne l'est que sur le papier, elle m'a donné les pleins pouvoirs et m'a cédé une partie de ses parts…

- C'est une aubaine…

- Si vous le dites… Je vois où vous voulez en venir, vous pensez que…

- Non, coupa Luka, je ne pense rien, je cherche juste à comprendre. J'insiste sur un point, et mon adjoint pourra vous le confirmer…

Antonio faillit s'étrangler avec sa salive.

- … Vous n'êtes en aucune façon mise en cause pour quelque raison que ce soit. Et si par mes questions, j'ai laissé entendre une chose pareille, je vous prie de m'en excuser.

- Désolée, je m'emporte vite quand il s'agit de Madge… Elle m'a abandonnée tout en me gratifiant de cadeaux… bien trop… Je l'aime et continuerai à l'aimer… excuse-moi Kahina…

La jeune fille s'approcha de sa patronne et lui posa la main sur l'épaule. Luka comprit une chose, Sarah Abitbol était inconsolable, elle avait perdu ce qui lui était le plus cher et tout ça par la faute de cette Chloé. Visiblement, elle avait une emprise sur les êtres qui pouvait s'avérer énorme. Luka prit le temps de repenser à ces nouvelles informations. Sarah avait séché ses larmes, mais elle gardait les yeux rougis. Le commissaire dévisagea cette femme, il s'étonna que son rimmel n'ait pas coulé. Puis il se dit que sous son apparence fragile, elle devait être dure en affaire. Il jugeait cela à son bureau, la façon dont il était organisé, rien n'était laissé au

hasard et ce qui pouvait paraître en bordel, par exemple le tas de dossiers, ne l'était pas. Antonio aurait voulu intervenir et il s'impatientait. Il fallait en savoir plus au sujet de la codirectrice. N'y tenant plus il ouvrit la bouche pour prendre la parole, mais Luka anticipa sa question.

- Excusez-moi de revenir une nouvelle fois sur votre amie. Que faisait-elle avant de travailler pour vous ?

- On s'est mal compris, c'est moi qui travaillais pour elle. Madge m'a tout appris et si aujourd'hui nous avons tant prospéré ne croyez pas que ce soit grâce à moi. Elle a su profiter d'un concours de circonstances, et elle m'a emportée dans son sillage.

- Vous n'avez pas répondu à ma question ?

- Elle travaillait comme assistante pour l'organisation des shows… mais très vite elle faisait un travail bien plus important que simple assistante. Par exemple, lorsqu'elle s'est mise au service de Muad'Dib…

- Le DJ qui faisait de l'Electro House ? coupa Luka.

Que ce soit Sarah, ou son assistante ou encore Antonio, tous furent fort étonnés d'entendre le commissaire aux allures franchouillardes prononcer de telles paroles.

- Oui en effet… c'est d'ailleurs par son entremise que Madge a rencontré Chloé. A la suite de cette rencontre, nous avons monté notre propre label, Muad'Dib a été notre premier client. A l'époque, il se fichait de tout ce qui était contrat et argent, il ne vivait que pour sa musique. Il avait un défaut, il ne savait pas gérer son argent, qu'il dépensait sans compter.

- Il n'est plus chez vous je crois ?

- Les musiques qui rapportent le plus le sont encore, mais en effet, je lui ai demandé de quitter notre Labels.

- Maintenant, il est chez *Sadji* n'est-ce pas ?

Encore une fois, Sarah fut soufflée, mais Antonio le fut moins, il venait de comprendre que quelque chose

d'important reliait le DJ à l'affaire d'assassinat de la famille Colancourt.

- Oui, c'est même moi qui les ai présentés. Sadji avait besoin d'un faire-valoir pour se lancer et nous, on avait surtout besoin qu'il nous quitte. Ses exigences devenaient impossibles et surtout, il n'attirait plus les foules qu'il attirait par le passé.

- Que savez-vous sur Madge, je veux dire d'où elle vient, si elle a encore de la famille ?

- Ce que je sais… elle est amusante votre question, parce que je me rends compte que je ne sais pas grand-chose sur elle… Je crois qu'elle vient de Los Angeles, que ses parents étaient musiciens… Jazz West Coast façon Shorty Rogers, vous connaissez ? osa Sarah pensant que le commissaire avait fréquenté tout le gratin mondain de la musique.

- Non pas le moins du monde…

- Des parents adoptifs, j'ai oublié de vous préciser… Mais elle n'aimait pas trop parler de son passé. Tout ce que peux vous dire, c'est qu'à 16 ans, elle quittait Hermosa Beach pour vivre sa vie.

- A-t-elle eu des ennuis avec la police ?

- Elle avait des ennuis avec tout le monde, une véritable tigresse…

Luka comprit qu'il n'en saurait pas plus sur le passé de délinquante de Madge. Passé qui ne faisait aucun doute pour le commissaire.

- Je ne voudrais pas abuser de votre temps plus longtemps, merci pour votre aide précieuse.

- Peut-être que cela vous intéressera, Madge a demandé un certificat afin de pouvoir travailler en France.

- Travailler dans le monde de la production musicale ?

- Pas vraiment, comme professeur d'arts plastiques dans un collège. Je sais, elle a des idées qui peuvent être déroutantes, mais c'est ce qui fait sa force créative, elle est imprévisible.

- Vous n'auriez pas une idée de l'endroit ?

- Le lieu de travail, vous voulez dire ?

- Oui, désolé, mon anglais à ses limites…

- Attendez, on a ça sur l'ordi. Sarah décrocha le combiné et composa un code interne. Chaton, tu peux me trouver le certificat de Madge, celui pour la France et me dire pour quelle structure ?... Oui, je patiente… Merci… Oui, j'ai fini et je passe bientôt… Dis-leur de patienter… Non, non, je veux les voir avant la signature… A plus chaton… Sarah reposa le combiné sur l'encoche en plastique transparent teinté de bleu quand la ligne était prise. High School, en français, je ne sais pas dire…

- Lycée…

- Vous dites ?

- Ly-cée, précisa Luka en détachant les syllabes.

- La lycée de Orsaille, je crois pas qu'on dit comme ça. Elle prit son bloc pour écrire le nom de la ville et celui de l'établissement.

Luka se saisit du bloc puis lu à haute voix « Orsay, Chappuis »

- Voilà le son juste, précisa Sarah, à nouveau en français avec une forte accentuation américaine qui rendait difficilement compréhensible ce qu'elle tentait de prononcer. Excusez-moi, je dois aller… est-ce ainsi qu'on dit chez vous, questionna Sarah, cette fois en américain.

Luka prit congé, Antonio fit du même et quitta les locaux à la suite du commissaire. Il avait largement sous-estimé ce personnage qu'il trouvait sympathique. Il aurait préféré le contraire. Ils descendirent à l'étage pour rencontrer une partie du groupe avec lequel Chloé avait collaboré pour une période. Luka sortit de sa poche un Doliprane, un étau enserrait sa tête, ses yeux lui faisaient mal et il avait la nuque raide.

- La suite d'hier ? questionna Antonio, vous voulez qu'on fasse une pause ?

- Non, ça passe déjà, c'est ce bureau, il y avait un parfum étrange qui m'a filé mal au crâne. Ça ne vous a pas gêné ?

- Non. Pourtant, je suis sensible aux odeurs… on m'a dit que j'aurais pu être parfumeur, j'ai une faculté incroyable pour repérer les nuances olfactives…

Lorsqu'ils quittèrent l'ascenseur, le couloir était désert. La jeune femme qui les avait accompagnés auprès de la direction, les précédait. Tout à coup elle stoppa net sa marche et se tourna pour s'adresser au commissaire dans un français parfait.

- Cette fille est une monstresse, elle détruit tout sur son passage. Ma patronne a été laminée par son séjour ici, vous la croyez simplement affectée par une affaire de cœur qui aurait mal tourné. C'est bien plus que cela, elle a dû se reconstruire complètement. Chloé a exercé sur elle une emprise tout aussi dévastatrice que sur Madge. Madge a disparu de la circulation, ça ne m'étonne guère…

- Que voulez-vous dire ?

Antonio était dépassé, les échanges allaient trop vite et certaines informations lui échappaient. Il aurait voulu leur demander de parler plus lentement, mais il sentait que Luka se concentrait sur ce qu'il entendait et que ce ne serait pas lui rendre service. Plus le temps passait et plus Antonio avait du respect pour l'homme. Plus il percevait sa finesse et la façon dont il avançait ses pions.

- Que si elle était morte, ça ne serait pas étonnant…

- Avez-vous connu Chloé ?

- Oui…

- Avez-vous eu des rapports intimes avec elle ?

- Non et c'est ce qui m'intrigue.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Que si elle était lesbienne, alors moi, je suis un mec avec une paire de couilles !

- Donc si Madge est partie pour elle, c'est pour une autre raison…

- Cette femme est une sorcière, je vous le dis…

La jeune femme reprit sa marche, arrivée devant l'un des studios d'enregistrement, elle poussa la porte. Les deux hommes la suivirent. Dans la salle, trois hommes attendaient. L'un adossé au mur, une clope au bec, l'autre affalé dans un fauteuil noir qui semblait fait pour s'y perdre. Le troisième se balançait sur sa chaise tout en machouillant du chewing-gum.

- Charles Travor, guitariste, Fred Saluro, batteur et Greg Bonajones bassiste.

Les trois instrumentistes se levèrent pour saluer Luka et Antonio qui se présentèrent. Luka expliqua ensuite la raison de leur rencontre. Ce fut Fred qui parla en premier.

- Chloé est la saxophoniste la plus douée que je connaisse, la seule à tenir un set sans perdre le tempo. Une horloge. Elle partait dans des variations improbables au point qu'on se demandait à chaque fois comment elle allait revenir avec nous.

- Une vraie terreur, cette fille. A l'impro, je ne connais personne d'aussi incroyable, de l'émotion au point de vous retourner les tripes, ajouta Greg.

- Vous travailliez avec Léni n'est-ce pas, Léni Terry…

- Oui, dit Charles assez sèchement. Et alors ?

- Qu'est devenu Léni ? Je crois qu'on n'entend plus parler de lui…

- Il joue encore, mais dans de petites salles, pour le fun. Il possède une chaîne de salles de sport, genre fitness, il s'est recyclé dans le business…

- Quels étaient leurs rapports ?

- Trop de pression. Elle lui a damé le pion, dès le départ.

Mais tous les deux, c'était du grand art…

- Pas de l'esbroufe, genre à qui aura la plus grosse. De la musique, de la vraie musique… intervint Greg.

- Faut dire qu'il avait flashé sur elle, mais pas Chloé, ajouta Fred.

- On avait tous flashé sur elle… enchaîna le guitariste. Elle nous avait envoûtés, j'ai essayé de faire comme si de rien n'était, mais quand elle nous a quittés, j'ai eu les boules… Pour elle, j'aurais fait n'importe quoi…

- Est-ce qu'elle vous paraissait inquiétante ?

- Que voulez-vous dire ?

- Pouvait-elle vous effrayer par son caractère ?

Les trois hommes éclatèrent de rire, ce fut le bassiste qui répondit.

- Un agneau… Une fille délicate, attentionnée.

- Elle aurait pu avoir la grosse tête, avec son niveau et cette façon de captiver le public… un as, je ne comprends toujours pas son départ… Du groupe, ça peut se comprendre, mais avec sa renommée, quitter la scène si soudainement…

- Au sommet de la gloire… Effrayante, on voit bien que vous ne la connaissez pas !

- Pourquoi vous nous posez toutes ces questions, dit Greg en coupant Charles. Il lui est arrivé quelque chose ?

- Pour le moment, on ne sait pas vraiment, on essaye de comprendre, intervint Antonio.

- Une dernière chose, qui l'a présentée au groupe, c'est Léni ?

- Oui…

- Ils se sont rencontrés au Blue Notes…

- Plus exactement, il l'a croisée dans un bar où le jazz, c'est juste pour les consos.

- Ce genre d'établissement où la musique sert de bruit de

fond. Là, c'était tout le contraire. Plus un bruit, les gens en avaient oublié ce qu'ils avaient dans leur verre.

- Léni racontait toujours la même anecdote, le serveur qui lui préparait une bière, avait oublié même qu'il était en train de remplir un verre, la bière débordait.

- Il a fallu que son pantalon soit mouillé par la boisson pour qu'il réagisse. A mon avis il exagérait, mais allez savoir…

Luka et Antonio prirent congé, saluant les trois instrumentistes, les remerciant pour leur aide. Charles rattrapa Luka avant que la porte ne se referme.

- Si vous la revoyez un jour, dites-lui qu'elle nous manque… à tous !

- Je n'y manquerai pas…

Une fois dans la rue, Luka se tourna vers Antonio.

- Alors vous en pensez quoi ?

- Pour le moment, on a du mal à l'imaginer avec un couteau à la main pour trancher la gorge d'une famille entière !

- Je suis aussi de cet avis. On a combien de temps avant de voir son petit ami ?

- Le temps de manger un morceau et de boire une bière… si vous acceptez la présence de votre adjoint !

Luka éclata d'un grand rire.

- Excusez-moi, si je vous ai blessé, c'est involontaire… les habitudes, les mauvaises habitudes… ce sont celles dont a beaucoup de mal à se défaire…

Les deux hommes étaient installés chacun devant un énorme cheese burger dans un fried chicken, chez Kentucky. A égale distance de Marcus Park, Morningside Park et Central Park. Le lieu était plutôt calme. L'un comme l'autre dévorait silencieusement leur repas. Luka pensait encore à ce qu'il venait d'entendre. Le portrait de Chloé qu'on venait de lui dépeindre était pour le moins en totale contradiction avec les

évènements récents. Presque simultanément, les deux hommes prirent leur bière pour se rincer le gosier. L'un comme l'autre sourirent et trinquèrent. Ce fut Antonio qui rompit le silence.

- Vous êtes un drôle de type...

Il prit le temps de boire un peu de bière et de s'essuyer le coin de la bouche avant de poursuivre.

- Je vous ai sous-estimé. Vous êtes malin, efficace… un peu gonflé aussi ! Me faire passer pour votre adjoint !

- Je vois que vous ne le digérez toujours pas…

Luka à son tour avala une gorgée de bière puis il ajouta.

- C'est ainsi, j'aime faire les choses à ma façon… si je vous avais laissé faire, je n'aurais pas eu ce que je voulais… Je suis sûr que Paul O'Neil vous avait briefé pour contrôler l'enquête.

Antonio opina simplement de la tête.

- D'ailleurs, quelque chose m'intrigue à ce sujet… Muad'Dib, le DJ, il est impliqué dans votre enquête ?

- Oui…

- Vous l'avez interrogé en France ?

- Non, il est mort… plus ou moins torturé… plus que moins d'ailleurs… mais pour le moment on sèche lamentablement sur ce qui relie ce meurtre à celui de la famille…

- Si ce n'est Chloé…

- Vous avez résumé notre enquête…

Les hommes firent une pause. Luka regardant les motifs de la table comme si cela avait une importance sans pareille. Antonio de son côté observait Luka, il remarqua ses traits fatigués, sa barbe naissante et son regard triste.

- Où avez-vous appris à parler notre langue, dans une école allemande ? dit Antonio pour changer de sujet.

- Pas le moins du monde, ma mère était de langue anglaise, une communiste Britannique qui a suivi mon connard de père

en Allemagne de l'Est. Lui était allemand d'origine.

- Vous parlez allemand aussi ?

- Je le comprends, je n'ai jamais pu me faire à parler la langue de mon père. Ma mère a supporté ce bonhomme infidèle et hautain jusqu'au jour où il est mort. A partir de là, elle a été heureuse… pas très longtemps, mais suffisamment pour en profiter. Et vous, de quel coin êtes-vous ?

- Au départ, du Kentucky, répondit Antonio le sourire aux lèvres. Il pointait une image du doigt sur le mur du restaurant. Comme cette famille nombreuse qu'on voit là. Nous étions des paysans. Je suis le petit dernier et le seul à avoir fait de longues études. Permettez-moi, une question ? Et sans attendre la confirmation, il ajouta : Vous semblez très ami avec le commissionner O'Neil, il y a peu de gens qui peuvent s'en vanter ?

- Pourtant, ce ne fut pas le cas au début. Puis nous avons sympathisé.

Antonio n'insista pas, mais il comprit que quelque chose les reliait de bien plus fort que ce que sous-entendait le commissaire Luka. Lorsqu'ils eurent fini leur repas, ils se dirigèrent vers la sortie.

- C'est gentil à vous de avoir voulu donner l'argent du repas, dit Antonio en français.

- Ne t'inquiète pas, le contribuable règle la note !

- Ce aurait été la similarité pour moi, tenta-t-il une nouvelle fois en français.

Le soleil haut dans le ciel déversait une lumière aveuglante. La chaleur était au rendez-vous et les tenues légères aussi. Un couple de jogger leur coupa la route au moment où ils quittaient le fast-food, Antonio lâcha un « fuck » retentissant.

- On va prendre un taxi, pour traverser le Bronx, ce sera encore le plus simple…

Ils n'eurent pas très longtemps à attendre. Les deux

hommes s'engouffrèrent dans le véhicule sous un concert de klaxons. Un noir d'une cinquantaine d'années, la casquette rivée sur la tête se tourna vers eux.

- A l'angle de Belmont avenue et East Tremont au 1963…

Le type rajusta sa casquette, eut l'air étonné, enclencha son compteur et démarra.

- On ne va pas dans les meilleurs quartiers, précisa Antonio.

Luka intégra l'information, puis se cala dans son siège et se contenta d'observer les rues qui défilaient.

- J'ai vécu pas très loin d'ici avec ma famille…

- Je croyais que les Italiens étaient plutôt dans le Bronx ou Broodly… en tous les cas pour les plus pauvres…

- C'est vrai, mais à cette époque, je parle d'avant les années 90, les loyers les moins chers étaient à Harlem.

- Ce sont vos parents qui ont émigré ?

- En 1908, mon grand-père a quitté son Italie natale et a rencontré ma grand-mère sur le bateau. Et anecdote amusante, il a même croisé Sacco, le partenaire de Vanzetti.

- Vous étiez anarchistes ?

- Nous étions surtout très pauvres… à la réflexion, j'ai peut-être gardé de lui mon côté démocrate tendance Bernie Sanders, mais gardez ça pour vous. Dans la police, ce n'est pas très bien vu…

- Vous ne fréquentiez donc pas l'église ?

- A cause de ma mère, si. Mais le curé ne m'a plus vu depuis mes dix-huit ans et la rencontre de celle qui partage ma vie… Vous savez, je suis le petit dernier, mes parents m'ont eu sur le tard, un accident… et quand je suis entré dans la police, j'ai eu toute la famille contre moi !

- L'influence anarchiste a refait surface, rejet de l'ordre et du petit dernier. Tu t'es réconcilié avec eux.

- Avec mon père, jamais, par contre, quand il est décédé, ma

mère a pu me reparler.

- Nous avons en commun des pères pas très faciles. Vous avez encore de la famille ?

- Une sœur dans le Kansas, que je vois régulièrement, mais pas assez souvent et un frère à deux pas d'ici. On se croise quelquefois. Tous les autres sont décédés. Je garde quelques contacts avec leurs enfants…

Ils remontèrent Adam Clayton à peu près fluide. Les bâtiments étaient de taille moyenne, la double avenue ouvrait une perspective impressionnante. Luka eut beaucoup de mal à imaginer qu'il était en plein Harlem. Tous ces quartiers pauvres ne l'étaient plus, on sentait bien que la population s'était transformée. Le taxi arriva à hauteur de Harlem River et n'eut aucun mal à s'engager sur Macombs Dam Bridge pour enjamber la rivière. Luka continuait à trouver amusant qu'en Amérique tout est appelé rivière. Rivière aussi large que la Seine. Une fois de l'autre côté, ils laissèrent le Yankee Stadium sur la gauche pour filer par la seizième rue et gagner Morrisania.

- Vous êtes un bon, question circulation. Pourtant, je m'y connais, s'extasia le chauffeur du taxi.

- Vous êtes d'où, questionna Antonio.

- Ma famille a vécu longtemps dans le Bronx…

- Belmont ?

- Perdu, Arthur Avenue… Vous, je suppose que vous avez opté pour la banlieue chicos de New-York ?

- Gagné, Englewood, la partie ouest.

Boston Road était dégagée, encore une fois, Antonio avait vu juste. Il ne leur fallut pas plus d'une dizaine de minutes pour arriver à hauteur de Crotona Park. Le chauffeur se faufila dans Trémont pour contourner les difficultés.

- Vous êtes du quartier, questionna Antonio, en s'adressant au chauffeur de taxi.

- On peut dire ça… y a pas que les italiens qui vivent par ici ! On y est… ça fera quinze dollars… prix d'ami ajouta le chauffeur avec un clin d'œil.

- C'est Oncle Sam qui paye !

- Si j'avais su…

Antonio salua le chauffeur après avoir récupéré la facture et ajouté un copieux pourboire. Puis il prit un moment pour situer l'endroit où ils se trouvaient.

- C'est par ici intervint Luka, qui avait trouvé l'atelier de l'artiste pendant qu'Antonio tentait de localiser l'adresse sur le GPS de son smartphone.

Entre un coiffeur afro et un Kennedy Fried Chicken, se trouvait une petite porte noyée dans un mur rose fuchsia recouvert de graffitis qui donnait sur le côté d'une laverie immense. Le bâtiment haut de deux étages s'étendait sur une vingtaine de mètres. Les murs étaient d'un bleu sale tagué par endroits. A l'arrière, le parking du magasin, coincé entre deux murs de briques qui avaient été blanches. Plus loin en arrière, une sorte de casse, qui pouvait servir à l'occasion de parking. Plus loin encore, dans la rue, de petits immeubles, trois à quatre étages en briques ocres. Ils côtoyaient d'anciennes constructions de style hollandais.

- Drôle d'endroit pour un artiste, si je peux dire, l'artiste en question a du plomb dans l'aile !

Après avoir écouté l'avis d'Antonio, avis dont il n'avait nullement besoin, Luka s'avança et frappa à la porte. Antonio se rapprocha pour se placer aux côtés du commissaire.

- Je ne suis pas loin de penser qu'on a fait tout ce chemin pour rien.

Planté en haut des trois marches, Luka lui ne pensait rien. La patience était son arme. Pas un bruit, le lieu semblait abandonné, les carreaux du haut avaient été brisés par des jets de pierres. Certainement des mômes qui avaient trouvé là un jeu agréable.

- Hé !

Les deux hommes se retournèrent simultanément.

- Oui, vous, qu'est-ce que vous voulez ?

Par acquit de conscience, Antonio avait levé son badge de la police new-yorkaise, mais ce fut Luka qui prit la parole.

- On est à la recherche de Luka Stanczyk…

- Le polak… Sacha appelle Stanczyk et dis-y de ramener son cul ! Y a les flics… Il a fait encore une connerie ? dit le jeune en direction des deux flics.

- Pas le moins du monde, on veut juste lui parler.

Lorsque le commissaire se tourna pour faire signe à Antonio, celui-ci avait disparu. La rue était déserte et son collègue new-yorkais ne pouvait pas être bien loin. A cet instant il découvrit un type faisant le mur de la casse pour s'enfuir par l'autre côté. Le jeune sur le trottoir d'en face rigolait en ouvrant une gueule remplie de dents jaunes. Luka sauta en bas des marches et voulut s'élancer à la poursuite du fugitif, mais il sut très vite que la partie était perdue. Le rigolard avait été rejoint par le Sacha de tout à l'heure et il lui refila un clope d'un air goguenard. Ils furent rapidement rejoints par trois jeunes noirs qui semblaient quelque peu inquiets qu'on vienne semer le bazar dans leur secteur. Après avoir été rassurés, ils firent un petit signe en direction du commissaire, l'un rajusta une sorte de panama, l'autre cracha sur le sol et le troisième fila un grand coup pied dans une conserve qui finit sa course dans les pattes de Luka. Ne sachant pas trop quoi faire, il se dit qu'il ne risquait pas grand-chose à faire le tour du pâté de maisons. Ressortant sur le côté de la blanchisserie, Antonio était accompagné de l'artiste qui avait tenté une escapade. Les deux rigolards, ne rigolaient plus, ils écrasèrent leur clope sur le sol, chacun retournant vaquer à ses occupations.

- Dans votre atelier, je pense qu'on sera plus à l'aise pour parler.

Luka avait en face de lui un grand type, plutôt pas très épais, le cheveu bouclé et une barbe mal entretenue. Vêtu d'un jean et d'une grande chemise en lin qui n'avait pas vu la lessive depuis un bout de temps, le pauvre type s'acharnait sur le verrou.

- On ne va pas y passer la nuit !

- J'y peux rien, le mécanisme est rouillé… voilà, ça y est !

Une lumière agressive se mit à clignoter avant de se stabiliser, l'atelier débordait d'affiches en cours d'exécution. Les tréteaux supportaient des planches sur lesquelles on s'appuyait pour travailler. Une étagère remplie de bombes de peinture et de solvants divers coupait l'open space en deux. Une odeur froide et synthétique imprégnait les lieux. Pas une seule fenêtre, des murs d'un beige crasseux étaient encombrés de toiles entassées les unes sur les autres. Les trois hommes se dirigèrent vers ce qui pouvait être un bar ou bien un bureau autour duquel on avait placé des tabourets hauts sur pattes. Luka Stanczyk désigna les sièges avant de s'y installer lui-même.

- Monsieur a eu peur, commença Antonio afin d'informer le commissaire Luka, une sombre affaire de désobéissance civique.

- On voulait seulement préserver un espace créatif récupéré par une banque qui voulait…

- On n'est pas là pour cette histoire, coupa le flic new-yorkais.

- Peut-être, mais je coopère uniquement si vous supprimez le mandat qui me pourrit la vie !

Antonio dévisagea l'homme qui lui faisait face, puis il se tourna vers Luka d'un air désespéré. Ce qui devait n'être qu'une formalité, prenait des proportions alarmantes. Le commissaire fit un petit signe de tête qui voulait dire qu'il fallait faire un geste.

- Je verrai ce que je peux faire, y a des dégâts ?

- Un peu, une porte et des pots de fleurs… et un flic qui dit qu'on l'a blessé, ce con s'est cassé la gueule tout seul…

- Quel secteur ?

- Brooklyn, pas loin du pont. On avait un atelier et ils nous l'ont pris. Une fois que le quartier a repris de la valeur, grâce à nous, ils nous exproprient, c'est dégueulasse !

- Deux minutes, je passe un coup de fil…

Luka resta avec Stanczyk. Ils restèrent silencieux un moment. Des bribes de conversation téléphonique arrivaient jusqu'à eux.

- Vous êtes graphiste ?

- Non, enfin pas seulement, sculpteur et peintre surtout.

L'homme se dirigea vers le point d'eau, se servit un grand verre et en proposa à Luka, qui refusa.

- Un café ne serait pas de refus.

Stanczyk s'approcha de la cafetière électrique, sortit un filtre du placard et le remplit à l'aide de la dosette.

- Vous faites le café comme un Français… C'est votre amie Chloé qui vous a enseigné l'art du petit noir…

Sans se retourner, il confirma. Lorsqu'Antonio revint, il était furax.

- Vous avez couvert de merde le Sénateur !

- Il est con !

- C'est vrai questionna Luka ?

- Je ne devrais pas le dire, mais malheureusement, il a raison.

- Alors vous ferez quelque chose.

- Un avocat, voici ce que je propose, il est jeune, il en veut et il cherche à se faire un nom… en plus c'est un bon !

- Et pour les frais, questionna Luka.

Avant de répondre, Antonio jeta un œil à ce commissaire, se

demandant de quel côté il était. « Il ne se paye que s'il gagne… »

- Contre un sénateur, est-ce possible ? ajouta Luka qui décidément commençait à exaspérer le policier new-yorkais.

- Oui, ce sénateur s'est foutu dans une histoire de fesses, il n'a pas trop envie d'étaler sa vie privée au grand jour…

- Et il s'est fait asperger de défécation à un moment délicat, coupa Stanczyk.

- Comment vous savez ça ?

- Ça se disait…

Bon, alors vous êtes d'accord pour nous répondre ?

Stanczyk reconsidéra le commissaire. Quant à Antonio, il se dit qu'un bonhomme de cet acabit serait le bienvenu dans son équipe. Stanczyk confirma d'un signe de tête.

- Parlez-nous de Chloé.

- Par quoi commencer.

- Par le début, intervint Luka.

- Ma plus belle rencontre. Elle est toute mon inspiration. Savez-vous qu'elle me fait encore vivre ? Ce que je vends le mieux, les portraits, les siens. Heureusement, je suis passé à autre chose, je me reconstruis en même temps que mon art.

- Vous a-t-elle maltraité ?

- Voilà bien une drôle de question. Oui, en m'abandonnant ! Le plus triste, notre rencontre ne pouvait se finir autrement. Quand je repense à notre histoire, il n'y avait pas d'autre conclusion possible. Trop indépendante, trop créative, une bombe d'innovation permanente. Je crois qu'elle était trop en avance sur son temps. Elle avait le don de se foutre dans des situations incroyables et jamais elle n'a eu un souci. Des nuits entières, elle disparaissait et revenait au petit matin. Tout ça pour jouer du sax avec des types croisés au hasard. Dans des lieux louches, dangereux, mal famés. Pas une égratignure et tous tombaient instantanément amoureux d'elle, amoureux

de sa musique, une musique envoûtante. Elle était respectée. Personne n'aurait touché à un cheveu d'elle. Avec ses tenues provocantes, elle aurait pu se faire violer dix fois, cent fois… rien.

- Elle vous a laissé pour quelle raison, je veux dire vraie raison !

Stanczyk baissa les yeux, quelle raison, il ne le savait que trop bien. Toutes les sensations contre lesquelles il avait appris à lutter, revinrent d'un coup. Le manque, le manque du corps de Chloé, de son parfum, de sa douceur, le regard, profond, puissant. La dureté sans concession quand elle jugeait que ce qu'il avait produit ne valait pas grand-chose. Il inspira profondément. Sa gorge se contracta. Il déglutit. Les larmes ne vinrent pas à cause de la présence des policiers.

- Je voulais un enfant…

Un silence pesant s'installa. Stanczyk se détourna, essuya ses yeux avec un coin de torchon. Finalement, les larmes étaient venues.

- Pourquoi cet atelier minable, vous êtes endetté ? A cause d'elle ?

- Qu'est-ce que vous allez chercher là, l'atelier, je vous l'ai dit tout à l'heure, on s'est fait exproprier, on était dans Brooklyn. Pour l'argent, Chloé avait ce qu'elle voulait et en plus, elle ne dépensait pas un rond… si en anches ! Elle vivait de rien cette fille. De l'air du temps. Et de notre amour, enfin, je l'ai cru un temps… En tant qu'artiste, je n'ai pas à me plaindre, il y a plus mal loti. J'ai ma petite notoriété et je m'en débrouille…

- Luka, il faudra bientôt y aller, nous devons voir le commissionner vers 17 heures…

- Vous appelez aussi Luka, c'est amusant, comme moi, mais vous c'est Lucas « l » « u » « c » « a » s j'imagine ?

- Vous imaginez mal, « l » « u » « k » « a », comme vous, sauf qu'en ce qui me concerne, l'origine est allemande, Allemagne

de l'Est. Avec votre, nom, je suppose que c'est polonais.

- Mes parents ont fui la Pologne en 1938…

- Communistes ?

- En effet… Et vous ?

- Le contraire… Ils n'étaient plus communistes ! Vous connaissez Madge Griffin, une amie de Chloé, d'après Sarah Abitbol, du Label WMs'C…

- Oui, nous avons eu l'occasion de nous croiser…

- Et…

- Et je ne la porte pas en très haute estime. Longtemps, j'ai cru qu'elle m'avait piqué Chloé…

- Ce n'est pas le cas ?

- Je ne sais plus trop quoi penser… Un jour, je les ai retrouvées dans le même lit, le mien d'ailleurs. Madge était amoureuse d'elle. Une chose de certaine, elle aurait aimé se la faire, c'est clair. Mais selon elle, Chloé n'était pas intéressée.

- Amoureuse vous avez dit, c'est plus qu'une question de coucherie ? Non ?

- Madge est le genre de fille qui saute sur tout ce qui bouge, pourvu que ce soit une jolie fille… Elle était complètement déjantée, drague, sexe et musique…

- Etait ?

- Ecoutez, je suis mal placé pour parler de ça en toute objectivité. Cette fille, je l'aimais pas… et toujours pas…

- Mais ?

- Je crois qu'elle s'est entichée de Chloé, pour son plus grand désespoir. Madge a changé, on dirait qu'elle s'est rangée. En tous les cas, deux choses sont certaines, elle a brisé le cœur de Sarah et depuis elle ne fait plus la bringue…

- Est-ce que vous pensez que Chloé était folle ? questionna Luka.

- Pourquoi, elle est morte !

- Non, à priori, ce n'est pas le cas…

- Elle a fait quelque chose de mal ?

- Pour le moment nous n'en savons rien et l'enquête est en cours, je ne peux pas vous dire grand-chose… pouvez-vous répondre à ma question… c'est important…

- Oui et non. Je ne veux pas lui faire de mal ni dire du mal d'elle, je lui dois tout, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je ne serais pas ce que je suis devenu, sans elle…

- Cet entretien restera entre nous… de toute façon, il ne s'agit pas d'une… comment dit-on déjà « déposition ».

Antonio qui commençait à s'impatienter, assura la traduction et invita Stanczyk à poursuivre.

- Ben voilà, elle suivait une thérapie, avec un psychanalyste. Elle voulait reconstruire son histoire, notamment l'histoire de son abandon par sa mère.

- Donc vous sous-entendez qu'elle était folle parce qu'elle suivait une psychanalyse ? Antonio se tourna vers Luka, alors dans ce cas, je connais un nombre incroyable de personnes qu'il faudrait interner, surtout à New York.

- Ce n'est pas ce qu'il veut dire, n'est-ce pas monsieur Stanczyk ?

- Oui et non… Le problème c'est qu'elle ne suivait pas de thérapie… Le psychanalyste n'a jamais existé, c'était une invention…

- Comment le savez-vous ?

- J'ai voulu prendre contact avec lui et au bout du fil, il n'y avait personne. J'ai fait une recherche, ce numéro était bien le sien…

- Mais ?

- Y avait plus de psy, le quartier a été rasé…

Antonio s'impatientait, il n'aimait pas faire attendre le grand chef et Luka semblait s'en moquer complètement. Voyant l'exaspération de son collègue new-yorkais, il crut bon

d'intervenir.

- Je sais, on est en retard, mais j'en fais mon affaire. Puis à Stanczyk : Une dernière question. Vous ne vous rappelez pas le nom de cette mère ?

- Celle de Chloé… ? non…

- Prenez le temps de bien y réfléchir ?

- Non, vraiment, je ne vois pas. Chloé n'aimait pas évoquer cette période de sa vie. Je ne sais même pas de quelle région de France elle vient. Et même, à la réflexion, je doute qu'elle m'ait un jour dit venir de France. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a un fort accent français !

Au grand soulagement d'Antonio, Stanczyk n'avait plus rien à ajouter. Le taxi qu'Antonio avait appelé, attendait devant la porte de l'atelier, lui aussi trouvait le temps long. Un groupe de noirs étaient rassemblés de l'autre côté de la rue, prêts à en découdre s'il le fallait. Mais, comme pour une fois on n'en voulait pas à l'un des leurs, ils se dispersèrent sans que la situation ne dégénère. Une fois installé dans la voiture, Antonio retira ses chaussures.

- Excuse-moi, mais elles sont neuves… Alors ?

- Alors pas grand-chose… Chloé reste une personne énigmatique…

Le passage chez le commissionner ne dura que le temps d'un verre de jus de fruits et de petits gâteaux secs. Les deux hommes se serrèrent la main chaleureusement se promettant aide mutuelle si nécessaire. Antonio attendait debout contre le chambranle de la porte. Luka insista pour retourner à son hôtel tout seul. Par contre, pour l'avion le lendemain matin, il ne pourrait se débarrasser d'Antonio !

Le taxi le laissa un peu plus haut. Le jour commençait à décliner. Une idée obsédait Luka, l'histoire de psy de Chloé. Quand il n'était pas dans son bureau, devant la paperasse à remplir, il ne lui restait qu'une solution, marcher. Combien de temps il déambula dans Chinatown, il aurait été bien

incapable de le dire. Mais lorsqu'il ressortit du bar Irlandais après deux bières, la nuit était tombée et il était bien infichu de savoir où il se trouvait. Il héla un taxi, une bonne solution dans New York quand on est perdu. Le premier passa sans s'arrêter. Le deuxième ralentit, mais Luka n'eut pas le temps de lui adresser la parole qu'un grand type à l'allure assez jeune, s'accoudait à la portière, glissait un billet au chauffeur qui disparut sans demander son reste. Le deuxième personnage attendait un peu plus loin dans l'ombre. Lorsque le taxi eut tourné le coin de la rue, il s'avança en direction du commissaire. Le temps de comprendre, il se trouva attiré dans une ruelle, une balayette le faucha au niveau des chevilles. Deux secondes après on lui faisait les poches, le coup qu'on lui asséna, envoya sa tête contre l'arête du muret et il perdit connaissance.

Lorsqu'il recouvra ses esprits, il était allongé sur son lit dans sa chambre d'hôtel. Il voulut se lever, mais la douleur derrière la tête l'en empêcha. Tant bien que mal, il réussit à décrocher le téléphone pour appeler Antonio avant de replonger dans les vapes.

Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour découvrir la grosse tête du flic new-yorkais penché au-dessus lui. Et l'odeur de sa transpiration.

- Deux agressions en deux jours, pas mal. Tu essayes de battre un record. La raison ?

- Mon portefeuille et l'argent, deux jeunes cons, en manque de dope je dirais…

La gabardine du commissaire était sur la chaise, toute chiffonnée et crasseuse, légèrement déchirée à l'emmanchure. Antonio n'avait pas attendu qu'on lui en donne l'autorisation, il fouillait déjà les poches.

- Ils n'en voulaient pas à ton argent, tout est là ainsi que tes papiers.

- Je suis certain que…

- Tu devrais voir un médecin, je pense que tu as fait un malaise, j'appelle un docteur…

- Non, ça va mieux. Une fois en France, je m'en occuperai, désolé pour le dérangement.

Après avoir bataillé durement pour convaincre Antonio de rentrer chez lui s'occuper de sa famille, Luka se servit un Whisky puis il rangea son portefeuille. Mais très vite, il le ressortit de sa poche intérieure pour vérifier la somme qu'il contenait. Cinq billets de dix dollars et un billet de cinquante. Deux de trop. On avait remis plus d'argent que ce qu'il y avait. Il n'avait donc pas rêvé, on lui avait bien fait les poches. Mais alors pourquoi avoir remis plus que ce qu'il avait. Un voleur qui remplit les portefeuilles, ce n'est plus un voleur. Il en était là de ses pensées quand son téléphone sonna.

Luka fut étonné d'avoir des nouvelles de son adjoint. Pas d'appel à moins que ce soit urgent, s'il y a un problème, tu vois avec le patron, avaient été ses recommandations. Visiblement, on ne pouvait pas se passer de lui au bureau. Il finit par décrocher.

« Allô commissaire, c'est Philippo… »

- Le contraire m'eut étonné, vu que ton prénom s'est affiché sur l'écran. 48 heures sans m'appeler, tu progresses !

Tout en parlant, le commissaire s'installa confortablement dans le petit canapé près de la fenêtre. Un néon projetait sur le bâtiment de l'hôtel une couleur rose teintée de nuances violettes fluo. Une publicité pour boisson gazeuse.

- Attends une minute…

Luka se releva, ouvrit le petit frigo. Une flasque de cognac, exactement ce qu'il espérait. Dans le buffet, il ne trouva qu'un gobelet en plastique, il hésita, puis préféra boire au goulot. Il regagna la fenêtre et se laissa choir dans le fauteuil.

- Je t'écoute ?

« On a une affaire qui date un peu, mais le mode opératoire fait penser à celui de Chloé. »

Cette entrée en matière n'emballait pas le commissaire. Le mauvais pressentiment continuait à prendre forme. Des meurtres à répétition, décidément cette affaire n'en finissait pas de surprendre.

- La date ?

« Un mois avant la famille Colancourt… »

Un élément que redoutait le commissaire, le temps. L'assassinat de quatre personnes, dont on n'avait pas encore identifié le mobile pouvait encore avoir une explication, mais plusieurs meurtres sur des périodes différentes ajoutaient de la complexité à la complexité. Luka pria intérieurement pour que ces nouvelles informations n'aient aucun rapport avec la famille Colancourt. Il ne fut pas déçu.

- Raconte un peu.

« Un bar à gouines, deux nanas, la cinquantaine, égorgées avec un couteau, le légiste de l'époque pensait à un couteau à large lame. Entailles propres. »

- Manquait plus que des lesbiennes !

« Excusez, vous avez dit quelque chose ? »

- Non… Et, à part le couteau et le mode opératoire, pourquoi fait-on le rapprochement avec Chloé ?

« Une tante l'a reconnue… »

- Pardon ?

« Un pédéraste, il bossait dans la boîte et il a vu des photos dans la presse. »

- Tu ne m'avais pas parlé de lesbiennes ?

« Oui, mais dans le bar à gouines, y avait aussi un pédé qui faisait le serveur. »

- Je croyais qu'on n'avait pas diffusé d'infos ?

« On n'en a pas diffusé, mais vous connaissez la presse et les copains ont besoin d'arrondir les fins de mois. »

Philippo s'attendait à une bonne engueulade, il fut presque

déçu.

- Ça devait arriver, dit Luka résigné. S'il y a du nouveau, tu gardes ça au chaud, je suis de retour demain… Pense à prévenir Léna… la substitut, je veux dire.

Luka coupa la communication, puis sirota son Cognac installé dans son siège, les pieds posés sur le couvre-lit. Il n'avait même pas ôté ses chaussures. Il hésita un instant, puis composa le numéro d'Antonio pour le tenir informé des dernières découvertes. Deux éléments le chiffonnaient. Primo, toutes les informations qu'il collectait ici à New-York continuaient à ne pas coller pas avec les faits en France. Et deuzio, la cicatrice de son entaille avait presque disparu. Histoire de vérifier qu'il n'avait pas rêvé, il se dirigea dans la salle de bain, se plaça devant la glace, écarta le col de sa chemise après avoir dénoué sa cravate. Aucun doute, la blessure avait cicatrisé. Il se dit que la médecine avait peut-être fait des progrès. Il se promit de questionner son toubib personnel, plus exactement celui de Thalia quand elle était petite, afin d'en savoir un peu plus au sujet d'un liquide presque rouge, avec lequel il avait été badigeonné à l'hôpital. Ça l'intriguait.

10

Friday, the 26th, March 2005

Dans une semi-conscience, la sonnerie du téléphone continuait de se faire entendre, comme si le combiné se trouvait au bout du couloir. Se lever et répondre. Pour quelle raison insensée fallait-il mettre un chapeau, qui plus est un chapeau ridicule. La sonnerie, toujours cette sonnerie, un dring dring continuel et le couloir. Tapisserie vert bouteille, au sol un parquet chevron en chêne massif. Une commode à tiroirs, un téléphone, une lampe et un répertoire. Enfin la chambre d'hôtel.

- Quelle heure est-il ? s'écria Luka tout en sautant du lit.

Le bras partit instinctivement en direction du combiné, mais la main le laissa échapper. On entendait grésiller une voix qui s'adressait au rebord du lit. Le commissaire rattrapa le téléphone et le porta à ses oreilles.

« Tout va bien Luka ? »

USA, New York, 101 Bowery dans Chinatown, Antonio. Les informations se reconnectaient entre elles et rendaient un peu de cohérence à cette chambre d'hôtel impersonnelle.

- Oui, c'est le téléphone, il m'a échappé des mains. Que se passe-t-il ? questionna Luka en consultant sa montre, avait-il raté l'heure de son vol pour la France.

« On a un souci, je passe te prendre, on doit aller faire une identification… Ne t'inquiète pas pour ton vol, on a réservé une place plus tard… »

Nouvelle sonnerie, celle de sa montre. Valise à faire, petit déjeuner et taxi.

« Tu es là ? »

Cette fois, le combiné conversait avec les couvertures pendant que Luka tentait de stopper l'alarme en appuyant au petit bonheur sur les boutons.

- Excuse-moi un petit problème de sonnerie. Pourquoi m'appelles-tu sur le téléphone de l'hôtel ?

« Ton portable est coupé… je suis en bas de l'hôtel dans cinq minutes, je t'attends… » Antonio mit fin à la communication.

Immédiatement après avoir reposé le combiné, la sonnerie retentit à nouveau. Luka était sur le point de pénétrer dans la salle de bain, il revint en bougonnant. « Qu'a-t-il oublié de me dire ? » Il décrocha.

- Oui ! Allô… allô… qui est à l'appareil ?

Personne, juste une voix mécanique qui lui expliquait en français qu'il était l'heure du réveil.

- Merde, fait chier ! hurla le commissaire en retournant dans la salle de bain.

Sept minutes plus tard, Luka était devant l'hôtel. Cinq minutes pour enfiler ses habits, pas le temps de se raser, et deux minutes pour avaler une barre de chocolat avec un fond de Whisky pour aider à la descente. Une fois sur le trottoir rendu luisant par une petite pluie matinale, il constata qu'il y avait déjà beaucoup de monde. La portière d'une voiture s'ouvrit devant lui. Il leva le nez aperçut le gyrophare et grimpa à l'arrière. Antonio, lui fit signe de s'asseoir. Peu de mots furent échangés, un traditionnel « bien dormi » suivi d'un « en forme ». Luka ne questionna pas Antonio, il préférait attendre. Une légère appréhension rendait le commissaire un peu nerveux, une appréhension qu'il connaissait bien.

Toutes sirènes hurlantes, ils remontèrent Bowery. Les rues étaient déjà encombrées par les nombreux camions de

livraison, la foule se pressait pour se rendre sur les lieux de travail. Peu de badauds à cette heure matinale. Quelques attablés en terrasse finissaient un petit-déjeuner sur le pouce. Les nuages commençaient de déguerpir par l'est, ne laissant qu'une chaleur moite qui collait les vêtements à la peau. Luka, le nez à la fenêtre observait les bâtiments de briques qui côtoyaient des tours plus modernes aux larges baies vitrées sur lesquelles alternaient des nuances de vert pastel et de gris métallisé. Les parapluies servaient de cannes et claquaient sur le macadam étincelant. La troisième avenue était bien trop embouteillée, le chauffeur avec l'approbation d'Antonio, coupa par une rue transversale pour gagner la première avenue. Ils retrouvèrent les petits immeubles avec leurs escaliers extérieurs ainsi qu'une circulation difficile. Même avec la sirène, il était difficile de se faufiler dans le tohu-bohu et le concert de klaxons. Une bonne quinzaine de minutes fut nécessaire pour rejoindre le NYU Langone Medical Center Campus. Ils s'engouffrèrent dans l'accès réservé, un policier en gilet jaune leur fit signe d'avancer. Antonio sortit en premier par le côté droit. Très vite, ils passèrent les portiques sécurisés et montèrent au premier niveau. La chambre d'autopsie avait été placée en plein milieu de l'étage, les accès n'étaient possibles qu'accompagné par un agent de service muni d'un badge.

L'odeur qui régnait dans la salle eut un effet apaisant sur Luka, la mort avait le même parfum quel que soit le pays. Le légiste était un jeune homme, svelte et visiblement adepte du body-building. Il s'avança vers les deux hommes, salua d'abord Antonio puis il attendit avant de faire de même avec le commissaire. Antonio présenta rapidement son collègue français. Le légiste fit coulisser un premier tiroir métallique suivi d'un deuxième. Le légiste découvrit le corps de deux hommes dont la carotide avait été sectionnée proprement.

- Est-ce que tu les reconnais ? questionna Antonio.

Luka fit signe que oui, il allait s'approcher, puis se rappela qu'il n'était là qu'à titre d'invité. Il demanda la permission

d'observer de plus près, le légiste jeta un œil au flic puis fit signe au français de s'approcher.

- Deux entailles propres. Visiblement, ils se sont vidés de leur sang avant l'arrivée des secours, murmura Luka pour lui-même.

Une question le turlupinait, est-ce que la police new-yorkaise le soupçonnait. Non, il en était certain, les hommes présents étaient trop détendus. Antonio plaisantait. Le légiste, malgré son air guindé, ne faisait que ce qu'on lui avait demandé.

- Par qui ont-ils été tués si ce n'est pas par moi ?

Le légiste regarda Antonio, les hommes sourirent, ce fut Antonio qui répondit.

- Les deux mêmes femmes que celles qui t'ont agressé. Les témoins ont donné des descriptions suffisamment précises et ils les ont identifiées sur photo.

- D'une certaine façon, je leur dois la vie.

- On peut le dire comme ça, ou bien leurs intérêts divergeaient et on est sur un règlement de compte… Je te ramène, on passe prendre tes affaires, tu fais la bise à O'Neil et je te pose à l'aéroport, c'est JFK, on a un bout de chemin à faire, faudra pas traîner.

Luka observa Antonio, son ton avait changé, il avait une façon de plaisanter et de s'adresser à lui qui en faisait un collègue. Une sensation amusante le traversa, celle d'être chez lui, dans sa fonction, dans son district et qu'il savait exactement ce qu'il avait à faire. Mais il se garda bien d'en dire quoi que ce soit, il avait une totale confiance en ce nouvel « adjoint ». Bien plus qu'en son équipe de bras cassés, pensa-t-il.

Un petit somme, il le souhaitait de tout son corps. La fatigue lui était tombée dessus comme la pauvreté sur le monde. L'avion attendait dans la file. La seule chose qui intriguait

Luka, concernait les hublots, il n'aimait pas les hublots. Et Antonio avait cru bien faire. Luka s'acharnait sur le store que ne voulait pas descendre. L'hôtesse intervint, pour ne pas mieux réussir. Elle s'excusa, revint avec un steward qui arriva à peu près au même résultat. Il expliqua qu'il allait s'en occuper dès que l'avion aurait décollé, il offrit au commissaire d'aller prendre un rafraîchissement, pendant qu'il se chargerait de régler le problème. En première classe, on ne rigole pas avec le confort.

L'avion s'élança enfin. Collé au siège, Luka se demanda quelle mouche avait bien pu piquer le pilote pour faire un tel départ.

- Un vent de travers violent, expliqua l'hôtesse, sanglée près la porte latérale pour répondre à la remarque faite à voix haute.

Un sourire contrit, une élévation soudaine des organes, une inspiration, le commissaire suait sang et eau.

- Ça va aller monsieur ? s'inquiéta la même hôtesse en voyant blêmir son passager.

Un hochement de tête de haut en bas, suffit à convaincre la femme qui n'avait nullement envie de quitter son siège puisqu'au même moment, l'avion plongeait dans le vide à cause d'une dépression soudaine.

Luka, toujours agrippé à son siège, n'entendit rien de ce que lui disait l'hôtesse. Elle dut répéter en insistant davantage pour le convaincre.

- Vous pouvez détacher votre ceinture, c'est fini.

- Ah, proposa le commissaire en guise d'argumentation, mais il ne se détacha pas pour autant.

Deux heures plus tard, après s'être assoupi, Luka finit par se détacher. L'arrivée d'un repas consistant n'était pas pour lui déplaire. En attendant qu'on apporte son plateau, il se leva pour aller aux toilettes. L'allée centrale était dégagée, il la remonta tranquillement. Se dégourdir les jambes avant de

remplir l'estomac était la devise du commissaire. Le lieu d'aisance était étroit, il dut se contorsionner pour ôter sa veste. Dans la glace, il réalisa que ses affaires étaient chiffonnées et qu'il était habillé comme un sac. Il s'aspergea le visage. Après avoir uriné, il passa ses mains sous l'eau et se remouilla la figure. En sortant, un homme attendait, ils exécutèrent une petite danse amusante pour se contourner tout en s'excusant mutuellement pour la gêne occasionnée. Un enfant jouait, assis au milieu de couloir. Un tout petit que sa mère dut soulever pour libérer le passage. Plus loin, un bébé manifestait son désir. Un sein émergea pour le nourrir, Luka détourna les yeux et faillit s'étaler dans le passage à cause d'une jambe endormie qui dépassait d'entre les fauteuils. Il se rattrapa comme il put à l'un des dossiers, s'excusa auprès du gros homme endormi, puis fit de même avec l'autre homme dérangé dans sa lecture. C'est au moment de relever la tête qu'il l'aperçut, furtivement. C'était elle, pas de doute. La femme qui l'avait agressé dans la rue, était là, tranquillement assise dans son fauteuil. Elle le dévisageait. Leurs regards venaient de se croiser, la femme sourit. Elle était installée dans l'autre travée. Luka chercha des yeux un passage rapide pour la rejoindre avant qu'elle ne décampe. Pas d'autre solution que de faire le tour par l'avant. Il remonta d'un pas rapide l'allée, régulièrement il jetait un œil pour s'assurer qu'elle était bien là. Au troisième coup d'œil, elle avait disparu.

- Merde ! marmonna-t-il, suffisamment fort pour être entendu par la brave dame qui venait de se lever pour attraper son bagage.

- Pardon ?

- Quoi ?

- Vous pourriez être poli !

- Il y a un souci ?

Il ne manquait plus que l'hôtesse s'en mêle, ce qui fut fait.

- Monsieur m'a insultée !

- Mais non, se défendit le commissaire, j'ai dit merde…

- Ah, vous voyez bien que monsieur est un malotru !

- Je peux finir ma phrase ?

- Calmez-vous monsieur, crier ne sert à rien.

- Mais je ne crie pas, hurla-t-il, pour la convaincre du contraire.

A cet instant, il réalisa qu'il était observé par l'ensemble des passagers de la classe affaire et aussi par une partie de ceux de la classe économique qui se tordaient le cou pour comprendre de quoi il retournait. Un bon nombre hochait la tête pour montrer leur mécontentement envers l'homme de mauvaise foi.

- Monsieur, veuillez rejoindre votre siège…

- Mais je suis le comm…

- Rejoignez d'abord votre siège, s'il vous plaît.

L'hôtesse impassible, attendait. Luka comprit que son attitude le desservait et il obtempéra. A contrecœur, mais il obtempéra. Silencieusement, marchant comme un condamné devant la foule rassemblée pour le juger, il remonta la travée. S'installa sur son siège et attendit que la femme, derrière lui, reprenne l'initiative.

- Je vous écoute.

Avant tout chose, Luka sortit sa carte de policier que l'hôtesse examina attentivement. A partir de cet instant, elle fut plus coopérative. Le commissaire exposa rapidement les grandes lignes de ce qui l'avait conduit à intervenir de la sorte.

- Ne bougez pas de votre siège, comme vous le savez, seul le commandant de bord a pouvoir de police à bord…

- Permettez-moi mademoiselle…

- Madame…

- Madame, de vous rappeler que selon la Convention de Tokyo du 14 septembre 1963, je cite de mémoire, le

commandant de bord n'a ce pouvoir que si les autorités compétentes ne sont pas en mesure d'intervenir…

- Je vais l'informer de votre situation.

- Faites… je ne bougerai pas, précisa-t-il en voyant que l'hôtesse avait des doutes sur la véracité de ses intentions.

Le calme était revenu dans l'avion. Luka attendit patiemment le retour de l'hôtesse de l'air. Que pouvait-il faire d'autre. Il fit claquer ses ongles sur la petite tablette en plastique. Son voisin se tourna vers lui et fit le regard qui signifiait « vous serait-il possible d'arrêter immédiatement ce bruit insupportable ». Luka reçut le message. Du bout de l'allée, il vit le commandant de bord qui se dirigeait dans sa direction. Il patienta jusqu'à ce qu'il arrive à sa hauteur et préféra rester assis afin de ne pas paraître inconvenant.

- On vient de m'informer de la situation, je peux voir à nouveau votre carte ainsi qu'une pièce d'identité.

Luka, fouilla dans sa poche intérieure pour en extraire sa carte de police et son portefeuille éculé qu'il ouvrit devant le commandant. Celui-ci les examina attentivement, puis fit signe au commissaire de le suivre. Arrivé dans la cabine réservée aux hôtesses pour la préparation des chariots, le commandant demanda à ce qu'on les laisse seuls.

- Nous avons vérifié l'identité de la personne qui occupe le siège 7A sur le bordereau de contrôle, tout est en règle. Je vais la faire venir ici pour un prétexte quelconque et nous verrons ensuite s'il est nécessaire de faire quoi que ce soit à l'arrivée. Je reviens.

Une quantité incroyable de petits tiroirs intriguèrent le commissaire. Cet ordonnancement avait un effet hypnotique sur lui, il les parcourait les uns après les autres. Il aimait observer comment la lumière s'y brisait en de multiples éclats. L'une des hôtesses s'excusa, Luka se serra contre la paroi pour la laisser passer. Du plus petit compartiment, elle extirpa un sac à vomi, puis repartit sans traîner. Luka en était à quinze tiroirs lorsque le commandant de bord lui tapa sur

l'épaule. Un instant, le commissaire se demanda ce qu'on lui voulait. Il se tourna.

- La jeune femme en question, monsieur, est prête à répondre à vos questions. Elle pense que vous avez besoin d'elle pour témoigner d'un problème à l'embarquement, ajouta-t-il à l'oreille du policier.

La personne qui lui faisait face portait un tailleur gris de bonne facture, un caraco blanc et une paire d'escarpins crème avec talons aiguilles. Au bout de son bras droit pendait un sac à main en cuir beige qui complétait parfaitement la tenue. De longs cheveux châtain clair lui tombaient sur les épaules tandis qu'une mèche parfaitement organisée soulignait un regard noir dénotant une solide assurance. A part le visage, rien ne pouvait laisser penser que la personne en face du policier avait un rapport avec son agresseur présumé ce qui déstabilisa quelque peu Luka. Il mit du temps avant de comprendre que la jeune femme lui tendait son passeport afin de confirmer son identité pour le témoignage attendu. Le commandant de bord de son côté, était quelque peu surpris par l'attitude de ce commissaire qui semblait tomber des nues. Luka parcourut rapidement les informations contenues sur le passeport, le rendit à la jeune femme et s'excusa pour le dérangement, sans autre forme de procès, il regagna son siège pensif. Le commandant de bord rattrapa le commissaire.

- Je ne comprends pas !

- Moi non plus figurez-vous. Ou cette personne est douée d'une capacité hors du commun pour la transformation, ou bien je dois me faire soigner pour hallucinations.

- Que faisons-nous alors ?

- Voici les coordonnées de mon adjoint au Quai des Orfèvres, faites-lui parvenir les informations concernant cette personne afin qu'il effectue les vérifications d'usage et si c'est nécessaire, et seulement si c'est nécessaire, qu'il l'intercepte au moment de quitter la zone de débarquement. Je suis désolé pour le dérangement et vous remercie infiniment pour

votre coopération.

- Si nous avons des informations d'ici l'atterrissage, je vous tiens au courant.

- Oui, merci.

Le commissaire observa le commandant qui avait rejoint la jeune femme. Visiblement, Luka n'était pas le seul à tomber sous le charme. Le commandant la raccompagna à son siège passager et proposa d'offrir une coupe de champagne pour le dérangement, ce que refusa poliment la jeune femme.

Antonio attendait dans le couloir que le commissionner lui fasse signe d'entrer. Il était là pour son rapport sur l'enquête conjointe avec la police française. Un savon, voilà ce qui l'attendait. Il avait échoué à contrôler le déroulement et il y avait eu deux agressions sur le commissaire Luka au cours de son séjour à New York. Le fiasco. Il était donc dans ses petits souliers quand on lui fit signe par la baie vitrée du bureau. « J'ai fait appel à toi pour me surveiller ce drôle de petit Français. » La voix d'O'Neil dans son habit blanc résonnait encore dans sa tête lorsqu'il franchit la porte.

- Assieds-toi ! tomba comme le couperet sur la tête du condamné. Alors as-tu réussi à mettre au pas notre petit Français !

Antonio ne comprenait pas pourquoi O'Neil utilisait cette tournure pour évoquer le commissaire Luka qui n'avait rien de petit. Et encore moins de Français avec son accent anglais très British. Il ne savait que lui répondre sinon qu'il avait aimé travailler avec lui. Sa façon de faire, de prendre le commandement et de diriger les interrogatoires, l'avait impressionné. Très vite, il s'était senti en sécurité. Non pas qu'il se pensait menacé. Avec Luka, les fonctionnements étaient limpides, une fois qu'on avait saisi le personnage. Voilà en quoi il était rassuré, quand il travaillait avec le « petite commissaire Français ». Et en un rien de temps, il avait trouvé sa place auprès de Luka. Déjà, sa présence lui manquait.

- Pas exactement, finit par bredouiller Antonio.

Le commissionner éclata d'un rire tonitruant.

- Le contraire m'eut étonné, Luka est une tête de bois qui ne dit jamais non, mais qui suit son idée quoi qu'il en soit. Dis-moi un peu si au moins il a avancé dans son enquête.

- Très peu si ce n'est l'histoire du psychanalyste qui n'existe pas et qui laisse à penser que Chloé d'Arbanville est détraquée.

- Ce qui pourrait concorder avec le meurtre de la famille…

- Colancourt.

O'Neil se leva, traversa le bureau de long en large, consulta son agenda, puis vint se coller au niveau d'Antonio pour le toiser de toute sa hauteur.

- Que penses-tu de la suite de cette affaire française, aurons-nous à nous en inquiéter ?

- Oui, pour la partie ressortissant.

- A cause de Madge Griffin, je comprends bien. Mais pour la partie enquête sur notre territoire ?

- Luka a…

- Tu as aimé travailler avec lui à ce que je vois. Tu le considères comme un collègue. Je ne suis pas étonné. Continue.

A peine fini sa phrase, le commissionner regagna son bureau, s'installa confortablement dans son fauteuil. Ils furent interrompus par un coup de téléphone qui ne dura qu'un instant. Antonio attendit que son chef en ait terminé avant de finir sa phrase.

- Comme je disais, Luka a pu faire le tour des informations sur cette Chloé, la suite est en France.

- Que penses-tu de cette Chloé ?

- Difficile à dire. Tous sont unanimes en ce qui concerne son talent, sa gentillesse. Mais tous sont unanimes sur leur

dépendance envers elle. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne laisse pas indifférent.

- Manipulatrice ?

- Pourquoi pas…

- Tu as parlé d'emprise, pourrait-elle mettre les gens sous sa coupe pour leur extorquer de l'argent ou bien des informations confidentielles ?

- Il semble que non, personne ne s'est plaint d'elle, chacun a suivi son bonhomme de chemin.

- Sauf Muab'Dib…

- Sauf Muab'Dib, mais il s'agissait d'un type en fin de parcours, ses idées de grandeur l'ont ruiné et il est clair que Chloé n'y est pour rien. Un règlement de comptes au sujet de dettes considérables ne serait pas à perdre de vue. Si j'étais la police française, je suivrais cette piste.

- Parle-moi un peu de cette Madge Griffin ?

- A part le fait qu'elle est partie pour rejoindre sa copine en France, que c'est une excentrique qui nous a déjà pas mal créé de problèmes, peu de choses à en dire. Une histoire passionnelle pourrait être la clef.

- Je veux que tu maintiennes un contact avec Luka afin de savoir comment évolue son enquête. Mais comme il ne te dira pas grand-chose, passe aussi par la voie habituelle. Et les deux agressions, a-t-on avancé ?

- Oui, les deux types qui ont dévalisé le commissaire, sont deux malfrats bien connus de nos services et leur disparition est un bienfait pour l'humanité.

- Mais pourquoi ont-ils remis l'argent ?

- Ils n'ont pas remis l'argent. Selon moi, ce sont les deux filles qui s'en sont occupées.

- Les deux mêmes qui ont agressé Luka? Ça n'a aucun sens. A-t-on réussi à les localiser ?

- Non.

- Que dit notre informateur ?

- Qu'elles ont disparu de la circulation. Il devait les fournir en dope, plus de nouvelles. Elles ont payé cash et ne sont pas venues récupérer la marchandise.

- Ce Luka est décidément très fort. Il nous débarrasse de deux vermines et de deux pestes en deux jours.

- Autre chose ?

- Non, je ne vois pas.

Antonio hésitait, une question lui mordait les lèvres. En quoi son patron était-il redevable à Luka.

- Tu veux encore me dire quelque chose ? Non ? Bon je ne te retiens pas, j'ai rendez-vous avec le maire.

Antonio quitta le bureau en saluant O'Neil. Il ne pouvait s'empêcher de penser que son chef avait deviné ce qui l'intriguait. Mais il n'aurait pas la réponse aujourd'hui.

Le commissaire Luka et son adjoint marchaient côte à côte dans les couloirs de Roissy. Philippo voyait que son patron était préoccupé, il préféra attendre avant de relancer la discussion. Son entrée en matière précédente avait fait flop. Il avait opté pour la simplicité « Alors patron, ce voyage aux States » qu'il avait prononcé avec un « ê » appuyé. Luka l'avait dévisagé et n'avait pas même pris la peine de répondre. Philippo avait présenté les choses comme si son patron revenait de vacances, l'idée n'était pas bonne. Il ouvrit la bouche pour savoir où il fallait le déposer, il la referma aussitôt.

- Tu es certain de tes infos, questionna Luka.

Philippo fit sa tête d'ahuri, ne voyant pas de quelles infos il pouvait être question.

- La fille de l'avion…

Nouvelle tête d'ahuri.

- … Muller, Arleen, l'Américaine ! Hé, tu reviens parmi nous,

les vacances, c'est terminé, faut atterrir mon gars !

- Ah, celle de l'avion…

- Oui, en gros, la fille de l'avion. Faudra un jour que tu cesses de répéter tout ce que je dis en faisant ta tête de poisson rouge !

Philippo tenta de s'imaginer avec une telle physionomie, mais fut rappelé durement à la réalité par une tape dans le dos.

- Ah oui, la fille de l'avion…

- Tu l'as déjà dit et je pense que la prochaine fois, je te fiche mon pied aux fesses pour te faire passer l'envie de te foutre de ma poire !

- Interpol n'a rien sur elle. J'ai informé heu, votre ami, Antonio, sur place. Il se renseigne de son côté, mais il y a peu de chance, aucun fichage à priori avec ce nom-là. Il pense à une usurpation d'identité.

- Tu parles anglais toi ?

- Non, italien… Je vous dépose au bureau…

- Tu me laisseras à La Villette, j'ai besoin de me dégourdir les jambes, le bureau attendra bien jusqu'à demain.

- Vous vous rappelez que demain, on a rendez-vous à Orsay, au Lycée Chappuis.

- J'avais oublié… Je suis trop vanné.

- Je vous pose chez vous ?

Non, laisse-moi quand même à La Villette… Sinon du nouveau avec le bar des deux lesbiennes ?

- Pas grand-chose, un dénommé Ciffrédi, Alain Lecabe, de son vrai nom. Le jour du meurtre des deux nanas, il n'était pas là, mais la veille oui. Il a reconnu Chloé qui était arrivée le soir même ou les deux lesbos…

- Lesbiennes, s'il te plaît !

- Les deux lesbiennes se sont engueulées à son sujet. Une

certaine Frankie, on n'a pas encore le nom, aurait fait du gringue à la Chloé pour provoquer sa copine.

- A l'époque ils n'avaient pas fait le rapprochement ?

- Le pédé… heu je voulais dire monsieur Ciffrédi…

- Alain donc ?

- Oui, Alain, a expliqué que le jazz c'était pas son rayon.

- Et les gars de la crime, ils ont dit quoi au moment des faits ?

- Histoire de jalousie entre nanas, il y avait déjà eu des précédents. Ces deux filles étaient coutumières des chambards. Une dizaine de bastons à la sortie du bar, menace de fermeture. On a pensé aussi à du trafic, mais rien de probant. Personne n'a fait de demande, je pense qu'ils étaient bien trop contents de classer l'affaire dans la rubrique foutoir merdique.

- C'était quoi le nom du bar ?

- Vous allez rire, Chez Lulu, du côté de Montparnasse, rue de la Gaîté tout près des sex-shops.

Luka n'avait pas l'air de trouver cela très amusant. Il se contenta de monter à bord de la 206, siège passager. Philippo resta un moment indécis à côté de la portière.

- Bon, qu'est-ce que tu fous, t'attends qu'elle démarre toute seule !

Philippo se garda bien de dire quoi que ce soit, mais le patron devait vraiment avoir la tête à l'envers pour qu'il laisse le volant. Le trajet se déroula sans un mot. Luka roupillait à moitié. Lorsqu'il descendit de la voiture, il répondit à peine au « Bon, j'y vais commissaire » que lui lança Philippo en se penchant par le côté passager.

Antonio était rentré tard, le rapport concernant le travail avec Luka, entre autres, lui avait pris beaucoup de temps. Il avait eu envie de le peaufiner. Rendu au chef, celui-ci avait

émis un sifflement admiratif et comme il avait laissé la porte ouverte, tout le bureau en avait été témoin. Lorsqu'il arriva à la maison, il était donc de bonne humeur, la tête ailleurs, mais de bonne humeur. Sa femme et ses deux enfants l'avaient accueilli à grand renfort de bises et de câlins. Le grill de leur cuisinière dernier cri tournait à plein. De larges tranches de viande attendaient qu'on s'occupe d'elles. Pommes de terre à la crème pour accompagner le tout. Son repas préféré. Excepté les carottes râpées et la betterave, dernières lubies de sa tendre et chère. « C'est bon pour les enfants, ils l'ont dit à la télé ! » Alors, si la télévision l'avait dit. Déjà que les sodas avaient disparu de la table, et que les bières l'avaient échappé belle.

- Tu as passé une bonne journée ? osa la femme d'Antonio.

Les enfants avaient fait silence. Papa n'aimait pas qu'on l'interroge sur son travail. De manière inattendue, il n'avait pas pesté. Bien au contraire, il avait raconté dans les détails. Et en racontant, il s'était mis à penser. Une idée, l'obsédait.

- Tu es avec nous chéri ?

Non, il ne l'était pas, mais il fit un effort, notamment pour écouter l'histoire de sa fille, 6 ans. Sortie au zoo avec l'association de la police. A partir de l'hippopotame, il avait perdu le fil. Sa femme s'en était bien rendu compte, la petite aussi, mais tous faisaient semblant. Leur fils de 15 ans, lui n'avait rien dit. Il n'avait rien dit pour la bonne et simple raison, que maintenant, il savait à quoi s'en tenir.

- Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? dit Antonio par principe.

« On a fait du skate avec la bande. » était l'une des réponses passe-partout avec « on est allé à la piscine » et « Paul est venu me chercher ». Ainsi, il n'avait pas à raconter qu'il avait tripoté Sandy toute l'après-midi, qu'il avait voulu qu'elle le suce, mais pas elle. Antonio s'était levé pour se prendre une bière. Le repas terminé, il avait l'habitude de se poser sur l'un des grands tabourets, près du comptoir qui servait aussi à la préparation des repas.

- Prends un verre, chéri !

Mais chéri ne prit pas de verre, il dégusta sa Bud à la bouteille. Dégusta, au début. Car très vite, il l'abandonna sur le comptoir pour attraper sa veste.

- Tu repars déjà ? avait été un cri unanime moins une voix, celle de leur grand fils. Lui, avait déjà pris la direction de sa chambre afin de raconter ses exploits sexuels à son ami Paul. Exploits légèrement enjolivés.

Antonio rassura sa femme, l'embrassa, lui affirma que son repas avait été très bon, puis il déposa un bisou sur la tête de sa fille, heureuse de cette marque d'affection. La voiture était garée devant leur box. Il s'y installa, prit le temps de passer un coup de fil et démarra en trombe. Il remonta Englewood. Pour atteindre Tonawanda et le praticable pour jouer au baseball, il ne lui fallut guère plus d'une vingtaine de minutes. A cette heure de la soirée, peu de circulation. Assis sur un banc, son indic attendait. Pourquoi, tenait-il autant à ce lieu ? Une énigme à laquelle Antonio avait refusé de répondre. Lorsqu'il s'approcha, il n'y avait pas âme qui vive dans ce parc sans clôtures, accessible par n'importe quel côté.

- Tu ne peux plus te passer de moi !

Antonio n'aimait pas les familiarités, encore moins quand elles venaient d'un indic. Il ouvrit la bouche pour lui dire de se tenir à carreau, qu'ils n'avaient pas élevé les vaches ensemble. Lui rappeler aussi qu'il avait un contentieux avec la justice qui pouvait le mener directement en prison sans passer par la case procès. L'inspiration lui manqua. Pas celle qui concerne la répartie pour clouer le bec d'un Portoricain gros et gras. Non, il s'agissait plutôt de celle qui permettait à l'homme de survivre. Il réussit à se tourner. Ses jambes se dérobèrent. Ses genoux qui plièrent et la douleur atroce dans le haut du dos, lui laissèrent assez force pour redresser la tête et un minimum de conscience pour reconnaître la fille devant laquelle il s'affaissa. L'air n'arrivait plus, il s'affala sur la pelouse, la figure dans l'herbe. Il aurait aimé tourner la tête, à

cause des petits brins qui lui chatouillaient les narines et qui entraient dans sa bouche.

La fille qui se tenait debout sortit une liasse de billets qu'elle tendit à l'indic. Cinq mille dollars pour un simple rencart avec ce connard de flic. Une bonne affaire pour seulement une heure de travail. Le couteau qui lui ouvrit le ventre de bas en haut à travers la chemise à carreaux n'était pas prévu dans le contrat. Il eut le temps de sentir son estomac se vider. Fausse sensation, il s'agissait de ses entrailles qui se déversaient juste au-dessus du ceinturon en cuir, celui avec la boucle en forme de cheval, en hommage à son paternel, dresseur de chevaux.

Elle disparut aussi vite qu'elle était venue. Que ces deux connards la privent de sa copine, lui était insupportable. Qu'en plus, ils les gênent dans leurs activités préférées, était un plus qui rajoutait de la rage à la rage. Lorsqu'on retrouva Antonio allongé dans l'herbe, deux éléments sautèrent aux yeux des enquêteurs. Le coup porté dans le dos, qui avait traversé le poumon droit et les yeux vitreux que soulignait un grand sourire. Comme si ce flic était mort dans un éclat de rire. Le Portoricain, avait un air étonné, semblant encore se demander ce qui lui était arrivé et où pouvait bien être passés les cinq mille dollars qu'il tenait encore dans sa main quelques secondes avant de se faire ouvrir le ventre, lui aussi.

Luka hésita. Filer chez lui directement en passant à travers le parc de la Villette ou bien... Dimitri. Son hésitation ne dura qu'une fraction de seconde. Il retraversa Corentin Cariou, pour descendre par le quai de la Charrette. Il suivit l'ancien bassin des Entrepôts des magasins généraux de Paris, fila d'un bon pas sous le pont de chemin de fer qui amenait les trains jusqu'à la Gare de l'Est. L'endroit empestait l'urine et les excréments. Un peu plus loin, un autre passage, cette fois sous les maréchaux, même odeur écœurante, plus les relents d'égouts. Luka accéléra pour atteindre le bon pont, celui du périph. Les Roumains avaient toujours leurs cabanes en

mauvaises planches surmontées de tuyaux. Évacuer les fumées nocives de tout ce qui pouvait se brûler était capital pour ne pas crever en hiver. Une dizaine de couchages étaient installés à même le sol, à la base de l'arche qui rejoignait le sol terreux. Toujours les odeurs, peut-être un peu moins fortes, ou bien les muqueuses du commissaire s'étaient-elles habituées. La tête d'un grand noir dépassait d'un des duvets.

- Dimitri ?

- Le gars enfourna sa tête dans le sac et se roula en boule. Luka lui tira un coup de pied, un léger coup de pied. Le type émit une sorte de bougonnement.

- Il ne comprend pas le français et personne ne sait quelle langue il parle…

Luka n'avait pas remarqué un autre homme masqué par le pilier et noyé dans l'ombre du pont.

- Dimitri, il est pas là, on l'a pas vu depuis au moins cinq six jours. Vous êtes le flic ?

- Commissaire Luka.

- Je m'en doutais, vu votre dégaine.

- Bon, je repasserai…

- Mon avis, vous perdez votre temps. Son matelas a été pris par l'autre gros lard, là-bas et la fille au chien a foutu l'camp, alors moi, je pense qu'il reviendra pas de sitôt.

Le vent s'engouffrait là-dessous comme dans une tuyère, Luka enfila sa gabardine et remonta son col.

- Vous partez en voyage, questionna l'homme, toujours assis au même endroit.

- J'en reviens, répondit-il tout en repartant par où il était venu. Il pensa qu'avec un peu de chance, il aurait plus d'infos au Mamakin. Il regarda sa montre, « 17 heures passées » marmonna-t-il. Le sommeil et la fatigue lui avaient passé, il se dit qu'un petit remontant ne serait pas de refus. Il caressait aussi l'espoir infondé de croiser Dimitri. Infondé, car à cette

heure de l'après-midi, il n'avait aucune chance de le trouver accoudé au comptoir. Dimitri était un habitué du matin, à l'ouverture et il était ce genre de personnage qui ne changeait pas facilement ses habitudes. Mais Luka voulut y croire comme on croit à l'improbable quand on n'a rien d'autre à quoi se raccrocher.

A vive allure, il retraversa le parc, et emprunta le petit pont piéton qui enjambait l'Ourcq avant qu'elle ne se jette dans le bassin de La Villette. Les mômes tenaient les mains de leurs parents, d'autres plus grands faisaient les andouilles pour attirer l'attention des nanas qui zonaient en leur compagnie. Un coup de sonnette lui laissa à peine le temps de s'écarter pour laisser passer un type en biclou. Dans l'autre sens, trois autres arrivaient en roue arrière, retombant lourdement sur les pavés. Le gars en vélo, engagea sa roue avant dans la glissière pour grimper les escaliers. Une ribambelle d'Espagnols parlait très fort en pointant du doigt le canal Saint-Martin. Luka dut jouer des coudes pour se frayer un chemin sur la passerelle. Étonnamment pour un mois de mars, la température avait des allures d'été, les manteaux des incertains partageaient les tenues légères des autres. Les terrasses de café débordaient, les fumeurs encombraient le trottoir, leur verre de bière à la main, la cigarette dans l'autre. Marchant le long du canal, le commissaire aspira une grande bouffée d'air, il se sentait un peu mieux. La promenade lui avait été salutaire. Le Mamakin n'était plus qu'à une centaine de mètres, de l'autre côté de la passerelle métallique qui servit autrefois au chemin de fer de la petite ceinture. Pourtant, une impression désagréable venait perturber ce moment de détente. L'impression d'être suivi, qu'on était sur ses talons. Luka lutta contre l'envie de se retourner, l'envie de vérifier qu'il ne devenait pas cinglé. Coté canal, côté piste cyclable. Soudainement, il fit un pas sur la droite, s'approcha de l'eau et fila sous le pont. Les deux amoureux s'arrêtèrent, déconcertés par l'attitude de ce bonhomme qu'on aurait dit sorti d'un mauvais film d'agent secret. Tout de suite après, il

se colla au pilier du pont et attendit sous le regard amusé d'un bambin qui promenait un ballon gonflé à l'hélium. Luka éclata de rire, les nombreux promeneurs un instant tournèrent la tête en direction de l'exubérant personnage qui parlait tout seul en reprenant sa marche. Le pont suivant, celui de la chaussée pour les voitures, n'était plus très loin, il n'eut pas à passer en dessous, car il remonta sur sa gauche.

- Tiens vous êtes de retour parmi nous commissaire ?

Serge était sur le trottoir en compagnie de sa femme et deux gamines. Il tirait sur une cigarette électronique.

- Je ne savais que vous fumiez ?

- Eh oui, j'ai craqué pendant que vous étiez parti chez les ricains ! Notez que ce n'est pas une vraie cigarette !

- En effet, je me demandais ce que c'était que ce truc, on dirait une bouteille de parfum avec une pipe en plastique !

- Je vous présente Caroline, ma compagne.

- Enchanté.

- Il me semble que vous ne vous êtes jamais croisés ?

Luka confirma tout en tendant la main pour saluer ce joli bout de femme.

- Vous plaisantez, on se fait la bise.

- Là, c'est notre petite dernière, Jade et elle, c'est Native, mais vous la connaissez déjà !

En effet, Luka l'avait déjà aperçue une fois ou deux, les jours où elle n'avait pas classe et qu'elle venait au café en attendant sa mère.

- Je vous laisse, on allait partir, l'heure du repas, à bientôt. Venez un de ces quatre manger à la maison, n'est-ce pas Serge ? proposa Caroline abandonnant son mari qu'elle embrassa tendrement. Luka les trouva amoureux à souhait.

- Je vous sers quelque chose en attendant de venir nous faire une petite visite dans notre chaumière ?

Visite à laquelle personne ne croyait.

- Un calva et un café, on peut se mettre à l'intérieur ?

- Oui, mais pas longtemps, les musiciens font une pause, mais ils vont reprendre les réglages.

- Ils jouent quel genre de musique ?

- De celle qui vous insupporte, Solange un calva et un café et pour moi, tu me mets une Guinness… Du métal !

- Pardon ?

- La musique, du métal, du hard rock…

- Bonjour monsieur le commissaire, alors les USA, c'était comment ?

- Trop court et épuisant.

Après avoir salué Solange qui préférait une bonne poignée de mains plutôt qu'une bise baveuse, Luka ne s'installa pas au comptoir. Pour une fois, il choisit une table. Serge revint avec les consommations et se plaça en face du commissaire.

- Alors, vous avez appris quelque chose sur cette fille ?

- A vrai dire non, pas tant. Sinon que rien ne colle… enfin pas tout à fait, un petit aspect cinglé qui pourrait alimenter une forme de folie…

Serge n'entendit pas la suite et Luka non plus, le groupe avait repris ses essais de sons.

- Une chose pourrait vous intéresser vous qui organisez des concerts, tenta Luka dans un moment de pause. A nouveau couvert par la musique il s'écria : Je disais que…

- Pardon ?

- La fille en question, Chloé, j'ai appris qu'elle jouait du saxophone…

- Chloé, la saxophoniste de jazz !

- Ah, vous connaissez aussi…

- C'est elle la tueuse ?

- On pense que oui, mais que ça ne sorte pas d'ici !

- Evidemment. Quand j'y repense, c'est incroyable ?

- Pour quelle raison ?

- Justement, c'est la question, célèbre, belle, intelligente, elle a tout pour réussir. Remarquez, maintenant que vous abordez le sujet, elle a disparu de la circulation… je veux dire musicalement parlant… on ne l'entend plus… Attendez, Fatou, ça remonte à quand le dernier enregistrement de Chloé ?

- Chloé d'Arbanville ? questionna la fille qui était à la basse, je dirais facilement un an, ils sont venus faire un concert à Cimiez avant de se séparer.

- Les métalleux s'intéressent au jazz, demanda le commissaire.

- Elle oui. D'ailleurs, elle fait partie d'un autre groupe qui est en train de percer. Ils vont jouer à Jazz in Marciac dans le cadre des découvertes. Ils s'appellent les…

Mais Luka n'entendit pas la suite à cause d'une reprise de Metallica, Enter Sandman histoire de vérifier que le son portait bien. Luka ingurgita son calva d'une traite, salua comme il put Serge qui de toute façon allait reprendre sa place derrière le comptoir. Une fois dans la rue, la fraîcheur et le calme apparents, après le son assourdissant, lui paraissaient presque étonnants. Un coup de klaxon le rappela bien vite à la réalité de la vie parisienne et au fait qu'on ne traversait pas n'importe comment. La rue de Thionville était plutôt encombrée, le bruit de la circulation s'imposa à nouveau à ses tympans. Pourtant, il sortit son portable, une envie soudaine de parler à quelqu'un. Dire qu'il était revenu, raconter ses aventures étasuniennes, expliquer comment ils fonctionnent, les différences. Expliquer qu'il avait revu son ami O'Neil et qu'il avait pris un sérieux coup de vieux depuis la fois dernière. En y pensant, il se dit que ça devait être le cas aussi pour lui. L'entourage vieillit rarement tout seul. La véritable raison de cette envie soudaine de communiquer n'avait pas encore affleuré à son esprit, elle restait en arrière-

plan. Tout simplement, il voulait parler à Léna. Elle était devenue plus qu'une simple substitut et il n'osait pas encore se l'avouer, mais elle commençait à entrer dans la catégorie « amies » avec lesquelles on avait envie de parler de tout et de rien. L'amour n'avait rien à voir là-dedans, ou bien alors dans une acception plus large, mais la solitude oui. Au lieu de l'appeler au Palais, machinalement, il utilisa son numéro personnel. « Je vous laisse mon 06 comme on dit maintenant, mais à n'utiliser qu'en cas d'urgence absolue, c'est mon numéro privé ! ». Luka portant le téléphone à son oreille, pesta contre les deux jeunes avec leurs pétoires à deux-roues. Puis, ce qu'il redoutait le plus se produisit, il tomba sur le répondeur. Laisser un message était ce qu'il avait en horreur. « Le commissaire Luka, je rappelle plus tard. » et il coupa son portable.

Dans le grand salon, un sac à main renversé, une partie de son contenu étalé sur le sol. Plus loin, une culotte de femme, une chaussure noire, pied droit et un collant déchiré. Le téléphone, en mode vibreur résonnait sur le canapé, où il s'était glissé entre deux coussins. La table basse avait été renversée et elle reposait sur le flanc, tout ce qui s'y trouvait, répandu également sur le sol. La veste et la ceinture avaient atterri dans la cuisine. Sur le plan de travail, des légumes émincés, deux tomates, un poivron, une courgette et une demi- aubergine. Les pommes de terre avaient roulé sur le carrelage. La poêle avec l'huile de l'olive attendait sur la cuisinière à induction. Aucun des témoins n'était rouge. Une des chaises hautes avait été renversée et était restée adossée au mur, telle qu'on l'avait laissée. Un couloir à la moquette vert bouteille, épaisse et soyeuse menait directement à la chambre, tout au fond. Il fallait passer la chambre d'amis, le bureau en face et la buanderie. Le plafond, haut, était décoré de moulures à l'ancienne, repeintes récemment en blanc. A l'angle d'une petite étagère sortie de ses fixations, du sang. Sur la poignée de la porte de chambre, les mêmes traces de

sang. Les traces rouges ne commençaient qu'à partir de là, mais on les retrouvait dans la cuvette des toilettes et sur le rebord du lave-main. La porte restée entrebâillée, s'ouvrit doucement. Dans l'ombre, il était difficile de savoir à qui on avait affaire. Les draps dégringolaient du lit en bataille. Les coussins avaient été entassés dans un coin du lit. Le torse d'un homme en émergeait, l'un des bras pendait dans le vide, au bout de la main, le sang avait coagulé.

Léna marchait sur la pointe de pieds pour ne pas réveiller le procureur avec lequel elle venait de passer une après-midi mouvementée. En sautillant sur un pied, il s'était cogné à l'étagère, première entaille, deuxième entaille à la main en frappant du revers le pot en étain. Puis rire aux éclats, Léna avait jeté ses habits sur le sol, pendant que Jean-Philippe se rinçait la main dans le petit lavabo des toilettes. A l'aide du papier toilette, il s'était rapidement essuyé et avait jeté le tout dans la cuvette. Lorsqu'il était revenu dans la chambre, Léna l'attendait, enfouie sous les draps, nue. Lui ne portait plus que son slip et une chaussette, au pied gauche, celui qui avait servi au sautillement. Très simplement, il s'était approché du lit, une fois assis sur le rebord, il l'avait observée, puis tendrement embrassée. Dans le tiroir de la table de nuit, il lui avait demandé d'attraper la ribambelle de préservatifs, car on ne plaisantait pas avec ses choses-là. Léna avait éclaté de rire, se disant juste avant qu'elle devait fouiller dans son sac à main pour trouver les siens.

Une fois dans le salon, Léna avait voulu récupérer son portable. Rien n'était prévu avant dix-neuf heures, sa période de permanence. Lorsqu'elle voulut l'utiliser, elle se rendit compte qu'il était éteint. Elle pressa longuement le bouton de mise sous tension, sans aucun résultat. Elle pensa qu'il était urgent de le mettre à charger. Mais le corps avait pris le pas sur l'esprit. En repensant à sa partie de jambes en l'air, un désir inassouvi s'empara d'elle. Tant pis pour le portable. Elle revint furtivement dans la chambre, sans un bruit se glissa sous les draps noirs, trouva le sexe du procureur, et

commença à le masser délicatement jusqu'à ce qu'il devienne turgescent et elle le glissa entre ses lèvres.

Luka était devant la porte d'entrée de son immeuble. Il déposa sa petite valise sur le sol, sortit son trousseau de clefs et poussa directement sur la vitre une fois la clenche libérée. La tête de la concierge lui revint en mémoire, son chiffon à la main « monsieur le Commissaire faut pas pousser sur la vitre ! » Trop tard, pensa-t-il. Il vérifia instinctivement qu'elle n'était pas dans le couloir à faire le ménage. Ce qui était idiot, puisqu'elle ne le faisait qu'au petit matin. L'ascenseur avait grimpé au plus haut, il opta pour les escaliers, deux étages étaient encore dans ses possibilités, estima-t-il.

Dans la cage d'escalier, il trouva les deux jeunes, l'un du troisième et l'autre du quatrième. Ils levèrent les yeux en direction du commissaire, le saluèrent d'un « b'jou m'ssieur », puis sans l'ombre d'une gêne, ils reprirent leur occupation principale, à savoir rouler un joint trois feuilles. Savaient-ils seulement le métier de Luka, il en était à peu près certain. La jeunesse ne prenait même plus la peine de faire le moindre effort pour cacher ses pratiques illicites. Les dernières marches furent plus difficiles, le poids de la valise n'aidait en rien. La porte de son appartement se trouvait au plus près de la cage d'escalier. Une nouvelle fois, il déposa sa valise, le trousseau était dedans. Il déballa une partie du linge afin de pouvoir accéder à la poche intérieure. C'est le moment qui choisit la concierge pour pointer le bout du nez.

- Faut pas salir et rien laisser traîner.

Luka allait répondre, mais il n'en eut pas le temps.

- Faut lire les notes du syndic et vous avez un colis qui encombre la loge, n'oubliez pas de le récupérer !

A peine sa réplique lancée, qu'elle disparaissait déjà derrière la porte d'ascenseur qui se refermait.

Le commissaire se replongea dans sa valise, au point où il

en était, il la renversa sur le palier.

- Y a un souci, s'enquit le voisin d'en face qui passait le plus clair de son temps à épier par l'œilleton.

- Tout le monde s'est donné le mot pour m'emmerder !

- Pardon ?

- Non, je disais que… elles sont dans ma poche, quel idiot, je fais !

- Je confirme, ajouta le voisin tout en claquant sa porte.

- Mais de quoi il se mêle ce crétin ! rétorqua pour lui-même Luka, tout en insérant la clef dans la serrure.

- Y fait ce qu'il veut le crétin et il vous emmerde ! ajouta le voisin de derrière la porte.

Luka pénétra chez lui en bougonnant, fit jouer l'interrupteur plusieurs fois sans plus de réussite. Abandonnant sa valise dans l'entrée, il poussa jusqu'à la cuisine, le néon s'alluma, vibrant un moment avant de se stabiliser. Il revint vers la valise, mais stoppa net. Un bruit attira son attention. Une seule idée se fixa dans son esprit. L'agression dont il avait été victime allait se reproduire. Est-ce dans un deuxième temps, ou bien simultanément qu'il releva une odeur, une odeur fauve, presque irritante. Ses sens en alerte, il éteignit la lumière, se faufila dans le couloir jusqu'à ce qui aurait dû être une buanderie. Sur l'étagère la plus haute, se trouvait une boîte à chaussures dans laquelle il avait rangé son Lüger et une poignée de munitions. Il éjecta le chargeur, le remplit et le replaça dans son logement. Il préféra ne pas faire entrer de balle dans la chambre et s'avança silencieusement jusqu'à l'origine du bruit. Pas de doute, cela venait de la chambre inutilisée dans laquelle il avait entassé les cartons de son précédent déménagement. Cartons qu'il avait abandonnés là. La porte était à peine entrebâillée, une lumière blafarde passait sous le seuil et tout autour du chambranle. Le commissaire, poussa délicatement la porte. Il y avait une femme. Le contre-jour du lampadaire rendait

difficile l'identification. La personne, il n'aurait su dire, mais la robe, il en était certain. Il n'en croyait pas ses yeux, il les cligna plusieurs fois, puis fixa son attention sur la chevelure, pas de doute possible. En plus, la taille correspondait. La personne qu'il observait, se déplaça légèrement pour se placer de biais par rapport à la grande glace, ainsi, Luka put remarquer qu'elle était pieds nus. Son épouse était revenue.

- Gabrielle, c'est toi !

La femme fit volte-face, recula d'un pas, buta sur l'un des cartons et s'affala sur le sol en basculant en arrière. Luka, toujours son Lüger à la main, tendu devant lui, hésita sur la conduite à tenir face à un fantôme, qui plus est qui venait de se casser la figure.

- T'es vraiment con, lui asséna sa fille en se relevant. Tu vas finir par me blesser avec ton arme, tu deviens complètement fou !

Ce fut à cet instant seulement qu'il réalisa qu'il était en train de braquer sa propre fille. Il fit les vérifications d'usage, ôta le chargeur et déposa son arme sur l'un des cartons à sa portée.

- Tu m'as confondue avec maman ?

- C'est bien sa robe préférée que tu portes sur le dos, non !

- Et la seule idée à la noix qui t'est venue à l'esprit, c'est qu'elle était de retour d'entre les morts. Pour un flic, on ne peut pas dire que tu brilles par l'esprit de déduction !

- Tu as changé de coiffure ?

- Oui, ça te plaît pas ! Les couleurs te manquent ! Tu me l'as suffisamment reproché, tu ne vas pas recommencer avec ma nouvelle coupe ! explosa Thalia tout en se dévêtant.

- Mais tu es nue ! s'offusqua Luka se tournant pour échapper à ce qui venait de tomber sous son regard.

- Je suis ta fille, tu ne vas me faire croire que c'est la première fois que tu me vois à poil !

Quinze ans, ça faisait quinze ans, et la femme qui était devant lui n'avait plus grand-chose à voir avec celle qui courait dans l'appartement en culotte et maillot de corps Petit Bateau.

Luka avait pris le temps de ranger sa valise, de se passer un coup sur la figure, puis il avait rejoint sa fille dans la cuisine. Elle avait sorti une bouteille de blanc en attendant d'être livrée.

- J'ai commandé deux pizzas, une reine et une quatre-saisons.

- Parfait, dit Luka tout en débouchant la bouteille.

- Vingt minutes dans le congélo, devrait suffire… alors c'était comment les Etats-Unis ?

- Trop court et pas très utile.

Thalia se leva pour se rincer les mains, fouilla dans le placard du haut.

- Si tu cherches de trucs à apéro, y en a pas… Tu es de passage, je suppose ?

- Pourquoi, je te dérange ? Parce que je peux aussi aller dormir ailleurs… je ne sais pas où, mais il doit bien y avoir un pont ou deux de libres...

- Tu sais bien que tu peux rester autant que tu veux, répondit Luka en cherchant à s'excuser pour sa question maladroite.

- Désolée, je suis un peu tendue en ce moment…

- Tu n'es plus avec ta copine ?

Thalia éclata de rire.

- Qu'est-ce que j'ai dit de mal ?

- Rien, tu en parles comme si on couchait ensemble ! On partageait juste le logement, mais elle est avec un mec et ça devient chiant de les supporter tous les deux. En plus, on avait

dit pas de mec à la maison, alors je préfère arrêter les frais.

Face à lui, de l'autre côté de la table, il avait une nouvelle personne. Comment aurait-il pu l'expliquer, impossible pour lui de mettre en mots son ressenti. Sa coiffure, son allure de femme, la façon dont elle se tenait avait changé aussi. Plus droite, plus sérieuse et moins provocante aussi. Son élocution n'était plus la même, ses tournures plus posées. La sonnette de l'interphone retentit.

- Ce sont les pizzas… non bouge pas, j'y vais, je t'invite !

Luka était heureux, pour une rare fois de sa vie, il avait l'impression que l'avenir pouvait s'envisager positivement. L'odeur, à nouveau cette odeur. Très vite, il eut mal à la tête. Il tendit le bras pour attraper le tube qui traînait sur la paillasse, il le secoua, vide. On entendait Thalia qui discutait avec le livreur, le bruit de la circulation ne parvenait pas de ce côté-ci. Luka ouvrit la petite fenêtre dans l'espoir que l'air lui ferait du bien. Sur le frigo, un autre tube avait roulé contre la panetière, il se dit qu'il y avait peu de chance qu'il contienne encore un comprimé. Il approcha la main pour s'en saisir.

- Laisse, il est vide… je vais voir dans mon sac à main…

Thalia revint avec un comprimé, qu'elle jeta dans un verre d'eau.

- Le voyage ?

- Oui, mentit son père. Le voyage n'avait rien à voir là-dedans, mais cette maudite odeur qui lui pourrissait les muqueuses.

- Le vin blanc avec l'aspirine ne font pas bon ménage !

- Pourquoi avais-tu mis la robe de ta mère ?

- Je cherchais une tenue. Et toi qu'est-ce qui t'as pris d'entrer dans la maison, ton pistolet à la main ?

- J'ai paniqué…

- Ce n'est pas ton genre, tu as eu des ennuis au boulot ?

- En quelque sorte, j'ai été agressé deux fois.

- Pendant ton séjour chez les ricains ?

- Oui et l'espace d'un instant, j'ai cru que ça recommençait…

- Des USA jusqu'à ici, bizarre non ?

- Il m'a semblé reconnaître mon agresseur dans l'avion… mais c'était une connerie, visiblement. Et là, j'ai cru que c'était elle…

- Une fille t'a agressé ?

Luka raconta rapidement comment il avait atterri à l'hôpital par deux fois à New York. Ensuite, ils dégustèrent leurs pizzas respectives sans échanger un mot.

- Tu cherchais une tenue pour une soirée, reprit Luka en repliant le carton pour le jeter à la poubelle avec les restes.

- Non, pour rencontrer Léna.

- La substitut ?

- J'ai dans l'idée de m'inscrire à la fac de droit et elle doit me conseiller. J'aimerais devenir greffière.

Luka évita tout commentaire, bien trop content d'apprendre que sa fille avait autre chose en tête que zoner avec une ribambelle de bons à rien.

- Tu en penses quoi ?

- Un bon métier, en plus je peux aussi…

- Non, de la tenue !

- Elle te va très bien… tu mets un nouveau parfum ?

- Non. Pourquoi, je pue ?

- Pas le moins du monde, tenta d'expliquer le commissaire en s'étranglant avec le vin blanc.

- Tiens, prends un peu d'eau… Je peux la garder alors, tu ne me tireras pas comme un lapin avec ton Lüger à la noix !

11

Samedi, le 27 mars 2005

Léna regarda sa montre machinalement, il était six heures de matin. Elle réalisa qu'elle avait passé la nuit chez le jeune procureur. Lui dormait encore profondément, enroulé nu dans la couette remplie de la chaleur de leurs ébats. Ils avaient fini par s'assoupir dans les bras l'un de l'autre vers trois heures. La bouteille de champagne à moitié vide au pied du lit, un verre renversé sur le sol, l'autre posé près du lecteur de CD. Impossible de se rappeler à qui pouvait bien être les verres. Sa tête semblait serrée dans un étau, des élancements lui rappelaient régulièrement que la migraine n'allait pas céder rapidement. Elle avala un comprimé d'almotriptan et se dit qu'une bonne marche lui ferait le plus grand bien. Et puis elle n'avait pas envie de regagner son appartement. Un rez-de-chaussée, jouxtant un petit restaurant qui faisait boîte de nuit à l'occasion. Le soir, sous sa fenêtre, des fumeurs qui parlent fort et après les clodos qui roupillent sous l'abri de la halle aux légumes. Elle n'aimait pas cet appartement, avec barreaux aux fenêtres. Elle se dit qu'elle avait dû le choisir dans un moment de déprime pour se préparer à l'idée d'envoyer des gens en prison.

Tout en consultant sa messagerie, une idée idiote lui vint à l'esprit. Elle lança son appli de localisation, quarante et une minutes par la rue des Pyrénées. Une rue qu'elle appréciait, ça faisait arriver sur les coups de sept heures, sept heures et demie si elle prenait le temps de boire un café en route. Et l'idée de passer près des Buttes-Chaumont, n'était pas pour lui déplaire. Non, elle ne pouvait pas faire un truc pareil.

Même avec des croissants. Elle opta pour le métro Gambetta, malgré la migraine. De toute façon, il fallait emprunter la rue des Pyrénées. Arrivée au carrefour, elle s'engagea dans la bouche de métro, descendit une dizaine de marches, stoppa soudainement. « Et merde ! » Le monsieur bien sous tous rapports eut beaucoup de mal à anticiper l'arrêt de la jolie femme, et encore plus sa virevolte imprévisible. Il s'excusa en soulevant son chapeau, elle le dévisagea, poursuivit son chemin, ce ne fut qu'une fois en haut des marches qu'elle renonça en se fichant une claque. La fillette qui croisa son chemin ne comprit pas ce comportement pour le moins bizarre.

La remontée de la rue s'avéra plus difficile que prévue. La Butte Chaumont ne portait pas ce nom par hasard. Avant d'attaquer la redescente par la rue de Crimée, elle s'octroya une pause au bar qui faisait l'angle, un peu plus loin. Elle venait de traverser la place des Fêtes, le marché finissait de s'installer, les premières ménagères avec paniers et caddies scrutaient les étals pour trouver les meilleurs produits.

- Un café… et un grand verre d'eau.

Léna regretta de n'avoir pas pris le temps de se doucher. Mais elle ne voulait pas réveiller le procureur. Elle n'avait pas envie de lui expliquer pour quelle raison elle fichait le camp au petit matin. Que l'idée d'un petit-déjeuner en sa compagnie lui déplaisait. La seule chose qu'elle regrettait, c'était la possibilité de s'envoyer en l'air une dernière fois. Elle réalisa que le simple fait d'y penser provoquait chez elle une excitation forte et que ce n'était pas vraiment le moment, à la terrasse d'un café où les bonshommes finissaient de remplir leur grille de loto autour d'une bière.

Les yeux dans le coton, la tête embrumée, le cheveu dressé sur le crâne, habillé d'un pantalon de pyjama rose, une idée de sa fille, pantoufles éculées et marcel, le tout habilement dissimulé sous une robe de chambre année 50, le

commissaire se grattait le derrière en remontant le couloir. Baillant à se décrocher les mâchoires, il ouvrit la porte d'entrée.

- Léna ! pardon, Madame la Substitut, nous avions rendez-vous ?

Léna fut sur le point de lui dire que oui, juste pour voir sa tête, mais elle opta pour la simplicité, amusée de découvrir un commissaire Luka qu'elle ne connaissait pas.

- Pas le moins de monde, je vous ai apporté des croissants. Avez-vous déjeuné ?

- Non, je viens de me lever.

- Excusez-moi, je vous réveille ?

- Pas le moins monde, mentit Luka toujours accroché à la porte.

- Je n'ai eu votre message que ce matin, comme vous m'aviez dit que vous étiez toujours réveillé à l'aube, je me suis dit que le plus simple était de passer.

En semaine, oui. Mais le vendredi, c'était somnifères... Léna tombait mal.

- Ce n'est pas très correct de ma part, mais j'aurais deux questions ?

Luka remua la tête et émit un grognement que Léna prit pour acceptation.

- Première question, est-ce que je peux rentrer, ou bien allons-nous prendre le petit-déjeuner sur le palier, auquel cas je n'ai pas pris assez de croissants.

- Entrez, entrez, dit Luka en rougissant et en s'écartant pour laisser passer la jeune femme. Et la deuxième demande, continua Luka tout en refermant la porte.

- Je peux prendre une douche, chez moi, il y a une coupure d'eau, expliqua Léna en rougissant à son tour.

- Evidemment.

Luka fila dans la chambre, sortit sa plus belle serviette de bain, un gant de toilette avec des petits cœurs roses et retrouva Léna qui attendait dans le salon. Elle avait déposé son manteau et son sac sur le dossier du fauteuil, et attendait en observant la pièce.

- Il s'agit d'une photo de votre femme ?

- Oui, désolé pour le gant, une idée de ma femme justement. Pour notre fille. Les autres ont disparu avec un des cartons à vaisselle. Une énigme de plus que je n'aurais pas réussi à résoudre.

Luka accompagna Léna jusqu'à la salle de bain.

- Et vous êtes venue pour répondre à mon message en personne.

- Oui et non, pour vous dire la vérité, j'avais envie de marcher, un mal de crâne, une soirée un peu trop arrosée et puis chez moi…

- Il n'y a pas d'eau, coupa Luka avant que la substitut ne s'emmêle les pinceaux et qu'elle doive se justifier pour une raison qu'il ne voulait pas connaître. Vous trouverez un savon dans… mais il n'eut pas besoin de finir sa phrase, car une quantité impressionnante de lotions, shampoings, gels douche envahissaient les étagères de la salle de bain.

Il regagna la cuisine, sortit les croissants pour les mettre dans une petite assiette puis s'occupa de préparer le café.

- T'es allé aux croissants, bonne idée ! dit Thalia en en attaquant un à belles dents. Elle le reposa dans l'assiette et disparut aussi vite qu'elle était apparue.

Luka n'eut pas le temps d'en préciser la provenance et continua sa préparation.

- Y a la substitut toute nue dans la douche, tu aurais pu me prévenir. Je suis rentrée en petite culotte. Encore un peu et je pissais devant elle.

- Ça t'apprendra à te balader à moitié à poil dans la maison.

- Tu te rends compte que tu me fais passer pour une conne !

- Arrête de parler à voix basse et va t'habiller… et cesse de prendre mes chemises !

Luka était installé devant son café, le journal de la veille déplié devant lui. Il parcourait les gros titres, activité qu'il pratiquait avec assiduité les week-ends. Lorsqu'il vit revenir sa fille habillée comme si elle avait rendez-vous pour un entretien d'embauche, il réalisa qu'il était encore en pyjama et la substitut allait réapparaître.

- Non, non, ne te débine pas comme ça, dit Thalia tout en rasseyant son père sur le tabouret, doucement, mais fermement. Tu couches avec la substitut ?

Luka s'étrangla avec son café et recracha le morceau de croissant qu'il avait dans la bouche.

- Je m'en doutais ! Tu aurais pu me prévenir, j'ai vraiment l'air d'une conne maintenant !

- Non, il ne couche pas avec moi, répondit Léna et tu n'as pas l'air d'une conne, au contraire, je trouve que tu es très intelligente.

- Excusez-moi, je ne vous avais pas vu arriver.

- On peut se tutoyer maintenant… je n'ai pas trouvé le sèche-cheveux.

- Il est dans ma chambre. Venez, pardon, viens, je te le donne tout de suite.

La substitut enroulée dans une serviette, sa fille vêtue comme sa femme, ça faisait un peu trop. En plus, il avait renversé son café sur *le Monde*, il froissa le journal pour le mettre à la corbeille. Il était sur le point de disparaître dans sa chambre pour avoir un air un peu plus présentable, lorsque Thalia arriva dans la cuisine.

- Tu t'empiffres de croissants qu'elle a apportés, tu manques pas d'air, tu pourrais au moins l'attendre ! Regarde, t'as craché partout, dit-elle en lui tendant une éponge pour

qu'il nettoie. Bon, je vous laisse ajouta-t-elle en quittant la cuisine.

- Excusez-moi pour le dérangement, je vous prends un croissant… Ils sont bons au moins, je les ai pris en arrivant, à la boulangerie en bas de chez vous.

Luka lui tendit l'assiette, rouge comme une écrevisse.

- Je suis désolé de ne pas vous…

- Vous avez bien fait, dit-elle en se servant du café. Elle est charmante votre fille.

- A vrai dire, je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais elle est transformée. Je ne la reconnais plus…

- J'espère que c'est en mieux… la transformation !

- Oui. Depuis qu'elle a perdu sa mère, elle se comporte n'importe comment, elle passe son temps à faire systématiquement le contraire de ce que je lui dis.

- Tu n'as qu'à pas dire des conneries ! rétorqua Thalia en passant le bout du nez à la porte de la cuisine. Je vous prends un croissant et je file.

Luka essayait désespérément d'interpréter les signes cabalistiques que lui faisait Thalia, placée dans le dos de la substitut.

- Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

Léna se tourna, découvrant le geste de Thalia qui pointait le maillot de corps de son père.

- Je crois qu'elle veut dire que vous avez une énorme tache de café, là…

- Continuez sans moi, je vais enfiler une tenue acceptable pour discuter avec une substitut du procureur.

- Au fait, pourquoi m'avez-vous appelée ?

- Pour vous parler de mon séjour aux USA.

- C'est ce que je pensais…

Luka revint en tenue de commissaire, ce qui fit sourire

Léna. Heureusement, comme elle mangeait un croissant, il ne s'en rendit pas compte, de plus elle couvrit son sourire d'un mouvement de mouchoir pour essuyer sa bouche.

- Vous revoulez du café, dit Luka tout en se servant.

- Non, alors, ce séjour aux States, reprit Léna en donnant à « States » une accentuation exagérée.

- Des informations contradictoires. Une Chloé admirée et aimée de tous et toutes. Haïe aussi, par les amours qu'elle suscite dans les couples qu'elle fait éclater.

- Le crime passionnel serait une piste à ne pas écarter, même si pour le moment, elle semble un peu alambiquée.

- A cause de Lucifer…

- On ne peut pas écarter la coïncidence… sachez que je n'aime beaucoup les explications à base de coïncidences, coupa Léna avant que le commissaire ne le dise lui-même. Cela eut pour effet de le faire sourire, ce que remarqua immédiatement Léna.

- J'ai dit quelque chose de drôle ?

- Pas le moins du monde… un autre croissant ?

- Non, je vais devenir grosse comme une vache. Cette remarque fit aussi sourire Luka, mais il se débrouilla pour que cela passe inaperçu.

- La folie est à prendre en compte aussi, reprit Luka.

- Autre que la passion, je suppose.

- Elle suivait une thérapie avec un thérapeute fantôme.

Luka informa Léna de sa rencontre avec le petit ami, ce qui la plongea dans ses pensées. Il préféra rester silencieux. Seuls les petits bruits de bouche ponctuaient le brouhaha de la circulation qui commençait à se faire entendre.

- Je n'aime pas l'idée, mais je dois avouer y avoir pensé. Le meurtre sauvage d'une famille, l'assassinat de deux hommes avec torture, tout cela va dans le même sens. Et même la façon dont cette Chloé est perçue, douce et aimable, mais pourtant

capable des pires excentricités, si l'on se fie au petit ami. Est-il fiable selon vous ?

- Oui, surtout que son point de vue est corroboré par d'autres recoupements… Je suppose qu'on vous a informée pour les deux meurtres dans le bar lesbien rue de la Gaîté.

- Chez Lulu. En effet, selon vos hommes qui ont interrogé ledit Ciffrédi, il n'y a pas grand-chose de plus à en attendre. Mettez quand même le légiste sur le coup pour confirmer les similitudes.

- C'est en cours…

Luka se leva pour se dégourdir les jambes, le tabouret lui sciait le dessous des cuisses. Il n'en comprenait pas la raison. Son esprit fit le lien avec le bar de Serge. Comment se faisait-il que ce ne soit pas le cas dans son bistrot favori lorsqu'il parcourait le journal ou bien sirotait son café calva. Cette pensée le conduisit à Dimitri et, dans un deuxième temps, à sa disparation. Puis vint un sentiment de colère. Une recherche un peu plus poussée s'imposait. Il pressentait que cette disparition n'était pas habituelle.

- Quelque chose vous tracasse ?

- Rien, répondit simplement Luka en allant se resservir un café. Toujours pas ?

Une fois installé à nouveau sur son siège inconfortable, il coupa le croissant en deux et le trempa dans son café avant de reprendre la parole.

- Nous aurons aussi à vérifier une série d'informations du côté d'Orsay. Chloé aurait travaillé dans le collège Chappuis et surtout, il y aurait eu des suicides, au moins un, à l'arme blanche sur la même période.

- Je n'étais pas au courant.

« Crétin de Philippo », pensa Luka. Mais il garda cette remarque pour lui. Il n'aimait pas se défausser sur les adjoints. Si le travail était mal fait, lui seul en était la cause lorsqu'il rendait compte à son supérieur. Et d'une certaine

façon, il considérait Léna comme telle même si leur relation s'appuyait sur des rapports de respect mutuel.

- Tenez-moi informée de l'évolution de cette piste, elle me paraît importante. On pourrait cerner un peu plus les relations de Chloé et effectuer des recoupements avec d'autres sources. Même si je commence à me méfier un peu. Pensez à me faire parvenir un compte-rendu détaillé de votre séjour aux USA, histoire que le ministère n'ait pas l'impression qu'on dépense sans compter… Vous ne m'avez pas parlé des deux agressions, vous gardiez le meilleur pour la fin ?

Luka n'avait pas dans l'idée d'évoquer cet aspect de son séjour. Il n'aimait pas être pris pour cible, surtout quand il n'avait pas d'explications sur de tels actes. Il jugeait que les trois-quarts du temps, ces situations se retournaient contre celui qui était visé. Soit il était discrédité, soit suspecté de cacher une mauvaise histoire.

- Je préfère attendre un peu avant de l'évoquer, j'espère des éléments complémentaires pour comprendre ce qui se trame derrière tout ça.

Léna fut rassurée, il n'esquivait pas la question ni les conséquences quant à l'enquête.

- Bien, je vous laisse, j'ai rendez-vous au tribunal, un de vos collègues me donne du fil à retordre. Il veut jouer les vieux de la vieille, de ceux qui pensent que les jeunes juges sont des imbéciles…

Luka aurait parié une poignée de billets sur l'identité du crétin en question qu'il aurait gagné.

- Je vous accompagne un bout de chemin, dit Luka en s'habillant.

- Vous mettez toujours cette gabardine ?

- Si vous pouviez le convaincre d'investir dans un truc plus classe, je vous en serais éternellement reconnaissante, dit Thalia toujours pas partie.

Ils quittèrent l'immeuble sans échanger une parole. Une

fois sur le trottoir, Léna prit sur la gauche. Luka la rappela.

- Si vous poussez jusqu'à Crimée, c'est direct pour le Palais de Justice. Par Laumière, faut changer à République, y a pas mal de couloir.

- Vous voulez que je marche un bout de chemin en votre compagnie. Vous savez je ne coucherai pas avec vous, même pour donner raison à votre fille ! crut bon de préciser Léna afin de lever toute ambiguïté.

Luka observa Léna, sourit, puis la prit par le bras pour traverser.

- En attendant, laissez vous guider, on verra plus tard pour le reste. Je vous mets sur le chemin, moi je m'arrête au Mamakin.

- Vous y avez vos habitudes, je suppose ?

- Vous supposez juste, mais je m'y rends pour une autre raison. Dimitri.

- Votre informateur SDF ?

- Informateur est un bien grand mot, mais oui.

- A-t-il des ennuis ?

- C'est ce que j'ai l'intention de savoir.

- Bonne chance.

Arrivée devant le bistrot, ils se séparèrent. Luka lui indiqua la route à suivre puis lui fit un petit signe de la main. Il se trouva ridicule et termina son mouvement en se grattant le dessus de la tête. Heureusement, Léna ne le vit pas. Par contre, Serge oui.

- Elle est mignonnette votre petite copine.

- Ce n'est pas ma copine !

- Elle sort de chez vous au petit matin un samedi, on aurait pu penser le contraire.

- Le commissaire avec une belle nana comme cette gonzesse, y a aucune chance, intervint Solange qui arrivait

pour astiquer les tables en terrasse.

Pour une fois, Luka serait bien resté en extérieur pour bénéficier de la douceur des températures du matin qui s'annonçait ensoleillé. Il suivit le patron à l'intérieur du bar, pendant qu'il passait derrière le comptoir, lui s'installa sur un tabouret. Une question lui vint à l'esprit, mais la réponse ne mit pas longtemps à lui venir. Les repose-pieds étaient à la bonne hauteur, tout simplement. Le journal était à portée de main, Luka hésita, mais il le repoussa.

Il observait Serge qui nettoyait les verres. Il les passait au jet en appuyant sur le diffuseur placé au fond de l'évier, puis d'un coup chiffon astucieux, il les séchait et les glissait sur la fourche en bois placée en hauteur. Il suffisait de les pousser le pied en l'air. Le commissaire, au tout début, quand il avait commencé à fréquenter le bistrot, avait parié que les verres ne pouvaient pas être bien essuyés aussi rapidement. Il avait perdu son pari, une tournée matinale. C'est ainsi qu'il avait fait la connaissance de Dimitri, première rencontre de ce bonhomme bourru qui avait bu son pastis tout en dénigrant la police. Il était ressorti sans un mot de remerciement.

- Vous avez l'air songeur…

Luka leva le nez de sa tasse au fond de laquelle un peu de marc de cognac se mariait agréablement avec l'odeur du café. Il fit tourner le liquide, puis l'avala d'un coup. Il reposa sa tasse sur le comptoir, puis la poussa en direction de Serge. Façon de dire « la même chose patron » mais sans un mot. Dans les troquets, on économise au niveau du discours, ça compense toutes les fois où on y parle pour ne rien dire.

- Y vient plus l'autre, là ? questionna Luka tout en désignant l'entrée, car c'était l'heure à laquelle filait Dimitri, un peu avant les éboueurs.

- Non, ça fait un moment déjà… Solange, tu l'as vu le Dimitri récemment ?

Solange qui était dans la réserve, cria que non et que c'était pas plus mal.

- Qu'est-ce qu'elle a contre lui ? demanda Luka.

- Une histoire entre elle et lui, je crois qu'il lui avait promis un truc et qu'elle a fait l'erreur de lui avancer l'argent.

- Pourtant, c'est un type réglo !

- C'est amusant que ça vienne de vous… mais je suis d'accord… enfin le résultat est le même, il ne pointe plus le bout du nez…

- A cause de ce qu'il doit à Solange ?

- Non, avec Solange, c'est des babioles en général et puis vous connaissez ma serveuse, un rien la fiche de mauvais poil… hein ma Sosso…

- M'appelle pas comme ça. Et puis si je suis de mauvaise humeur, c'est à cause des bonshommes, tous des salauds !

De retour en salle, elle sauta en avant pour s'appuyer sur le comptoir en zinc, attrapa le torchon et fila essuyer les tables extérieures. « Et arrêtez de déblatérer dans mon dos quand je ne suis pas là ! » s'écria-t-elle une fois sur le trottoir.

- C'est son musicien qui lui fait des misères ?

- Il a flirté avec une nana qui joue de la basse…

- Je vous entends ! s'écria la serveuse.

- Ça lui arrive souvent de disparaître comme ça le Dimitri ?

- Oui, avant…

- Avant quoi ?

- Que la fille au chien rapplique et qu'elle installe son carton sous le pont, près du bassin de la Villette.

Luka but sa tasse d'une traite, déposa un billet de dix et s'éclipsa en saluant d'un léger mouvement de tête. En passant à hauteur de Solange, il lui tapota l'épaule. « Bonne journée commissaire. » lui dit-elle en faisant une pause, le chiffon au bout du bras. Elle le regarda s'éloigner, lorsqu'il eut tourné le coin de la rue, elle inclina les chaises pour faire glisser l'eau qui stagnait avant de les essuyer.

Lorsque Luka eut passé le pont qui enjambait l'Ourcq, il s'arrêta une seconde et au lieu de poursuivre sa route en direction de la station Crimée, il rebroussa chemin, jusqu'à pouvoir redescendre pour prendre par le Quai de la Marne en direction du bassin de la Villette. La disparition soudaine de Dimitri, ne lui plaisait pas, quelque chose clochait et il voulait savoir. Il regarda sa montre, à cette heure matinale, il avait toutes les chances de trouver la clique de SDF encore installés sur leurs cartons.

- Allô, Philippo, oui, j'arriverai un peu plus tard au bureau… La substitut ?… Pas de problème, j'irai directement après… Tu préviens les autres… Non, vous m'attendez avant de faire quoi que ce soit… Porte de La Chapelle, on s'en fout… Tant pis pour les statistiques…

Luka replaça son téléphone dans la poche intérieure de sa gabardine qu'il ne referma pas malgré la pluie fine imprévue qui tombait. Une pluie qui, contre toute attente, avait le don de mouiller vraiment. Elle arrivait de biais en pleine figure, poussée par le vent d'ouest piégé dans le couloir que formaient les immeubles. Mais une fois le long du quai, l'orientation du vent faisait que, étonnamment, elle arrivait dans le dos.

- Vous avez oublié quelque chose, demanda Solange en voyant le commissaire repasser devant le bistrot. Elle fumait son clope, tranquillement attablée en terrasse devant un café.

Luka lui fit un petit signe de la main, puis ajouta « Non, je vais faire un tour du côté du canal Saint-Denis. »

- Si vous avez dans l'idée de faire un peu de sport, faudrait une autre tenue. Si vous voulez je vous prête le body !

Luka dévisagea Solange sans trop comprendre ce qu'elle voulait dire, puis il contourna le bar pour redescendre par le petit bout de rue qui filait en direction du quai Valmy. Avant de traverser, il attendit patiemment qu'une BMW noire passe. Par contre, il évita difficilement le vélo qui remontait à contre-sens. « Crétin ! » hurla le cycliste. Le commissaire trop occupé

à comprendre la situation, car enfin, il était sur un passage piéton, fut bousculé par une femme en jogging rose, juste au moment où il reprit sa marche. « Pouvez pas ouvrir les yeux, pépé ! » La chique coupée, il resta la bouche ouverte ne trouvant pas ses mots. Le temps qu'il trouve une phrase à peu près structurée pour répondre, la bonne femme était déjà loin.

Une péniche avait accosté. À son bord, une tripotée de baquets contenant des palmiers et un panneau publicitaire qui vantait des soirées d'enfer. On entendait quelques notes qui s'échappaient d'un saxo, une version jazzy d'un standard pop. Cette musique eut pour effet de rappeler à Luka l'existence de la Chloé saxophoniste qu'il tentait désespérément de localiser. Elle semblait s'échapper, s'évaporer comme par enchantement dès qu'il approchait d'une piste qui la reliait à des informateurs. Comme Dimitri. Luka se gratta le dessus de la tête tout en observant l'eau stagnante du canal. Il s'engagea sous la passerelle en ferraille qui avait servi dans un autre temps à la desserte ferrée du pourtour de Paris. Quelques aventuriers s'y risquaient en pénétrant par le terrain de basket rue de l'Ourcq. Il fallait seulement se glisser sous le grillage. Ils pouvaient ainsi, en allant vers l'ouest, rejoindre les abords de ce qui fut le quartier Curial ou bien vers l'est rejoindre le parc de buttes Chaumont. On trouvait par là tout un tas de baraquements de fortune qui logeaient une frange de l'humanité souterraine.

Une fois à hauteur de la Villette, il prit la passerelle qui enjambait le canal de l'Ourcq à la jonction de celui de Saint-Denis. Les mains dans les poches, le commissaire accéléra pour fuir la cité des sciences qu'il avait en horreur. Toute cette construction modernisante, lui sortait pas les yeux. Il n'avait qu'une envie, descendre par la ruelle du quai de la Charente, derrière les bouchers qui à cette heure charriaient des quartiers de viande, et retrouver le fil de l'eau. Pour une fois, il fut déçu, on était lundi et les bouchers avaient délaissé leurs carcasses. Luka regrettait un peu les manipulations à

l'ancienne, sur le dos avec tablier blanc. A la place, les bras mécaniques et les chariots de levage. Tant pis pour la tradition des abattoirs d'antan. Même avec les moyens modernes, le commissaire Luka aimait prendre son temps pour observer les ouvriers des abattoirs au travail. Il ne lui fallut pas longtemps pour rejoindre le canal, il passa sous les voies de la ligne qui quittaient Paris pour filer à l'Est. Une fois passé la barrière qui empêchait l'accès aux voitures, il remonta encore sur une centaine de mètres. Il comprit à ce moment la moquerie de Solange, en découvrant les joggeurs qui se croisaient d'un côté comme de l'autre. Avec en plus, en face, une installation sportive pour faire de la culture physique. Deux gars et une fille, la trentaine à peine, jeunes cadres dynamiques le dépassèrent à bonne allure. Ils échangeaient leur point de vue sur la nouvelle direction. Luka était sidéré par leur capacité à discuter tout en filant à cette vitesse, la fille légèrement devant les deux types. Lorsque Luka eut dépassé le boulevard portant le nom d'un Maréchal, issu d'une grande famille écossaise, pour finir bêtement au Père-Lachaise, il marqua un temps d'arrêt. Puis il se glissa de l'autre côté du talus et des blocs de ciment afin de s'engager du bon côté pour atteindre les soubassements du pont qui supportait le périphérique. Dimitri y avait établi son campement de fortune avec quatre ou cinq autres SDF selon arrivage. Il ne vit pas arriver la bête qui sortit de nulle part pour se planter devant lui et aboyer à tout rompre. Un berger allemand d'une bonne taille montrant une mâchoire peu rassurante se trouvait si près de lui qu'il dût faire un pas en arrière. Immédiatement, l'animal s'avança d'autant et aboya de plus belle découvrant des dents acérées qui pointaient le long des babines pendantes. A chaque aboiement, le berger secouait la tête en avant donnant l'impression qu'il allait se jeter sur le commissaire qui n'en menait pas large.

- Putain de merde, retenez votre bestiole, hurla-t-il en direction de la fille assise sur le rebord d'un bloc de ciment.

Comme elle était dans l'ombre, il était difficile de la voir.

- Morlock, ici !

Instantanément, le chien cessa son manège pour venir se fourrer entre les jambes de sa maîtresse.

- Il est dangereux votre chien…

- Seulement si je lui dis de vous bouffer, sinon, il se contente de faire du raffut. Et dans le cas où il attaque pour de bon, il ne fait pas le moindre bruit… c'est un discret dans son genre.

- Bah, tenez-le à distance…

- Qu'est-ce que vous venez foutre dans le coin ? Vous êtes un poulaga au moins pour venir ici emmerder votre monde ?

Les yeux du commissaire s'étaient un peu accoutumés à la pénombre, il put enfin distinguer la personne à laquelle il s'adressait. Une blondasse d'à peine une vingtaine d'années, vêtue d'un treillis militaire et des rangers éculés. Sa tignasse n'avait pas vu de peigne depuis un bon moment, en tous les cas pas plus que le reste du corps n'avait rencontré de savon. Il lui manquait deux ou trois chicots. Une partie des cheveux avaient dû être teints en rose. Elle les maintenait attachés par un chouchou qui n'avait plus de couleur. Aux mains, elle portait des mitaines qui laissaient sortir de longs doigts fins. D'assez bonne taille et pas très épaisse, elle avait été certainement une jolie fille.

- Vous attendez quoi, le déluge ou bien que le chien en ait marre de votre trogne !

- Je cherche un dénommé Dimitri…

- Connais pas… Hé, toi ! Tu connais un certain Dimitri ? dit la fille en s'adressant à un type à demi-enfoui dans son duvet. Il se contenta de remuer la tête de gauche à droite.

- Arrêtez votre cirque, Dimitri crèche ici et il va boire un double pastis au petit matin dans le bar Mamakin.

- Vous êtes Luka ?

- Oui…

- Vous auriez pu commencer par là au lieu de foutre les

jetons à tout le monde.

- Si seulement votre clébard m'avait laissé en placer une…

- Il est comme Dimitri, il n'aime pas les forces de l'ordre… Qu'est-ce que vous lui voulez à Dimitri.

- Juste savoir s'il va bien…

- J'avais justement dans l'idée de vous rendre une petite visite de courtoisie, parce que le Dimitri, il a disparu et il a dit que si un jour y avait un blème, il fallait aller au *Quai* et demander Luka de la part de Dimitri.

- Pas besoin de faire le voyage, puisque je suis là… Alors il est où ?

- Vous êtes pas très malin pour un flic, vous faites la circulation sur les ronds-points pour être con comme ça ?

- Bon alors ?

- Bah, il a disparu, c'est ça le truc…

- Il a peut-être décidé de décamper…

- Sans ses affaires…

- Il n'en a pas besoin pour…

- Ses papiers, c'est moi qui les ai et je les garde jusqu'au jour où on doit partir ensemble pour fonder un foyer… avec le chien…

Luka avait compris depuis le début que ce qu'il craignait le plus s'était produit. Dimitri avait été dézingué d'une façon ou d'une autre. Il avait appris à le connaître, sous ses dehors de rien respecter, il était un homme de parole et s'il avait dit à cette nana qu'il allait partir avec elle, c'est qu'il l'aurait fait.

- S'il avait un truc à faire et qu'il devait lever le camp pour un moment ?

- Non, aucune chance, là où il se rendait, ce n'était pas très loin et il avait dit qu'il serait de retour tous les soirs.

- Il avait trouvé un boulot ?

- Je ne sais pas, il ne voulait pas en parler, mais c'était un

plan qui valait la peine… Dimitri, c'est pas le genre à perdre son temps avec des conneries.

- Pas loin ça veut dire quoi ?

- Je dirais le quartier Montparnasse…

- Qu'est-ce qui te fait penser un truc pareil ?

- Dis donc pépé, on n'a pas élevé les moutons ensemble à ce que je crois !

Décidément, deux fois qu'il se faisait appeler « pépé » en un rien de temps. Luka pensa qu'il avait pris un sérieux coup de vieux sans s'en rendre compte.

- Donc ?

- Plusieurs fois, je l'ai accompagné jusqu'au Luxembourg, là y me disait de le laisser. Et il barrait par l'autre sortie, celle qui donne sur Assas. Et un coup, il a parlé de la Tour…

- Laquelle ?

- Sérieux, vous êtes flic ou bien vous faites le concierge dans votre taule ? Bah la Tour Montparnasse pardi !

- Si vous avez des nouvelles vous m'appelez à ce numéro, c'est important.

- Pareil, mais par contre faut venir jusque-là parce que question portable, on fait plutôt dans les signaux de fumée…

- Une dernière question, il ne s'est pas foutu dans la merde avec les Roumains, dit le commissaire tout en désignant les baraquements dans le renfoncement.

- Non, maintenant on est copain, grâce au chien…

Luka la salua en touchant un couvre-chef imaginaire, puis il s'éloigna. Après avoir fait un pas ou deux, il se retourna.

- C'est quoi votre nom ?

- Matilda…

- Matilda comment ?

- Matilda comme dans la chanson… Tapez Alt J sur votre

ordi…

De manière inattendue, la jeune fille s'avança vers lui et tendit la main dans sa direction. Luka s'en saisit et la serra puis repartit par où il était venu. Il fut assez étonné qu'une gamine de cet âge ait une telle poigne. Le visage de cette fille l'intriguait, il avait un côté doux et avenant que contredisaient ses façons. Est-ce que sa brusquerie et ce côté rentre dedans n'étaient qu'une façade, il n'aurait su le dire. Il aurait bien aimé en parler avec son ami Dimitri. Il réalisa qu'il venait de penser Dimitri comme un ami. Pour la première fois, il comprenait quelque chose qui lui avait totalement échappé à lui, mais pas à Serge, sa détresse de savoir le SDF disparu.

Une fois en haut de la rue du Quai de la Charente, il s'arrêta, hésita. La station la plus proche était celle de La Villette, mais il ne l'aimait pas, ça ne ressemblait pas à une bouche de métro, plus une sorte d'accès pour centre commercial en sous-sol. Il opta pour Corentin Cariou. Et puis Corentin, c'était un quartier qui sentait bon le Paris qu'il aimait. Les hauts platanes ponctuaient le boulevard qui filait jusqu'à la rue de Flandres. La ligne de chemin de fer circulait paisiblement sur ses jambes de pierre, reste d'un temps où les trains faisaient le tour.

Il s'engouffra dans la bouche de métro, fouilla dans sa poche intérieure et pesta contre sa fille à qui il avait refilé tous ses tickets. Il regretta de ne pas avoir demandé à Philippo de venir le récupérer avec la voiture de service. Il s'avança vers l'automate, en panne. Le guichet était encombré par des Japonais qui tentaient de se faire expliquer l'intérêt d'un pass à la journée par rapport à une carte semaine. Il enjamba le tourniquet en se glissant derrière un grand black qui lui tint le portique avant qu'il ne se rabatte. Le monde à l'envers, le flic qui resquille et le jeune de banlieue qui a son titre de transport.

- Fais gaffe, quelquefois, ils sont planqués à l'angle, salut mec !

Il venait à peine de remercier le noir qu'il se trouva nez à nez avec un autre grand black, mais cette fois avec un képi sur la tête.

- Je suis le commissaire Luka et je suis pressé les gars…

La négociation n'aboutit pas comme le souhaitait Luka et il dut s'acquitter de sa contre-danse sous le regard amusé du type qui lui avait tenu le portique. De voir un flic coincé par la brigade RATP n'était pas pour lui déplaire. Un juste retournement des choses. L'équilibre du monde, pensa Luka en voyant le type s'éloigner d'un pas tranquille.

Le reste de la journée se déroula normalement, donc routine, paperasse et organisation des équipes, plus budget prévisionnel. Il restait les imprévus du samedi. Bataille rangée entre bandes rivales, soûlards et pochetrons, mais aussi les accidents cardiaques liés aux drogues illicites. Luka était passé au Palais de Justice, Léna n'y était plus, une urgence sur le terrain. Il eut affaire à Marie-Christine, la greffière qui lui tendit une pochette contenant les résultats de l'identité judiciaire concernant le premier meurtre marqué du sceau de Lucifer. Dès qu'il fut de retour à son bureau, il expédia Philippo au dépôt signer les gardes à vue. Les autres chassaient les éternels truands à la petite semaine qui opéraient porte de La Chapelle. Il ouvrit la pochette, elle contenait les photos de l'horrible scène de crime. Épinglé à la couverture, le compte-rendu d'un type de l'ID qu'il ne connaissait pas. La première info qu'il nota concernait la fonction : médecin psychiatre. Alors il s'intéressa au lieu de travail : hôpital Maison Neuve dans le domaine du château de Lors, sur la commune de l'Isle-Adam. Puis il découvrit une petite note manuscrite laissée par Léna : prendre rapidement contact avec le centre et vérifier le lien éventuel avec Chloé. Pourquoi Luka avait eu la même intuition en découvrant le dossier, il ne saurait le dire, mais le fait qu'elle soit partagée avec la substitut n'augurait rien de bon. Il consulta son planning. « Lundi, impossible, visite du Lycée Chapuis, mardi pourquoi pas, il faudra mettre ça en place la veille ». A son

tour il laissa une note manuscrite sur post-it pour Philippo. Avec tout ça, il était 18 heures passées, Luka opta pour un retour à la maison. Il se sentait fatigué, le contrecoup du voyage continuait à se faire sentir. Il était sur le point de quitter son bureau, se ravisa, attrapa le téléphone et tenta de joindre l'hôpital. « Rappelez lundi » fut tout ce qu'il réussit à obtenir du secrétariat.

12

Dimanche, le 28 mars 2005

Obligé de bosser même le dimanche. Imposé par le patron. Gérer les groupes de casseurs dans les manifs, une bande de zozos qui se font appeler les Bombers. Philippo était de la partie, ils étaient installés dans la voiture banalisée face à la tête de manif pour coordonner la fermeture des rues adjacentes. Luka n'aimait pas participer à ce genre de manège, d'ailleurs, personne n'aimait vraiment. Les compagnies républicaines étaient en planque dans le quartier. Selon certains informateurs, les casseurs allaient frapper un grand coup, ça sentait le soufre. La radio lançait ordres et contre-ordres, ça gueulait continuellement. Pour le moment, la manifestation était arrêtée, depuis bien trop longtemps.

- Voilà l'autre con ! lança Philippo qui connaissait l'antipathie pathologique de son patron pour le commissaire Grossman

- L'appelle pas de cette façon, un jour ça va t'échapper et tu seras dans la mouise !

Luka travaillait sous la supervision de Grossman, qu'il jugeait incompétent et dangereux. Un arriviste qui avait les dents longues, il sortait de Polytechnique et pensait avoir la science infuse.

- Recollez à la manif nom d'une pipe, je vous ai dit à moins de vingt mètres, je veux qu'on vous voie pour dissuader les agresseurs !

Luka fit signe à Philippo de remonter la vitre et d'avancer le

véhicule.

- On est trop près, si ça part, il sera difficile de dégager à cause de la foule et on gênera les forces d'intervention. La bagnole servira de feu de camp.

- Je sais, répondit Luka.

Pour une fois, il avait dormi comme un bébé. Les somnifères étaient restés sur la table de nuit. Table de nuit est un bien grand mot pour l'espèce de tabouret qui en faisait office. Le réveil n'avait pas eu le temps d'agir. Comme par enchantement, il s'était levé et l'avait mis en sourdine avant qu'il ne sonne la charge de la cavalerie. Il était allé jeter un œil dans la chambre, discrètement, comme une mère qui viendrait vérifier que sa fille n'a pas découché. Sa princesse retrouvée était bien là, profondément endormie. Les larmes lui étaient venues, puis il avait refermé la porte délicatement. Pendant la nuit, il avait fait un rêve merveilleusement érotique. Sur le coup, il s'en était rappelé, mais depuis, tout avait été effacé, comme lorsqu'on secoue une ardoise magique et qu'il ne reste plus qu'un fond diffus de grisaille.

- On a fait le point avec les gars du SO des orga syndicales ? s'inquiéta Luka, réalisant qu'il n'avait pas été informé.

- Le commissaire Grossman a tenu à s'en occuper personnellement.

Luka observait ce qui se passait devant lui. La situation était explosive et il ne savait pas sur qui il pouvait compter.

- Le type de Lutte Ouvrière en était ?

- Simon, je crois, mais il s'est barré très vite. Il me semble qu'il a passé le relais à un nouveau de Sud Rail.

- Je n'aime pas, mais pas du tout. Où est passé le carré de tête VIP ? Va te renseigner auprès de Grossman. Je prends le volant en attendant.

Luka sortit pour changer de place, le cortège s'ébranla d'un coup, avançant d'une trentaine de mètres. Le commissaire embraya la marche arrière, mais derrière s'amassait les

badauds qui attendaient de voir. Voir quoi, ils ne le savaient pas eux-mêmes. « Peuvent pas être dans le cortège ces crétins ! ». Luka baissa la vitre, appela un des flics sur son scooter qui comprit immédiatement le problème. A l'aide de ses collègues, il fit déguerpir les promeneurs et Luka put reculer enfin le véhicule, bien trop en avant presque à hauteur de la banderole. « Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ! » Les banderoles glissaient sur le côté pour remonter la foule des manifestants. La porte claqua, Philippo s'installa.

- Les étudiants ont fait le forcing pour passer devant et les orga ont laissé faire, de toutes les façons la manif n'est pas une réussite. Le quart de ce qui était espéré.

- Ça va partir en couilles, avec ce temps orageux qui n'arrange rien. Regarde, ce ne sont plus les mêmes. Tout change trop vite. Faut qu'on recule. Ceux-là ne sont pas venus pour faire une promenade parisienne. Qu'est-ce qu'ils foutent nom d'une pipe ! hurla le commissaire, ce qui eut pour effet de faire sursauter Philippo et son paquet de graines de tournesol.

- Excusez patron, je vais tout ramasser, dit Philippo tout en se pliant sous le tableau de bord. Il connaissait l'aversion de Luka pour les épluchures qui jonchaient le sol côté passager.

Réalisant que le commissaire s'en fichait comme de sa première chemise, il leva le nez pour découvrir, derrière de larges grilles, une palanquée de CRS. Placés à une dizaine de mètres en hauteur, ils formaient un tableau vivant exposé à la vue de tous. Il n'en fallut pas plus pour échauffer les esprits.

- C'est une idée conjointe de Grossman et du chef d'escadron. Mettre en avant la présence de forces d'interposition pour refroidir les casseurs.

- Foutaise ! hurla le commissaire, ils vont juste attiser l'incendie.

Les CRS quittèrent leur lieu d'exposition, pour se glisser dans les escaliers, juste au-dessous de l'allée verte qui surplombait l'Est parisien. Pris dans la descente, le groupe de

policiers armés jusqu'aux dents ne pouvait quitter le lieu. En un instant, la tête de manifestation s'était transformée. Une banderole plus haute derrière laquelle un groupe imposant masqué de foulards avait pris place. D'autres continuaient d'arriver. Certains étaient équipés de lunettes de plongée, en bandoulière. Ils portaient des bouteilles de soda qui ne contenaient pas du soda. Cette nouvelle sorte de manifestants aux allures guerrières serra les rangs, pour ne plus faire qu'une ligne de soldats cagoulés et casqués. Les fumigènes furent allumés. Pendant ce temps, un groupe très agressif s'en prenait aux CRS. Luka était concentré sur les évènements, lorsque Philippo lui tapa sur l'épaule.

- Ils avancent !

- Merde, on est trop près, faut que les gars en scooter se barrent. Descends pour virer les gus qui gênent derrière… Trop tard, ils sont déjà sur nous… putain avec cette fumaga on n'y voit pas à dix mètres.

- Patron, y a un groupe qui décolle sur le côté par la rue… expliqua Philippo en quittant le véhicule, obéissant à l'injonction de son patron à contrecœur. Il savait intuitivement que la situation était périlleuse. Le temps qu'il fasse le tour de la voiture, pour dégager les manifestants qui encombraient le passage, il n'y eut plus personne, tous avaient déguerpi aussi soudainement que des gazelles en présence du lion. Philippo prit un coup dans le dos qui le déséquilibra mais il ne tomba pas. Contraint de reculer en tentant de se protéger, il s'éloigna, bien malgré lui du véhicule dans lequel était coincé Luka. Très vite, Philippo comprit qu'il ne pouvait rien tenter pour sortir son patron du pétrin. A force de gesticulations, il s'arracha à l'étreinte des types qui s'acharnaient sur lui, et fila au pas de course rejoindre le groupe des forces de l'ordre, stationné à une bonne cinquantaine de mètres. Sur l'autre côté, dans la rue Biscornet, un groupe de casseurs débordaient un troisième groupe de CRS, ce qui obligea le chef d'escadron à mobiliser ses troupes. Philippo arriva à cet instant pour expliquer la

situation de son patron pris au milieu des manifestants.

- Changement de programme, les gars, on fonce pour une extraction, comment c'est son nom déjà ?

- Luka…

- Repassez derrière la palissade, on prend le relais.

Le commissaire prisonnier dans sa voiture observait tout, sans même s'émouvoir. D'un calme absolu, il était là sans l'être, un peu comme au cinéma. Pas inconscient, au contraire, il saisissait pleinement ce qui arrivait. Le petit gars, avec sa copine qui fouillait dans le sac à dos. La bouteille, qui passait de main en main, le briquet avec la flamme immense. Tout ça pendant que la voiture était bousculée de droite à gauche, amusement de jeunes qui trouvaient rigolo de secouer ce panier avec une seule salade à l'intérieur. Mais très vite, d'autres se présentèrent, bien plus déterminés. Luka, accroché à son volant, voyait la ville entière se retourner, lentement dans un mouvement souple et continu. Seule la ceinture rendait sa position problématique, lui sciant la cuisse et l'épaule gauche. Il l'avait mise, machinalement, comme s'il allait en promenade dans Paris alors qu'il était en service commandé pour le maintien de l'ordre. La bouteille avait quitté le sac dos, pour arriver dans les mains d'une jeune fille, le briquet avait atterri dans les mains d'une autre et toutes deux se retrouvèrent devant la voiture, qui reposait les pattes en l'air comme une tortue qu'on aurait mise sur le dos. Les deux filles portaient un masque de plongée, il ne manquait plus que le tuba et les poissons pour se croire au fond de l'océan. Cette idée idiote qui venait de traverser l'esprit du commissaire, le faisait encore sourire lorsque les premières émanations d'essence envahirent l'habitacle. Les deux jeunes femmes reculèrent. Luka les observa, elles l'intriguaient. Les flammes commençaient à poindre sur le côté gauche du véhicule et curieusement, il ne ressentait aucune chaleur. « Je sais ! » prononça le commissaire et seulement à cet instant précis, il décida de sortir de la voiture, il voulait les rattraper

pour en avoir le cœur net. Manque de chance, empêtré dans sa ceinture, il n'arrivait pas à manœuvrer la poignée. Luka réussit à dégager son bras, mais la porte résistait. La toiture, légèrement déformée, exerçait une pression sur le chambranle. Mais à nouveau, la même idée l'obsédait. Serait-il possible que les deux filles soient les mêmes que celles croisées sur les bords de l'Hudson River ?

Philippo n'avait rien écouté, son patron était en péril, il attendit que le chef d'escadron soit occupé à autre chose et il se plaça derrière les CRS. Ils progressaient lentement, en file indienne, protégés par les boucliers en plexiglas. Les projectiles pleuvaient, par chance, il n'en reçut aucun. La plupart étaient destinés aux hommes de tête. Pas un instant, il ne perdait de vue la voiture, y compris lorsqu'elle bascula pour se retrouver les roues en l'air. Il eut une pensée amusée pour son patron, de le savoir les fesses en l'air effondré sur son siège, mais elle ne fit qu'effleurer son esprit. Un objet venait de passer dans son champ visuel, très vite, il réalisa de quoi il était question. Les flammes hautes et soudaines confirmèrent son hypothèse d'une bombe incendiaire artisanale. L'horreur transforma l'image précédente en homme carbonisé, prisonnier de la fournaise. Les CRS accélèrent leur progression, la foule ayant opté pour un repli prudent. De plus, les autres groupes de casseurs avaient été fixés dans les rues adjacentes et la violence des assauts était retombée. La place se vida pendant que le cortège reprenait forme à l'entrée de la rue de Lyon, au sortir de la Bastille.

Philippo s'était glissé entre les forces d'intervention. Pendant ce temps-là, les pompiers déboulaient dans la rue toutes sirènes hurlantes. La première image qu'il découvrit fut son patron, renversé, les jambes en l'air, sourire béat, observant plus ou moins ce qui se passait d'un air absent. Il ne réagissait même pas à la présence des flammes autour du véhicule. Aucune inquiétude décelée chez le commissaire, de la tranquillité, une certaine forme de sérénité. Il semblait accepter son sort. Philippo avait fait le tour pour tenter

d'accéder par le côté passager. Il n'eut aucun mal à débloquer la portière et se glissa à l'intérieur du véhicule. Une fois dans l'habitacle, il réalisa à quel point la chaleur était forte. Avec l'appel d'air, les émanations de gaz s'accumulèrent rendant l'atmosphère difficilement respirable. Philippo interpella son patron, qui tourna la tête vers lui, puis regarda à nouveau par le pare-brise, comme s'il y avait là un spectacle à ne pas perdre. Philippo attrapa le couteau made in Italie qu'il affectionnait, souvenir de son enfance et du temps passé aux côtés de son grand-père en Lombardie. Il trancha la ceinture au niveau du siège afin qu'elle coulisse et libère son passager. Le commissaire Luka tomba pesamment, s'affaissant sur lui-même, la tête curieusement repliée sur l'épaule gauche. Philippo tira le commissaire vers lui, mais sans succès. Prenant appui sur le levier, il renouvela ses efforts. Devant l'inertie du corps qu'il tentait d'extirper, une crainte l'envahit. Il n'eut guère le temps de formuler sa pensée, car il fut éjecté de l'habitacle par un pompier. Ce ne fut qu'une fois à l'air frais qu'il ressentit la douleur intense dans sa gorge. Puis il perdit connaissance.

Léna, en jogging, décoiffée, baskets crasseuses, entra dans la chambre de l'hôpital accompagnée de Thalia. De son côté, Thalia avait attrapé au vol une de ses anciennes tenues, treillis kaki veste en toile épaisse, mais elle avait délaissé les Pataugas pour une paire de Converses éculées. Thalia porta la main à la bouche, les larmes vinrent de suite.

- Messieurs on ne peut pas vous laisser seuls cinq minutes sans qu'on en retrouve au moins un à la clinique !

Léna s'approcha du commissaire et lui prit la main, pendant que sa fille embrassait son père. Puis elle se tourna vers Philippo.

- Est-ce que ça va mieux vos bronches ?

- Juste un peu de fumée… Vous savez s'ils ont pu récupérer mon couteau, dit Philippo en s'adressant à la petite infirmière

qui finissait les soins.

- Il n'a qu'une chose en tête, son couteau, je vous jure les bonshommes ! Bon, je vous laisse, et non, je n'en ai pas la moindre idée, si vous croyez que j'ai que ça à faire.

Thalia n'avait pas prononcé une parole, son regard fixe masquait mal sa colère. Luka reconnut bien là sa fille, la petite fille qui lui avait lancé le même regard noir quand il lui avait annoncé le décès de sa mère. La peur que ce regard s'impose à nouveau dans leur relation affolait le commissaire, bien plus que sa santé.

Pendant ce temps, Léna s'était éclipsée discrètement afin de rattraper l'infirmière.

- Mademoiselle !

- Oui, fit la jeune femme tout en se tournant.

- Est-ce qu'il y a un risque pour la santé de monsieur Luka.

Elle rosit bêtement, pour la première fois, elle pensait à Luka comme un nom de famille et sans raison, elle se surprit à être mal à l'aise.

- Je ne peux pas communiquer d'informations, désolée…

- Je suis substitut du procureur de la république, coupa-t-elle en sortant sa carte de magistrate.

- Dans ce cas-là… Le seul élément un peu inquiétant, semble être une déchirure musculaire au niveau de l'épaule. Les poumons n'ont pas souffert, la journée sous oxygène devrait largement suffire.

- Et pour son adjoint ?

- Le petit Italien, une fois qu'il aura récupéré son maudit couteau, il ira on n'peut mieux !

Lorsque Léna regagna la chambre, Thalia était installée dans le fauteuil, les yeux rougis par les larmes. Son père s'en voulait d'avoir provoqué les sanglots de sa fille et tentait de la rassurer, lui expliquant que ça allait déjà mieux.

- Comment avez pu vous retrouver dans une telle situation,

dit Léna en s'adressant à Philippo.

- On n'a rien compris. On était dans le véhicule de liaison avec les responsables des orgas. Puis la manif est partie en vrille et tout est allé très vite. Derrière nous, il y avait trop de badauds, on n'a pas pu se dégager ! Le temps que je sorte pour faire reculer tout le monde, les casseurs étaient sur nous.

- Je suppose que vous n'avez pas vu qui a lancé les cocktails incendiaires ?

- Deux filles, répondit Luka, en repoussant les tubes qui lui envoyaient l'oxygène dans les narines. Il fit signe à Léna de s'approcher pour lui parler discrètement.

- Remettez votre respirateur, on verra tout ça plus tard. Excusez-moi, je suis déjà en train de mener mon enquête, déformation professionnelle. Puis elle s'approcha de Thalia ! « J'espère que tu ne m'en veux pas trop, je suis là à vous embêter avec mes questions. »

La fille du commissaire se leva de son siège, s'agrippa à Léna qui la serra dans ses bras. Elle pleurait à chaudes larmes, hoquetant.

- J'ai cru qu'il était mort, parvint-elle à bredouiller en sanglotant.

Elle avait assisté à la scène, retransmise en direct sur toutes les chaînes d'information. L'angle de la caméra, côté conducteur, ne laissait planer aucun doute, la voiture paraissait en feu alors que l'engin incendiaire avait roulé sur le sol. La voiture ne brûlait pas, seul le mélange créait l'illusion, dégageant une épaisse fumée noire.

- Je passe te prendre vers 20 heures 30, il ne faut pas rester seule, je suis invitée à une soirée, ça te changera les idées. Quant à vous, commissaire, prenez soin de votre santé. Je ne veux pas de vous tant que les médecins souhaitent vous garder. Monsieur Diméo, vous restez aussi. Léna s'approcha de lui pour l'informer de la suite discrètement.

- Vous me le surveillez, débrouillez-vous pour qu'il se

repose, je compte sur vous !

Philippo était sur le point lui expliquer que d'empêcher le commissaire de n'en faire qu'à sa tête avait peu de chance de réussir, mais il préféra opiner de la tête en signe d'acquiescement. A peine Léna sortie, le commissaire fit signe à Philippo de s'approcher.

- Elle te voulait quoi la substitut ?

Philippo aurait bien aimé lui raconter des craques, mais avec le commissaire, il savait que ça ne passerait pas.

- Elle veut que je vous surveille !

Luka replaça son respirateur tout en haussant les yeux au ciel.

Lorsque Philippo ouvrit les yeux, il n'y avait plus personne dans la salle à part lui. L'infirmière pénétra dans la salle au même instant.

- Il est où votre copain ?

- Ce n'est pas mon copain, répondit Philippo tout en enfilant sa veste. Machinalement, il tâta sa poche intérieure. « Putain de surin ! »

- Pardon !

- Non, rien…

Philippo était déjà dans le couloir, il attrapa son portable pour appeler du renfort. Pas de réseau. Il remonta le couloir vers la droite, à gauche ça menait à l'USIC, peu de chance d'y trouver le commissaire et si c'était le cas, il était en de bonnes mains. Arrivé au secrétariat, il tenta de savoir si quelqu'un avait aperçu un vieux bougon en costume de commissaire. La secrétaire le regarda un instant avant de répondre.

- Vous croyez que j'ai que ça à faire de surveiller les allées et venues ! On reçoit pas moins d'une centaine de personnes dans la journée et là, c'est l'heure pointe.

En tournant la tête du côté de la salle d'attente, il comprit que c'était effectivement le cas. Il dut même faire un écart

pour laisser passer un patient brancardé qui devait filer aux urgences. Une fois devant les ascenseurs, il avait le choix, remonter à l'étage *Accueil*, ou bien tenter le couloir en direction du service de médecine vasculaire. Il choisit la première option, mais passa par les escaliers. Une fois à hauteur de l'accueil, au vu de la quantité de monde dans le hall, il ne tenta même pas de se renseigner. Il fila dehors par la porte d'entrée principale en verre. Une fois sur le parvis, il ressortit son portable et le leva en l'air comme s'il avait plus de chance de capter une connexion.

- Qu'est-ce que tu fais, tu pêches à la ligne ?

Philippo reconnut tout de suite la voix du commissaire, il se plia, posa ses mains sur ses jambes pour reprendre ses esprits.

- Faudrait que tu te remettes au sport, t'es poussif !

- Je croyais que… vous m'avez fait une de ces peurs, merde !

- Tu pensais qu'une pin-up m'avait enlevé pour un mariage forcé à Las Vegas !

- Ben à vrai dire, je pensais plutôt que vous aviez foutu le camp et je veux pas d'emmerdes avec votre petite copine la substitut.

- T'es con ou quoi ?

- C'est pas votre copine ? avec les copains, on se demandait, parce que l'autre fois…

- Au lieu de vous occuper de mes copines hypothétiques, feriez mieux de faire votre boulot. Bon allez, retour en chambre, sinon l'infirmière va nous faire tout un sketch.

- Mais comment ça se fait que…

- Écoute, j'avais juste besoin de m'aérer un peu les méninges, les chambres d'hosto, je ne supporte pas.

Luka ne supportait plus les services hospitaliers depuis qu'il avait regardé sa femme agoniser en soins intensifs.

- Y a un truc qui me tracasse, tu as vu les deux filles qui ont

jeté le cocktail Molotov ?

- Non, à ce moment-là, je négociais avec une poignée de clampins qui faisaient semblant de ne pas comprendre. A vrai dire j'ai même pas vu quand les casseurs ont retourné le véhicule.

- Faudrait que tu me retrouves les images de la scène, il devait bien y avoir des médias. Tu fais envoyer le tout au bureau de la sous procu.

Philippo se garda bien de faire remarquer que ça faisait bien longtemps que le commissaire n'avait pas utilisé cette formulation qu'il persistait à prononcer « soupe au cul ». Visiblement, la phrase lui avait échappé parce qu'il crut bon d'ajouter, « enfin, madame Gaborit, je veux dire ».

- Au fait patron, on annule pour demain, ou bien on envoie les deux autres ?

Luka fit des yeux tout ronds, ne voyant pas du tout de quoi parlait son adjoint.

- La petite visite à Orsay, le collège… celui où a travaillé Chloé…

- Ah, ça m'était complètement sorti de l'esprit. C'est l'après-midi ? Non, non, on maintient. Par contre demain matin, faudra que je file au Palais pour parler avec la sou… la substitut !

Philippo observa son patron qui repartait d'un pas tranquille en direction de la chambre. Déjà sur ses pattes le vieux, pensa-t-il. Increvable. Fumé comme un saucisson et secoué comme une salade, l'épaule amochée, et le voilà reparti comme si de rien n'était. La seule chose qui turlupinait Philippo, le commissaire avait oublié le programme de la journée de demain, ce n'était pas dans ses habitudes.

Léna était passée prendre Thalia en fin d'après-midi. Trop inquiète de la savoir seule, elle n'avait pas attendu la soirée. Son désarroi à l'hôpital l'avait touchée bien plus qu'elle ne le

pensait. Un coup de téléphone, et elles s'étaient donné rendez-vous du côté de la Madeleine pour faire les magasins. Puis elles avaient terminé chez Ralphe et Mira pour un chocolat avec viennoiseries. Léna n'avait pas hésité à faire chauffer la carte bleue, expliquant à chaque fois qu'elle verrait ça plus tard avec elle. Thalia était heureuse, elle se sentait en bonne compagnie, Léna en peu de temps était devenue une amie et un personnage auquel elle s'identifiait. Sans même s'en rendre compte, elle copiait ses manières, empruntait ses tournures. Il avait fallu qu'elles filent chez Léna pour essayer les tenues achetées. Puis elles avaient lézardé en regardant une série pour filles. Thalia avait fini par s'endormir, ce qui avait permis à Léna de préparer un ou deux dossiers sur lesquels elle était à la bourre. Vers dix-neuf heures, Jean-Philippe était arrivé le bec enfariné, une poignée de roses à la main. Au lieu d'une jolie fille, deux l'attendaient pour aller à la soirée organisée par une partie de la magistrature. Ils avaient bu un verre de champagne, discuté de choses sans importance, de leurs achats, de tout sauf de Luka. Tout à coup, Jean-Philippe avait réalisé qu'il était presque vingt et une heures, il avait alors secoué son petit monde pour arriver presque à l'heure. Juste après le discours d'un jeune arriviste reçu premier à la magistrature.

Thalia était légèrement éméchée et la tête lui tournait. Les invitations à danser s'étaient succédées les unes aux autres. Heureusement, sinon cela aurait été les cocktails. Léna qui avait anticipé la chose, avait sollicité Jean-Philippe pour qu'il s'occupe un peu de son invitée. Puis très vite, un groupe s'était constitué et une ribambelle de coureurs avait compris que la jeune fille était magnifiquement belle. Léna la tenait par le bras et l'entraînait vers la sortie. Le vigile demanda si tout allait bien et s'il fallait appeler un taxi. Léna fit signe que non. Jean-Philippe avait dû quitter plus tôt et leur avait laissé les clefs de sa voiture au cas où. Elle aussi avait abusé des cocktails, moins que Thalia, mais suffisamment pour être incapable de conduire quoi que ce soit.

- On va marcher un peu, proposa Léna.

- Je veux m'asseoir, bredouilla Thalia.

Léna aperçut un banc praticable sur le côté de la gare Montparnasse.

- Oh, un bar anglais, je prendrais bien une bière…

- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, coupa Léna.

Thalia s'était déjà relevée et pénétrait dans le pub anglais, à la façade toute blanche, dans laquelle se découpaient de magnifiques portes en chêne. Léna eut le réflexe de récupérer le sac et la veste de Thalia qu'elle avait abandonnés sur le banc. La musique, le brouhaha des conversations et le volume sonore autour du bar rendaient toute discussion compliquée. Léna commanda deux bières irlandaises rousses. On leur fit une petite place à une table faite avec des tonneaux. Trois étudiants en médecine discutaient des exams qui se profilaient et qui allaient décider de leur carrière et de leur lieu d'affectation. Amusés de voir ces deux filles installées à leur table, ils s'intéressèrent assez vite à elles tant pour les draguer que pour parler un peu d'autre chose. Léna évoqua son métier, ce qui aiguisa tout de suite la curiosité des jeunes hommes. Pouvoir poser des questions sur la loi, la justice, son fonctionnement, évoquer l'oncle avocat de l'un d'entre eux, occupa une bonne partie de la soirée. Thalia écoutait sans trop intervenir, jusqu'au moment où on s'intéressa à elle. Le fait qu'elle soit fille de commissaire, vola très vite la vedette à Léna qui n'était pas fâchée qu'on parle un peu d'autre chose. Elle craignait seulement pour Thalia. L'idée de parler de son père au milieu d'un pub rempli de types plus ou moins éméchés, n'était pas forcément une très bonne idée. Ses craintes étaient fondées, l'émotion mélangée à l'alcool la fit fondre en larmes. Les trois hommes s'excusèrent et furent attendris par la tristesse de Thalia et offrirent comme lot de consolation, une nouvelle tournée. Léna les remercia, ne laissa pas le temps à Thalia d'accepter, l'attrapa par la main et elles quittèrent le pub. Léna regarda sa montre, trois heures.

Finalement, le taxi s'imposait, elle opta pour chez elle, Thalia n'était pas trop en état de rester seule. Rue du départ, sur le côté des Galeries, quelques groupes de fêtards, une famille de Roumains roulés dans des couettes crasseuses. A leur hauteur, Thalia insista pour leur donner quelques pièces, Léna dut céder à contrecœur. N'ayant pas de monnaie, elle fut obligée d'abandonner un billet de dix. Regard reconnaissant du père, sourire contrit de la petite fille, yeux baissés de la mère occupée à replacer son dernier dans le creux de ses bras près du sein. La misère la mettait mal à l'aise, elle préférait passer au loin. D'habitude… Un premier taxi remonta la contre-allée, le temps de traverser, trop tard. Surtout le temps de remuer son encombrante amie. Thalia tomba assise sur son cul au milieu de la rue, il fallut un effort conséquent à Léna pour la remettre sur pied. Première vision de l'homme. Elle ne prêta pas attention, et remonta la rue jusqu'à la place devant la gare, espérant un taxi. Mais à cette heure avancée dans la nuit, les participants se comptaient. Deuxième vision de l'homme, derrière à une quinzaine de pas. Léna l'avait remarqué, car il se dirigeait vers la tour Montparnasse et au dernier moment, il avait changé de direction. Avec ses grosses chaussures et son manteau en cuir long, Léna avait l'impression de le connaître, mais sans réellement savoir pourquoi. Le pantalon de treillis donnait à cet homme un air martial qui ne lui plaisait pas. Une barbe de trois jours, de petits yeux pétillants, il avait opté pour le parapet en pierre. Léna héla à nouveau un taxi, le résultat ne fut pas meilleur, surtout lorsque Thalia s'effondra échappant à l'étreinte de Léna. Le véhicule avait pourtant ralenti, mais il reprit de la vitesse, et disparut derrière la gare. Léna commençait à fatiguer, à bout de nerfs, elle reprit ses appuis et releva une nouvelle fois son fardeau ensommeillé dans les vapeurs de l'alcool. Troisième vision de l'homme, cette fois, tout près. Il passa à leur hauteur, très vite. Il stoppa au milieu de la rue du Départ, leva le bras droit, avec sa main gauche, il enfila deux doigts entre ses lèvres et lança un sifflet strident. Le conducteur pila, sortit par la porte pour engueuler celui qui

l'avait obligé à s'arrêter. Sans laisser le temps de comprendre au chauffeur, il passa sur la droite, ouvrit la portière arrière et fit signe aux deux filles de grimper. Il soutint Thalia pour qu'elle s'installe, puis il fila et disparut comme il était venu. Léna passa la tête par la fenêtre essayant de distinguer ce drôle de type parmi les quelques badauds qui circulaient sur la place. Mais elle en fut pour ses frais.

- Bon, maintenant que vous êtes là, je vous dépose où ?

- Alésia, ça ira ?

- J'ai pas vraiment le choix, je suppose, sinon votre ami serait fichu de revenir me casser la figure. Il a pas l'air commode votre copain ?

Léna se garda bien de dire quoi que ce soit quant à ce copain providentiel. La voiture était luxueuse, siège en cuir, tout le confort à portée de main. A cette heure de la nuit, il ne fallut pas bien longtemps pour gagner la place d'Alésia. Thalia, qui avait émergé, passait la tête à la fenêtre et regardait défiler les rues parisiennes.

- Elle ne va pas vomir partout votre copine au moins ?

- Non, répondit simplement Léna.

L'avenue du Maine était déserte, ils croisèrent un véhicule du Samu, et quelques Vélib qui remontaient à contre sens.

- Ça va pas la tête, hurla le conducteur.

- Criez pas si fort, vous avez fait peur à ma copine.

- Si y a quelque chose qui vous convient pas, vous pouvez descendre là.

Ils venaient de passer Mouton Duvernet, ils étaient à hauteur des Porcelaines de Limoges, un magasin tout bleu débordant d'assiettes, de bols et de soupières sur deux étages.

- Ce sera parfait, on descend là, merci. On vous doit quelque chose pour le détour ?

- Non, mais la prochaine fois, dites à votre copain de choisir une autre bagnole !

Une nouvelle fois, Léna ne prit pas le temps d'expliquer que ce type n'était pas son « copain », elle préféra aider à Thalia à descendre. Elle allait déjà mieux, elle expliqua à Léna qu'elle pouvait de débrouiller seule. Elles continuèrent sur le trottoir, un peu plus loin, Thalia s'arrêta soudainement.

- On est où ?

- Chez-moi, juste un peu plus loin…

- Je reconnais le phare et les bateaux.

- Pardon…

- Au-dessus de la poissonnerie, ils ont mis un phare et des images de bateaux.

- Ah, l'espace d'un instant, je croyais que tu délirais à cause de l'alcool.

- Non, c'est passé, j'ai plus le tournis. Tu sais, je voudrais pas abuser, je peux rentrer à la maison toute seule…

- Je te laisse pas toute seule à une heure pareille en plein Paris.

- Ce ne serait pas la première fois… Avant je traînais pas mal dans des quartiers bien pires, si mon père l'avait appris, il m'aurait engueulée quelque chose de bien.

- Je ne suis pas ton père, mais je n'en pense pas moins, tu vas monter avec moi, je te laisse la chambre, je dormirai sur le canapé. Tu es mon invitée, j'insiste ! Au fait, tu connais le type qui nous a trouvé la voiture pour rentrer ?

- Quel type ?

- Laisse tomber…

Léna pensait avoir fait une affaire en investissant dans ce clic-clac. Pas moyen de fermer l'œil. Quatre heures du matin, le dos en compote, elle réalisait que l'affaire n'en était pas une. Parmi les quelques amis qui y avaient couché, tous avaient été relativement évasifs « Si, si, bien dormi… et toi ? » Les amis, constata-t-elle, on ne peut pas compter sur eux pour avoir un avis objectif. Abandonnant l'idée des somnifères, car trop tard

et trop tôt à la fois, elle se leva. Opta pour un chocolat dans la cuisine, accompagné d'une biscotte suédoise à la confiture de mûres. Tout en préparant son petit-déjeuner anticipé, elle repensa à l'homme qui leur avait trouvé un véhicule. Pour quelle raison était-elle obsédée par ce type. Obsédée était bien le mot, le clic-clac, même si peu confortable n'était pas le seul responsable de son insomnie. Elle avança la chaise de comptoir, déposa sa casserole de lait frémissant sur le dessous-de-plat bleu outremer. Un bel objet rapporté par maman au retour d'un séjour à l'Île d'Oléron. Le camping, les souvenirs d'enfance lui revinrent, la petite copine qu'on emmenait. Le nom lui échappait, ce fut en touillant sa préparation que le prénom lui revint. Chloé. Drôle de coïncidence, elle s'en amusa. La pauvre était en surpoids et moche comme un pou. La biscotte suédoise lui glissa des mains, pour s'écraser sur le sol côté confiture. Elle se baissa pour la ramasser, en se relevant, elle tomba nez à nez avec une paire de nichons, de petite taille. Thalia, en culotte, frisant l'état comateux, se pencha au-dessus de l'évier pour boire au robinet.

- Tu veux un verre, dit Léna. Tu peux même en boire deux, l'abus d'alcool nécessite une réhydratation.

- Aurais-tu un Doliprane ?

Léna ouvrit la petite porte de placard près de la fenêtre. De l'autre côté de la rue, les clodos étaient là, entassés sous le porche du mini marché, pionçant au milieu des poubelles et certainement en compagnie des rats. Elle repensa à sa rencontre dans le local poubelles avec ces maudites bestioles, d'y songer la fit frémir d'effroi. Depuis, elle avait pris sa décision, ses moyens le lui permettaient, un déménagement s'imposait.

- Tu n'en as pas ?

Léna mit un peu de temps à réagir et à comprendre que la boîte qu'elle tenait en main devait aller jusqu'à Thalia qui avala d'un coup son comprimé. Un gramme de bonheur, puis

elle fila, s'effondra dans le clic-clac. Léna n'eut guère le temps d'intervenir, elle n'arriva que pour constater les dégâts. La jeune demoiselle, les fesses en l'air, ronflait comme un sonneur. Avec la plus grande délicatesse possible, elle extirpa la fine couette pour la placer doucement sur le corps dénudé de la jeune fille. « Heureusement qu'il n'est pas au fait de notre petite escapade », pensa-t-elle. A peine arrivée sur le seuil de la cuisine, elle entendit le bruissement de la couette terminant sa chute sur le parquet. Sur le point d'intervenir à nouveau pour protéger la belle d'un coup de froid mal placé, elle hésita et renonça. Sur le coin du comptoir, un dossier attendait qu'on s'occupe de lui. Une affaire de proxénétisme sur les Maréchaux. Ce n'était pas tant la question de la prostitution qui faisait l'objet de l'enquête qu'une plainte à cause de deux nouvelles recrues qui semaient la terreur parmi les anciennes. L'élément qui intriguait Léna venait des hommes qui avaient déposé une main courante. Deux types soupçonnés de proxénétisme, deux Hongrois qui avaient plutôt la fâcheuse habitude de régler leurs petits désagréments en recrutant de la racaille en banlieue. Jamais inculpés, car trop malins pour laisser des traces, ils géraient une partie des Maréchaux entre La Villette et Clignancourt. La partie racolage concernait la BRP, mais la partie disparitions douteuses, attaques violentes et meurtres, relevait des services de la judiciaire. Léna hésitait à coller l'équipe du commissaire sur l'enquête. Elle hésitait, car elle savait que cela risquait de surcharger encore plus Luka. Elle savait aussi que s'ils n'étaient pas devenus amis, elle ne se serait pas posé ce cas de conscience. Elle prit le dossier, finit son chocolat avec une dernière bouchée de biscotte, puis elle se dirigea vers la chambre pour regagner son propre lit. Au passage, elle replaça la couette sur sa jeune amie, sans grand espoir, puis elle s'installa confortablement pour étudier l'affaire des Maréchaux.

13

Lundi, le 29 mars 2005

Marie-Christine venait juste d'en terminer avec la préparation des dossiers en cours qui, si tout se déroulait comme prévu, allaient être traités dans la journée. Elle regarda sa montre-bracelet offerte par son nouveau compagnon. 8h25. Léna est en retard, pensa-t-elle, ce n'est pas dans ses habitudes, surtout sans prévenir. Elle se dit que c'était là des choses qui arrivaient, le métro en panne ou bien son portable déchargé. Elle se rassurait comme elle pouvait, car elle n'aimait pas cette situation inhabituelle. La bouilloire attendait sur le rebord de la petite fenêtre, elle s'en empara, ouvrit la porte pour se rendre au lavabo qui jouxtait le bureau et tomba nez à nez avec le commissaire Luka.

- Vous n'êtes pas à l'hôpital avec monsieur Diméo, votre adjoint ?

- J'y étais, mais je n'y suis plus, dit-il en rajustant son attelle pour soulager son épaule droite. Mademoiselle Gaborit n'est pas encore arrivée ?

- Non, elle ne devrait plus tarder, j'espère, répondit la greffière en quittant le bureau. Je reviens, je vais chercher de l'eau pour le thé.

- Je ne bois pas de thé.

- Ce n'est pas pour vous, rétorqua Marie-Christine.

Luka essayait de comprendre ce qui avait changé chez celle qu'il considérait, à tort, comme une vieille fille. Il en était là de ses réflexions lorsqu'elle revint.

- Ne restez pas derrière la porte !

- Je vais l'attendre, je peux ?

Luka s'installa sur le côté, près du mur à l'opposé de la fenêtre. Déjà du temps de Savief, il n'aimait pas être face au bureau du substitut, il avait l'impression d'être l'accusé. Machinalement, il fouilla dans sa poche pour tenter une nouvelle fois d'attraper un hypothétique paquet de cigarettes. La coiffure, elle a changé de coiffure. Le petit tailleur aussi est nouveau et plus gai. Il en arriva même à la conclusion qu'elle avait un certain charme. Le téléphone sonna, Marie-Christine se précipita sur son portable, un appareil à clapet qu'elle faillit envoyer promener.

- Ah, c'est toi… dit-elle sans masquer sa déception. Je ne peux pas te parler, je te rappellerai dans la matinée… Oui, moi aussi…

Luka étudia sous un angle neuf la personne qui était en face de lui. Il révisa son hypothèse de vieille fille et opta pour veuve qui a déniché un petit copain. Pour lui, vieille fille avait quelque chose de définitif qui ne supportait pas l'idée d'un amour à venir. Il se prit à imaginer la vie de la greffière, en petite tenue dans une étreinte enflammée, ou bien roulant des pelles à gogo sur un ponton près d'une plage ouvrant sur la mer du Nord. « Idiot », pensa-t-il.

- Pardon ?

- Rien, je viens de réaliser que j'ai oublié quelque chose sur la table de l'entrée.

- Et qu'avez-vous oublié sur votre table ? questionna Marie-Christine à qui on ne racontait pas l'histoire de la poupée qui chante.

- Euh… bredouilla le commissaire qui ne trouvait malheureusement aucune explication tangible. « Mon briquet… j'ai oublié mon briquet ! »

- Je croyais que vous ne fumiez plus depuis vos nodules sur les cordes vocales.

- Eh bien… tenta Luka en guise d'introduction à une

nouvelle explication qui s'annonçait encore plus scabreuse que la précédente. Heureusement, la porte s'ouvrit pour le sortir de cette situation inconfortable.

Léna referma derrière elle, accrocha sa veste au porte-manteau et se précipita sur la bouilloire pour se préparer un thé.

- Figurez-vous que je n'ai pas dormi de la nuit, une soirée folle, commença-t-elle tout en déposant le dossier qu'elle avait sous le bras. « Celui-là est une partie de l'explication de mon insomnie. Le comble, je me suis assoupie dessus. »

Marie-Christine tentait de faire signe à Léna pour désigner le commissaire qui venait de se lever de sa chaise, fort discrètement, pour une fois.

- … mais le pire, ça a été la soirée avec la fille du commissaire, charmante au demeurant. Je n'aurais pas cru qu'un tel bougon puisse… qu'y-a-t-il Marie-Christine ?

- Le commissaire Luka.

- Qu'est-ce que vous faites-là, vous n'êtes pas à l'hôpital ?

- Le bougon a pensé qu'il avait rendez-vous avec la substitut du procureur et qu'il se devait d'être là, répondit-il avec un grand sourire tout en saluant Léna d'une poignée main qui se voulait chaleureuse. Comment va Thalia ?

- Bien, elle doit dormir dans mon lit… enfin dans le lit que j'occupe habituellement, parce que moi, j'ai dormi dans le canapé qu'elle occupait… avant d'aller dans mon lit…

- Bref elle dort, donc, précisa Luka pour aider Léna à se sortir du pétrin dans lequel elle s'était fourrée.

- Ce que je voulais dire, c'est qu'elle m'a accompagnée à une soirée, un magistrat qui fêtait son intronisation au barreau. Jean-Philippe nous a emmenées en voiture, vous voyez qui c'est Jean-Philippe ?

- Keller, le sous procu qui vient d'Alsace, oui, je vois bien, un beau jeune homme, précisa Luka qui avait eu vent des

histoires de coucheries entre confrères.

- Tout va bien Marie-Christine ? Vous êtes toute pimpante dans cette nouvelle tenue.

- Merci. J'étais inquiète, j'ai pensé qu'il vous était arrivé quelque chose.

- Il ne faut pas vous inquiéter ainsi, je suis juste en retard parce que la java d'hier était bien arrosée et j'ai la tête à l'envers et… elle stoppa nette son explication réalisant que le père de la fille qui l'avait accompagnée dans ses beuveries était là.

Mais Luka, bien trop heureux que Thalia ait de nouvelles fréquentations ne fit pas le rapprochement, la seule chose qui lui importait était que sa fille avait enfin dans l'idée de reprendre ses études.

- Vous lui avez fait peur avec l'histoire de la manifestation. Ça me paraissait une mauvaise idée de la laisser toute seule…

- C'est vraiment gentil. Et puis je préfère qu'elle soit en votre compagnie, au moins, elle ne fait plus de conneries avec l'autre là. Les histoires de trafics et de coucheries, il était temps que ça cesse. Au moins avec vous, elle est entre de bonnes mains.

Marie-Christine étudiait le commissaire avec attention, si elle n'appréciait pas plus que ça le bonhomme elle avait du respect pour son flair. Jusqu'à présent, car pour elle, il ne faisait aucun doute que Léna et certainement Thalia, avaient fait plus que simplement prendre un verre lors d'une soirée.

- Merci de cette confiance, mais…

- Non, j'insiste, avez-vous fait autre chose, enfin, je ne veux pas avoir l'air de chercher à savoir, c'est plutôt pour les questions d'argent, son compte est en négatif et sa carte bancaire est bloquée alors, si je vous dois quelque chose…

- Puisque vous abordez la question, on a fait les magasins, je lui ai dit que je m'arrangerais avec vous, alors dites-lui bien que c'est réglé, je ne voudrais pas qu'elle soit mal à l'aise.

- Très bien, je le lui dirai… mais, il n'y a rien de réglé ?

- Soixante mille…

- Anciens… puis Luka rougit instantanément, comprenant que sa question était idiote, que plus personne ne parlait ainsi.

- Non, en francs CFA… Je plaisante, Luka, tout ce que j'ai fait, je l'ai fait de bon cœur et vous ne me devez rien. Marie-Christine vous resterez discrète, je viens de soudoyer monsieur le commissaire, il m'est redevable… Je suppose que vous n'êtes pas venu uniquement pour parler de Thalia ?

Marie-Christine assistait à cette scène comme à une pièce de théâtre. Elle avait l'impression étrange d'être invitée à la représentation de « portrait de famille ».

-… Racontez-moi un peu vos pérégrinations américaines.

- Pour ce que concerne Chloé D'Arbanville, on a affaire à un étonnant personnage. D'un côté dépeint comme un ange d'une gentillesse et d'une créativité musicale sans nom, mais de l'autre, une fille qui n'hésite pas à fricoter avec n'importe qui dans des quartiers louches. Un autre élément a attiré mon attention, elle suivait une prétendue psychothérapie qui s'est avérée ne pas en être une. Elle se contentait de parler à son téléphone ou bien faisait semblant d'aller voir un psy.

- Je n'aime pas beaucoup cette dernière information, j'imagine que ce n'est pas elle qui en a parlé ?

- En effet, son compagnon du moment, une sorte d'artiste révolutionnaire, s'en est rendu compte par hasard, une fois qu'elle l'a eu quitté.

- Autre chose ?

- Visiblement, elle a, ou a eu, une relation sulfureuse avec une certaine Madge… attendez une minute…

Luka se leva pour fouiller dans sa poche intérieure. Il sortit son carnet.

- Griffin, directrice du Label et producteur.

- Quel label ?

- WMs'C.

- Qui veut dire ?

- World Music de Canarsie… à cause de la baie Jamaïca… mais on peut traduire le C par Chloé, j'ai entrevu cette possibilité. Et il semble bien qu'elle ait tout lâché pour rejoindre Chloé en France.

- Une histoire de crime passionnel ?

- Ça ne colle pas vraiment, ou alors va falloir plus d'explications que ça…

- C'est aussi ce que je me suis dit. Avez-vous des infos sur cette Madge ?

- Je pense qu'on va s'y intéresser rapidement…

- Surtout que nous avons en plus une affaire de crime dans un bar lesbien, je suppose que votre adjoint vous a informé ?

- Oui.

- Les agressions dont vous avez été victime dans un des quartiers de New-York…

- Vestry, le long de l'Hudson…

- Vestry, oui, ont-elles un rapport avec l'enquête ?

- Je ne le crois pas.

- Vous dites ça sans conviction, j'aimerais que vous soyez un peu plus précis ?

- Je ne sais pas quoi vous dire, ou bien l'agression m'a marqué plus que ce que je ne pensais et à ce moment-là, je vois mes agresseurs partout, et il va falloir que je me mette au vert ou bien, c'est plus compliqué…

- Bien, on avance à reculons.

- Est-ce qu'on relie les deux affaires, D'Arbanville et Lucifer ?

- Je n'aime pas du tout, vraiment pas du tout la tournure que ça prend. On se croirait dans un mauvais polar où le

hasard et les coïncidences se combinent comme par miracle.

- Une dernière chose, j'ai perdu un indic…

- Lequel ?

- Dimitri, celui qui m'a aidé à avoir des infos parmi les squatters de la rue Pajol…

- Il ressemble à quoi ?

- Un type tout droit sorti d'un roman de Dostoïevski…

- Avec des grosses chaussures de l'armée, un manteau long en cuir, un pantalon de treillis, une barbe de trois jours, de petits yeux pétillants plutôt grand et fin ?

- Ça ressemble bien, vous le connaissez ?

- Non, mais je l'ai croisé dans le quartier Montparnasse, enfin si c'est lui. On cherchait un taxi avec votre fille qui ne tenait pas debout, inutile de vous dire que ce n'était pas simple, voilà qu'un type s'approche, arrête une voiture et nous aide à y grimper. Il m'a semblé qu'il nous tournait autour.

- C'est bien le genre du bonhomme, surtout qu'il connaît Thalia. Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire dans ce quartier ?

- En tous les cas, il est retrouvé ! Qu'avez-vous prévu pour aujourd'hui ? Devant le regard étonné de Luka, Léna crut bon de préciser « pour l'enquête… »

- Ah, évidemment, où avais-je la tête ?

C'était bien aussi la question que se posait Marie-Christine qui commençait à se demander s'il n'y avait pas quelque chose entre eux, à cause des sous-entendus que pour le moment elle persistait à considérer comme des bévues.

- Nous avons rendez-vous au Lycée Chappuis d'Orsay.

- Est-ce urgent ? Il me semble que nous avons d'autres priorités, coupa Léna, et puis nos collègues de l'Essonne, c'est bien ça, Marie-Christine ?

- 91, précisa la greffière.

- Ils peuvent se charger des recoupements.

La greffière fut heureuse de constater le retour du mordant de la substitut en qui elle avait trouvé une remplaçante très efficace de son ancien chef, le substitut Savief.

- Les priorités viennent de changer, Chloé a travaillé dans ce lycée, si nos informations sont bonnes…

- Oui, oui, s'impatienta Léna, je sais.

- Mais, lors de mon séjour à New-York, Sarah Abitbol, du Label WMs'C, m'a appris que Madge…

- Griffin…

- … est partie en France rejoindre Chloé et a demandé un certificat pour travailler dans ce même lycée. Avec l'histoire des suicides et disparations suspectes à peu près à la même période, ça fait beaucoup.

- Parfait commissaire. Alors, allez-y et bonne chance, dit Léna tout en se levant de son siège pour ouvrir la porte au commissaire et le saluer une fois qu'il eut enfilé sa gabardine.

- Un jour, faites-moi plaisir, investissez dans un nouveau vêtement de pluie. Passez-le en note de frais, je fermerai les yeux, ajouta Léna, le sourire aux lèvres. N'est-ce pas Marie-Christine ?

La greffière qui s'était levée elle aussi de sa chaise pour saluer le commissaire confirma en hochant la tête d'un air sévère.

- Philippo viendra avec moi, il attend les consignes au *Quai*… C'était à quelle heure, l'histoire du taxi ? Non laissez tomber, je veux pas savoir…

Le commissaire s'éclipsa par la porte d'un pas rapide.

- Je crois que j'ai un peu gaffé.

- Pauvre commissaire, pour une fois, j'ai de la sympathie pour lui, dit Marie-Christine, le regard chargé de reproches.

Pour se rendre à Orsay, ils avaient opté pour le chemin le plus direct. Périph, sortie A6 bis direction Orly-Lyon, puis

embouteillage jusqu'à la sortie Palaiseau par Antony. Et re embouteillages jusqu'à Orsay. Luka n'avait rien vu, puisqu'il avait dormi pendant tout le trajet. Ils avaient rendez-vous à 14h30, ils avaient pris une bonne marge, à 14h20 Philippo quittait l'autoroute pour aller s'entasser dans la queue de voitures arrêtées près de Villebon-sur-Yvette.

- Tu vas le mettre enfin ce maudit gyrophare ou bien tu attends que le patron en personne vienne le poser sur le toit !

- Vous êtes réveillé ?

- Ton esprit de déduction m'épatera toujours.

Avec l'aide du gyrophare et de la sirène qui allait de pair, ils filèrent par le côté gauche, laissant les malheureux banlieusards à leurs soucis. Jusqu'à la sortie n°11 pour Orsay-centre, tout se déroula à peu près tranquillement. Mais à partir de l'entrée dans Orsay, Luka se mit à gesticuler en tous sens distribuant ordres et contre-ordres façon mitraille sur le champ de bataille. Philippo, impressionné, agissait comme il pouvait, mais avec un temps de retard. D'un seul coup, il pila, se tourna vers le commissaire, et lui hurla dessus.

- Si vous croyez que c'est facile de se repérer avec quelqu'un qui vous aboie dessus. Alors on va décider une stratégie, soit vous prenez le volant soit vous me laissez faire. Il est 14h30, on est déjà à la bourre. Alors ?

Luka n'avait pas envie de conduire, il avait mal au crâne et n'avait qu'un souhait, arriver et marcher un peu à l'air libre. Il fit un signe de tête pour inviter Philippo à prendre la direction des opérations. L'adjoint fut très étonné de ne pas se faire éjecter de la bagnole, avec retour par les transports en commun. Au niveau du centre hospitalier, il s'adressa à un jeune avec sa copine assis sous un abri bus. Il suivit scrupuleusement leurs indications et se retrouva devant le lycée Thérèse Chappuis à 14h35. Les deux hommes sautèrent de la voiture simultanément.

- Toi, tu restes là. Surveille la voiture, manquerait plus qu'on se la fasse esquinter.

Philippo observa son patron filer d'un bon pas, il se renfrogna, s'appuya sur le capot du véhicule, le temps de penser à comment il allait s'occuper. Une grille de loto n'était pas une mauvaise idée. Il s'approcha d'un groupe d'ados afin qu'ils lui indiquent le tabac le plus proche. Arrivé à leur hauteur, les filles partirent en courant, suivies de près par les deux boutonneux.

Dans le hall d'entrée, il n'y avait pas grand monde. Visiblement, tous les élèves devaient être en cours. Luka se dirigea vers la cahute de l'accueil et retrouva l'homme qui l'avait fait entrer.

- Madame Simon va nous rejoindre et elle vous accompagnera jusqu'au bureau de la proviseure.

A peine eut-il fini sa phrase, qu'une femme au visage agréable, d'une trentaine d'années arriva. Jeans, petit chemisier à cerises, maquillage fin, un bon mètre soixante-dix estima le commissaire.

- Babette, je suis la secrétaire de direction, madame Galuriau vous attend.

Elle fit signe de la suivre, passa devant et se dirigea vers l'escalier central. Les bureaux étaient situés en hauteur et dominaient l'espace central, imposant, mais agréable, très lumineux grâce à la verrière qui surplombait l'ensemble.

- Vous venez nous voir au sujet de madame d'Arbanville n'est-ce pas ?

- Oui et aussi Madge Griffin…

Luka nota un changement d'attitude, une hésitation, ou alors une légère crispation dans la démarche.

- Vous la connaissez ? lança-t-il tout de suite.

- Pas vraiment, elle a travaillé ici très peu de temps.

Apparemment, elle avait marqué par son passage, pourtant quelqu'un qui reste très peu temps, dans une structure

pareille avec un turn-over important, on l'oublie vite. Ces quelques réflexions occupaient encore l'esprit du commissaire lorsqu'il fut invité à entrer dans l'un des bureaux situés derrière de grandes vitres recouvertes de bandes espacées blanc-crème pour couper la vue et créer un peu d'intimité. La proviseure attendait derrière un joli plan de travail sur lequel se trouvaient des piles de documents parfaitement organisés. L'ensemble donnait un sentiment de précision, l'armoire de classement dont l'un des battants était ouvert, ajoutait à cette impression d'ordre. Un homme aussi était présent.

- Monsieur Luka, je suppose. On m'a prévenue de votre venue.

La proviseure tendit la main au commissaire et présenta l'enseignant.

- Monsieur Affan Hadjet, notre professeur d'EPS.

- Vous connaissiez un peu madame d'Arbanville, celle qui faisait les chambres de l'internat et qui intervenait lors de la distribution des repas ?

- Oui, mais elle n'est pas restée longtemps, des problèmes de santé je crois. Bon, je vous laisse les A15 m'attendent et vous connaissez cette classe, les laisser trop longtemps livrés à eux-mêmes n'est pas bon.

- Pardon, et madame Griffin… Madge Griffin, vous connaissiez ?

- Ah oui, la prof d'Arts qui venait des USA, d'ailleurs, elle était copine avec… le professeur claquait des doigts, comme si cela avait une chance de lui faire revenir ce qu'il avait en mémoire. En procédant ainsi, il demandait qu'on vienne l'aider à terminer sa phrase.

- Chloé d'Arbanville, répéta la proviseure qui aurait bien aimé que le professeur s'en aille et n'ébruite pas trop ce qui allait se dire dans le bureau.

Luka comprit tout de suite que Madge n'avait laissé

personne indifférent.

- J'ajouterais qu'elles étaient un peu plus que copines si on peut dire…

- Monsieur Affan, votre classe s'impatiente.

Le commissaire observa ce beau gars, à la musculature saillante qui devait faire des ravages dans les cœurs, excepté ceux de Madge et Chloé.

- Vous avez eu une aventure avec l'une d'entre elles ? questionna Luka à brûle-pourpoint.

- Non, enfin pas vraiment, bredouilla le prof, tout en rougissant. Excusez-moi, mais je dois filer.

Luka comprit que ce n'était pas l'envie qui lui avait manqué, mais la conclusion ne s'était pas faite. Une fois que monsieur Hadjet eut quitté les lieux, la secrétaire s'avança afin de savoir si on avait encore besoin d'elle.

- Non, ça ira…

Elle quitta elle aussi le bureau pour s'installer dans le suivant. Luka se dit qu'il fallait qu'il interroge cette Babette pour en savoir un peu plus sur son rapport avec Madge.

- Mais, dit-il en haussant la voix, avant qu'elle ne referme la porte, restez à disposition. J'aimerais m'entretenir avec vous après, je vous rejoindrai tout à l'heure.

- Je vous ai sorti son contrat de travail, mais vous savez, nous ne l'avons pas vue beaucoup, très vite elle a eu des ennuis de santé.

- Vous parlez de Chloé n'est-ce pas ?

- Oui, évidemment.

- Je pourrais avoir aussi le contrat de Madge ?

La proviseure décrocha son téléphone, donna quelques consignes et raccrocha.

- Vous pourrez récupérer le document auprès de ma secrétaire.

- En ce qui concerne Madge, elle n'était pas réellement professeur, je suppose ?

- Je pensais que vous vous intéressiez à Chloé ?

- Et tout ce qui la touche de près, donc Madge puisqu'elles étaient amies.

Luka préféra rester dans le vague quant à l'origine nouvelle de cette Madge dans l'affaire d'Arbanville.

- Est-ce qu'il s'agit du quadruple meurtre rue Pujol ? coupa la proviseure, qui elle aussi savait être directe.

- Je vois que vous vous êtes bien renseignée. En effet.

- Est-ce Chloé qui a commis le crime ?

- Pour le moment, nous n'en savons absolument rien. Pourquoi cette question ?

- A priori, je n'ai aucune trace de plainte contre elle, il semble que le travail était fait et il est dit dans une note de service qu'elle avait un bon contact avec les élèves. Et faire le ménage dans l'internat du troisième étage, je peux vous dire que ça n'a jamais été simple. Depuis nous n'avons que des problèmes avec notre personnel d'entretien.

- Est-ce qu'elle connaissait une certaine Mireille Lebras, qui, si mes informations sont bonnes, était scolarisée chez vous et qui a mis fin à ses jours.

- C'est une triste histoire, mais il me semble bien que oui. Attendez notre intendante est plus au courant que moi. Vous permettez ? La proviseure décrocha à nouveau son téléphone, vous pouvez nous rejoindre s'il vous plaît.

- Pour en revenir à cette triste histoire, il s'agissait d'un suicide, enfin c'est ce qu'on m'a dit. N'étant pas présente à cette époque, je ne peux guère en dire plus. Oui, oui, entrez, nous vous attendions.

La cheffe d'établissement présenta le commissaire et résuma brièvement le sujet.

- S'il y a une certitude, elle concerne le suicide, l'enquête de

police a été sans appel. La première tentative a eu lieu devant le domicile de madame d'Arbanville. Mireille Lebras était une fille dépressive, les parents avaient été alertés à plusieurs reprises. Elle vivait recluse dans sa chambre et madame d'Arbanville qui faisait le ménage à l'étage devait négocier souvent avec cette pauvre fille pour qu'elle aille au moins manger un petit quelque chose.

- Elle est morte à l'hôpital, je crois, demanda Luka.

- La deuxième tentative a été la bonne, elle a échappé à la surveillance du personnel soignant et elle s'est tranché les veines. Je n'en sais pas plus. Je l'ai appris des parents quand ils sont venus récupérer ses dernières affaires.

- Il y a eu d'autres suicides ?

- A ma connaissance, il y en a eu cinq.

- Ça fait beaucoup.

- Comme je vous l'ai dit, à cette période, nous n'étions pas là, je ne peux vous en dire plus. Madame Sotomayor a seulement croisé les parents et encore longtemps après puisqu'il a fallu insister à de nombreuses reprises afin qu'ils récupèrent les affaires de la pauvre enfant. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il arrive quelquefois, chez les adolescentes notamment, des sortes de fonctionnements par mimétisme qui donnent des suicides collectifs.

- Est-ce que les suicides ont eu lieu sur la période d'embauche de madame d'Arbanville ?

- Non, je ne le pense pas…

- En réalité si, coupa l'intendante, j'ai son contrat et les périodes se recouvrent.

- Vous pensez qu'elle aurait pu…

- Je ne pense rien, Madame la Proviseure, pour le moment je me contente d'observer les similitudes et il faut se méfier des similitudes. Revenons à Madge Griffin s'il vous plaît.

- Tout ce que je sais c'est qu'elle nous manque cruellement.

- Que voulez-vous dire ?

- Artiste reconnue aux USA, qui plus est possédant un Label de renommée mondiale, pour un lycée qui vise un enseignement ouvert sur le monde, on ne pouvait pas mieux trouver comme promotion. On m'appelle encore pour savoir si nous travaillons toujours avec WMs'C… Au départ j'ai menti… à moitié. Le contrat courait toujours, mais depuis je ne peux plus me le permettre et nos effectifs sont en baisse. Le lycée d'état sur l'autre commune nous fait une concurrence sans merci… Je peux vous confier que si elle se présentait dans mon bureau, là, à l'instant, je l'embaucherais sans l'ombre d'une hésitation. Les élèves parlent encore d'elle et de son projet artistique alors qu'il n'y en a plus qui l'ont connue. Voilà, je ne sais pas si cela peut vous aider en quoi que ce soit.

- Projet artistique ?

- Musique et arts plastiques, avec Chloé… je n'ai pas d'autres informations. Le projet devait être écrit, il ne l'a pas été ou bien a-t-il été égaré, personne ne sait me dire.

- Je vous remercie pour le temps qui vous m'avez consacré, votre aide m'a été précieuse.

- S'il y avait nécessité, n'hésitez pas, nous restons à votre disposition.

- Une dernière chose, y a-t-il encore des élèves qui auraient côtoyé Mireille Lebras dans votre établissement ?

- Non, je ne pense pas, la dernière année des classes prépa qui correspondrait a quitté les locaux l'année dernière. A si, il y a, comment s'appelle-t-elle, déjà ?

- Vous voulez parler de Manou, celle qui est en contrat formation chez nous ?

- Oui… Héloïse Bouteillé, elle travaille justement avec ma secrétaire.

- Je vous accompagne proposa l'intendante.

Ils étaient tous sur le seuil pour cette partie de la

conversation. La proviseure sortit, salua une dernière fois le commissaire, lui redit qu'il pouvait compter sur l'établissement. L'intendante, se présenta devant le bureau adjacent, cogna discrètement à la porte vitrée et le commissaire entra sans attendre.

- Vous êtes, euh… Héloïse Bouteillé, dit Luka en consultant son petit carnet. La jeune fille confirma d'un signe de tête.

- Et vous le commissaire qui enquête sur les suicides ?

- Oui et non. Je voulais avoir votre avis sur l'une de vos amies…

- Mireille, je suppose… Elle avait changé.

- En quoi avait-elle changé ?

- Petit à petit, elle s'était éloignée de nous, je veux dire du groupe qu'on formait à l'époque.

- A l'arrivée de madame D'Arbanville ?

- Non, déjà avant, mais l'arrivée de Chloé n'a rien arrangé, elle était devenue une sorte de mère de substitution.

- Est-ce que vous pensez qu'on peut parler d'emprise ?

- Je n'irais pas jusque-là, mais pas loin, car la pauvre Chloé ne savait pas comment se sortir de cette situation, elle la retardait dans son travail, elle lui faisait des scènes.

Luka avait imaginé les choses dans l'autre sens, il réalisa son erreur et s'étonna de s'être fourvoyé de la sorte. Pour la première fois de sa carrière, qu'elle soit suspecte avait influencé ses conclusions.

- Merci pour votre témoignage, est-ce que vous voulez bien nous laisser un moment ?

- Vous pourriez aller récupérer les formulaires à la loge ainsi que les colis bureau, ce serait gentil, proposa la secrétaire qui n'avait pas très envie non plus que la jeune stagiaire assiste à l'entretien avec le commissaire. Que puis-je pour vous ? demanda la secrétaire un fois seule avec Luka.

- J'ai cru comprendre que vous aviez un certain respect

pour le personnage de Madge.

- Pas seulement. Je pourrais dire pour ce couple inhabituel. Et je vois venir votre question. Couple dans tous les sens du terme. J'ai assisté à leurs prestations, d'y penser, j'en ai encore des frissons. Si j'ai un regret, avoir hésité à me rendre à cette soirée techno de folie. A l'époque je n'y connaissais pas grand-chose et l'idée me faisait peur.

- De quoi parlez-vous ?

- Une animation underground, un évènement dans un espace non prévu à cet effet. Pour en être informé, le bouche à oreille. J'ai saisi une discussion entre élèves. Le soir, au lieu de passer une nuit incroyable, je jetais mes poubelles. Idiote, je n'ai été qu'une idiote. Je suis restée devant le conteneur, un temps que je ne saurais mesurer. Puis je suis rentrée chez moi, regarder une bêtise à la télévision.

- Je peux vous poser une question indiscrète ?

- Je me doute bien de ce que vous souhaitez savoir. Vous savez, je ne suis pas lesbienne pour un sou, mais si Madge avait essayé, je crois que je me serais laissée faire… excusez-moi, je n'ai jamais parlé de ce sentiment à personne… et les femmes ne m'intéressent pas, enfin en tant que partenaire… vous voyez ce que je veux dire. Elle était un personnage exceptionnel, pardon, elles étaient deux personnages d'exception.

La secrétaire ouvrit un tiroir pour en sortir une boîte de mouchoir. Elle se moucha en soufflant fortement. Les yeux rougis par les larmes, elle n'osait pas regarder le commissaire en face.

- Est-ce que l'une ou l'autre de ces filles vous aurait menacée ? Non, prenez le temps de sécher vos larmes et de bien réfléchir à la question.

Luka avança la boîte de mouchoirs, puis il se cala dans le siège, les pieds serrés l'un contre l'autre, les jambes pliées à angle droit.

- Commissaire, je crois que vous faites fausse route, jamais je n'ai été menacée par qui que ce soit… Si j'ai laissé entendre une chose pareille, il s'agit d'une méprise.

Le regard bien planté dans celui de la secrétaire, Luka attendit un peu avant de reprendre la parole. La femme qu'il avait devant lui, ne cachait rien de ses émotions et si elle avait été maltraitée, menacée, il l'aurait ressenti. Luka avait un flair infaillible pour ce genre de chose. Il avait même le sentiment que cette fille était forte et qu'elle aurait été prête à défendre ses amies bec et ongles. Mais elle n'en avait pas besoin, le désarroi avait empli son âme, et il la laissait démunie. Luka s'éclipsa discrètement, ajoutant une tape amicale sur l'épaule de la secrétaire qui l'avait suivi jusqu'à la porte. Ils se saluèrent sans réellement se saluer, d'un signe de tête qui aurait pu tout signifier, un mouvement presque imperceptible. Une communion silencieuse autour de la tristesse qui les avait réduits à néant tous deux. Une tristesse différente, pour des histoires différentes, mais d'un poids équivalent.

Lorsque Luka quitta le lycée, il trouva Philippo adossé à la porte conducteur, les mains dans les poches. Il aurait pu parier sur ce tableau. Il traversa la grande cour, avança jusqu'à la grille. Le soleil frappait sur le sol de toute son ardeur, la température, hors des endroits ombragés, était montée d'un coup. Philippo avait sorti ses imitations Ray-Ban, celles qui avaient remplacé les originales qu'il s'était fait piquer dans un bar. Il avait saoulé tout le commissariat pendant une éternité. Luka ne faisait pas vraiment la différence avec les vraies et surtout, il s'en fichait. Il se fichait moins de la façon dont Philippo se les était procurées, mais il n'avait pas envie de le questionner sur ce sujet. Une fois le portail déverrouillé, Luka s'engagea sur la chaussée. Il passa devant une fille assise sur le rebord du muret. Elle fumait ce qui pouvait bien ressembler à un pétard.

- C'est vous le commissaire machin ?

Deux ou trois mètres plus loin, Luka s'arrêta, hésita, puis fit

demi-tour et vint se placer à hauteur de la fille.

- Moi c'est Elodie, si vous me payez un diabolo, je vous parlerai de la prof d'arts plastiques. On prend votre poubelle, à pied ça fait trop loin. Se tournant vers une autre ado, elle lança : Je reviens dans pas longtemps.

- Je t'attendrai pas plus de cinq minutes, après je me casse, lui répondit l'autre fille, plus loin, le derrière posé sur le dossier du banc. A l'étage en dessous, affalé, un gus, habillé façon punk, la boule à zéro attendait que le temps passe en écoutant de la musique sur son téléphone.

En chemin, Philippo, qui conduisait, observait la gamine dans le rétro. Luka assis à l'arrière, attendait.

- C'est quoi votre petit nom, questionna Elodie.

- Romaric…

- C'est pas commun, vous êtes polonais ?

- Allemand… de l'Est…

- Là ! indiqua la fille en s'adressant à Philippo comme s'il s'agissait de son chauffeur personnel.

Ils descendirent du véhicule, s'installèrent à la terrasse.

- Philippo, va nous commander un diabolo et un café.

Mettant toute la nonchalance possible, celui-ci s'exécuta.

- Philippo, y a pas plus con comme prénom.

- Italien… Venons-en au fait, alors ?

- Bah, en réalité, je voudrais avoir des nouvelles, pour lui montrer mes œuvres. Elle m'avait dit qu'elle me dirait. Alors je voudrais savoir. Les deux autres tartes qu'étaient avec moi, ils y connaissent rien et moi, le milieu de la peinture, j'y suis pas vraiment. Puis la nouvelle prof elle est conne. Elle nous fait faire des trucs de mômes.

- Tu n'es plus au lycée, je suppose ?

- Bah, non, je suis grande. Vous êtes vraiment flic ?

- Écoute, t'as l'air gentille, mais question arts t'es tombée

sur la mauvaise personne. Pour ce qui concerne Madge Griffin, je n'ai aucune information et si j'en avais, tu penses bien que je ne t'en parlerais pas.

- J'sais bien… Vous l'avez croisée, je parie… Con comme vous êtes, vous l'avez foutue en cabane. Les flics, ça comprend jamais rien.

La jeune fille se leva au moment où Philippo revenait avec les boissons. Elle abandonna la chaise sans se soucier de la replacer. Puis elle traversa la rue.

- J'fais quoi avec le diabolo fraise ?

- Ce que tu veux, donne-moi mon café…

- Alors qu'avez-vous appris ?

- Que cette Madge a un effet incroyable sur la jeunesse.

- Bah la revoilà tiens…

- J'ai vu.

- Poussez-vous le larbin, faut que je dise encore un mot à votre chef.

Philippo, ne sachant trop quoi faire, regarda en direction de son patron. Un coup d'œil suffit à lui faire comprendre qu'il pouvait aller boire son diabolo un peu plus loin.

- Je me disais bien que vous aviez une fille, dit Elodie, une fois assise. Elle est mignonne, ajouta-t-elle en tendant le portefeuille au commissaire. Vous l'aviez perdu, vous avez vu, j'suis honnête.

- Et le petit carnet aussi, s'il te plaît !

- Tenez… alors vous ne l'avez pas retrouvée la prof, ni sa copine d'ailleurs. Pourtant, j'aurais juré que oui.

Le jeune fille s'avança au-dessus de la petite table qui la séparait du commissaire, s'approcha au plus près de son visage et le renifla. C'est quand même drôle, j'aurais juré…

Philippo qui avait senti que ça ne tournait pas rond, était juste derrière Elodie et lorsqu'elle se leva pour repartir, il

l'attrapa le bras.

- On la coffre patron ?

- Pour quel motif, eh blaireau, pour restitution de portefeuille trouvé sur la chaussée ou pour racolage de petit carnet ?

- Elle n'a pas tort, répondit Luka.

Avant que le commissaire ait pu dire de laisser partir la fille, elle avait secoué son bras violemment et s'était soustraite à l'emprise de Philippo. Déjà, elle s'éloignait.

- Thalia, c'est un beau prénom. Je suppose que c'est pas vous qui l'avez choisi, hurla Elodie sans se retourner.

- Quelle petite conne, dit Philippo, essuyant son pantalon sur lequel il avait versé une partie du diabolo fraise ?

- Les artistes, insaisissables. Je suis à peu près certain qu'elle gagne à être connue. Retiens son minois, un jour elle sera célèbre.

- Vous faites dans la peinture maintenant ?

- Pourquoi pas. Ma spécialité, c'est les rouleaux et l'enduit. T'as fini ton diabolo, parce qu'on va aller rendre visite aux collègues d'Orsay.

Il ne fallut pas longtemps aux deux hommes pour trouver le commissariat. Un petit poste avancé aux frontières de la délinquance. Tout beau, il tranchait sur un fond de logements empilés les uns sur les autres. L'entrée se faisait sur le côté d'un porche qui ouvrait sur un petit centre commercial. De l'autre côté une banque. Quelle idée avait bien pu conduire à une telle juxtaposition, était la question du moment qui occupait l'esprit du commissaire lorsqu'il pénétra dans les locaux.

- Commissaire Luka, qu'est-ce qui vous amène parmi nous ?

Luka eut beaucoup de peine à mettre un nom sur ce visage qui ne lui était pas inconnu. Il fouillait encore dans sa mémoire et passait en revue le personnel qui avait fréquenté

le *Quai*, en vain.

- Frédéric Malapel, j'étais affecté à la cinquième. Bougez pas, je préviens le commissaire.

Quelques instants plus tard, un grand gars filiforme, au visage fermé, entra.

- Commissaire Quentin, dit-il en tendant la main à Luka. Je suppose que vous venez pour l'histoire des suicides, on a eu un de vos collègues, il n'y a pas longtemps. Si vous avez fait le déplacement espérant en apprendre d'avantage, je crains que vous ne l'ayez fait pour pas grand-chose.

- Vous étiez déjà en poste à l'époque ?

- Non, mais notre collègue ici présent oui. Sachez qu'il n'apportera guère plus de précisions. Une histoire simple, des gamines se sont monté la tête et ont décidé de mettre fin à leurs jours. Plus triste, on peut pas faire. Les familles étaient effondrées, je pense que la majorité a quitté les environs, bien souvent après une séparation. Ces lycéennes avaient laissé un tract posté sur Internet, et comble de l'horreur, elles se sont suicidées en se repassant la lame de rasoir. Elles avaient bien préparé leur affaire, aucune chance d'en réchapper, le légiste était formel, une seule entaille, parfaitement exécutée. On pense qu'elles se sont passé la lame, à cause des empreintes multiples. Vous avez une nouvelle piste ?

- On s'intéresse à Chloé d'Arbanville…

- Pour le suicide, mais c'était n'importe quoi, coupa Frédéric retourné derrière son guichet pour s'occuper d'une vieille dame venant d'entrer. Elle s'est accusée, mais elle était un peu brindezingue. Il a fallu que sa copine vienne la récupérer et la calme, sinon, on y serait encore.

- Comment, elle était mêlée aux suicides et ça n'apparaît pas dans le procès-verbal, s'étonna le commissaire des lieux.

- Mais je vous dis qu'elle était fada. La façon de procéder ne pouvait pas correspondre aux aptitudes de la demoiselle. Puis on avait reconstitué la scène, elle aurait été incapable de

porter le cadavre.

- Les jeunes filles ont été déplacées, avant la découverte des corps. Rien de tout ça n'apparaît dans le dossier, continua Quentin tout en regardant Luka comme si ce dernier allait éclairer sa lanterne.

- Quelles jeunes filles ? demanda Frédéric toujours derrière son guichet.

- Les suicidées…

- Ah non, il s'agit plutôt d'un homme, la cinquantaine, une bedaine imposante. C'est pour ça qu'on a compris de suite que la Chloé ne pouvait l'avoir pendu elle-même.

- Pardon, excusez-moi d'intervenir, mais je crois comprendre que nous ne parlons pas de la même chose. Vous pouvez reprendre depuis le début, demanda Luka.

- A l'époque, continua Frédéric, le boucher d'Orsay a mis fin à ses jours, il traversait une grave crise de dépression. Sa femme était formelle, en plus, il prenait des médocs. Dans un moment de folie, il s'est pendu comme un morceau de viande à un crochet. Il s'est laissé tomber sur le crochet, un truc hyper aiguisé, la pointe l'a traversé en passant par le dos pour parvenir au poumon. Faut vraiment s'en vouloir pour finir ainsi. Cent kilos de bidoche, pendus à un demi-mètre du sol. J'étais là quand on l'a décroché.

- Quel rapport avec le suicide des jeunes filles, demanda Quentin.

- Aucun, mais avec la Chloé oui, elle était venue se constituer prisonnier, ce sont ses propres mots, puis elle nous a raconté une histoire à dormir debout, qu'elle aurait tué le boucher. Sauf que sa version n'avait aucun sens. On ne savait pas comment s'en débarrasser, je vous jure. Têtue comme une bourrique. Heureusement qu'elle est partie accompagnée.

- Qui est venu la récupérer ? questionna Luka.

- Là, vous m'en demandez de trop. Une Américaine ! L'accent, je me souviens, même qu'elle ne parlait pas français.

Votre prédécesseur, comme y connaissait la langue, s'en est occupé.

- Madge Griffin ? proposa Luka.

- C'est ça !

- Vous en avez beaucoup des suicides dans le coin ? demanda Philippo resté silencieux jusqu'à présent.

- Heureusement non, mais cette période a été difficile. Les émeutes dans la cité des Bosquets, ça vous rappelle quelque chose. Voitures incendiées, cocktails Molotov lancés sur le commissariat…

- On en sortait à peine, y avait encore des moments difficiles, puis sont arrivés les suicides précisa le planton, qui avait abandonné la vieille sur la banquette pour déposer sa plainte. On en a bavé des ronds de chapeau. Maintenant, avec le plan d'urbanisation, on est plus tranquille, juste des histoires de voisinage. Les dealers se sont déplacés aux Ulis.

- Sinon, autre chose sur ces deux filles ?

- Non rien…

- Si vous voulez en savoir plus sur le suicide du boucher, son beau-frère tenait un bar à Orsay, il doit y être encore, il me semble.

Le passage par le bar d'Orsay ne donna pas grand-chose. Tout d'abord, c'était la fille du patron qui tenait la gérance, son père n'en étant plus capable. Luka comprit très vite pourquoi. Le pauvre homme avait perdu l'esprit. Il regardait le lointain, installé en terrasse et parlait des trains qu'on assemblait et qui allaient partir dans l'instant. Le problème, y avait pas trains. La seule chose qu'il put raconter dans un moment de lucidité, c'est une après-midi strip poker où il avait fait son beurre. Chloé, à moitié pompette, avait décidé de jouer au poker avec les piliers de comptoir. Sa copine était arrivée juste à temps. Chloé était sur le point de perdre son soutien-gorge, elle avait déboutonné le haut de sa robe et tous les gars, les yeux exorbités, commandaient à boire à qui mieux mieux.

L'émeute n'était pas loin. Madge avait pris les choses en main, et en un rien de temps elle avait plumé tout le monde au poker. Une fois son histoire finie, le pauvre homme était retombé dans son apathie habituelle et plus un mot n'était sorti de sa bouche.

- Ça va patron ? osa Philippo, voyant que le commissaire semblait préoccupé.

La voiture filait sur l'autoroute A10 encombrée d'un nombre incalculable de véhicules. Pour le moment, ils roulaient à bonne allure, mais les embouteillages n'allaient pas tarder. Après Champlin, au moment de récupérer l'autoroute du soleil. Le temps défilait, mais Luka ne répondait pas à la question de son adjoint. Non, ça n'allait pas. Tout lui semblait triste. Et puis cette histoire entre deux filles qui tourne au carnage n'était pas pour lui remonter le moral. Trop d'amour déçu, de regrets, et surtout trop de morts. Mais pour le moment, la seule certitude concernant Chloé, c'était l'hécatombe de la famille Colancourt. Quatre morts, ce n'était pas si mal. Tout le reste n'était que supputations. Par contre, pas l'ombre d'une piste pour dénicher cette Chloé. Une autre chose le turlupinait, Dimitri. Le commissaire craignait de plus en plus de l'avoir foutu dans une situation périlleuse. Partir sans laisser d'adresse, pour un SDF, c'est le comble, pensa Luka. Et puis que pouvait-il bien faire à Montparnasse, à part arrêter les véhicules pour charger des gonzesses éméchées. Au moment de ses élucubrations, il réalisa que sa fille devait être dans un sale état, que la Léna n'était peut-être pas d'une si bonne influence.

- Vous n'êtes pas causant patron ?

- Non, occupe-toi de tenir ton volant.

Philippo n'aimait pas rester silencieux, mais ce qu'il aimait encore moins, c'était voir le commissaire dans cet état. Il sentait que le bonhomme n'allait pas fort. Que sous son air bourru, il cachait mal son désarroi. L'enquête piétinait noyée sous le trop-plein d'informations et les ennuis allaient

commencer. Le grand-chef viendrait faire un tour dans les bureaux, histoire de dire bonjour à tout le monde, « prendre la température » comme il disait. Mais ce n'était qu'un préambule, très vite les visites deviendraient coutumières, puis convocations dans le grand bureau. Celui avec les trophées en tous genres. Meilleur tireur, champion de ligue inter police etc… tous soigneusement rangés dans la vitrine fermée à clef.

Lorsqu'ils arrivèrent sur l'échangeur, ce fut pour découvrir les bouchons. Les voitures roulaient au pas, tout le monde avait sa tête des mauvais jours, un bordel innommable.

- On fout le gyro ?

- Non, tu me réveilles juste quand on passe les Maréchaux.

Luka inclina le siège, étendit ses jambes. A peine les yeux fermés, il se mit à ronfler comme un sonneur.

- Putain, c'est bien ma veine !

14

Mardi, le 30 mars 2005

Luka était parti, accompagné de sa fille, pour une fois matinale. Elle avait rendez-vous avec une association étudiante pour son dossier de candidature. Tous deux marchaient tranquillement en direction du Mamakin. Une question brûlait les lèvres du commissaire, que s'était-il donc passé dans la soirée du dimanche soir avec Léna la substitut. Thalia, qui connaissait bien son père, préférait ne pas venir à son secours, tout d'abord parce qu'elle ne voyait pas de quoi il voulait lui parler et ensuite, parce qu'elle aimait bien s'amuser de la situation. A hauteur de la supérette, Luka se tourna vers sa fille.

- Tu veux manger quoi ce soir ?

- Je m'en fiche… une salade, proposa Thalia qui connaissait l'aversion de son père pour ce genre de plat.

- Ah… tu veux la faire à quoi ?

- Haricots rouges, maïs, tomates, mozzarella, raisins secs… oignons et salade verte.

- Pas de poivrons ?

- Si… Thalia se tourna vers son père, étonnée qu'il ait pensé à cet ingrédient et surprise qu'il n'ait pas protesté.

- Tu rentres vers quelle heure ?

- Je ne sais pas, ça dépend si je vois Rosine, mais t'inquiète pas ! prit soin d'ajouter Thalia en découvrant la tête de son père. C'est juste pour récupérer des fringues. Je la fréquente plus, elle est conne et puis elle s'est foutue avec une autre

nana…

Luka n'osa pas relever et il eut bien raison, car sa fille n'était pas lesbienne, mais comme elle se plaisait à laisser planer le doute, le pauvre commissaire continuait à se poser des questions.

- Pendant que tu seras au magasin, prends-moi des tampons et du gel intime, Quavéron. Bon, je te laisse, j'ai pas envie de voir tes amis du bistrot, ils me saoulent avec leurs remarques débiles… Je déconne, je les aime bien, mais je suis juste pressée… Tu diras bonjour à Dimitri, ajouta Thalia en traversant le carrefour pour filer dans une autre direction.

Justement, Dimitri était le problème qui persistait à envahir l'esprit du commissaire lorsqu'il pénétra dans le café du Mamakin. Luka chercha Serge du regard, mais ne le trouva pas. Solange devait être dans la cuisine. Il s'installa sur un des tabourets de comptoir, près du mur, se saisit du journal par la réglette en bois dans laquelle il était inséré. Il parcourut les gros titres, lisant rapidement les résumés, puis passa en revue les pages les unes après les autres.

- Bonjour commissaire !

Serge remontait de la cave, il émergea de derrière le comptoir.

- Tu m'as fait une de ces peurs, j'en ai déchiré le journal !

- Bah alors commissaire, je vous ai connu plus serein… je vous sers un café calva comme d'habitude ?

- Juste un café. Pas de nouvelles, je suppose ?

Non, Serge n'en savait pas plus sur Dimitri, il en était d'autant plus désolé qu'il devinait sans peine que Luka venait en grande partie pour cette raison. Sans avoir évoqué le problème, il comprenait intuitivement que le commissaire se sentait fautif. Mais pour quelle raison, il aurait bien été incapable de le dire et il n'aborderait pas le sujet en premier.

- Vous savez s'il fréquente le quartier Montparnasse ?

- Pas plus que ça, non, son quartier général est du côté du pont Henri IV, sinon la Villette ou encore les rues autour du canal. Solange ? Solange ! Jamais elle répond du premier coup.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Dimitri, il est souvent du côté de Montparnasse ?

- Je vis pas avec… Non !

- Si Solange le dit, alors y a peu de chance… pourquoi vous demandez ?

- On l'aurait vu traîner par là…

Serge aurait bien demandé qui, mais si le commissaire ne l'avait pas dit, c'était que le sujet n'était pas à l'ordre du jour. Luka laissa deux euros sur le comptoir, reposa le journal et quitta le bistrot sans dire un mot. Serge n'aimait pas que son ami soit soucieux, surtout au point de partir sans avoir touché à son café ni avoir commandé sa boisson fétiche. Pour le Calva, il n'était pas fâché que le commissaire lève un peu le pied.

En arrivant au métro Crimée, Luka était préoccupé par cette disparition, si bien qu'il n'entendit pas l'un des SDF qui avait l'habitude de fricoter avec Dimitri l'interpeller. Il s'engouffra dans la station du métro, le SDF sur ses talons et lorsque la rame démarra, ce fut pour laisser le pauvre homme sur le quai. Luka cherchait pourquoi le bonhomme lui disait quelque chose, mais ne fit pas le rapprochement avec Dimitri.

Une fois à l'air libre, station Pont-Neuf, il maudit sa distraction qui l'avait fait sortir côté bouquinistes. Il fit demi-tour et passa la Seine d'un bon pas. La température était fraîche, un vent soutenu soufflait sur le pont, obligeant les porteurs de chapeaux à s'accrocher à leur couvre-chef. Une fois sur l'autre rive, il hésita à passer par le palais de justice, il regarda sa montre, à peine huit heures. Trop tôt.

Philippo n'était pas encore arrivé, normal, il avait pris sa matinée afin d'aller voir sa mère venue spécialement d'Italie pour se faire soigner en France. Il ne débordait pas d'amour

envers elle, mais il se sentait obligé d'être à ses côtés pour une histoire de cœur… un pontage, coronarien. Lorsque Sadjo vint à sa rencontre, Luka fut quelque peu désappointé de ne pas entendre la voix de Philippo. Puis il se rappela la raison de son absence. Sadjo avait les yeux rouges, car il avait été de service nuit.

- L'astreinte s'est bien passée, pas de souci ? lança Luka avant que Sadjo ait eu le temps d'en placer une.

- Rien, la routine, une histoire de racolage, un gus bourré qui voulait se battre avec tout le monde et un timbré qui gueulait du haut de son balcon…

- Tu peux m'apporter un casse-croûte, demanda Luka pensant que son adjoint s'était avancé pour aller se prendre un jus. Sado avait encore la bouche ouverte, mais pensant à un ordre, il préféra obtempérer, même s'il n'appréciait pas trop que le patron le prenne pour son larbin. Luka s'installa à son bureau, passa en revue les dossiers qui s'étaient empilés durant son absence. Il repoussa ceux qui n'étaient pas urgents, puis s'occupa des affectations pour la semaine qui arrivait. Il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait, le nez en l'air, il observait par la fenêtre grillagée les piafs qui picoraient les miettes dégringolées de l'étage du dessus. Le crayon dans la bouche, Luka était ailleurs, où, il ne le savait pas lui-même. Pour la première fois de sa carrière, il rêvassait au bureau. Lorsque Sadjo revint avec le sandwich, il était toujours dans le même état, la seule différence, les piafs avaient foutu le camp faute de miettes.

- Voilà, ça fera trois cinquante…

Luka dévisagea Sadjo comme s'il débarquait de la planète Mars.

- Le casse-croûte…

Sans même faire le lien avec ce qui était emballé devant lui, il fouilla dans son portefeuille, sortit un billet de cinq et dit à Sadjo de garder la monnaie pour se prendre un café. Luka se leva en oubliant l'idée du sandwich, il voulait se dégourdir les

jambes dans le couloir.

- Au fait, le légiste a appelé ! dit Sadjo avant que le commissaire ne quitte le bureau.

A l'intonation inhabituelle de Sadjo, Luka stoppa net et revint sur ses pas.

- Et… parce que je suppose qu'il y a une suite.

- L'identité a mis un nom sur le premier meurtre de Lucifer, le gars qu'on a retrouvé dans la rue Charles Rouvier, nu et sévèrement torturé.

- Je vois bien de qui il s'agit, tu ne vas pas me faire toute la nécro quand même !

- Le nom, c'est… attendez, où ai-je fichu mon papier ?

- Peut-être sur ton bureau, par exemple ?

- Non, je l'avais à la main.

- Si tu l'avais à la main, il y serait encore !

- Dans ma poche, il est dans ma poche ! s'écria Sadjo en brandissant ce qui avait dû être un Post-it. Mitelberg, un toubib, plus exactement un psychiatre. Mais vous allez rire !

- Non, je crois pas, dit Luka d'un ton cinglant. Il ne comprenait pas la raison qui poussait l'ensemble des gens qui travaillaient avec lui à croire qu'il passait son temps à se poiler à la moindre information, surtout macabre.

- Non, vous avez raison, c'est pas drôle en plus. Il a soigné Chloé d'Arbanville !

- Quel hôpital ?

- Le médecin est mort commissaire !

- Je me doute, ce que je veux, c'est celui où il a travaillé, pas celui qui l'a recueilli pour l'autopsie !

- J'suis con !

- Je ne te le fais pas dire.

- Attendez, heu… en fait, je ne sais pas…

Lorsque Sadjo releva les yeux de son papier chiffonné, il découvrit le visage atterré du commissaire. Il chopa le combiné en bredouillant « j'vais me renseigner. » Luka exaspéré, par l'incompétence de son adjoint, se décida à mettre à exécution son plan promenade dans les couloirs. Il se dirigea vers la machine à café et tout en marchant, il se demandait s'il n'avait pas surestimé Sadjo, d'habitude plus efficace. Où alors, se dit-il, sans Jean-Paul, il est bon à rien. En pénétrant dans la salle commune, il retrouva l'équipe de nuit qui mangeait un morceau avant de rentrer.

- Bonjour commissaire ! dirent les hommes à l'unisson, ce qui les surprit eux-mêmes.

- Bonjour les gars, vous n'avez pas localisé mon SDF par hasard ?

- Dimitri ? Si, justement, il m'a filé entre les mains. C'est un malin votre lascar, il m'a semé dans la gare, je me suis retrouvé comme un couillon sur le quai.

- C'est pas grave, ce qui compte, c'est que grâce à votre information, je sais qu'il est encore en vie. Vous êtes certain que c'était lui ?

- Un gars habillé à la façon bataille de Leningrad et qui décampe dès qu'on s'approche, je pense qu'on peut pas se tromper. Et puis j'ai eu le temps de voir sa trombine, je suis certain.

- Bon merci les gars, prenez-vous un café, ou ce que vous voulez, c'est ma tournée.

Nouveau merci à l'unisson. Cette nouvelle information turlupinait Luka, que pouvait-il bien trafiquer dans le quartier Montparnasse et pourquoi cherchait-il à se cacher alors, qu'il pouvait compter sur le soutien du commissaire principal du Quai.

Lorsque Thalia arriva rue de Strasbourg derrière le cimetière de Saint-Denis, au 59, le portail était ouvert. Il

donnait directement sur l'atelier de ferronnerie où elle avait fait sa formation. Le maître de stage était sur les lieux, occupé à expliquer à trois adolescents visiblement peu intéressés, comment on utilisait un poste de soudure.

- Tiens, une revenante, qu'est-ce qui t'es arrivé ? Méconnaissable ! Toi, au lieu de baver, emmène tes potes et occupez-vous de ranger l'atelier, un coup de balai serait le bienvenu.

- Ils vont aller fumer un clop derrière le hangar !

- Je le sais bien, tu crois que je ne vous voyais pas cloper en douce. Donne-moi un peu de tes nouvelles depuis que tu as abandonné le boulot !

- J'aimais bien au final, je vous l'ai jamais dit, mais ça me donnait l'air de pas être une moins-que-rien.

- Arrête, je vais verser une larme ! Alors ?

- Je loge chez mon père et je vais commencer une formation dans le droit.

- Mazette, j'en crois pas mes oreilles. Et pourquoi t'es venue, c'est pour me faire la bise ?

Thalia s'avança et embrassa cet homme bourru, d'une cinquantaine d'années qui croyait à son métier, que chaque môme, quelles que soient les conneries faites, avait droit à un nouveau départ. Malgré les nombreux échecs, les désagréments, les vols dont il avait été l'objet, il gardait la foi.

- Toujours dans votre syndicat anar ?

- Alors t'es passée vraiment pour me claquer la bise, tu me fais pleurer idiote. Arrête de me serrer dans tes bras, les mômes vont croire que t'es ma gonzesse.

- Je suis vraiment contente de vous voir, peut-être que sans vous, je serais dans un bordel ou bien défoncée dans un squat.

- Il n'est jamais trop tard, si tu changes d'avis, du côté de la rue Bonnevide, je connais un taudis qui n'attend qu'une nana dans ton genre !

- J'hésite… allez, je crois que je vais refuser…

- Bon, en vrai, tu veux quoi ?

- Une attestation, c'est pour mon inscription à la Fac, ça ouvre mes droits, je comprendrais si vous refusiez…

- Suis-moi…

Thalia retrouva l'odeur d'atelier en passant au milieu du hangar. Le bureau était tout au fond. Rien n'avait changé, les mêmes apprentis en bleu de travail. En entendant le responsable se pointer en faisant suffisamment de raffut pour être repéré, ils avaient écrasé leur mégot et se mettaient enfin au nettoyage.

- Si tu veux, je te prête un bleu et tu montres à ces bons à rien comment on brase.

- Je ne sais pas si je me souviens…

- Aucun doute là-dessus, t'étais douée, tu sais. Si le métier t'avait branchée, t'aurais eu aucun mal à trouver du boulot. Mais j'ai su dès le départ que c'était pas fait pour toi. Tiens, voilà ton papier de stage avec le tampon et ma signature.

- Merci, une autre fois pour la démonstration, ce sera avec plaisir. Laissez-moi votre numéro, on se fera un plan soudure, puis on ira manger un morceau, ce sera à moi de vous inviter ce coup-là.

- Et ta copine Rosine, qu'est-elle devenue ?

- On est plus ensemble, et je profite de l'occasion pour aller récupérer mes fringues.

Le maître de stage n'ajouta rien, car il avait compris que les mauvaises influences avaient enfin pris fin. Il attrapa une carte, gribouilla son numéro personnel tout en sachant très bien qu'elle ne le rappellerait jamais. Il la raccompagna jusque sur le trottoir, en passant dans l'atelier, il engueula les stagiaires, pour la forme, pour se donner une contenance. Il aurait pu lui dire que c'étaient les derniers, qu'on lui fermait son centre de formation et qu'il allait devoir filer des cours

dans un lycée professionnel. Mais à quoi bon.

L'arrêt du tram se trouvait un peu plus loin, au niveau de l'entrée principale du cimetière. En le voyant arriver au loin, elle accéléra. Un jeune bloqua la porte le temps qu'elle monte. Elle le remercia d'un signe de tête et regarda le quartier s'éloigner. Il ne lui fallut pas bien longtemps pour rejoindre le Théâtre Gérard Philippe. Rosine Pinaud, celle avec qui elle avait partagé toute une période de sa vie d'errance, continuait de loger pas très loin du square qui faisait l'angle avec la rue Gaston Philippe. Pourquoi elle s'y rendait ? En avait-elle seulement une idée. Quelques fringues, des breloques et une peluche ? Revoir cette nana qui aurait bien voulu coucher avec elle, qui avait supporté ses humeurs et avec qui elle avait tenté quelques mauvais coups, dont le dernier l'avait conduite devant la substitut du procureur ?

Au 1 de la rue, se trouvait une petite maison de deux étages, en briques, volets en fer rongés par la rouille, appuyée contre un garage désaffecté. Au milieu de la cour, trônait un tilleul majestueux dont les branches débordaient au-dessus du mur lézardé. Habituellement, on accédait par une porte cochère repeinte d'un vert épais pour ensuite traverser ce qui avait dû être un atelier de mécanique. Pour une fois, la grille donnant dans la cour intérieure était ouverte. Thalia en profita sans se donner la peine de sonner, puisque depuis belle lurette le bouton ne transmettait plus rien.

Elle frappa sur le carreau de la porte en chêne, la musique qu'on percevait nettement indiquait qu'il y avait quelqu'un. Après la troisième tentative, Thalia manœuvra la poignée et entra. On arrivait directement dans un petit salon au fond duquel on pouvait voir un restant de cheminée murée. Le mobilier n'était plus le même, de bien meilleure qualité. La platine dernier cri distribuait une musique rap que diffusaient des enceintes volumineuses d'un bon prix. Seul le canapé en cuir bordeaux n'avait pas changé. La lumière qui perçait à travers les volets fermés, striait la pénombre de rais de

poussière. Il fallut un peu de temps à Thalia pour se rendre compte qu'elle n'était pas seule dans la pièce. Une fille effondrée dans le canapé, finissait une rêverie merveilleuse obtenue par injection. Son allure squelettique, si sa poitrine ne s'était pas soulevée régulièrement, aurait pu la faire passer pour un cadavre. Des entailles profondes au niveau des poignets faisaient penser à des suicides ratés signant une série d'échecs avec la vie.

- Rosine !

- Elle a fait un mauvais trip, faut lui laisser un peu de temps pour récupérer.

- Qu'est-ce que vous foutez-là ?

- Et vous ?

- Je suis sa copine.

- Et bien, on est deux alors. Moi, c'est Chloé et vous êtes la fameuse Thalia, je suppose. Elle rêve encore de vous.

- Je vous arrête tout de suite, on n'a pas…

- … baisé, je le sais… C'est une bonne affaire, vous auriez dû au moins essayer. Un petit buvard pour passer le temps ?

- C'est pas mon truc !

- Pour l'homosexualité, je vous crois sur parole, mais pour le reste, permettez-moi d'en douter. Je dirais, héroïne, au moins une tentative, les extas, beaucoup plus, pour ce qui est des acides, il s'en est fallu de peu.

Thalia détestait cette fille qui la révulsait tout en exerçant sur elle une espèce d'attirance malsaine. Le plus inquiétant, elle se sentait phagocytée, vampirisée par elle. En réaction à ces sensations, Thalia éprouvait une envie de violence physique à son encontre. Avec une arme. Le petit couteau sur la table basse qui avait servi à séparer les parts de drogue, semblait appeler Thalia. Chloé s'en saisit la première. Rosine émergea de sa léthargie. Elle se redressa pour s'asseoir, se frotta les yeux, mit un peu de temps à reconnaître Thalia. Elle

se leva et se jeta au cou de son amie.

- Je suis contente de te voir. Elle se tourna vers Chloé, c'est elle la fille dont je t'ai parlé et qui vivait ici avec moi. Qu'est-ce que tu viens faire là ?

- Je suis venue récupérer mes affaires…

Philippo avait laissé partir Luka tout seul en direction de l'hôpital. Les mains dans les poches, adossé à la portière de la bagnole, il était pensif. Il ne comprenait plus son patron. Ça avait commencé en prenant la route, il lui avait laissé le volant et avait roupillé tout le long du chemin. Philippo avait roulé au rythme des ronflements jusqu'à l'Isle-Adam. En bordure de forêt sur la route qui longeait l'Oise, il avait fallu réveiller le commissaire à plusieurs reprises. Il émergea juste avant que ne se profile le groupe de bâtiments du centre d'internement Maison Neuve. La bâtisse principale était un ancien château du dix-neuvième, mi-château mi-maison bourgeoise. Mais à peine descendu du véhicule, maintenant le patron voulait être seul pour rencontrer le médecin psychiatre. Philippo n'avait pas pipé, il comprenait avec une certaine tristesse qu'il était exclu de l'enquête, du moins mis à distance. Voilà que le commissaire prenait tout en main et mettait un point d'honneur à être de tous les interrogatoires. Jamais il n'avait vu Luka pratiquer de la sorte. Il en avait même touché un mot à ses deux collègues. Mais ils n'avaient que faire des états d'âme du patron. Une seule chose importait, faire le boulot avec le minimum syndical d'efficacité. Impliqué, mais pas trop, était leur devise et justement, c'était sur ce point précis que Luka déconnait. Philippo s'installa dans la voiture, côté passager, mit en marche l'autoradio et sélectionna une station de musique latino. Il ouvrit la fenêtre et s'alluma une cigarette. Avec la musique latino, il avait découvert le plaisir de la fumée bleutée. Le plaisir aussi de partager une cigarette avec une jolie minette dans le plus simple appareil à ses côtés.

Luka n'eut aucun mal à localiser l'accueil du service psychiatrique. Une petite bonne femme rondelette repéra assez vite qu'il s'agissait du commissaire de police qu'elle avait eu au téléphone. Elle se leva, quitta le comptoir duquel dépassait à peine sa bouille joviale. Elle s'adressa au commissaire à voix basse.

- Vous êtes monsieur Luka ? elle se contenta du signe de tête qu'il lui fit et l'invita à la suivre dans une petite salle réservée au personnel.

- Je préviens tout de suite le docteur Saint-Charles. Normalement, il vous attend.

Elle décrocha le combiné d'un téléphone interne accroché au mur, composa un numéro et attendit que quelqu'un décroche.

- Son assistante arrive dans quelques instants, si vous avez besoin de quelque chose, je suis juste à côté.

Non, il n'avait besoin de rien, juste échanger avec le médecin qui avait vu Chloé en chair et en os. Pourquoi la proximité de Chloé avec les personnes qu'il rencontrait avait-elle autant d'importance, il ne savait pas très bien en expliquer la raison, mais c'était ainsi. Son impatience le conduisit à faire les cent pas dans la salle. A la fontaine, il se servit un verre d'eau glacée qu'il posa sur la tablette du radiateur et qu'il oublia instantanément. Chloé empiétait sur son sommeil, il en rêvait la nuit, en alternance avec sa fille. Par moments, il ne savait plus très bien distinguer leurs visages, ils se superposaient dans une confusion insupportable. Dans le rêve, heureusement. Luka reprit sa marche mécanique de la fenêtre à la porte, puis de la porte au radiateur, pour revenir à la fenêtre, y jeter un œil et reprendre son manège. Son téléphone bipa, un appel du « grand black », il coupa la communication. Pour que son adjoint appelle sur son portable, ça devait être important, mais il n'avait qu'une idée en tête : le médecin et Chloé. Tout le reste était secondaire.

- Il fait quoi le patron, merde, ça fait cinq fois que je tente de l'appeler sur son portable !

Philippo avait coupé le son de la radio avant de répondre à Sadjo.

- J'en sais fichtre rien, il m'a laissé dans la bagnole, je me demande ce que je fous là. Je sers de chauffeur en gros ! Qu'est-ce que tu lui veux au patron ?

- On a une adresse postale pour Lucifer, tu devineras jamais où ?

Philippo n'aimait pas les devinettes, « Bon, tu la craches ta Valda ! »

- La tour Montparnasse !

- On l'a localisé alors ?

- Non, ce serait trop simple, il s'agit d'une boîte à lettres relevée par un appariteur.

- Il ne reste plus qu'à voir ce type. Je suppose qu'il travaille à la tour.

- C'est là le hic, il a un badge, son code apparaît sur le listing du contrôle, mais le type n'existe pas. Il s'agit d'un nom bidon. Et il y a une surprise dans la surprise, il ne fait qu'entrer.

- Pardon !

- Il ne ressort jamais… T'es plus là ?

- Si, je pense à ce que tu me racontes et à l'info sur Dimitri… Voyant que Sadjo ne faisait pas le rapprochement, il précisa. Le SDF qui a rencardé le patron sur l'affaire Colancourt, et bien, il traînerait ses guêtres dans le quartier Montparnasse. Peut-être que c'est une coïncidence, mais tu connais le point du vue du patron en ce qui concerne les coïncidences !

- Bon, je raccroche, dès que tu as Luka, tu l'informes, on attend ses ordres avant de faire quoi que ce soit. Dis-lui de faire vite, la DGSE est sur le coup, ils n'aiment pas cette histoire d'un gars qui se promène dans la tour comme il veut.

Lassé de faire les cent pas, Luka avait fini par s'asseoir sur le banc en bois. Une vieillerie aussi vieille que les murs de cet ancien hospice. Le nez en l'air, il s'intéressait aux piafs qui venaient picorer sur le rebord de la haute fenêtre dont une partie disparaissait sous le faux plafond. Le bruit de pas l'alerta. Il se leva péniblement. Son genou recommençait à le faire souffrir. L'assistante une fois dans la pièce se présenta rapidement. Une grande nana pas très épaisse que Luka remarqua à peine. De la même façon, il ne l'écouta pas, se contentant de la suivre. On lui aurait envoyé la femme de ménage que cela n'aurait pas eu plus d'effet. Aux côtés de la jeune femme, il remonta un couloir interminable. Régulièrement, il fallait badger pour débloquer les portes d'accès. L'assistante expliqua que c'étaient les nouvelles installations pour être en conformité avec les règles de sécurité. Luka opina de la tête, il n'en avait que faire, la seule chose qui importait était d'estimer la distance qui le séparait du médecin. Luka trouva Saint-Charles devant la machine à café attendant que sa tasse finisse de se remplir.

- Bonjour commissaire, je me présente, docteur Saint-Charles, nous avions rendez-vous n'est-ce pas ?

Luka confirma et se présenta à son tour, puis expliqua le but de sa visite.

- Un café ?

Luka refusa poliment et attendit que le médecin reprenne l'initiative.

- Vous savez, je n'ai pas, moi-même, suivi madame D'Arbanville, c'est mon prédécesseur, le docteur Mitelberg.

- Ah, et vous savez où on peut le trouver ?

- Je crois qu'il a ouvert un cabinet dans Paris.

- Quelle est la raison de son départ de l'hôpital ?

- Le plaisir d'être son propre patron, des horaires décents et un gain d'argent plutôt substantiel.

Luka percevait une tension dans l'attitude du médecin qui

lui faisait face, une raideur et une voix mal placée qui le montraient sur la défensive. Pour l'instant, il préférait que le médecin ne sache pas que Mitelberg avait été retrouvé les fesses à l'air avec Lucifer tatoué dessus. Il eut un sourire en repensant à Sadjo brandissant son post-it qu'il avait égaré. Le médecin en face de lui eut un moment d'interrogation se demandant si ce commissaire Luka était vraiment fiable. Découvrant le regard du psychiatre, Luka se reprit.

- Mais la vraie raison, c'est ? reprit Luka en insistant sur le « c'est ».

- Que voulez-vous dire ?

- Qu'on va arrêter de jouer au chat et à la souris, je veux savoir pour quelle raison, votre prédécesseur a quitté les lieux, précipitamment ?

- Comment le savez-vous ?

Luka eut un petit sourire amusé, il venait de rouler dans la farine un psychiatre, il les pensait au-dessus de la moyenne question subtilité, il réalisait qu'ils étaient tout simplement humains.

- Jusqu'à votre réponse, je n'en savais rien. Alors ?

- Le secret professionnel m'empêche de vous en dire plus, j'espère que vous comprenez.

- Je comprends, mais est-ce qu'en cas de traitements inhumains allant jusqu'au décès de la victime, le secret professionnel compte encore ?

- Que signifie ce petit jeu?

- Ce n'est pas un jeu, votre confrère est mort sous la torture alors il serait préférable que vous m'en disiez un peu plus.

- Ecoutez, tout ce que je sais, c'est qu'il a quitté l'établissement suite à une agression… Le médecin changea d'un coup d'attitude, voyant que la tournure prise par l'entretien risquait de l'amener en terrain glissant. Je peux avoir une pièce justificative ? Désolé, mais je préfère prendre

un maximum de précautions. Surtout avec ce que je viens d'apprendre.

Luka sortit son portefeuille en cuir de sa poche arrière, ça tombait bien, il ne s'était pas encore assis. Il l'ouvrit et présenta sa carte de police, la dernière version avec puce intégrée. La photo datait un peu. Pour une fois, il était rasé de frais et coiffé, il fallait y regarder à deux fois pour le reconnaître. Le costume cravate pour l'occasion ne facilitait pas les choses. Puis il déposa sur le bureau du médecin le document qui faisait état de la commission rogatoire.

- Est-ce que ça suffira ou bien faut-il que je prévienne la substitut et qu'elle vienne en compagnie de deux ou trois véhicules de police, celles avec les sirènes qui font du bruit ?

- Je pense que ce ne sera pas nécessaire.

- Tant mieux, ça nous fera gagner un peu de temps, donc je vous écoute.

- Hé bien, tout d'abord sachez que ce fut une affaire des plus déplaisantes, pour la patiente…

- Et aussi pour tout le personnel soignant, je suppose que dans cette histoire vous n'êtes pas passé loin du procès.

Saint-Charles révisa à nouveau son jugement sur l'homme qui lui faisait face. Non seulement il était perspicace, mais il était bien renseigné. A nouveau il faisait erreur, Luka était juste un bon joueur d'échec, il poussait ses pions au fur et à mesure des informations qu'il obtenait. Un départ précipité, allait avec réputation salie ou justice. Une chance sur deux.

- C'est resté à l'état de menace, répondit-il en accompagnant Luka jusqu'à son bureau. Au passage, il demanda à la secrétaire qu'on ne le dérange pas.

- Quel avait été le problème ? demanda Luka une fois entré dans un bureau très peu décoré, d'un aspect froid et fonctionnel.

- Défaut de surveillance. Prenez un siège, dit le médecin en s'asseyant dans son fauteuil de consultation. Mon collègue a

été attaqué à l'arme blanche et bien failli y laisser la vie. Ceci aurait dû les alerter sur la dangerosité de madame d'Arbanville. Dangerosité envers les autres et envers elle-même. Elle souffrait de crises délirantes qui ont été, à mon avis, sous-estimées par mon prédécesseur, d'où l'agression. Mais le problème, c'est qu'elle a profité de l'affolement pour se saisir d'une arme et elle a attenté à sa propre vie. Il s'en est fallu de peu qu'elle y reste. D'où les risques de procès…

- Excusez-moi, mais avec qui ?

- Sa fille, quand elle est venue récupérer le dossier…

- Quelle fille ? Elle a une enfant qui aurait récupéré un dossier médical… comment ça se peut un truc pareil, il faut bien être majeure ou bien accompagnée d'un parent ?

- Ce n'est pas simple quand on n'a qu'une mère qui a attenté à sa vie…

- A sa propre vie, vous voulez dire, vous parlez bien de la mère et de son suicide. Luka était perdu et ne comprenait plus rien de ce qui se disait.

- Non, à la vie de l'enfant… attendez ça va me revenir… je dois avoir fait une note de service…

Le médecin décrocha le combiné, allô, oui c'est moi, peux-tu retrouver la note de service concernant la récupération du dossier patient d'Arbanville, il doit y avoir le nom de la personne qui a fait la démarche… oui, j'attends… Ça ne devrait pas prendre longtemps, sachant que vous alliez venir, la secrétaire avait sorti les documents… Oui, c'est bien ça… Chloé d'Arbanville… merci. Voilà…

- Voilà quoi ?

- Le nom de l'enfant… devenue adulte… et placée… donc, à priori, quand elle était petite…

- Qui a été soigné par euh …l'autre toubib ?

- Louise d'Arbanville, la mère !

- Chloé a une mère ?

- Comme la plupart des enfants oui…

- Qu'est-ce que c'est que ces salades… je ne connaissais pas l'existence de cette mère, à l'identité judiciaire, il est marqué de parents inconnus.

- J'ai reçu madame d'Arbanville, Chloé d'Arbanville, la fille, il y a un an, presque jour pour jour. Et elle voulait le dossier de sa mère, comme elle en avait le droit, elle possédait un document rendant la démarche possible.

Le docteur dévisagea Luka et réalisa qu'il y avait eu méprise.

- Si je comprends bien vous preniez la mère pour la fille, amusant, ajouta le psychiatre, presque pour lui-même.

Ce n'était pas l'avis de Luka, les imbroglios autour de cette affaire ne le faisaient plus rigoler du tout.

- Que voulez-vous savoir exactement ?

- Tout…

- Vous avez le mérite d'être direct, pas simple, mais direct. Commençons par le début, la mère, je ne l'ai pas connue, juste par les échos du personnel et par le dossier que nous avons remis à sa fille.

- Vous gardez bien un double ?

- Avant tout, c'est une triste histoire. Sa première tentative de suicide avait pourtant été prise très au sérieux, mise en place d'une surveillance régulière, contention. Mais elle a réussi à déjouer l'attention du personnel à nouveau ce qui lui a permis de mettre fin, cette fois à ses jours.

- Triste histoire, comme vous dites, pour cette Louise d'Arbanville…

Les deux hommes restèrent silencieux un moment. Seul le tic-tac du petit réveil posé sur le bureau rythmait l'écoulement du temps. Le médecin patienta encore un peu, puis il se leva de son siège.

- A priori, il s'agit bien de madame d'Arbanville, expliqua

Saint-Charles histoire de dire quelque chose tout en s'apprêtant à raccompagner Luka.

- Comment ça à priori ?

Le médecin regretta immédiatement la petite phrase qu'il venait de lâcher.

- C'est une question qui est ressortie il y a de cela quelque temps, lorsqu'on nous a fait la première demande de restitution du dossier médical. On s'est rendu compte que nous n'avions qu'une copie de la carte d'identité à peine lisible.

- Comment est-ce possible ?

- Lorsque madame d'Arbanville mère a été internée pour tentative d'assassinat sur sa propre fille, Chloé donc, l'appartement dans lequel elle vivait était dans un état catastrophique. Une partie avait brûlée, l'autre était saccagée, maculée de défécations. Le seul document attestant de son identité était une photocopie à moitié calcinée, vous permettez…

Le psychiatre reprit le dossier, rechercha la chemise violette dans laquelle se trouvait rangée la partie administrative, puis en sortit une pochette plastifiée contenant la copie.

… C'est tout ce que nous avions à l'époque. Aucune personne de la famille à contacter si ce n'est sa fille Chloé, partie aux USA et ne donnant plus signe de vie. On peut le comprendre vu ce à quoi elle avait échappé.

- Et alors, oui, à quoi avait-elle réchappé ?

- Eh bien, je n'en sais pas grand-chose, il y a les minutes du procès dans le dossier, je ne saurais que vous conseiller de les lire. Chloé, la fille, a été poignardée à plusieurs reprises et elle s'en est sortie miraculeusement, puis elle a été placée. Je dis sa fille, si l'identité de la maman est la bonne. Je vous rappelle que madame Louise d'Arbanville était proche de la démence avec des périodes de déréalisations importantes. Si je me

souviens bien… attendez deux secondes…

Le médecin se rassit et fit à nouveau pivoter le dossier pour l'avoir en face de lui et trouva très rapidement ce qu'il cherchait.

- … oui, c'est bien ça, Marthe Valéry. Louise voulait qu'on l'appelle ainsi au moment de ses épisodes délirants.

- Qui est cette Marthe Valéry ?

- Je ne saurais dire, a-t-elle tout simplement existé autrement que dans l'esprit de Louise ? La question restera sans réponse. D'après les notes de mon collègue, tout porte à croire que ces deux femmes auraient vécu ensemble à un moment ou à un autre. Ce sont les conclusions qu'il a tirées au vu des entretiens avec sa patiente, Louise d'Arbanville.

- Excusez-moi de revenir sur le procès, mais eux n'ont pas statué sur l'identité ?

- Non, en réalité, ils ont statué sur l'irresponsabilité avec une recherche d'identité. Le décès a fait que cette recherche d'identité est restée lettre morte. Enfin, je pense, là vous êtes mieux placé que moi.

- Je comprends, je me renseignerai. La fille ne s'était jamais inquiétée de la santé de sa mère avant le décès de celle-ci dans vos services ?

- Non.

Luka se gratta la tête. Il venait de découvrir un élément qui donnait une nouvelle tournure à son enquête. Maintenant, il essayait de remettre le puzzle en ordre. Mais plus il avançait plus chaque nouvelle pièce venait compliquer cette affaire qui restait celle d'une exécution dans un squat minable.

- Une démarche qu'elle a décidée toute seule ? reprit Luka comme si la discussion avait continué normalement alors que le médecin debout, prêt à le raccompagner se rendait compte qu'il n'en avait pas fini avec ce policier importun.

- Non, soupira Saint-Charles, Chloé a bénéficié de l'aide d'un

psychologue, je dois même avoir une lettre d'introduction, en anglais, car c'est un psychanalyste américain… tenez, la voici.

Comment une fille qui était à la recherche de sa mère pouvait en arriver à assassiner une famille entière. Il était sur le point d'aborder la question avec le psychiatre, mais il se ravisa en se disant qu'il serait toujours temps plus tard.

- Qu'est-il ressorti de ces démarches ?

- Il n'y a pas eu plainte, si c'est que vous voulez savoir. Pour elle, c'était un gros risque à prendre. Les dégradations occasionnées par le passage de sa mère dans nos services ont été conséquentes.

- En gros, vous lui avez foutu les jetons. Mais passons, vous pouvez détailler un peu ?

- Oui, mais j'insiste, je n'étais pas encore dans le service, tout ce que je peux en dire est de manière indirecte…

Luka resta silencieux, attendant que le psychiatre poursuive son récit. Il porta la main à la poche de son imper pour se saisir d'un paquet de cigarettes qui persistait à ne pas exister. Il se ravisa. Par la fenêtre, à travers les épais barreaux, on apercevait le parc. Et un autre piaf. Luka essayait de savoir s'il s'agissait du même oiseau. Impossible d'en être certain. Un peu plus loin, sous le grand cèdre, un bassin alimenté par une petite fontaine agrémentait le lieu. Un groupe de patients s'affairait autour visiblement pour en assurer l'entretien. Luka, qui s'était enfin levé revint vers le psychiatre qui lui s'était rassis. Il tripotait un stylo plume, enlevant et remettant le bouchon, ce qui intrigua Luka. En voyant le regard appuyé du commissaire, le médecin reposa le stylo dans sa rainure.

- Quand je suis arrivé ici, le personnel était encore sous le choc de cette histoire. Personne n'en disait rien, mais la tension était palpable. Avant moi, la direction avait mis en place une cellule d'écoute. Je crois que seules deux ou trois personnes s'y sont rendues. Ça n'a pas fonctionné. J'avais trouvé étonnant, que les soignants soient les moins à même d'accepter l'aide. Mais c'est ainsi…

A nouveau, le médecin fit une pause et à nouveau Luka resta silencieux. Entre les deux hommes une certaine estime avait pris forme. L'un comme l'autre se sentait à sa place en ce lieu. Une chaleur et une atmosphère feutrée avaient remplacé l'aspect austère du lieu, aspect aseptisé qui avait étonné Luka. Comme si le fait d'avoir engagé la parole avait fait disparaître l'inconfort de départ.

- Le premier à être victime de madame d'Arbanville, mère, ça a été le docteur Brun, un psychiatre, tout comme moi. Un homme d'un certain âge. Il a été agressé violemment. Il a perdu pour partie l'usage d'une main. Le docteur Brun a dû être hospitalisé un bon moment et à la suite de cet incident il a pris sa retraite. Puis il y a eu l'infirmière, tombée sous l'emprise de la patiente. Elle a dû suivre un long traitement avant de pouvoir simplement rentrer chez elle. Et pour finir Mitelberg. Madame d'Arbamville a réussi à bloquer la porte puis elle a blessé ce collègue au ventre à l'aide un coupe-papier. Malheureusement, son bureau a été mis à sac et une grande partie des documents ont été détruits par la forcenée. Je pourrais énumérer toute la liste des agressions et des tentatives d'emprise. Un homme qui faisait le ménage s'est laissé entailler le bras.

- Pour quelle raison ?

- Vous permettez que je vérifie, je ne voudrais pas vous dire de bêtise…

Pendant que Luka se rasseyait, le médecin consulta le dossier de la patiente, fouilla pour en extraire une autre chemise. Il finit par tomber sur l'un des comptes-rendus.

- Voilà, c'est bien ça, tenez, lisez.

Luka se saisit du document sur lequel il était écrit que madame d'Arbanville pensait qu'elle devait se nourrir du sang humain pour vivre.

- En gros, elle se prenait pour un vampire ?

- Elle n'a jamais utilisé ce mot, c'est la raison pour laquelle il

n'apparaît pas. Par exemple, toutes les histoires autour de l'ail, des miroirs, toute la mythologie autour des vampires n'apparaît pas. Il n'est pas question de morsure, les attaques se font à l'arme blanche.

- Donc pas de transformation ?

- Pardon ?

- Dans son délire je veux dire, elle n'évoque pas la possibilité d'une transformation en démon ou je ne sais quoi ?

- C'est moins clair, cela se confond avec une confusion mentale autour de la personnalité. Elle était persuadée d'être une autre personne, ceci est indéniable.

- Si l'identité n'est pas confirmée, cela pourrait être possible ?

- Je vous ai dit ne pas avoir suivi cette affaire. Je ne peux vous parler que de ce qui est dit dans ce dossier. Pour le reste, je ne sais pas. En tous les cas, une chose est certaine, quand je lis ce qu'écrivent mes confrères, la confusion mentale est manifeste mais eux ont choisi de s'adresser à elle en tant que Louise d'Arbanville et non… pardon… oui c'est bien ça, Marthe Valery qui semblait être sa compagne de l'époque. En cela, ils suivent les conclusions du procès, l'histoire de sa véritable identité regarde avant tout la justice. Je me répète, je vous conseille la lecture des minutes du procès… Et la lecture des notes de mon confrère. Mitelberg a approché de très près la structure psychique de cette patiente. Il n'était pas loin de réussir. Avant son ultime attaque d'autodestruction, elle avait fait des progrès considérables sur le plan de la gestion de son état délirant.

- Ce Mitelberg a quitté le service pour quelle raison ?

- Il a ouvert un cabinet dans Paris me semble-t-il, puis il a raccroché. Je crois qu'il est… qu'il était, pardon, dans les voyages. Il travaillait avec son épouse pour une agence. Enfin, aux dernières nouvelles… La façon dont Louise a mis fin à ses jours a été effroyable… pour lui aussi… Ce n'est pas parce

qu'on est habitué à la maladie mentale qu'on est immunisé face aux actes désespérés des patients.

- Lui aussi est tombé sous son emprise ?

- Je ne crois pas, elle a juste réussi à détourner son attention… mais pourquoi pas, il ne faut pas évacuer cette hypothèse…

- Ça expliquerait son départ du service…

- Il n'a pas été mis en cause… professionnellement, je veux dire…

- L'un n'empêche pas l'autre.

A cet instant, le psychiatre réalisa que le commissaire était un commissaire chargé d'une enquête et qu'il avait sa propre façon de penser l'ordonnancement des faits. Lui aussi savait mettre les gens en confiance pour qu'ils parlent facilement.

- Excusez-moi, mais je dois recevoir un patient et je suis déjà très en retard. Aussi je dois mettre un terme à notre entretien.

Luka savait bien qu'il s'agissait d'un évitement, que la prochaine personne n'arrivait que dans une heure, mais il accepta cette excuse. De toutes les façons, il avait eu tout ce qu'il voulait et si cela était nécessaire, il pouvait revenir voir ce docteur Saint-Charles, même s'il savait tout au fond de lui-même qu'il n'en ferait rien. Luka quitta le cabinet du psychiatre, remonta l'allée centrale, s'arrêta net et revint sur ses pas. Sans frapper, il ouvrit la porte et interpella le médecin qui était en train de se recoiffer devant le miroir.

- Vous l'avez trouvée comment Chloé, je veux dire sur le plan psychique ?

Le psychiatre ne paraissait nullement embêté qu'on le trouve face à une glace dans son bureau un peigne à la main. Il prit le temps de le ranger dans l'un des compartiments de l'armoire métallique, il claqua la petite porte et revint vers le commissaire qui attendait sur le seuil. Luka avança et repoussa la porte.

- Elle m'a paru sur la défensive. Mais sinon, tout à fait sensée et avec une demande légitime pour quelqu'un qui a entamé un suivi psychologique pour se reconstruire.

Luka se garda bien de lui dire que ce n'était pas le cas, qu'en fait d'entretiens il s'agissait de monologues qu'elle enregistrait elle-même.

- … Avec ce qu'elle a traversé, continua le psychiatre, on aurait pu s'attendre à pire. Je dois d'ailleurs vous dire que j'étais dans mes petits souliers. Les proches qui viennent rechercher des dossiers pour leur famille ne sont pas légion. Mais avec un tel passé, et les nombreux problèmes que nous avons eus, je n'étais pas très à l'aise, c'est le moins qu'on puisse dire.

- Et physiquement, elle était comment ?

- Je ne me souviens plus très bien. C'est amusant que vous me posiez la question, je n'en garde aucun souvenir précis. Jeune, une belle personne, bien habillée. Je ne l'ai vue qu'une dizaine de minutes en tout et pour tout.

- Elle semblait américaine ?

- Je ne crois pas, son accent ne m'a pas marqué plus que cela.

Luka allait s'éclipser pour la deuxième fois, mais il ne fit qu'esquisser le mouvement sous l'œil quelque peu exaspéré du psychiatre.

- Pardon, une dernière chose, je voudrais pouvoir rencontrer le personnel qui a été en contact avec madame d'Arbanville mère.

- Je verrai ce que je peux faire.

- Non, ce n'est pas une proposition.

- Mais, si je ne me trompe pas, l'enquête ne nous…

- Deux solutions s'offrent à vous…

- Pas de problème, mais vous aurez vite fait le tour, il ne reste que madame Lautrec, la thérapeute qui s'est occupée

d'elle au moment de l'activité jardin et une femme de ménage.

- Elles recevront une convocation les invitant à se rendre dans mes locaux, il serait préférable qu'elles n'oublient pas de venir. Encore une petite chose, j'ai noté une certaine Yasmina dans le dossier.

- Rien ne vous échappe ! Ce prénom n'aurait pas dû y figurer. Enfin, sachez qu'il s'agit d'une patiente atteinte de cancer et qu'elle est décédée il y a quelque temps.

- Cette madame d'Arbanville a provoqué un véritable raz-de-marée lors de son passage ! pensa Luka, plus pour lui-même, il n'avait pas l'intention d'adresser cette remarque au psychiatre.

- On peut dire ça… Nous en sommes encore à réparer les dégâts…

Cette fois, Luka quitta le psychiatre définitivement. Lorsqu'il termina sa remontée du couloir, il salua la secrétaire au passage. Un sentiment étrange s'était emparé de lui. Il avait du mal à quitter les lieux. Pourtant, il n'appréciait guère ce genre d'endroit. Les psys et les locaux qui allaient avec le mettaient mal à l'aise. Etait-ce l'aspect vieillot des bâtisses, l'histoire qui traversait cet établissement ? Il n'aurait su le dire. Une chose certaine, il n'était pas pressé de partir, il eut même une envie irrépressible de s'asseoir sur un des bancs du couloir, près de la grande plante verte, sous la haute fenêtre. Simplement s'asseoir et attendre. Quoi ? Probablement rien. Il dut faire un effort pour revenir à la réalité et à Philippo qui devait s'impatienter dans la voiture de service.

Ce ne fut qu'une fois dehors, que l'air frais lui eut fouetté le visage, que le charme fut rompu. Il reprit son pas martial, celui de quand il était pressé et qu'il n'avait pas que ça à faire. Philippo en le voyant arriver, s'extirpa de l'arrière du véhicule où il avait pris ses aises. Il remit sa veste en cuir, remonta son pantalon qui avait tendance à passer sous les hanches et se précipita vers le commissaire.

- Ah patron, il y a une urgence pour vous !

Luka allait dire qu'il fallait l'appeler sur son portable, mais il réalisa qu'il l'avait coupé machinalement. Il le sortit de sa poche intérieure, découvrit les cinq appels manqués de Sadjo.

- Quelle est cette urgence ?

- On a une adresse pour Lucifer, vous ne devinerez jamais ?

En voyant le regard de Luka, Philippo comprit deux choses instantanément. Premièrement, que Luka ne devinerait pas, et deuzio qu'il n'avait pas l'intention de jouer aux devinettes très longtemps.

- La tour Montparnasse.

- C'est tout ?

Philippo fut quelque peu désappointé par le flop de son effet d'annonce. Il n'avait pas en tête que Luka, depuis la localisation de Dimitri, avait déjà anticipé la possibilité que Lucifer eut établi ses quartiers dans les environs de la Tour.

- Non, c'est pas tout, la DGSE nous fout la pression parce qu'ils craignent une intrusion genre attentat. Le type semble avoir un accès sécurisé et il rentre comme il veut et il ne ressort pas…

- Il est enregistré à l'entrée et pas à la sortie, ça n'a aucun sens. Est-ce une simple carte magnétique ?

- Je ne sais, mais Sadjo nous attend sur place.

- Tu prends le volant puis tu nous propulses sur les lieux à coup de gyro. Essaye de ne pas esquinter la bagnole, j'ai le grand patron sur le dos à cause du budget garage !

Lorsqu'ils arrivèrent sur le côté de la Tour Montparnasse, rue du Départ, les gars de la DGSE étaient déjà là, dans leur bagnole noire, SUV à la sauce américaine. Plus loin attendait Sadjo accompagné de la substitut, le grand patron était aussi de la partie plus trois types que Luka rangea dans la catégorie Tour Montparnasse. Il descendit le premier, n'attendant pas Philippo qui cherchait son portable dans la boîte à gants. Dans

l'ombre de la Tour, la chaleur semblait encore plus forte, pas un brin d'air. Luka déboutonna son imper et le plaça sur son bras. Tous attendaient sans bouger que le commissaire contourne le mur en béton pour gagner l'esplanade côté Est. L'idée d'un grand rassemblement ne l'emballait pas, le manque de discrétion avait toutes les chances de les faire repérer. Une fois sur l'esplanade, il serra toutes les mains qui se présentèrent.

- On pourrait se mettre à l'intérieur dans une salle, proposa Léna en voyant la tête du commissaire qui ne cessait d'observer autour de lui.

Celui qui devait être le responsable référent pour les histoires de Tour, invita tout le monde à le suivre. Les gens entraient et sortaient, un groupe attendait pour la visite du 59ième étage, une famille et un couple patientaient à l'autre guichet. Le responsable fit signe de le suivre. Ils passèrent sur le côté, le vigile s'écarta et une hôtesse leur ouvrit une grande porte vitrée. Une immense table ovale occupait l'espace central, entourée de chaises métalliques. De grands rideaux en longues lames tamisaient la lumière du soleil. Ce fut le responsable de la Tour qui prit la parole.

- Je viens d'être informé de la situation et je ne comprends pas comment il est possible de duper notre système de sécurité. Les badges ne suffisent pas, il faut se présenter au contrôle et les vigiles connaissent tout le personnel. Pour les utilisateurs habituels, bureaux et locations, ils ont leurs propres badges et ils n'ont pas accès aux parties réservées au service.

- Précisons pour le commissaire, intervint Léna, que notre homme, en tous les cas celui qui est référencé par le badge, peut non seulement accéder aux étages, ce qu'il ne fait pas, mais aussi se balader comme il veut dans la Tour.

- Comment est-on certain qu'il s'agit de Lucifer ? demanda Luka.

- Nos amis de la DGSE avaient été alertés par le service de

sécurité de l'intrusion de personnes dans la Tour. Un relevé d'empreintes a permis la concordance avec celles que nous avons entrées concernant Lucifer.

- Il se fout de tout, il laisse des empreintes partout, ne prend aucune précaution, mais il reste introuvable, ajouta Luka. On sait la fréquence de ses entrées ?

Le responsable fit appel à un sous-fifre qui prit la parole.

- Plusieurs fois par jour, plutôt en soirée ou au petit matin.

- Donc, pas aujourd'hui ? questionna Luka.

- Justement si, d'où la présence de notre petite équipe, expliqua Léna. Bonne chance à tous, j'attends de vos nouvelles. Je suis joignable au Palais toute la journée.

Les gars de la DGSE avaient préféré gérer les étages espérant tabler sur les identifications aux accès fermés. Luka gérait le niveau 0 ainsi que la circulation dans les couloirs réservés au service. Philippo s'était partagé les sous-sols avec les types de la sécurité. Il se débattait avec son badge et le lecteur électronique devant l'une des portes de service. Il avait entré la carte, connecté le boîtier, mais celui-ci s'obstinait à lui demander un code d'identification qu'il ne possédait pas. Exaspéré, il avait fichu un coup de pompe dans la porte. Le petit mouvement qu'il obtint attira son attention, elle n'était pas verrouillée. Une fois passé, il la claqua, replaça le badge, cette fois, le lecteur s'alluma. Il fit défiler les codes de ceux qui avaient badgé et reconnut assez vite celui de Lucifer. Philippo vérifia la présence de son arme de service dans son holster made in Italy. L'escalier en ferraille permettait aisément de distinguer une présence. Le bruit des marches ne laissait aucune chance à un intrus éventuel. Philippo arriva au niveau -1, devant le même type de porte, lourde et en acier. A nouveau déverrouillée. Par acquis de conscience, il connecta son lecteur et obtint les mêmes résultats. Lucifer était passé là, deux heures avant. Il prit son portable pour prévenir le gars de la DGSE qui coordonnait les recherches. Pas de réseau. Il tenta de joindre Luka, mais n'eut pas plus de résultats.

- Merde ! cria-t-il.

Le mot résonna dans le long couloir avec une force inattendue. « Merde » pensa Philippo, cette fois uniquement dans sa tête. Heureusement, les postes de sécurité pouvaient servir de contact. Après une bonne dizaine de mètres, la lumière se coupa, ne laissant plus qu'un halo diffus déversé par les éclairages de secours. Enfin, il arriva à un angle dans lequel était placé un appareil. Il décrocha, attendit la tonalité qui ne vint pas.

- Putain de merde ! laissa-t-il échapper à haute voix.

Les mots résonnèrent de la même façon. « J'suis qu'un crétin » ajouta Philippo pour lui-même. Un instant, il hésita à faire demi-tour, le danger de se trouver piégé avec un fou furieux ne l'enchantait guère. Surtout qu'il n'avait aucune idée du type, pas même de sa corpulence. Il vérifia à nouveau la présence de son SP 20 22 tout en regrettant son Taurus qu'il avait dû restituer à l'armurerie. Les nouvelles armes devaient remplacer les anciennes, un point c'est tout, avait hurlé le grand patron qui n'aimait pas plus ces nouvelles « pétoires » comme il disait.

Après réflexion, il se dit qu'il pouvait poursuivre ses recherches encore un peu avant de rebrousser chemin. Au moins jusqu'à l'angle suivant, histoire de voir où ça menait. Plusieurs accès étaient verrouillés, des inscriptions au pochoir indiquaient des références pour local technique. Philippo tenta de les ouvrir pour être certain que tous étaient réellement fermés à clef. Puis il reprit son chemin d'un pas lent. Enfin, il trouva un interrupteur, alluma. Ébloui par les néons, il eut du mal à distinguer la femme qui s'approcha de lui. Elle le salua et poursuivit sans demander son reste. Philippo avait vu son badge, mais n'eut pas le temps de lire ce qu'il y avait d'inscrit. Une porte donnait sur le parking, pas de doute possible, l'inscription en gros le confirmait. Il ouvrit sans difficulté, puis se ravisa, la femme en question pouvait lui dire si par hasard elle n'aurait pas croisé quelqu'un. Il pivota

sur lui-même. La porte claqua, la lame le toucha à hauteur de la gorge, son esquive ne fut pas suffisante mais elle lui évita le pire. Une main sur son cou entaillé, l'autre en avant, il avançait pas à pas lorsque la lumière se coupa de nouveau. Il tira au jugé, fut certain d'avoir fait mouche. Sa main gauche dégoulinait de sang. Le tremblement l'empêchait d'agir calmement. Il se sentait fébrile, ses jambes flageolantes le portaient à peine. L'interrupteur était à sa hauteur, mais il n'arrivait pas à le trouver. Un pas en arrière, puis deux, afin de se rapprocher de la porte du parking. Il voulait rester face à son agresseur, du moins c'était son idée. En réalité, il était tourné du mauvais côté et s'éloignait de l'endroit qu'il espérait atteindre. Lorsqu'il entendit à nouveau un bruit de pas, léger, il comprit que son agresseur était dans son dos. Il fit volte-face, pointa son arme, droit devant, mais ne tira pas. Sa pupille s'était habituée à l'obscurité, il préféra attendre. Il se cala tout contre la cloison, légèrement masqué par la tuyauterie. Cette fois, pas de doute, l'homme n'était pas très loin, planqué dans le coude que faisait le couloir.

- Police, déposez votre arme sur le sol et avancez calmement, hurla Philippo d'une voix mal assurée.

- Philippo, c'est Luka, je vais avancer vers toi, baisse ton arme… Ça va ?

- Pas trop, j'ai pris un coup de surin, je pisse le sang.

Luka s'avança d'un pas rapide, passa l'angle et découvrit Philippo qui s'effondrait sur lui-même, tombant à genoux, regardant le commissaire d'un air implorant. Sa chemise, maculée de sang, ne laissait guère de doute sur la gravité de la situation. Tout en se penchant sur son adjoint, Luka paniqua. Il contacta le type de la sécurité pour qu'il appelle les secours. Philippo continuait à perdre beaucoup trop de sang. Il fallut un effort important au commissaire pour se calmer et tenter de se remémorer les cours de secourisme à la con. « Le point de compression ! » hurla-t-il tout en s'exécutant.

Lorsque Philippo ouvrit les yeux, le commissaire était bien devant lui, Sadjo à ses côtés, mais …au bout d'un lit d'hôpital.

- Tu nous as fait une belle peur !

- T'arrives à parler ? questionna Luka.

- Oui, ça va. Vous l'avez eu ?

- Non.

- Puisqu'il venait vers vous ?

- Personne n'est venu vers nous, je pensais qu'il avait fichu le camp par le parking.

- Pas possible, j'étais devant. Et la fille ?

- Quelle fille ?

- Une nana du staff, elle avait un badge !

- Calme-toi, on va réfléchir à tout ça tranquillement. As-tu vu celui qui t'a attaqué au rasoir ? Parce que le toubib est formel, c'est une belle entaille, propre, nette.

- Non, mais le salaud a déguerpi quand je l'ai touché.

- Tu es certain de l'avoir touché ?

- Pratiquement chef. Je peux me tromper, mais quand même.

Luka observa son adjoint, à moitié à poil dans son lit aux urgences. Pour le commissaire, Philippo avait pas mal de défauts, mais au moins une qualité, ses tirs étaient précis et faisaient mouche à chaque fois. Il bénéficiait de la meilleure note au stand de tir.

- Tu dis que tu ne l'as pas vu ton homme… et si c'était la fille ?

- Possible, j'y avais pas pensé. Pour moi, on cherchait un bonhomme, donc je ne me suis pas méfié. Maintenant que vous le dites… Comme elle venait de passer, j'ai voulu la rattraper pour lui demander si elle n'avait pas aperçu quelqu'un dans le parking.

- Luka se tourna vers Sadjo, tu me prends une équipe et

vous retournez sur les lieux. Emmenez Lipo, vous cherchez toutes traces de sang et vous me vérifiez tous les accès fermés à clef. J'en ai compté au moins trois…

- Cinq, précisa Philippo, et qui auraient dû être fermés à clef, parce qu'ils ne l'étaient pas !

- En tous les cas, vous les faites tous, cette nana n'a pas pu se volatiliser. Nous, à un bout et toi à l'autre, si t'es certain pour la porte ouvrant sur le parking alors… Finalement, je vais venir aussi…

Dimitri était la raison qui venait de le faire changer d'avis. En quittant les urgences, il pensa à la belle estafilade de son adjoint que le médecin avait suturée avec une précision et une finesse qui l'avait impressionné. Une chance, la carotide n'avait pas été touchée, seule la veine jugulaire externe avait dérouillé. Ensuite, les idées de Luka allèrent vers sa fille et son envie de reprendre les études. Avait-elle récupéré ses affaires chez l'autre fille, et Luka resta en arrêt, il cherchait son prénom, impossible de s'en souvenir, encore moins le nom de famille. L'avait-il jamais su.

Toute l'équipe excepté Philippo s'était donné rendez-vous devant la Tour. Il fallut attendre un peu Lipo qui devait en terminer avec un rapport. Une fois tous présents, ils retrouvèrent le même responsable de la sécurité avec deux nouveaux sous-fifres. Un des hommes tranchait, car il avait ses outils à la ceinture et portait une tenue de travail grise avec des chaussures de sécurité.

- Bien, on peut y aller, proposa le gars de la sécurité. Vous avez toutes les clefs ?

L'ouvrier d'entretien confirma d'un signe de la tête. Sans échanger la moindre parole, tous se dirigèrent vers l'escalier qui menait au niveau -1. On passa le lecteur, mais aucune autre identification de l'intrus. Très vite, ils trouvèrent les traces de sang de Philippo, ce fut plus difficile pour les autres. En effet, Philippo avait dû faire mouche, mais vu les faibles

projections, Lipo opta pour une éraflure. Sans grandes difficultés, ils localisèrent la balle de 9 mm parabellum, fichée dans le ciment. Ils laissèrent le légiste faire les prélèvements et récupérer la balle, puis ils suivirent l'homme d'entretien qui ne comprenait pas pourquoi tous ces types voulaient aller dans les locaux techniques. Chacune des portes ouvrait sur une série d'armoires électriques qui alimentaient la Tour, plus une autre qui donnait sur les groupes de secours. Pas trace d'intrusion et surtout pas d'issue. Bredouille. Luka se renfrogna, réfléchit un moment puis fila dans le fond du couloir, après le coude pour se placer comme son adjoint au moment du coup de feu.

- Lipo, viens voir un peu ici.

Lipo s'avança avec toute la mauvaise volonté du monde. Un style qu'il se donnait, une façon de dire que l'urgence ne l'atteignait pas. Mais en découvrant Luka qui exécutait une sorte de danse au ralenti, il accéléra.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Au jugé, en observant les projections de sang sur le mur, Philippo était dans quelle position quand il a été attaqué ? Coté porte ou bien côté couloir ?

- A mon avis, avant de dégainer, il a fait trois pas en avant, les traces, là et là. Puis il a tiré, et ensuite, il a pivoté sur lui-même. Il a bien dit que la lumière était éteinte ?

Luka confirma.

- Il était au moins à dix mètres de la porte et a priori orienté dans le mauvais sens.

- Elle a très bien pu passer sur le côté et filer par la porte ?

- Elle ? Il ne s'agissait pas de Lucifer ?

- C'est ce que je pense. Alors ?

- Alors quoi ?

- Elle a pu ou elle n'a pas pu ?

Lipo refit le parcours, mimant les positions adoptées par

Philippo, puis pointant une arme imaginaire, plia le genou, fit comme s'il allait tomber, se dressa et pivota puis il recula.

- A mon avis, il était totalement désorienté, il a reculé en direction de son agresseur potentiel. Il a eu de la chance de l'avoir touché. Mais, oui, l'agresseur aurait très bien pu passer sur le côté et filer par la porte du parking. En plus, quand on l'a trouvé, il était bien orienté vers la porte du parking ?

- En effet… Donc il s'est gouré… C'est bien ce que je pensais. Tu fais les prélèvements et tu traites ça en urgence, on a la DGSE sur le dos.

Luka savait que seul cet argument porterait pour que Lipo fasse passer cette affaire avant les autres.

- Je ferai au plus vite…

15

Mercredi, le 31 mars 2005

Une heure du matin, Luka était debout dans sa cuisine et faisait les cent pas. Thalia n'était pas rentrée et dans la chambre d'amis transformée en chambre de Thalia, il n'y avait que l'ours en peluche, usé jusqu'à la corde, qui trônait sur le lit d'enfant. Il n'aimait déjà pas trop l'idée qu'elle retourne chez cette fille pour récupérer des affaires qu'elle ne mettait plus. De la savoir encore là-bas l'insupportait. Dans quel plan à la noix elle était allée se fourrer. Toute la soirée, il avait hésité avec son portable, appeler, ne pas appeler, il avait même commencé à composer le numéro, mais n'était pas allé jusqu'au bout. Quitte à être debout, Luka enfila son imper commanda un taxi et se fit déposer devant la gare Montparnasse.

- Vous allez prendre le train pour la Bretagne ?

Non Luka n'allait pas prendre le train pour où que ce soit, il voulait juste qu'on lui fiche la paix. Manque de chance, il était tombé sur le chauffeur causant. Lui, la Bretagne, il connaissait. Il en était à la montagne noire, Menez Du, parce que le bonhomme parlait aussi le breton, il était même parti avec l'idée d'enseigner quelques rudiments au commissaire, ce fut avec l'évocation du Poher en Bretagne du Sud, qu'il décida d'évacuer. « Je finirai à pied, j'suis pas si pressé que ça ! »

Il se rendit compte de son erreur en réalisant qu'il était en bas du boulevard de l'Hôpital. Un peu de breton en plus aurait été nécessaire. Il prit son mal en patience et remonta la grande artère d'un bon pas. L'air était frais, un temps dégagé, quelques nuages se déchiraient sur le ciel étoilé, la

promenade n'était pas une si mauvaise idée. Tout d'abord, il ne pensa à rien, se contentant d'observer les passants qui déambulaient, certains peu pressés d'arriver quelque part, d'autres qui essayaient de tenir un cap. Mais tous, le sourire aux lèvres. Puis il repensa au dossier médical. A tout ce qu'il avait lu, assis dans sa cuisine, devant la table, un litron de rouge et deux beefs qui attendaient de finir dans la poêle. Les pommes de terre étaient dans le torchon. Les beefs retourneraient dans le frigo et les cubes de patates iraient échouer dans la poubelle. Pas de Thalia, pas de repas.

Dans le dossier médical de Louise d'Arbanville, tout semblait simple. Mais dès le départ, il comprit que ça ne le serait pas. Malade, délirante, atteinte d'un trouble aigu de la personnalité. Voilà qui annonçait la couleur d'entrée. Internée sous placement judiciaire. Elle était reconnue comme non-responsable de ses actes. Il était fait référence à un procès pour assassinat et tentative d'assassinat sur enfant. Elle avait tué à l'arme blanche Madame Marthe Valéry qui l'hébergeait chez elle. Suite à cet acte de folie meurtrière, Louise était dans un état confusionnel tel, qu'elle s'identifiait à sa victime et prétendait être Marthe, celle-là même qu'elle avait tuée.

Luka remontait le boulevard de Port Royal, peu d'éclairage, seuls les arbres fantomatiques occupaient l'avenue. Les lumières aux fenêtres rappelaient que la vie persistait dans le quartier. Même l'hôpital du Val de Grâce semblait désert. Puis il pensa à Chloé, une pauvre fille qui avait été la victime de sa mère. Une mère qui n'avait qu'une idée en tête, débarrasser la terre de cette erreur de la nature. Un terme qui revenait à plusieurs reprises dans les comptes-rendus. Luka avait une vision plus claire de la situation, Chloé prenait corps, elle devenait presque réelle, en tout cas dans la tête du commissaire. Elle l'obsédait. Il n'y avait pas un moment dans la journée sans qu'il cherche à comprendre. Comprendre comment une mère pouvait en vouloir à son enfant au point de le trucider. Les histoires d'infanticides, Luka connaissait, mais cette affaire-là, le déstabilisait émotionnellement. Il n'en

savait pas la raison. Peut-être que marcher dans les traces de cette fille l'avait emporté plus loin que les enquêtes précédentes. La distance était sa règle, on doit se préserver, lutter contre l'empathie. Voici ce que rabâchait Luka tout long de sa carrière de commissaire.

Le plus effrayant avait été la description de l'enfant, à l'article de la mort, tranchée, lacérée sur tout le corps. Des attaques de fou furieux. Mais pour quelle raison ? Luka retournait ça dans tous les sens, ça ne collait pas. Si la mère avait voulu éliminer un danger, il était donc inutile de perdre du temps à la lacérer. Et s'il s'agissait du plaisir jouissif de la torture, pourquoi vouloir la tuer. La pauvre enfant n'avait pas l'âge de se défendre.

Avant de mettre fin à ses jours, Louise s'était attaquée au personnel à plusieurs reprises, elle semblait avoir le don de placer les gens sous son emprise. Les amenant à commettre des actes contre leur propre volonté, comme de fournir des armes tranchantes. Découper, entailler et trancher semblaient ses uniques obsessions. Deux infirmières blessées, deux médecins attaqués, un homme d'entretien sous son influence. Puis cette patiente avec laquelle elle se lie d'amitié. Il fallait qu'il en apprenne plus que ce qui était dans le dossier, pour cela, il comptait sur le personnel de l'hôpital, cette madame Lautrec, la thérapeute et une femme de ménage.

A hauteur de Vavin, il fit une pause. Aucun banc à l'horizon, il enjamba la porte du petit parc le long de l'église Notre Dame de Champs. Un des bancs était libre, les autres occupés par des amoureux en mal d'amour, d'un côté un couple gay de l'autre une femme et son homme du moment. Les tripotages devinrent un peu plus chastes à l'arrivée du commissaire. En face de lui un clodo avec son chien. Le chien sur le banc et le clodo sous le banc. Ce dernier se mit à gueuler au sujet d'une histoire des filles qui font les chiens tristes. Il empestait jusque sous le nez de Luka. Régulièrement, le type se redressait pour foutre un coup au chien, lequel ne bronchait pas, visiblement habitué à ces marques d'affection. Luka

aurait bien piqué un petit somme, mais il y renonça et préféra quitter les lieux. Les ébats avaient repris de plus belle et les mains branlaient tout ce qu'elles pouvaient à qui mieux mieux.

Le ciel était d'un noir absolu, pas l'ombre d'un nuage. Luka regretta de ne pas être chez Savief, à la campagne, pour observer la voie lactée. Dans la capitale, la pollution lumineuse et la pollution urbaine empêchaient toute observation digne de ce nom.

La mort de la mère de Chloé ne collait pas non plus. Pour quelle raison se martyriser ainsi quand on est persuadé d'œuvrer pour le bien de l'humanité ? Nouvelle question qui occupait l'esprit du commissaire lorsqu'il aperçut la grande place devant Montparnasse.

Il semble qu'elle n'ait pas eu conscience de s'attaquer elle-même, comme avait inscrit le psychiatre dans le dossier. Pourtant, s'ouvrir le ventre après s'être lacérée le vagin et l'anus, faut vraiment être timbré pensa Luka à haute voix. L'amateur de virée nocturne qui passa à cet instant, pensant qu'on s'adressait à lui, salua le commissaire. Devant l'indifférence du malotru, l'homme poursuivit son chemin en pestant contre les grossiers personnages.

Un élément tracassait Luka, comment a-t-elle bien pu obtenir le scalpel avec lequel elle s'était lacérée. Il était écrit dans le rapport qu'elle l'avait fauché dans un bureau. Après les attaques précédentes, comment le personnel avait-il pu se laisser avoir ? Il était même indiqué en rouge sur son dossier qu'il fallait prendre d'importantes précautions comme ôter tout objet présentant un danger potentiel. On en revenait à l'emprise.

Luka marchait en direction de la gare. Pourquoi Chloé n'avait-elle pas d'assurance-maladie alors qu'elle travaillait comme femme de ménage au lycée Chappuis ? D'ailleurs quel était son métier ? Luka n'arrivait pas à se souvenir. La rue de l'Arrivée. La raison qui l'avait amené ici se résumait à deux

mots. Dimitri et horaires. Les horaires qu'indiquait le lecteur. Les mercredis, deux heures trente. Luka observa rapidement sa montre, il était juste un peu en avance. Il aurait préféré se poster dans un endroit discret, beaucoup plus tôt. Et surveiller. Prévenir aussi. Ce type d'aventure n'était pas dans ses habitudes, mais il n'y tenait plus, il devait savoir. Contrairement à ce qu'il espérait, ce ne fut pas Dimitri qui pointa le bout du nez, mais la fille au chien. Il changea de trottoir pour rester dans l'ombre de la rue. Une fois à la hauteur de la Matilda avec laquelle il avait eu une conversation côté bassin de La Villette, il se figea. Il venait de trouver son sésame pour approcher Dimitri. Luka pensa qu'elle avait rendez-vous, qu'elle allait se planquer dans un endroit tranquille et faire le guet. Quand tout irait bien, elle ferait un signe quelconque et Dimitri se manifesterait d'une façon ou d'une autre. Mais au lieu de cela, elle arpentait la rue de long en large. Elle glissait quelques mots à l'oreille du chien, comme à un confident, puis elle reprenait son manège. Rien ne collait. Cela n'avait aucun sens pour Luka. Craignant de la perdre, il choisit de s'approcher. Discrètement. Mais pas assez pour éviter d'être repéré par le clébard. La fille lâcha le chien qui fonça vers Luka. La bête furieuse s'attaqua à la jambe de pantalon, secouant la tête en tous sens. Il grognait, bavait, les yeux fixés sur sa proie, de petits yeux noirs. Les muscles saillaient à chaque mouvement. Le commissaire tentait vainement de se dégager.

- Décidément, vous n'écoutez pas quand on vous explique. Suffit.

Le chien se calma d'un coup, mais ne lâcha pas sa prise pour autant.

- Dites à votre saleté de bestiole de me rendre ma jambe.

- Non, je préfère pas, on ne sait jamais avec les flics qu'ont le citron hors service. La dernière fois, qu'est-ce que je vous ai dit, putain de cogne !

La fille ne rigolait pas, et le chien n'attendait qu'une chose

qu'on lui donne l'ordre de déchiqueter le bonhomme qu'il tenait entre ses crocs acérés.

- Faut pas bouger, sinon ça énerve mon chien. Si je voulais qu'il vous crève, ce serait déjà fait. A la gorge !

Le chien se dressa sur ses pattes arrière, ainsi, il avait la taille d'un homme. Il posa ses pattes avant sur le poitrail du commissaire qui tomba sur son cul.

- Vous avez eu la peur de votre vie, dit Matilda tout en aidant le commissaire à se relever.

- Je pourrais vous foutre en taule pour une connerie pareille !

- Mais vous ne le ferez pas !

- Qu'est-ce qui vous fait croire de telles sornettes !

- Mon chien, dans un premier temps et puis moi. Si vous êtes là, c'est pas par hasard, tout comme ma pomme. Vous aussi, le Dimitri vous manque, pas pour les mêmes raisons, je me doute, à moins que vous soyez de la jaquette, mais à priori ça doit pas être le cas.

- Vous n'avez pas rendez-vous avec lui, vous le cherchez aussi n'est-ce pas ?

- Mais c'est qu'il est finaud l'asticot !

Ils quittèrent la rue déserte pour aller s'installer sur le muret.

- Mon pantalon est foutu !

- Dès que je me suis refaite, je vous en offre un bien. Sinon, y en a un que j'avais déniché pour mon homme, mais il en veut pas, il fait votre taille. Avec vous auriez l'air moins… flic !

Tous deux restèrent silencieux un moment. La lune avait pointé le bout du nez. L'air était beaucoup plus frais. Luka était trempé à cause de ses émotions, il eut un petit frisson qui lui parcourut le bas du dos.

- Bah mon lapinou, on a froid ? Y veut que maman lui frotte les arpions ?

A nouveau, un moment de silence, puis Luka se leva d'un coup.

- Il a du flair votre clebs ?

- Un peu, qu'il en a, d'ailleurs y a un truc louche, il n'arrive pas à localiser Dimitri et ça, c'est pas bon signe !

- On va aller faire une promenade dans les sous-sols de la Tour.

- Bah vous au moins, vous savez parler aux filles.

Thalia émergea d'un sommeil profond, la bouche pâteuse. Il lui fallut un peu de temps pour se repérer. Les abords du canal, une poignée de gugusses étaient affalés à ses côtés. Une des nanas, un peu plus lucide que les autres s'adressa à elle.

- Bah ma puce, on a fait un mauvais trip ?

Elle s'approcha pour lui rouler un patin, Thalia se recula.

- Maintenant mademoiselle fait la prude après m'avoir sucée la pomme une partie de la nuit !

Thalia bondit sur ses pieds, fila au pas de course. Au bout d'un moment, elle finit par ralentir, essayant de rassembler ses souvenirs. Un gars lui tapa sur l'épaule, la faisant sursauter, elle fit volte-face.

- Tiens t'avais laissé ton sac de fringues.

Le jeune gars n'attendit pas de réponse et décampa pour rejoindre son groupe de paumés. Les affaires, oui, il s'agissait bien des siennes, de celles qu'elle était venue récupérer. Les larmes se mirent à couler. Avait-elle replongé dans les conneries et la défonce. Elle se sentait fébrile et avait besoin de parler à quelqu'un. Mais pas à son père. Le prénom de Léna lui vint immédiatement à l'esprit. Un scooter, deux filles qui se séparaient, une chance à saisir.

- Tu peux me poser ?

La fille sur le scooter, dévisagea Thalia, vit son désarroi et surtout, la couleur blême du visage.

- Je vais à Pantin.

- Alésia… s'il te plaît… je te dédommagerai…

- C'est ton jour de chance, garde tes thunes, ajouta la fille en voyant que Thalia cherchait son porte-monnaie à l'intérieur de son sac immense.

- Et ça ? questionna la nana motorisée tout en pointant les fringues.

- Je m'en fous, je les prendrai en revenant.

- Et si elles n'y sont plus ?

- Tant mieux !

Luka présenta sa carte de flic au vigile, en voyant le regard soupçonneux, il précisa que la fille au chien était avec lui pour les besoins de l'enquête. Le type préféra avoir confirmation auprès du boss. Ils patientèrent une dizaine de minutes que l'agent de sécurité revienne.

- Pourquoi il est nerveux ? demanda Luka en désignant le chien.

- Il n'aime pas les vigiles !

L'homme, une fois de retour rendit sa carte au policier et les accompagna jusqu'au sas pour gagner le niveau - 1.

- On peut se débrouiller seuls, j'ai le badge et le lecteur, expliqua Luka tout en montrant l'attirail emballé dans un sac plastique à l'agent de sécurité.

Le long couloir était éclairé d'une lumière crue, un néon défaillant vibrait légèrement. L'air humide portait en lui une odeur indéfinie, désagréable. Un mélange de produits d'entretien et de désinfectant quelconque.

- Alors ?

- Alors rien.

- Vous êtes certaine qu'il sait ce qu'il a à faire votre chien ?

- Certainement mieux que vous. Si y avait du Dimitri là-

dedans, on le saurait déjà !

- On va pousser jusqu'au coude, un peu plus loin y a un accès parking.

- Mon avis, on n'aura pas plus d'infos. Pour ce qui est du parking, je peux pas dire, y a trop d'odeurs qui se mélangent.

- On fait juste un passage et puis on file.

- C'est vous le boss !

En ouvrant la porte, Léna était sur ses gardes. Dans son peignoir rose, on pouvait aisément deviner qu'elle était nue. Elle entrebâilla la porte, mais laissa la chaîne.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Je peux entrer ?

- Je suis pas seule.

- Je peux entrer, répéta Thalia comme si la répétition valait explication.

- C'est qui, ajouta une voix masculine venue de la chambre.

- Une amie. Entre et attend dans le salon.

Thalia perçut des bribes d'échanges « T'es certaine » « bon » « Et elle ne veut pas que je la dépose » Seule la voix de l'homme était perceptible, Léna parlait en chuchotant. Elle revint quelques minutes plus tard. Elle avait enfilé une culotte en plus du peignoir. Derrière elle suivait Jean-Philippe qui finissait de boutonner sa chemise, il attrapa son veston, salua Thalia au passage, embrassa Léna sur la bouche et disparut sans un mot.

- Je suis désolée, mais je savais pas où aller ni à qui parler.

- Pas de problème, tu veux un café, une tisane…

Léna n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'elle dut rattraper Thalia qui s'effondrait sur elle-même.

- Je vous dis que le chien ne repère rien, coude ou pas

coude ! Et le parking n'y changera rien et puis j'aime pas les parkings !

Luka n'écoutait plus, il avançait, la fille était restée en arrière. Il n'avait qu'une idée en tête, cet accès. Pour quelle raison ? parce que c'était l'unique hypothèse qui collait. Mais un imprévu attendait le commissaire, la porte ne s'ouvrait pas, elle était bloquée. Il s'acharna dessus avec une rage inhabituelle chez lui. Il ne luttait plus contre une porte, il luttait contre son impuissance à comprendre. La rage, il ne lui restait plus que ça. L'enquête lui échappait totalement. Trop d'informations, trop de personnes impliquées, à la fois trop d'indices et pas assez et puis cette Chloé fantomatique, il en venait à douter de son existence. Au bout d'un temps qui lui parut une éternité, il se calma enfin. En réalité, une poignée de secondes s'était écoulée. Presque un glissement d'air, une suspension, puis un souffle, à cet instant Luka comprit qu'il était trop tard. La lumière chuta d'un coup laissant place à un halo orangé. Deux corps gisaient sur le sol. Le chien, noyé dans son propre sang et la fille un peu plus loin. Elle était vrillée sur elle-même dans une position ridicule. Luka se précipita, tout en portant sa main sous la veste. Son Lüger, il avait oublié son Lüger bien rangé dans sa boîte à chaussures.

- Quel con !

Il se pencha sur le corps inerte. Tout d'abord, il crut qu'elle avait été assommée.

- Matilda, chuchota-t-il pour éviter de se faire repérer.

Il releva la tête pour vérifier. Un mouvement d'air, un léger claquement feutré. Instinctivement, il porta à nouveau la main sous sa veste. Il attendit, se pencha à nouveau sur Matilda, approchant sa joue tout près de sa bouche pour tenter de sentir une expiration. Il remarqua que sa propre main était poisseuse, il tenta de trouver un pouls. La lumière se ralluma, ainsi il put se rendre compte que tout le corps de Matilda était couvert de sang.

- Je crois que j'ai déconné.

Thalia était installée dans le canapé, une tasse de thé pieusement enserrée entre ses deux mains.

- Je pensais avoir changé, mais j'ai replongé.

- Non, pour replonger faut avoir déjà plongé et jusqu'à présent, ta seule connerie a été d'en vendre, si tu m'as dit la vérité quand je t'ai reçue dans mon bureau.

- Oui, je vous ai dit la vérité, je vous jure.

Léna n'avait aucun doute là-dessus, des camés elle en avait croisé une collection et elle avait appris très vite à distinguer parmi ceux-ci, les prêts à vendre père et mère et ceux avec qui la parole avait encore un poids. Thalia faisait partie de la dernière catégorie.

- Raconte-moi ce qui s'est passé, exactement, peut-être as-tu omis un détail.

- Non, je vous ai tout dit, il y avait cette fille que je ne connaissais pas, j'étais juste venue récupérer mes affaires, elle voulait me proposer un acide, j'ai refusé, puis Rosine a émergé de sa léthargie et puis plus rien.

- Est-ce qu'on a abusé de toi ?

- Je ne crois pas.

- Demain, tu files chez ce médecin, dit-elle en lui tendant une carte, c'est un gars sérieux, je le connais personnellement et il me suit. Tu lui racontes tout ce que tu m'as dit et tu demandes qu'il te fasse tous les tests pour suspicion de viol.

- Je ne pense pas qu'on…

- Le GHB efface les souvenirs alors tu fais les tests un point c'est tout. Et pour cette nuit, enfin ce qu'il en reste, tu peux coucher là.

- Je peux dormir avec toi.

- Oui, évidemment. Viens.

Luka était dépité et ça se voyait. Même ses hommes le sentaient. Léna était furax et elle le serait encore plus si elle n'éprouvait de la compassion pour lui, démuni devant la détresse de sa fille. Luka était tellement mal, qu'il ne nota pas les traits tirés de la substitut, ses yeux creusés par le manque de sommeil. Le restant de la nuit avait été mouvementé, Thalia avait été prise de vomissements et Léna très inquiète, n'avait pas fermé l'œil afin de surveiller sa protégée.

- Mais qu'est-ce qui vous a pris d'aller fouiner dans le sous-sol, en plus avec une SDF !

Ce n'était pas une question, mais une exaspération. La mort de cette fille, égorgée tout comme le chien suffisait à rendre la situation inextricable.

- Ce que je ne comprends pas, dit Luka, c'est que le chien n'ait pas réagi, pas même un grognement.

- Ce qui laisse supposer que Dimitri n'était pas dans le coin, ajouta Philippo avec son pansement au niveau du cou. Le chien aurait réagi.

- Vous avez dit que la lumière est revenue, d'elle-même ? demanda Sadjo, qui sentait que l'atmosphère était à la détente et que parler faisait du bien à tout le monde.

- T'écoutes jamais rien, la lumière a été allumée par le vigile qui est venu voir si tout allait bien ! Suis un peu ! rétorqua Luka d'un ton cinglant.

- Ah oui, proposa Sadjo histoire de ne pas passer totalement pour un imbécile aux yeux de la jolie substitut.

- Vous pouvez nous laisser, messieurs !

Tout le monde obtempéra, sentant que le commissaire allait passer un mauvais quart d'heure. Luka se déplaça dans le bureau, les mains dans les poches. Léna l'observait. Il aurait fallu qu'elle se mette en colère, mais ça ne venait pas. Elle aurait voulu le sermonner, lui coller un avertissement par le biais de sa hiérarchie.

- Vous allez arrêter un peu vos âneries.

Elle le grondait comme une mère aurait grondé son enfant, sans y croire, juste pour le mettre en garde. Soudain, elle sortit de ses gonds, parce qu'elle lui en voulait d'avoir mis sa vie en danger. Et aussi d'avoir abandonné sa fille à cette garce qui aurait pu la détruire totalement.

- La prochaine fois, je vous file un blâme et je me débrouille pour vous pourrir la vie comme jamais vous ne pourrez l'imaginer ! Je ne suis pas Savief, les initiatives personnelles, je n'aime pas. Je veux être avertie. Et je ne plaisante pas !

Léna hurlait, elle conclut sa phrase en frappant un grand coup sur le bureau du plat de la main. Luka sursauta. Un petit bout de bonne femme, jamais il ne l'aurait crue capable d'une telle colère.

- Maintenant, on repart à zéro, je veux qu'on étudie les plans, on nomme un expert en construction, on convoque l'architecte qui a conçu la Tour s'il le faut !

- Ils sont tous morts…

- Pardon !

- Le dernier des architectes est mort en 2002. L'idée m'était venue, j'ai vérifié.

Léna ne put empêcher un sourire.

- On dirait un môme qui a mis le doigt dans un pot de confiture… Il reste que je suis sérieuse, vous m'avez fait peur !

Luka réalisa que Léna tenait à lui. Il n'était pas dupe, il ne s'agissait pas d'une histoire d'amour, non, elle tenait à lui, comme ça, sans raison.

- Et aussi vous allez prendre soin de Thalia, elle vous aime et compte sur vous.

Elle ouvrit la porte, les trois autres attendaient sagement dans le couloir que le patron ait fini de prendre un savon. Elle leur fit signe de rentrer. Une fois tout le monde au garde-à-vous, elle prit la parole.

- Quelle est la suite du programme ?

Philippo fut le premier à réagir.

- On n'avait pas une piste à suivre du côté d'Illiers-Combray, une disparition retrouvée récemment la gorge tranchée, même type d'entaille, même mode opératoire ?

Illiers-Combray, Illiers-Combray, Luka essayait d'entendre le sous-texte. Rien. Que des mots brodant sur le thème principal. Étonnamment, la seule idée qui lui vint fut la toccata en ré de Bach avec le cours de monsieur Siegfried le professeur de musique. Deuxième association, le guide chant à la noix. Un crin-crin qui lui hérissait le cuir chevelu. Une machine à soufflet actionné à l'aide d'une manette sur le côté. Un compromis entre l'accordéon et le… Luka cherchait un nom d'instrument. « Le piano plastique qu'on souffle dedans ! » laissa-t-il échapper.

- Mélodica, proposa Philippo qui ne comprenait pas bien où le patron voulait en venir.

Une fois balayée la vision des instruments ridicules de son enfance, kazou compris, il fixa son attention sur l'affiche déchirée du local. Elle ne l'était plus. Puis son bureau. Ensuite le dossier médical.

- Slotievky s'écria le commissaire, faisant sursauter tout le monde en se jetant sur la chemise cartonnée. Il l'ouvrit et parcourut rapidement les différents feuillets. « Madame d'Arbanville a vécu avec une autre… c'est pas dans ce passage-là ! » Il ne parlait à personne, il interpellait les documents qu'il consultait, ce qui donnait une sorte de pantomime ridicule. « Marthe Valéry ! J'y suis… » Aucune des personnes présentes n'osait interrompre le commissaire, même la substitut du procureur qui avait rendez-vous avec un crétin de la pire espèce : le porte-flingue. L'abruti qu'on choisissait uniquement pour ses qualités d'abruti. Luka pointa un passage « … a une demi-sœur domiciliée à… Illiers-Combray 52 rue de Chartres, je le savais. La tante de Chloé vit à Illiers, voilà pourquoi ce bled me disait quelque chose. Et comme elle faisait des recherches sur ses parents, il y a de grandes

chances qu'elle s'y soit rendue ! »

- Et les dates correspondent, ajouta Philippo qui s'était approché du document afin de l'avoir sous les yeux.

- Comment arrivez-vous à cette conclusion, questionna Léna.

- La date de la copie du dossier remis à Chloé est indiquée, là.

- Non seulement vous filez à Illiers pour vérifier cette affaire d'assassinat, mais vous en profitez pour rendre visite à cette dame, comment déjà ?

- Slotievky, répéta Luka.

- Très bien. Je veux aussi le plus rapidement possible les comparaisons d'ADN avec le sang relevé dans le sous-sol de la Tour Montparnasse lorsque vous avez fait feu sur ce qui devrait être notre ami Lucifer, continua Léna, cette fois en s'adressant à Philippo. Puis elle se tourna vers Luka. Voyez avec Lipo s'il y a du nouveau ! Et surtout pas la moindre initiative, je veux être informée à tout moment. Est-ce compris ! Que ce soit l'un de vos hommes ou bien vous-même, le moindre agissement, exige une confirmation de ma part, avant !

Tout le monde opina du chef en signe d'acquiescement, y compris Luka, pour la première fois de sa vie. Léna partit, accompagnée du commissaire. Encore une fois, ce fut Philippo qui répondit le silence.

- Pas commode la patronne !

Etait-elle à l'étage ou bien dans le salon. Les volets mi-clos laissaient pénétrer une lumière violente, presque orangée, car le soleil, à cette heure de la matinée venait frapper la fenêtre pratiquement à l'horizontale. Rosine releva la tête, mais elle retomba lourdement sur l'accoudoir du canapé en cuir. Elle laissa échapper un grognement, l'arrière du crâne avait cogné sur la partie en bois. La cuisine était encore dans la pénombre.

Une silhouette se découpa furtivement dans l'encadrement de la porte.

- Apporte-moi un peu d'eau, j'ai la bouche pâteuse !

Des paroles arrivèrent indistinctement jusqu'aux oreilles de la jeune fille. Elle prit ce discours inaudible pour une acceptation de sa demande. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, le verre était toujours vide et sa bouche toujours aussi pâteuse. Elle put relever un peu la tête. Le mouvement du cou provoqua un élancement jusqu'au niveau de l'omoplate droite. Sommeil trop profond dans une mauvaise position, la tête renversée en arrière, légèrement tournée sur la gauche. Elle cherchait la présence de sa copine. Laquelle ? Rosine tentait de rassembler ses souvenirs. Est-ce que Thalia était restée dormir ou bien s'agissait-il de Chloé qui rapportait les courses ?

- Chloé ! tenta-t-elle d'une voix éraillée, une voix qu'elle avait forcée durant une nuit entière pour couvrir les vociférations et surmonter le fond sonore de la musique techno. Ultra basse à fond, et suraiguë. Un mélange assourdissant qui obligeait à hausser le ton continuellement sans même en avoir conscience. Mais était-ce réellement cette nuit ou bien la précédente. Quand avait-elle mis le nez dehors pour la dernière fois ? Elle abandonna l'idée de trouver une réponse.

Nouvelle ombre, nouvelle tentative, cette fois, en haussant le ton. Pas plus de résultats, Rosine renouvela son appel, bien plus fort et à plusieurs reprises.

- Ta gueule !

L'insulte lui revint à l'esprit. Le temps écoulé non. Elle voulait seulement que la nausée cesse. Et que ce mouvement d'avant en arrière finisse lui aussi. Une voiture, elle pensa donc à un volant et une banquette arrière. Elle ressentit une douleur violente, il y avait quelqu'un entre ses jambes. Le canapé rouge était de retour. Une certitude, elle n'était plus dans la bagnole mais au rez-de-chaussée dans le salon, rue

Gaston Philippe, Saint-Denis. Où pouvait bien être Chloé ? Pas entre ses cuisses. Elle repoussa des jambes l'amas qui s'agitait sur elle, le froc à mi-cuisses. Ce n'est pas tant l'acte sexuel qu'elle rejetait, mais les relents plus les émanations corporelles âcres. Le type dégringola du canapé.

- Putain, t'es une vraie conne ! J'y étais presque…

Ouvrir la bouche, pour avaler un alcool trop fort. Perte de conscience, nausée. Des doigts s'agitaient devant ses yeux, à plusieurs reprises. Elle dut faire un effort pour se concentrer. Elle observa les alentours. Les mouvements sporadiques avaient cessé, le gars avec sa bite à l'air était toujours là, ainsi que l'appartement et le salon. Et le canapé. Elle n'aimait pas le cuir, les fesses collaient dessus. Sa jupe était remontée, on lui avait ôté sa culotte et un sein débordait du corsage. La douleur venait de là. Elle voulut rajuster son corsage, mais la main revint avec les pilules bleues. Le type essayait de la gaver comme une oie. L'eau arriva enfin, elle avait trop soif pour refuser, les pilules passèrent avec le liquide.

Lui debout, elle assise. Il tentait de se masturber pour arriver à bander. De guerre lasse, il abandonna et poussa un juron. Il entreprit de la tripoter. Il était maladroit et lui faisait mal, elle s'écarta un peu de lui. Nouveau juron, il rajusta son jean, enfila un polo. Il voulait déguerpir au plus vite. Fuir son échec et oublier la poignée de billets qu'il avait laissés pour dégoter ce mauvais plan.

Nouvelles nausées, aigreurs, rot, retour des effluves malodorants. Transpiration et ce sein qui était de plus en plus douloureux. Une main approche, une main délicate et une bouche, beaucoup plus fraîche et pulpeuse. Elle déposa un baiser sur ses lèvres. Rosine murmura le prénom de sa mère. La seringue vint après.

On lui faisait l'amour, plus délicatement. Des caresses agréables avec une lenteur mesurée. La bouche revint, la langue se glissa entre les lèvres à la recherche de sa propre langue. Une agréable sensation de fraîcheur remonta le long

de sa colonne jusqu'à la base du crâne. L'injection commençait à faire effet. Rosine tenta de retenir le visage de cette femme. Maman, ou bien Chloé, ou bien, peu importe. Elle souhaitait la garder près d'elle, retrouver les caresses, jouir à nouveau. Une jouissance du corps entier, de frôlements suivis de frissons. Perte de connaissance.

Lorsqu'elle recouvra ses esprits, Rosine n'avait aucune idée du temps écoulé. Elle était dans le gaz. Soudaine accélération cardiaque. La peur, puis la frayeur. Ses mains étaient couvertes de sang et son corsage aussi. Pas seulement le haut du corps. Sur ses cuisses, le sang avait coagulé en plaque épaisse. Elle redressa le buste d'un coup. Vertige, dégringolade du canapé. Rosine, emporté par le corps bascula elle aussi et roula sur le côté. Elle se mit sur ses jambes afin de se dégager de l'emprise. Plus exactement du poids qui pesait sur elle. Enfin elle se décida à regarder. L'homme était sur le sol, le regard vide, allongé à ses pieds, la gorge ouverte de part en part. Le sang ne venait pas que de là. Il s'écoulait de l'abdomen, à cause de l'éventration. Curieusement, Rosine observait la scène sans perdre son sang-froid. Un long couteau pointu avait été déposé à ses côtés. Des pas dans la cuisine se firent entendre. A cet instant seulement, elle paniqua.

- Chloé ? hurla Rosine. Puis elle tenta, un peu moins fort cette fois : « Thalia ? »

Pas de réponse. A contre-jour, une silhouette se découpait dans la lumière. Il était difficile de distinguer quoi que ce soit de précis. La personne était assez grande, les cheveux légèrement ondulés. Une certitude pour Rosine, il s'agissait d'une femme portant une robe. Pour la couleur, difficile de se prononcer. Peut-être bien un rouge-orangé. Ou alors était-ce la lumière du jour.

Installé dans le fauteuil du commissaire, Philippo sirotait sa bière. Sur le bureau, on pouvait voir un papier gras qui avait

servi à emballer un sandwich. Poulet et salade mayonnaise. Lorsque Sadjo entra, suivi de Jean-Paul, il retira ses jambes qu'il avait croisées sur le dessus du bureau.

- Tu te fais pas chier, dit Sadjo tout en allant accrocher son cuir.

- Tu fais calife à la place du calife, ironisa Jean-Paul avant de s'installer derrière son bureau.

- Il est où le patron ?

- A Illiers, Illiers-Combray.

- Et toi t'es ici à te tourner les pouces !

- Je suis malade, je dois me ménager a dit la substitut.

- La petite éraflure dans le sous-sol… Ça va, je déconne. Je sais bien que tu as failli y laisser la vie ! Redis un peu ce qu'il va faire là-bas, j'ai pas tout saisi, continua Sadjo tout en sirotant son Coca.

- Il a dégoté une info sur Chloé, elle serait allée dans ce bled pour retrouver la demi-sœur de sa mère. Ou de la copine de sa mère. Moi, à force, je sais plus qui est qui. Mais une chose est certaine, le chef a foutu le camp dès qu'il a eu l'info.

- Excuse, mais ça fait tout de même une sacrée concordance ! Le meurtre de la boniche qui a eu lieu dans ce trou paumé au moment où Chloé s'y trouvait. Même mode opératoire, développa Sadjo qui ne comprenait toujours pas ce que le commissaire trouvait de si intéressant à Philippo.

- Qui nous a refilé le tuyau ? demanda Jean-Paul, tout en allumant son ordi.

- Les collègues d'Illiers. Lorsqu'ils ont reçu la note d'information qui a été envoyée dans tous les commissariats, ils ont pris contact avec nous.

- Sérieusement, ce que je ne saisis pas, c'est la raison qui fait que t'es pas avec lui ?

- Je peux vous faire une confidence les gars… Le patron, je le comprends plus. Il marche en solo, et ça, c'est pas dans ses

habitudes. Je sais bien que je dois me ménager, mais pour l'accompagner sur une enquête, y avait pas de problème. Il ne s'agit pas d'aller interpeller du clampin…

- Il a fini les affectations pour les rotations ?

- Tu penses bien que non, mon lapin.

Sadjo n'aimait pas du tout ce ton que prenait Philippo, mais il n'en dit rien. Il était préoccupé. Tout allait à vau-l'eau. Il avait dû se débrouiller seul sur l'affaire du gang des distributeurs de billets SNCF. Qu'on lui laisse la main pour gérer une enquête, il n'était pas contre. Mais trop, c'était trop. Luka n'en avait rien à cirer, voilà quel était le problème. « Oui, oui, vas-y tu as carte blanche… » avait répondu Luka sans même écouter et encore moins prendre le temps de lire la note de service. Il était obnubilé par un élément qui le turlupinait dans l'affaire Chloé. Ça arrivait de plus en plus souvent et quand c'était le cas, plus moyen d'avoir son attention.

Le commissaire quitta le compartiment du TER après avoir salué son compagnon de voyage. Il mit un bon moment à réagir à l'appel de celui-ci émergeant à la porte, une valise à la main, la sienne. En sens inverse, un homme rondelet remontait le quai. Arrivé à la hauteur du commissaire, il voulut lui taper sur l'épaule, mais sa main n'attrapa que le vide, Luka ayant soudainement changé de direction.

- C'est la valise de ce monsieur, cria le voyageur, il l'a oubliée, prenez-la, je n'ai pas le temps, le train red…

Mais l'homme n'entendit pas la fin de la phrase à cause de l'annonce. Il prit quand même la valise sans trop savoir. Les portes se refermèrent, il avait cru entendre « commissaire » mais sans aucune certitude. Dans le doute, il accéléra le pas pour rattraper Luka, installé devant le plan du quartier. Arrivé tout près de lui, il l'interpella.

- Vous êtes le commissaire de Paris ?

Luka se retourna et trouva étrange de faire face à un petit

bonhomme dodu qui tenait sa valise. L'homme la lui remit tout en se présentant comme l'adjoint du chef de brigade de la commune d'Illiers. Il ajouta qu'on l'attendait. Ils quittèrent la gare sans un mot pour s'engouffrer dans une voiture.

- On va loin ?

- C'est tout près, regardez, on voit la grande antenne.

Une fois la voiture garée, Luka réussit à s'extraire péniblement du véhicule. « Peuvent pas faire des toitures plus hautes », bougonna-t-il pour lui-même. Il pensait récupérer sa valise, mais le petit bonhomme rondouillard l'avait devancé et lui fit comprendre qu'il s'en occupait. Ils traversèrent la cour sous le regard d'un grand gaillard en tenue de gendarme. On lui fit signe d'avancer. Il passa sur le côté pour suivre un couloir tout droit. Une des portes était ouverte, il donnait accès à l'une des nombreuses salles. On le fit entrer, ôter sa gabardine et asseoir. Quelques minutes s'écoulèrent, puis un autre homme pénétra dans le bureau, salua le commissaire et s'installa derrière la table.

- Commissaire Luka n'est-ce pas ?

Luka allait préciser que ce n'était pas son nom, et que… mais il n'en fit rien.

- Adjudant Mangin, dit-il en accueillant le commissaire d'une solide poignée de mains. On ne m'a prévenu de votre arrivée que ce matin, je dois vous informer que nous n'avons pas de quoi vous héberger mais…

- Aucun souci, j'ai réservé une chambre à l'hôtel près de la gare.

- L'hôtel des Postes ?

- Oui.

Un silence se fit pendant lequel chacun des deux hommes jaugeait l'autre. Le commandant de brigade n'aimait pas beaucoup la venue d'un ponte de Paris et Luka cherchait une entrée en matière pour ne pas perdre trop de temps. Ils prirent la parole tous les deux même temps, ça les fit sourire.

Le militaire se rendit compte que la porte était restée ouverte, il se leva pour la refermer, mais avant il se tourna vers le commissaire.

- Vous voulez quelque chose, sandwich, boisson ?

- Un café si c'est possible.

Le gendarme quitta la pièce. Pendant ce temps, Luka resta seul. Il crut porter la main à la gabardine, continua son mouvement jusqu'à sa jambe pour se gratter. Le bureau était sobre, bien rangé, chaque chose à sa place. Sur la table, une photo. Une femme et deux enfants. « Sa petite famille » se dit Luka en tournant le cadre légèrement. Il le replaça, se cala contre le dossier et étendit ses jambes. Il n'entendit pas son interlocuteur entrer et fut surprit par le claquement de la porte.

- C'est celui de la machine automatique, il n'est pas terrible, mais il est supportable.

- Merci. Ecoutez, je ne veux abuser de votre temps, alors si vous le voulez bien, j'en viens au but de ma visite. Nous avons sur les bras le crime d'une famille et nous avons un suspect, Chloé d'Arbanville. Ce qui au départ devait être une simple vérification à cause du mode opératoire s'est doublé d'une concordance par rapport à la présence de cette Chloé d'Arbanville sur votre territoire. Il semble qu'elle se soit rendue à Illiers pour rencontrer quelqu'un de sa famille. Enfin, de sa supposée famille, rien n'est certain. Bref, ce qui devait être un simple contrôle de routine, ne l'est plus et je voulais avoir votre avis.

- J'ai procédé à une petite enquête, en effet, les dates correspondent. Il est vrai qu'à l'époque, on n'avait aucune raison de relier le meurtre de la femme de chambre à cette madame d'Arbanville. On avait d'abord opté pour un viol et une exécution en règle pour faire taire la victime. Vous dites que le mode opératoire est similaire ?

- Entaille à l'arme blanche et on l'a laissé se vider de son sang. Mais surtout la pénétration et la précision de l'attaque.

Identique à la scène que nous avons découverte dans le squat de la rue Pajol, c'est du côté de…

- De la rue de Crimée, j'ai vécu un moment à Paris, quand j'étais enfant. Mais vers la gare du Nord, dans le quartier de la Goutte d'Or.

Un petit silence s'installa, le temps pour les deux hommes de visualiser ces lieux que Luka connaissait bien.

- Autre chose ? demanda le commandant de brigade en désignant du doigt la tasse vide.

Luka se contenta d'un hochement de tête pour dire non.

- Je me souviens bien de l'affaire, ça avait fait du bruit. On avait retrouvé la fille à la sortie nord du village dans le dévers, près du pont qui enjambe Le Loir. C'est un gamin qui a découvert le corps, deux jours plus tard. Aucun témoin, une fille sans histoire, un petit copain qui travaillait à la supérette. Il l'avait plaquée, on a même pensé à un suicide. L'artère fémorale tranchée, c'est peu courant. L'arme supposée, un couteau de cuisine. Il a été retrouvé dans le lit de la rivière, un peu plus bas. Bref, on n'avait rien pu prouver.

- Aucune violence ?

- Non, le médecin légiste de l'époque a été formel, elle ne s'est pas débattue, aucune trace de coups, rien.

- Pourquoi avoir pensé au viol alors ?

- La tenue, débraillée, le soutien-gorge mal replacé, la culotte baissée dans le jean reboutonné à la va-vite.

- Et le couteau, on sait sa provenance ?

- Oui, et c'est ce qui nous a amenés, dans un second temps, à penser au suicide. L'arme provient des cuisines de l'hôtel où elle travaillait comme femme de chambre.

- Vous pourrez nous faire parvenir les scellés, on ne sait jamais, pour les recoupements.

- Aucun souci, je vous envoie ça dans le courant de la semaine. Peut-être serez-vous plus chanceux que nous.

- Les empreintes n'ont rien donné à cause du séjour dans l'eau je suppose.

- Vous supposez bien.

Luka resta un moment pensif, il observait le gendarme en face de lui. Ce semblait être un brave homme, plutôt cordial mais qui ne s'en laissait pas compter. Il avait déjà dû en voir de toutes les couleurs et il en fallait sûrement beaucoup pour le désarçonner. Luka avait confiance en son jugement et il était persuadé que tout avait été tenté pour résoudre cette affaire. Et si elle ne l'avait pas été, ce n'était certainement pas par incompétence.

- Vous connaissez madame Slotievky?

- Un peu, pourquoi ?

- On pense qu'il y a lien familial avec Chloé d'Arbanville. Une sœur de la mère. Peut-être.

- Tout ce que je sais, c'est qu'elle habite au 52 de la rue de Chartres. On n'a jamais eu de problème avec elle. Une dame discrète qui vit seule.

- Bon, je pense qu'on a fait le tour. Merci pour le café, si vous pensez à quelque chose, faites-moi signe. Voici ma carte de visite avec mon numéro de portable.

Mangin raccompagna le commissaire jusqu'à la sortie. Avant de quitter la brigade, il demanda à l'un des hommes de faction d'aller chercher celui qui servait de chauffeur pour l'occasion. Ils attendirent tous les deux sur le pas-de-porte, juste devant l'entrée principale.

- Je suis quand même étonné par cette histoire, reprit-il. Cette fille avait fait une impression énorme. Le maire lui-même avait tenu à ce qu'elle joue lors d'un petit concert improvisé. Je revois bien, j'y étais. Une musicienne incroyable, elle avait subjugué son auditoire. Vous savez, elle n'est restée qu'une journée. Arrivée la veille au soir, elle est repartie le lendemain au matin. Maintenant, je peux vous dire que je vois les choses autrement.

- Elle aura pris la fuite !

- En tous les cas, sans précipitation aucune. Je me souviens même que la gérante de l'hôtel, justement celui où… Vous n'avez pas choisi cet hôtel par hasard ?

- En effet… Vous disiez vous rappeler quelque chose ?

- La gérante était désolée, car sa femme de chambre ne s'était pas présentée. Elle était en rogne, on recevait une délégation des anciens combattants. J'étais là pour régler les formalités, eh bien la jeune femme est passée devant moi tranquillement, je l'ai saluée, elle m'a répondu. Elle s'est même installée au petit salon pour attendre que ce soit l'heure de son train. Et dire qu'elle venait de tuer, ça paraît incroyable… enfin, si l'on relie les deux affaires. Bon, je vous laisse, voilà votre chauffeur. Heureux d'avoir fait votre connaissance.

Luka retraversa la cour, pour rejoindre le même véhicule. Il n'était venu que pour se retrouver dans l'hôtel qu'avait fréquenté Chloé et il avait insisté pour avoir la même chambre. Il avait fallu déménager un représentant de commerce. La possibilité de déposer son bagage avant de rejoindre la gendarmerie l'avait effleuré, mais avec ce chauffeur qui l'attendait, il avait dû remettre à plus tard son intention. Maintenant qu'il était devant l'hôtel des Postes, il allait prendre possession des lieux. Un hôtel simple, provincial, une bâtisse avec un seul étage, une ancienne maison bourgeoise de la fin dix-neuvième, rénovée avec goût. Devant la porte d'entrée, Luka prit un peu de temps pour lui. La fin d'après-midi était agréable, à peine une petite brise. Personne dans son équipe n'avait rien dit quand il avait parlé d'aller à Illiers, seul Philippo avait fait ses grands yeux ronds quand Luka avait expliqué qu'il préférait passer la nuit sur place. Mais il y en a à peine pour deux ou trois heures de route, avait dit Philippo une fois retrouvé un regard normal. Sans autre forme d'explications, il avait clos le débat en jetant les clefs du véhicule à Sadjo pour qu'il l'accompagne à la gare

Montparnasse.

Enfin, il se décida à pousser la porte. L'intérieur par contre avait un aspect vieillot qui détonait avec l'aspect extérieur. Le petit salon, évoqué par Mangin, se trouvait sur le côté du comptoir. Luka déposa sa valise sur le sol, puis patienta. La petite cloche était à portée de main, mais il ne pensait nullement à s'en servir. Le commissaire baignait dans une quiétude inhabituelle. Rien n'avait vraiment d'importance, sinon ce lieu. Il aurait très bien pu aller rendre visite à madame Slotievky, mais non, il avait remis cela au lendemain. Et tant pis s'il ne la trouvait pas. Ce n'est qu'après quelques minutes qu'un jeune homme se présenta derrière le comptoir.

- J'ai réservé une chambre au nom de Luka.

Le jeune homme salua le commissaire, consulta son registre puis attrapa une des clefs au tableau.

- La 27, à l'étage. Sinon, pour le même prix nous avons la 14, aussi à l'étage, plus spacieuse…

- Non, je veux la 27, coupa Luka.

Le jeune homme ne s'en offusqua pas, il se contenta de penser que le monde était composé de deux catégories de personnes, celles qui avaient la chance de pouvoir choisir et les autres qui devaient composer en faisant la tête.

- Est-ce que vous prendrez votre repas avec nous ? Ce soir, il y a un velouté d'asperges maison, une blanquette et une tarte Tatin en dessert.

L'idée lui convenait, ainsi, il n'aurait plus à sortir de l'hôtel, il voulait être tranquille. Une dame d'un certain âge, bien habillée, d'une taille moyenne à l'allure agréable se présenta.

- Vous êtes le commissaire de Paris ?

Luka opina de la tête tout en retirant sa gabardine à cause de la chaleur.

- On vous a donné votre clef je vois. Michel, vous voulez bien accompagner monsieur.

- Est-ce que vous vous rappelez d'une certaine Chloé d'Arbanville qui est descendue dans votre hôtel ?

- Michel, laissez-nous, vous vous occuperez de monsieur plus tard. Si vous voulez bien me suivre, nous serons plus tranquilles dans mon bureau.

Ils grimpèrent quelques marches, traversèrent la salle de restaurant puis prirent un petit couloir à gauche qui débouchait sur une pièce avec un piano. Un peu plus loin une autre porte. La gérante laissa passer Luka puis referma derrière elle. Elle indiqua une chaise à Luka et s'assit derrière le grand bureau encombré de factures, mais aussi de journaux et de catalogues. Le fatras de dossiers et de babioles contrastait avec les parties communes de l'hôtel où tout était bien rangé.

- Je savais bien qu'elle finirait par agresser quelqu'un. Elle était trop sensible et toujours à fleur de peau. Aussi, cette idée d'aller aux USA, excusez-moi, mais ça ne tient pas debout.

Luka avait en face de lui une personne qu'il n'aurait pas imaginée ainsi. Cette femme qui semblait posée, montrant une certaine assurance venait de se transformer sous ses yeux. Elle s'agitait sur sa chaise, ne cessait de se triturer les mains en tous sens. D'un coup rangeait un courrier abandonné sur le bureau comme s'il s'agissait de la dernière urgence. Pour le moment, Luka ne comprenait strictement rien au discours de cette personne.

- Vous savez, c'est la jalousie qui l'a poussée à agir ainsi. Le couteau, j'ai tout de suite noté sa disparition, je l'ai dit aux gendarmes lorsqu'ils sont venus pour enquêter.

Le commissaire que cette agitation intriguait au plus haut point, finit par se débarrasser de sa gabardine en l'accrochant au dossier de la chaise. Il déposa sur le sol sa petite valise qu'il avait gardée jusque là sur ses genoux.

- Mais de qui parlez-vous ?

- De Jeanne, la femme de chambre, voyons ! Vous êtes bien

là pour le suicide de cette pauvre fille. Pardonnez-moi, mais c'est une pauvre fille, penser qu'une personne comme madame Chloé d'Arbanville allait s'encombrer de ce genre de personne. Non mais pardon !

- Et qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareille ?

- Mais elle me l'a dit !

- Qui ? Excusez-moi, mais essayez d'être un peu plus précise.

- Jeanne ! Qui d'autre voulez-vous que ce soit ? Elle s'était attachée à Chloé… l'idiote !

- Vous voulez dire qu'elles étaient amoureuses l'une de l'autre.

- Pour un commissaire, vous n'êtes pas bien malin, pardonnez-moi de vous le dire. Mais non, Jeanne aimait les hommes, même un peu trop à mon goût. Elle a pensé qu'elles allaient devenir amies. Savez-vous comment elle va ?

- Qui ?

- Mais Chloé, nous n'avons plus eu de nouvelles depuis son passage et elle n'a pas répondu à mes lettres.

- Vous aviez son adresse ?

- Oui, celle de sa société d'édition musicale. Je l'ai trouvée sur l'Internet. Alors ?

- Alors quoi ?

- Les nouvelles !

- Nous n'en avons pas.

- Et ce n'est pas faute d'essayer, parce que nous avons toujours sa valise.

- Sa valise, celle de Chloé ?

- Elle est partie précipitamment, en robe à fleurs, juste avec son instrument, c'est l'employé de la gare qui me l'a dit. Elle n'a pas pris la peine d'emporter sa valise. Elle est restée là !

- Et elle est où cette valise ?

- Nous l'avons encore, elle doit se trouver dans notre local à bagages.

- Vous voudrez bien la déposer dans ma chambre.

La gérante se leva, ouvrit l'un des tiroirs de l'armoire dédiée à l'administratif et revint avec un papier à la main qu'elle tendit en avant.

- Le récépissé !... pour la valise !

- Ah…

Luka le remplit rapidement et le signa tout en posant sa question.

- Cette Chloé ne vous a pas parue étrange, ou bien bizarre ?

- Pardon ?

Luka dut répéter sa question, mais la réponse, il la connaissait. Parfaite, elle était parfaite, fascinante, une joie d'avoir croisé sa route, d'avoir pu écouter sa musique, envoûtante. Le mot envoûtante revint à plusieurs reprises. Visiblement, cette femme était encore sous le charme. Luka prit congé, la gérante lui répondit à peine et ne le raccompagna même pas à la porte. Elle ne pensa même pas à appeler Michel afin qu'il prenne soin du commissaire. Luka trouva tout seul l'escalier qui menait à sa chambre. 23, 25, 27. Il fit entrer la grosse clef au porte-clefs jaune sur lequel était inscrit en rouge le numéro de la chambre. On devinait à peine l'inscription sur la plaque de métal lustré par le temps. La pièce n'était pas très grande, mais très lumineuse. Les papiers peints dataient et les boiseries qui arrivaient à mi-hauteur auraient eu besoin d'un sérieux coup de jeune. Les draps étaient propres et sentaient bon. Sur la petite table, on avait disposé un bouquet de jonquilles fraîchement cueillies. Luka se laissa tomber sur le lit de toute sa hauteur. Le matelas amortit sa chute. Il cala ses chaussures sur le montant en bois, croisa ses bras sous sa tête et resta ainsi un long moment à méditer sur ce à quoi il venait d'assister.

Le téléphone était à portée de main. Il devait appeler Léna

et ensuite sa propre fille. Dans l'ordre. Mais il n'en fit rien. Il était sur le lit dans lequel avait dormi Chloé et il réfléchissait. Plus il avait d'informations la concernant et plus il avait l'impression étrange de se rapprocher d'une vérité que démentaient les faits. Il avait vu dans les yeux de la gérante une forme de fascination, mais aussi de la jalousie. Une certitude pour lui, elle en voulait à la serveuse qui avait été assassinée ou bien qui s'était suicidée. Car cette hypothèse restait d'actualité. Luka avait devant lui le compte-rendu, l'arme avait effectivement été jetée dans l'eau de la rivière à une dizaine de mètres en contrebas, guère plus. Donc elle avait pu très bien l'y envoyer elle-même. La pauvre serveuse, désespérée de n'avoir pas été prise au sérieux par Chloé, s'était trouvé un coin paisible pour en terminer avec le désespoir. Luka était maintenant persuadé que Chloé avait exercé une sorte de fascination sur cette fille de la campagne qui rêvait d'aventures et de grands espaces. La preuve en était les posters accrochés sur les murs de la petite chambre de la malheureuse bonne, en centre-ville. Une pièce de vingt-cinq mètres carrés cuisine et sanitaires inclus. Le grand Canyon côtoyait les gratte-ciels new-yorkais, Las Vegas jouxtait Elvis posant devant sa Graceland près de Memphis. Une boîte à poupée où l'on pouvait découvrir la photo d'un papa, sa fille sur les épaules devant un stand de tir à la fête foraine. Luka avait insisté, un petit crochet par l'appartement ne nous prendra guère de temps. Le chauffeur improvisé avait dû faire marche arrière et récupérer la clef et informer le commandant de brigade, lequel avait eu un petit sourire plein de malice. « Sacré commissaire ! » avait-il ajouté en tendant le trousseau à son adjoint.

Luka se leva, alla à la fenêtre et imagina ce que Chloé avait observé derrière cette même fenêtre. Puis il fila dans la salle de bain. Il s'observa dans la glace tout comme elle l'avait fait au moment de s'apprêter, avant d'aller rencontrer le maire pour dîner avec lui. Lui n'avait pas été envoûté par le personnage, il avait seulement vu l'opportunité de profiter de

la célébrité d'outre Atlantique qui venait jusque dans sa ville. Et pour pas un sou. Luka se dévêtit, se brossa soigneusement les dents, nu comme un ver devant la glace. Son corps était marqué par les signes de la vieillesse. Il tâta ses bourrelets qui avaient pris forme sur le haut de ses hanches. Il rentra son ventre mou et flasque. Il tira sur ses joues, fit deux ou trois grimaces, sortit son matériel de rasage, mais l'abandonna sur la petite étagère et toujours dans le plus simple appareil, il se glissa sous les draps. Le lit de Chloé, la chambre de Chloé, il avait même l'impression étrange de sentir son parfum, un parfum musqué aux effluves épais. Idée improbable, puisque jamais il ne l'avait côtoyée et que cette chambre avait été nettoyée et aérée de nombreuses fois. Etaient-ce les prémices de l'endormissement qui embrumaient son esprit. Etait-il déjà dans un demi-sommeil, lui que la nuit n'arrivait pas à faire fermer les yeux ?

16

Jeudi, le 1er avril 2005

Luka eut beaucoup de mal à émerger. Le temps filait. Le commissaire se rendormit à deux reprises et il fallut les coups répétés de la femme de chambre pour le faire réagir. Ce fut devant la porte qu'il se rendit compte qu'il était nu, heureusement, il n'avait pas ouvert. « Une minute ! » Très vite, il enfila son pantalon, sans prendre le temps de mettre de sous-vêtements puis son sous-pull à même la peau. Enfin il ouvrit.

- Excusez-moi, mais le monsieur d'hier vous attend avec la voiture. Il m'a dit que vous étiez au courant…

Luka regarda son poignet, la montre n'y était pas.

- Il est presque neuf heures, monsieur…

- Dites au chauffeur que je descends dans une minute… et préparez-moi une tasse de café avec… un croissant… merci…

Dans la voiture pour se rendre chez madame Slotievky, la demi-sœur potentielle de Marthe Valéry, le commissaire finissait son croissant.

- Excusez-moi, si j'avais su, je serais venu plus tard, mais l'adjudant Mangin…

- Non, non, vous avez très bien fait. J'ai passé une nuit exécrable et je me suis endormi au petit matin.

Luka préféra garder pour lui-même le fait qu'il avait dormi comme un bébé pour la première fois de sa longue carrière. Pour l'instant, il n'avait qu'une idée en tête, voir cette madame Slotievky dont il était fait mention à plusieurs reprises dans le

dossier médical de Louise d'Arbanville. Son chauffeur le déposa devant la porte du 22 puis se penchant vers la fenêtre passager qu'il ouvrit tant bien que mal à bout de bras :

- Je vous récupère dans combien de temps ?

- Ne vous occupez pas de moi, je rentrerai à pied, ça me fera du bien de marcher un peu. Par contre, venez me prendre à l'hôtel vers dix-sept heures, je voudrais dire un mot au commandant de brigade avant de repartir pour Paris. Si ça ne pose pas de problème, évidemment.

- Pour moi, c'est parfait, répondit l'homme qui avait conduit le commissaire, bien trop content d'avoir son après-midi pour lui.

La maison était petite et mal entretenue. Le jardinet devant avait été laissé à l'abandon depuis longtemps et la façade méritait un bon coup de peinture. Le commissaire s'avança jusqu'au portail en ferraille. Maints endroits étaient attaqués par la rouille. Une sonnette moribonde attendait qu'on la ranime. Luka appuya d'abord un petit coup, puis il attendit un moment. Comme il ne perçut aucun mouvement à l'intérieur de la maison, il enfonça le bouton à plusieurs reprises pour enfin laisser le doigt dessus.

- Elle ne fonctionne pas, ce n'est pas la peine de vous acharner.

Le commissaire se retourna pour découvrir une vieille dame avec un caddie débordant des courses qu'elle venait de faire. Elle portait une blouse à fleurs au-dessus de sa robe et des chaussettes en laine épaisse. Ses chaussures n'avaient plus vraiment de forme à force d'avoir été portées et déformées par ses énormes pieds.

- Au lieu d'esquinter tout, venez m'aider à monter mes commissions.

La vieille dame sortit un gros trousseau de clefs et abandonna son chargement en bas des escaliers.

- Bah, allez… fit-elle en désignant le caddie au commissaire

qui observait cette scène comme s'il était là en spectateur. Il finit par se décider et fit monter le chargement assez lourd, marche par marche.

- Qu'est-ce que vous trimbalez là-dedans, un sac de ciment ?

La vieille ne répondit rien, elle entra dans la maison sans même s'occuper de Luka qui s'escrimait sur le caddie. Elle enleva son manteau, l'accrocha à l'une des patères dans l'entrée. Elle se dirigea dans la cuisine pour se servir un grand verre d'eau. Avant de revenir dans l'entrée, elle prit soin de rincer son verre et de le déposer à l'envers sur la paillasse. Un instant, elle resta immobile devant la petite fenêtre face à l'évier en grès, moucheté de différentes teintes de gris. Elle semblait absorbée par quelque chose de précis, mais en réalité, il n'en était rien. Il fallut que le commissaire débarque dans la cuisine pour qu'elle s'intéresse à lui.

- Vous l'avez mis où ? Devant le regard étonné du commissaire elle ajouta : le caddie !

Luka s'éclipsa et revint avec, jusque dans la cuisine. Elle reprit le verre, le remplit à moitié et le tendit à Luka. Il le but d'un trait et le tendit pour en obtenir un deuxième. La vieille fit ce qu'on attendait d'elle sans l'ombre d'une remarque puis elle s'attela à vider les courses, déposant un à un les produits sur la toile cirée. Elle organisait d'un côté ce qui était destiné au frigo et de l'autre ce qui devait rejoindre le placard.

- Madame Slotievky ?

- Qui voulez-vous que ce soit, la Joconde !

- Je suis le commissaire Luka de la police judiciaire de Paris.

- Passez-moi tout ce qui va dans le frigo. Puisque vous êtes là, autant vous rendre utile.

Luka attrapa la bouteille de lait, puis les œufs, le beurre et passa les éléments un à un.

- Pas trop vite et plus bas, j'ai mal dans les épaules, je ne peux pas lever les bras.

Tout en continuant à l'aider, Luka interrogea la vieille.

- Vous avez reçu la visite de Chloé d'Arbanville, il y a quelque temps déjà.

- Comment vous dites ?

Luka répéta le nom et le prénom puis ajouta qu'il s'agissait de la fille présumée de madame d'Arbanville. Voyant que cela n'avait pas l'air de dire quoi que ce soit à la vieille plongée dans son frigo, Luka précisa « Louise, de son prénom ». Une amie de votre sœur.

- Demi-sœur…

- Demi-sœur, et elle serait…

- Bon, je sens que vous êtes le genre de gars dont on ne se débarrasse pas comme ça. Vous êtes comme les curés, la confession, sinon, pas moyen d'avoir la paix. Ou bien comme les amants, mais à priori, je vous range dans la première catégorie. Laissez-moi finir et on s'installe dans le salon. Vous aimez la Suze ?

Avant que Luka ait le temps de préciser qu'il préférait le whisky, elle ajouta « De toute façon, je n'ai que ça… »

- Un verre d'eau ou bien un café fera l'affaire.

- Vous êtes une vraie bonne femme à boire de l'eau tout le temps… Vous faites un régime.

Luka ne prit pas la peine de répondre, de toute façon la vieille dame n'attendait pas qu'on lui dise quoi que ce soit. D'un geste de la main elle désigna ce qui était à l'autre bout de la table et Luka comprit qu'il fallait maintenant s'occuper du placard. De la même façon, il passa les pâtes, le sucre, le café Grand-Mère dont il avait horreur, les galettes Saint-Michel et le chocolat. Il fit attention à ne pas précipiter les choses. Sans trop savoir pourquoi, le commissaire se sentait comme chez lui ou plus exactement comme chez une parente. Tout paraissait naturel, rien ne le surprenait, comme si cela faisait partie intégrante des informations qu'il était venu trouver.

- Les fruits et les légumes ?

- On verra plus tard.

Ensuite, ils passèrent dans le salon. Madame Slotievky sortit deux petits verres du buffet, dans la partie haute. Dans la partie basse, elle se saisit de la bouteille de Suze et en remplit les deux verres à moitié. Luka considéra qu'il ne servirait à rien de protester, il se contenta de faire signe qu'il en avait assez quand elle voulut en rajouter une rasade. Elle reposa la bouteille sur la grande table rustique, recouverte d'une nappe en broderie. Elle prit son verre attendit que Luka fasse de même. Elle but une gorgée, Luka en fit autant et ne put retenir une moue à cause du goût âpre de la gentiane.

- C'est pas de l'eau ! ironisa la veille dame.

Luka eut un léger sourire, il but une autre gorgée, puis reposa son verre.

- Que pouvez-vous me dire au sujet de cette Chloé ?

- Peu de chose, je ne l'ai vue qu'une fois. On a parlé quoi, une dizaine de minutes.

- Et elle est repartie ?

- Non. Elle est restée un moment, à cause de la bouteille de gaz. Oui, elle m'a aidé, puis nous avons bu le café. Elle ne l'a pas aimé. Enfin, c'est ce que j'en ai déduit quand elle l'a comparé à celui qu'elle boit en Amérique.

Le petit verre monta jusqu'aux lèvres de la vieille dame, elle le finit d'un trait.

- Laissez si vous n'aimez pas… finalement, ce n'est pas très bon… mais ça me fait passer la mauvaise odeur qui me remonte dans la bouche. Luka n'en fit rien et avala une nouvelle gorgée.

- Que voulait-elle ?

- Que je lui parle de Marthe…

- Votre demi-sœur…

- Vous comprenez vite à ce que je vois. Pour tout vous dire,

j'ai d'abord pensé, en le voyant pour la première fois à la porte de l'entrée, que c'était la fille de Marthe… A cause de la ressemblance, crut-elle bon de préciser en voyant que Luka ne réagissait pas. Puis elle m'a dit qu'elle était la fille de l'autre. Ma sœur avec une autre femme, vous imaginez que ça peut se faire des trucs pareils, honnêtement.

Oui, Luka imaginait bien la chose, surtout depuis que sa fille avait emménagé avec une autre greluche et qu'il aurait bien aimé savoir ce qui se tramait vraiment. Il soupira en y repensant, ce que la vieille dame prit pour assentiment.

- Et voilà toute l'histoire… après elle est repartie et je lui ai dit que je ne voulais plus jamais la revoir.

- Et vous ne l'avez plus revue…

- Malin avec ça ! Avec un type comme vous, les voyous n'ont qu'à bien se tenir !

Sur cette remarque, Luka finit le restant de son verre et le tendit pour en avoir à nouveau.

- On y prend goût à force, surtout quand on n'a rien d'autre à se mettre sous la langue… Vous me faites pitié…

La vieille se leva, fila dans la cuisine et revint avec une bouteille de Whisky et une bouteille de blanc sec.

- Personnellement, je n'aime pas ces cochonneries que nous envoient les Ricains, mais vous, je sens que vous allez apprécier. Je vous laisse vous servir, c'est l'autre crétin d'à côté qui me l'a ramené de son séjour à Boston. J'ai toujours pas compris ce qu'il est allé faire là-bas.

Luka attrapa la bouteille, étudia l'étiquette et conclut que le voisin ne s'était pas fichu d'elle. Il s'en versa un fond pour rincer le verre, le but d'un trait et remplit le verre à nouveau.

- Et vous lui avez dit quoi ?

- Au voisin ?

- Non, au sujet de votre sœur…

- J'avais compris, je suis pas toute jeune, mais je sais encore

tenir une conversation, répondit-elle tout en enlevant le bouchon de la bouteille de blanc. Elle se servit un demi-verre, puis comme elle l'avait fait tout à l'heure, elle rajouta une rasade.

- Vous savez pourquoi je lui ai dit que je ne voulais pas la revoir ?

Luka regarda la veille dame, il trouva que son visage avait pris un air de tristesse. Il se contenta de boire son whisky. Au fond de lui, il savait pourquoi, plus exactement, il devinait qu'il était question de souvenirs qu'on préfère ne pas trop inviter à revenir.

- Justement pour éviter de faire ce que je m'apprête à faire parce que j'ai bien compris que vous êtes du genre persévérant. Le genre que quand on le fout dehors par une porte, il revient par une autre. Vous me rappelez le chien de la mémé d'en face. Vous lui tirez une savate pour qu'il décampe et il rapplique cinq minutes plus tard, la queue entre les pattes. Remarquez, à force de traverser la rue pour venir pisser devant ma porte, il a été fauché par un quinze tonnes. La vieille se leva à nouveau, son verre à la main.

- Excusez, mais faut que je mette de l'eau à chauffer, j'ai un pot-au-feu dans le frigo qui attend. Si ça vous dit, y en a pour deux. Restez pas dans le salon, pour avoir la petite histoire va falloir venir dans la cuisine. Les légumes vont pas s'éplucher tout seuls… Apportez les boissons…

Luka se leva à son tour, suivit la vieille emportant avec lui les bouteilles et son verre. Une fois dans la cuisine, il tira la chaise adossée contre le mur et s'installa pendant qu'elle farfouillait dans son frigo. Elle étala les légumes sur la table.

- Je vois que vous prenez vos aises… Je vous préviens, je ne fais pas pension de famille… Dans le tiroir qui est de votre côté, il y a un épluche-légumes et un petit couteau, personnellement, j'ai jamais pu me faire aux économes, c'est des instruments pour les droitiers… Le petit couteau, c'est pour moi, y en a un autre pour vous si vous préférez.

Luka referma le tiroir, rabaissa la toile cirée, et lui passa l'ustensile.

- Vous savez, c'est une histoire minable, un père pochetron qui aimait les gamines. Ce salaud s'est mis à reluquer ma demi-sœur lorsqu'il en a eu assez de me tringler. A partir de là, j'ai fait ce qu'il fallait pour mettre un terme à tout ça. J'ai préféré partir vivre avec lui. Un jour, j'ai attendu qu'il soit saoul, puis je l'ai poussé un bon coup, une fois par terre, je l'ai achevé avec une grosse pierre. Les gendarmes sont venus, j'ai tout dit comme je viens de vous le raconter, on m'a placée dans un internat et j'ai plus jamais revu ma demi-sœur… Jusqu'à l'arrivée de cette gamine… D'un seul coup, tout est revenu… L'autre porc et tout et tout, si vous voyez ce que je veux dire… Heureusement qu'il m'a pas foutue enceinte… Voilà vous savez tout. Si ça vous ennuie pas trop, j'vais finir mon pot-au-feu toute seule.

- Une dernière question, vous les lui avez expliqués vos rapports avec votre père comme vous venez de me les présenter ?

- Non, je suis restée dans le vague, je lui ai juste dit que quand sa mère…

- Donc Marthe votre demi-sœur…

- Vous allez pas me couper toutes les cinq minutes, à force je perds le fil.

- Excusez-moi.

- Y a pas de quoi. Marthe, la copine de sa mère, avait sept ans quand je suis partie avec ce vieux cochon…

- Et après ?

- Je croyais que vous n'aviez qu'une question ! Marthe est retournée avec notre mère et elles ont vécu ensemble jusqu'à ce qu'elle devienne adulte. Tous les ans, le seize novembre pour être précise, je recevais une carte de ma demi-sœur… La date anniversaire de la mort de mon père, son beau-père… Et je ne sais pas comment Marthe l'a appris… Mais une chose est

certaine, Chloé n'en savait rien, et en sortant de chez moi, elle n'en savait toujours pas plus…

Luka hésitait, il aurait aimé poursuivre cet entretien. Dans cette pauvre maison, il se sentait bien. Pourtant, tout était fait pour lui filer le cafard. L'escalier sombre au bout du petit couloir paraissait immense. Un buffet sans âge adossé à un mur revêtu d'un papier aux couleurs passées finissait de se décrépir. Des odeurs fortes, épaisses parvenaient jusqu'à lui. Elles se mélangeaient à celle des légumes que la veille femme tronçonnait pour les jeter dans l'égouttoir grisâtre fait d'une matière qui le rendait léger, contre toute attente. Sur le feu, un faitout en alu, rempli d'eau, bouillait déjà depuis un moment. Luka se leva de sa chaise, s'approcha du brûleur. Il eut une soudaine envie d'y allumer une cigarette, mais se contenta de le baisser. L'absence de paroles n'était perturbée que par les bruits de préparation du pot-au-feu.

- Vous allez finir par prendre racine à rester là les bras ballants.

- Votre mère, qu'est-elle devenue ?

- Commissaire, c'est bien comme ça qu'on vous nomme ! Je peux vous dire une chose, vous portez votre fonction dans la peau. A ce que je sais, elle est morte de mort violente. A moi de vous poser une question, qu'est-ce qu'elle a fait cette Chloé pour mériter toute votre attention ?

- Rien, enquête de routine.

- Poser les questions, vous savez faire, mais y répondre quand on vous les adresse, c'est une autre affaire… remarquez, d'une certaine façon, je préfère pas savoir. Cette fois, je vous mets dehors. Je vous raccompagne pas, vous connaissez le chemin.

Sans un mot, le commissaire regagna le couloir, attrapa sa gabardine restée dans le salon et referma la porte délicatement avant de quitter la maison. Un sentiment étrange le traversait. Comme s'il quittait un lieu familier pour faire des courses, ou bien s'occuper du jardin avant un café

chaud l'attendant sur le fourneau. Une fois dans la rue, il resta un moment les mains dans les poches, à réfléchir. Quelque chose ne collait pas, il venait de réaliser que cette vieille femme ne l'était pas tant. Il se parlait à lui-même, dans un murmure à peine audible. « Sa demi-sœur Marthe, devait avoir une vingtaine d'années quand elle a eu Chloé… Chloé a une vingtaine d'années… Mettons qu'elles aient dix ans de différence… Ça fait quoi, une bonne cinquantaine en comptant large… » Il ne finit pas sa phrase, car il réalisait ce que cette femme avait dû endurer pour être dans un tel état. Un visage bouffi, que l'alcool avait raviné. Elle était grosse et empestait la transpiration. Ce n'était pas le temps qui avait usé cette femme, mais la misère d'une vie détruite par un père lubrique. La vieille dame n'en était pas une. Luka fit quelques pas, s'arrêta et prit son téléphone sur lequel il sélectionna le numéro de Philippo. Au bout de quelques sonneries ce dernier décrocha enfin. Il ne comprenait pas pourquoi son adjoint mettait toujours autant de temps à répondre et ça l'exaspérait.

- Ah enfin !… Tu me cherches des infos sur madame Slotievky et la mort de son père… il y a une quarantaine d'années… Illiers-Combray, 22 rue de la Maladrerie… Oui… Eh bien tu t'y mets dès maintenant au lieu d'être affalé derrière mon bureau… Et enlève tes pompes de dessus, on n'est pas au USA !

Philippo regarda son portable comme s'il s'agissait d'un engin diabolique.

- Tu crois que le patron a mis des caméras dans le bureau, dit-il en s'adressant à Jean-Paul occupé à taper son rapport sur le gang des distributeurs de billets SNCF.

- Qu'est-ce qui te fait penser un truc pareil ?

- Comment il a pu voir que j'avais mes pompes sur son bureau ?

- Tu as toujours tes pompes sur son bureau.

- Seulement quand il n'est pas là, alors comment…

- Tu m'emmerdes avec tes questions à la gomme, je voudrais finir ce rapport avant d'aller manger. Tout le monde sait que tu fous tes pompes sur le bureau, quelqu'un aura cafté…

Philippo enleva ses pieds du bureau, hésita un moment, puis se décida à aller prendre un café. Pour une fois, il n'avait pas trop de travail. Cela ne se produisait qu'exceptionnellement, à chaque fois que le patron était en déplacement sans lui. Philippo était un personnage étrange, il donnait l'impression d'être un fainéant qu'il fallait remuer continuellement, mais quand il n'avait rien à faire, il était malheureux. Encore plus quand le patron le mettait sur la touche. Une fois dans les escaliers, il se rappela qu'il avait une recherche à faire. Il stoppa brusquement entre deux étages et pivota sur lui-même pour remonter. Une secrétaire qui descendait se retrouva dans ses bras, les dossiers en vrac étalés sur les marches.

- Qu'est-ce qui vous a pris de faire demi-tour comme ça ?

- Une urgence mentit Philippo tout en aidant cette personne qu'il voyait pour la première fois. Il la trouva jolie, bien habillée. Après avoir entassé quelques chemises cartonnées, il les lui remit puis repartit en s'excusant. Il s'arrêta quelques marches plus haut.

- Y a pas de mal, j'espère ?

La femme se tourna vers lui, haussa les épaules puis elle ajusta sa pile de dossiers.

- C'est comment votre petit nom ?

Une nouvelle fois, elle haussa les épaules, reprit sa descente, une fois au niveau du palier inférieur, elle pencha la tête au-dessus de la rampe.

- Laure !

- Et moi, vous me demandez pas ?

- Philippo, vous travaillez avec le commissaire Luka, phrase que Philippo entendit à peine, car la fille avait déjà disparu.

- Vous n'avez rien d'autre à faire que de conter fleurette dans les escaliers.

Philippo se tourna pour découvrir le grand patron.

- Luka en est où avec l'affaire Colancourt ?

- Vaudrait mieux lui poser la question directement, tenta Philippo.

- C'est à vous que je la pose et il me semble que vous faites partie de son groupe non ! répondit sèchement le grand patron.

- Eh bien, il est à Illiers pour vérifier des informations sur Chloé d'Arbanville et faire les recoupements nécessaires avec ce que nous avons récupéré auprès de l'hôpital…

- Et le type qui a partagé l'appartement avec elle, du côté de la Tour Eiffel…

- Celui de la rue Exelmans ?

Le grand patron opina du chef.

- Ça n'a rien donné. En tous les cas pour notre affaire. Il est mouillé dans des reventes véreuses de bagnoles avec compteur trafiqué et une histoire de deal qui a mal tourné, mais sinon, rien pour nous. On a eu les infos par les gars de Nice, il est pincé pour de bon et il s'est allongé pour tout. Même des histoires de prostitution dans le milieu gay quand il était sur Paris. On n'a aucune raison de penser à autre chose. Quand les gars de Nice l'ont coincé, il était au bout du rouleau.

- On connaît son identité maintenant, je veux dire complète ?

- Oui, en réalité c'est Stéphane Delorme et il se fait appeler Stévi. Un gars qui vient du neuf trois. Sans histoire jusqu'à l'âge de dix-sept ans, puis il a disparu, la famille n'a plus eu de nouvelles jusqu'à nous. Pour tout dire, ses parents pensaient qu'il était mort. Des petites gens, tous les deux à la retraite, lui

ancien cheminot et elle, secrétaire dans une boîte d'électroménager.

Le grand patron resta un moment silencieux, le temps de réviser son point de vue sur le Philippo qu'il avait toujours considéré comme flic sans envergure. Il venait de comprendre pourquoi Luka tenait à l'avoir dans l'équipe. Les notes, ce n'était pas sur un petit carnet qu'il les trouvait, mais directement dans sa tête !

Philippo remontait, les mains dans les poches, tranquillement, en sifflotant. Lorsqu'il arriva il vit un type dans le bureau, chemise cravate, costard, petit attaché-case, bien propret, la coiffure moderne et des lunettes dernier cri sur le dessus de la tête. En passant le long du local, il essayait d'imaginer qui pouvait bien occuper sa salle, où, pour une fois, il pouvait se la couler douce puisque les deux autres étaient de sortie. Il misa sur le type des ordinateurs pour la gestion du réseau intranet de la police. Il en était à représentant en crayons et stylos bille, lorsqu'il se frappa le front. « L'archi ! », il accéléra, déposa son café sur le rebord, rajusta sa tenue avant d'entrer, se passa la main dans les cheveux.

- Bonjour, excusez-moi un dossier urgent à voir avec le grand patron, mentit Philippo en rosissant, ce qui fit sourire l'homme qui avait attendu patiemment qu'on se rappelle de lui.

- Je suis l'expert que vous avez fait nommer en urgence pour l'étude des plans concernant le niveau -1 de la Tour Montparnasse.

Philippo lui serra la main, l'invita à s'asseoir et lui, prit la place de Luka.

- Je vous écoute.

- Pour faire simple, il n'y a aucun accès dérobé ou oublié qui permettrait de s'échapper de votre couloir autrement que par le parking ou l'accès principal pour gagner ground zero, précisa l'expert avec un accent anglais parfait.

- Pardon ?

- Le rez-de-chaussée, si vous préférez, comme pour les maisons.

Philippo hésita un moment avant de juger si, oui ou non, il se foutait ouvertement de lui.

- Et c'est tout alors.

- Pour le couloir, oui. Mais puisque vous m'aviez confié l'étude du niveau -1, j'ai passé en revue le parking et…

- Le parking, on s'en fiche, l'homme que nous cherchons à localiser aurait utilisé une trappe ou un accès dérobé pour disparaître.

- A part la trappe d'aération, je ne vois aucun autre accès.

- Ah, ben voilà qui devient intéressant. Voyons ce que vous nous avez dégoté ?

- Là, c'est le couloir qui vous intéresse. Tout le long, à environ 1m80 du sol, vous avez un conduit d'aération avec ici, là et là, un accès, tous protégés par des grilles.

- Parfait, je pense que nous tenons une piste sérieuse.

- Très heureux d'avoir pu contribuer à la résolution d'un problème. Si vous avez besoin d'autre chose, ma carte de visite est épinglée au compte-rendu et aux plans.

- Je pense que tout est parfaitement clair et nous n'aurons guère besoin de vous déranger.

Philippo salua l'expert puis le poussa de manière cavalière vers la sortie, ce qui, ajouté au ton hautain qu'avait utilisé l'adjoint du commissaire, énerva quelque peu l'architecte. Architecte dérangé dans son travail pour une demi-heure d'attente et cinq minutes qui avaient suffi pour faire le tour d'une question qu'il aurait pu régler à distance. Le téléphone de Philippo sonna à nouveau, il attendit que son morceau préféré finisse pour répondre.

- Allô, commissaire ?

« Tu peux pas décrocher plus vite nom d'une pipe ! J'avais

oublié l'expert en architecture… »

- Pas de souci, je m'en suis occupé…

« Et alors ? »

- Alors on a une piste ! Les conduits d'aération, expliqua fièrement Philippo.

« C'est quoi ces salades, je m'en fous des conduits d'aération, tu crois que notre type, pendant qu'on lui tirait dessus et qu'on le poursuivait a pris le temps de sortir un tournevis pour démonter des grilles à deux mètres du sol ! »

- 1 mètre 80…

« Elles auraient été à 5 centimètres que ça n'aurait rien changé. »

- Alors pour le couloir, y a pas d'…

« Mais on s'en fout du couloir, c'est le parking du sous-sol qui m'intéresse. Je t'ai laissé une petite note sur le bureau. »

- J'ai pas trouvé…

« Tu me retrouves l'expert, tu me le bichonnes et tu lui parles du parking et tu fais fissa ! »

Philippo regarda son téléphone pour vérifier qu'on avait effectivement bien coupé la communication sans autre forme de procès. Il s'énerva à chercher le dossier de l'expert sur son propre bureau avant de réaliser qu'il l'avait tout simplement abandonné sur celui de Luka. L'idée étant de localiser la carte de visite avec le numéro à composer. Est-ce le trombone de mauvaise qualité ou bien le désir inconscient qui habitait Philippo, mais le petit carton avait atterri dans la poubelle. Une fois retrouvé, il s'y reprit à trois fois pour composer le numéro à cause de la précipitation.

- Allô, monsieur Charles ?

« Charles Dumont, oui, que puis-je pour vous ? »

Philippo dut négocier un long moment afin que l'expert daigne faire demi-tour. De guerre lasse, il céda à l'exigence de monsieur Dumont : parler directement au patron !

Lorsque ce dernier arriva, il entra dans le bureau sans même frapper, fit remarquer à Philippo que sous sa chaussure se trouvait un post-it rose. Philippo se demandait comment ce bout de papier avait bien pu arriver sous sa semelle. C'est en reconnaissant l'écriture de Luka qu'il comprit que l'idée de mettre ses pompes sur le bureau n'en était pas une.

- Comme je l'ai dit à votre collègue, à part le conduit d'aération…

« Le parking, c'est le parking qui nous intéresse… coupa la voix nasillarde de Luka du fait de l'amplification. »

- Pourtant, votre collègue avait la certitude que le couloir…

« Mon collègue est un imbécile, voilà tout, passons au parking. Philippo, tu t'approches, tu prends ton bloc et tu notes tout ce que nous dit monsieur Dumont, et avec précision ! »

- Le parking ne montre rien de particulier, les accès sont clairement identifiés et sont tous sous le contrôle d'un badge.

« Mais… »

- Il y a les anciens ascenseurs privés, ceux qui montaient directement dans les appartements de grand standing au sommet de la Tour. Les accès sont condamnés car ils ne sont plus aux normes et surtout, ils sont devenus inutiles depuis que les ascenseurs principaux sont dédiés.

« Ça veut dire quoi ? »

- Que les ascenseurs principaux peuvent être dédiés aux étages supérieurs, si nécessaire, ce que les conditions de sécurité avaient empêché jusqu'à présent.

« Combien sont-ils ? »

- Les ascenseurs condamnés, quatre…

« Philippo, tu les repères avec monsieur Dumont, puis tu files sur place avec le grand black pour voir ce que ça dit. Tu chopes Jean-Paul et tu le mets sur la liste de ceux qui possèdent les appartements de grand standing. Merci

monsieur Dumont pour votre précieuse collaboration. Et tu informes la substitut au fur et à mesure des découvertes. Je l'appelle tout de suite pour lui expliquer notre option. »

Philippo se redressa pour faire face à l'homme qui le toisait, un sourire ironique sur le visage. Il avait en horreur ce type de personnage, sûr de lui, genre premier de la classe. Monsieur Parfait. Il dut faire un effort considérable pour écouter son interlocuteur et surtout écrire sous sa dictée les informations essentielles.

Luka, une fois installé dans le compartiment avant du TER, avait déposé sur sa tablette le dossier médical de Louise, la mère de Chloé. Il parcourait des yeux le compte-rendu du psychiatre :

Deuxième jour d'évaluation : Je la vois toujours dans sa chambre. Elle est prostrée, ne répond à aucune de mes questions. Elle semble impassible, mais c'est une attitude trompeuse, elle peut d'un coup, sans le moindre signe avant-coureur, devenir extrêmement violente. Elle a encore agressé un membre du personnel d'entretien. ITT de trois semaines. Il est difficile de dire si elle est dans une sorte de demi-conscience, ou bien si elle est parfaitement réceptive à ce qui se passe, mais reste sans réaction. Deux fois son regard s'est posé sur moi, j'ai eu l'étrange impression d'être observé. Étudié, serait le terme exact. Lorsque j'ai quitté la salle, je l'ai distinctement entendue prononcer un prénom. Celui de Yasmina, le prénom d'une de mes patientes. J'ai attendu un peu, elle semblait converser avec elle. Ce deuxième jour d'évaluation confirme sans le moindre doute les éléments du premier : une forme de folie dissociative. J'ai pris la décision d'éviter pour le moment d'insister sur son identité, cela n'a qu'un effet, la rendre violente envers elle-même.

Luka leva le nez de sa feuille, par la fenêtre défilait une province qui commençait à se compromettre avec la banlieue.

On quittait la forêt de Rambouillet pour traverser les dernières campagnes avant que Trappes et Versailles ne précèdent l'entrée dans Paris. Le petit carnet étant sous le dossier, Luka le fit glisser jusqu'à lui et inscrivit dessus Yasmina, une patiente qui pouvait avoir été amie avec la mère de Chloé. Il poursuivit rapidement sa lecture. Un nom l'arrêta, Steiner. Il était fait mention d'un docteur qui avait soigné Louise. Il ajouta ce nom sur son calepin, suivi d'un point d'interrogation. Puis il revint du début du dossier pour chercher le nom du premier psychiatre. « Panisse, elle l'a appelé comme dans la trilogie de Pagnol. Brun, le psychiatre s'appelle Brun ! » Luka parlait tout haut sans s'en rendre compte. Il tira le feuillet et le plaça au-dessus de l'autre.

8 avril 98 : Le premier contact a été plus complexe que je ne le pensais. Elle semble ne pas ressentir la douleur. Très vite, il a fallu l'attacher pour la protéger d'elle-même. Il sera très difficile de la recevoir dans le bureau. Elle refuse tout traitement. La confusion de personnalité est patente. Il est peu probable que ce soit une simulation. Pour quelle raison ? Le procès ? Les plaies restent profondes et ont du mal à cicatriser. Très étonnant qu'elle ait pu survivre à des telles entailles. En parler à Merleau, avait été ajouté à crayon rouge.

P.S. Se méfier, elle est d'une force incroyable.

- Tu aurais dû faire plus attention à tes propres remarques, dit Luka à haute voix.

Il ne remarqua même pas l'air surpris de la brave dame assise en face de lui. Il tourna la tête du côté des champs. Le train était à l'arrêt. Il n'en comprit la raison qu'à l'annonce d'un incident sur les voies.

- Ça peut durer des heures, dit la veille dame.

- Ah.

Luka se replongea dans sa lecture.

L'infirmière de garde m'a rapporté un de ces moments très déroutants où elle semble plongée dans une sorte de rêverie éveillée. Elle a mentionné une « poupée mimi ». L'expression « le chat » est apparue au milieu d'un discours incompréhensible, l'animal semble relié à des souvenirs lointains en compagnie d'un enfant nommé Laurent. L'histoire de l'araignée dans un appentis me fait penser tout de même à de la maltraitance.

- Pas besoin d'être psychiatre, pour le deviner, lança Luka à haute voix comme s'il s'adressait à la veille dame. Laquelle se contenta d'opiner de la tête.

Le délire s'accentue, elle parle à quelqu'un qui n'est pas là. Il est question de bêtes noires. Ce n'est pas très clair. L'infirmière a dû intervenir. Une peur panique s'était emparée de madame d'Arbanville, persuadé qu'elle était que ces bêtes la pénétraient par tous les orifices. Elle continue d'appeler un certain docteur Steiner.

Je la verrai demain dans mon bureau.

Luka ne put s'empêcher d'ajouter un « e » à persuadée.

- Encore ce Steiner. Il faudra que je demande à Philippo de me trouver l'asticot.

- L'ordre des médecins.

- Je vous demande pardon.

- Il doit être inscrit à l'ordre des médecins. Ma fille… continua la vieille dame, mais Luka n'écoutait déjà plus.

19 heures, elle a encore fait sauter ses agrafes, il a fallu agir en urgence. Pour arriver à intervenir, il a été nécessaire de l'appeler Marthe Valery !

Luka essayait de se convaincre que peut-être, il s'agissait là de la vérité, que les médecins se trompaient, que la justice se trompait, que tous se trompaient. Mais aucun doute n'était permis. Louise avait assassiné sa compagne sans l'ombre

d'une hésitation et mis le feu à leur maison. Il était même probable qu'elle se soit débarrassée de sa propre mère, devenue trop encombrante. Les constatations du légiste sur la mort de Marthe ne permettaient pas le doute. La dentition ne laissait pas la place aux tergiversations, et même si cela ne suffisait pas, la fracture de la clavicule ajoutait une preuve de plus. Quant à Louise, si ses papiers d'identité étaient à peine lisibles à cause de l'incendie, les empreintes excluaient toute autre hypothèse. Luka aurait aimé le contraire, sans raison, pour le jeu qu'il s'imposait en découvrant les notes des psychiatres, histoire de les prendre en défaut. Le délire, voilà ce qu'il restait, une mère délirante qui avait attenté à la vie de son enfant et massacré son amie dans une confusion mentale majeure. Pauvre Chloé, pensa-t-il. Dans un deuxième temps, il se dit qu'il faudrait qu'il appelle Thalia en arrivant en gare de Lyon. Avec un peu de chance, elle serait chez Léna et ainsi, il pourrait faire d'une pierre deux coups. La vieille dame assise en face de lui s'était assoupie.

Construction délirante sur les menstruations… Nouvelle évocation du docteur Steiner auquel elle semble m'associer…

La phrase n'est pas terminée, il n'en a pas eu le temps, pensa Luka. Il s'agissait de bouts de notes manuscrites prises par le psychiatre. Luka resta un moment le nez en l'air. Le train n'avait pas bougé, il stationnait toujours en pleine voie.

- On est là pour un moment si voulez mon avis, dit la vieille dame en observant le commissaire qui venait de se tourner une nouvelle fois vers le carreau.

Luka n'avait que faire de son avis. Il n'avait que faire de rien sinon de poursuivre son immersion dans la vie de Louise d'Arbanville, la mère de Chloé. La seule pensée du commissaire était de comprendre cette jeune femme qui lui échappait dans tous les sens du terme. Plus il tentait d'y voir clair, plus il avait le sentiment de se perdre dans les évocations. Il courait après un songe, le songe d'une femme énigmatique. Il consulta son portable, pas de réseau.

12 avril 98 : Je reprends le suivi de madame d'Arbanville Louise après une agression au coupe-papier du docteur Brun lequel a quitté nos services, visiblement très atteint psychiquement par l'agression. Ne pas perdre de vue l'emprise possible de la patiente sur les personnes qu'elle côtoie. Les deux précédents entretiens se sont soldés par un retour en chambre immédiat. Aujourd'hui est la première fois où elle accepte de se rasseoir avant l'intervention des infirmiers. La confusion est telle dans son esprit, qu'elle ne semble pas vraiment me différencier d'avec mon prédécesseur. Il me faudra rester d'autant plus vigilant. Remarque : elle est effectivement d'une force incroyable, deux infirmiers sont à peine suffisants pour la contenir.

- Bien observé l'ami ! murmura Luka.

Cette fois-ci, la vieille dame ne releva pas, habituée aux soliloques de son vis-à-vis.

Quatrième entretien du 15 avril 98 : Elle se montre coopérante, dans un premier temps. Elle peut dire son âge, trente-deux ans, et propose 2015 pour l'année, en plaisantant. Cette capacité à simuler est extrêmement compliquée à prendre en compte. Il devient difficile de savoir ce qu'elle pense vraiment. Il semble qu'elle se méfie de moi. L'alliance thérapeutique n'est pas un élément sur lequel on peut s'appuyer. Elle est persuadée que je tente de la piéger. A partir de là, elle entre dans un mode délirant, et elle n'est plus réellement en contact avec moi. Une sorte de « rêverie éveillée » pour reprendre la formulation de mon collègue.

Maintenant, il est impossible de saisir de quoi elle parle, son langage devient abscons. Un mot a fait irruption dans cette logorrhée : « coupe ». C'est un mot qui lui a échappé. Je l'associe à son désir de trancher et d'entailler. J'aurais bien aimé savoir à quoi le mot était relié, elle a stoppé net, arrêtant toute élaboration.

Je lui propose d'associer sur Louise, elle répond « moi ». Je pense que nous avons fait un pas dans la bonne direction.

- Elle te mène en bateau mon lapin, conclut Luka à haute voix.

- Monsieur, vous serait-il possible de parler dans votre tête, ça devient agaçant. J'ai passé l'âge d'être appelé « mon lapin » par un inconnu, même si ce n'était pas votre intention première.

- Veuillez m'excuser, répondit Luka tout en glissant la feuille de notes sur l'autre partie du dossier.

15 avril 98 : Aujourd'hui, Louise est totalement hermétique à toute tentative de contact. Elle est fixée sur une de ses obsessions : le grattoir.

15 heures : L'infirmière est venue me prévenir, Louise est à nouveau obsédée par les petites bêtes noires. Prescription de Diazépam afin de prévenir la crise.

17 avril 98 : Elle a parlé de son désir d'avoir un enfant, j'ai compris dans un deuxième temps que le mot « avoir » n'était pas à prendre dans le sens d'enfanter, mais bien de posséder un objet. La simple évocation de son propos me fait froid dans le dos. Son ton est glacial, son regard est fixe.

Scanner prévu dans la journée. Les absences répétées pourraient avoir une origine neurologique qu'il ne faut pas exclure. A nouveau, au cours de l'entretien, son regard s'est comme éteint et elle n'a plus prononcé une seule parole. Elle semble insensible à toute douleur, lors de son déplacement, la tête a cogné fortement le chambranle, aucune réaction.

19 avril 98 : Le scanner ne montre aucune anomalie. Nouvelle fixation sur les fissures du plafond. Tout contact s'avère impossible. Depuis peu, elle émet des flatulences aux

odeurs insupportables. Elle urine et défèque sur elle. Régression totale. Le personnel ne la supporte plus.

Nouvelle agression, il s'en est fallu de peu que j'y laisse la vue. Je passe la main à mon confrère le docteur Mittelberg.

25 avril 98 : début de l'évaluation. Troubles majeurs de la personnalité avec hallucination. Manifestations violentes.

- Ce n'est pas le même genre de psychiatre ! Il fait dans la concision.

- Vous vous adressez à moi ou bien vous parlez à nouveau tout seul. En parlant de psychiatre, vous n'avez jamais pensé à consulter !

- Pardonnez-moi une nouvelle fois, répondit le commissaire, réellement intéressé par la vieille dame assise en face de lui. Monsieur Luka, commissaire et vous êtes madame ?

- Lucette Traquin, ancienne directrice d'école primaire.

- On n'a pas bougé depuis au moins une demi-heure.

- Plus de deux heures, vous voulez dire. Je vous envie, votre dossier doit contenir des choses palpitantes. Plus intéressant en tous les cas que ce roman qui n'en finit pas.

- L'histoire n'est pas aussi haletante que prévue.

- Moins que la vôtre, c'est certain ! Voulez-vous un morceau de gâteau, il est comme le roman, pas terrible, c'est ma bru que l'a fait.

- Vous êtes partiale.

- N'hésitez pas, faites-vous votre propre idée, dit la vieille dame tout en entamant un part dans un quatre quart au chocolat.

Luka repoussa le dossier, croqua une bonne bouchée. Après un malaxage préparatoire, il émit une petite moue.

- Je vous avais prévenu.

- Il y a de la menthe ?

- Entre autres… Si vous ne pouvez pas le finir, laissez-le, je ne voudrais pas être la cause d'une enquête ratée.

Luka ouvrit la petite poubelle métallique sous la fenêtre et y jeta la part de gâteau. Ils échangèrent encore quelques platitudes, puis le commissaire se replongea dans sa lecture non sans avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre sur le paysage immobile.

27 avril 98 : Les éléments de réalité peuvent faire effraction. Savoir sa fille en vie par exemple. Maintenir la contention plus diazépam. Demain, départ pour le procès à Lyon.

30 avril 98 : A la suite du procès, elle a été déclarée non-responsable de ses actes. Elle reste internée sous contrôle judiciaire avec mise sous tutelle. Contre toute attente, madame d'Arbanville s'est montrée capable de tenir une conversation. Cela s'est terminé par les insultes habituelles, mais sans perte de contact avec la réalité. J'ai tenté de lui laisser prendre son traitement sous forme de cachet. Elle veut que je la reçoive dans mon bureau. La condition sera l'autonomie pour la prise de médicament.

Il devient causant monsieur le psychiatre, pensa Luka.

2 mai 98 : Déréalisation moins persistante. Autonomie du traitement. Elle peut commencer à prendre en compte les informations qui lui sont communiquées pour ce qu'elles sont.

Importance de la rotation dans le service pour éviter les assujettissements du personnel.

4 mai 98 : Comportement de prostration. Pas d'amélioration notable.

9 mai 98 : Un changement d'habitude important. Reprise de

contact avec la réalité. Elle a évoqué d'elle-même son identité. S'en sont suivies les injures habituelles, mais sans perte de contact ni troubles de la permanence.

11 mai 98 : Évolution positive. Capable d'humour. Elle peut enfin admettre que son désir d'être Marthe fait partie de son état délirant. Pour la première fois, elle accepte l'idée de parler de sa mère. L'agressivité a été contrôlée et nous avons pu traverser cette épreuve sans dommage, ni pour elle, ni pour moi.

- Il a changé sa façon de parler d'elle…

- Le train est reparti, nous allons enfin pouvoir rejoindre Paris, je finissais par désespérer. Ah pardon, vous vous adressiez vraiment à moi cette fois, vous progressez. Alors ?

- Avant il parlait d'elle d'une manière descriptive, médicale….

- Pour un médecin, c'est un peu normal non ?

- Oui, jusqu'à un certain point, mais là n'est pas la question, maintenant, il s'intéresse à elle.

- Je prends le train en marche, sans euphémisme…

- Il s' agit de la mère d'une meurtrière, mère qui a perdu la raison au point d'avoir attenté à la vie de sa propre enfant et de sa compagne.

- Il s'agissait des deux femmes qui avaient une relation, comment dire, particulière ?

- Difficile de savoir, ce n'est pas exclu, mais pas certain. Ce qui l'est par contre, c'est l'emprise de l'une sur l'autre.

- Vous pensez que cette emprise s'exerce sur les médecins.

- Toute la question est là…

- Excusez-moi, mais je suis une vieille dame qui a des problèmes de circulation et si je reste assise trop longtemps mes jambes me font souffrir. Bonne lecture…

Luka observa cette femme, se dit qu'elle avait été

certainement très belle. Elle gardait un charme plaisant. Et aussi une force. Le dossier de Louise était toujours étalé sur la tablette.

12 mai 98 : Les moments d'absence demeurent problématiques. Il faudra changer l'homme d'entretien (en parler à la cadre) ? La contention a été retirée depuis plusieurs jours. Nous avons pensé à un progrès puisque Louise ne s'automutile plus.

P.S. Le délire au sujet d'une voisine de lit qu'elle n'a pas repris.

15 mai 98 : Première sortie. Atelier jardinage sous la responsabilité de madame Lautrec. Globalement bonne impression. A même participé, certes avec une nonchalance manifeste pour marquer son opposition, mais participé quand même. Elle a su gérer une attaque d'angoisse lorsqu'elle a évoqué « le père de Louise ».

17 mai 98 : Hier nouvelle tentative de sortie. Atelier jardinage. Bonne participation, d'elle-même a demandé une bêche et s'est intégrée à l'activité. Elle s'est intéressée à Yasmina, une autre patiente. Elle semble absorbée par le bassin, ce qui la plonge dans une sorte de rêverie. J'ai bien peur que contrairement à l'avis optimiste de madame Lautrec, ce soit une façon de se couper du monde.

20 mai 98 : J'ai décidé d'espacer les entretiens du fait de l'amélioration sur le plan de la personnalité. Elle est de plus en plus consciente de son état et un début de culpabilité prend forme. Elle a conscience de la gravité de ses actes. Quand elle fait référence à moi, elle m'appelle le docteur Maboul.

L'atelier jardinage semble avoir un effet thérapeutique non-négligeable. Trois tentatives à l'atelier terre se sont soldées par un échec.

Remarque : durant l'entretien, son attention a été accaparée par la surface du bureau. Est-ce à mettre sur le même plan que le bassin ou bien le jardinage puisqu'elle a évoqué le grattoir. (Demander à madame Lautrec si elle utilise ce type d'outil).

20 mai 98 : Atelier terre enfin concluant, elle a réalisé une très belle sculpture.

21 mai 98 10h30 : Nous sommes atterrés. Louise a mis fin à ses jours.

- Tu parles d'une conclusion !

- Encore votre Louise.

- Ah, vous êtes de retour. Vos jambes vont mieux ?

- On peut dire ça. Où en êtes-vous avec la mère de la meurtrière ?

- Pas terrible, je cite : Nous sommes atterrés. Louise a mis fin à ses jours.

- C'est triste.

- Non, c'est atroce…

- Un suicide est toujours atroce, surtout quand on ne s'y attend pas. Ce médecin est peut-être plus touché que ne le laisse penser cette formulation lapidaire.

- Elle s'est ouvert le vagin à l'aide d'un coupe-papier et s'est éviscérée elle-même comme une grande !

Luka réalisa un peu tardivement qu'il avait choqué la dame qui était assise en face de lui. Elle avait blêmi d'un coup, plus un son ne sortait de sa bouche. Il se leva pour essayer de faire quelque chose, il ne savait pas très bien quoi, et lorsqu'il reçut la claque, il avait la tête parfaitement ajustée à la direction de la main qui vint le cueillir à pleine vitesse.

Le retour par le métro avait été plus long que prévu. Tout avait été plus long que prévu dans ce voyage à la recherche de Chloé et de son histoire familiale. Les énigmes se recouvraient

les unes les autres pour ne laisser au final qu'un grand désarroi. Même son rapport aux autres s'en ressentait. La pauvre dame, troublée par son geste, avait d'abord fui sa présence. En descendant du wagon, en gare de Lyon, elle était là, à la porte de voiture, face au commissaire. Elle s'était excusée, expliquant qu'elle ne comprenait pas ce qui lui avait pris. Ensuite, elle lui avait tendu la main, Luka la lui prit pensant qu'elle se proposait pour l'aider à descendre. Il avait tout d'abord trouvé ce geste incongru, puis avait réalisé qu'elle souhaitait tout simplement lui serrer la main. Ils s'étaient quittés bons amis sachant l'un comme l'autre qu'ils ne se reverraient jamais. A pied, il avait gagné le Quai de la Rapée par le boulevard Diderot et direct vers la station Ourcq. Un crétin avait choisi de mettre fin à ses jours et au trafic. Luka jouait de malchance. Il s'était rabattu sur Nation via Mairie de Montreuil, pour aller chercher la station Crimée sur la 7. Une heure. Pourtant, devant la porte d'entrée de la résidence, il hésitait. Il savait que Thalia n'était pas là et de se retrouver seul dans son appartement trop grand devant un verre de whisky n'était pas fait pour l'inciter à monter. L'arrivée de la concierge le décida. Il espérait sans trop y croire qu'elle n'engagerait pas la discussion. Aborder encore une fois l'histoire de son grand fils, le petit dernier comme elle persistait à le désigner, son addiction à la drogue, sa déchéance. Non, question désespoir, il avait eu sa dose. La chance était avec lui, pour une fois, l'ascenseur attendait patiemment sa venue.

A peine sa gabardine pendue à la patère, il se jeta sur le téléphone. Appeler pour prendre des nouvelles n'était pas dans ses habitudes. D'ailleurs, lorsque Thalia décrocha, son ton était empreint d'inquiétude.

« Tu m'as fait peur, je croyais qu'il y avait un souci… »

- Non, je voulais juste savoir si tout allait bien. Elle est là Léna ?

« Oui, tu veux que je te la passe ? »

- Non, c'est à toi que je voulais parler.

Luka fit un bref résumé de son escapade provinciale, raconta l'histoire de la claque, qui fit sourire Thalia. On entendit aussi la voix de Léna qui était installée dans le canapé et qui ne ratait pas une miette de la conversation.

- Elle dit quoi, Léna ?

« Elle dit bien fait, te plains pas, son mari aurait pu te tabasser. »

- C'est Léna que j'entends ?

« La prochaine fois, appelle-la elle directement, ça m'évitera de faire le répétiteur. Elle dit que tu n'as qu'à venir boire un café. »

Luka hésitait, d'un côté l'idée n'était pas pour lui déplaire, de l'autre, il était harassé.

- Le temps de prendre une douche et j'arrive.

Traverser tout Paris pour un café ne l'emballait pas, en plus avec un métro incertain. Il reprit son portable.

- Allô, Philippo ?

« Non, c'est le grand black. »

- Très bien, tu prends une bagnole de service et tu viens me chercher, il faut que je voie Lén… la substitut pour lui rendre compte des avancées de l'enquête, mentit Luka.

« Je vous dépose au Palais ? »

- Non, je vais chez elle. Tu me laisseras à Alésia.

« Bon, souffla Sadjo qui avait du mal à cacher son désarroi de passer une partie de la soirée dans une bagnole de flic. »

Le commissaire, qui saisit très bien la situation, ajouta « Pour le retour, je me débrouillerai… » Puis il coupa la communication. Luka savait que Sadjo ne mettrait pas longtemps pour se pointer, gyrophare et sirène à l'appui, histoire de retrouver bobonne pas trop tard.

Thalia venait de raccrocher, elle se dirigeait vers la cuisine pour se servir un grand verre d'eau.

- Je lui dis pour la rechute ?

- Il sera toujours temps, mais tu vas me promettre de prendre rendez-vous pour une cure thérapeutique.

- C'était prévu, j'ai suffisamment eu les jetons. Qu'est-ce que tu fais ?

- Je change de tenue, ton père ne va pas tarder.

- Tu as le temps d'aller faire ton jogging, et puis si tu n'es pas encore là, je le recevrai toute seule. Après tout, ce n'est que mon père, même si parfois, j'ai l'impression de vivre en permanence avec le commissaire Luka. En passant, reprends du café, j'ai fini le bocal.

Léna se décida à partir. Mais une fois dehors, elle fut sur le point de faire demi-tour. Il fallut le souvenir de la balance et des kilos en trop pour la convaincre de faire son jogging quotidien. Pendant ce temps, Thalia s'installa dans le grand fauteuil avec un livre. Celui que lisait Léna. Elle parcourut la première page avant de s'assoupir. Elle se réveilla en sursaut avec l'impression d'avoir dormi longtemps. En réalité, elle n'avait fermé les yeux qu'une poignée de minutes. Le sommeil avait été profond, court mais profond. La pendule marquait dix-huit heures. Elle reprit le livre, à peine quelques lignes avaient suffi à la convaincre d'abandonner sa lecture. Son portable se mit à vibrer, elle vérifia qui pouvait bien appeler. Un nom inconnu s'affichait. Elle s'en étonna, pour la bonne raison que s'il s'affichait, c'était qu'elle l'avait rentré dans son agenda. Au bout de la quatrième sonnerie, elle se décida à décrocher.

- Oui, dit-elle sèchement.

« Michel Portal, comme le musicien, on s'est croisé au Pub anglais. »

Une image se forma instantanément dans son esprit. Elle saoule, lui, beau comme un dieu, gentil, la rattrapant

lorsqu'elle tentait de se lever pour aller commander une autre bière. Jamais elle n'aurait pensé qu'il oserait la rappeler tellement elle avait honte d'elle-même. Accrochée à son cou, Thalia avait voulu lui rouler un patin, lui s'était laissé faire, de mauvaise grâce. Puis elle lui avait proposé de baiser dans les toilettes, il avait décliné l'invitation, par contre il avait juste eu le temps de l'emporter vers la cuvette afin qu'elle vomisse.

- Je me souviens, malheureusement. Vous devez avoir une bien piètre image de moi !

« A vrai dire, vous m'avez plutôt amusé. Pour l'image, je vous propose une deuxième chance. Si vous êtes disponible, je vous invite à dîner demain soir. Qu'en dites-vous ? »

- Je ne sais pas trop, vous êtes un inconnu ?

« Qui vous a soutenu dans un moment difficile ! Je promets d'être sage et de vous raccompagner à votre domicile ! »

- Je n'aime pas beaucoup les gens sages… mais d'accord et c'est vous qui payez, j'ai pas un sou !

Finalement, Luka avait pris le métro, pas de véhicule. L'attaque d'une bijouterie avait monopolisé l'ensemble des voitures et Sadjo aussi. Le commissaire remontait le couloir qui menait à la ligne 4. Pratiquement désert à cette heure de la soirée. Deux types en costard cravate, une femme pressée de retrouver son amant et un type qui tenait une bonne cuite, accroché au mur histoire de ne pas perdre le fil de l'horizon. Luka avait pris la mauvaise direction. Devant lui, une femme, souriante, pas la même que tout à l'heure, sortie de nulle part. Elle le dépassa. Arrêté au milieu de l'escalier, Luka était pensif. Lorsqu'il avança, il ne comprit qu'une fois sur le quai, qu'il avait oublié de faire demi-tour. Il eut juste de temps d'apercevoir la femme sur le quai opposé avant que la rame ne la fasse disparaître. Luka remonta les escaliers qui enjambaient la ligne 4 pour redescendre de l'autre côté de la voie du métro. Sur le quai personne. Il s'approcha de la voie. Un frisson. Il pivota d'un coup, derrière lui cette même

femme, elle observait sa montre, recula d'un pas, puis s'installa sur la banquette accolée au carrelage blanc de la station. L'air s'engouffra, annonçant l'arrivée de la rame. Luka se tourna encore une fois, pour vérifier. Une irrépressible envie de voir. Il ne vit rien et monta dans le métro. Plusieurs sièges étaient vacants, il choisit ceux du fond. A la station suivante, un groupe de joyeux drilles entra. Très bruyants et envahissants. Ils s'installèrent sur les sièges près de Luka. Leur exubérance très vite énerva le commissaire, il se leva et fila à l'autre bout du wagon pour s'installer sur un strapontin. Elle était assise en face de lui. Une fille avec un long manteau de bonne facture, petit sac à main noir de marque et des escarpins qui devaient coûter une fortune. Elle se leva et vint en direction de Luka, elle fouilla dans son sac. Luka se leva, prêt à réagir. Lorsque la porte s'ouvrit, elle pivota, tout en portant sa cigarette électronique à la bouche. Elle prit sur la droite et remonta le quai. Luka eut un petit sourire et se traita d'idiot. Il avait tout simplement retrouvé par hasard la fille qui était postée derrière lui dans la station d'avant. De là à en tirer la conclusion qu'elle avait dans l'idée de le descendre avec une cigarette électronique, il avait sauté quelques étapes dans les précautions d'usage. Il retomba lourdement sur son strapontin, souriant encore de sa bêtise.

Léna courait d'une bonne foulée. Elle suivait son parcours habituel. Attraper la rue du Moulin Vert, la première partie n'était pas très intéressante, puis passé le Moulin Vert, une ruelle avec un caniveau central donnait au lieu un petit aspect médiéval. Très vite, quand il était ouvert, elle pénétrait par le petit portail du square Giacometti pour accéder à l'autre extrémité, à la rue des Thermopyles. Une ruelle étroite, bordée d'arbres et noyée de verdure de laquelle émergeaient de merveilleux graffitis à la gloire d'un chat jaune vous accueillant bras ouverts, mais avec un sourire à la dentition envahissante. Heureusement, une forme semi-humaine vous indiquait la direction du retour par une terre africaine

peuplée de végétation extraterrestre. Léna aimait le passage devant cette fresque, tapissée d'herbes folles. Les bruits émis par ses baskets résonnaient en un écho amusant qui ne durait qu'un temps. Au bout de ce chemin de verdure, elle bifurquait à droite, le long de grilles vertes, toutes neuves, qui détonaient parmi cette végétation luxuriante. Elles délimitaient les nouvelles constructions aux allures futuristes. Là, il fallait se baisser afin de se glisser sous une vigne vierge perdue au milieu des thuyas et des noisetiers. Ses baskets continuaient de résonner sur le pavage ancien que les charrettes d'antan n'avaient pas réussi à élimer. Est-ce à ce moment qu'elle eut un doute ? Ou bien un peu plus loin, dans l'ombre dédoublée de l'éclairage de ville ? Elle accéléra, légèrement, refusa de regarder derrière elle, ne voulant pas céder à l'inquiétude idiote et sans fondement. Essoufflée par son accélération inconsciente, elle déboula dans la rue commerçante du quartier Plaisance. La maman avec sa poussette ne put éviter l'arrivée folle de cette joggeuse. La poussette renversée sur le côté se mit à hurler. Léna s'excusa platement, expliqua qu'elle avait eu peur qu'on ne l'agresse dans la ruelle sombre. Par cette justification réclamant le pardon, elle reconnaissait implicitement que sa frayeur en était une. Elle aida la jeune maman à remettre la poussette sur ses roues, y replacer ce qui en était dégringolé, s'excusa à nouveau avant de repartir au petit trot, par des rues plus animées. Arrivée à hauteur de la boutique de thé, elle se souvint du café. Elle poussa la porte qui actionna la sonnette. Dans sa poche, il y avait un billet de dix qu'elle échangea contre 250 grammes de café colombien et un sourire du patron. Comme à l'accoutumée, il lui demanda si elle avait bien couru. Avec un brin d'humour, elle lui raconta qu'elle avait même piqué un sprint final. Comprenant le sous-entendu, il fronça les sourcils et pinça les lèvres, ainsi qu'il le faisait à chaque fois qu'il voulait prendre un air concerné.

- Il ne m'est rien arrivé, c'était mon imagination expliqua Léna. Un pressentiment idiot, j'ai cru un instant qu'on tentait

de me rattraper pour m'agresser.

- L'habitude de côtoyer le crime, ajouta le commerçant en servant quelqu'un d'autre.

- Vous savez, intervint la cliente en ouvrant son immense porte-monnaie, c'est un endroit mal famé, il y prospère une faune de bons à rien. Je ne serais pas étonnée que l'un d'entre eux n'ait tenté de vous estourbir !

- Madame George, vous exagérez, il n'y a jamais eu une seule agression à cet endroit. Et la plupart sont des jeunes du quartier. Une partie d'entre eux réalisent des fresques magnifiques, n'est-ce pas mademoiselle Léna ?

- Il est vrai qu'elles sont admirables. Je crois que vous avez raison, à force de croiser des délinquants de tous acabits, je les vois partout, même où ils ne sont pas. Bon, je vous laisse, en parlant du métier, je viens de me rappeler que j'attends quelqu'un.

Léna repartit d'une bonne foulée. Au milieu de la rue, elle ne put s'empêcher de s'arrêter, au prétexte de resserrer son laçage de chaussure. En réalité, ainsi, elle put jeter un œil derrière elle et vérifier que son poursuivant était bien une invention de son imagination. Petite foulée, pour relâcher les muscles après une bonne course. Il s'agissait des conseils du coach sportif, elle se les répétait tout en accélérant. A hauteur de la belle boutique de fringues, collection jeune et inattendue, elle courait déjà à bonne allure. Les piétons, trop de piétons, elle zigzaguait parmi eux tout en maugréant contre sa mauvaise option d'avoir évité le petit jardin. Elle attendit un espace suffisant et se glissa entre deux voitures pour rejoindre la chaussée. Légèrement essoufflée, elle poussa encore un peu sur ses appuis pour gagner en vitesse. Coup de klaxon et pouce en l'air en guise d'encouragement. Un vélo arriva à sa hauteur « Belle course ! » puis le gars appuya sur les pédales pour la laisser derrière lui. La gorge lui brûlait et le souffle manquait. Malgré la petite montée, elle augmenta une nouvelle fois la cadence. Les cuisses envoyaient

des signaux douloureux qu'elle ignora. Plus vite, toujours plus vite, au moins jusqu'au coin avec la bonne pâtisserie. Nids d'Abeilles, religieuses au café et amandines à la confiture. La boucherie avec monsieur tête de con, puis la série des belles portes en chêne. Accélérer encore, chercher l'air qui manquait. Son visage, rougi par l'effort, s'enflammait. Le marché, et la boutique de merdes à deux euros, se relâcher, regagner le trottoir, se plier en deux, et poser les mains sur les cuisses. Personne derrière elle qui ait une allure inquiétante. Mais elle ne prit pas la peine de vérifier. Pourtant, une main se posa sur ses épaules.

Lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement du quartier Alésia, Thalia consulta l'horloge du salon. Déjà son père ? Impossible, il venait de raccrocher à peine dix minutes avant pour dire qu'il était encore dans le métro. Elle opta pour Léna qui avait dû oublier quelque chose, comme son porte-monnaie pour acheter le café. En effet, il était resté sur le meuble dans l'entrée. Thalia ne prit pas la peine de contrôler à qui elle avait affaire par l'œilleton et se trouva nez à nez avec une charmante personne qu'elle eut un peu de mal à reconnaître.

- Chloé, vous vous rappelez, à Saint-Denis, chez votre petite amie ?

- Je sais qui vous êtes. Que faites-vous là ?

- Je passais dans le coin…

Sans raison aucune, Thalia n'en croyait pas un mot.

- … et je vous ai rapporté les habits que vous avez abandonnés avant de vous sauver comme une folle.

Thalia observa le grand cabas que lui tendait Chloé. Elle reconnut effectivement ses affaires, le tee-shirt hard core, un pantalon de treillis noir, un sweater du Hellfest. Habits qui détonaient avec sa jupe grise accompagnée d'une veste croisée pied de poule qui lui allait à ravir.

- Je peux entrer deux minutes ?

Thalia dévisagea cette jolie femme, au charme délicat. Des yeux d'un bleu acier lui octroyaient un regard pénétrant qui virait sur le gris lorsqu'il fixait Thalia. Ses cheveux presque blonds étaient coupés au carré et encadraient parfaitement son visage. Un nez court, aquilin, de longs cils soyeux lui donnaient un air martial. Paradoxalement, de par son maintien, elle semblait presque s'excuser d'être là. On sentait chez elle de la contradiction. Elle paraissait à la fois fragile et émotive, d'une grande tranquillité doublée d'une force intérieure. Thalia se dégagea pour laisser de l'espace et permettre à Chloé d'entrer. Elle lui indiqua le salon, et elles restèrent toutes deux debout face à face. Thalia attendait, sans savoir vraiment ce qu'elle espérait de cette visite. Chloé pivota sur elle-même, comme si elle avait pris la décision de quitter l'appartement. Au lieu de cela, elle disparut dans la cuisine pour se chercher un verre d'eau, opérant comme si elle était chez elle. Thalia resta seule, observant la démarche posée et gracieuse de cette jeune femme, habillée très classique, pantalon coupe droite finissant bien au-dessus de la cheville, de belles bottines en cuir, un chemisier saumon sous une veste en daim aux pans très longs façon western spaghetti. Seul le petit bruit de l'eau remplissant le verre rompait le silence. Lorsque Chloé revint, elle stoppa sous l'arcade menant à la cuisine, s'appuya au chambranle tout en buvant son verre, comme si elle dégustait un champagne grand cru.

- Comment m'avez-vous trouvée, je n'habite pas ici ?

- Le hasard. On peut dire ça.

- Le hasard ? Ce n'est pas courant, ou alors ce n'en est point.

- Je vous ai cherchée, cela doit suffire comme explication, de toute façon, il faudra vous en contenter. Et si vous souhaitez des nouvelles de votre petite amie…

- Ce n'est pas ma petite amie !

- Peu importe, en tous les cas, elle pense à vous comme une petite amie penserait à sa compagne. Il faudra la détromper.

Des citrons, dit Chloé tout en s'approchant du buffet près de la porte d'entrée. Elle en saisit un, retourna dans la cuisine, prit un petit couteau japonais et revint dans le salon. Elle déposa le citron à même la table, le trancha en deux, et le porta à ses lèvres pour mordre dedans à pleines dents. Thalia observait la scène comme elle aurait étudié un tableau dans un musée et lorsque Chloé s'avança vers elle le couteau à la main, elle ne broncha pas. Chloé lui tendit le quartier dans lequel elle avait croqué, Thalia approcha son visage et mordit à son tour dans le citron. Elle fit une légère moue, Chloé sourit. Elle fit glisser la lame du couteau sur sa cuisse pour l'essuyer et le tendit, côté manche à Thalia.

- Si vous souhaitez faire une autre entaille, il ne faut pas vous gêner.

Thalia s'empara du Santoku, très lentement, comme hypnotisée par le visage de Chloé. Sans la quitter des yeux, elle trancha dans le fruit, le couteau ripa, elle se blessa la main, du sang perla. Une fine traînée rouge. Chloé s'approcha, retira délicatement le couteau des mains de Thalia, la lame en avant cette fois, elle l'approcha de sa jugulaire. Elle déposa ensuite l'arme sur le buffet, sortit un mouchoir de la poche intérieure de sa veste et le tendit à Thalia.

- Faites plus attention à vous, la prochaine fois.

Elle embrassa Thalia sur la joue, tout près de l'oreille, lui susurrant quelque chose dont elle ne saisit pas le sens précis. En la voyant ramasser son sac à main abandonné à même le sol, une sorte de sac anglais à soufflets avec des grandes anses elle comprit. Chloé quitta l'appartement en refermant délicatement la porte derrière elle. Pas un au revoir, ni même un signe de la main. Une fois la jeune femme partie, Thalia se demanda si elle n'avait pas rêvé, si cette apparition fantomatique avait bien existé. Elle resta interdite, son quartier de citron à la main. Elle mordit profondément dedans, écrasa la bouchée contre palais, le mâcha une fois et l'avala d'un coup. Elle eut enfin la certitude que Chloé était

bien autre chose qu'une simple apparition.

Lorsque Luka arriva à la porte du petit immeuble, il entendit une voix lointaine l'interpeller. Il se retourna, dans un premier temps, il ne vit personne de connu. En réalité, il ne voyait pas car il n'imaginait pas Léna en tenue de joggeuse. Il sonna à l'interphone, à nouveau cette voix lointaine. Il décréta que cela ne pouvait pas le concerner et quand la voix de l'interphone lui dit d'entrer, elle se superposa à celle de Léna postée juste derrière lui, pliée en deux tentant de reprendre son souffle.

- Vous faites semblant de ne pas me voir ? Si vous avez décidé de monter chez moi, ça va être difficile.

Luka se tourna d'un coup, lâcha la porte qu'il essayait vainement d'ouvrir.

- Désolée de vous avoir fait sursauter, ce n'était pas mon but premier.

- Vous êtes toute rouge, on dirait que vous terminez le marathon de Paris.

- Je me suis fait peur toute seule, j'ai piqué un sprint. J'ai cru qu'on me suivait et qu'on en avait après moi. Idiote, je me suis comportée comme une idiote, dans ma précipitation, j'ai bousculé une femme avec sa poussette. Un ami m'a tapé sur l'épaule, il s'en est fallu d'un rien que je lui fiche mon poing en pleine figure !

- Ce sont des choses qui arrivent. A force de traquer le crime, on finit par l'imaginer partout.

- Au mot près, c'est exactement ce que m'a dit le vendeur de thé. Qui vend aussi du café, ajouta Léna en voyant le regard insistant du commissaire.

Luka, de son côté, se garda bien de raconter ses mésaventures dans le métro, craignant de passer pour un dingue. La femme qui avait disparu, était réapparue au moment où il descendait de la rame. En déboulant de la

bouche de métro, il s'était retourné discrètement pour vérifier qu'il n'était pas suivi et avait pénétré dans le bar place Alésia. Il avait attendu derrière la porte vitrée et pour avoir la paix avait commandé une bière. Il était resté là, plus d'une demi-heure à attendre cette femme qu'il avait aperçue. Il voulait, il désirait la voir, un besoin irrépressible, irraisonné. Il avait attendu bien plus que nécessaire, installé à une petite table ronde cerclée d'or, sa bière devant lui, posée sur carton, le ticket de caisse déposé un peu plus loin.

- Je vous croyais déjà avec votre fille.

- J'ai été retardé.

- Laissez, j'ai le badge.

- Vous courez souvent avec un paquet de café ?

- Non, on n'en avait plus, votre fille m'a demandé d'en rapporter.

Léna tint la porte au commissaire, et ils gagnèrent le fond du couloir. Il fallait passer un petit escalier de deux marches pour accéder au palier devant chez elle. Elle engagea la clef, pas moyen de la faire pénétrer par la serrure.

- Thalia vous a bien répondu à l'interphone ?

- Non, j'ai essayé la porte histoire de voir. Il y a un problème ?

- Ce n'est pas le bon trousseau, c'est celui de la voisine que j'ai pris par erreur. Thalia ouvre, c'est nous, dit Léna tout en frappant sur la porte.

- Elle est peut-être sortie.

- Ça m'étonnerait, elle vous attendait.

Luka se mit à tambouriner et appeler sa fille.

- On est au rez-de-chaussée, je ressors voir par les carreaux, proposa Luka.

- C'est l'appartement à gauche de la porte d'accès, ne vous trompez pas avec celui de la voisine, elle pourrait vous prendre pour un voyeur ! essaya de plaisanter Léna afin de

masquer l'inquiétude. Inquiétude qui allait grandissant au fur et à mesure que le temps passait.

Quand Luka revint, il trouva la porte de l'appartement ouverte, Léna était face à Thalia et essayait d'attirer son attention, la prenant aux épaules et la secouant un grand coup.

- Elle a fini par ouvrir ? questionna Luka tout en refermant la porte.

- Non, c'était le bon trousseau finalement, mais avec celui-ci la clef raccroche. Thalia ! Je ne comprends pas, je l'ai trouvée ainsi, le regard fixe dans un état extatique, expliqua Léna.

- Ah, vous êtes là ! Tu as pensé à rapporter le café, très bien parce qu'il n'y en a plus.

Thalia s'empara du paquet et fila dans la cuisine préparer un café.

- J'ai eu la visite de Chloé, une amie de ma copine, tu sais Rosine Pinaud, celle que tu ne peux pas supporter !

Léna se tourna vers Luka, ils n'eurent pas besoin d'échanger une seule parole pour comprendre qu'ils avaient la même idée en tête.

- Qu'est-ce qu'il y a, vous en faites une bouille tous les deux ?

- Chloé ! Tu ne vois pas ? dit Luka à sa fille.

- Non, je ne vois pas, commissaire…

- Très drôle !

- Est-ce que tu vas me réciter mes droits !

- Calmez-vous, tempéra Léna. Je crois qu'il y a un malentendu. Ton père parle de Chloé d'Arbanville, la supposée meurtrière sur laquelle nous enquêtons en ce moment.

- Et comment j'aurais pu le savoir, il ne parle pas de quoi que ce soit, si ce n'est de son foutu bistrot ou bien de s'il faut faire des courses !

- Excuse-moi, je pensais que tu étais au courant, expliqua Luka en revenant vers sa fille. C'est quoi cette Chloé qui t'a rendu visite ?

- Je pense que c'est la nouvelle conquête de Rosine, qu'est-ce que j'en sais ! Je l'ai vue pour la première fois hier.

- Est-ce qu'il s'agit seulement d'elle, prit soin de préciser Léna en se tournant vers Luka. Des Chloé, il n'en existe pas qu'une !

- Des Chloé qui nous tournent autour, doit pas y en avoir des milliers ! s'emporta Luka. Faites nous voir une photo, ordonna le commissaire à la substitut.

- Je comprends pourquoi maman ne te supportait pas, t'es un ours doublé d'un sale con ! hurla Thalia, en disparaissant dans la chambre de Léna.

- Pour répondre à votre demande, je ne me promène pas avec la totalité des dossiers dont j'ai la charge, expliqua froidement Léna.

- Elle exagère quand même !

- Pour la première partie de la description, elle n'a pas tort, pour la deuxième, permettez que je garde mon avis pour moi, coupa Léna en allant rejoindre la fille du commissaire.

Il se retrouva tout seul, debout au milieu de salon ne sachant que faire. A cet instant, il comprit qu'il était peut-être allé trop loin.

- Excusez-moi ! N'ayant pas de réponse, il répéta un peu plus fort, puis ajouta qu'il allait y aller. Il sortit puisque personne ne semblait se soucier de lui. Une fois dans le couloir, il marmonna qu'il avait fait tout ce chemin pour boire un café et qu'il avait juste reçu une bonne engueulade par deux filles qui ne savaient pas ce qu'elles voulaient.

Un vieux bonhomme qui récupérait son courrier, et qui avait entendu le commissaire lui souffla : « Une femme, qui vous dit vos quatre vérités, en général, c'est que vous l'avez mérité, mais deux ! Moi, je dis chapeau bas ! »

« De quoi je me mêle », pensa Luka. Mais sur le trottoir, il regretta de s'être emporté et se dit qu'une fois de plus, il avait été un vrai crétin. Il hésitait. Finalement, il préféra affronter le métro. Il ne vit pas la femme qui le suivait. S'il l'avait seulement entraperçue, peut-être aurait-il reconnu Chloé.

17

Vendredi 2 avril 2005

- Philippo tu peux me… qui êtes-vous ?

Luka arrivait du Mamakin, comme d'habitude. Il avait bu son café calva tout seul. Il avait espéré l'arrivée de Dimitri. Mais il n'était pas venu. Tout comme la veille et l'avant-veille. Il aurait apprécié de parler avec lui, autour d'une bière, entamer par « alors comme ça va ? » Un accord tacite régnait entre eux, certains sujets étaient bannis, comme ce qui se tramait sous le pont que squattait Dimitri ou encore ce qu'il en était des enquêtes de Luka. La politique, aussi. Dimitri, à cause de ses convictions anarcho-syndicalistes et lui parce qu'il avait un esprit conservateur, l'esprit qu'il fallait pour être fonctionnaire dans la police judiciaire. Malgré cela, ils avaient fini par s'estimer l'un l'autre. Luka avait questionné Serge, le gérant du bar, il n'avait pas plus de nouvelles. Il se serait bien rabattu sur la serveuse, mais Solange était un cas à part. Elle n'aurait pas dit un mot. A voir sa tronche lorsque le sujet Dimitri était évoqué d'une façon ou d'une autre, peu de chance qu'elle ait quoi que ce soit à raconter. Elle aussi avait une histoire qui limitait les échanges au bonjour bonsoir ou bien à des piques revêches. Seuls les clients échappaient à ses réparties cinglantes, en échange ils avaient droit au sourire commercial et à un « ce sera quoi pour ces messieurs dames ? ». Le plus étonnant, était que ce petit monde du Mamakin avait un peu les mêmes façons de considérer la vie. Un temps, Luka avait pensé que la Solange, comme il disait, allait se mettre à la colle avec Dimitri. Mais non, le vagabond et la serveuse ne feraient pas les ragots du quartier.

Résultat : aucun renseignement. Le vide intersidéral. Et il n'aimait pas ça. Au début, Luka avait pensé que Dimitri avait des affaires à régler. Il avait même dépêché un indic à lui du côté du pont Henri IV où Dimitri avait ses habitudes. Au départ, les clodos avaient tiqué et préféré la jouer évasif, jusqu'à ce que l'un d'eux fasse le rapprochement « Vous venez de la part du commissaire Luka ? » Une fois les présentations faites, les langues s'étaient déliées, mais guère plus d'informations. Personne n'avait la moindre idée de ce qu'était devenu Dimitri. Il ne restait qu'une seule certitude, le quartier Montparnasse. Et pour le commissaire, cela n'avait rien de rassurant. A tel point qu'au moment d'arriver au Mamakin, Luka n'avait qu'une crainte, qu'on lui dise que son nouvel ami avait été retrouvé dans le canal, ou bien trucidé dans un coin sombre. C'était donc préoccupé par cette affaire qu'il arrivait au Quai, pensant tomber sur Philippo souvent là avant lui. A la place, deux femmes, assises sur une chaise, attendaient patiemment qu'on s'intéresse à elles. A la question du commissaire, l'une d'elles s'était levée.

- Nous avons été convoquées, je suis madame Lautrec et ma collègue, mademoiselle Fathia.

Luka fit des yeux tout ronds, il essayait de comprendre quelque chose à cette situation inattendue.

- Comment êtes-vous arrivées jusqu'ici ?

- Hé bien, nous avons cherché votre nom sur le tableau de service et il y avait l'étage et le numéro du bureau. Alors nous sommes montées et nous vous avons attendu.

Luka fit pivoter le téléphone vers lui, décrocha le combiné et composa le numéro du planton à l'accueil.

- Vous avez introduit deux personnes pour le bureau 104 ?… Luka… Ah, et votre collègue, il est où ?... Bon… Non, non, tant pis…

Le commissaire fixa les deux femmes que rien ne semblait troubler, comme s'il était naturel qu'elles soient là, à observer Luka qui ne comprenait rien à rien.

- Et vous venez pour quel motif ?

- Chloé…

Instantanément, le commissaire changea d'attitude. Sa curiosité était piquée au vif. Il rappela l'accueil et demanda à ne pas être dérangé. Il observa à nouveau les deux femmes, fit un effort pour rassembler ses esprits.

- La thérapeute de l'unité psychiatrique qui s'est occupée de madame Valery, débita d'un coup le commissaire. Et vous, l'infirmière ou quelque chose comme ça ?

- L'agent d'entretien, mais sinon vous avez bon, rectifia la thérapeute.

- Excusez-moi, je n'y étais pas… Voulez-vous quelque chose, un café, un verre d'eau ? C'est tout ce que je peux vous offrir.

L'autre femme, métisse originaire d'Afrique du Nord, restait silencieuse. Elle semblait là uniquement pour écouter. Luka la dévisagea, intrigué par cette jeune femme qui dégageait un certain charme. Elle n'était pas bien grosse, d'une taille moyenne. Elle portait des vêtements sombres, son visage était fin et elle avait des grands yeux magnifiques.

- Que vouliez-vous savoir ? demanda la thérapeute.

Sur l'instant, Luka ne comprit pas la question, trop habitué à les poser. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'il réagit.

- Je voudrais que vous me parliez de Chloé et de sa mère.

Les deux femmes se regardèrent, Fathia fit un léger signe de tête.

- Que peut-on vous dire que vous ne sachiez déjà ? Je sais que vous avez eu un entretien avec Saint-Charles.

- On dirait que vous ne le tenez pas en grande estime ?

- Nous ne sommes pas de la même école… mais c'est un bon médecin… en tous les cas il fait ce qu'il peut…

- Comment se fait-il que vous soyez les seules à être restées après la tragédie consécutive au passage de madame Louise

d'Arbanville ?

- Ou bien Marthe Valery … coupa Fathia.

- Que voulez-vous dire par là ?

- Rien, ma collègue relève le fait que Louise se prenait pour Marthe.

Luka eut l'impression que le terme « collègue » sonnait faux, les deux femmes étaient bien plus que collègues. Il y avait entre elles une étrange complicité qui se passait d'échanges verbaux. Un peu comme s'il n'avait affaire qu'à une seule et même entité. D'ailleurs, Fathia n'ajouta rien à l'intervention de la thérapeute.

- Louise, ou Marthe, continua Lautrec après un moment de silence, en réalité, peu importe. Elle avait une forme d'empathie. Le mot n'est pas juste, mais je n'ai rien de mieux à proposer. Une capacité à entrer en relation avec les autres qui était impressionnante. Nous ne l'avons pas côtoyée longtemps. Juste pendant sa période de rémission. Je l'ai reçue aux ateliers thérapeutiques.

- Le jardinage, ajouta Fathia.

- Nous le menions toutes les deux.

- Je croyais que madame était la femme de ménage.

- L'agent d'entretien, rectifia à nouveau la thérapeute, et l'un n'empêche pas l'autre, c'était courant à une certaine époque. Je me suis simplement contentée de maintenir la tradition de la thérapie institutionnelle où tout personnel est considéré comme soignant. Y compris les femmes de ménage, comme vous dites.

- Est-ce que vous faisiez quand même la chambre de Marthe, questionna Luka.

Fathia regarda la thérapeute avant de confirmer par un hochement de tête.

- Elle n'est pas bavarde !

- Fathia est économe en parole, elle utilise les mots avec

parcimonie.

- Dans ce que j'ai lu, il me semble avoir compris que Louise, la mère de Chloé, pouvait avoir une certaine emprise sur les gens. C'est ce que vous vouliez dire en parlant d'empathie ?

- Si vous préférez le dire comme ça…

- Je ne préfère rien, j'essaye de me faire une idée un peu plus précise de la personnalité de Louise.

- Ce que je peux vous dire et qui va peut-être éclairer votre lanterne, si je peux me permettre cette expression triviale…

- Permettez-vous…

- Il y avait une patiente…

- Yasmina, précisa la femme de ménage.

- Oui, Yasmina. Elle était mutique depuis qu'elle avait été laissée pour morte par son mari…

- Je croyais qu'elle était atteinte d'un cancer…

- L'un n'empêche pas l'autre, eh bien Louise a été la seule à lui tirer quelques mots. Du jour où elle a été présente à l'atelier jardinage, le visage de Yasmina s'est transformé. Un visage totalement inexpressif, il s'est illuminé… Cette femme est morte peu de temps après la visite de Chloé…

- Est-on certain que c'est bien d'un cancer qu'elle est morte ?

- Aucun doute, tout le colon bouffé par le cancer puis métastases dans le foie et une semaine après elle finissait dans d'atroces souffrances au service d'oncologie du professeur Leprêtre à la Pitié.

Luka attendait une question et elle ne tarda pas à venir.

- Est-ce que vous avez revu Chloé ? demanda Lautrec après avoir pris la main de sa collègue.

Luka essaya de savoir qui rassurait l'autre, à moins qu'elles ne se rassurent mutuellement.

- Non, je ne l'ai pas vue, nous essayons toujours d'entrer en

relation avec elle… est-ce que vous avez une idée d'un endroit où elle pourrait se trouver ?

Le commissaire, pour la première fois de sa carrière, avait posé une question inutile dont il connaissait déjà la réponse. Mais il ne pouvait se résoudre à ne pas espérer un miracle, miracle qui ne vint pas. A la place, il eut deux visages qui se fermèrent et un vague hochement de tête pour dénégation. Luka comprit la raison de leur présence. Avoir des nouvelles et un peu d'espoir.

- Restez-là deux minutes, mon collègue va prendre votre déposition.

Il stoppa sur le pas de la porte, revint vers les deux femmes, mais il s'adressa principalement à Fathia.

- Comment décririez-vous cette patiente ?... Physiquement, je veux dire…

Elle se tourna vers la thérapeute et attendit un acquiescement de sa part, ce qui exaspéra le commissaire.

- Madame Lautrec, vous êtes qui pour Fathia ? demanda le commissaire, en s'adressant à la thérapeute. Vous êtes sa psy ?

Fathia leva les yeux et fixa Luka intensément avant de lui parler, comme si elle tentait de sonder son esprit au plus profond. Le commissaire eut du mal à réprimer un frisson. Mal à l'aise, il tenta de trouver une position plus confortable en s'appuyant au montant de l'encadrement. Mais il abandonna l'idée et revint comme il était, campé sur ses deux pieds.

- Ses yeux étaient d'un bleu magnifique, tirant sur le gris. Des yeux que l'on peut rencontrer dans les tribus berbères encore nomades. La nuit, il m'arrive de me lever en sursaut, espérant qu'elle me dévisage, à l'abri, dans un recoin, à peine visible… et je pleure. Sa chevelure était douce et soyeuse, presque blonde. Ses cheveux glissaient sous les doigts quand on les caressait. Elle possédait un petit nez court…

- Aquilin, précisa la thérapeute, comme si à cet instant

précis, elle faisait face à la personne dont elle parlait.

- … oui aquilin. Et ses cils étaient longs… elle était fine et svelte… son ventre… mais Fathia ne finit pas sa phrase. Elle était absente, perdue dans ses pensées.

Avant de quitter son bureau, Luka se dit que les deux femmes avaient parlé de Louise, mais douta qu'elle ait été nommée.

- Il s'agit de bien de Louise d'Arbanville ?

- Non…

- Bien sûr, coupa la thérapeute.

Fathia confirma d'un léger signe de tête. Luka, dubitatif, quitta son bureau. Une fois dans le couloir, il marqua un temps d'arrêt. Hésita à faire demi-tour, mais finalement, il poursuivit son chemin et une fois devant la porte du local collectif, il marqua un temps d'arrêt. Il n'aimait pas arriver au milieu des policiers dans un lieu à eux et les voir se taire ou bien changer de sujet. Une fois qu'il fut certain qu'on l'avait repéré, il poussa le battant et entra. Quelques flics étaient là, en tenue. Parmi eux, se trouvait Philippo, un café à la main attendant que son patron vienne le retrouver, ayant été prévenu à l'accueil qu'il ne fallait pas déranger.

- Philippo, tu vas aller prendre la déposition des deux femmes qui sont à côté. Ce sont les deux personnes qui ont côtoyé Louise d'Arbanville et Chloé à l'hôpital psychiatrique. Tu me les travailles pour leur sortir tout ce qu'elles savent, et même plus.

- Bien patron.

Le commissaire s'était glissé jusqu'à l'une des fenêtres, chacun des policiers en tenue s'étant écarté pour le laisser passer. Puis très vite, une bonne partie d'entre eux avait quitté les lieux. Seulement trois flics prenaient le temps de finir leur boisson. Luka, le nez au carreau, observait les gouttes d'eau qui ruisselaient, créant de petits chemins sinueux. Il essayait de deviner celles qui allaient se rejoindre… ou pas. Lorsqu'on

lui tapa sur l'épaule, il fut très étonné de découvrir Philippo derrière lui.

- Y a un problème ? questionna Luka.

- On peut dire comme ça, dans votre bureau y a personne.

- Qu'est-ce que tu me racontes, répliqua le commissaire en quittant le local pour rejoindre son bureau.

Luka ouvrit la porte, et s'arrêta net pour constater qu'en effet, il n'y avait personne. Il prit le téléphone pour appeler l'accueil.

- Il y a deux femmes qui vont sortir, vous me les interceptez et vous les conduisez jusqu'au 104… Personne n'a quitté le *Quai* j'espère… Bon, parfait… Oui, oui, j'attends là-haut…

Une bonne dizaine de minutes plus tard, le commissaire attendait encore, faisant les cent pas sous le regard inquiet de Philippo. Il appela à nouveau l'accueil, puis il descendit, traita le planton d'incapable, engueula l'autre policier à l'accueil. Les deux hommes n'eurent pas le temps de répondre quoi que ce soit que le commissaire était déjà dans les escaliers, Philippo dans son sillage.

- Tu m'appelles tout de suite l'hôpital où elles bossent et tu leur dis de faire revenir Lautrec et… je sais plus trop comment s'appelle l'autre, un prénom arabe.

Une demi-heure plus tard, Philippo expliquait à son patron que les deux femmes ne faisaient plus partie du service depuis la veille. Luka hurla « Qu'est-ce que c'est que ces salades ! » arrachant le combiné des mains de son adjoint pour arriver au même résultat. Il répéta à plusieurs reprises « Qu'est-ce que c'est que ces salades ! » à une ou deux variations près, puis jeta le combiné sur son socle, le faisant ainsi dégringoler le long du bureau. Philippo laissa passer un peu temps puis se décida à le raccrocher. Aussi, ne vit-il pas son patron quitter les lieux et lorsque la porte claqua violemment, il fit un bond en l'air et le combiné aussi.

En plein couloir, Luka tomba nez à nez avec la substitut du

procureur. « Je viens aux nouvelles puisque vous ne m'avez pas appelée ! ». Luka, sans un mot, revint sur ses pas et fit entrer Léna.

Léna était seule dans le bureau avec Luka, elle avait gentiment évincé Philippo. Luka tournait comme un lion en cage face à la dompteuse tentant de calmer l'animal avant qu'il ne dévore les spectateurs. Sadjo, accompagné de Jean-Marc, entrèrent et ressortirent aussi sec en découvrant les deux protagonistes de la mauvaise pièce de théâtre qui allait se jouer à guichet fermé. Ils filèrent dans la salle commune pour retrouver Philippo qui les mit au parfum.

- Vous allez vous calmer, commença Léna, ou bien, je vais me sentir obligée de vous retirer l'affaire !

- C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire !

- Très drôle.

- Je suis plus bon à rien, même pas à m'occuper de ma fille correctement, tout juste bon à prendre des baffes !

- Qu'est-ce que vous me chantez là !

- Rien… une vieille…

A force d'insistance, Léna obtint qu'il lui relate la claque que lui avait administrée la vieille dame quand il avait décrit avec un certain cynisme l' « auto-éventration » de Louise d'Arbanville.

- Je pense que vous l'aviez bien méritée… Est-ce que vous avez avancé un peu au moins.

Luka fit un bref résumé de sa visite à Illiers, puis il se lança dans un long topo sur son passage à l'hôpital dans lequel avait été internée la mère de Chloé et termina par sa rencontre avec la thérapeute et l'agent d'entretien.

- Fathia ! ajouta-t-il en guise de conclusion. Elle s'appelle Fathia la femme de ménage. Et vous ne m'ôterez pas de l'esprit que ces deux bonnes femmes ont un rapport des plus étranges avec cette Chloé… Qu'elles n'ont vue qu'une fois,

nom d'une pipe ! Vous auriez entendu leur description, elles auraient fait partie de la même famille qu'on n'aurait pas entendu meilleur portrait.

- Et elles ont disparu, toutes les deux ?

- Comme je vous l'ai dit, de véritables fantômes. J'en viens à me demander si je n'ai pas eu des hallucinations.

- Vous avez bien dormi cette nuit, après notre petite dispute d'hier ?

- Oui, mentit Luka.

Mais Léna voyait clair dans le jeu de Luka. Elle sentait qu'il n'était pas dans son état normal. Ses yeux étaient rouges, il s'agitait continuellement. En réalité, le commissaire ne dormait plus depuis bien longtemps, mais il se garda d'en dire quoi que ce soit. Il aurait pu le faire, cela n'aurait rien changé à la décision de la substitut. Elle était convaincue que le commissaire n'était plus en état de conduire cette enquête. Ni aucune autre. Elle en ferait part au « chef » comme il était de coutume de désigner celui qui était à la tête de la brigade criminelle de Paris.

Philippo roulait dans Paris avec une voiture de service toute neuve équipée du tout nouveau lecteur automatique de plaques minéralogiques. Le responsable du garage lui avait recommandé d'en prendre soin. Il remontait la rue de Rennes en direction de Montparnasse, pour rattraper la rue du Cherche-Midi direction Necker. Une fille avait été signalée, victime d'une agression, suspicion de viol, suivi d'un tir à l'arme à feu. Comme il était plus ou moins sur la touche, on l'avait envoyé pour l'enquête de routine. Elle était dans le coma, il aurait juste à lui tirer le portrait, récupérer les infos par les gars des urgences et l'affaire serait bouclée en une heure, plus une autre heure pour le rapport. Engagé dans la rue du Vieux Colombier, il s'amusa à tester le LAPI sur quelques plaques au hasard. S'affichaient instantanément sur son écran le nom du propriétaire du véhicule, les infractions

et si le véhicule était recherché. Afin de s'occuper, il l'utilisa sur l'un des véhicules devant lui. Le type roulait avec un permis retiré virtuellement puisqu'il avait perdu tous ses points. Il était tenté de faire le malin. Il regarda sa montre, il avait de la marge. Une fois à hauteur de l'Audi, il fit signe au conducteur de baisser sa vitre. Le temps qu'il montre sa carte de flic, l'homme avait embrayé, démarré en trombe, et au passage, lui avait arraché son rétroviseur et ajouté une belle éraflure sur l'aile droite. Philippo engagea une vitesse dans l'intention de poursuivre le fuyard. Il fit une trentaine de mètres, et se rappela qu'il avait une identification à faire. Dépité, il prit le talkie - il continuait à utiliser ce terme - et passa l'information aux collègues avant de bifurquer dans la rue du Cherche-Midi. En regardant à droite pour se rabattre, il réalisa que le rétro était retourné. Il immobilisa son véhicule dans la file du bus, descendit pour constater les dégâts. « Putain, le con ! »

- Monsieur, veuillez me montrer les papiers du véhicule. L'agent de surveillance de la voie publique se marrait tout ce qu'il savait.

- J'suis de la police… commença Philippo avant de découvrir qu'il s'agissait d'un copain italien qui sévissait comme agent municipal.

- Tu l'as bien arrangé ta caisse !

- Dis donc, tu voudrais me rendre un service, puisque c'est justement ton boulot.

- Raconte.

- J'ai paumé un cache rétro, la caisse est neuve. Dans la rue, là, juste avant, si tu le trouves, tu le laisses au gars du *Quai*.

- J'aurai quoi en échange ?

- Une bise… et une bière si tu le récupères.

Les deux hommes se serrèrent la main, Philippo remonta dans la 208 en imaginant le savon qu'il allait prendre en rentrant. La circulation s'était densifiée, et pour comble de

malchance, il était plombé dans les embouteillages. Il lui fallut une bonne vingtaine de minutes pour faire à peu près deux kilomètres, soit un peu moins de 20 km/h de moyenne donc la vitesse d'un vélo.

Philippo pénétra par les urgences de l'hôpital Necker au 108 rue de Sèvres, il se présenta à l'accueil. Une file d'une dizaine de personnes patientait plus ou moins en silence. Il passa devant tout le monde quand une grosse bonne femme l'attrapa par le bras.

- Faut faire la queue comme tout le monde bonhomme !

- Je suis de la police…

- Nous aussi, lança la jeune fille avec une gamine dans les bras…

La dizaine de personnes fut assez unanime sur le fait que la police emmerdait le monde et qu'elle n'avait qu'à faire comme tout un chacun ici. La toubib derrière son bureau ne put lui venir en aide puisqu'elle se débattait avec un type saoul comme un cochon qui voulait qu'on s'occupe de son enfant resté à la maison. La pauvre fille essayait le plus calmement possible de lui expliquer qu'il fallait composer le 15 et faire venir le SAMU. A quoi le soûlard répondait par la même ritournelle qu'elle n'avait qu'à appeler Camus elle-même. Il fallut l'intervention musclée des gars de la sécurité pour aider le bonhomme à débarrasser le plancher et celle de Philippo. Silencieux, maintenant, il patientait dans la file attendant son tour. Son portable joua les premières notes de la charge héroïque. Il déverrouilla.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

- C'est plus long que prévu, y a du monde…

« Tu ne vas pas me dire que tu fais la queue aux urgences ! »

- Si, chuchota Philippo en découvrant les gros yeux du couple qui avaient réussi à faire que leur enfant finisse par s'assoupir.

« Tu en as encore pour longtemps ? »

- Plus que deux personnes…

Philippo vérifia son portable, Luka lui avait bien raccroché au nez. Une fois l'appareil replacé dans la poche de son veston, il s'apprêtait à prendre la position type du planton de service lorsqu'un médecin supplémentaire s'installa derrière le comptoir. La grosse dame qui lui avait saisi le bras un instant plus tôt, s'avança pour prendre le tour. Mais le médecin lui fit signe de patienter.

- Est-ce qu'il y a un monsieur de la police ? questionna le jeune gars en haussant la voix. Puis il s'adressa directement à Philippo qui venait de lever la main comme à l'école. Il n'osait pas bouger de sa place à cause des regards soupçonneux qui l'entouraient. Suivez-moi, continua l'interne, votre patron nous a appelés.

Ils passèrent par la porte de côté que l'interne déverrouilla grâce à son badge.

- Vous venez pour la jeune femme ? continua le jeune médecin en traversant le hall où se côtoyaient un ensemble de bureaux tous déserts.

- Oui, celle qui s'est présentée aux urgences hier dans la nuit.

- Présentée est un bien grand mot, on l'a abandonnée dehors, près de la cahute du gars chargé de gérer la barrière d'accès.

- A-t-il pu voir la personne qui a déposé le corps ?

- Vous en parlez comme si elle était déjà morte.

- Ce n'est pas le cas ? dit Philippo pour qui coma était un synonyme de décédé.

- C'est un peu tôt pour se prononcer même si elle est dans un piteux état. Au point d'être intransportable, c'est la raison pour laquelle on l'a gardée.

- Vous n'êtes pas un hôpital ?

L'interne désigna une inscription en lettres capitales rouges

sur fond blanc. NECKER ENFANTS MALADES.

- Ah, précisa Philippo devant l'évidence. On lui a tiré dessus, selon mes sources.

- Sources qui doivent être les nôtres. Mais, effectivement, c'est exact. Une balle a traversé les poumons pour se loger dans l'omoplate.

Philippo avait sorti son petit carnet pour noter toutes les infos.

- On l'a déposée vers quelle heure ?

- Aux alentours de deux heures. Sur le coup, on n'a pas pris le temps d'inscrire l'heure d'entrée compte tenu du pronostic vital engagé. Et pour répondre à votre question, il faudrait interroger le type de nuit qui gérait les entrées.

- Vous savez qui c'est ?

- Vous plaisantez, dans une structure comme la nôtre, il doit y avoir au moins deux cents personnes qui travaillent à temps plein, alors le nom du gars qui s'occupe de la barrière !

- Comment je peux obtenir le renseignement ?

- Voyez ça au secrétariat, mais je crois que c'est un prestataire extérieur qui gère la sécurité. Voilà, c'est la fille que vous êtes venue voir.

Philippo s'avança, mais la chose qu'il observa en premier, c'était l'appareillage et tout ce qui était connecté à la patiente. Le bruit aussi l'intrigua et les lumières. Faisant comme s'il avait l'habitude de ce genre d'attirail, il s'approcha du scope pour observer les tracés.

- Vous vous y connaissez ? questionna l'interne, surpris de voir ce policier qui semblait s'occuper plus des résultats de l'assistance respiratoire que de la victime.

- Ah non, pas du tout, mais ça m'intrigue tout ce tas de bidules… Elle a un nom la fille ? demanda Philippo tout en sortant son petit appareil numérique pour faire quelques clichés.

- Une parfaite inconnue, aucun papier sur elle.

- Pas d'autres éléments permettant de se faire une idée, genre gourmette, téléphone, pendentif ou alliance ?

- Rien de tout ça. A mon avis, mais le policier c'est vous, on a tout enlevé avant de l'abandonner. Regardez la trace laissée au doigt, elle devait porter une bague.

- Bon, bah ça fait pas lourd pour se faire une idée. Si elle décède, on vous enverra notre légiste, par contre si elle reprend connaissance, vous nous appelez… A cause de la blessure par arme à feu, il vaudrait mieux qu'on ne perde pas trop de temps. Et si quelqu'un se pointe pour demander des nouvelles, essayez de le faire patienter, qu'on puisse arriver pour le cueillir. Visiblement, on tient à sa vie, sinon, on ne se serait pas donné la peine de l'abandonner là. C'est une belle nana… dommage.

- On a fini ?

- Oui, c'est bon pour nous…

Philippo salua l'interne et prit sur la droite pour sortir de l'hôpital.

- Vous avez une intervention à pratiquer ?

- Pardon ? s'étonna Philippo qui ne saisissait pas trop le sens de la question.

- Je dis ça, parce que de ce côté, ce sont les blocs opératoires, par contre, la sortie, c'est par là, au bout du couloir, vous tournez à droite et après, c'est indiqué. Bonne journée commissaire.

- Adjoint seulement…

Philippo retrouva la voiture de service garée devant les urgences. De voir la bagnole esquintée, une seule vision surgit, celle du retour au *Quai* pour restituer le véhicule tout neuf. La tête du chef de service à la maintenance. Deuxième vision, celle de la tête de Luka à qui il allait devoir expliquer les raisons de son accrochage. Une poursuite pour une

identification de plaque, alors que la seule poursuite qu'on lui avait confiée, était une jeune fille dans le coma. Dans la boîte à gants, il trouva un coffret avec le matériel pour effectuer les contrôles. Dedans, il dénicha un essuie-tout, il passa sur le côté de la voiture, et s'échina à faire disparaître les traces. Résultat, les griffures brillaient à la lumière. Il pesta, remonta dans la voiture et se présenta, sur le côté des urgences, face à la barrière. Il s'avança pour passer, enclencha la marche arrière et revint à hauteur du guichet.

- S'il vous plaît !

Un type assis dans son fauteuil, en train de discuter avec un collègue, avança le buste avec une certaine nonchalance et s'adressa à Philippo.

- Qu'est-ce qu'il veut le monsieur ?

- Vous savez qui était de service hier soir ? questionna-t-il tout en montrant sa carte de police.

- Louis, c'était bien toi qu'était de faction cette nuit ? Y a un policier qui veut te parler.

Louis sortit par la petite porte vitrée. Il se glissa sous la barrière et vint s'accouder à la portière comme s'il s'agissait d'un comptoir de bar.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Quand la fille a été déposée devant votre poste, vers deux heures du matin, vous étiez là ?

- Oui.

- Est-ce que vous avez vu qui l'a abandonnée ici ?

- Non, j'ai entendu tambouriner sur le côté, et quand je suis sorti, j'ai découvert le corps de la petite nana sur le sol. J'ai pas trop cherché à comprendre, j'ai appelé les gars des urgences. Pour vous dire la vérité, moi, je croyais qu'elle était arrivée là toute seule. C'est après que l'un des urgentistes est venu me demander à cause qu'il comprenait pas comment elle aurait pu arriver là par ses propres moyens.

- Bon merci.

Philippo enclencha la première vitesse, s'engagea sur la chaussée en prenant le couloir du bus. Il remonta la rue de Sèvres pour gagner la rue Dufour. Il roulait tranquillement, lorsqu'il se rappela que Luka lui avait dit de faire vite. Il plaça le gyrophare sur le toit de la 208, puis enfonça l'accélérateur.

Léna était installée derrière son bureau du Palais de Justice, debout devant elle, un homme d'une cinquantaine d'années, bien apprêté, jean élégant avec un débardeur beige sur une chemise à peine rosée. Appuyé sur le bureau, il pointait les éléments essentiels. De son côté, la greffière archivait les derniers dossiers du jour, ordonnant précautionneusement les convocations afin de ne pas faire entorse à la procédure. Léna feuilleta les documents que lui avait apportés l'architecte dépêché par la ville de Paris. Jean-Paul, de son côté, expliquait une nouvelle fois que le commissaire avait été retenu par une affaire de contrôle suite à une agression, ce que ne comprenait toujours pas la substitut. Le commissaire du *Quai* ne déléguait-il pas d'habitude les affaires d'identification suite à agression sur la voie publique à ses adjoints. A cette question tout à fait justifiée, Jean-Paul n'avait pu qu'acquiescer de la tête. Il avait déjà expliqué qu'il ne comprenait pas la raison de l'empressement soudain de son chef à vouloir s'occuper des basses besognes. Cela confirma Léna dans son idée que Luka ne tournait pas rond. Avoir remis à plus tard sa convocation au bureau de la substitut était un peu fort de café.

- Bien, je crois que nous allons nous passer de la présence du commissaire. Je vous écoute.

- Nous avons bien quatre ascenseurs qui mènent à l'avant-dernier étage de la Tour, commença l'ingénieur. Ce sont des appartements en duplex. La rénovation des machines était prévue sur le budget 2011, avec les nouvelles normes de sécurité, cela a été repoussé d'une année. Pour ne pas dire que

c'est renvoyé aux calendes grecques. Mais, lorsque nous avons déverrouillé les portes avec l'aide du service technique, les ascenseurs n'étaient plus là.

- Donc dans les étages ?

- Oui et non, on se demande même s'ils n'auraient pas été supprimés. Et lorsque nous avons tenté de le remettre en fonction pour s'en assurer, nous avons découvert que le tableau de commande avait été court-circuité.

On frappa à la porte, Léna se leva pour accueillir le supposé commissaire afin de le sermonner sur son retard. Elle tomba nez à nez avec un petit bonhomme rondouillard en costume cravate. Il suait sang et eau et s'épongeait régulièrement le front faisant immanquablement retomber sa frange sur ses yeux.

- Monsieur Frody, de la société FRAMALOC, excusez mon retard. Je n'ai eu votre message que tardivement dans le début d'après-midi.

Voyant l'étonnement de la substitut, la greffière s'avança.

- Il s'agit du représentant de la société qui possède une partie des appartements de la Tour Montparnasse, dont ceux qui nous concernent.

- Excusez-moi, cela m'était sorti de la tête, mais vous tombez à pic.

Léna rapporta l'histoire des ascenseurs afin de savoir si sa société avait pris en charge une remise en état. L'homme ouvrit de grands yeux tout ronds, expliqua que cela était tout bonnement impossible puisqu'il n'avait pas la gestion des ascenseurs. Léna proposa une chaise à chacune des personnes présentes et retourna s'installer derrière son bureau.

- Tout cela n'a aucun sens, des ascenseurs disparus ou arrêtés dans les étages on ne sait où et personne n'est capable d'en expliquer la raison. Peut-on au moins savoir à qui appartiennent les étages en question ?

Le petit homme s'essuya une nouvelle fois le front, extirpa de sa serviette un document soigneusement rangé dans une chemise plastifiée.

- Ce sont des locations pour des entreprises ou bien des particuliers. Il s'agit d'appartements luxueux que l'on peut louer à la semaine, rarement pour des durées plus longues et exceptionnellement à la journée. Voici le listing des derniers occupants, il va sans dire qu'il s'agit là d'informations confidentielles. A ce sujet, il me faudrait la commission du procureur autorisant la levée de la confidentialité.

Tout en s'emparant du listing, Léna lui tendit le document. Elle passa en revue le nom des locataires. Quelques-uns revenaient régulièrement, mais à des intervalles différents. Le petit homme rondouillard s'avança au-dessus du bureau.

- Je me permets d'attirer votre attention à cet endroit-là, dit-il tout en pointant une série de noms différents.

Léna les parcourut rapidement.

- Oui, et donc ?

- En réalité, sous des noms différents, il s'agit de la même entité. Regardez les numéros d'identification, ce sont rigoureusement les mêmes. Non, ce qui est accolé, ce sont les dates de virement, précisa le petit homme enfin d'orienter le regard de la substitut sur les bonnes références.

- Ce serait donc une forme de falsification pour ne pas être repéré.

- C'est un bien grand mot, car ils ne se sont pas donné beaucoup de mal. Fabriquer de faux numéros grâce à un cabinet conseil en off-shore aurait brouillé les pistes plus sérieusement.

- Est-ce que ce serait une société hébergée dans des paradis fiscaux ?

- Il n'y a pas l'ombre d'un doute et c'est la raison qui me fait dire qu'ils ne se sont pas foulés. Quitte à faire dans la discrétion, ils auraient eu la possibilité de trouver beaucoup

plus efficace. N'importe quel conseiller en fiscalité pouvait s'en occuper moyennant finance et vu l'argent dépensé dans cette location à répétition, je pense qu'ils avaient de quoi s'offrir de tels services.

Léna se tourna vers le responsable des services techniques.

- Est-ce que ça pourrait correspondre avec vos recherches ?

- Pas l'ombre d'un doute, c'est bien l'un des appartements.

- On connaît le nom du locataire ?

L'homme en costume cravate, se racla la gorge et dit en chuchotant « Éosphoros »

- C'est une blague, s'exclama Léna.

L'homme du service de gestion de la Tour Montparnasse, se contenta de hocher la tête en signe de dénégation. Jean-Paul, qui ne voyait pas en quoi il y avait de quoi rire, s'adressa discrètement à l'ingénieur qui ne comprenait pas non plus. Léna perçut leur ignorance.

- Dans la mythologie grecque, on peut traduire Éosphoros par le porteur de la lumière de l'aurore. C'est aussi l'autre nom que les Romains donnent à Lucifer. Vous me dépêchez une équipe sur place tout de suite, je vous y rejoins dès que j'ai expédié les affaires courantes. Marie-Christine, vous m'annulez le rendez-vous avec l'avocat du jeune voleur à la tire et vous le reportez à demain.

Tout le monde salua tout le monde et Jean-Paul, l'adjoint du commissaire, s'approcha de la substitut.

- On fait comment par rapport au commissaire Luka ?

- On fait sans lui.

Jean-Paul serra la main de la substitut une nouvelle fois. Il n'aimait pas doubler son patron et cette histoire n'était pas pour le conforter dans cette voie. Tout partait à vau-l'eau, le fait que Luka n'ait pas donné de nouvelles, qu'il se soit empressé de s'occuper d'affaires qui ne relevaient pas de ses attributions directes, et surtout, cette façon qu'avait le patron

de vouloir tout prendre en main, rien n'allait, rien ne tournait rond. Il quitta le Palais de Justice les mains dans les poches et décida d'aller se prendre une bière, laissant ainsi du temps à Luka pour pointer le bout du nez.

Si Luka avait effectivement raté le rendez-vous avec la substitut, il y avait une raison. Il venait de rentrer dans le bureau et Philippo était installé sur sa chaise, les pieds posés sur le rebord, légèrement basculé en arrière. En voyant le commissaire débouler, il faillit culbuter en voulant se replacer pour adopter une attitude plus adéquate. Il se rattrapa de justesse à la table filant un grand coup du plat de la main.

- Qu'est-ce qui te prend de faire un barouf pareil !

Les pieds de Philippo avaient balayé une partie de la paperasse qui se trouvait sur le bureau. Tout avait valdingué sur le sol en même temps que le pot de crayons.

- Euh rien chef, un geste maladroit, répondit Philippo tout en se levant promptement pour ramasser ses affaires.

- Attends… pousse-toi de là !

Luka s'était précipité en direction de son adjoint, lequel se recula d'un coup pensant que son patron allait lui en coller une. Il tomba à la renverse et se retrouva assis sur son postérieur.

- Tu vas arrêter un peu de faire le pitre… d'où ça vient ces photos ?

- De l'hôpital. C'est l'inconnue qu'on a laissée pour morte devant la cahute des urgences, à l'entrée, expliqua Philippo en se relevant pour aider à ramasser.

- Tu as de la merde dans les yeux ou bien tu es vraiment un con d'Italien comme dirait Jean-Paul ?

Philippo ouvrit de grands yeux, ne sachant pas si le commissaire plaisantait ou bien s'il était sérieux. Mais l'incertitude ne dura pas.

- Merde ! Tu la vois cette photo, hurla Luka en la lui collant sous le nez. Ça ne te rappelle personne !

L'adjoint du commissaire prit son air d'ahuri, celui avec l'œil tout rond, en se grattant la tête.

- Putain, putain, mais putain !

- Tu as progressé en argumentation, dit Sadjo en pénétrant à son tour dans le bureau.

- Tu le crois pas, ce crétin avait Chloé sous le nez et il ne l'a pas reconnue… Qu'est-ce que tu attends, le déluge ! ajouta le commissaire en direction de Philippo.

- Je viens aussi ? demanda Sadjo.

- Non, j'ai assez de bras cassés comme ça… tu attends le légiste, il doit passer, il a des trucs à me dire. Tu lui expliques que je dois rattraper vos conneries que je serai de retour dans… je sais pas…

- On va à l'hosto ?

- Non, comme tu as bien bossé, je t'offre une bière et une virée à la foire du Trône, ça te dit ?

- Ou… euh non… enfin, je veux dire… je vais chercher une bagnole de service et je vous récupère dehors…

- Essaie de ne pas la bousiller en jouant à Starsky et Hutch.

Le trajet se fit sans un bruit, si l'on excepte la sirène qui hurlait sur le toit de la 206 miteuse, choix du chef de maintenance pour récompenser les poursuites rocambolesques de Philippo. Le gyrophare jetait des éclairs bleutés qui se répercutaient sur les vitrines. Les voitures se garaient avec nonchalance, mais ceux qui arrivaient en sens inverse n'hésitaient pas une seconde. Luka était au volant, il était furax et les amateurs de promenades parisiennes avaient tout intérêt à bien tenir leur droite. Une série de poubelles qui débordaient du trottoir eut plus de chance que le rétroviseur du pauvre bougre qui n'arrivait pas à se garer en marche arrière. Luka remonta la rue de Sèvres en sens interdit,

pendant que Philippo écrasait sans vergogne une pédale de frein qui n'existait que dans son imagination.

- T'es certain que c'est Necker, parce que c'est pour les enfants !

- Oui. Je me suis fait justement la remarque. C'est là !

Trop tard, Luka avait dépassé l'entrée des urgences, il écrasa la pédale de frein, grimpa sur la bordure du trottoir effrayant le couple d'amoureux qui se tenaient par la main en rêvassant à la décoration de la chambre du petit qui grandissait dans le ventre de madame. L'homme attrapa sa femme par le bras et la tira tout contre lui. Inutilement, puisque Luka avait déjà amorcé son demi-tour en coupant par le passage piéton. En engageant la marche arrière, il fit grincer la boîte de vitesses ce qui provoqua chez Philippo grand élan de solidarité avec l'embrayage qui souffrait le martyre. Et aussi avec le technicien qui se demandait à chaque fois ce que pouvait bien avoir ce véhicule pour qu'il soit nécessaire de faire autant de révisions.

Ils pénétrèrent enfin par l'accès des urgences, s'arrêtant au nez de la barrière. Luka hurla un truc incompréhensible au gardien qui obtempéra instantanément. Luka fut satisfait de constater que son autorité naturelle n'avait pas fléchi d'un pouce. Il ne remarqua pas le geste de Philippo en direction du gars derrière sa vitre en plexiglas qui avait reconnu le policier de la fois dernière. Philippo n'eut pas à remettre le gyrophare dans la boîte à gants puisqu'il gisait sur le bitume en haut de la rue de Sèvres.

Les deux policiers abandonnèrent leur véhicule dans la petite cour destinée à accueillir les urgentistes du SAMU et autres ambulanciers en quête de rapidité. Le gardien sortit devant sa cahute pour tenter de protester, mais Luka pénétrait déjà à l'intérieur de l'hôpital en poussant Philippo dans le dos pour accélérer les choses. Philippo hésita une seconde, mais sous la pression du commissaire en nage, il rassembla très vite ses esprits pour découvrir que la réa était

au bout du couloir à droite.

- C'est par là…

Mais lorsque Philippo se tourna sur sa gauche pour s'adresser à son patron, ce dernier avait disparu en passant sur la droite.

- Mais où est-il passé ? se dit Philippo plus pour lui-même que pour qui ce soit.

- Il est passé par là ! lui répondit un type en tenue toute bleue, poussant un brancard.

Philippo s'élança au pas de course, pour finir dans les bras de Luka qui revenait en sens inverse.

- Qu'est-ce que tu fous, tu fais connaissance avec tout le service ! C'est quelle salle ?

- La porte verte, là !

Ils pénétrèrent de concert, tandis que derrière eux arrivait un médecin urgentiste pas très heureux de voir des inconnus se balader dans son service.

- Elle est où ? dirent en même temps Luka et le médecin tout en regardant Philippo.

- Bah, j'en sais rien, elle était là tout à l'heure, expliqua l'adjoint du commissaire aux deux hommes tout en désignant le lit vide au-dessus duquel le scope faisait un foin d'enfer.

L'urgentiste décrocha un combiné et alerta le service de la disparition d'une femme dans le coma en réa. Puis il se tourna vers ceux qui étaient entrés en même temps que lui.

- Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? Vous ne savez pas lire, dit l'urgentiste en désignant un affichage sur lequel on pouvait lire distinctement : INTERDIT A TOUTE PERSONNE ÉTRANGÈRE AU SERVICE.

- Je suis le commissaire Luka et voici mon adjoint. Nous sommes à la recherche de Chloé d'Arbanville et il semblerait que ce soit la personne qui était dans votre service.

- C'est possible, mais vous seriez le président de la

République que ça ne changerait rien, vous n'avez pas à pénétrer dans nos locaux de cette façon. Le droit des patients est…

- Bon, je comprends, coupa Luka. Puisqu'on est là, dites-moi depuis combien de temps cette Chloé hypothétique a disparu selon vous ?

- Elle vient de quitter son lit… ce sont les scopes qui m'ont alerté. Le temps d'arriver jusqu'ici, je dirais guère plus de trente secondes ! C'est incompréhensible, elle était sous assistance respiratoire !

Luka attrapa son adjoint par le coude.

- Vite, on a peut-être encore une chance de la choper avant qu'elle ne file de l'hôpital. Pars devant et cavale pour la rattraper !

Philippo se lança dans le couloir à pleine vitesse, il envoya balader les portes battantes en enfonçant le bouton qui libérait l'accès. Il ne lui fallut pas longtemps pour ressortir par les urgences.

- Alors ?

Philippo se tourna pour découvrir juste derrière lui le commissaire. Impressionné, il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour dire son admiration.

- Là-bas, c'est elle ! hurla Luka en se précipitant dans la rue de Sèvres.

- Oui, c'est bien elle, ajouta l'infirmière, accompagnée du type de la réa.

- On s'en occupe, cria Philippo en s'élançant pour rattraper le commissaire qui filait bon train. Au bout de la rue, y a la station Sèvres Babylone, elle va prendre le métro, ajouta Philippo une fois à la hauteur de Luka.

- Merde, où est-elle ?

Arrivés sur la place triangulaire écrasée de hauts immeubles modernes et surplombée par la voie aérienne de

la ligne 6, les deux hommes stoppèrent. Chacun cherchant de son côté à repérer la jeune femme habillée de vêtements trop grands qu'elle avait dû voler à sa voisine de chambre. La veste violette avec des motifs floraux échappait pour le moment à leurs yeux.

- Je file vers le métro et toi, tu remontes… la veste, putain, elle nous a bien eus !

- Quoi la veste ? mais Philippo n'eut pas besoin de la réponse car il vit le commissaire fouiller dans l'une des poubelles du square pour en sortir un vêtement en boule.

- A tous les coups, elle a filé en traversant la place…

- Je laisse tomber l'idée du métro ?

- Non, vas-y quand même, elle aurait pu faire un crochet et revenir sur ses pas pour nous mettre dans le vent.

Luka s'élança en petites foulées pour remonter la rue Pasteur. Au bout d'une cinquantaine de mètres, il eut besoin de reprendre son souffle. Plié en deux, les mains sur les cuisses, il inspirait profondément. C'est en relevant la tête légèrement, qu'il l'aperçut, à gauche prenant par Vaugirard. Deux inspirations furent nécessaires avant qu'il puisse reprendre sa poursuite, cette fois à marche rapide, la course ce n'était pas pour lui. Il regrettait d'avoir envoyé Philippo à l'opposé au lieu de lui refiler la meilleure piste à suivre.

En arrivant au carrefour Pasteur, il eut peur de l'avoir perdue, elle avait une bonne avance, mais la rue de Vaugirard était droite à perte de vue et suffisamment large pour offrir un bon angle pour un œil aguerri. La femme que poursuivait le commissaire descendait la rue. Elle ne semblait pas pressée. Pourtant, Luka avait la certitude qu'elle se savait suivie. Il n'aimait pas ça. A aucun moment elle ne se retournait. Il aurait presque préféré qu'elle se sauve à toutes jambes, quitte à se faire distancer. Là, il y aurait eu une logique. Une logique de flic qui faisait que tout était dans l'ordre des choses.

L'ancien dispensaire Blumenthal en briques rappela au commissaire, qu'il était tout simplement derrière l'hôpital Necker et qu'il avait tourné autour. Chloé n'était plus très loin, car il avait gagné du terrain sur elle. Quelque chose ne collait pas, c'était trop facile. A cet instant, un groupe de personnes, une dizaine d'hommes et de femmes, habillés en « représentants de commerce », jaillit d'un des immeubles. Il y eut soudainement du mouvement à cause de la dame à la poussette qui promenait plusieurs enfants en bas âge. Le groupe de commerciaux se scinda en deux, l'un des hommes se baissa pour faire coucou, éclats de rire, tapes dans le dos et… plus de Chloé ! Elle avait tout simplement disparu. Luka s'élança, course rapide sur cinquante mètres. Non, elle ne pouvait pas être allée plus loin. Le métro Falguière, non, il l'aurait vue, trop d'espace la séparait de la station. Il fit demi-tour, demanda au couple d'hommes s'ils n'avaient pas vu une jeune femme en chemisier. Par ce temps, il était difficile d'oublier un détail pareil. Leurs yeux étonnés firent comprendre à Luka qu'il avait raté Chloé. Il quitta l'endroit sans même remercier le couple, qui resta encore un moment arrêté à observer ce bonhomme essoufflé, rouge comme une écrevisse. Puis ils reprirent leur promenade en direction de Montparnasse.

Luka décida de remonter Vaugirard à contre-sens. Arrivé à nouveau à hauteur du dispensaire, il hésita, fit plusieurs tours sur lui-même lorsque son téléphone sonna. Il s'agissait de Philippo qui venait aux nouvelles. Comme il était au bord du trottoir, il traversa pour se mettre côté soleil. Là, il comprit où il avait été feinté : la petite ruelle fermée par une grille verte qui donnait sur un accès privé. Le portail venait de s'ouvrir, une petite dame avec cabas en sortait. Luka coupa son téléphone, pour apostropher l'octogénaire.

- Pardon, vous n'auriez pas croisé une jeune dame habillée d'une chemise blanche et d'une jupe grise ?

- Non, je sors juste de l'immeuble et je n'ai vu entrer personne.

Avant que la femme ait eu le temps de réagir, le commissaire s'engouffra par le portail encore ouvert.

- Monsieur, c'est un accès privé, on ne peut pas… mais Luka était déjà loin.

Il passa devant l'école qui occupait une partie de la ruelle pour se trouver coincé derrière l'autre grille qui fermait l'accès côté Falguière. Luka se pencha pour tenter de voir Chloé à droite puis à gauche, mais il ne vit personne. Il se décida à passer par-dessus la grille. Une fois à cheval, la dame de tout à l'heure arriva à sa hauteur pour lui filer des coups de canne tout en expliquant qu'un monsieur d'un âge avancé ne pouvait se comporter comme un jeune garnement. Luka fut obligé de redescendre, de tendre sa carte de policier et de passer par la petite porte que la dame mit en temps infini à ouvrir, car la clef grippait de ce côté lui avait-elle expliqué avec moult précisions. La vieille dame était bien trop contente de rendre service à la police nationale.

Dès qu'il eut quitté le chemin privé, Luka se rappela que son portable avait sonné. Le prénom de son adjoint s'affichait : Jean-Paul. Là, il réalisa qu'il avait manqué son rendez-vous avec Léna. Il lança un « merde » tonitruant qui fit se retourner les passants sur une bonne vingtaine de mètres. Il appela Philippo qui revenait sur ses pas par le métro.

- Tu récupères la voiture et tu me rejoins dans la rue Falguière, je t'attends. Tu fais fissa, on a rendez-vous au Palais de Justice. Attends j'ai un double appel.

Luka se débattit avec les touches et essaya de procéder comme le lui avait montré Philippo. Moralité, il perdit les deux appels et dut rappeler Jean-Paul. Son adjoint le mit au courant de la situation, lui expliqua que la substitut était furax. Lorsque Philippo se pointa avec la bagnole, épuisé par la poursuite et tout débraillé, suant à grosses gouttes, pour tout remerciement, il eut droit à une bonne engueulade pour avoir mis autant de temps.

Philippo descendit de la 206 de service et histoire de

renouer le dialogue il tenta « Qu'est-ce qu'on va faire en haut de la Tour Montparnasse. »

- A ton avis !

Philippo comprit que son idée de renouer le dialogue devrait attendre encore un peu. Luka avait sa tête des mauvais jours, le sourcil froncé, accompagné de deux rides juste au-dessous de la bouche. Il avait ajouté à l'attitude habituelle du policier furibard, les lèvres pincées. Philippo, en examinant discrètement la tête du commissaire, conclut que ça n'allait pas du tout. Il enfonça l'accélérateur, avec appels de phares à la clef et coups de klaxon. Luka ouvrit la boîte à gants pour en extraire le gyrophare, mais il la referma immédiatement, se rappelant que l'appareil était en vrac dans la rue de Sèvre.

Lipo se trouvait derrière le responsable location. Ce dernier venait de sortir un trousseau de clefs numérotées. Les tentatives de contact avaient été infructueuses et personne ne répondait au téléphone interne du 58ième étage de la Tour Montparnasse. Léna, sur avis du procureur avait donc autorité pour pénétrer dans le logement. Les trois autres appartements avaient pu être facilement exclus, puisqu'ils étaient en entretien avant l'arrivée de nouveaux occupants. Au prix astronomique du loyer, les appartements étaient scrupuleusement nettoyés au point qu'on n'était pas très loin de la remise à neuf. Coup de peinture si nécessaire, réparation des dégâts aux frais de l'occupant, sans poser aucune question quant à l'origine des détériorations. De toutes les façons, les transactions se faisaient avec des intermédiaires qui savaient négocier ces choses-là. Léna fit signe à Jean-Paul de pénétrer le premier. Il s'équipa rapidement afin de ne pas fausser de potentiels indices. Les autres firent de même pendant qu'il s'avançait dans la pénombre. Lorsque la lumière inonda l'entrée, tous furent étonnés de découvrir un tel endroit. Après un passage par un très large couloir décoré avec des affiches d'artistes, un Picasso, deux Skotton et la photo d'un graph de Banksy, on trouvait sur le côté droit, ce

qui aurait pu être une salle d'attente. Jean-Paul ouvrit la porte pour permettre à la substitut et à Lipo d'entrer. Il leur expliqua qu'il y avait une autre pièce porte fermée, au fond, visiblement une sorte de cagibi. Au même moment, il entendit du bruit derrière lui, il se tourna.

- Alors, c'est le fameux appartement, dit Luka en arrivant à hauteur du petit groupe. Il salua tout le monde, puis s'approcha de Léna. Je suis désolé pour le retard, mais on avait localisé Chloé D'Arbanville à l'hôpital Necker, elle nous a filé entre les doigts.

- Bravo !

- Je supporterai vos sarcasmes plus tard, quand vous saurez, que, plus morte que vive, elle a réussi à se débrancher toute seule pour décamper. Les médecins eux-mêmes ne comprennent pas comment, dans un état pareil, elle a pu seulement se lever !

- Nous verrons cela plus tard quand nous ferons le point sur l'état d'avancement de votre enquête. Je ne vous cache pas que pour le moment, mes intentions sont de vous retirer l'affaire ou de vous faire assister par le commissaire Grossman.

Luka s'équipa à son tour avec le matériel que lui proposa Lipo. Et sans se démonter, reprenant le fil de son idée comme s'il n'avait rien entendu, il précisa en passant devant « Je vous conseille de ne rien déplacer, j'ai dans l'idée que l'occupant des lieux devrait réapparaître bientôt. Et quand je dis l'occupant, je parle de l'occupant principal, mais je parie ma cravate qu'il possède deux assistants, au moins.

- Vous semblez parler au masculin ?

- Pas le moins du monde.

Après un moment de silence, Léna décida, un peu à contre cœur, qu'on allait faire comme disait le commissaire. Elle fit signe au légiste de la suivre et elle entra sur les pas de Luka dans la salle d'attente. Salle qu'ils désignaient par ce nom

pour le moment. Lipo prit la parole pour expliquer que cette pièce avait été soigneusement nettoyée. « On aurait voulu effacer les indices qu'on ne s'y serait pas pris autrement. » Ils ressortirent, remontèrent le couloir sur quelques mètres, y trouvèrent des toilettes sophistiquées avec tout le nécessaire à disposition. Philippo s'approcha du double lavabo pour s'emparer d'un petit flacon de Poison de Dior.

- Si t'es incapable de garder tes mains dans les poches, tu ressors et tu tiens compagnie à la porte d'entrée. Luka lui prit le flacon et le reposa avec le plus de précision possible.

- Monsieur Philippo peut-il essayer de ne pas mettre ses mains partout ! ajouta le légiste. Je parie que c'est d'une propreté digne d'un bloc opératoire.

Lipo aspergea de révélateur et le résultat fut celui escompté : rien. Pas une trace de sécrétions corporelles. Lorsqu'ils furent au bout du couloir, ils ne purent aller plus loin. La porte qui fermait l'accès était munie d'un verrouillage à carte magnétique. Léna se tourna vers le responsable des locations.

- Avez-vous les accès intérieurs de ces appartements ?

- Je ne comprends rien de rien à ce que je vois. Tout a été transformé, plus rien ne correspond aux plans d'origine et inutile de vous dire que ce genre de fermeture, et j'inclus la porte blindée devant laquelle nous sommes, ne sont pas de notre fait. Et je le répète, je découvre quelque chose d'incroyable.

- Comment se fait-il que vous ne soyez pas au courant ?

- Je peux vous dire une chose, je vais immédiatement convoquer la société avec qui nous sous-traitons l'entretien. Ils sont chargés de nous informer de la moindre modification apportée. Je vais même faire mieux que ça, je les appelle sur-le-champ !

- Je crois que nous en avons fini pour aujourd'hui, à moins de faire venir un serrurier, ce que je déconseille, expliqua le commissaire en s'écartant montrant ainsi son intention de

quitter les lieux au plus vite.

Léna ne bougea pas de sa place, donc Lipo non plus, quant aux deux adjoints, ils étaient le cul entre deux chaises. Sans même se tourner vers le commissaire, la substitut objecta qu'elle aurait bien aimé vérifier ce que cachait un tel endroit. L'homme de la société de location était de l'avis de Léna pour la bonne et simple raison qu'il venait d'avoir le responsable des entretiens au téléphone que ses explications semblaient pour le moins ténébreuses. Surtout qu'il avait commencé par dire que tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

- Commissaire permettez-moi d'insister ! commença Léna. Puis sur le ton de l'injonction, elle ajouta : Et sur quoi vous appuyez-vous pour justifier cette attente ?

Luka revint vers la substitut qui persistait à ne pas bouger de sa place.

- Je pense que ce Lucifer nous a incités à penser qu'il était un homme et à suivre cette piste histoire de nous berner.

- Chloé d'Arbanville serait Lucifer ?

- Pourquoi pas, ou du moins, elle a un lien avec lui et si elle a fichu le camp de l'hôpital, avec des vêtements d'emprunts, sans papiers d'identité, sans argent, elle va devoir revenir au bercail.

- Ici ?

- C'est une idée qui me paraît des plus plausibles.

- Pour arriver à cette conclusion, vous vous appuyez principalement sur un élément, le fait que Muad'Dib l'auteur de performances dans le milieu Electro a travaillé avec Chloé. C'est un peu court !

- Et le médecin qui a été retrouvé dans le même état. Lui aussi avait un rapport avec Chloé. Ça fait deux liens…

Léna savait très bien ce qu'il en était, mais elle voulait s'assurer que le commissaire avait les idées claires. Pourtant,

risquer de perdre des informations précieuses derrière cette porte blindée ne l'enchantait toujours pas beaucoup. Elle finit par accepter de suivre l'option de Luka. Tout le groupe quitta l'appartement et se retrouva sur le palier. Luka s'adressa au responsable qui avait utilisé le badge d'accès.

- Est-ce que quelqu'un d'autre peut savoir que la porte a été ouverte ?

- Il faudrait qu'il ait un lecteur comme celui que vous avez utilisé, et il n'est pas possible d'en obtenir, ils sont numérotés et scrupuleusement gardés.

- Tout comme ce logement qui ne devrait pas avoir été entièrement modifié, ironisa Léna. Commissaire, je persiste à penser que nous prenons un risque énorme, mais je vous passe la main pour la suite. Comment comptez-vous faire pour attraper la mouche ?

- Je vais poster un homme pas très loin de l'ascenseur. Est-il possible d'utiliser les trois autres pour rejoindre l'appartement ?

- Techniquement, non, puisqu'ils arrivent directement dans les locations.

- Ne pourrait-on pas ressortir et accéder par le hall ?

- A priori, il faudrait un badge de ce type. De plus, ce sont des verrouillages intérieurs et extérieurs lorsque les appartements ne sont pas occupés. Et s'ils le sont, c'est risqué d'arriver dans l'un d'eux.

- Prenez quatre hommes et concentrez-les sur les ascenseurs, dit Léna.

- Pour la partie extérieure, continua Luka, je m'en charge avec mes hommes.

- Je veux être tenue informée régulièrement, même s'il ne se passe rien et dans le cas contraire, avant toute initiative, j'insiste sur ce point, avant toute initiative, répéta Léna en appuyant sur chaque syllabe, j'exige un contact avec le parquet. Ou moi, bien évidemment.

Thalia voulait en avoir le cœur net. Les idées avaient tourné et retourné dans sa tête, une ritournelle incessante, revoir sa copine devint une obligation. Elle était descendue du tram près du Théâtre Gérard Philippe, à Saint-Denis. Une représentation était en cours sur le parvis, le spectacle du soir façon bande annonce de cinéma. Les acteurs étaient drôles, ils jouaient une sorte de pantomime devant un écran présentant l'entrée en gare de La Ciotat filmée par les frères Lumière. Assise sur l'un des bancs mis à disposition, Thalia passa un agréable moment. Elle se sentait détendue, ce spectacle improvisé l'avait mise de bonne humeur. Et c'est le cœur léger qu'elle se présenta au 1 de la rue Gaston Philippe, pas très loin du théâtre. La porte était ouverte, la pénombre régnait en maître. Les volets métalliques étaient mis à l'espagnolette et filtraient la lumière du soleil couchant. Le corps inerte de Rosine étendu de tout son long occupait le canapé, l'un des bras pendait dans le vide et la tête était renversée en arrière dégringolant du coussin côté table basse. Thalia s'avança, sa copine avait changé complètement de look : Cheveux d'ébène montés en chignon avec une baguette en travers à la façon japonaise ; un sweater noir à fermeture éclair tombant sur un leggins tout aussi noir ; des chaussures façon rangers bordeaux ; sac noir en tissu, agrémenté d'anses rouges, porté en bandoulière. Pour compléter ce nouveau look, elle portait aux oreilles de larges anneaux argentés. Son maquillage était finement dessiné. Il soulignait merveilleusement sa bouche d'un rouge à lèvres écarlate. Le sac était tombé, déversant son contenu sur le sol. Thalia remarqua que Rosine était totalement transformée et pas que par l'apparence extérieure. Elle avait aussi perdu du poids. Thalia imputait cette métamorphose à la rencontre de cette Chloé. Elle se pencha, la poitrine de Rosine se soulevait régulièrement pour redescendre tranquillement. Thalia avança le bras pour la secouer délicatement afin de la tirer de son sommeil, mais elle n'eut pas le temps d'agir. Rosine se leva d'un coup, pointant un couteau devant elle. Ses yeux exorbités laissaient transparaître une peur atroce. Elle recula pour se placer

derrière la table basse. Ses pupilles dilatées se contractaient pour se dilater à nouveau.

- C'est moi, je suis Thalia, je veux juste te parler.

La voix eut un effet apaisant sur la magnifique jeune fille bien campée sur ses jambes, mais toujours prête à l'attaque, arme en avant. Thalia avait le sentiment étrange de contrôler totalement la situation, même lorsque son ancienne amie s'avança d'un pas, le couteau toujours pointé vers elle.

- Je voulais seulement savoir si tout allait bien…

Les pupilles de Rosine s'agitèrent en tous sens, son visage se figea dans un rictus affreux qui déformait sa bouche. Tout son bras se mit à s'agiter frénétiquement, faisant danser la lame sous les yeux de Thalia. Elle ressentit exactement ce qu'attendait Rosine. Elle se mit à lui parler de sa nouvelle tenue, lui dit qu'elle avait embelli. Elle évoqua le maquillage qui la rendait désirable. Les modulations de la voix lui venaient instinctivement, ainsi, le bras commença par s'abaisser, puis le visage se détendit jusqu'à sourire et le couteau tomba sur le sol. Rosine saisit Thalia par les bras, approcha sa figure de la sienne, déposa un baiser délicat sur les lèvres de Thalia, puis se laissa tomber sur le canapé. Au bord de la table, il y avait de petites pilules bleutées en vrac. Elle en tendit une à Thalia, qui la prit entre ses doigts. Le temps qu'elle observe ce cachet, Rosine en avait déjà avalé plusieurs. La jeune fille fixa son regard sur Thalia, puis ses yeux devinrent vitreux, son corps se figea, puis elle bascula doucement sur le côté, ferma les paupières et sombra dans une rêverie éthérée dans laquelle se mélangeaient le corps dénudé de Thalia et des herbes folles sous un ciel étoilé.

Thalia abandonna Rosine à ses songes et quitta la petite maison. En traversant le jardinet, elle cueillit une rose qu'elle fixa à sa boutonnière. Heureuse, elle chantonnait une ritournelle enfantine que sa mère lui répétait jusqu'à ce qu'elle ferme les yeux. Elle fila jusqu'au bout du boulevard, traversa la rue et s'installa dans le square qui jouxtait le

Théâtre. Elle s'installa sur un banc, sortit un livre qu'elle ouvrit devant elle, mais ne lut pas tout de suite. Elle préféra d'abord observer les robiniers qui s'agitaient délicatement en une danse lente et régulière. Deux jeunes enfants jouaient tranquillement dans le bac à sable. Elle eut envie de les embrasser, dans les tenir serrés contre son sein, ou même de s'asseoir auprès d'eux, juste pour sentir leur odeur de bébé. Ces bébés qu'ils avaient été peu de temps avant. Les fragrances se mélangeaient agréablement à celles des lierres qui dégringolaient pour se mêler aux chèvrefeuilles. Envahie par toutes ces odeurs, Thalia ferma les yeux et se laissa emporter dans une rêverie éveillée où les images de l'enfance, son enfance, venaient se superposer à celles du temps présent.

Luka avait posté ses hommes puis il avait pris le temps de passer chez lui prendre une douche. Il avait donné des consignes claires, quoi qu'il arrive, vous m'appelez tout de suite. Il était à poil dans la cabine de douche. Il tourna le mitigeur et il reçut en pleine figure un jet d'eau froide. Il tenta de décrocher le pommeau afin de le diriger le jet contre la paroi en plexiglas. Tout ce qu'il réussit à faire, ce fut de se cogner la tête contre le mur. Lorsqu'il leva le bras pour se masser la tête, il fut ébouillanté par l'eau devenue brûlante. Il maudit sa fille qui avait réglé le jet d'eau sur puissant et concentré l'eau en flux resserré. Le temps qu'il finisse sa diatribe, le téléphone se mit à sonner. Il ressortit à toute vitesse, attrapa une serviette et dégoulinant, il remonta le couloir jusqu'à l'entrée où il avait laissé son portable. Persuadé qu'il s'agissait d'un de ses hommes qui l'informait de la nouvelle tournure des évènements, il ne prit pas la peine de vérifier.

- Alors vous l'avez trouvée ?

- D'une certaine façon, oui…

- Vous l'avez trouvée ou pas ? Qui est à l'appareil ? ajouta

Luka ne reconnaissant pas les voix attendues.

- Vidal, adjoint du commissaire de Saint-Denis. Vous êtes bien le commissaire Luka ?

- C'est bien ça et que me voulez-vous ?

- Vous avez une fille qui s'appelle Thalia De Fonzac ?

- En effet, répondit Luka tout à coup très inquiet. Que se passe-t-il ? Un souci ?

- Non, enfin oui, pas en ce qui concerne votre fille, mais son amie Rosine Pinaud, elle a bien une amie qui s'appelle Rosine Pinaud.

- Je crois que oui, pourquoi ?

- Et bien elle a été assassinée, la gorge tranchée avec un couteau de cuisine.

- Et pourquoi vous m'appelez ?

- Parce que dans son carnet nous avons trouvé le nom de mademoiselle De Fonzac et que personne d'autre n'était joignable, et comme on a fait le lien avec vous, on a préféré vous informer avant d'appeler votre fille. Elles se connaissent ?

- Oui, ma fille a été hébergée chez elle, mais Thalia est partie à cause des mauvaises fréquentations de cette fille.

- Est-ce qu'elles se sont revues récemment ?

- Je ne crois pas, mentit Luka qui préférait voir un peu de quoi il retournait avant d'aller plus loin.

- Est-ce que vous pouvez voir avec elle et si vous avez des informations, vous nous tenez au courant.

Les deux hommes se saluèrent respectueusement, l'un comme l'autre sachant qu'il y avait là quelque chose de pas très clair et qu'il faudrait mener une enquête discrète pour en savoir plus. De préférence sans trop faire de vagues. En tous les cas, ne pas agir ouvertement avant d'être certain que l'enjeu en valait la chandelle. Conclusion à laquelle était arrivé le policier de Saint-Denis avant même de raccrocher.

18

Samedi 3 avril 2005

Deux heures du matin, Luka était nerveux. Le temps semblait figé dans le décor humide de la rue du départ. Il revenait d'un contact avec la voiture qui collectait les informations. Calme plat, que ce soit dans les abords de la gare, ou bien en sous-sol, près des ascenseurs. Et cette sensation le turlupinait, il ressassait. Une information, un indice, un élément lui échappait, il en avait la certitude. Sur le chemin pour reprendre son poste, à l'angle avec l'accès derrière la Tour, on l'interpella. Il se tourna. Un homme à lui arrivait à toutes jambes. Enfin, son instinct ne l'avait pas quitté, pensa-t-il.

- Monsieur le Commissaire, un appel de la brigade du vingtième, il faut les rappeler. Tenez, je vous ai fait le numéro, y a plus qu'à confirmer.

- Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

- Je ne sais pas, une affaire que vous suivez, y aurait du neuf.

Luka réalisa que le vingtième arrondissement, était celui du Père-Lachaise. Il attrapa le téléphone, s'emporta car il n'arrivait pas à appeler, le flic s'approcha, et refit le numéro, puis tendit l'appareil au commissaire excédé.

- Luka à l'appareil !

« Ici le commissaire Lantran, on vient de m'apporter une information qui devrait vous intéresser. On a un macchabée avec un tatouage sur le derrière. »

- Lucifer !

« En effet. »

- Je suppose qu'il est dans un piteux état.

« On peut le dire ! Le bonhomme s'est suicidé il y a trois jours, une balle dans la tempe. »

- Pourquoi je l'apprends que maintenant ?

« Parce que le légiste n'avait pas prêté attention à ce tatouage. Un suicide, un type en tenue de majordome, Paul Destrée, un ancien homme de main. Il avait complètement disparu de la circulation, on a même pensé à un règlement de comptes. Mais le légiste est formel, c'est un suicide, traces de poudre sur les doigts, l'angle, la distance, tout correspond. »

- On aurait pu le forcer à mettre fin à ses jours, ajouta Luka plus pour lui-même. A-t-il été torturé ?

« Le légiste n'en a pas fait mention, donc non. Sinon on aurait pris l'affaire plus au sérieux. C'est un de mes hommes qui a fait le rapprochement et il vient de m'en informer. Comme on est d'astreinte, on en profitait pour finir les rapports en retard et quand il est tombé sur l'info, on a préféré vous joindre le plus rapidement possible. Surtout qu'on savait que vous étiez en planque. »

Luka prit congé de son collègue puis il décida d'aller faire un saut au niveau -1 de la Tour Montparnasse. Il remonta la rue du départ, libéra la porte de service avec son badge. Il descendit l'escalier, poussa la porte de sécurité et se trouva au niveau des box particuliers. L'allée centrale conduisait près de l'ascenseur ouest, il bifurqua à hauteur de la contre-allée, Philippo était là, adossé au mur, fumant un de ces « maudits cigarillos ». Appellation utilisée par l'ensemble du groupe. Luka arriva à sa hauteur, le lui retira des mains, mais au lieu de l'écraser sur le sol, il tira une taffe. Taffe qu'il regretta immédiatement. Il rendit son cigarillo à Philippo.

- Alors ?

- Vous refumez patron ?

- Non, alors répéta-t-il sans même changer de ton, preuve

qu'il n'attendait pas grand-chose de la réponse.

- Pour le moment, rien.

- Y a quelque chose qui cloche.

- Y peut pas nous échapper, on est déjà à l'intérieur de la Tour. La fois précédente, il nous a filoutés, parce qu'on n'avait pas les bonnes infos.

- Mais de quoi tu parles ?

- Bah du Lucifer…

Tout à coup, l'œil du commissaire s'illumina, son visage se figea brusquement au point d'effrayer Philippo.

- Y a un souci patron ?

- Redis ce que tu m'as raconté ! hurla Luka.

- Je vous demandais si ça allait…

- Avant, coupa Luka, qu'est-ce que tu disais avant, éructait le commissaire tout en secouant son adjoint par le colbac.

- Qu'on avait des infos nouvelles, que…

- Qu'on était déjà l'intérieur ! Putain de putain de chierie, appelle la substitut et dis-lui qu'elle avait raison. Ensuite, tu regroupes tout le monde et on se retrouve en haut, autre chose, tu me trouves un pro de la serrure.

- A cette heure !

- Tu réveilles Dédé, tu me le sors du pieu et tu me l'amènes. Il nous doit un coup de main, c'est le moment de montrer de quoi il est capable.

Philippo roulait à bonne allure en direction de Saint-Ouen, gyrophare et sirène à fond, déboîtant à tout bout de champ pour remonter la rue à contre-sens. Au milieu de l'avenue Michelet, il exécuta un savant demi-tour pour remonter le sens interdit de la rue Biron. Au 12, se trouvait une sorte d'entrepôt, sous un petit immeuble. A gauche, une porte d'entrée. Philippo sauta du véhicule, frappa à tout rompre et sonna en même temps. Un type à l'étage pointa le bout du nez.

- Ça va pas d'faire un foin pareil !

- Police !

- J'ai compris, je descends. Et cessez de gueuler, pas besoin d'alerter le voisinage.

Un gars sans âge, bedonnant, pantalon à bretelles remontées sur un chandail bordeaux finit par ouvrir la porte au bout de cinq longues minutes.

- T'es qui toi ?

- L'adjoint du commissaire Luka.

- L'italien, qu'est-ce qui me vaut une visite matinale, si c'est pour les croissants, je fais un café.

- T'arrêtes tes conneries, tu prends ton attirail et tu grimpes dans la bagnole. Si je me souviens bien, t'as un compte chez nous, alors il est temps de passer à la caisse.

- Dis donc gamin, c'est un compte qui se vide au fur et à mesure qu'il se remplit. J'ai déjà rendu pas mal de services à ton boss, il serait bon qu'on en finisse.

- Écoute, le patron est furax et je te promets qu'après, on te dérangera plus.

- Vous m'avez déjà dit ça la dernière fois, continua le bonhomme une fois à l'intérieur, Philippo sur ses talons.

Une rombière pointa le bout du nez, elle n'eut pas le temps d'ouvrir son bec, que Dédé lui intimait déjà l'ordre de foutre le camp si elle ne voulait pas prendre un coup de pied au cul. Elle disparut aussi sec dans les escaliers. Dédé fit signe à Philippo de le suivre dans le hangar où se trouvait un sac en cuir d'une taille imposante.

- Je prends le petit matériel ou bien faut la grosse cavalerie.

- Prends tout ce qu'il faut pour forcer une porte blindée avec un badge d'accès.

- Attrape la valise qu'est posée sur l'étagère et aussi la perceuse, on sait jamais. Prends aussi le gros sac en cuir.

- Je suis pas monsieur muscle !

- Et moi j'ai plus vingt ans, tu veux que je l'ouvre ta porte ou bien on remet ça à plus tard quand le soleil sera levé et qu'on aura dégusté les croissants !

Les deux hommes ressortirent par le hangar. Philippo, chargé comme un baudet, peinait à se déplacer. Il enfourna tout le matériel dans le coffre arrière pendant que Dédé s'installait confortablement sur le siège passager.

- Ça va, t'es au poil !

Philippo engagea la marche arrière, envoya le gyrophare et la sirène.

- Tu tiens à réveiller tout le quartier ! Hé, du calme. Je préférerais arriver entier. Non mais t'es cinglé !

Philippo n'écoutait pas, il se concentrait sur la circulation. En passant sous le périph à contre-sens, il venait d'éviter une moto qui eut de la chance de ne pas finir par terre. Les éboueurs habitués aux heures nocturnes et fadas en tous genres, s'étaient planqués derrière leur camion.

- On va où ?

- Dans les derniers étages de la Tour Montparnasse.

- Mazette, t'aurais pu me dire, je me serais mis sur mon trente et un ! Au lieu de rouler comme un dingue, prends par la rue du Faubourg Poissonnière, à cette heure y a pas un chat !

- Puis par la rue d'Enghien ?

- Oui et Faubourg Saint-Denis.

Ils déboulèrent dix minutes plus tard dans la rue du départ. Léna était déjà là, autour d'elle Lipo, le légiste, qui bayait aux corneilles et derrière, toute l'équipe. Elle avait fini par se calmer. Elle n'aimait pas avoir eu raison inutilement, elle regrettait de s'être laissé influencer par Luka. Léna n'avait pas été libre dans sa façon d'analyser la situation tout ça parce qu'elle appréciait ce pauvre type de commissaire avec sa fille

en détresse. N'importe quel autre flic, voilà ce qu'il fallait sur cette enquête qui piétinait avec des morts qui s'accumulaient et des disparitions. Autre chose l'intriguait, elle ne comprenait pas très bien le rôle que jouait Dimitri dans l'enquête. El le fait qu'il ne donne plus signe de vie n'était pas fait pour la rassurer. Ce que ne savait pas Léna c'est que Luka pensait exactement la même chose. Lorsqu'il avait réalisé comment il s'était fait berner comme un débutant, il mit aussi son manque de clairvoyance sur son amitié naissante avec la substitut du procureur. Il appréciait qu'elle serve un peu de mère de substitution pour sa fille, mais cela avait un prix à payer : il ne la voyait plus comme une représentante du Palais qui avait la main sur la façon de conduire l'enquête. Et quand elle avait suggéré de ne pas attendre et de forcer la porte blindée dans l'appartement de la Tour, il l'avait ressenti comme une mise en cause de sa personne. Il s'était buté et n'avait plus accepté d'envisager autre chose. Son objectivité avait été, pour la première fois de sa carrière, affectée par ses sentiments pour cette femme. Il venait d'être pris en défaut, par lui-même. Lorsque le véhicule de Philippo s'arrêta, Léna s'avança vers lui, suivie par Sadjo et derrière Lipo.

« Grouille ! le chef nous attend en haut. » hurla Philippo à Dédé qui somnolait sur le siège passager. Puis il baissa la vitre pour s'adresser à Sadjo accompagné du responsable de la sécurité « Ouvrez-nous le parking ! »

- Non, on prend l'un des ascenseurs intérieurs, il est bloqué pour nous, répondit Sadjo.

- Dans le coffre y a du matériel à prendre, Luka est toujours là-haut ?

- Oui, et Jean-Paul est monté le rejoindre, répliqua Sadjo tout en attrapant le gros sac en cuir pour se la jouer costaud devant la belle substitut du procureur.

- Merde, y trimbale quoi là-dedans ?

- Il trimbale ce qu'il faut pour ouvrir votre porte ! dit Dédé tout en s'extrayant péniblement du siège passager.

Tout le monde resta silencieux, jusqu'à l'arrivée dans le hall de l'étage. Personne n'osait prendre la parole, pas même le Dédé, d'habitude si loquace. Le petit groupe remonta le couloir rapidement. Léna fut soulagée en découvrant le commissaire avec son adjoint, lui assis dans le fauteuil et Jean-Paul, debout, faisant les cent pas. En voyant la substitut, Luka se leva pour l'accueillir.

- Comment avez-vous réalisé qu'ils étaient tout simplement planqués à l'intérieur durant notre précédente visite ? questionna la substitut.

- C'est Philippo qui m'a fait tilter. Je suis désolé, vous aviez vu juste, se justifia Luka.

- Si c'est le cas, pour de mauvaises raisons. Je n'avais pas imaginé qu'il puisse y avoir du monde. Je voulais juste prélever des indices pour faire avancer l'enquête.

- Peu importe, vous aviez raison, un point c'est tout et j'ai préféré n'en faire qu'à ma tête. Je crois que je ne suis plus bon à rien. Demain, je serai au Palais pour vous transmettre les éléments de l'enquête et passer la main.

Léna n'aimait pas achever un homme à terre et ce qu'elle avait en face d'elle ne valait guère mieux. Dépité, le dos voûté, même l'arrogance et ce côté imbu de soi avaient quitté le corps de Luka. D'un seul coup, il venait de prendre dix ans. Léna observa son visage attentivement, elle remarqua qu'il était creusé par les rides. Sous les yeux, des poches lui donnaient un air de chien battu. Luka n'était plus que l'ombre de lui-même. Tous le remarquèrent, pas un ne dit mot sauf Dédé.

- Bon commissaire, on va peut-être s'y mettre, c'est pas que je vous aime pas, mais j'ai dans l'idée de me recoucher avant qu'il soit midi !

Le serrurier spécialiste des coffres en tous genres déballa son matériel électronique. Il observa minutieusement l'encoche, inséra une mini caméra, ainsi, il put voir le nombre de connecteurs.

- C'est du cinq broches, fabrication allemande, de la bonne qualité. Double verrouillage, intérieur extérieur. Ceux qui ont voulu ce type de fermeture avaient dans l'idée d'empêcher de sortir autant que d'entrer.

Dédé fouilla dans une des sacoches, compara les badges et se décida pour l'un d'eux, qu'il fixa au connecteur relié à un ordinateur.

- On est bien loin de la serrure d'antan, hein commissaire ! Vous savez, dit-il en se tournant vers Léna, quand on s'est connus avec le commissaire Luka, je faisais dans la cambriole. C'était de l'artisanat. On m'a jamais chopé, le chef m'a eu sur dénonciation, pas vrai ?

« Au lieu de raconter ta vie, concentre-toi sur ta serrure, si on peut appeler un tel mécanisme ainsi » dit Jean-Paul qui voyait que le patron n'était pas disposé à évoquer les souvenirs du temps jadis. Et puis moi, je serais toi, je garderais mes histoires, la dame qu'est avec nous est la substitut du proc !

Dédé, releva la tête, dévisagea la jeune femme, fit un mouvement de droite et de gauche pour signifier son désarroi. Une femme procureur, manquait plus ça ! Sa réaction n'échappa nullement à Léna.

- Hé, je suis là de mon plein gré pour rendre service. Et gratos en plus !

- Monsieur Luka, vous aurez l'obligeance de rémunérer ce monsieur pour son travail et je veux une fiche en règle sur mon bureau avant demain.

- Je disais ça pour rigoler, moi je veux pas qu'on me paye. Les factures de la police, ça fait mauvais effet dans la profession !

- Je ne vous demande pas votre avis, monsieur.

- Pas facile la patronne, souffla Dédé en direction de Luka… Bon, bah l'affaire est réglée ! annonça le serrurier. Et je vous ai pas fait le coup des prolongations.

- C'est quoi le coup des prolongations ? questionna Léna.

- Je t'avais prévenu, c'est la sub du proc, maintenant faut lui expliquer la combine.

- Je facture une heure de travail, alors que ça prend en général moins de cinq minutes pour forcer une porte, parce que sinon, les gens y payent pas, expliqua Dédé tout en rassemblant son matos.

- C'est pas à moi qu'il faut le dire, ironisa Sadjo en désignant Léna, car Dédé avait continué à parler comme s'il s'adressait à l'adjoint du commissaire Luka.

- Messieurs, trêve de rigolade. Toi, tu fiches le camp.

- Et pour la facture ?

- Tu passeras à mon bureau. Les gars, on ne sait pas ce qu'on va trouver derrière cette porte, la main sur votre arme, mais vous ne tirez que si j'en donne l'ordre ou bien s'il y a du grabuge. On rentre en file indienne, on n'allume pas, on se sert des lampes, expliqua Luka en chuchotant pendant que Dédé déblayait le terrain sans demander son reste. Léna se plaça en arrière, trois pas en retrait.

En pénétrant dans la pièce principale, l'odeur saisit l'ensemble des hommes, même Lipo, habitué à passer des heures dans sa salle de légiste en compagnie des cadavres, eut un haut-le-cœur. Aucun bruit, les pas ne produisaient qu'un son feutré en se posant sur le sol. Dans le faisceau de lampes, on pouvait deviner un salon, canapé en cuir rouge, petite table basse. Au mur, dans les ronds de lumière, passaient des tableaux. Luka reconnut un Braque, l'Olivier. Puis un buffet avec portes vitrées au travers desquelles il discerna des coupes à champagne. Le mur était tapissé d'un tissu magenta qui rendait l'atmosphère encore plus oppressante. La pièce paraissait interminable, dans les traits de lumière apparurent deux masses informes. Philippo cria stop. Un coup de feu partit, tout le monde se mit à couvert sauf Léna qui ne comprenait pas ce qui arrivait. Sadjo réalisa qu'elle était à découvert, il revint en marchant accroupi, la saisit par le bras

pour qu'elle se baisse. Mais elle ne bougea pas, ne pouvant détacher son regard du spectacle indicible qu'elle avait sous les yeux. Le faisceau de sa lampe immobile fixait un point dans le salon. Il fallut quelque temps à Sadjo pour comprendre. Luka continuait d'avancer, hypnotisé par ce qu'il devinait. Philippo, pour une fois, était à hauteur de Lipo et ni l'un ni l'autre ne songeait à plaisanter sur les Italiens qu'ils soient fascistes ou pas. Le responsable de la sécurité avait battu en retraite et préférait attendre dans le hall principal. Enfin, Luka stoppa son avancée : « Qui a tiré ? »

- C'est moi, expliqua Jean-Paul, une ombre sur le côté, je pense avoir fait mouche.

- Philippo, reprit Luka, tu nous trouves un interrupteur qu'on y voit un peu plus.

Tout le monde se figea sur place.

- Eh pas de blague les gars, vous gardez vos pétoires à leur place, bien au chaud.

Il longea le mur qu'il éclaira de sa lampe jusqu'à ce qu'il localise quelque chose qui ressemblait à un bouton. Il traversa ce qui devait être un salon pour tenter sa chance sur l'autre côté.

- Alors, tu nous le trouves cet interrupteur !

- Pas moyen, y a que dalle. J'ai beau fouiller patron, rien de rien.

- Allumez la lumière, tenta Léna en haussant le ton, ce qui fit sursauter tout le monde. L'éclairage automatique émit tout d'abord une lueur blafarde avant de gagner en intensité.

Un carnage. Devant eux deux corps tailladés à l'arme blanche dont un décapité. L'autre, un homme d'une soixantaine d'années, typé Afrique du Nord, éviscéré s'était replié sur lui-même. Son dos nu avait été méticuleusement dépecé laissant apparaître par endroits les os de la colonne vertébrale. Lipo s'avança, s'accroupit pour observer de plus près.

- Du travail de pro, il a souffert le martyre. Aucun organe vital n'ayant été touché, jusqu'à ce qu'on perfore le poumon pour atteindre le cœur, le décès n'a eu lieu qu'après la torture. Pauvre type, j'aurais pas aimé être à sa place.

Lorsqu'il tourna la tête, à la place de Luka, il découvrit Léna, observant les corps déchiquetés, un mouchoir sur la bouche.

- Quel est votre avis de légiste, la tête a été tranchée net, un coup de sabre ?

- En tous les cas, beaucoup de précision et de force, expliqua Lipo pour répondre à la substitut.

- Un homme je suppose, pour avoir un tel impact.

- Ou alors quelqu'un qui fait preuve d'une maîtrise des armes type épée ou sabre. Regardez comme la coupe est propre, pas une bavure, et la base du crâne a été éjectée. Désarticulation occipito-cervicale à partir de la première vertèbre. Un coup propre, il savait ce qu'il faisait.

- Bravo Jean-Paul, t'as fait mouche, t'es l'as des tireurs d'élite. T'as dégommé le portemanteau en plein cœur, ironisa Philippo.

- Merde, lâcha Luka.

Il se figea.

- Qu'y a-t-il questionna Léna.

N'ayant aucune réponse elle s'approcha, mais fut devancée par Philippo.

- Merde alors, reprit Philippo, Dimitri, c'est la tête de Dimitri !

Luka venait de recevoir le coup de grâce. L'avoir envoyé directement se fourrer dans la gueule du loup, voilà ce qui traversait son esprit. Prononcer le moindre mot lui était impossible. Il venait de se rendre compte plus intensément encore à quel point Dimitri était plus qu'une simple connaissance partageant le même troquet. Il se prit même à imaginer le dégoût de Serge, le patron du Mamakin et surtout,

la tronche de Solange, la serveuse. Elle allait lui en vouloir, ne plus lui parler, lui jeter ce regard qu'il craignait par-dessus tout et qui voulait dire t'es bien qu'un sale con flic bon à rien d'autre.

- Patron, il y a un escalier qui monte à l'étage et une porte au fond, qu'est-ce qu'on fait ?

Ce fut Léna qui distribua les ordres, ne voulant pas que les hommes voient leur patron aussi affligé. Il était incapable de réagir, elle devait le secouer, mais pour cela, elle devait être discrète. Lipo était occupé à faire des prélèvements, elle envoya Philippo à l'étage avec Sadjo et Jean-Paul fut chargé d'inspecter la pièce tout au bout du salon. Lorsqu'elle fut un peu tranquille, elle s'approcha de Luka, lui prit la main et l'obligea à se relever. Il pleurait. Les larmes coulaient sur ses joues, laissant de petites dégoulinures. Léna eut une impression étrange, l'impression de le découvrir lorsqu'il était un petit enfant. Luka lui fit face, et instantanément son visage se durcit, il essuya les larmes d'un revers de main. Sous les yeux de la substitut, venait de réapparaître le commissaire Luka.

- Eh ben, ça devait être un véritable lupanar là-dedans. Y a des secrétions un peu partout. Du sperme, c'est certain. Du sang aussi, en veux-tu en voilà et pas que celui de nos deux macchabées.

Léna eut un pincement au cœur en entendant les termes utilisés par Lipo, elle craignit une réaction disproportionnée de la part de Luka, mais il n'en fut rien.

- De combien de corps différents sont issues les projections ?

- Difficile à dire avec précision, mais je dirais au moins cinq. Les traces là, n'ont rien à voir avec celles des deux autres corps, et celles-ci sont plus anciennes. Pareil par ici. Et là, il y a eu exécution, tout près du comptoir… même sur le comptoir. Un vrai carnage, mais pas en une fois, à mon avis. Demain, je pourrais être plus précis avec mes gars.

- Y a du pognon d'investi par ici, venez voir patron.

Luka se dirigea vers la porte du fond, et lorsqu'il pénétra, il crut à une sorte de piscine. Mais très vite, il remarqua le serpentin de chauffe.

- Une bouilloire géante, continua Jean-Marc. Et là, des chaudrons comme dans les saunas en Suède. Pour faire de la vapeur, ça devait être une véritable étuve. Vous sentez ?

- Du soufre, les émanations sont à peine supportables.

- Lucifer, patron, c'est pour cette raison qu'il fait tout ça. A mon avis, on a affaire à un timbré de chez timbré.

- Pourquoi, jusqu'à maintenant, tu le trouvais rigolo ?

Sadjo, qui redescendait les escaliers, vint directement voir Léna. Ne voyant pas son patron, il pensa que ce dernier avait pété une durit et préféré quitter les lieux. Lorsqu'il commença à s'adresser à la substitut, il ne vit pas Luka placé derrière lui.

- Vous devriez monter au-dessus, ce qu'on y voit, c'est pas commun.

- Au point où on en est, je vois pas très bien ce qui pourrait être plus étrange que deux types dépecés à l'arme blanche dans ce qui ressemble à un sauna avec piscine. Si l'on excepte le salon attenant qui fait plus penser à un fumoir pour hommes amateurs de cigares.

Sadjo sursauta, et fit volte-face pour découvrir son patron en état de marche.

- Bah, c'est pas commun quand même, répéta-t-il.

Sadjo précéda Luka et Léna. Lipo préférait continuer ses prélèvements avant de s'attaquer à une nouvelle pièce. D'un coup d'œil circulaire, il avait estimé le travail pharaonique qui l'attendait et il se dit que demain allait être long. Puis il se souvint que demain était dimanche, il lâcha un « zut » discret qu'il compléta par un « tant pis pour la petite balade au bord de l'Oise. » mais dans sa tête.

L'étage supérieur ressemblait en tout point à une chambre

mortuaire. Deux cercueils réfrigérés recouverts d'un plexiglas occupaient le centre. Plus loin, un autel avec une urne funéraire. Philippo la regardait de près, comme s'il y lisait des inscriptions pourtant inexistantes. Luka s'approcha des cercueils, dans le premier un homme d'environ soixante-dix ans, les bras le long du corps, semblait dormir paisiblement. Rasé de frais, il portait une chemise blanche et un costume gris ainsi qu'une belle paire de mocassins en daim. A son poignet droit une montre de luxe et à la main gauche une alliance.

- Tu m'appelles Lipo, qu'il rapplique, je veux savoir le nom de ce type, avec la bague, on a une chance.

- C'est pas la peine, de l'autre côté y a une plaque. André Levêque.

- Tu notes ça sur ton calepin et tu refiles les infos à l'identité.

- Vous êtes certain qu'il est mort, osa Philippo, que la question démangeait depuis un certain temps.

- Non, il attend seulement qu'il fasse une nuit de pleine lune pour bouffer les crétins qui posent des questions idiotes !

Luka s'approcha du visage et des parties apparentes du corps. Il les inspecta longuement avant de se relever.

- Ce type a été apprêté par un thanatopracteur, faudra faire la tournée des pompes funèbres, ils se connaissent tous, si l'un d'entre eux fait des heures sup., on devrait le savoir. C'est du travail de qualité. Regardez. Là, il y a eu deux doigts arrachés qui ont été recollés, ainsi que l'oreille. On s'est donné du mal pour en arriver là.

- On voulait peut-être pas qu'on s'intéresse à ce qu'il a subi ? tenta Philippo en guise d'explication.

- Je pense que l'auteur s'en contrefiche, c'est un hommage ou bien un rituel auquel cet homme aura été soumis.

- Patron, l'autre cercueil, vous ne devinerez jamais à qui il appartient ?

- Madge Griffin.

Philippo fut presque déçu que le commissaire ne mette pas dans le mille. Il aurait été rassuré sur ses capacités.

- Alors je parie pour Chloé d'Arbanville.

- Ah, je vous retrouve patron, plaisanta-t-il. Mais il aurait préféré qu'il mette dans le mille du premier coup. Elle doit avoir un amoureux qui tient à elle.

Luka fit le tour, observa la plaque sur laquelle était indiqué « A mon amour de toujours ». Ou une amoureuse, pensa-t-il pour lui-même. Toute cette mise en scène ne l'emballait pas, maintenant ça tournait à l'ésotérique et au frappadingue, ce n'était pas une enquête pour lui. Cela confirma sa volonté de passer la main à d'autres plus à même de démêler ce genre de délire. Il chercha le nom d'un gars avec qui il avait travaillé une fois, un passionné des meurtres à répétition. Brenner. Il y avait un bout de temps. Il sentait que quelque chose lui échappait, une idée qui résistait. Il réfléchit, força sa mémoire, quelque chose bloquait, comme si une information chassait l'autre.

- Steiner, le médecin dans le compte-rendu psychiatrique, dit-il à haute voix faisant sursauter Philippo qui avait décroché. Tu me passes en revue les toubibs du nom de Steiner. Tu t'adresses à l'ordre des médecins. Un type qui a travaillé à Orsay, ça devrait se trouver facilement. Ce n'est pas possible, une telle coïncidence, ce serait le pompon ! ajouta-t-il pour lui-même. Et l'urne, elle porte un nom ?

- Pas le moins du monde.

- On peut pas nous mâcher le travail tout le temps, dit-il à Philippo qui s'apprêtait à redescendre. A cet instant, le commissaire se dit qu'on les menait par le bout du nez, qu'on leur distribuait les indices volontairement pour les amuser ou les appâter. Il doubla Philippo dans la descente des escaliers et retrouva Léna dans le hall. Elle était sur le point de quitter les lieux.

- Faut absolument que je vous parle, s'écria Luka avant qu'elle ne s'engage dans l'ascenseur.

- Passez à mon bureau dans la matinée. Voyez avec ma greffière pour l'heure. Je suis désolée, mais il faut que j'aille me coucher.

- Ma fille est toujours chez vous ?

- Je crois, je vérifierai en rentrant et je vous le confirme par téléphone.

- J'attendrai votre coup de fil.

Luka fit demi-tour, revint vers Lipo.

- Nous, on décampe. Je t'envoie deux gars pour surveiller l'appartement. Désolé pour le boulot, mais je crois que le week-end est à l'eau.

- Pas de souci, de toute façon, mon équipe ne devrait plus tarder.

- Dès que tu as des infos, tu me fais signe, renseigne la substitut en priorité, je crois que j'ai assez fait de conneries. A partir de maintenant, on va suivre scrupuleusement les procédures. Tu es le premier à en prendre connaissance, j'ai l'intention de passer la main.

Lipo leva le nez de son travail, observa attentivement le commissaire pour s'assurer qu'il était sérieux, ce dont il ne douta pas en découvrant le visage marqué de Luka.

- Tu rentres directement au *Quai* ?

- Non, je vais dormir un peu, je suis trop naze pour faire quoi que ce soit de bon.

A cet instant Lipo eut la conviction que le commissaire n'allait pas bien du tout. Lâcher une situation pareille pour rentrer piquer un roupillon, en vingt ans de carrière aux côtés de Luka, jamais il ne l'avait vu. Il se releva, lui fila une tape amicale dans le dos, et lui aussi se sentit vieux, usé et très fatigué.

A la terrasse des cafés, quelques habitués du petit-déjeuner. Sur le côté du métro Alésia, on finissait de démolir l'ancien cinéma, il ne restait plus qu'une carcasse métallique, une baleine semblait s'être échouée en plein Paris. Léna s'amusa un temps de l'idée, mais très vite une tristesse doublée de langueur s'empara d'elle. Jamais elle n'aurait pensé être démoralisée à ce point à cause d'un homme, un type d'une soixantaine d'années qui plus est. Un homme qui ne représentait rien pour elle, rien en tous les cas qu'elle put nommer. En passant à hauteur de la boulangerie pâtisserie, elle hésita, continua son chemin pour finir par revenir sur ses pas. Elle avait faim de sucré, elle patienta dans la queue et eut donc largement le temps d'étudier le présentoir. Lorsque la boulangère la sortit de sa rêverie par un « ce sera quoi pour la petite dame » elle n'avait toujours pas choisi. « Une baguette et… ce sera tout ! » Elle ressortit frustrée, le croissant aux amandes dégoulinant de crème tiède la tirait en arrière par la manche. Mais cette fois, la fatigue avait pris l'avantage sur la faim. Elle prit à droite par la rue Dezout. Les SDF patentés finissaient leur courte nuit au milieu des litrons, des sacs plastiques plein de restants de nourriture et un chien, roulé en boule entre deux duvets crasseux. « Un jour, ils vont faire le ménage et virer cette racaille ! » lui hurla presque dans les oreilles un brave monsieur, les bras chargés de viennoiseries, qu'elle s'était refusées. Léna ne prit pas la peine de répondre et instinctivement manœuvra la poignée pour entrer dans son rez-de-chaussée, face misère. Elle fut presque étonnée de ne pas trouver la porte ouverte. La clef était au fond de son sac, elle fouilla un moment avant de mettre la main dessus. Elle pénétra dans l'appartement. Le silence l'accueillit, elle fit le tour rapidement sans aucune raison et elle renouvela l'expérience sans plus de succès pour trouver quelque chose qu'elle ne cherchait pas. Plus exactement dont elle n'avait pas conscience. Mal à l'aise, elle se fit couler un café. Deux fois trop, mais ne s'en rendit compte qu'au moment de se servir. Elle avait jeté ses fringues en tas sur le sol du salon, puis, à poil, elle prit le chemin de la cuisine. Au moment d'entrer, elle

se dit qu'elle ne pouvait pas rester cul nu. Elle enfila une culotte et une longue chemise oubliée par Jean-Philippe, un soir de galipettes endiablées. Pourquoi s'était-elle vêtue, impossible de la dire, elle aimait pourtant se balader nue comme un ver quand elle était chez elle. Une sorte de liberté découverte une fois le domicile familial de Châteauroux quitté. Une révolte contre son père, le plus gentil des hommes, mais le plus coincé des papas. Dans la maison familiale, on ne parlait pas de sexe et le corps devait être caché au moins sous un voile protecteur. Elle ne se souvenait même pas avoir aperçu son père ne serait-ce que torse nu.

Elle ouvrit le frigo pour sortir la confiture et le beurre et lorsqu'elle se retourna elle vit qu'elle avait déposé deux bols sur la table, encore empilés l'un dans l'autre. La raison, à nouveau lui échappa. Trop fatiguée pour réfléchir, elle se contenta d'avaler son petit-déjeuner. Ses paupières tombaient de fatigue, elle n'eut pas le courage de débarrasser, laissant le soin à d'autres. Lesquels, aucune idée, mais peu importait, un coup de téléphone à passer et le lit douillet l'attendait. Elle composa le numéro de sa greffière.

- Oui, bonjour Marie-Christine… En effet, la nuit a été mouvementée… Le rendez-vous pour l'affaire de complicité dans le détournement de fonds, vous maintenez évidemment, pour le reste, vous déléguez à Jean-Philippe ou à Salomé… Ils ont tous les deux demandé de mes nouvelles… Très bien, je les appellerai dans l'après-midi. Merci Marie-Christine.

Léna se dit qu'elle n'aurait jamais pu s'en sortir sans sa greffière préférée qui n'allait malheureusement pas tarder à partir pour une retraite bien méritée. Léna avait essayé de la convaincre de prolonger, sur le ton de la plaisanterie, pensant qu'elle ne devait pas avoir grand chose à faire d'autre que son travail. Elle s'était lourdement trompée. Marie-Christine avait un projet : partir à Vancouver rejoindre sa fille qui s'était mariée là-bas.

Le lit était fait, cela la surprit un peu, elle tira la couverture

pour se glisser sous les draps. Sur le point de s'allonger, elle stoppa son mouvement. Qu'avait-elle donc à faire et qui lui échappait totalement ? Elle répondit tout fort à cette question, retraversa le salon, fouilla dans son sac pour en déterrer son portable professionnel, et envoya deux SMS, l'un à Salomé et l'autre à Jean-Philippe pour les informer de la surcharge de travail qui les attendait. Elle savait que cela ne poserait pas de problème, qu'ils avaient l'habitude de bosser ensemble et qu'ils comprendraient, au vu de la nuit blanche passée dans le quartier Montparnasse au milieu des corps éventrés et des cercueils façon Belle au bois dormant. Elle se dit qu'elle n'était d'ailleurs pas montée à l'étage voir les deux corps qui occupaient cette sorte de mausolée.

Puis elle alla dans sa chambre et put enfin se glisser sous les draps. Elle s'y pelotonna, regroupant ses jambes sous son ventre. Un élément lui échappait, elle devait faire quelque chose, se lever, le salon, mais elle ne fit rien de tout cela, car elle s'abandonna au sommeil, un sommeil profond que même le bruit des voisins ne pouvait troubler. Pour une fois, elle n'eut pas besoin de prendre de l'Immovan afin de fermer les yeux.

Un rêve idiot : une porte qui claque, la lumière allumée dans la cour et un bébé qui pleure. Léna sauta du lit, réveillée en sursaut. La pénombre diffusée par les volets fermés était tout juste suffisante pour se déplacer. Elle connaissait bien les lieux, elle s'approcha du petit réveil acheté un euro dans le magasin de babioles, près de la Madeleine en compagnie de Salomé. « Tu ne devrais pas acheter de ces saloperies, ça tombera en panne rapidement ». Un an et pourtant il marchait toujours. Huit heures, je n'ai dormi qu'une bonne heure, se dit-elle. Elle était sur le point de retourner se mettre au chaud sous sa couverture fétiche, matelassée par maman. Elle savait qu'elle ne se rendormirait pas. Tant pis, elle se décida à prendre une bonne douche, au moins elle pourrait faire son boulot. Appeler Marie-Christine ? La douche d'abord fut son choix. Elle se dévêtit, délaissant ses habits sur la chaise

de la salle de bain, régla le robinet pour bénéficier d'une eau très chaude. Elle aimait que ce soit à peine supportable. Les paroles de son père lui revinrent « Tu vas finir comme une écrevisse ». Un bruit de porte dans le salon. Elle crut l'entendre, coupa l'eau, attendit un moment, se dit qu'elle avait rêvé, elle remit le jet, encore plus fort. Elle n'entendit pas les pas dans le salon, la chaise renversée, la table basse déplacée, car on avait buté dedans, ni le pot contenant le philodendron basculer contre le bras du canapé.

Dans la cuisine, il faisait bon, la lumière du petit matin se glissait sous le volet roulant pour créer une semi-clarté. La cafetière était là, devant Luka qui hésitait. Depuis une bonne heure, il tournait en rond. Café, pas café. Pas d'appel. Une nouvelle fois, il venait de consulter son portable. Lorsqu'il fut dans le salon, il s'affala dans le canapé, le téléphone à la main. Il l'observa intensément, espérant sans y croire réellement, faire venir l'appel de Léna qu'il espérait. Il tournait l'idée dans sa tête : si elle n'appelait pas, alors sa fille devait être là, sinon elle l'aurait fait sans attendre. Luka estimait la probabilité d'une telle hypothèse. Léna, son téléphone, Thalia à ses côtés. Il les imaginait joyeuses, plaisantant autour d'un verre d'alcool. Les images se détricotèrent. Impossible que Léna soit joyeuse. Elle devait être effondrée, sa fille la rassurant autour d'un petit déj improvisé. Ou bien pas de fille du tout et Léna seule, trop fatiguée pour penser. Le bruit de téléphone tombant sur la moquette le fit sursauter. Il s'était assoupi. Il ramassa l'appareil, aucun message, pas d'appel. Il se leva et se décida pour un café. Lorsqu'il serait passé, s'il n'avait toujours pas de nouvelles, il téléphonerait lui-même. Et tant pis s'il réveillait Léna. Dans le frigo, il trouva la boîte métallique Malongo dans laquelle il persistait à mettre son café, une habitude héritée de sa mère, tout comme la boîte qu'il avait toujours connue. Dans le filtre, il déposa quatre cuillers de café, hésita, comme toujours, rouvrit la boîte, comme toujours, et ajouta une cuiller pour la cafetière. Une pratique

de la famille. Puis s'installa sur la chaise, près de la table, dos à la fenêtre, face à la porte. Une idée idiote de joueur de poker, faire face à l'imprévu. Allumée, éteinte. Allumée. Se lever pour vérifier, car le petit bouton de la machine n'était pas visible de ce côté-ci. Le téléphone de Thalia, coupé. Pourquoi avoir coupé son maudit portable qu'elle tripote à tout bout de champ. A croire qu'elle communique avec la terre entière. Ou avec Dimitri. Que viennent faire Dimitri et Thalia avec le bouton de la cafetière. Se concentrer, avoir les idées claires.

Un rêve en forme de réalité : un Dimitri décapité s'approche, il marche lentement et pesamment. Dans la main, il tient l'arme ensanglantée qui a servi à sa propre décapitation. Une idée obsède Luka. Est-ce que ce sabre est bien adapté pour trancher une tête ?

La sonnette retentissait à tout rompre en flux continu. Depuis deux ou trois minutes. Coups tambourinés sur la porte, Luka sursauta. Il se précipita pour ouvrir à Thalia. Elle a encore oublié ses clefs quelque part, pensa-t-il. Comment a-t-elle passé la porte palière ? Il ne pose pas la question. C'est Thalia, point final. En traversant le salon à toute vitesse, il échappe de peu au guéridon hérité de sa femme. Incapable de se résoudre à s'en débarrasser. Une dette héritée envers celle qu'il avait chérie jusqu'à son dernier souffle. Le guéridon, une idée à elle. Toujours à la mauvaise place, il encombre ce salon aux dimensions nettement inférieures au précédent. Gabrielle De Fonzac, issue d'une famille noble par son père et roturière par sa mère, avait d'autres moyens qu'un commissaire, même au *Quai*.

Derrière la porte, une fille en guenilles, maigre, sale, les yeux enfoncés dans leurs orbites. La tignasse ébouriffée, le cheveu qui avait dû être blond à un moment ou un autre. Elle portait aux pieds des rangers mal lacées. Voilà le détail qui fit dire à Luka « La fille au chien ! ». Sa maigreur et l'état de fatigue l'avaient rendue méconnaissable.

- Comment êtes-vous arrivée devant ma porte ?

Au lieu de répondre qu'elle avait tout simplement attendu qu'un clampin sorte pour se glisser par la porte du hall, elle avait poussé Luka sur le côté et pénétré chez lui. Arrivée dans la cuisine, elle s'effondra sur la chaise près de la table.

- Vous me feriez pas un café et si vous aviez un truc sucré à grailler, genre mars.

- Faut pas vous gêner, vous voulez pas que je vous frotte le dos pendant qu'on y est ?

- La pipe, c'est vingt balles et le reste, je vous le fais à cinquante.

Luka s'apprêta à choper la fille par la peau du dos afin de la mettre dehors manu militari lorsqu'elle sortit de sa veste kaki une enveloppe qu'elle déposa sur la table. Dessus était écrit : de la part de Dimitri. Luka regarda du côté de la cafetière, finalement, le bouton n'avait pas été enfoncé. Il mit la machine en marche et prit deux tasses dans le placard.

- Sucre, je suppose, une barre de céréales ça ira ?

Elle remua deux fois la tête dans un mouvement désordonné que Luka interpréta comme des acquiescements. Elle se jeta sur la barre qu'elle engloutit en trois bouchées. Puis la fille se mit à divaguer, tenant ce qui ressemblait à un propos, mais dans un borborygme inintelligible. Les yeux révulsés, elle se mit à fixer le commissaire. Luka la secoua un grand coup afin qu'elle revienne à elle.

- Vous êtes droguée, n'est-ce pas ! Oh, je vous parle, hurla-t-il. Quelle saloperie vous êtes vous injectée dans les veines !

- Rien, j'en prends plus, j'suis clean depuis que j'ai rencontré Dimitri, je vous jure !

- Et votre chien, qu'est-ce que vous en avez fait ?

- Il est crevé, zigouillé par l'autre pute !

Luka essaya d'en tirer davantage, mais tout ce qu'il réussit à obtenir se résumait à un discours incohérent. L'enveloppe était toujours posée sur la table et Luka n'arrivait pas à se

décider à l'ouvrir. Et tout ce tintouin inutile n'était qu'un évitement. Il n'avait que faire de cette gonzesse sous acide ou pas, et encore moins de son clébard. La cafetière émettait son petit glouglou régulier, il n'attendit pas la fin de la percolation et servit une grande tasse de café qu'il poussa vers la fille. Un fond de tasse pour lui. En voyant l'heure, il saisit son portable, composa le numéro de Thalia, tomba sur sa voix froide et directe qui débitait un message disant qu'elle ne pouvait pas répondre pour le moment. Il se décida à composer celui de Léna, il n'eut pas plus de succès. Un message standard déclinait la même histoire avec la gentillesse agréable des voix synthétiques. Ce n'était pas normal, tel était le message qui s'affichait dans l'esprit du commissaire, un message clignotant en rouge. Une alerte qui le rendait incapable de prendre la moindre décision. Son regard allait de l'enveloppe toujours sur la table au visage de cette pauvre fille défoncée qui dodelinait d'avant en arrière. Enfin, il se décida à appeler le parquet.

- Allô, Marie-Christine ?... Est-ce que je peux parler à Léna, je n'arrive pas à la joindre.

« Moi non plus, je suis assez inquiète, car elle a oublié un rendez-vous important. Une constitution de partie civile pour l'affaire de détournement de fonds. Un politicien est impliqué, c'est du sérieux… »

Mais Luka n'écoutait plus, il raccrocha au nez la greffière. Maintenant la peur avait pris le dessus. Il attrapa la lettre de Dimitri et l'ouvrit.

Je suis désolé commissaire, j'ai voulu vraiment vous aider, mais la partie était trop forte. Laissez tomber Lucifer, il est en cendres au fond d'une urne, maintenant il ne fera plus de mal. Il faut que vous sachiez un truc important. Pas pour moi, si vous avez cette lettre, c'est que je ne suis plus de ce monde. Une société a été payée pour mettre tout en place, l'appartement reste loué sous des prête-noms de SDF dont le mien et une partie de mes potes du quai Henri IV. En gros tous ceux qui ont

disparu de la circulation. Je me suis débrouillé pour mettre tout au nom de ma copine. Vous êtes en dette envers moi, alors je compte sur vous pour que la fille au Chien récupère son dû.

Je ne peux pas vous en dire plus, sinon que vous avez affaire à plus fort que vous.

Buvez un pastaga en pensant à moi et payez mon ardoise au Mamakin. Une bise à Solange et Serge. Ne leur racontez rien, dites simplement que je suis retourné en Pologne.

A mon sale flic préféré

Luka regarda la fille au chien, elle avait l'air bien mal en point pour une héritière. Il comprit que visiblement Dimitri la protégeait et que c'était la raison de son silence. Luka était persuadé d'une chose, Dimitri en savait beaucoup plus que lui sur cette histoire. Ce que cette fille allait devenir était le dernier de ses soucis, il attrapa sa gabardine abandonnée sur le dossier de la chaise où elle était assise. Il hésitait sur la conduite à suivre. La laisser finir sa nuit ici ou bien la flanquer dehors, sachant que ça n'allait pas être de la tarte et que cela allait faire un foin d'enfer. Il en était là de ses réflexions, lorsque la fille se leva, quitta la chaise pour filer. Luka lui ouvrit la porte et telle une somnambule, elle prit les escaliers. Luka eut tout juste le temps de fermer la porte de chez lui. Dehors, il eut l'idée de la suivre, histoire de voir où elle pouvait bien le conduire. Elle marchait mécaniquement, les bras bringuebalant le long du corps. On aurait dit une poupée de chiffon. Les passants devaient s'écarter pour ne pas se faire percuter. Elle se figea à l'arrêt du bus 56, au bout d'une quinzaine de minutes, le bus se pointa. La porte s'ouvrit, elle semblait ne pas vouloir le prendre. Luka pensa qu'elle attendait le suivant. Soudain, elle grimpa dans le bus. Le commissaire tambourina pour qu'on lui ouvre. Une fois à l'intérieur, il paya pour deux et fit signe au machiniste que tout allait bien. La circulation était relativement fluide, comme un dimanche matin. L'Est parisien défilait sous le regard perdu du commissaire. Où il allait, il n'en avait pas la moindre

idée. Ce qui lui importait : suivre cette fille. Il avait lié son destin à celui de cette nana sans aucune raison objective. Son esprit s'était égaré et perdu pour perdu, il pensa qu'il n'y avait plus de justification à coller au train de cette junkie. Elle semblait attirée, aimantée par un être qui l'avait mise sous emprise. Une emprise qui était peut-être la réponse à son énigme. Enfin une explication qui tenait debout. Donnant un sens à ce monde délirant où les cadavres s'empilaient les uns sur les autres. Lorsqu'il vit la fille se lever, il fit de même, et lorsqu'elle marcha dans la rue Alphonse Daudet, il ne chercha pas à comprendre. Le lieu importait peu, le temps de même. Luka aurait bien été infichu d'estimer l'heure. Etait-ce encore le matin, ou bien le début d'après-midi ? Il n'en avait que faire, il était obnubilé par cette jeune femme, à quelques pas devant lui, avec sa démarche d'automate, le buste droit, la tête fixe, ses longues enjambées, et ses talonnettes qui battaient le sol à un rythme régulier.

Comment était-elle passée du jardin près du Théâtre Philippe à cette boîte sordide dans un ancien entrepôt ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Rosine était à ses côtés, en tous les cas au début, de ça elle était certaine. Presque certaine. Thalia essayait de rassembler ses souvenirs, mais ses idées restaient confuses. A cause des acides passés de langue en langue. Rosine avait initié le rituel, puis la belle femme toute de bleu vêtue s'était associée au jeu. Son copain, le beau garçon noir à la musculature saillante n'avait pas voulu jouer. Etait-ce lui qui l'avait prise contre un pilier ? Par contre, derrière l'entrepôt, le long de la voie de chemin de fer, ce n'était plus lui. Les wagons avaient défilé interminablement, puis trois locos vertes, les unes attelées aux autres. Le déferlement métallique du bruit lui avait coupé tout son plaisir. Plus tard dans la soirée, la musique assourdissante et violente lui avait abîmé les tympans. Une fois dehors, les sons étaient restés assourdis un long moment. Plus tard, elle avait dormi sur un banc et Rosine était réapparue. Elle l'avait

traînée dans un autre lieu. Elle riait, s'amusait de la tête de Thalia. La musique, cette fois-ci, était belle et enivrante. Solo de saxo, émoi. Le temps du break, le temps que les musiciens posent leurs instruments, qu'ils aillent boire une bière elle était descendue aux toilettes. Poussée par Rosine. Au départ, puis elle avait aimé être prise en sandwich entre le beau gosse et la femme aux habits bleus. Rosine était revenue avec un autre cachet, un rose avec le dessin de Donald Duck. Passé à nouveau de bouche en bouche, il avait fini dans la sienne. Les musiciens étaient revenus, le saxophone alto, puis la basse. Puis extase musicale. Qui pouvait bien jouer de la sorte ? Sous son masque félin, une femme, elle l'aurait juré. L'allure, le port de tête, Thalia était certaine de l'avoir croisée. Les hallucinations étaient revenues après. La rue humide à cause de la pluie fine brillait dans la nuit. Elle voulait rentrer chez elle, se coucher et dormir. Le seul « chez elle » qu'elle voulait avait l'allure d'une chambre de petite fille. Qui était avec elle pour la conduire ? Rosine, certainement. Thalia voyait défiler les lampadaires, fixait la lumière, s'amusait à s'aveugler. Avait-elle vomi avant d'uriner dans le caniveau, accroupie, les fesses à l'air ? Difficile de se souvenir. La plaque de rue vint à sa rencontre, dessus était écrit rue Bezout. Venait-elle après ou avant la carcasse de baleine de l'ancienne salle de cinéma ? Thalia tenta une nouvelle fois de rassembler ses idées. Rue Bezout, elle trouva ça mieux que rue de Thionville avec un père flic qui la découvrirait dans un piteux état. Elle voyait les SDF passer au large tel un îlot que l'on observerait depuis un paquebot. La rue bascula d'un coup, en avant. Son crâne frappa le sol violemment.

- Elle va bien la demoiselle ?

- Pas de bobos ?

« Non ». Elle n'avait répondu que dans sa tête. Son bras lui faisait mal, mais pas à cause de cette chute. La balafre remontait à la gare du Nord. Thalia se mit à rire toute seule. Les escaliers mécaniques à contre-sens avait été une mauvaise idée. Au départ, elle et sa copine du moment avait

trouvé cela rigolo jusqu'à l'arrivée du gros black et de la dame avec un enfant. Il l'avait repoussée, et elle avait dégringolé, heurtant l'une des marches avec le coude. L'enfant en robe rose, était venue plus tard. Thalia avait eu honte à cause du regard triste « Qu'est-ce qu'elle fait la dame par terre ? » « T'occupe pas d'elle, viens ! » Le temps de chercher ce qu'elle allait dire à la petite fille en rose et elle se trouva transportée ailleurs. Elle chercha le canal, puis elle se rappela qu'elle avait abandonné l'idée de gagner la rue de Thionville. Les SDF étaient toujours là, mais cette fois-ci la rue ne bascula pas.

- Re-bonjour la petite dame, elle veut qu'on lui tienne la main ?

Thalia dévisagea l'homme qui s'adressait à elle. Un pochetron, affalé sur son carton, un litron à la main. Elle aurait voulu faire quelque chose. Lui donner la pièce, ou bien le rassurer, mais la nausée effaça cette idée fugace. Tant bien que mal, elle longea le mur. La porte n'était pas fermée. Avant d'entrer, elle récupéra les clefs qu'elle avait elle-même introduites avec grande difficulté dans la serrure une demi-heure avant. Mais de ça elle n'en avait plus souvenir. Thalia observa un moment son sac main qu'elle ne reconnaissait pas, émit un bof et pénétra dans la maison de son père. Mais déplacée à Alésia par une opération possible uniquement à cause de sa mémoire défaillante. La drogue faisait encore effet et les pensées se superposaient, parfois sans tenir compte de l'écoulement du temps.

Elle arriva dans la pièce principale et trouva Léna en peignoir de douche. Plusieurs informations se télescopèrent mais la principale concernait l'appartement de son père. Que faisait Léna ici dans cette tenue ? Ce n'est qu'après qu'elle crut voir Chloé. Elle se frotta les yeux et quand elle les rouvrit, elle faisait face à Léna qui hurlait quelque chose pointant l'entrée du doigt. Thalia essaya de comprendre pour quelle raison elle n'était pas chez elle rue de Thionville et à cet instant un point noir se fixa devant elle, suivit d'un étourdissement. Elle aurait voulu se rattraper à la lampe, mauvaise idée. Elle valdingua.

Qui la rattrapa, Chloé ou bien Léna ? Elle leva les yeux mais le tournis la reprit de plus belle. Face à elle son père, hurlant, il avait une tête de fou. Pourquoi se mit-elle à pleurer ? A prier pour sa mère ? Parce qu'elle venait de comprendre. L'effet fut celui d'une douche froide. Trois, elles étaient trois. Une fille en tenue de punk vociférait. « Cette salope a bousillé mon copain ! » A qui s'adressait-elle ? Une personne dans son dos lui attrapa le cou, plaça l'autre main sur son épaule et la colla contre elle. Trois. Elle retournait les informations dans sa tête. Elle arrivait toujours à la même conclusion : trois. Mais qui était la troisième, celle qui enserrait son corps au point de gêner sa respiration. Puis le sang de Léna coula, par giclées. Le tranchoir passa devant son visage, la serviette de bain avait glissé, découvrant le corps nu de Léna. Le rouge avait imprégné le tissu. Le couteau long et lourd, un couteau japonais, avait changé de main.

- Pose cette arme !

Quelle arme ? Thalia dut une nouvelle fois rassembler ses esprits pour analyser la situation. Quelqu'un tenait une arme et c'était elle. Comment ce couteau avait-il pu finir dans ses mains. Elle hésita mais ne voulut pas s'en dessaisir avant de comprendre d'où venait le danger. Avec une force incroyable et les mains ensanglantées, elle avait repoussé Léna. Pour la protéger. Mais de quoi ? Elle ne le savait plus, il avait fallu agir. Maintenant, Léna était dans le canapé, couverte de sang. Un coup de tranchoir avait donc été donné. Voilà l'idée qui traversa l'esprit de Thalia. Ses yeux allaient de Léna couverte de sang à ses mains, elles aussi recouvertes de ce même sang rouge, épais et gluant. Qui a donné le coup de tranchoir ? Thalia eut soudain peur de la réponse. Sa vision fut troublée par la sueur salée qui lui coulait dans l'œil. Son père n'avait rien à faire ici, elle devait effacer cette maudite hallucination. Elle se sentit déshydratée, elle avait besoin de boire, à cause de la drogue : des acides mélangés avec des extas. Elle s'avança pour gagner la cuisine. Elle ne reconnaissait pas celle de Thionville. Elle se souvint de la carcasse du cinéma, des

SDF, de la chute dans la rue Bezout, de celle dans les escaliers mécaniques, de la soirée de débauche dans l'entrepôt du côté de Saint-Denis, mais pas du canal. Toute sa soirée venait de défiler dans sa tête. En découvrant que son père était bien là, elle eut honte, et le sol monta jusqu'à elle, encore une fois.

Luka avait suivi. Tout simplement. Puis la fille au chien avait foutu le camp. Il avait hésité à la poursuivre. La porte non verrouillée aurait dû pourtant l'inciter à être prudent. Et puis cette fille complètement défoncée. L'homme dépassé par son envie. Il voulait savoir, était-ce simplement une question de curiosité ? La curiosité du policier qui piste sa proie. L'inconsistance avait pris le pas sur sa logique de flic. Première règle, prévenir ses hommes, il ne l'avait pas fait, deuxième, informer le patron, pas plus, et surtout, tenir le parquet au courant de ses agissements. Il aurait bien aimé le faire, mais la substitut manquait à l'appel. Au plus profond de lui-même, il savait bien que ce n'était qu'une mauvaise excuse. Qu'il y avait d'autres moyens, d'autres relais.

Il dégaina son arme trop vite. Une arme qu'il ne portait jamais. Pourquoi l'avoir sur lui ? Parce qu'il était seul. Seul face à l'imprévu. Retour à la case départ, la règle première, ses hommes. Philippo tournait dans le bureau à se faire du mouron, Jean-Paul grattait du papier et Sadjo regardait une vidéo cochonne, Prisoner School, un manga animé japonais. Des gars grimés en filles se retrouvaient emprisonnés dans un collège. Une bonne occasion de se rincer l'œil, petites culottes à l'air et maillot trempé. Tous, à leur façon, faisaient ce qu'ils pouvaient pour ne pas penser à l'endroit où aurait pu se trouvait leur patron. Philippo avait tenté de joindre la substitut contre l'avis de Sadjo qui n'aimait toujours pas doubler son chef. Pour lui, appeler la substitut sans que le commissaire Luka n'en ait donné l'ordre, équivalait à de la traîtrise. Bien trop inquiet, il avait proposé de filer à la Tour Montparnasse, histoire de jeter un œil. Jean-Paul avait pris son téléphone pour appeler les copains qui postaient sur les

lieux. Rien de nouveau. Alors pour quelle raison perdre son temps à faire le déplacement. Manquait plus que Lipo, il se pointa à la recherche de Luka, car lui non plus n'arrivait pas à joindre la substitut. Il poussa une gueulante, expliquant qu'il avait des informations essentielles à communiquer et qu'il n'y avait personne pour les entendre. Gueuler était sa façon à lui de montrer son inquiétude. Philippo voulut savoir ce qu'il en était de ces informations. Des correspondances d'ADN entre les sécrétions trouvées dans l'appartement de la Tour et les deux types zigouillés derrière le cimetière du Père-Lachaise. Une évidence sautait aux yeux de Lipo, la torture infligée au docteur Mitelberg et au DJ Muab'dib, avait eu lieu dans ce même appartement. Il avait aussi dégoté d'autres sécrétions, celles d'une femme et celles attribuées à l'inconnu qu'il continuait à nommer Lucifer.

Premier coup de feu à la vue de Chloé, pour protéger Léna couverte de sang. Qui a dévié son tir, il le cherche encore. La fille au chien qui serait revenue, ou bien Thalia. Lorsqu'il visa pour la deuxième fois, Chloé avait disparu. Il pivota, elle était derrière lui, poussant Thalia devant elle. Sa fille en pleurs appelait Chloé maman. Elle se retourna pour ne plus voir et elle serra Chloé tout contre elle. Sa chaleur, elle a besoin de sa chaleur car elle frissonnait. Terrorisée par l'apparition soudaine de son père, elle se mit à hurler. Le commissaire Luka avait une tête de fou et il faisait feu, sans même faire les sommations d'usage. Lorsque le deuxième coup partit, Thalia fut projetée sur le sol. La rage s'empara de Luka, plus rien ne comptait sinon cette pourriture de Chloé qui lui faisait face en riant. Deux tirs successifs en plein cœur. Le rouge fut projeté au mur. Lorsque Luka ouvrit les yeux, trois corps gisaient au sol. Celui de la fille au chien, sa fille et celui de Léna. Deux gémissaient encore lorsqu'il prit son téléphone pour appeler du renfort.

Philippo prit la communication, car il fut le premier à se jeter sur le combiné, qui faillit lui échapper.

- Luka a besoin d'aide, il est au domicile de la substitut.

- Qu'est-ce qu'il raconte, dit Sadjo en se levant d'un coup, passe-moi la communication !

- Ta gueule, j'entends rien… Il dit qu'il y a des victimes.

- Demande lui s'il a appelé les secours, gueula Jean-Paul tout en récupérant son holster posé sur la chaise.

- Non.

- Je préviens le SAMU, c'est quoi déjà l'adresse de la proc ? cria Sadjo qui enfilait déjà sa veste et s'apprêtait à quitter le bureau 104 du Quai des Orfèvres.

- 44 rue Bezout, près d'Alésia, répondit Philippo qui lui aussi était sur le point de quitter les lieux.

Dans le hall, ils croisèrent Lipo qui venait aux nouvelles. Ils l'embarquèrent avec eux et tous les quatre grimpèrent dans la 208 que Philippo avait esquintée. Ils n'entendirent pas les recommandations du chef d'atelier. Ils sortirent en trombe par la rue du Quai des Orfèvres, coupèrent par le Palais de justice pour attraper la rue Saint-Michel. Lorsqu'ils déboulèrent dans le boulevard du Général Leclerc, à peine dix minutes s'étaient écoulées depuis l'appel de Luka. Sadjo était au volant et pour une fois, il impressionna ses collègues par son aptitude à passer d'une voie à l'autre pour éviter la circulation. En face d'eux, le SAMU remontait par Alésia. Une fois dans la rue Bezout, ils sautèrent du véhicule. Plusieurs badauds essayaient de savoir ce qui était arrivé et quelle était l'origine des coups de feu. Sadjo les fit déguerpir et Jean-Paul expliqua en deux mots la situation aux médecins. Il leur proposa d'attendre qu'on leur dise si la voie était libre. Lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement de la substitut, ils ne purent que constater le carnage. Luka était effondré dans le fauteuil du salon, devant lui, trois corps. Sadjo ouvrit la fenêtre, écarta les volets en fer, et dit aux gars du SAMU de faire vite. Philippo s'approcha du commissaire, mais Lipo le retint par la manche et le mit à l'écart.

- Maintenant, c'est mon boulot les gars.

Et chacun comprit que la partie était terminée.

19

Un mois plus tard

Philippo était installé comme à son habitude, les pieds reposant sur le bureau du patron, le derrière confortablement calé dans le fauteuil à dossier inclinable. Impossible pour lui d'imaginer que le patron n'était plus le patron. Un mois plus tard, l'odeur et l'ambiance imprégnaient encore la pièce. L'empreinte de Luka avait marqué durablement l'équipe et les réflexes demeuraient inchangés.

- T'as rien d'autre à foutre l'Italien ! ronchonna Jean-Paul, qui classait des dossiers histoire de faire quelque chose.

Non, personne n'avait rien d'autre à foutre, puisque le groupe de Luka sans Luka tournait au ralenti. Les affaires de routine, soutien aux autres équipes, contrôle sur la voie publique, aide à la gestion des manifs afin d'épauler les compagnies chargées de maintenir l'ordre. Pourtant, aujourd'hui était le grand jour. Ils attendaient la venue du nouveau patron, le commissaire Lantran de la brigade du vingtième.

- Tu savais toi qu'il avait une arme planquée chez lui le Luka ? dit Philippo pour répondre à Jean-Paul.

- T'étais bien le seul à pas t'en douter.

- Il ne la trimbale jamais avec lui !

- Trimbalait. Pour moi, c'est un mauvais tireur, ça expliquerait…

- Rien du tout, coupa Sadjo, Luka, c'est le meilleur de la brigade, il dégommerait une mouche à cent pas.

- Comment tu sais ça, toi ?

- Grâce au stand de tir. Un jour je me suis pointé, il était là. Dans le mille à chaque fois !

- Ah, si tu le dis…

- Y a quelque chose qui cloche, reprit Philippo. On ne m'ôtera pas ça de l'idée.

- Ce qui cloche, je vais te le dire, Luka a pété un câble point barre, s'exclama Jean-Paul, sautant de sa chaise pour se camper devant Philippo. Il lui vira les pieds du bureau brutalement et il quitta la pièce en gueulant en truc incompréhensible.

- Je vais le buter ce con ! hurla Philippo en replaçant ses pieds.

- Laisse tomber, il est à cran. Il dit rien, mais au fond, il aimait bien Luka. Moi aussi, c'était un type réglo, chiant, mais réglo, et dans le métier, ça court pas les rues.

- Je veux bien qu'il ait pété un câble le patron, mais c'est une explication trop simple. Doit y avoir un truc.

Seul le cliquetis issu de la pièce d'à côté rompait l'ambiance détestable qui habitait ce lieu depuis quelque temps. Philippo retira ses pieds du bureau, il avait mal au cul. Le temps semblait figé pour une durée indéterminée. Philippo reprit la parole, suivant une pensée laissée en suspens.

- Tirer la substitut comme un lapin alors qu'elle n'était pas armée. J'y crois pas.

Sadjo, le nez à la fenêtre donnant sur la petite cour intérieure, lui répondit sans même se tourner.

- Lipo est formel, et Lipo ne s'avance pas sans être certain. Encore plus avec une affaire en interne. Un carton, voilà ce qu'il a fait le commissaire. Et encore, sa fille s'en sort pas trop mal.

- Une balle en plein poumon l'autre dans l'abdomen ! Tu plaisantes.

Non, Sadjo ne plaisantait pas. Il tentait simplement de ne pas perdre pied. Un homme sain d'esprit qui se mettait à arroser le clampin sans raison, ça le perturbait plus qu'il n'osait se l'avouer.

- Elle était complètement défoncée, il a peut-être voulu se protéger ? ajouta Philippo.

- De sa propre fille ? reprit Jean-Paul en entrant avec un café en main.

- T'as fait fissa, dit Sadjo intrigué, tu t'appelles Superman !

- Je l'avais oublié sur le petit muret.

- Et tu vas le boire froid, demanda Philippo histoire de faire la paix des braves.

- T'occupe ! Tu ferais mieux de réviser le code pénal au lieu de nous débiter des imbécillités…

- Je vais vraiment le buter ce con !

Le silence retomba, renvoyant chacun à ses pensées. Tous les trois avaient besoin de parler, et le moment était venu. L'agressivité devait être évacuée. Depuis un mois, rien n'était sorti, trop bouleversés par la réalité des faits, une vérité insupportable, mais une vérité quand même. Sadjo proposa à Philippo de l'accompagner prendre une boisson, il voulait désamorcer l'animosité qui s'installait entre les deux hommes. Depuis le départ du patron, il s'était mis au potage de légumes, le médecin avait été formel, si vous tenez à votre cœur, faut changer d'alimentation.

- Non, très peu pour moi. Je veux pas faire partie du club des bouffeurs de soupe, c'est pour les mamies. D'ailleurs, tu sais comment ils t'appellent les copains ? Pisse mémé.

Sadjo abandonna son idée de potage et se rassit derrière son bureau.

- Écoute pas ce con d'Italien, y a personne qui lui adresse la parole à part…

A part Luka, mais Jean-Paul ne put finir sa phrase. Le

silence retomba à nouveau. On entendait passer les collègues dans le couloir qui se rendaient à un débriefing. Débriefing dont ils étaient dispensés, puisqu'ils attendaient le nouveau patron. Ils avaient eu les bruits de couloir, confirmés par le regard évasif du chef quand ils lui parlaient de Lantran. Ce fut encore Philippo qui relança les hostilités.

- Et la fille au chien, pourquoi il l'a butée, une balle en pleine tête. Excuse-moi, mais tu m'ôteras pas de l'esprit que ça ne tient pas la route.

- Parce que ton hypothèse à la noix comme quoi ce serait Chloé qui aurait menacé Luka, excuse-moi…

- Le couteau, tu oublies le couteau, un truc qui t'enlève un bras le temps de dire ouf !

- Face au flingue de Luka ! Une bonne femme qui plus est, ajouta Jean-Paul qui ne perdait pas une occasion d'afficher son mépris envers les femmes. Désolé, mais là, tu te fous le doigt dans l'œil.

- Je suis d'accord avec lui.

- Le contraire m'aurait étonné, un esprit pour deux et un crétin pour tous… Je vous rappelle qu'on a découvert les empreintes de Chloé dans l'appartement de la Tour Montparnasse, tu as entendu Lipo comme moi reprit Philippo.

- Alors où elle est maintenant cette Chloé si elle se trouvait dans l'appartement de Léna. Luka aurait raté la seule cible importante ? s'emporta Jean-Paul.

- Pour dégommer les autres sans raison ! Excuse mais c'est un peu court comme raisonnement. Je reste sur les empreintes, ça cloche…

- Il y avait surtout celles de Thalia… dit Sadjo, regrettant déjà ses paroles. Un sentiment honteux de trahir son patron empourpra ses joues.

- Tu penses que c'est la fille du commissaire qui a tranché la gorge de Léna !

- Tu es bien le seul à ne pas y penser, poursuivit Sadjo.

- On a pu lui passer l'arme après et dans son état, elle n'a pas su quoi en faire.

- Regarde l'italien, il la défend comme s'il s'agissait de sa copine. Je le crois pas, il rougit. Ce con en pince pour elle !

- Crétin !

- Qu'est-ce que ça change au résultat ? Elle est toujours dans le coma, coupa Sadjo. Vu son état, il y a peu de chance qu'elle s'en sorte !

Les trois hommes restèrent seuls face à leurs élucubrations. Sadjo traversa la pièce, se colla le nez au carreau espérant apercevoir Lantran ou qui que ce soit d'autre, histoire qu'il se passe quelque chose.

- On n'a jamais réussi à la visualiser cette Chloé d'Arbanville. A croire que c'est un fantôme, finit-il par dire.

- Raison de plus pour penser qu'elle a très bien pu piéger Luka !

- Excuse, coupa Jean-Paul, pour une fois, je suis d'accord avec le rital ! Le problème c'est comment elle s'y est prise !

- Je veux bien tout ce que vous voulez, les mecs, mais on était tous d'accord pour dire que Luka, il tournait pas rond ces derniers temps. Bourde sur bourde, c'était pas son genre. Et puis, mener les enquêtes en solo non plus, quoi, merde !

- T'énerve pas comme ça, c'est juste pour parler.

- On ferait mieux de la boucler par moments, répondit Sadjo à Philippo avant de se lever prenant son élan comme pour se rendre quelque part. Mais une fois devant la porte, il retourna s'asseoir.

- Prends-toi une soupe si tu veux, je disais ça pour t'emmerder !

- Ils ne m'appellent pas pisse mémé alors les copains ?

Philippo choisit de ne pas répondre, mais Sadjo comprit bien ce qu'il en était. Quant à Jean-Paul, il préféra ne pas la

ramener, car il était à l'origine du surnom.

Lipo entra sans frapper, comme à son habitude.

- Toujours à glander à ce que je vois. J'ai enfin un retour du côté l'identité judiciaire pour le type de la tour. Mais pas celui attendu.

- De quoi tu parles, coupa Jean-Paul.

- L'embaumement du macchabée, dans le cercueil.

- Quel cercueil, dit Philippo sans réfléchir.

- Celui dans lequel tu vas finir si tu continues à être aussi con.

- La Tour Montparnasse, à l'étage du duplex, souffla Sadjo.

- Au moins un qui suit. Le André Levêque qu'était à l'intérieur, soixante-quinze ans, marié à une Clara Levêque. Pas de casier, rien, monsieur propre.

- Et alors ? reprit Jean-Paul.

- Alors rien. Mais c'est louche quand même.

- Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ce vieux croûton ? continua Jean-Paul.

- C'est vous les enquêteurs non ? Par contre, aucun doute sur le meurtrier, c'est notre ami Lucifer. Il a laissé l'arme et des empreintes en veux-tu en voilà.

- Comme si on n'avait pas assez de macchabées, bougonna Jean-Paul qui voyait la paperasserie arriver.

- Par contre, continua Lipo, j'ai appris qu'on avait incinéré un type ébouillanté vif.

- Comment on peut savoir, s'il a été incinéré ? questionna Philippo.

- Tu vois quand tu veux, tu poses les bonnes questions. L'incinération a été payée de la main à la main, au cimetière de Pantin. Le mec s'est fait pincer, il a été mis à pied et il a balancé l'affaire. C'est un collègue à moi qui m'a informé, il a su que je recherchais des trucs louches dans le milieu des

pompes funèbres. Il a décrit les deux types qui ont amené la dépouille dans une bagnole de luxe. Eh bien, ces deux types, ils ressemblent étrangement aux deux lascars qu'on a retrouvés morts dans la suite en haut de la Tour Montparnasse.

- Dimitri et le harki ! Ben merde alors, conclut finement Philippo.

- Et le type ébouillanté ?

- Je parierais pour Lucifer, coupa Jean-Paul.

- Moi aussi, mais là, on n'a pas lourd d'infos pour le confirmer. Selon le type véreux des pompes funèbres, le pauvre gars a été ébouillanté au point d'être à peine reconnaissable, il était rouge comme un homard, expliqua le légiste.

Lipo déposa ses conclusions sur le bureau qui avait appartenu à Luka.

- C'est pour le futur patron. Il parait que c'est Lantran ?

Jean-Paul émit un oui évasif en levant les yeux au ciel.

- Hé l'rital, fous pas tes pieds dessus, ajouta Lipo avant de quitter la pièce. Bonne chance les gars ! lança-t-il ironiquement.

- Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? questionna Sadjo.

- Que Lantran est un emmerdeur !

- Dis donc l'Italien, puisque tu la ramènes, toi qu'es monté à l'étage, elle était comment la fille dans l'autre cercueil ?

- J'en sais fichtrement rien.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- J'en ai pas la moindre idée pour la bonne et simple raison qu'il était vide !

- Mais t'as dit qu'il contenait Madge Griffin, l'imprésario de Chloé, sa copine quoi !

- Mais j'ai jamais dit ça. La seule chose que j'ai vue, est une

plaque avec son nom. Je croyais que Luka vous avait mis au parfum.

- Luka ne parlait plus à personne, ponctua Sadjo.

- Restera un point à éclaircir, que venait foutre cette Chloé dans l'appartement de la Tour Montparnasse.

- Je crois qu'on n'en saura jamais plus, comme pour toute cette affaire.

Sadjo allait ajouter que pour lui, le commissaire aurait dû être interné pour avoir tenté de tuer sa propre fille, et d'en avoir buté deux autres de sang-froid, tout ça avec une arme qui n'était même pas déclarée. Mais il n'en eut guère le loisir, car le commissaire Lantran déboula dans le bureau. Philippo se leva d'un coup, et fila s'installer contre le mur pour libérer la place. Les autres se levèrent aussi afin de saluer l'entrée du nouveau patron.

- Bien, je prends mes fonctions à compter de ce jour, j'espère qu'on va pouvoir travailler ensemble dans une bonne entente et avec l'efficacité due à notre fonction. Je viens de faire le point avec le chef, nous avons du pain sur la planche.

- Excusez, un courrier pour Philippo, euh, je veux dire, Diméo, monsieur Diméo s'embrouilla l'appariteur en découvrant la présence du commissaire Lantran.

Philippo traversa la pièce, se saisit de l'enveloppe, la décacheta.

- De quoi s'agit-il ? demanda Lantran.

- Ça vient des collègues d'Orsay. Luka leur avait demandé des infos sur le docteur Steiner, il apparaît plusieurs fois dans le dossier médical de la mère de Chloé, Louise d'Arbanville. Vous n'allez pas le croire les gars, il a bien existé, mais il n'a jamais été médecin.

- Messieurs, coupa Lantran, cette affaire est close, je ne veux plus en entendre parler. Le jugement a été rendu par le parquet, point final. Tout ce qui a trait à l'affaire Luka, vous m'envoyez ça au procureur, ce sera joint au dossier et archivé

en conséquence. Passons aux choses sérieuses, voilà vos consignes pour la journée, on planque du côté de Clignancourt, les joueurs de bonneteau ont déménagé et on a des dealers qui sévissent. Allez hop !

- On prend quelle voiture ?

- Je ne sais pas, voyez ça avec le gestionnaire des véhicules.

Une fois Lantran sorti du bureau 215, Sadjo ajouta « Putain, il a même pas fait le planning pour les véhicules, on est mal barré les gars ! »

- Hé, attendez ! Putain de merde ! s'écria Philippo.

- De quoi ?

- Rien, laissez tomber, un problème à régler. Allez-y, je vous rattrape. De toute façon, les joueurs de bonneteau auront déguerpi en voyant la 206 !

- Les dealers, t'écoutes vraiment que dalle ! reprit Sadjo.

- Le résultat sera le même, ajouta Jean-Paul d'un ton cynique.

Une fois seul dans le bureau, Philippo vida le contenu du courrier sur le bureau, car il y avait un autre document. Lantran revint avec une tasse de café.

- Qu'est-ce que vous faites encore là ?

- Merde, vous ne devinerez jamais ce qu'il y avait en plus dans le courrier que je viens de recevoir.

- Les devinettes, c'est pas mon genre, vous fourguez ça aux archives et vous ne m'emmerdez plus avec l'affaire Luka. Est-ce que je me suis bien fait comprendre !

Il obtempéra en produisant une suite de sons inarticulés qu'on pouvait interpréter comme un regret. Au moment de ranger la photo du prétendu docteur Steiner qu'il avait devant lui, il hésita. Jeta un coup d'œil en direction de Lantran, il était occupé. Vite fait, il emporta l'enveloppe, attrapa sa veste puis quitta la salle. Les copains attendaient, mais il s'arrêta dans le couloir, regarda en arrière, pas de Latran. Il parcourut

rapidement le document. Il le remisa dans sa poche intérieure, et s'élança dans les escaliers. Une fois sur les marches extérieures, il attendit l'arrivée de ses collègues. Philippo repensa à son ancien patron. Un sentiment complexe le traversait. Une colère doublée de tristesse. Incapable de lui en vouloir, il se mit à sourire tout seul, Luka, lui, au moins il aimait les devinettes !

Lorsque la 206 se pointa, il sauta à l'arrière, une fois installé, il demanda « Il venait bien de RDA le commissaire Luka ? »

- Oui, pourquoi ? demanda Sadjo.

- Le docteur Steiner, radié de l'ordre des médecins, pour info, il vient aussi de RDA. C'est rigolo, non ?

Personne ne trouva cela amusant. Sur le chemin pour rattraper Clignancourt, pas un mot ne fut échangé. Mais chacun savait à quoi pensait l'autre. Dehors, il faisait un temps agréable, les passants passaient, les pigeons se glissaient sous les bancs pour bouffer ce qu'il y avait à bouffer, et les bagnoles s'enquillaient joyeusement les unes derrière les autres. En un mot, la vie parisienne battait son plein.

- Son véritable nom c'est Todesengel.

- Qu'est-ce que tu racontes, hurla Sadjo.

- Le véritable nom de Steiner, le docteur, c'est Todesengel, qu'il prononça en imitant l'accent allemand. Une imitation caricaturale au possible. Lui, au collège, il avait fait Espagnol.

Seul Luka aurait pu savoir ce que signifiait « Todesengel » en français : Ange de la mort.

20

Un an plus tard

- Luka au parloir ! Ta fille…

Pour la première fois, il ressentit un soulagement, mêlé d'inquiétude, mais un soulagement quand même. Il allait enfin pouvoir s'expliquer, tenter de justifier son acte. Acte dont il avait été reconnu pleinement responsable. Son arme, les impacts de ses balles, l'angle de tir à partir de sa position et surtout les victimes sans armes si l'on excepte la présence d'un couteau, mais sur le sol de la cuisine et avec les empreintes de sa fille. Non, il avait tout simplement eu peur. Peur de cette femme énigmatique et cinglée, pouvant massacrer une famille entière en les laissant se vider de leur sang. Une femme capable d'encaisser une balle en pleine poitrine, et qui, laissée pour morte, disparaît de l'hôpital quelques heures après, devant les médecins médusés par un tel rétablissement. Alors oui, il s'était fait toute une montagne de cette femme et quand il s'était trouvé face à elle, il avait fait feu. Et si sa fille ne s'était pas placée devant elle, il l'aurait tout bonnement abattue et achevée sans l'ombre d'une hésitation. Après ce qui était arrivé, il ne savait pas très bien, tout était allé très vite. Le retour de la fille au chien, la bousculade, Léna en peignoir puis nue, puis les coups de feu. Et là, qui avait tiré ? Il n'en avait pas la moindre idée, aussi quand Lipo avait affirmé que c'était lui, il opta pour la conclusion la plus évidente : si Lipo l'affirmait, alors ce ne pouvait être que la vérité. Lipo était un homme en qui il avait toute confiance, même pour juger de ce que lui-même avait fait.

Lorsque Luka remonta le couloir de la prison, son esprit

était concentré sur les faits, rien que les faits. Il avait été condamné par ses pairs, très bien. Mais son véritable jugement allait réellement commencer au moment où il ferait face à Thalia, que son regard tomberait sur lui plus sûrement que le couperet de la guillotine. Les lourdes portes en acier s'ouvraient et se fermaient les unes après les autres et le rapprochaient de la confrontation. Plus il avançait, plus son pas se faisait pesant, plus ses épaules s'affaissaient.

- Bah Luka, on dirait qu'on t'emmène à la potence, t'es pas content de voir ta fille ?

- Si.

- On dirait pas. Attends là, derrière la ligne jaune. C'est ton premier parloir ?

Luka fit signe que oui.

- Quand le voyant rouge s'allume, tu entres dans le sas, tu te désapes, après la fouille au corps, tu remets tes frusques et puis tu patientes. A plus. Une dernière chose, c'est un téléphone, tu décroches et tu parles. Conversation enregistrée, si y a pas de souci dans la semaine, elle est détruite et non écoutée. Bon, j'y vais.

Il entra, le gardien était déjà là, il ôta ses fringues, se baissa, toussa, se rhabilla et se présenta devant le deuxième sas pour arriver dans une salle vitrée où d'autres types attendaient leur tour. Il tendit le cou pour essayer d'apercevoir Thalia. Ne la voyant pas, il alla s'asseoir pour patienter qu'un parloir se libère.

- T'installes pas, t'as le numéro 9. Allez, on n'a pas que toi à passer, les autres gars font la queue. Comme c'est ton premier, t'es prioritaire, alors profite.

Le surveillant lui ouvrit la porte, poussa Luka vers le box correspondant et le fit s'asseoir.

- Y a un truc qui va pas ?

Oui, y avait un truc qui n'allait pas, mais comment lui dire que celle qui était en face de lui n'était pas sa fille, mais Chloé

d'Arbanville qu'il avait tenté d'éliminer froidement. Et surtout, comment avouer qu'il était soulagé ? Il craignait bien plus Thalia que cette meurtrière présumée, puisque l'affaire était en suspens. Au moins, il allait pouvoir vider son sac sans craindre d'être répudié par Thalia. Très vite, il recouvra ses esprits et décrocha le combiné.

- Vous êtes gonflée de vous pointer, vous êtes encore recherchée par les flics.

- Non, grâce à vous, on ne s'intéresse plus à moi.

- Et la famille Colancourt alors.

- Un SDF pourrait m'avoir reconnue, il n'est plus certain. Et l'arme, avec de vagues empreintes, mais comment savoir s'il y a vraiment les miennes, parmi toutes celles laissées. Et exploitables ? Non commissaire, c'est peu probable. Et puis on préfère la jouer en sourdine, il est vrai que la presse s'en est donné à cœur joie avec votre prestation calamiteuse.

A cet instant, la terreur s'empara de Luka. Thalia. Il venait de réaliser qu'il avait laissé Thalia sans défense.

- Vous ne me demandez pas de nouvelles de votre fille chérie, enfin l'autre. Elle va très bien, nous sommes les meilleures amies du monde. Grâce à moi, elle s'est remise en un rien de temps des graves blessures que vous lui avez infligées. Avec votre Lüger. C'est amusant que vous ayez un Lüger, vous aussi, caché dans votre placard. Vous savez que les médecins n'en reviennent pas de son rétablissement. En quelques jours, elle est sortie du coma. Moins rapide que moi, mais quand même et presque aussi vite que vous. Comme on dit, tel père… Je ne lui ai pas rendu visite tout de suite, je ne voulais pas éveiller les soupçons. Vous comprenez bien, la chance, ça se ménage. Au départ, elle a eu un peu de mal à me reconnaître, puis les odeurs, vous savez ce que c'est. Finalement, je vous suis reconnaissante, commissaire.

- Pour quelle raison ?

- Sans vous, je n'aurais jamais pu la retrouver. A partir de

maintenant, comptez sur moi, je vais bien m'en occuper, surtout depuis que j'en ai terminé avec sa copine.

- Que voulez-vous dire ?

- Rien commissaire, juste que votre fille et moi, nous sommes plus qu'amies, nous nous appartenons l'une l'autre. Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, mais j'ai du travail, par votre faute, il me faut reconstituer un petit nid douillet pour accueillir Thalia convenablement, le précédent est devenu inutilisable.

- Madge est-elle morte ? Luka n'avait pu retenir sa question, elle était sortie malgré lui.

- Vous avez bien l'âme d'un flic. Non, elle n'a pas su me donner la fille que j'aurais aimé avoir. Elle doit zoner dans les bas-fonds de je ne sais quel endroit. Où elle se perd corps et âme. Le cercueil lui était destiné, je l'aurais honorée avec respect, mais elle m'a échappé. Alors, je l'ai laissée à sa déchéance. Aux dernières nouvelles, elle serait retournée aux Etats Unis.

- Vos sbires new-yorkais vont s'en occuper je suppose. Parce que New-York, c'était vous aussi !

- Pour Madge, ce ne sera pas la peine. Elle va se débrouiller très bien toute seule. Sarah l'a déjà abandonnée à ses saouleries. Elle boit énormément, il paraît qu'elle ne dessoûle pas de la journée. Et comme elle a beaucoup d'argent, je pense qu'elle ne devrait pas tarder à mourir. D'une façon, ou d'une autre. Maintenant, elle n'a plus d'importance, j'ai quelqu'un d'autre de tout aussi précieux. Pour votre collègue, Antonio je crois, oui, il fallait lui régler son compte, à force de fouiner, il a fini par trouver. La curiosité perdra les hommes…

- Qui est votre mère, Louise ou bien Marthe ?

- Je n'ai jamais réussi à le savoir, figurez-vous. L'une des deux, ou bien les deux en même temps. Je suis la plus mal placée pour donner une réponse à cette question. C'est amusant, vous ne demandez pas qui est le père ?

Luka pensait connaître la réponse. Ce fou qui se faisait appeler Lucifer, ce cinglé qui avait torturé des hommes avec un sadisme effroyable. Ils allaient tellement bien ensemble.

- Vous ne demandez pas non plus ce qu'est devenu Lucifer, enfin feu Lucifer. Pour un flic, finalement, vous n'êtes pas si curieux que ça. Vous me décevez un peu. Je ne vous dis pas à bientôt, car je pense qu'on ne se reverra pas. Le cancer qui vous ronge le foie aura raison de vous avant la fin de votre peine.

Là non plus, Luka n'eut pas besoin de plus d'explications. La quantité d'alcool qu'il ingurgitait pour oublier sa vie de merde avait fait son travail de sape. Quant à Lucifer, Luka avait compris qu'il avait fini sa vie d'une façon ou d'une autre. Il aurait parié sa paye sur une exécution en règle.

- Ébouillanté vivant, rigolo pour un type que se fait appeler Lucifer. Puis incinéré, l'apothéose ! Je crois qu'il doit être aux anges. Steiner m'a tout appris, vous savez. Il a été le père que je n'ai jamais eu. Mais à un moment, il faut tuer le père, n'est-ce pas ?

- Vous êtes une prédatrice, finit-il par murmurer.

- Pas le moins du monde commissaire, je ne suis et n'ai été qu'une proie. La prédatrice, c'est votre fille. Elle peut faire de moi ce qu'elle veut, je suis sous son emprise, totalement, corps et âme. Son odeur m'a guidée à vous, le reste n'a été qu'un amusement de plus. Vous savez maintenant mon goût pour le sang, pour les entailles. Je me gave d'hémoglobine. Mais n'ayez aucune crainte pour votre fille, moi je vais devoir en avoir par contre. Mais c'est le prix à payer pour tenir la chasseresse en laisse. Sais-tu qu'elle a déjà goûté la joie de faire gicler le sang. Elle n'a qu'un défaut, comme tous ceux de ta lignée, ils oublient quand ça les arrange.

- Tu n'es qu'une folle sanguinaire, je n'ai qu'un regret, t'avoir manquée.

- On se tutoie alors. Il est peut-être temps. Ouvre les yeux et regarde la vérité en face. Tu n'as rien manqué, pauvre idiot, tu

as seulement voulu mettre fin à la vie de ta propre fille. Ton aveuglement n'a d'équivalent que ta clairvoyance. Tu sais bien qu'il faut la tuer, qu'elle va bientôt prendre le relais, que bientôt elle va s'éveiller. Grâce à moi. Je vois dans tes yeux que tu ne me crois pas.

A cet instant, Luka aurait préféré fuir la vérité, ne plus entendre. Se cacher le visage, disparaître ailleurs. Pour quelle raison sa seule vision fut une plage, au bord de la Mer Noire, lui avec sa femme et Thalia, toute petite, s'amusant à déjouer les vagues, il n'aurait pas su le dire. Chloé vint à son secours.

- Une dernière chose, Luka, la RDA, une petite soirée bien arrosée, sans ta chère épouse… Non, ça ne te revient pas ? Etonnant. Enfin, il est vrai que ce fut une rencontre fugace ! Un petit coup vite fait à la sortie d'un bar. Luka, tu ne te rappelles même pas le nom de cette jeune fille ? Laquelle des deux était réellement ma mère ? Tu es la seule personne qui aurait pu répondre à cette question.

En effet, la mémoire lui revenait. Pour sa défense, il était saoul à rouler par terre. Faire le lien avec cette histoire d'un soir aurait été surprenant. La seule image qui lui restait de cette soirée minable, le moment où il s'était effondré dans le caniveau pour se vider. Une biture inoubliable. Mais pas le visage de la fille qu'il avait sautée vite fait. Le doute, Chloé avait réussi à l'introduire dans son esprit.

- Le passé, Luka, le passé. Tu as tellement voulu le fuir et voilà qu'il te revient en pleine figure… Amusant commissaire, ou bien devrais-je t'appeler papa ? Ou bien préfères-tu Hadès, le gardien des enfers puisque c'est toi qui a permis mon existence. Tu m'as générée et sans toi, j'ai appris à être ce que je suis. Une sanguinaire… un peu folle, comme tu l'as si bien dit tout à l'heure !

Chloé se leva et quitta le parloir, sans même un regard au commissaire Luka. Si elle s'était retournée, elle aurait vu

une larme couler de son œil et su qu'une seule chose lui importait, trouver une façon rapide d'en finir avec la vie. L'idée que l'enregistrement de cette conversation pourrait le tirer de là, le laissa indifférent.

FIN